





VOYAGE

DE SA MAJESTÉ

NAPOLÉON III




BIBLIOTHÈQUE
DE LA
VILLE DE
LYON


BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
LYON
1894



Imp.ie Vial, 54, rue S.te Anne

VOYAGE

DE SA MAJESTÉ

NAPOLÉON III

EMPEREUR DES FRANÇAIS

DANS LES DÉPARTEMENTS

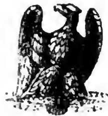
DE L'EST, DU CENTRE ET DU MIDI DE LA FRANCE

PAR

F. LAURENT

Membre de la Légion d'honneur et des Ordres royaux d'Espagne et de Belgique







PARIS

IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMPAGNIE,

RUE D'ERFURTH, 1.

1853

PRÉFACE



La réception faite à Son Altesse Impériale Louis-Napoléon dans les départements de l'Est avait été un grand événement politique. A Bar-le-Duc, à Nancy, à Lunéville, à Strasbourg, dans ces grandes villes et dans ces belles campagnes de la Meuse, de la Meurthe et du Bas-Rhin, le cri de *Vive l'Empereur!* avait retenti avec éclat et réveillé des échos dans la France entière. On pouvait pressentir dès lors l'enthousiasme qui allait accueillir l'Élu de la nation dans son long voyage à travers les départements du Centre et du Midi. Ce voyage a été décisif. Il a une immense importance historique. Il a révélé la France à elle-même. Il a donné une formule à la volonté nationale. C'est de là que date la forme définitive du gouvernement. Il y a pour tous un véritable intérêt à connaître, dans tous leurs détails, ces manifestations éclatantes qui sont comme la préface de l'Empire.

J'ai recueilli, jour par jour, heure par heure, tous les incidents de cette marche triomphale du Prince à travers la France. Je les ai écrits sous l'impression du moment, au milieu de la poussière des chemins, dans le bruit des ovations, écoutant toutes les voix de cette acclamation po-

pulaire qui arrivaient jusqu'à moi. Les encouragements d'hommes considérables m'ont déterminé à publier ce compte rendu, œuvre sans prétention, qui n'a pour but que de retenir des faits qui se sont accomplis à la face du pays.

J'ai voulu ajouter à mes propres impressions tous les faits qu'a recueillis la presse de Paris et des départements, et tous ceux que pouvaient me fournir les documents officiels.

Tous ces éléments ont été refondus dans mon livre, auquel je me suis efforcé d'imprimer l'unité, qui, seule, peut lui donner l'intérêt d'un document historique.

Tel qu'il est, l'ouvrage que je livre au public aura peut-être quelque valeur. Il réalisera la pensée de la circulaire par laquelle monsieur le ministre de l'intérieur a invité messieurs les préfets à recueillir les noms de tous ceux qui avaient pris une part active à ces manifestations fécondes par lesquelles la nation faisait connaître sa volonté suprême.

Dans ces temps, qui emportent si vite hommes et souvenirs, ce volume sera la constatation de l'unanimité enthousiaste des vœux du pays, et gardera la mémoire de ce qu'il y a eu d'énergique et de spontané dans l'élan de cette opinion publique qui a produit la forme actuelle du gouvernement.

Je ne puis pas dire, comme le poëte:

Exegi monumentum;

mais j'aurai apporté mon humble pierre à un monument plus durable que l'airain.

F. LAURENT.

Paris, 1er janvier 1853.

APPRÉCIATION DE M. A. DE LA GUÉRONNIÈRE :

Il fallait un historien à ce mémorable voyage, qui restera comme l'un des faits les plus significatifs de notre temps. En confiant à M. Laurent la mission d'en recueillir, jour par jour, heure par heure, tous les incidents, tous les détails, toutes les émotions, tous les enthousiasmes, je savais d'avance qu'il remplirait cette tâche avec autant d'exactitude que de talent et d'éclat.

En effet, il a écrit des pages de journal qui sont aujourd'hui des pages d'histoire. Toutes ces correspondances, si complètes, si palpitantes, si colorées, n'ont besoin que d'être réunies pour former un livre aussi curieux que précieux.

Ce livre, où je suis heureux d'inscrire mon nom, comme un témoignage d'affectueuse sympathie pour son auteur, sera le miroir fidèle de ce magnifique mouvement d'opinion qui a porté Louis-Napoléon à l'Empire, et dont le vote des 21 et 22 novembre n'est que la consécration nationale. La France y reconnaîtra ses sentiments, ses vœux, ses espérances et ses idées. Le nouvel Empereur y retrouvera les souvenirs les plus doux et les plus beaux de sa popularité durable et glorieuse. L'avenir y lira ce qui peut le mieux honorer et relever le présent en le rattachant aux plus nobles traditions du passé.

Il faut qu'un tel livre soit dans toutes les mains. Pour celui qui le fait, il n'est pas une spéculation. M. Laurent n'a reculé devant aucun effort ; il a mis dans son œuvre autant de dévouement que de talent. Il a écrit pour

bien des villes, pour bien des communes et pour bien des familles, des annales où elles retrouveront, dans les souvenirs qu'il enregistre, de véritables titres de noblesse. Clergé, armée, magistrature, fonctionnaires de tous les ordres et de toutes les administrations, ouvriers de tous les états, propriétaires, laboureurs, tous ont leur place dans ce volume, qui aura la sienne partout où le Prince s'est fait connaître, et partout où l'on ne le connaît pas encore. Que le patriotisme le propâge donc comme le patriotisme l'a inspiré !

M. Laurent a le droit de compter sur le concours et sur les sympathies de tous ceux qui honorent, dans le neveu de l'Empereur, l'héritier d'un grand génie et le continuateur de l'œuvre sociale. Il peut prétendre plus qu'à un succès. Cette fois la faveur du public ne sera que la justice de l'opinion.

A. DE LA GUÉRONNIÈRE,
Député au Corps législatif.

LETTRE DE M. MÉRY

A L'AUTEUR.

Paris, 20 octobre 1852.

Mon cher ami,

Je vous ai suivi dans toutes vos étapes à travers la France, et j'ai lu avec tant de plaisir et d'intérêt vos Provinciales, que je me crois obligé de vous remercier d'une façon très-égoïste, tout comme si vous n'eussiez écrit que pour moi. Je suis ainsi fait : lorsqu'une narration m'émeut vivement, je m'imagine que l'auteur l'a écrite pour moi seul ; et toutes mes actions de grâces lui sont dues à cause du bonheur qu'il m'a donné. Vous avez fait une campagne merveilleuse à la suite de notre bien-aimé Prince, qui, lui aussi, vient de faire sa campagne d'Italie, sans laisser une goutte de sang et une robe de veuve après lui. Maintenant, permettez-moi de former un vœu. Je voudrais qu'une bonne inspiration vous prît et qu'un loisir dans votre existence si laborieuse vous conseillât de réunir en faisceau toutes ces lettres brûlantes, écrites au vol des wagons ou des roues. Un jour, vous nous avez donné un volume, un livre monumental, avec un grand luxe de style et de reliure, et, à propos de votre voyage d'Espagne, vous avez fait là un admirable récit d'un combat de taureaux. Cette épopée castillane, qui eût été à jamais ensevelie dans

les catacombes de la presse quotidienne, a survécu aux circonstances, grâce à ce livre, et vivra dans les bibliothèques, sur les rayons de Cervantes et de Lopez de Vega. Faites donc encore survivre vos Provinciales de 1852, votre campagne du Midi. Tout le monde l'attend, et moi avant tout le monde. Vous avez eu le bonheur d'être l'historiographe vrai du voyage du Prince impérial, vous avez écrit les bulletins de cette grande armée pacifique. Voilà de ces choses qui ne doivent pas être perdues, parce que le Prince y retrouvera toujours les plus belles pages de sa plus belle gloire, et vous le souvenir de votre inaltérable dévouement.

Votre ami de cœur, comme toujours,

MÉRY.

VOYAGE

DE SON ALTESSE IMPÉRIALE

LE PRINCE

LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE

DANS LES DÉPARTEMENTS DE L'EST.

INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DE STRASBOURG.

PREMIÈRE JOURNÉE.

DÉPART DE PARIS. — ARRIVÉE A BAR-LE-DUC.

Bar-le-Duc, 17 juillet 1852.

Je vous écris au milieu du bruit des ovations. La population de Bar-le-Duc a fait au Prince l'accueil le plus sympathique. Tout le monde est dehors. Sur toutes les figures se lit l'expression de la confiance et de la joie. Voilà une véritable et grande fête nationale.

Autrefois de tels enthousiasmes n'éclataient qu'à l'occasion d'une victoire remportée sur l'ennemi. C'est alors que les arcs de triomphe s'élevaient, que les maisons se pavoisaient, que les canons grondaient, que les flots des populations inon-

daient les rues et les places, que la religion faisait appel à toutes ces pompes ! Fêtes éclatantes, mais en même temps funèbres ! car, à côté des joies publiques, il y avait la tristesse des familles ; à côté des enivrements du triomphe, il y avait les larmes versées sur les victimes que gardaient les champs de bataille !

C'est aussi une véritable victoire que l'on fête aujourd'hui, mais une victoire féconde, qui ne coûte rien à l'humanité et qui lui fait faire un grand pas vers son affranchissement, victoire pacifique, remportée par l'industrie sur la nature.

Après sept années de travaux opiniâtres, la Seine unie au Rhin, la frontière d'Allemagne mise aux portes de Paris, le réseau des chemins de fer français enrichi d'une ligne de six cents kilomètres qui l'unit directement au grand réseau de la Confédération germanique ; les Vosges franchies; des obstacles formidables surmontés ; tant et de si belles provinces, si diverses par leurs productions et par leurs mœurs, mises à quelques heures les unes des autres et de la capitale ; des débouchés nouveaux ouverts au commerce; tout un avenir d'activité industrielle que commence cette voie puissante de communication : voilà ce que l'on fête dans l'inauguration du chemin de fer de Strasbourg.

Il y a quelques jours à peine on ne pensait pas que ce grand travail pût être si promptement terminé. Le 19 juin dernier, MM. les ingénieurs de l'État avaient examiné les travaux, et ils pensaient qu'ils ne pourraient être achevés avant le 15 août prochain. Le Prince-Président a désiré que l'inauguration fût avancée, et ses désirs ont été merveilleusement accomplis.

Dans les trois dernières semaines, les travaux ont été poussés avec une incroyable activité. Les ingénieurs des ponts et chaussées, les officiers du génie militaire, chargés du percement des remparts de Strasbourg, les administrateurs et les employés de la compagnie, tous ont rivalisé de zèle et d'ardeur.

Ce qui paraissait d'abord impossible a été fait. Le Prince-

Président semble avoir résolu de prouver ce que peut une volonté ferme, et apporter dans ces luttes du travail, véritables campagnes de la paix, quelque chose de cette énergie et de cette rapidité de conception et d'exécution que l'Empereur apportait dans les batailles.

Ce matin, dès huit heures, les préparatifs étaient faits à l'embarcadère de Strasbourg.

La gare et ses avenues étaient élégamment décorées. Des mâts pavoisés faisaient flotter sur la place leurs banderoles aux couleurs nationales. La magnifique façade de l'édifice était ornée de drapeaux attachés en faisceaux et d'écussons aux armes de Louis-Napoléon.

La galerie qui conduit au salon de réception était garnie d'arbustes et de fleurs, de guirlandes et de trophées.

Le salon présentait l'aspect le plus riche et le plus pittoresque. Des fleurs couvraient les murs. De grandes bannières vertes étoilées d'or et portant le chiffre de S. A. Impériale étaient placées aux quatre coins. A l'une des extrémités se trouvait le buste du Prince; à l'autre, une aigle d'or aux ailes déployées sortait d'un buisson de fleurs.

Une foule considérable se pressait sur la place et dans les rues que devait parcourir S. A. Impériale. Deux bataillons du 33e de ligne, colonel en tête, étaient rangés en bataille aux abords de la gare.

A huit heures, tous les ministres, M. Baroche, président du Conseil d'État, en costume, M. le général Magnan, commandant en chef de l'armée de Paris, M. le préfet de la Seine, M. le préfet de police, et un nombreux cortége de sénateurs, de députés, de conseillers d'État, de magistrats et de hauts fonctionnaires, étaient réunis dans la gare. L'honorable M. Lefebvre-Duruflé, ministre des travaux publics, accompagné de M. Thil, chef de son cabinet, et de plusieurs membres du conseil général des ponts et chaussées, s'était assuré dès le matin que toutes les dispositions étaient prises pour le voyage impérial.

Bientôt le Prince est arrivé dans une élégante calèche dé-

couverte, attelée de quatre chevaux, conduite à la Daumont par des jockeys portant la livrée verte et or et escortée d'un détachement de carabiniers. Dans la rue Charonne, où la foule était compacte, S. A. Impériale a donné l'ordre d'aller au pas. Elle a été accueillie par les cris mille fois répétés de : *Vive Napoléon ! vive le Président !*

Le Prince était en uniforme de général de division et portait le grand cordon de la Légion d'honneur. Il était accompagné de M. le général comte Roguet, commandant la maison militaire de S. A. Impériale ; des généraux Canrobert, deGoyon, ses aides de camp; du colonel de Béville, préfet du palais; du colonel Fleury, premier écuyer ; de M. Mocquard, chef de son cabinet ; de plusieurs officiers d'ordonnance et du docteur Conneau, son médecin.

En descendant de voiture, il a été reçu par le conseil d'administration de la Compagnie, ayant à sa tête M. le comte de Ségur, ancien pair de France, son président, et immédiatement conduit dans le salon disposé pour la solennité.

A son entrée dans la gare, la musique du 33ᵉ de ligne, placée dans les galeries, a exécuté l'air de la reine Hortense : *Partant pour la Syrie.*

S. A. Impériale, accompagnée du ministre des travaux publics et des membres du conseil d'administration, a examiné, avec un vif intérêt, ce bel édifice; et, après s'être entretenue avec M. le ministre de l'intérieur, elle est montée dans le wagon d'honneur, élégamment décoré pour cette fête. Les ministres et les hauts fonctionnaires qui ne faisaient pas partie du voyage se tenaient devant le wagon Impérial, où ont pris place quatre ministres : M. le général de Saint-Arnaud, ministre de la guerre; M. Lefebvre-Duruflé, ministre des travaux public; M. Turgot, ministre des affaires étrangères; M. Bineau, ministre des finances, et M. le comte de Ségur, président du conseil d'administration de la Compagnie.

M. le général comte Roguet; les généraux Canrobert, de

Goyon et de Lourmel ; le colonel de Béville, le colonel Fleury ; le commandant de Toulongeon, le capitaine Tascher de la Pagerie, officiers d'ordonnance ; M. Mocquard, chef du cabinet ; M. le docteur Conneau, député ; M. Thil, chef du cabinet du ministre des travaux publics ; les aides de camp et le sous-chef du cabinet du ministre de la guerre, M. de Lépine ; le commandant de Castagny, du 6e bataillon de chasseurs ; Deplace, chef d'escadron, ont pris simultanément les places réservées dans les wagons numérotés de A à G. Par cette prudente mesure d'ordre, chacun des invités a trouvé sa place sans confusion et immédiatement.

Parmi les invités qui ont pris place dans les autres wagons du train Impérial, nous avons remarqué M. le général d'Hautpoul, grand référendaire ; M. Lacrosse, secrétaire du Sénat ; MM. Achille Fould, ancien ministre ; les généraux Schramm, Lyautey, Allard, ce dernier conseiller d'État ; Amédée Thayer ; Dumas, ancien ministre ; M. Heeckeren, ancien représentant ; Schneider, vice-président du Corps législatif ; Fouché-Lepelletier, Eschasseriaux, Dugas, Hébert, le général Wast-Vimeux, Migeon, le baron Hallez-Claparède, le général Petiet, députés ; Tourangin, Leroy-Saint-Arnaud, Denjoy, Frémy, conseillers d'État ; Thierry, maître des requêtes ; Delangle, procureur général de la cour de cassation ; Chevreau, secrétaire général du ministère de l'intérieur ; Blanche, secrétaire général du ministère d'État ; le colonel Bouffet-Montauban, Lepelletier-d'Aunay, Samson-Davillers ; le général Piobert, membre de l'Institut ; Combes, inspecteur général des mines ; Poirée, inspecteur général ; Schwilgué, de Sermet, inspecteurs divisionnaires des ponts et chaussées ; Regnault, membre de l'Institut, ingénieur en chef des mines ; Lordeux, ingénieur en chef des mines ; Chatelus, ingénieur en chef et chef de la division des chemins de fer ; de Franqueville, ingénieur en chef des ponts et chaussées, chef de la division de la navigation ; Lechâtellier, ingénieur en chef des mines, chargé du contrôle des chemins de fer ; Hachette, ingénieur des ponts et chaussées ; Sazilly, id., et Lami-Fleury (des mines).

Les administrations des Compagnies de chemins de fer étaient représentées par l'élite de leurs chefs.

M. Délebecque et M. Émile Péreire représentaient la Compagnie du Nord ;

MM. le baron Paul de Richemond, député, et Marc, celle d'Orléans et du Centre ;

M. de l'Espée, celle de Rouen ;

M. l'ingénieur en chef Baude et M. Courpon, celle de l'Ouest.

M. Isaac Péreire, celle de Saint-Germain ;

MM. Girard et de la Gravière, celle de Strasbourg à Bâle.

Parmi les étrangers de distinction, nous avons remarqué les jeunes princes Stir-Bey, fils du prince régnant de Valachie, et MM. Fairbain et David Salomons, ex-membres de la Chambre des communes.

Un grand nombre de journalistes français et de correspondants anglais avaient été invités.

Ainsi, la politique, la magistrature, l'armée, l'administration, l'industrie, les arts, les sciences, la littérature, la presse, le commerce, se trouvaient représentés.

En partant, S. A. Impériale a pris congé de MM. les ministres de la justice, de l'intérieur, de l'instruction publique, de la marine et de la police générale, qui restent à Paris.

Le convoi, outre le wagon d'honneur du Prince, se composait de dix voitures de première classe, toutes neuves. Le tender et la locomotive étaient pavoisés d'aigles et de drapeaux aux couleurs nationales.

Le signal du départ étant donné, le train s'élance à toute vapeur, conduit par M. Edwards, ingénieur en chef du matériel, auprès duquel se trouvaient MM. Hallopeau, chef de l'exploitation, et Grenier, inspecteur principal de la voie.

Je ne ferai pas la description des contrées que traverse la voie ferrée jusqu'à Bar-le-Duc. Cette partie du chemin est depuis longtemps livrée à la circulation.

La section de Paris à Meaux a été inaugurée le 10 juillet 1849 ;

Celle de Meaux à Épernay, le 21 septembre de la même année;

Celle d'Épernay à Châlons-sur-Marne, le 10 novembre suivant;

Celle de Châlons à Vitry-le-Français, le 5 septembre 1850;

Celle de Vitry à Bar-le-Duc, le 29 mai 1851.

La section que l'on inaugure aujourd'hui est celle de Nancy à Sarrebourg, qui, avec la section de Sarrebourg à Strasbourg, inaugurée depuis le 29 mai 1851, termine la grande ligne de Paris à Strasbourg.

Je ne vous parlerai donc ni de la charmante vallée de la Marne, que l'on suit pendant les deux cents kilomètres qui séparent Paris de Vitry-le-Français; ni de la vieille basilique de Meaux, qui possède la tombe de Bossuet; ni de Château-Thierry, où naquit la Fontaine, cet autre génie du grand siècle; ni des admirables vignobles d'Épernay, cette jolie ville, riche de deux souvenirs historiques, celui de Henri IV, qui y entra en vainqueur en 1592, et celui de Napoléon, qui s'y reposa un instant dans la maison de M. Moet, à l'époque de la bataille de Montmirail; ni de Châlons, assise sur ses trois rivières et entourée de ses vertes prairies; ni de Vitry-le-Français, qui garde toujours le nom de son fondateur le roi François Ier; ni de l'aspect pittoresque et enchanteur de Bar-le-Duc.

C'est à la station de Meaux que S. A. Impériale devait s'arrêter pendant quelques minutes.

M. A. de Magnitot, préfet de Seine-et-Marne, avait annoncé le voyage Impérial aux habitants de ce département, par la proclamation suivante :

« Habitants de Seine-et-Marne !

« Les nouvelles qui parviennent des départements annoncent que de tous les côtés le Prince-Président a été accueilli dans son voyage par les sympathies les plus vives et les plus universelles.

« Cet élan et cet enthousiasme, il les avait rencontrés tout d'abord dans le département de Seine-et-Marne, où nos populations, si dé-

vouées, se sont empressées les premières de lui porter leurs hommages et leurs respects.

« A Meaux et à la Ferté-sous-Jouarre, les autorités civiles et militaires du département ; le clergé, ayant monseigneur l'Évêque à sa tête ; le Conseil général, les fonctionnaires et les agents des diverses administrations, ont eu l'honneur de le recevoir et de le complimenter.

« Dans ces mêmes localités, plus de cinq cents maires ou adjoints, représentant plus particulièrement les arrondissements de Meaux et de Coulommiers ; huit cents pompiers venus de loin, malgré les travaux pressants de la moisson ; et, à la Ferté, les braves ouvriers de notre industrie meulière, n'avaient pu résister au bonheur de venir saluer le chef de l'État de leurs cordiales acclamations.

« J'ai été assez heureux pour recueillir, à plusieurs reprises, le témoignage de la haute satisfaction du Prince et celui des regrets qu'il éprouvait de ne pouvoir rester plus longtemps au milieu de nos populations ; c'est un devoir pour moi de vous les transmettre en son nom.

« A la Ferté-sous-Jouarre, un pieux incident s'est produit ; il intéresse et honore le département tout entier, Je dois vous le faire connaître :

« Sœur Hélène, supérieure de l'hospice de Jouarre, a consacré « sa vie, depuis cinquante et un ans, au culte de Dieu et à la pra- « tique de la charité. Dans ce long intervalle, il n'est pas un pau- « vre autour d'elle qu'elle n'ait secouru, pas de souffrances qu'elle « n'ait soulagées. Le modeste hospice qu'elle avait trouvé dénué « de toutes ressources, il y a cinquante ans, est aujourd'hui, « grâce à ses soins, grâce au zèle le plus évangélique que la « charité puisse inspirer, un établissement où le bien se fait et se « multiplie avec d'inépuisables largesses, où de nombreuses jeunes « filles reçoivent en outre, gratuitement, les bienfaits d'une éduca- « tion chrétienne et religieuse. »

« Le Prince ne pouvait et ne devait ignorer tant de pieux efforts et de si heureux résultats. Il les a récompensés en donnant à la sœur Hélène la croix de la Légion d'honneur.

« L'effet produit par cette haute distinction a été des plus vifs et des plus attendrissants ; car, lorsque nous avons vu le Chef de l'État attacher de ses mains le signe éclatant de l'honneur sur

le noble cœur de sœur Hélène, tous, nous avons compris qu'en récompensant l'humble et modeste sœur de charité il avait voulu saisir, avant tout, cette nouvelle occasion de rendre hommage aux principes que son gouvernement proclame chaque jour avec énergie, et de glorifier les vertus que lui-même recherche et récompense avec tant de sollicitude.

« Quelques moments après, le Prince Louis-Napoléon accordait la même distinction à deux de mes dignes collaborateurs, magistrats éprouvés par la lutte et par le dévouement. Ces nouvelles faveurs ont été sanctionnées à l'instant même par l'enthousiasme général.

« Comme chef de ce département, j'ai été fier et heureux de ces récompenses aussi dignement placées. Elles honorent assurément ceux qui les ont méritées ; mais elles honorent et font bénir le Prince qui sait les distribuer avec tant de discernement.

« Habitants de Seine-et-Marne, en portant ces faits à votre connaissance, j'ai voulu que ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'en être les témoins n'y restassent pas complétement étrangers ; j'ai trouvé cette occasion toute naturelle de remercier publiquement ceux d'entre vous qui sont venus en aussi grand nombre se presser sur les pas du Prince, et lui apporter l'hommage de leur respectueuse sympathie. Enfin, j'ai voulu vous mettre tous à même de tirer un grand enseignement de ce spectacle du chef de l'État, acclamé avec tant d'élan par les populations qui lui ont confié naguère les destinées de la France, et répondant aujourd'hui à cette même confiance en assurant la prospérité du pays, en honorant les services rendus et en récompensant la vertu. »

Les populations de Seine-et-Marne avaient répondu à l'appel de leur habile et intelligent préfet. Elles étaient venues toute la nuit de tous les points du département, précédées des maires, des conseillers municipaux ; et la plupart des communes avaient à leur tête leurs curés et desservants.

Dès sept heures du matin, les membres du clergé des paroisses, les maires, les autorités des cantons, et leurs habitants, avec leurs bannières, se massaient aux abords de la gare, tous animés du même sentiment d'enthousiasme et de patriotisme.

M. de Magnitot est arrivé à la gare avec M. de Sorbier de Pougnadoresse, sous-préfet de l'arrondissement de Meaux, et M. Roy, sous-préfet de Coulommiers, et suivi des membres des tribunaux, des juges de paix, tous en robes ; du général commandant le département, des colonels des 6e et 7e cuirassiers, du corps d'officiers, et d'un nombreux cortége de fonctionnaires.

A l'approche du convoi Impérial, un cri unanime, spontané, a retenti de toutes parts : *Vive Napoléon ! vive l'Empereur !* C'est le signal des acclamations qui doivent accueillir S. A. Impériale sur toute la ligne.

M. le préfet s'est approché du wagon Impérial, et a adressé au Prince quelques paroles de bienvenue.

A sa descente du wagon, S. A. Impériale a été haranguée par M. le maire de la ville de Meaux, entouré de ses adjoints et du conseil municipal. Les acclamations ont redoublé lorsque le Prince a passé devant le front de la garde nationale et des troupes réunies sur un vaste terrain derrière les bâtiments du chemin de fer.

La ville a une physionomie de fête. La gare est transformée en une vaste tente décorée de guirlandes de chêne et de fleurs. Des faisceaux d'armes et de drapeaux aux couleurs nationales entourent le buste de Louis-Napoléon. Les armes du chef de l'État sont encadrées en lettres d'or, et, à chaque pas, sont des écussons portant L. N. Des piquets des 6e et 7e cuirassiers forment la haie. La musique de la ville fait retentir ses fanfares joyeuses. Sa petite artillerie gronde de toutes ses forces, et le carillon de la vieille basilique se mêle aux éclats du canon. Monseigneur l'évêque de Meaux et son clergé sont au milieu des autorités, qui se pressent pour rendre hommage au chef de l'État.

Plusieurs allocutions sont adressées au Prince. Monseigneur l'évêque de Meaux, arrivé la veille de Rome, a dit :

« J'arrive de Rome, monseigneur, et le Saint-Père m'a exprimé combien il était heureux des sentiments qui animent votre gouvernement, et de la situation actuelle de la France. »

S. A. impériale a remis plusieurs décorations. M. Delzant, major du 7e cuirassiers, a reçu la croix d'officier.

Au bout de vingt minutes, le convoi s'est remis en marche. M. le préfet de Seine-et-Marne a eu l'honneur de prendre place dans le wagon Impérial.

A la Ferté-sous-Jouarre, une population compacte a salué le Prince des cris de : *Vive Napoléon! Vive l'Empereur!* Les autorités s'unissaient à la foule dans ces manifestations patriotiques en faveur de l'Élu de sept millions cinq cent mille suffrages.

Le Prince a été reçu par l'autorité municipale, entourée du clergé, des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul et des juges de paix des cantons voisins.

Sœur Hélène, supérieure de l'hospice de Jouarre, qui a consacré sa vie, depuis cinquante et un ans, au culte de Dieu et à la pratique de la charité, a reçu des mains de S. A. Impériale la croix de la Légion d'honneur. Ce pieux incident a produit un effet des plus vifs et des plus attendrissants. Lorsqu'on a vu le chef de l'État attacher de ses mains le signe éclatant de l'honneur sur la noble poitrine de sœur Hélène, on a compris qu'en récompensant l'humble et modeste sœur de charité il avait voulu avant tout saisir cette nouvelle occasion de rendre hommage aux principes que son gouvernement proclame chaque jour avec énergie et de glorifier les vertus que lui-même recherche avec tant de sollicitude.

Aussi les acclamations ont-elles éclaté avec transport quand S. A. Impériale est remontée dans son wagon.

A quelques minutes de cette station se trouve le souterrain de Nanteuil.

C'est dans cette construction que dix-neuf ouvriers ont été engloutis pendant treize jours. On les a fait vivre, pendant ce temps, en leur faisant passer des provisions par la rigole d'écoulement qui n'avait pas été envahie par l'éboulement. Bien des larmes de mères de famille ont arrosé cette terre. La Providence a exaucé leurs vœux.

A Château-Thierry, foule, empressement, vivats.

M. Beaumont-Vassy, préfet de l'Aisne, remplace M. le préfet de Magnitot. Le Prince remet la médaille militaire à deux gendarmes, l'un de la résidence de Montreuil-aux-Lierres, et l'autre de Condé-sur-Brie.

M. Boselli, préfet de la Marne, vient recevoir le Prince à Épernay et prend place dans le wagon impérial.

En quelques instants nous arrivons aux coteaux renommés d'Aï, de Sillery, de Bausy, et à Épernay, où l'on s'arrête un instant.

Mêmes acclamations, même empressement.

Après une revue des troupes, la médaille militaire est remise à un gendarme de la résidence de Poissesse.

C'est près d'Épernay qu'est le point de départ de l'embranchement sur Reims, dont l'exécution présente de grandes difficultés. Quoiqu'il n'ait qu'un développement de trente et un kilomètres, la dépense est évaluée à quatorze millions, dont neuf millions sont affectés à un tunnel de deux mille neuf cents mètres de longueur. Quelle que soit l'habileté des dispositions prises, quelle que soit l'activité qui est déployée, on ne peut espérer que cet embranchement soit livré avant 1854.

A Châlons, les abords de la station sont gardés par deux bataillons du 9e de ligne et par le 9e régiment de chasseurs à cheval. Nous retrouvons là le vénérable évêque dont la voix onctueuse avait saisi si vivement l'auditoire le jour de l'inauguration du chemin. C'est monseigneur de Prilly, ancien officier de cavalerie. Le prince vient à la rencontre du vénérable prélat et lui donne le bras pour l'aider à monter les degrés qui conduisent à la tente où sont réunies les autorités. Les cris de *Vive Napoléon!* retentissent à l'envi.

Deux arcs de triomphe sont élevés; ils sont d'un dessin charmant et d'une grande richesse. Des corbeilles de fleurs sont offertes au prince par de jolies demoiselles vêtues de blanc. Son Altesse a accueilli cet hommage avec une affabilité qui a pénétré tous les cœurs. Les troupes ont été passées en revue: puis, le Prince a remis les insignes de la Légion d'honneur à un capitaine du 9e léger, M. Picamil; à M. Guérard, capitaine

du 9e chasseurs; à M. Debar, maréchal des logis, et à M. Barbier, chef de bataillon du 9e léger; à M. Prevost, secrétaire-archiviste de la préfecture, et à M. Boullero, portier-consigne. Des médailles militaires ont été remises à MM. Casavielle, sergent au 9e léger, Godebert, trompette au 9e chasseurs.

Continuant sa marche, la locomotive nous conduit à Vitry-le-Français. C'est près de là, à Blesme, que se rattachera l'embranchement de Saint-Dizier à Gray. Les ouvriers sont à l'œuvre.

M. A. Langlet, préfet de la Meuse, remplace dans le wagon d'honneur le préfet de la Marne à la limite de ce département.

La première traversée du canal de la Marne au Rhin a lieu à peu de distance de la station de Sermaize. L'établissement thermal qui est près de là, et qui a été récemment inauguré par les préfets de la Marne et de la Meuse, est fort remarquable.

Enfin, nous arrivons à Bar-le-Duc après avoir traversé une seconde fois le canal de la Marne au Rhin.

Un accueil enthousiaste attendait le Prince dans cette antique cité. Des arcs de triomphe s'élevaient, chaque maison était pavoisée, la foule abondait dans les avenues de la gare, les rues étaient décorées de plantations improvisées et de guirlandes de feuillages.

A l'arrivée du Prince, qui a été reçu par les autorités, cent jeunes filles de la ville, vêtues de blanc, viennent lui offrir des fleurs. S. A. Impériale se rend à la préfecture au milieu des plus vives acclamations. Toutes les fenêtres sont chargées de spectateurs et de spectatrices aux jolies figures, aux élégantes toilettes. A quelques pas de la préfecture, un homme de la campagne, écartant la foule avec une force musculaire extraordinaire, s'est approché du Prince qui s'est arrêté pour entendre ce paysan. Celui-ci, découvert et se frappant rudement la poitrine, s'est écrié :

« Mon Prince, nous sommes contents de vous voir ! »

Et tous les visages, épanouis, reflétant la joie sincère de l'homme du peuple, semblaient répondre : « Il a raison : nous sommes contents ! »

Le Prince a été fort touché de ces paroles si simples et si naturelles.

Le 1er cuirassiers et le 29e d'infanterie formaient la haie du côté gauche; le côté droit des rues était occupé par la garde nationale.

Après la réception des autorités à la préfecture, S. A. impériale a passé la revue des troupes.

Deux chefs de bataillon au 29e de ligne, MM. Dabin et Bonnet, ont reçu, des mains du Prince, la croix d'officier de la Légion d'honneur. Cinq croix de chevalier ont été remises à MM. Durand, capitaine au 3e chasseurs; Duplessis, capitaine au 1er cuirassiers; Igiet, capitaine de gendarmerie de la Meuse; Roux, adjudant de place à Verdun, et Francon, maréchal des logis de gendarmerie.

Pendant ce séjour de quelques instants, S. A. Impériale a reçu les témoignages les plus éclatants du dévouement de l'armée et de l'amour du peuple. Les cris de : *Vive Napoléon ! vive l'Empereur !* n'ont cessé de retentir.

ROUTE DE BAR-LE-DUC A NANCY. — ARRIVÉE A NANCY.

Le retour du Prince à la gare se fait au milieu des acclamations qui l'avaient accueilli à son arrivée.

Après avoir reçu les adieux des autorités, S. A. Impériale remonte en wagon, et le train s'élance.

Au delà de Bar-le-Duc, le chemin de fer traverse de nouveau le canal.

A la station de Mançois on quitte la vallée de l'Ornain, et l'on s'engage dans le vallon de Motteval pour arriver avec une rampe de huit millimètres par mètre au col de Lunéville, qui sépare le bassin de l'Ornain du bassin de la Meuse. La tranchée de Lunéville a vingt-deux mètres de profondeur; ses talus ont été consolidés avec une légère maçonnerie en pierres

sèches disposées en ogive. C'est un mode nouveau de construction à la fois élégant et économique.

A Commercy, la station était tout émaillée de fleurs et d'arbustes.

A Foug, entre Commercy et Toul, M. de Sivry, préfet de la Meurthe, M. Baylin de Monthel, inspecteur général du ministère de la police, attendaient S. A. Impériale au milieu d'un concours immense de populations. Le général Marey-Monge, commandant la 5e division militaire à Metz, était venu à la rencontre du prince à Bar-le-Duc.

Les bâtiments de la station de Toul, décorés avec un goût parfait pour la fête, sont établis dans le genre des chalets suisses et d'un enlèvement facile. Les exigences militaires n'ont pas permis de les construire en maçonnerie.

Les 3e et 6e dragons, quatre compagnies du 73e de ligne, sont rangés en bataille et passés en revue par le Prince aux cris répétés de : *Vive Napoléon !*

A la station suivante, à Fontenay. le chemin de fer traverse le canal de la Marne au Rhin et ensuite la Moselle. Le pont de la Moselle est composé de sept arches de seize mètres d'ouverture et cent douze mètres de débouché.

A Liverdun, la montagne sur la rive gauche forme un promontoire que l'on a traversé en souterrain pour l'établissement du canal de la Marne au Rhin. Le chemin de fer contourne le promontoire en coupant deux fois la Moselle au moyen de ponts composés de cinq arches de vingt-quatre mètres d'ouverture, qui dépassent le niveau du pont-canal de toute la hauteur nécessaire pour le passage de la navigation.

Nous ne faisons qu'entrevoir la pittoresque cité de Verdun, où les évêques de Nancy avaient autrefois leur résidence.

A sept heures, le frein siffle et le convoi s'arrête devant Frouard, d'où part l'embranchement de Metz et de Sarrebruck. Les nombreux ouvriers occupés aux écluses qui doivent opérer la jonction du canal de la Marne au Rhin avec la Meurthe et la Moselle font retentir les airs de leurs acclamations.

De la station, on aperçoit à quelque distance les clochetons d'une chapelle qui rappelle un grand événement : c'est la chapelle de Saint-Eucaire. Des fouilles y firent découvrir deux cents squelettes ayant la tête séparée du tronc. Les légendes parlent de *vingt-deux* cents (2,200) martyrs immolés dans ce lieu par les ordres de Julien l'Apostat. C'est la mémoire de ces martyrs que consacre la chapelle.

A huit heures du soir, le convoi entrait dans la gare de Nancy. Là se trouvaient réunies les autorités de la ville et du département. L'arrivée du chef de l'État est aussitôt annoncée à toute la cité par des salves d'artillerie et les cloches mises à la volée. Une foule immense se pressait aux environs du débarcadère; les cris de : *Vive Napoléon! Vive l'Empereur!* retentissaient de toutes parts. Le Prince est monté dans une voiture attelée de huit chevaux blancs, et a traversé la ville pour se rendre à la préfecture, ornée avec un luxe inouï d'arbustes et de fleurs, et illuminée dans toute l'étendue de sa façade.

Partout, sur son passage, Louis-Napoléon a recueilli les témoignages unanimes du respect et de l'affection publics.

En arrivant à la préfecture, S. A. Impériale a trouvé, réunis dans la cour de l'hôtel, les maires, les juges de paix, les membres des conseils d'arrondissement, du conseil général du département. Les députés, le clergé, monseigneur Menjaud, évêque de Nancy, à sa tête, la magistrature, le corps d'officiers de l'armée et de tous les hauts fonctionnaires étaient dans les salons.

Un trône aux draperies de velours rouge, garni d'abeilles d'or et surmonté de l'aigle, était dressé au centre du grand salon d'honneur. C'est là que le Prince, entouré des ministres, du préfet, des officiers de sa maison, a reçu les autorités dans l'ordre prescrit par les règlements.

M. le ministre des affaires étrangères a présenté à S. A. Impériale le lieutenant général comte de Hirschfeld, commandant en chef la province rhénane, envoyé par le roi de Prusse, et le baron Saulet, envoyé du grand-duc de Bade, et plusieurs officiers et aides de camp qui les accompagnaient.

Le général comte de Hirschfeld a complimenté S. A. Impériale au nom de son souverain. Louis-Napoléon a répondu en allemand aux hommages que lui avaient exprimés le général dans cette langue, au nom de S. M. le roi de Prusse. Il a également répondu au discours de l'envoyé du grand-duc de Bade.

Quelques débris de l'armée impériale ont été admis près de S. A. Impériale, qui leur a fait remettre, pour quelques-uns, des brevets de pension et, pour d'autres, des secours.

Les envoyés de Prusse et de Bade et leurs aides de camp occupaient les places d'honneur au dîner de soixante couverts, servi dans la belle salle de la préfecture, et auquel ont été invitées toutes les notabilités de la ville et du département.

Après le dîner, le Prince s'est rendu au bal, qui réunissait à l'hôtel de ville une foule élégante d'invités. Une estrade, surmontée de draperies d'une grande richesse, avait été préparée pour S. A. Impériale.

Pendant le bal, nous avons parcouru la ville. C'est, vous le savez, une des plus belles de France. Nulle part ailleurs vous ne trouverez dans la disposition des rues et des places plus d'élégance et de symétrie. La place Royale, construite, comme on sait, par le roi Stanislas, est une des plus magnifiques de l'Europe. Les édifices qui l'entourent resplendissaient des feux d'une illumination magique; et, du haut de l'arc de triomphe qui en termine si heureusement la perspective, on tire un brillant feu d'artifice préparé par l'école pyrotechnique de Metz.

Mais ce qui constitue la véritable fête, ce n'est ni le feu d'artifice, ni les illuminations, ni le bal, ni les bruits de la musique qui arrivent jusqu'à moi au moment où j'écris, c'est l'enthousiasme de la population.

Elle comprend qu'elle fête dans la même journée et l'achèvement d'un de ces grands travaux qui ouvrent aux nations de nouvelles perspectives de prospérité, et la présence du Prince à qui elle doit le rétablissement et l'affermissement

des grands principes sans lesquels il n'est ni repos ni prospérité.

A minuit, Louis-Napoléon est rentré à la préfecture au milieu des acclamations de la foule, qui ne paraît vouloir se disperser que fort avant dans la nuit. Toutes les promenades offrent l'aspect le plus animé.

Un grand nombre de ceux qui sont venus à Nancy et qui ont souffert toute la chaleur du jour se sentent heureux d'y respirer la fraîcheur de la nuit, et plusieurs sont disposés à attendre, sous ces magnifiques ombrages, le départ du Prince, qui doit avoir lieu demain matin.

DEUXIÈME JOURNÉE.

DÉPART DE NANCY. — ROUTE DE NANCY A STRASBOURG.

Nancy, le 18 juillet.

Nancy est l'ancienne capitale de la Lorraine. Elle fut assiégée en 1477 par Charles le Téméraire, qui y perdit la vie. La tradition rapporte qu'il fut tué dans les étangs de Saint-Jean, qui se trouvaient sous les murs de la ville. C'est sur ces étangs mêmes qu'a été élevée la gare du chemin de fer. Quels changements, quelles vicissitudes! Quelles réflexions fait naître dans l'esprit ce rapprochement entre la vieille et la nouvelle France ! Il y a moins de quatre cents ans, la France était morcelée, divisée en provinces inconnues les unes aux autres, et qui ne se rapprochaient que pour se combattre. Elle épuisait ses forces les plus vives en luttes stériles, et chaque localité conserve la tradition d'un de ces combats où elle versa elle-même le sang de ses enfants.

Aujourd'hui toutes les provinces, unies par des sentiments communs, protégées par les mêmes lois, ne forment plus

qu'un corps; et voilà qu'un chemin de fer, ce suprême symbole de l'union des populations entre elles, vient d'établir sa gare sur ces marais mêmes où Charles le Téméraire trouva la mort. Ne semble-t-il pas que c'est l'instrument le plus énergique de la paix qui vient abolir jusqu'à la physionomie des lieux qui furent jadis le théâtre de nos guerres?

Dans quelques instants, le Prince Impérial va partir de cette gare qui rappelle de tels souvenirs. Cette nuit, comme je vous le disais, a toute été donnée aux fêtes. Les premières lueurs du matin ont éclairé le retour des invités qui sortaient du bal de l'hôtel de ville. Les illuminations ne se sont éteintes qu'aux premiers rayons du soleil, et voici que déjà l'heure du départ va sonner.

Dès six heures du matin, les tambours battent le rappel, et toutes les troupes sont massées sur la place Stanislas. Une pluie bienfaisante avait tempéré dans la nuit la chaleur brûlante de la veille. Les fenêtres des maisons sont couvertes de charmantes toilettes du matin, et la foule se presse dans les rues.

A sept heures précises, Louis-Napoléon sort de l'hôtel de la préfecture et passe devant le front des troupes de la garnison rangées en bataille, et des pompiers qui ont fait le service d'honneur pendant le séjour de S. A. Impériale.

Pendant cette courte revue, les cris de : *Vive l'Empereur !* retentissent et se mêlent à ceux de : *Vive le Président ! Vive Napoléon !*

Dans les rues que devait parcourir le Prince était accourue la population tout entière. S. A. Impériale, entourée d'un brillant cortége d'hommes d'État, de généraux et d'officiers supérieurs, se rend à la gare, au milieu d'acclamations qui ne cessent de retentir. A son entrée dans le salon de l'embarcadère provisoire, où éclatent les vives couleurs des tentures, des écussons, des drapeaux et des fleurs qui le décorent, la musique militaire mêle ses accents sonores aux cris de la population.

Le train présidentiel est composé comme il l'était hier.

Plusieurs étrangers de distinction y ont été admis. Nous avons remarqué entre autres M. le lieutenant général comte de Hirschfeld, gouverneur des provinces rhénanes prussiennes; son fils, son aide de camp; un colonel du 33e de ligne de Prusse, un capitaine du 36e, officiers d'ordonnance du général, et le baron Saulet, accompagné de plusieurs aides de camp.

Au moment où le train quitte la gare, cent un coups de canon annoncent le départ de S. A. Impériale, et s'unissent aux volées des cloches de toutes les églises. Le convoi est déjà loin, que l'on entend encore, à travers les sifflements de la locomotive, les cris de : *Vive Napoléon ! vive l'Empereur !* qui s'élèvent du sein de la foule. On dévore l'espace, et tout le long du chemin de fer on aperçoit des masses de villageois dont l'affluence et l'enthousiasme sont tels, que plus d'une fois les barrières du chemin de fer ont été rompues. Heureusement aucun accident n'est venu troubler ces manifestations, qui expriment à un si haut degré les sentiments des populations.

Je voudrais décrire les belles campagnes que l'on parcourt, mais le convoi vole, et c'est à peine si nous pouvons les entrevoir.

Comme je vous l'ai dit hier, le chemin de fer et le canal de la Marne au Rhin se séparent près de Nancy pour passer, l'un, par les faubourgs Saint-Stanislas et Saint-Jean ; l'autre, par le faubourg Saint-Georges, situé de l'autre côté de la ville. Ils se rejoignent à quelque distance de la ville, et traversent ensemble la Meurthe sur un ouvrage commun de dix-neuf mètres de largeur. Ce pont, qui supporte à la fois un chemin de fer et un aqueduc, a sept arches de treize mètres d'ouverture chacune. Pour éviter que les vibrations occasionnées par le passage des convois ne se communiquent à la cuvette du canal, et n'y occasionnent à la longue des fissures et des pertes d'eau, on a ménagé, entre ses maçonneries et celles qui supportent le balast du chemin de fer, une rainure qui se prolonge dans toute l'étendue des constructions jusqu'au-dessus des piles.

Jusqu'à Varangeville, le canal et le chemin de fer marchent parallèlement, pour se séparer à ce point et se retrouver plus tard. A Varangeville, les populations avaient élevé un arc de triomphe de feuillages et de fleurs, surmonté de cette inscription :

A Louis-Napoléon Bonaparte, sauveur de la France.

Les acclamations de Varangeville s'éteignaient à peine, que nous apercevions les clochers élégants d'une belle église gothique, qui s'élève à Saint-Nicolas. Tout autour sont de nombreuses filatures et de vastes carrières de plâtre. Saint-Nicolas possède un asile pour les aliénés, qui a une grande importance.

Un peu plus loin, le canal et le chemin de fer se retrouvent et franchissent de nouveau la Meurthe sur un pont de cinq arches de quatorze mètres d'ouverture chacune ; puis le chemin suit la vallée de la Meurthe jusqu'à Lunéville.

Dans toutes les communes, des arcs de triomphe sont élevés et les populations accourent. C'est un enthousiasme général.

Un arc de triomphe portant : *La commune de Rosières à Louis-Napoléon*, nous indique que nous sommes à la station de ce nom, renommée par son haras, fondé en 1703.

A Blainville, l'empressement est le même, la voie est ornée de fleurs et de couronnes de chêne. On aperçoit un pont, construit dans le système américain, pour mettre en communication avec le chemin de fer les localités situées sur la rive gauche de la Meurthe.

On approchait de Lunéville lorsqu'un orage violent a éclaté. Les longs roulements du tonnerre se confondent avec les volées des canons de l'artillerie, qui saluent l'approche du chef de l'État. La pluie tombe à flots et vient jeter le désordre dans les préparatifs qui avaient été faits pour la réception.

Malgré ce contre-temps, le sous-préfet, le maire et tous les fonctionnaires étaient réunis le long de la voie. De jeunes personnes, vêtues de blanc, et qui devaient offrir au Prince Impérial des corbeilles de fleurs, avaient affronté avec courage les insultes de la tempête. Le temps était trop affreux pour

que Louis-Napoléon pût mettre pied à terre et prolonger une situation pénible. Le convoi s'est à peine arrêté. A peine, à travers les flots d'une pluie battante, nous avons pu apercevoir au loin le beau château qui a appartenu au maréchal prince de Hohenlohe, et les clochers de l'église où l'illustre amie de Voltaire, la marquise du Châtelet, a son tombeau.

On sait que c'est à Lunéville que fut signé, en 1801, le traité de paix de la France avec l'Autriche.

On arrive à la station d'Avricourt, et la pluie ne cesse de tomber. M. Solard, sous-préfet de Phalsbourg, le maire et le conseil municipal d'Avricourt et une foule nombreuse attendaient le convoi Impérial, qui n'a pu s'arrêter que deux minutes. Pendant ce moment d'arrêt, le Prince s'entretient avec le sous-préfet et l'invite à prendre place dans le train. Des dames qui ont bravé le mauvais temps s'approchent du wagon Impérial et y jettent des fleurs.

Le chemin de fer suit la vallée et traverse la Pérouze sur un pont de trois arches de neuf mètres d'ouverture chacune. Il franchit ensuite le col qui sépare les eaux du Samon de celles de la Sarre. Rien de plus pittoresque et de plus curieux que ce parcours. Le chemin de fer et le canal semblent s'entrelacer à plaisir. Ils se suivent, ils se fuient, ils se cherchent, ils s'éloignent, ils se rapprochent, ils se traversent, tantôt le chemin de fer sous le canal, tantôt le canal sous le chemin de fer. C'est une véritable lutte engagée entre ces voies puissantes de communication. Autour, l'aspect de la campagne est merveilleux : à droite, les Vosges ; à gauche, un immense rocher à pic que dominent des débris de tourelles en ruine ; puis toujours le canal et la rivière qui se joue dans mille sinuosités.

A Sarrebourg est établi un magnifique arc de triomphe sous lequel le convoi s'arrête un instant. On est au pied des Vosges, dans un site pittoresque. Une foule d'hommes, de femmes, de vieillards, d'enfants, sont rangés en amphithéâtre sur le versant de la montagne. Des décharges de mousqueterie et des détonations de boîtes de campagne saluent la présence de Louis-Napoléon. Toutes les chaumières, dissémi-

nées dans les gorges des montagnes, sont décorées d'inscriptions en l'honneur de S. A. Impériale.

De Sarrebourg, le convoi ne met que quelques minutes pour atteindre Hommarting. C'est à ce point que la voie de fer se trouvait en face de grandes difficultés. Elle avait à franchir la chaîne des Vosges.

Des montagnes élevées, épaisses, escarpées, semblaient opposer une barrière infranchissable. C'est ici qu'éclate le génie modern e.

Il y a quelques années le passage des Vosges était un passage pénible et presque dangereux. Il fallait du temps, des efforts, et on ne passait pas toujours. Les ponts et chaussées firent construire dans la montagne de Saverne une route qui ouvrait une communication plus aisée entre le département du Bas-Rhin et le reste de la France. Cette route, qui s'élevait en spirale insensible jusqu'au sommet de la montagne et qui rendait l'ascension plus facile, devint l'objet de l'admiration générale.

On considéra cette œuvre hardie comme un des efforts les plus étonnants de l'industrie humaine. Elle excita une vive curiosité. On ne parlait que de la chaussée de Saverne. Elle donna son nom à une mode du temps : des perles arrangées en formes de spirale, comme la chaussée, se plaçaient dans les cheveux des dames, et cette coiffure prit le nom de *coiffure à la Saverne.*

Aujourd'hui, et pour jamais, la merveilleuse chaussée est délaissée. Le chemin de fer s'enfonce brutalement dans la montagne, et passe sous les pics et sous les abîmes par un souterrain de deux mille six cent quatre-vingt-sept mètres de longueur, le plus important de la ligne. Du côté de la Lorraine, il est placé à gauche et au même niveau que le souterrain du canal ; mais le chemin de fer, au lieu de rester de niveau, plonge sous la montagne avec une pente de cent millimètres par mètre, en passant au-dessous du canal, de sorte que du côté de l'Alsace il paraît à droite du canal et à douze mètres en contre-bas.

Une série de cinq autres tunnels de moindre importance : celui de Hoffmalt, de deux cent quarante-cinq mètres, au point où le chemin de fer débouche dans la vallée de la Zorn ; celui de Lutzelbourg, de quatre cent trente-deux mètres, au-dessus duquel s'aperçoivent les ruines d'un ancien château, puis trois autres ouvrent à travers la chaîne des montagnes une voie que l'on franchit en quelques minutes. C'est à peine si on a le temps de réfléchir, en passant sous ces voûtes humides, à ce progrès de l'industrie qui, en si peu d'années, a permis d'accomplir ce travail de géant. Déjà le canal du Rhin avait pris les mêmes voies souterraines. Mais rarement l'on s'engageait dans ce passage encore lent et laborieux. A l'heure où nous écrivons, les Vosges n'existent plus pour les voyageurs qui se rendent de Paris à Strasbourg.

Nous regrettons presque, cependant, l'ascension de cette chaussée pittoresque de la montagne de Saverne. La diligence montait lentement, les chevaux suaient et soufflaient. On descendait un instant et l'on marchait. On trouvait la côte longue, mais au sommet on était dédommagé par un magnifique spectacle. On voyait tout d'un coup se dérouler à ses pieds la vaste étendue de l'Alsace. Des collines, des vignes, des champs, des prés, des bois, des bourgs, des villages et des villes, répandus çà et là, formaient un immense et merveilleux tableau. Au loin, roulait majestueusement le Rhin, baignant de ses eaux transparentes les rives de l'Allemagne, toutes couvertes de rochers et de forêts qui laissaient entrevoir, à travers des masses de verdure, les hautes tours de leurs vieux châteaux.

Le chemin que nous parcourons présente un autre spectacle, plus rapide, plus restreint, mais non moins imposant. Rien de plus sauvage et de plus pittoresque que la contrée où se trouvent accumulés tant de travaux d'art. Le dernier souterrain présente à son entrée l'aspect d'une forteresse féodale. En en sortant, on traverse le canal et la Zorn sur un viaduc plein de hardiesse, et l'on s'engage dans une tranchée taillée à pic dans le roc et qui rappelle les formes d'un châ-

teau fort par les machicoulis qu'on a ménagés dans le haut. Au-dessus du souterrain de quatre cent trente-deux mètres, on voit les ruines du château de Lutzelbourg, et, avant d'arriver à Saverne, on passe sous les châteaux du moyen âge de Haut-Barr et de Géroldseck, perchés sur le sommet des montagnes.

Lutzelbourg, situé au fond de la vallée de la Zorn, est un lieu de promenade pour les habitants et la garnison de Phalsbourg. On y vient de Strasbourg les dimanches par des trains de plaisir.

A peu de distance au delà, on arrive sur le territoire du Bas-Rhin, où se succèdent trois autres souterrains ayant trois cent quatre-vingt-quinze mètres et trois cent huit mètres de longueur.

A Saverne, une foule immense attendait S. A. Impériale, qui s'y est arrêtée quelques instants. M. West, préfet du Bas-Rhin, s'y trouvait avec des membres du conseil général et un nombreux cortége d'autorités. La réception a été enthousiaste. Les cris de : *Vive l'Empereur!* se sont fait entendre avec chaleur.

De la station, on aperçoit à droite le château du cardinal de Rohan. Cette vaste construction, qui n'était pas achevée quand survint la révolution de 1789, est restée dans le même état et n'avait jamais pu recevoir de destination utile. Mais la haute sollicitude de l'héritier de l'empereur Napoléon Ier vient de l'affecter à un asile pour les veuves et les orphelins des serviteurs du pays. Des travaux importants y sont entrepris en ce moment.

A Monswilleer, à droite du chemin de fer, est une chapelle protestante, fondée par M. Goldenberg, directeur de l'usine de Zornhof, où se fabrique la quincaillerie.

En quittant Saverne, on reste dans la vallée de la Zorn jusqu'à Brumath.

Après quelques minutes d'arrêt à Wilwisheim, Hochfelden, Brumath et Vendenheim, où sont groupés les autorités et les habitants de chacune de ces communes, à midi trois quarts on approche du débarcadère, place immense où

viennent aboutir les trois lignes de Bâle, de Wissembourg et de Paris.

ENTRÉE A STRASBOURG. — BÉNÉDICTION DES LOCOMOTIVES.

L'orage qui avait éclaté à Lunéville, et qui a suivi le train Impérial pendant le trajet, s'est dissipé. Le soleil paraît entre les nuages, et éclaire le vaste horizon qui s'ouvre devant la gare de Strasbourg. La vieille sentinelle du Rhin apparaît avec sa puissante ceinture de fortifications, les dômes de ses monuments et la flèche prodigieuse de son immortelle cathédrale. Du sommet des clochers et des tours, les cloches envoient au loin le bruit de leurs volées, qui se mêlent à celles des canons.

La gare n'est pas encore construite; elle doit s'élever sur de vastes terrains, où l'on n'aperçoit encore que quelques bâtiments provisoires. Dans cet immense espace, on a tracé un grand parallélogramme, qui encadre les rails du chemin de fer.

Au centre s'élève l'autel, sous une tente garnie de drap d'or et surmontée d'une croix.

En face de l'autel, à l'entrée de la gare, se dresse la statue de Strasbourg, la main gauche appuyée sur un canon,la main droite levée en signe de bienvenue. Derrière la statue sont cinq colonnes, surmontées d'aigles d'or, aux ailes déployées.

Des deux côtés s'étendent deux lignes parallèles de tribunes en amphithéâtre.

Aux extrémités, et près de l'autel, sont deux riches pavillons, aux tentures de velours et d'or, destinés, celui de gauche à S. A. Impériale, au maire de la ville, aux ministres, aux généraux et à l'autorité municipale; celui de droite aux corps constitués, aux fonctionnaires de tous les ordres.

De distance en distance s'élèvent des mâts, qui livrent au souffle de l'air les mille couleurs de leurs pavillons.

Sur les tribunes et sur l'autel se lisent les inscriptions, portant ces mots :

Tous les peuples se donnent la main.
Des Alpes à la mer du Nord.
Route de Marseille à la mer Baltique.
A Louis-Napoléon, l'Alsace reconnaissante!

Dire, du reste, que la ville de Strasbourg avait confié le soin des décorations à M. Alexis Godillot, l'organisateur fécond des fêtes de Paris, c'est dire que rien n'avait été négligé pour l'éclat matériel de cette solennité.

Mais ce qui faisait l'éclat véritable et vivant de cette fête, c'était cette foule innombrable, accourue de tant de pays divers, et parlant des langues différentes. C'était l'Allemagne et la France, unies au bord du Rhin, afin d'exprimer à la fois leurs sympathies pour le Prince Impérial, dont la fermeté a assuré la paix du monde, et pour cette grande œuvre du chemin de fer qui va devenir l'anneau d'alliance entre deux grands peuples, autrefois ennemis. Rien ne peut donner une idée de ce spectacle, ancien et toujours nouveau, des grandes affluences de populations. Plus de cent mille personnes se pressent sur les vastes espaces où arrive le chemin de fer. Toute place d'où l'on peut voir quelque chose est envahie.

Les toitures de plusieurs maisons ont été enlevées et transformées en tribunes. Les autres n'en sont pas moins couvertes de spectateurs, qui se juchent jusque sur les cheminées. Sur deux lignes immenses, de chaque côté du chemin, se tient une innombrable multitude. Et au milieu de cette foule, on remarque un ordre qui n'appartient qu'aux populations du Nord.

Au moment où le convoi Impérial arrive, de tous les points partent les cris mille fois répétés de : *Vive Napoléon! Vive le Président! Vive l'Empereur!*

S. A. Impériale, à sa descente du wagon, est reçue par M. de Chatelain, maire de Strasbourg, assisté de ses adjoints et du conseil municipal. M. de Chatelain présente au chef de l'État les clefs de la ville, puis S. A. Impériale se dirige vers la tribune qui lui était réservée.

A sa gauche se place M. le maire de la ville, et à sa droite M. le ministre de la guerre.

M. le marquis de Douglas, parent du Prince, vient le féliciter et se placer à côté du ministre de la guerre. Les autres ministres, ainsi que MM. le grand référendaire du sénat; M. Schneider, vice-président du Corps législatif; le gouverneur des provinces rhénanes de Prusse; le duc de Guiche. ministre plénipotentiaire à Stuttgart; de Fénelon, ministre en Suisse; Engelhardt, ministre à Carlsruhe; de Tallenay, ministre à Francfort, venus pour assister à la cérémonie; le général Lafontaine en tournée d'inspection générale; le général Ordener, commandant la sixième division militaire; le préfet, les aides de camp du Prince, les membres du conseil d'administration du chemin de fer, sont dans la tribune présidentielle.

Aussitôt de nouvelles salves d'artillerie annoncent le commencement de la cérémonie religieuse. Les chants d'Église résonnent sous le ciel pur, et alternent avec la musique des régiments. Après une messe basse qu'a dite monseigneur l'évêque de Strasbourg, quatre locomotives :

La Ville de Rethel,
Montmirail,
Strasbourg,
Le Maréchal Drouet d'Erlon,

ornées de guirlandes de feuillages, de fleurs et de rubans, s'avancent majestueusement de front devant l'autel. Elles étaient montées par MM. Edwards, Vuignes et Regel, ingénieurs de la Compagnie; Hallopeau, chef de l'exploitation; Vande-Winkel, Strohl, directeur des chemins de fer d'Alsace, et par les mécaniciens.

Le prélat, se tournant alors vers la tribune Impériale, prononce l'allocution suivante :

« Monseigneur, messieurs,

« Tandis que l'homme livré aux calculs de l'intérêt et aux plaisirs des sens ne voit dans ces merveilleuses inventions de l'indus-

trie, dont notre siècle s'enorgueillit avec raison, que des moyens d'accroître ses richesses et d'étendre le cercle de ses jouissances, le chrétien éclairé par la foi porte plus haut ses vues et ses pensées, et dans ces conceptions du génie humain il voit des moyens dont Dieu se sert pour accomplir ses desseins sur les peuples et pour conduire les hommes à leurs immortelles destinées.

« Il y a dix-huit siècles, messieurs, que l'apôtre des nations a gravé sur le frontispice de l'église cette sublime inscription : *Un Dieu, une foi, un baptême.* Et le Christ lui-même, expliquant à ses apôtres et à ses disciples le but de ses travaux et de sa mission, leur annonçait qu'un jour viendrait où il n'y aurait plus sur la terre qu'un pasteur et qu'un troupeau. Tout, dans les desseins de Dieu, tend à constituer au sein de l'humanité cette merveilleuse unité. « L'homme s'agite et Dieu le mène, » a dit un philosophe chrétien. Oui, messieurs, l'homme, créature fragile et bornée, n'assigne trop souvent, hélas ! d'autre but à ses médiations et à ses efforts qu'une prospérité matérielle et périssable comme lui ; mais Dieu, qui le mène à son gré, le pousse vers des régions, vers des idées qui lui sont inconnues.

« Ne pensons pas, messieurs, que la Providence reste étrangère à ce prodigieux développement de l'industrie moderne, à ces étonnantes découvertes que le génie le plus vaste et le plus hardi n'aurait pas osé prévoir il y a cinquante ans. Ne pensons pas qu'un Dieu sage et bon ne sache pas faire servir au triomphe de la vérité cette ardeur pour les intérêts matériels qui tourmente et agite le monde aujourd'hui. Si l'industrie efface les distances, si elle brise les barrières que le temps et l'espace opposent à ses créations, elle ouvre aussi une voie plus rapide et plus large aux divins enseignements de l'Évangile; elle fait disparaître les frontières, elle détruit les limites qui séparent les peuples pour n'en faire qu'une seule et même famille unie dans la charité et dans la pratique des vertus chrétiennes.

« Quand Dieu dispersa son peuple sur toutes les routes du monde connu, les ennemis de la nation sainte applaudissaient à ses revers et à ses malheurs; mais ils ne voyaient pas que les enfants dispersés de Juda étaient des missionnaires que Dieu envoyait porter jusqu'aux extrémités de l'univers le désir et l'attente du Rédempteur.

« Ces routes magnifiques dont les Romains sillonnaient l'Europe

et qui subsistent encore aujourd'hui comme d'impérissables monuments de leur grandeur et de leur puissance, qu'étaient-elles autre chose que des voies ouvertes aux prédicateurs du Christ et aux missionnaires de l'Évangile? Et lorsque Alexandre conduisait ses phalanges victorieuses jusque sur les rives de l'Euphrate et du Gange, il croyait ne satisfaire que son insatiable ambition et il ne voyait pas qu'il ne faisait que préparer les voies à la vérité chrétienne et rendre ses progrès plus faciles.

« Ainsi, messieurs, les hommes, quels que soient leur puissance et leur génie, ne sont que des instruments entre les mains de Dieu pour l'accomplissement de ses desseins sur l'humanité.

« Eh bien! messieurs, que l'industrie étende donc et multiplie ses lames de fer; qu'elle en enveloppe le globe comme d'un immense réseau; qu'elle dompte le feu et la vapeur pour donner à ses convois la rapidité de la foudre; que fera-t-elle? A son insu elle concourt à l'accomplissement des volontés divines; elle favorisera les prédications de l'Évangile; les anges de paix monteront avec elle sur ses chars rapides; ils la suivront jusque dans les climats les plus reculés pour porter à leurs habitants la bonne nouvelle du salut, et travailler à la consommation de cette grande unité que le Christ, la veille de sa mort demandait à son Père comme le prix de ses travaux et de ses souffrances.

« Bénissez donc, ô mon Dieu! cette voie nouvelle qui s'ouvre aujourd'hui à la propagation de la vérité, aussi bien qu'à la prospérité du pays, et que la science unie à la foi vent placer sous votre protection!

« Bénissez ces hommes qui ont travaillé avec tant d'intelligence et de dévouement à doter la France d'une nouvelle source de richesses, et qui, après nous avoir donné de si magnifiques preuves de la puissance de leur génie, nous donnent en ce moment une marque si touchante de leur piété en implorant sur leurs œuvres les bénédictions de l'Église.

« Bénissez tous ceux qui se confieront à ces redoutables machines pour franchir les distances et dévorer l'espace. Préservez-les de tous les accidents qui pourraient devenir funestes à leurs corps et surtout à leurs âmes. Ne permettez pas que les intérêts du temps leur fassent jamais oublier les intérêts de l'éternité.

« Bénissez, ô mon Dieu! ce prince magnanime qui préside à cette fête d'inauguration, et qui, après avoir préservé la France

des horreurs de l'anarchie, n'est plus occupé que du soin de lui procurer les douceurs de la paix et les bienfaits de la religion. »

Après ces paroles solennelles et écoutées dans un religieux silence, monseigneur Rœss a béni les machines. Pendant la bénédiction, l'éclat des orchestres militaires se mêlait aux roulements des tambours et aux salves d'artillerie.

A cet instant s'est produit un fait qui a attiré l'attention des nombreux étrangers qui assistaient à la cérémonie. Plusieurs cigognes sont venues planer au-dessus des locomotives. C'était là quelque chose d'extraordinaire pour les Parisiens, mais de commun pour les Strasbourgeois. La cigogne est la vieille amie des paysans de l'Alsace; ils l'aiment et la respectent; elle habite par centaines les clochers hospitaliers de Strasbourg; elle revient fidèlement dans ces plaines où l'on est reconnaissant des services qu'elle rend à l'agriculture.

La cérémonie terminée, le Prince est monté sur un cheval richement caparaçonné, et, escorté des ministres, des généraux et d'un brillant état-major, s'est rendu à la préfecture au milieu des acclamations universelles.

Au même moment, le ballon de M. Godard et son trapèze s'élevaient dans les airs.

Les réceptions ont commencé immédiatement à la préfecture.

Le Prince a reçu dans l'ordre prescrit les fonctionnaires de tous les ordres, plus de trois cents maires venus de tous les points du département et des départements voisins, et un bataillon de vieux militaires dont plusieurs ont reçu des preuves de sa munificence. Plusieurs décorations ont été remises dans le cours de la réception : la croix de commandeur à M. le comte de Ségur, président du conseil d'administration; celle d'officier à M. Vuignes, ingénieur en chef attaché à la Compagnie; celles de chevalier à MM. Duhoux, Lemoine, Viller et Lyautey, ingénieurs ordinaires de première classe, à M. Jacquinet, l'intelligent ingénieur en chef, qui a dirigé les travaux de la quatrième section, à M. Hallopeau, chef de l'exploitation générale de la ligne, MM. Bertrand, conducteur des ponts et chaussées, et à M. Strohl, directeur des chemins de fer d'Alsace.

DÉFILÉ DES COMMUNES.

Pendant que les réceptions ont lieu à la préfecture, il se prépare une manifestation dont l'éclat pittoresque et nouveau peut être difficilement décrit.

Les populations de l'Alsace avaient l'intention de défiler devant le Prince Louis-Napoléon. Toutes les communes se sont mises à contribution : les fermiers avec leurs chars et leurs robustes attelages, les jeunes gens avec leurs vigoureux chevaux, les jeunes filles avec leurs piquants costumes, tous, avec cette richesse de verdure et de fleurs que juillet prête en ce moment aux campagnes.

Un moment on a pu croire que tous ces préparatifs allaient devenir inutiles. La violence de l'orage du matin avait tout dispersé. Le cortége villageois avait dû chercher un asile sous les halles qui sont près de la porte de Saverne.

Mais, le plus mauvais moment passé, on s'est un peu rassuré, et, vers trois heures, profitant d'une courte éclaircie, le cortége est sorti et a commencé sa marche sous des nuages menaçants et un soleil douteux.

Strasbourg tout entier, hommes, femmes, enfants, était dehors, répondant à l'appel de la curiosité.

Le défilé devait suivre les principales rues de Strasbourg, mais le centre de la fête était au pied de la terrasse des jardins de la préfecture.

Cette terrasse domine le canal dont elle est séparée par une large chaussée. En face, de l'autre côté du canal, sont disposées des tribunes en amphithéâtre couvertes de dames élégament parées. Au sommet d'une petite éminence, on aperçoit les dispositions du feu d'artifice qui doit être tiré ce soir. Dans le canal stationne un bateau à vapeur tout pavoisé, couvert de spectateurs. Au milieu de la terrasse, sur le bord de la chaussée, se dresse, riche d'élégance et de simplicité, la tente destinée à S. A. Impériale.

C'est au pied de cette tente que doit avoir lieu le défilé.

Lorsque S. A. Impériale arrive, suivie de son cortége de ministres, de généraux, d'aides de camp, de députés, de conseillers d'État, de préfets, d'officiers supérieurs des armées badoise et prussienne, tous en grand costume, les cris de *Vive Napoléon! Vive l'Empereur!* s'élèvent de toutes parts. S. A. Impériale est en uniforme de général de division. Elle se tient debout et la tête couverte, le cortége est debout et tête nue. Une seule dame prend place à côté du Prince, c'est S. A. la grande-duchesse douairière de Bade.

Le défilé commence, et, si le soleil lui eût prêté son éclat, rien n'eût manqué à la magnificence de cette fête.

Rien de plus original, de plus curieux, de plus neuf que cette revue des cultivateurs de l'Alsace.

Ce sont d'abord des essaims de cavaliers, montés sur leurs robustes et vigoureux chevaux. Puis viennent les chars. Ce ne sont pas de frêles et élégants équipages, décorés de dorures, de velours et d'armoiries; ce sont tout simplement de solides chars à bancs peints en vert, en bleu, en jaune, selon la fantaisie des propriétaires ou la mode des localités. Leurs bords s'évasent gracieusement en forme de corbeilles. Les uns sont couverts de guirlandes de fleurs, de rameaux de verdure qui s'entrelacent et s'arrondissent au-dessus en frais berceaux; les autres sont découverts. Ils sont attelés de deux, quatre ou même six et huit chevaux de cette forte race qui vit aux bords du Rhin. Les attelages sont harnachés à la manière allemande, avec un luxe inouï de rubans et de bossettes de cuivre. Mais ce qui fait remarquer ces chars, ce n'est ni la vigueur des chevaux, ni la richesse agreste des harnais, ni la variété des couleurs, ni les fleurs et la verdure qui les décorent; c'est le costume pittoresque et la beauté piquante des jeunes filles qui les remplissent. Chaque char en porte quinze ou vingt. Elles sont assises sur les bancs avec le costume de leurs cantons.

L'Alsace n'a pas suivi ce mouvement qui emporte les populations vers l'uniformité des vêtements, éternel désespoir des artistes. Elle garde ses vieux costumes nationaux. Rien ne produit plus de variété et ne convient mieux à la fantaisie

du peintre. Le caractère général du costume est assez facile à saisir. La coiffure et l'écharpe en sont l'élément principal. La coiffe est de soie, de velours ou de maroquin de couleurs différentes, retenue par une bande d'étoffe éclatante qui vient se nouer au sommet de la tête et laisse flotter deux bouts arrondis. Les cheveux sont pliés en chignon, tressés en casque ou tombent en longues tresses. L'écharpe, aux couleurs variées et voyantes, passe devant la poitrine et se noue derrière le cou de manière à laisser flotter ses deux extrémités. Mais ce qui varie à l'infini, c'est la forme des corsages, tantôt longs, tantôt courts, toujours gracieux; ce sont les couleurs toujours éclatantes et tranchées, mais toujours diverses. Le goût de ces toilettes rappelle le ton des peintures italiennes avec plus de brusquerie et de fantaisie.

Dans l'intervalle des chars, viennent les cavalcades, parmi lesquelles on remarque toujours l'écharpe du maire de la commune.

Chaque fois qu'un char passe devant la tente impériale, une jeune fille, désignée par ses compagnes, y jette un bouquet, et en un instant tous les fauteuils se trouvent chargés de fleurs.

Le prince a, de son côté, jeté aux jeunes filles un bouquet dont elles se sont partagé les fleurs avec un joyeux empressement.

Quoique le défilé s'effectue avec rapidité, et que souvent les cavaliers passent au grand trot, il a duré plus d'une heure. Toutes les communes étaient représentées. Plusieurs attelages étaient venus de plus de vingt lieues; il n'y avait pas moins de cent vingt chars et de douze cents cavaliers.

Chaque char portait le nom de la commune qu'il représentait. Sur des bannières dont ils étaient ornés, on lisait, en lettres d'or, des inscriptions telles que celles-ci :

A Louis-Napoléon
Reconnaissance et dévouement!
Qu'il soit le bien venu en Alsace!
Il nous a sauvés, ne l'oublions pas!
Qu'il assure à jamais l'avenir de la France!

Parmi ces chars, on en a remarqué deux : l'un, conduit par un père de famille, portait sa femme et ses sept filles, toutes éblouissantes de fraîcheur; l'autre était celui des ouvriers de l'usine d'*Altkirch'Graffenstaden*, couvert de modèles de machines, de banderoles et de guirlandes de fleurs.

Chaque fois qu'une commune passait devant la tente impériale, elle poussait les cris de : *Vive Napoléon! Vive l'Empereur!* que répétaient avec énergie les deux rives du canal.

La pluie a interrompu cette manifestation, qui n'en est pas moins une des plus belles auxquelles nous ayons assisté.

Une promenade semblable avait eu lieu en 1839, lors de l'inauguration de la statue de Guttemberg, mais elle était bien loin d'avoir cet éclat. Trente-trois chariots seulement avaient été députés par les communes.

Après le défilé, les jeunes filles qui se trouvaient dans le char qui avait fermé la marche ont été admises à présenter à S. A. Impériale une corbeille de fleurs. Le Prince a accueilli leur hommage avec cette grâce qui ne l'abandonne jamais et leur a offert des bagues en diamants.

Les maires et les adjoints des communes, qui avaient figuré dans le défilé, ont été ensuite présentés au chef de l'État par le préfet. Ils se sont retirés heureux de l'accueil qui leur a été fait.

Le soir, le Prince a réuni, dans un dîner de soixante couverts, les notabilités de la ville et plusieurs membres du conseil d'administration du chemin de fer. Pendant le dîner, la musique du 73e de ligne a exécuté plusieurs symphonies.

C'était un journée bien remplie. Mais, la nuit venue, une fête nouvelle commence. Le temps devient meilleur. Le ciel s'éclaircit, et voilà que cette vaste cité s'anime de nouveau et s'éclaire des feux d'une vaste illumination.

Vous connaissez Strasbourg et ses édifices gothiques. Vous l'avez parcouru le jour et vous avez admiré ses splendides monuments. Vous ne pouvez avoir une idée du spectacle qu'il présente ce soir. De toutes parts on entend des orchestres en plein air. Toutes ces merveilleuses façades resplendissent de

lumières artistement disposées. Chaque maison a son éclat, et, au milieu de toutes ces splendeurs nocturnes, s'élance dans les nues la flèche de la cathédrale, qui semble confondre avec les étoiles les feux de Bengale dont elle est couverte. Figurez-vous ce monument unique dans le monde, que seule la grande pyramide d'Égypte surpasse à peine en élévation, qui porte, à cent cinquante mètres de hauteur, sa croix triomphante, montant vers le ciel comme un flambeau gigantesque et jetant, sur toute la ville qu'il domine, les lueurs brillantes des verres colorés qu'il porte à chacune des sculptures de ses pierres.

De la préfecture aux ponts couverts, sur toute l'étendue du canal des faux remparts, glissent légèrement des flottilles de bateaux pavoisés, tout pleins de lumières et de chants. On dirait une nuit de Venise racontée par les poëtes.

Partout les bruissements d'une foule immense qui parcourt la ville dans tous les sens et qui se communique ses impressions.

Mais les fêtes de l'inauguratien ne sont pas terminées, et cette nuit ne doit pas épuiser la curiosité publique. Demain, au lever du jour, commenceront les grandes manœuvres militaires si populaires dans cette Alsace qui, dans les mauvais jours, a été le boulevard de la France.

TROISIÈME JOURNÉE.

Strasbourg, 19 juillet (minuit).

Hier, la religion consacrait avec éclat les gigantesques travaux du génie moderne et bénissait, par la main de son vénérable pontife, l'inauguration de ce grand chemin de fer, appelé à de si prospères destinées. Puis est venue la fête civile : l'agriculture, le commerce, l'industrie, la bourgeoisie, le

peuple, tout le monde y a pris part, et les rayons du soleil qui se levait ce matin dans un ciel pur ont trouvé la population encore debout.

Cependant, déjà le tambour bat, le clairon sonne, les régiments s'éveillent dans leurs quartiers, les pavés résonnent sous les pas de la cavalerie, les fanfares éclatent, toute la ville s'emplit du bruit des armes et des accents d'une musique martiale. La fête militaire va commencer, et la foule, qui ne s'est pas reposée depuis hier, se montre avide des spectacles que lui promet le programme. Il doit y avoir aujourd'hui revue et simulacre d'attaque sur le Rhin. C'est vers les points où doivent s'accomplir les manœuvres militaires que se dirige la multitude aux premières lueurs du jour.

REVUE.

A six heures et demie, Louis-Napoléon est monté à cheval, accompagné du ministre de la guerre, de ses aides de camp, du général d'Hautpoul, du général Lafontaine, du général Schramm, de plusieurs autres généraux, de quelques officiers généraux venus de Suisse, Wurtemberg, Bade et de Prusse. L'escorte qui précédait se composait d'un demi-escadron de cuirassiers et d'un peloton de gendarmerie. MM. Lacrosse, secrétaire du bureau du sénat; Tunet, directeur général au ministère de la police; West, préfet du département; le baron Heeckeren, ancien représentant du Bas-Rhin, et plusieurs autres notabilités de la ville et du département, étaient à cheval dans le cortége. Les trois ministres, des sénateurs, des députés, des conseillers d'État, MM. le duc de Guiche, de Salignac-Fénelon, de Tallenay et Engelhart, ministres de France à Calsruhe, Berne et Francfort, suivaient en voitures découvertes. Les plus riches équipages s'étaient donné rendez-vous à la Robertsau.

A sept heures, le Prince est arrivé sur le terrain de la Robertsau, le bois de Boulogne et le Champ-de-Mars de la population strasbourgeoise, avec cette différence qu'un splendide

paysage lui donne un caractère plus majestueux et plus varié. Ses frais ombrages, rendez-vous de prédilection des promeneurs, théâtre habituel des grandes revues, des courses de chevaux et des fêtes municipales, offrent çà et là de pittoresques habitations éparses au milieu de champs de blé, de tabac et de chanvre.

Les troupes étaient sous le commandement du général comte de Waldner, commandant la 6e division, ayant sous ses ordres les généraux de brigade Urich, commandant la subdivision, André, commandant l'artillerie, et Darnoy, commandant la cavalerie.

Cinq escadrons, fournis par les deux régiments d'artillerie, se déployaient en première ligne. L'infanterie était représentée par le 17e léger. Le 24e léger et le 62e de ligne formaient le prolongement de la ligne d'artillerie.

En arrière, formant une seconde ligne dans la profondeur des quinconces et faisant face à l'orangerie, se trouvaient, déployés, les cuirassiers aux luisantes armures, le 5e régiment de lanciers, dont les brillants fagnons étincelaient au loin.

Une troisième ligne était formée de quatre batteries de vingt-quatre pièces fournies également par les 11e et 12e d'artillerie.

Le Prince, accompagné d'un nombreux et brillant état-major, est arrivé par la porte de la place de Strasbourg qui conduit aux Contades, précédé d'un demi-escadron de cuirassiers et de douze gendarmes formant l'escorte. Une foule innombrable remplissait les bas côtés. Les cris unanimes de *Vive Napoléon!* et *Vive l'Empereur!* éclataient de toutes parts au milieu de ces masses populaires, composées autant de bourgeois que d'hommes et de femmes du peuple; le laboureur avait quitté sa charrue et l'ouvrier son atelier pour voir à l'aise l'héritier de l'Empereur. Les dames aux riches parures n'avaient pas résisté à cet entraînement populaire; accompagnées de leurs filles, de leurs enfants, elles se pressaient à l'envi sur le passage du Prince auquel elles jetaient

des bouquets. Tout ce que je pourrais vous dire ne peindrait qu'imparfaitement l'enthousiasme qui s'est manifesté de toutes parts à la vue de l'élu de la France.

Après avoir successivement parcouru le front des troupes, dont les tambours, les musiques et les fanfares faisaient retentir les airs, le Prince s'est placé au milieu de l'Orangerie, et les officiers, sous-officiers et soldats désignés pour les décorations se sont avancés pour recevoir de sa main de justes récompenses.

Puis a eu lieu le défilé dans l'ordre énoncé pour l'ordre de bataille, au milieu des acclamations les plus chaleureuses.

Favorisée par le soleil d'une sereine matinée, cette première partie du programme militaire s'est accomplie sans le plus léger accident, malgré les flots de population qui entouraient les troupes et le peu d'hommes employés au maintien de l'ordre. L'enthousiasme des soldats égalait celui de la foule. Les cris de *Vive Napoléon!* n'ont cessé de se faire entendre dans les rangs pendant le défilé.

La revue, à laquelle assistaient à cheval tous les officiers suisses, wurtembergeois, badois et prussiens, venus à Strasbourg, était terminée à neuf heures, grâce aux dispositions qui ont été prises. Cinq minutes après, les régiments se retiraient du terrain de la Robertsau; les uns gagnaient leurs quartiers respectifs; les autres se rendaient aux places qui leur avaient été assignées aux bords du Rhin pour participer aux manœuvres qui devaient s'y exécuter.

Le 15e d'artillerie (pontonniers), sous les ordres du colonel de Pradal, un bataillon du 17e léger, un bataillon du 62e, attendaient sur la rive gauche du Petit-Rhin l'arrivée du Prince.

SIMULACRE D'ATTAQUE SUR LE RHIN.

Après avoir traversé le délicieux jardin de l'Orangerie, l'un des plus riches et des mieux tenus qui existent, précédé

de son escorte de cuirassiers. S. A. Impériale s'est rendue aux bords du Petit-Rhin, en passant sous un arc de triomphe construit par ces braves militaires qui se faisaient une fête de recevoir le chef de l'État.

Le Prince a mis aussitôt pied à terre et a pris place dans une tribune d'honneur où sont venus se grouper derrière lui les ministres, les sénateurs, les députés, les conseillers d'État, les généraux baron de Schramm et Lafontaine et les officiers généraux étrangers envoyés par leur gouvernement.

Madame la grande-duchesse Stéphanie de Bade s'était rendue à l'invitation du prince et se trouvait à côté de lui dans cette tribune, où étaient aussi M. le marquis de Douglas, MM. Engelhart, de Tallenay, le duc de Guiche et de Fénelon, ministres de France.

Une foule de dames appartenant à la plus haute société de Strasbourg étaient mêlées aux spectateurs. Elles ont témoigné de leurs vives sympathies pour Louis-Napoléon. Une pluie de bouquets est tombée à plusieurs reprises dans la tribune présidentielle.

Les pontonniers, en grande tenue, rangés en bataille, garnissent la rive droite du Petit-Rhin. Le clairon sonne; les hommes mettent sac à terre, déposent leurs armes et prennent la tenue de travail; ils se préparent rapidement à exécuter les manœuvres les plus ordinaires de cette arme, si utile à nos armées en campagne.

La rive droite est occupée par les troupes ennemies.

Un radeau construit à la hâte, sur lequel sont déposés les armes et les vêtements de quinze pontonniers, est bien vite mis à l'eau. Le même nombre d'hommes passe à la nage, s'embusque dans les roseaux et ne tarde pas à engager le feu avec les tirailleurs ennemis.

Cinq bateaux, formant flottille, reçoivent chacun vingt soldats et poussent au large, avec armes et bagages, pour gagner la rive droite. Mais, accueillis par un feu vif, ils sont bientôt forcés de virer de bord et de revenir au point de départ.

A cet instant, le feu de deux batteries, situées aux deux extrémités de la ligne d'opération, attaque avec force; la berge de la rive droite se garnit de tirailleurs qui protégent les opérations de la flottille. Elle se remet en marche et parvient à effectuer son débarquement.

Les tirailleurs ennemis commencent un mouvement de retraite. Un pont de bateaux, composé de dix-neuf bateaux pontés, a été construit à l'avance en aval du point d'opération. Deux compagnies d'élite du 7[e] léger sont engagées sur ce pont qui est jeté par conversion en moins de cinq minutes. Le courant rapide du fleuve a déterminé la promptitude de ce mouvement. La culée de droite n'est pas encore achevée, que les tirailleurs ont quitté le pont pour occuper la berge ennemie.

Le feu a cessé sur toute la rive gauche. Le pont de radeaux se construit, et les pontonniers, semblables à une fourmilière, ont bientôt complété le tablier, qui permet à un bataillon d'infanterie de passer au pas de course. Une portion des travailleurs, pendant ce temps, n'était pas restée inactive; la traille et le pont volant avaient été mis en état, la traille, de passer cent hommes d'une rive à l'autre, le pont volant, de faire passer une section d'artillerie avec ses attelages et tous ses servants.

La rive droite est occupée et le feu de toute la ligne assure le débarquement de nos troupes.

La section d'artillerie est bientôt en batterie sur le point culminant de la digue, et en quelques instants, le feu de la mitraille a pour toujours réduit à l'impuissance les tentatives de l'ennemi.

Le mouvement militaire est achevé. L'*île des Épis*, comprise entre les deux Rhins, étant en notre pouvoir, les troupes peuvent exécuter leur mouvement de retraite.

Le clairon se fait entendre, les feux sont éteints, le bataillon de droite opère sa retraite par le pont de bateaux et exécute son mouvement par l'aile droite, toute sa ligne pouvant protéger ce mouvement.

Le bataillon de gauche a bientôt franchi le radeau en faisant le mouvement symétrique par l'aile gauche.

A peine le dernier voltigeur du bataillon de droite est-il entré sur le pont de bateaux que le feu ennemi se fait entendre au loin et que la faiblesse des troupes disponibles nous force d'abandonner la position. Le pont va se reployer comme il a été construit. Les amarres sont coupées vers la rive droite, et en quelques minutes l'ennemi vient aborder la rive gauche. Le bataillon, toujours sur le pont, entame un feu de tirailleurs qui permet le mouvement de retraite du bataillon de gauche par le pont de bateaux, qui se déploie par partie, pendant que le pont volant a rembarqué la section qui, revenue à la rive, ouvre de nouveau son feu.

Le feu cesse, l'engagement est supposé fini, les troupes, déployées sur la rive gauche, présentent les armes, faisant face au Prince président.

Les cris de *Vive Napoléon! Vive l'Empereur!* poussés par la troupe, répondent aux acclamations unanimes du nombreux public des tribunes.

Sur le terrain même des manœuvres, le Prince remet lui-même la croix d'officier de la Légion d'honneur à M. le colonel Pradal et à M. le lieutenant-colonel Perrin, tous deux à la tête du corps des pontonniers, qui, sous leur direction intelligente et pratique, ne peut que dépasser la réputation dont il jouit à juste titre, réputation méritée par ses beaux travaux dans les guerres de l'Empire, et particulièrement à l'île Lobau, aux passages du Danube et de la Bérésina.

Cette première partie des manœuvres s'était accomplie sur le Petit-Rhin, qui n'est, comme on sait, qu'un Bras du Rhin. Aussi, le peu de largeur du diminutif du grand fleuve, la moyenne de vitesse d'un mètre quatre-vingt centimètres par seconde, la facilité des abords, donnaient au tableau un cadre dont les proportions n'étaient pas en rapport avec l'importance vraie du travail des pontonniers.

Une seconde attaque devait avoir lieu sur le Grand-Rhin.

Le Prince monte à cheval, et, accompagné d'un cortége accru d'un grand nombre de cavaliers qui avaient assisté à l'opération précédente, il se rend, en suivant la digue, au pont du Grand-Rhin, communication directe de la France à l'Allemagne par le grand-duché de Bade et la ville de Khel.

S. A. Impériale met pied à terre sur le pont du Rhin et monte avec M. le ministre de la guerre et d'autres généraux sur une estrade pontée, placée dans l'axe de ce fleuve imposant.

La rive gauche est garnie de nombreuses tribunes que des toilettes étincelantes viennent embellir, et des vivats frénétiques répondent aux cris de la population badoise qui occupe la rive opposée.

Les pontonniers, comme au Petit-Rhin, sont en bataille, le sac au dos. Quelques minutes suffisent pour prendre la tenue de travail (veste et pantalon de coutil). A cette époque de l'année, le fleuve, grossi par la fonte des neiges, est d'un aspect grandiose qu'aucun des fleuves de la France ne saurait donner.

La vitesse du courant est de trois mètres vingt centimètres par seconde; le premier bateau est lancé et file sur la ligne. L'établissement de la culée vers la rive gauche n'est que l'affaire de quelques instants.

Les bateaux, successivement lancés, gagnent le large; leurs ancres mouillées parallèlement à la direction du pont permanent, ils gagnent la place qu'ils doivent occuper dans ce pont construit par bateaux successifs, et trente-neuf bateaux, rangés tour à tour sur un alignement parfait, sont bientôt couverts des poutrelles d'abord, des madriers ensuite. Le guindage terminé, le pont peut donner passage aux troupes de toutes armes et au matériel le plus lourd de l'artillerie.

Alors s'offre un spectacle nouveau.

Le Rhin, dans la plus grande partie de son cours, est sillonné par des bateaux légers et fragiles appelés *vindelings*. Une seule rame est dans les mains du batelier. Force et adresse, tels sont les moyens à sa disposition pour le passage

sous le pont. Le *Vindelings*, monté par un seul batelier, armé de sa rame, se met en mouvement, prend le fil de l'eau dans sa plus grande vitesse, et doit arriver entre deux bateaux qui ont été signalés à l'avance, passer sous le tablier du pont, qui n'est élevé au-dessus du niveau de l'eau que de soixante centimètres environ. Le bateau doit passer droit, sans toucher les deux bateaux désignés à bâbord et à tribord, et regagner la rive par le chemin le plus court.

Cette frêle barque, ce nautonier seul, cette rame unique, offrent à l'œil un tableau curieux dont le pont et les rives du Rhin forment le cadre.

Le pontonnier, à quelques mètres du pont, disparaît subitement et se couche à plat ventre dans son bateau ; il se redresse dès que la liberté de ses mouvements lui est rendue, pour regagner la rive désignée. Cette manœuvre n'est pas sans danger, et, aujourd'hui comme toujours, l'adresse des pontonniers a pu être appréciée par une multitude de spectateurs émerveillés.

Le Prince Impérial, sur son estrade pontée, que le goût des pontonniers avait ornée d'attributs figurant les instruments de toute sorte employés dans les travaux de cette arme, a pu jouir du magnifique spectacle qui lui était offert. Trente-neuf bateaux pontés étaient placés, les madriers posés, les culées nivelées ; quarante-cinq minutes avaient suffi pour ce beau travail.

La garnison de Khel était au complet sous les armes ; les autorités badoises attendaient le Prince sur la rive droite du Rhin. Il a bientôt descendu de son estrade, et, franchissant la moitié du pont permanent, il est allé à cheval avec les ministres et son cortége remercier les autorités badoises de l'accueil courtois qu'il avait reçu de leur part.

Les Badois ont répondu à cette démarche du chef de l'État par des acclamations mille fois réitérées.

Les manœuvres militaires étaient alors terminées. Le Prince devait rentrer à Strasbourg par la porte d'Austerlitz. Il suivait la route de Vienne, riante avenue sur laquelle se dé-

ployait en bataille le 4e cuirassiers. Après avoir passé devant le monument de Desaix, élevé en mémoire de ce héros par l'armée du Rhin, souvenir d'une glorieuse époque, il franchit le Petit-Rhin, devant la douane française occupée par les troupes de cette administration.

Ici, nous rencontrons le 5e de lanciers, formé en bataille, sa droite appuyée à la douane même. La route s'est élargie, l'allure devient plus vive, et quelques minutes suffisent pour rentrer en ville.

La porte d'Austerlitz et son double pont-levis sont franchis. On laisse sur la droite le quartier du même nom occupé par l'artillerie. L'Ill est traversée. L'avant-garde s'engage dans l'artère principale de la ville, passe devant la statue de Guttemberg, cette illustration de Strasbourg que Mayence réclame. Nous arrivons sur la place d'armes, où notre gloire militaire est représentée dans la personne de Kléber. C'est aux pieds de ce grand homme, qui a électrisé tant de cœurs militaires, que tout récemment les troupes de la sixième division militaire recevaient, de la main du général de Waldener, les aigles qui doivent conduire nos jeunes légions sur la trace de ces vieux bataillons qui ont fait la gloire de l'Empire.

Enfin voici le Broglie. C'est la principale place de Strasbourg. Elle est décorée avec un goût exquis qui fait honneur à l'autorité municipale strasbourgeoise. L'hôtel de ville, le théâtre, tous les édifices publics et les maisons particulières offrent le plus gracieux coup d'œil.

C'est au milieu du plus vif enthousiasme que les opérations militaires se sont accomplies. Sur la route, en ville, partout les acclamations les plus chaleureuses ont éclaté à la vue du chef de l'État qui est rentré à une heure à la préfecture.

Les quinze pontonniers qui ont si habilement exécuté la manœuvre du passage au Grand-Rhin ont été présentés au Prince ce soir, par M. le général comte de Waldener; chacun d'eux a reçu de la main du Prince une montre en argent à cylindre, et l'officier commandant de la flottille de défense

une montre en or à cylindre du plus grand prix. Une somme a été donnée au commandant pour être distribuée aux autres hommes qui se sont distingués dans ce simulacre d'opération.

JOUTES SUR L'EAU. — BAL.

Vers cinq heures, Louis-Napoléon en habit de ville, accompagné seulement du général Waldener, du préfet et du ministre des finances, s'est rendu en calèche découverte à la Robertsau où avaient lieu des joutes sur l'eau, en présence d'une réunion considérable de personnes de tout rang. L'arrivée subite de l'héritier de l'Empereur, dans cette attitude simple et modeste, a vivement touché la foule qui l'a acclamé par trois fois des vivats les plus chaleureux. C'est au point d'intersection de l'Ill et des canaux qui relient Strasbourg à Paris et à Lyon, dans un beau et vaste bassin, qu'étaient les embarcations et les combattants. Vers deux heures et demie, la flottille portant les invités est arrivée dans le bassin.

Elle était composée de l'hélice le *Progrès*, faisant le service de Strasbourg à Lyon, du vapeur allemand la *Ville-de-Khel*, de la barque hollandaise le *Francfurt*, et de quatre bateaux pontés portant des rafraîchissements et entre autres de nombreux tonneaux de bière, qui nous ont aussitôt rappelé la réputation européenne de ce produit de l'industrie strasbourgeoise. Une détonation de boîtes a été le signal du commencement des jeux.

Bien que quelques-uns d'entre eux, tels que le jeu d'anguille, offrissent un cachet d'originalité dont l'analogue n'existe nulle part, nous ne nous arrêterons pas à les décrire, pressés que nous sommes par le temps.

Le Prince ne s'est retiré que vers six heures, après avoir applaudi les lutteurs de six nacelles pavoisées, avec le regret de n'avoir pu distribuer lui-même les prix aux vainqueurs. Les acclamations qui l'avaient accueilli à son entrée l'ont accompagné à sa sortie.

Cette partie de la fête n'a pas été la moins imposante et la moins intéressante par l'affluence extraordinaire des assistants, et le brillant accueil qu'a reçu Louis Napoléon a témoigné de l'attachement profond des populations alsaciennes aux institutions nouvelles qu'il vient de fonder.

La nature elle-même était de la fête; le soleil, voilé la veille encore par des nues pleines d'orage, brillait de l'éclat le plus pur, et baignait de flots de lumière le beau panorama qui se développait aux regards des spectateurs.

Le Prince a réuni ce soir à la préfecture, dans un dîner de soixante-dix couverts, les chefs des corps qui ont été passés en revue. La musique du 62e a joué pendant le dîner les meilleurs morceaux de son répertoire.

Une compagnie de ce régiment, formée aux exercices de l'Orphéon, sous la direction d'un capitaine du même corps, a chanté des chœurs et surtout la *Mathilde*, composée pour la solennité, d'une manière très-remarquable. Le succès du capitaine qui a formé ces chanteurs prouve que ce n'est pas l'instinct musical qui manque à nos populations, mais bien un mode d'éducation en harmonie avec leurs facultés. Le Prince a félicité le capitaine et ses élèves de leurs succès et leur a donné des encouragements.

Ce soir, un bal magnifique a été offert à S. A. Impériale par la ville, dans la salle de spectacle, une des plus belles et des plus vastes qu'il y ait en France. Le portique était illuminé, et de grandes draperies rouges en dessinaient les portes et les fenêtres. L'intérieur ruisselait de lumières. Les loges, l'amphithéâtre, le pourtour du parterre et de la scène, qui, unis par un plancher, servaient aux danses, étaient garnis de dames brillamment parées.

S. A. Impériale est arrivée de bonne heure. Elle a ouvert le bal à neuf heures et demie; elle a ensuite parcouru la salle au milieu des plus vives acclamations. Elle s'est retirée vers onze heures.

Parmi les dames, on distinguait une des jeunes filles qui ont figuré dans le défilé des chars. Elle avait été présentée

bier à S. A. Impériale par son frère, qui est officier d'état-major. Elle avait eu le bon goût de conserver son costume pittoresque de la veille. Un large papillon de satin bleu, lamé d'or, ombrageait sa tête charmante. Ce piquant costume a obtenu le plus grand et le plus légitime succès.

Dans la nuit, un souper grandiose, servi par la maison Potel et Chabot (de Paris), a été offert aux invités dans une grande salle construite sur pilotis pour cette circonstance.

Pendant toute la soirée, les édifices publics ont été illuminés comme hier. La flèche de la cathédrale était encore plus brillante. On avait allumé sur la plate-forme, dans l'intérieur et au sommet du monument, de vastes foyers de fusées du Bengale. Par intervalles, les cavités de cette tour prodigieuse s'éclairaient de fanaux bleus, rouges et blancs. C'est un spectacle qui tient de la magie.

Demain, le Prince part pour Bade incognito.

QUATRIÈME JOURNÉE.

Strasbourg, le 20, à minuit trois quarts.

Je croirais trahir les intentions du Prince Président en rendant compte des incidents de son voyage dans le grand duché de Bade. Il a voulu que ce voyage se fît sans pompe et sans solennité. En entrant sur une terre étrangère, il a dépouillé l'appareil dont il avait dû s'environner dans une fête nationale. Son passage dans le grand-duché de Bade n'en restera pas moins un événement. Il a été accueilli avec une sympathie qui témoigne assez de l'admiration qu'ont nos voisins pour son caractère. En voyant cette foule empressée, nous nous serions encore cru dans une ville française.

BANQUET DONNÉ PAR LE CONSEIL DE LA COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DE STRASBOURG.

Pendant que ce voyage s'accomplit, les fêtes de l'inauguration se continuent pour les personnes qui avaient pris le plus de part à l'achèvement de la grande ligne qui unit Strasbourg à Paris.

Un banquet de soixante-dix couverts, donné par le conseil d'administration de la Compagnie du chemin de fer, a réuni à l'*Hôtel de Paris* les représentants délégués des divers chemins de fer d'Allemagne. Les ingénieurs de l'État, qui ont contribué à la construction de la ligne, et les représentants délégués des chemins de fer français, avaient été également invités.

La réunion était présidée par M. le comte de Ségur, ancien pair de France, président du conseil d'administration de la Compagnie de Paris à Strasbourg, assisté de MM. le baron Jayr, ancien ministre et ancien pair de France; Perdonnet, Baignères, Blaque-Belair, Clary, Roux, Carayon de Vendeul, Arnoux, baron d'Hervey, Dubochet, de Grimaldi, Fol, tous membres du conseil d'administration.

On remarquait parmi les convives MM. Hachette, ingénieur, chargé du contrôle de la ligne; de Sazilly, qui a achevé la gare monumentale de Paris, commencée par M. l'architecte Duquesnay; Marinet, ingénieur en chef; Guibal, Michel, Jacquinet, Malard, Lyautey, Boulanger, tous ingénieurs en chef des ponts et chaussées; l'inspecteur divisionnaire Schwilgué, qui présenta, en 1842, le premier projet du chemin de fer entre Hommarting et Strasbourg; Vuignes, ingénieur en chef de la Compagnie; Lemoine, ingénieur chargé de la construction de la voie; Bossange, secrétaire général de la Compagnie; Hallopeau, chef de l'exploitation générale; Strohl, directeur des chemins de fer d'Alsace, et précédemment directeur des bateaux à vapeur de Cologne sur le Rhin; Léopold Javal, représentant la compagnie du chemin de fer

de Mulhouse à Thann, et d'autres directeurs de chemins de fer.

A la fin du banquet, M. le comte DE SÉGUR, au nom du conseil de la Compagnie, s'est levé et a prononcé le toast suivant :

« Messieurs,

« Permettez-moi de vous remercier d'avoir bien voulu répondre à l'appel que nous avons eu l'honneur et le plaisir de vous faire.

« Notre réunion ici est d'une grande signification.

« Jusqu'à ce jour, messieurs, les gouvernements n'ont été occupés qu'à rendre difficile l'entrée des États. L'isolement paraissait une condition de la sûreté.

« On se félicitait d'avoir pour frontière des montagnes inaccessibles ou des fleuves rapides et profonds. A ces obstacles de la nature, on ajoutait des travaux de toute sorte avec une activité incessante et aux prix de dépenses considérables.

« Aujourd'hui la même activité se déploie, mais dans un but tout opposé.

« On veut faciliter les relations; on les appelle. Les chemins de fer se relient pour n'en faire qu'un seul ; les capitales se touchent. La rapidité de la circulation est devenue un besoin si impérieux, qu'en crainte de la retarder on simplifie de toutes parts les formalités des passe-ports et des douanes.

« Les chemins de fer ne sont plus réduits à la proportion de simples entreprises commerciales ; ils ont toute la portée d'institutions nouvelles; ils créent, en effet, un progrès nouveau ; en rapprochant les nations, ils mêlent les intérêts ; ils font disparaître les distances, et avec elles les rivalités et les antagonismes.

« Ils font plus pour le maintien de la paix générale que tous les appareils de la force militaire.

« Ce que je vous dis là, messieurs, n'est ni une théorie, ni une utopie ; c'est une idée pratique, et je n'en veux d'autre preuve que notre heureuse rencontre avec vous.

« Nous avions hâte de voir arriver ce jour, et c'est au prix des plus grands sacrifices qu'à travers les circonstances les plus diffi-

ciles nous avons pu terminer notre œuvre et toucher directement la frontière d'Allemagne.

« Persévérant dans cette pensée de relations nouvelles et d'union plus intimes, nous n'avons pas attendu l'achèvement de notre ligne pour envoyer un des nôtres vers vous et pour vous convier à ce banquet d'une bonne et utile fraternité. Partout, en Allemagne, on a répondu à notre appel, et nous sommes heureux de voir réunis ici les représentants de tant d'intérêts industriels et commerciaux.

« Aussi, dès ce premier jour, venons-nous vous demander votre concours pour arrêter de concert les mesures les plus favorables pour faciliter l'accès et le mouvement dans nos différents pays. Nous n'aurons pas à débattre des questions internationales, nous consulterons les intérêts communs, nous oublierons la carte géographique, nous croirons à une nationalité européenne.

« Si notre exemple est suivi, il n'y aura plus pour le public du continent qu'une seule compagnie de chemins de fer. De Paris, on assurera, sans quitter le rail, son arrivée aux points les plus éloignés, et de toutes les villes d'Europe on calculera son arrivée à Paris, à heure fixe, sans obstacle et presque sans arrêt.

« En atteignant ce but, nous aurons résolu un grand problème.

« Messieurs ! à l'union des intérêts moraux et matériels des nations européennes ! A l'union plus immédiate des intérêts allemands et français représentés à ce banquet ! »

Ce toast a été accueilli par de vifs applaudissements et par les cris de : *Vive la Compagnie de Strasbourg !*

M. d'Hetzel, directeur du chemin de fer de Wurtemberg, lui a répondu en ces termes :

« Je ne saurais trop vous remercier, messieurs, au nom de mes collègues et au mien, de l'accueil sympathique que nous recevons au milieu de vous. Nous sommes heureux de nous trouver réunis, Allemands et Français, sur les bords de ce fleuve, témoin de nos anciennes guerres, pour faire ensemble des vœux d'alliance et d'union plus intimes.

« Soyez sûrs que notre concours ne vous manquera pas, pour réaliser les idées généreuses qu'exprimait si bien votre honorable président. Nous travaillerons de concert avec vous à ce que les

communications entre nos chemins de fer deviennent si simples et si faciles qu'il semble n'y avoir qu'une seule compagnie. Bien des fois les peuples français et allemands se sont rencontrés sous les murs de cette ville où nous portons aujourd'hui des toasts fraternels. Mais désormais, quand les Allemands y viendront, ce ne sera plus au bruit des canons, ce sera au bruit des locomotives, ces machines puissantes du progrès et de la paix. » (Bravos prolongés.)

M. Schwilgué, inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, a pris ensuite la parole. Il a fait un tableau rapide de l'état des chemins de fer en Allemagne. Il a énuméré ceux qui sont construits et qui restent à construire. Et il a terminé sa brillante allocution en émettant le vœu que les gouvernements étrangers complètent promptement leurs réseaux de chemins de fer, afin que toutes les capitales de l'Europe soient mises en contact.

A la suite de ce banquet, où a régné la plus franche cordialité, trois délégués de la Compagnie de Strasbourg ont pris l'engagement de se rendre à Carlsruhe, pour arrêter les mesures les plus favorables à un arrangement qui unirait les divers chemins de fer aboutissant à la frontière de France.

MM. Émile Péreire, l'un des directeurs du chemin de fer du Nord, et Isaac Péreire, directeur du chemin de fer de Saint-Germain, n'avaient pu assister à ce banquet. Ils se trouvaient à Bade lorsque l'invitation leur a été adressée, et ils l'ont reçue trop tard. Mais, à leur retour, ils se sont empressés d'adhérer aux sentiments et aux idées qui avaient été si noblement exprimés dans cette réunion. Personne plus qu'eux, en effet, n'avait le droit de prendre sa part des vœux formés pour le développement des chemins de fer et des relations internationales. Ce sont eux qui les premiers ont tourné l'attention et les forces du pays vers ces grands et utiles travaux, qui sont aujourd'hui une de nos gloires, et qui, il y a quinze ans à peine, paraissaient à jamais irréalisables.

Ce banquet, où l'industrie de la France et de l'Allemagne

était si dignement représentée, a produit une véritable sensation. Il est de nature à avoir du retentissement. Ces rencontres pacifiques où se rapproche l'intelligence de deux pays rivaux, cet échange de paroles fraternelles, ce projet qui va devenir une réalité, de mettre en communications faciles et journalières deux peuples jadis ennemis, et de créer entre eux des relations qui, par les liens tous les jours plus serrés des intérêts, en feront comme une seule nation, nous paraissent, à nous, contenir de grandes garanties pour le présent et l'avenir.

C'est ainsi que, par la force des choses, la guerre devient chaque jour plus impossible. Les chemins de fer n'ont pas seulement pour résultat d'étendre les relations commerciales, de donner une nouvelle force à l'industrie et de lui ouvrir des débouchés, ils rapprochent les hommes, ils unissent entre eux ceux que les grandes distances, la différence de mœurs et de langage avaient divisés, et deviennent ainsi les plus solides fondements de la paix.

Après avoir accompagné S. A. Impériale jusqu'au pont de Kehl, M. Lefebvre-Duruflé, ministre des travaux publics, accompagné de M. Renouard de Bussières, député de Strasbourg; Lacrosse, secrétaire du Sénat; de Franqueville, chef de la division de la navigation; Schwilgué, inspecteur divisionnaire; Coumes, ingénieur en chef des travaux du Rhin; Thil, chef du cabinet, et de vingt-huit autres ingénieurs et invités, est allé inspecter les travaux qui s'exécutent sur la rive gauche du Rhin pour assurer la rectification du fleuve. Le bateau à vapeur à hélice le *Progrès* a transporté les invités jusqu'à Lauterbourg. Le ministre profitera de l'absence du Prince pour inspecter, demain matin, les travaux entrepris sur le Rhin, entre Strasbourg et Huningue.

M. Lefebvre-Duruflé a donné, dans cette circonstance, une preuve de plus de cet esprit exact et pratique qu'il apporte dans l'administration, de cette aptitude si remarquable à régler avec la même sûreté de vue les grandes et les petites choses. Après avoir tant fait depuis si peu de temps pour l'exé-

cution des immenses travaux publics qui viennent d'être organisés sur toute l'étendue de la France, après avoir imprimé à ces entreprises gigantesques une si vigoureuse impulsion, il n'a pas cru au-dessous de lui de s'occuper par lui-même de tous les détails de l'inauguration qui est l'événement du jour. Et le pays l'en félicitera avec nous.

L'administration du chemin de Strasbourg avait pris aussi les mesures les plus intelligentes pour que les nombreux invités n'eussent pas à souffrir des fatigues de la route, et trouvassent partout les égards et les prévenances désirables. Le trajet s'est fait avec une rapidité et un confortable qui nous rappellent l'inauguration du chemin de fer du Nord sous les auspices de M. le baron de Rothschild. A l'aller comme au retour, des buffets de deux cents couverts, élégamment servis aux frais de la Compagnie, attendaient les voyageurs. Il était impossible de faire les honneurs avec plus de grâce et de somptuosité.

La rapidité avec laquelle il a fallu rendre compte de tant d'incidents ne nous a pas permis de nommer, en donnant l'indication des travaux d'art que nous avons aperçus sur la ligne, les ingénieurs auxquels ils sont dus. Plusieurs d'entre eux viennent de recevoir des mains du Prince la récompense qu'ils ont méritée. Nous croyons devoir livrer à la publicité les noms de tous ceux qui ont pris part à ce grand travail.

M. Hachette, ingénieur ordinaire de première classe, a exécuté trois grands ponts sur la Marne, et le souterrain de Chalifert. Il est aussi chargé du contrôle de la ligne sous les ordres de M. Lechâtelier.

M. de Mermet, nommé récemment inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, a dirigé les travaux de la deuxième section, depuis le bois de Meaux jusqu'à Vitry-le-Français, sur deux cent cinquante-trois kilomètres de longueur. Il a été dignement secondé par les ingénieurs ordinaires Garnin, Gallois, Saint-Denis et Bancelin.

M. Guibal a été chargé de la section de Vitry-le-Français,

jusqu'à la limite des départements de la Meuse et de la Meurthe, sur cent trois kilomètres de longueur; M. Decomble a exécuté la partie qui se trouve sur le territoire de la Marne.

M. Michel, qui s'est distingué dans la direction des travaux relatifs à l'embranchement de Metz, a été appelé à remplacer M. Vainchet, qui est mort sur les chantiers.

M. Viller, ingénieur ordinaire, a maintenu un ordre parfait dans les ateliers de cette section, qui ont occupé des milliers d'ouvriers en 1848.

M. Jacquiné, ingénieur en chef, a dirigé les travaux de la quatrième section, comprenant le département de la Meurthe, sur une longueur de cent quarante kilomètres.

Parmi les travaux difficiles et remarquablement exécutés dans cette section, sont les souterrains de Hommartin, de Hoffmult, de Lutzelbourg, les ponts de Fontenoy et de Liverdun sur la Moselle, le pont de Saint-Phlin sur la Meurthe. M. Jacquiné a été secondé dans l'exécution par M. l'ingénieur ordinaire Molard.

M. Duhoux, ingénieur ordinaire de première classe, a construit le beau pont de Lunéville et dirigé tous les travaux entre Varangeville et Embernil.

M. Lyautey, ingénieur ordinaire, a achevé la partie comprise entre Aubermenil et Sarrebourg.

M. Boulanger a exécuté les travaux des stations de la ligne. Elles sont toutes achevées, à l'exception de celle de Strasbourg qui ne pourra être livrée qu'en 1853.

M. Mantion, ingénieur ordinaire de deuxième classe, est préposé au service des ateliers.

Les ingénieurs attachés à la Compagnie n'ont pas moins de titres que les précédents à être cités.

M. Vuignes, ingénieur en chef, a rendu de véritables services dans la direction de la pose des rails, et, sous ses ordres, M. Lemoine, qui a contribué à la promptitude de l'achèvement de la voie, ainsi que MM. Grenier et Lestelle.

CINQUIÈME JOURNÉE.

Lunéville, 22 juillet, dix heures du soir.

RETOUR DE BADE. — ROUTE DE STRASBOURG A LUNÉVILLE.

Le séjour du Prince dans le duché de Bade n'a eu, ainsi que nous l'avons dit, aucun caractère officiel. Cependant la population a trouvé le moyen de témoigner son admiration et ses sympathies. On se serait encore cru dans une province française.

Ce matin, à neuf heures et demie, le Prince est sorti du palais de la grande-duchesse douairière de Bade, entouré des autorités civiles et militaires. Partout, sur son passage, retentissaient des acclamations. Au pont de Kehl, les troupes de la garnison étaient sous les armes, et criaient, dans leur langage: *Vive l'Empereur !*

Avant de rentrer en France, S. A. Impériale s'est entretenue quelques instants avec plusieurs officiers de l'armée badoise.

M. le préfet de Strasbourg est venu à sa rencontre jusqu'au milieu du pont. La population des campagnes était toute accourue. L'affluence était telle, que la voiture du Prince ne pouvait marcher qu'au pas.

A sa rentrée à Strasbourg, S. A. Impériale a retrouvé les démonstrations qui l'avaient accompagnée à sa sortie. Toutes les maisons étaient pavoisées et les fenêtres garnies de dames qui agitaient leurs riches dentelles, et jetaient, des fenêtres, des vivats et des fleurs. Les troupes de la garnison formaient la haie jusqu'à l'hôtel de la préfecture, où le cortége est arrivé à midi.

Après quelques minutes de repos, S. A. Impériale s'est dirigée vers la gare du chemin de fer, où l'attendait une foule

immense. Le vaste emplacement sur lequel doit s'élever l'embarcadère est couvert de plusieurs milliers de spectateurs, parmi lesquels on remarque les toilettes éclatantes des dames. Les cris de : *Vive Napoléon! vive l'Empereur!* retentissent avec un véritable enthousiasme et suivent longtemps le train qui emporte, à toute vapeur, l'hôte illustre dont la présence a changé, dans ces quatre derniers jours, la physionomie de la vieille cité.

Tout le long du trajet, les habitants des campagnes, parés comme aux jours de fêtes, se pressent de chaque côté de la voie de fer. Dans toutes les stations, les maires, décorés de leurs écharpes, les curés, les pasteurs, et leurs populations, viennent saluer une dernière fois celui qu'ils appellent le sauveur de la France.

Plusieurs fois le Prince a fait arrêter le convoi pour adresser des paroles de bonté à ces braves gens.

Une halte a eu lieu à Saverne, où le Prince n'avait pu s'arrêter dimanche à cause de la pluie. Là s'est offert un spectacle curieux et nouveau. Dès l'entrée de la prairie qui précède la station, une cinquantaine de riches propriétaires alsaciens, en costume national, se livraient à une foule d'exercices équestres d'un effet original et saisissant. Puis, dans la gare même, trente jeunes filles, vêtues en bergères alsaciennes, et portant des houlettes, ont défilé, tenant chacune un bouquet qu'elles offraient successivement au Prince. En un instant, le salon d'honneur a été jonché de fleurs. Pendant ce temps, de jeunes élèves, aux voix suaves et ravissantes, chantaient, avec un ensemble parfait, une cantate inédite en l'honneur de l'hôte auguste dont Saverne fêtait la présence.

Le prince a distribué à chacune de ces jeunes filles des bagues, des bracelets et différents cadeaux qui seront pour elles un précieux souvenir de cette belle journée.

Ajoutons enfin qu'une trentaine de vieux soldats nécessiteux, présentés au Prince, en ont reçu des marques de munificence.

A Lutzelbourg, le convoi s'est arrêté pour admirer les ruines

du vieux donjon féodal qui couronne la vallée et pour recevoir les félicitations de la municipalité. Là, comme à Saverne, l'enthousiasme des populations était unanime.

Enfin, vers cinq heures, l'on arrive à Lunéville, où doit se terminer la journée. Indépendamment du magnifique arc de triomphe élevé dans la station, deux autres en feuillages et et arbustes avaient été élevés dans le trajet qui sépare la gare du château royal où le Prince devait se rendre.

Une foule innombrable se pressait aux environs de la gare, et faisait entendre les plus sympathiques acclamations.

A sa descente du wagon, S. A. Impériale a été félicitée par les autorités civiles et militaires, et un groupe de jeunes filles, vêtues en blanc, lui a offert des bouquets. L'hommage de l'une d'elles se composait d'un bouquet d'immortelles sur lequel se trouvaient écrits ces mots : *Puissiez-vous, Prince, régner sur la France aussi longtemps que vivra cette fleur ; c'est le vœu d'Hortense*. Visiblement ému par cette suscription qui lui rappelait inopinément le souvenir d'une mère chérie, le Prince a ouvert ses bras à la jeune fille et l'a embrassée. Cette scène touchante a ému tous les assistants.

Mais les impressions changent d'objet, et se reportent sur le magnifique coup d'œil que présentent, rangés en bataille sur l'esplanade du château, les quatre beaux régiments de cavalerie qui forment la garnison de Lunéville. Le Prince, à cheval et entouré de son état-major, les a passés en revue et a décoré un certain nombre d'officiers et de soldats.

Le soir, un banquet, dressé dans le grand salon du palais, a réuni un grand nombre d'invités.

Le prince, fatigué des émotions de cette journée, s'est retiré de bonne heure dans ses appartements.

SIXIÈME JOURNÉE.

RENTRÉE A PARIS.

Paris, 23 juillet.

Ce matin, à dix heures et demie, S. A. Impériale quittait Lunéville. Comme la veille, la multitude remplissait les abords de la gare des cris mille fois répétés de : *Vive Napoléon ! Vive l'Empereur!*

Le convoi était déjà loin que ces cris arrivaient encore jusqu'à lui.

Le trajet de Lunéville à Paris s'est fait au milieu de ce concours toujours empressé des populations, qui ne peuvent se lasser d'acclamer le chef de l'État.

Le prince était attendu à Paris à six heures.

A quatre heures, les troupes quittaient leurs quartiers respectifs, et se disposaient à prendre les positions qui leur avaient été assignées par le général commandant en chef l'armée de Paris.

Les régiments de la première division avaient la droite à l'embarcadère du chemin de fer ;

La deuxième division, la droite à la Porte-Saint-Martin ;

La troisième division , à la Madeleine.

La garde républicaine à cheval formait la haie dans la cour de l'embarcadère. La garde républicaine à pied soutenait le flanc de gauche faisant face à cet édifice. La gendarmerie à pied occupait la rue de Strasbourg et les deux côtés de la rue de Chabrol. Puis étaient échelonnés sur deux haies continues, et se prolongeant du faubourg Saint-Denis jusqu'auprès du palais de Saint-Cloud, les régiments dont suit la nomenclature :

Le 1er du génie ;

Les 6e, 19e, 28e, 33e, 37, 43e 44e, 51e, 56e, 58e de ligne ;

Les 3ᵉ, 6ᵉ, 19ᵉ et 20ᵉ léger et les bataillons de chasseurs de Vincennes, tous en tenue de campagne. La musique de chaque régiment exécute, par intervalles, les fanfares choisies de son répertoire.

Trois batteries d'artillerie attelées occupaient la place de la Concorde.

Chaque régiment était commandé par son colonel, les troupes n'étant pas massées par division, et leurs généraux de division et de brigade devant former état-major à la suite du Prince.

Toutes les troupes, ainsi rangées en haie, étaient sous le commandement du général Carrelet, commandant la première division, du général Courant, commandant la place, du général Hubert, commandant l'artillerie, et du général Sallereau, commandant le génie.

A cinq heures, le général Magnan, commandant en chef l'armée de Paris, les généraux de division Carrelet, Renault, Levasseur, Korte, le chef d'état-major général Cornemuse. les généraux de brigade de Cotte, Courant, Ripert, d'Alphonse, Marulaz, Repond, Hubert, étaient en grand uniforme à l'embarcadère.

A six heures moins le quart est arrivé M. de Maupas, ministre de la police générale, portant le grand-cordon de Pie IX. Après s'être assuré, de concert avec M. le préfet de police, que toutes les dispositions d'ordre et de sûreté avaient été prises, après avoir parcouru les abords de l'édifice, le ministre est entré dans l'intérieur de la gare, où il a également constaté que toutes les mesures qu'il avait prescrites avaient été accomplies.

Bientôt sont arrivés MM. les ministres d'Etat, de la justice, de l'instruction publique et des cultes, de l'intérieur, de la marine et des colonies. M. de Persigny portait le grand-cordon de Saint-Lazare et de Saint-Maurice de Sardaigne. Tous les ministres étaient en grand uniforme. M. Baroche, vice-président du conseil d'État, les présidents de section de ce conseil, le général d'Hautpoul, grand référendaire du sénat,

M. Berger, préfet de la Seine ; M. Henri Chevreau, secrétaire général du ministère de l'intérieur, tous en uniforme des grandes cérémonies, sont arrivés successivement dans les salons de la gare.

Monseigneur l'archevêque de Paris, accompagné de son vicaire général, était l'un des premiers dans le salon : le vénérable prélat a été entouré par les ministres et par les hauts dignitaires de l'État.

M. de Royer, en habit de ville, et plusieurs autres magistrats, M. Latour-du-Moulin, directeur de la presse, de l'imprimerie et de la librairie, plusieurs secrétaires généraux de ministères, en uniforme, sont venus se mêler au cortége de réception.

Un officier d'état-major de la milice royale anglaise, M. John Sullivan, en uniforme, était au milieu des nombreux officiers supérieurs venus à la rencontre du Prince. MM. le général Vaudrey, le général Piat, en costume de sénateurs, et tous les officiers de la maison du Prince, étaient à la gare.

On a appris qu'une dépêche télégraphique annonçait un retard dans l'arrivée de S. A. I. On a su que Louis-Napoléon avait été retardé sur plusieurs points et notamment à Châlons-sur-Marne où il avait dû mettre pied à terre pour se rendre aux vœux de la population.

A six heures et demie, le canon des Invalides s'est fait entendre, le bourdon de Notre-Dame a mêlé ses accents sonores aux éclats solennels du canon, qui a annoncé, par une salve de cent un coups, l'approche du train Impérial.

A sept heures un quart, un sifflement a retenti ; c'était l'arrivée du convoi. Une délicieuse musique s'est fait entendre, et les troupes ont porté les armes.

Les ministres, les généraux, le général Magnan en tête, monseigneur l'archevêque, se sont approchés du wagon d'honneur d'où le Prince est descendu au milieu des acclamations les plus chaleureuses.

Il a pris la main de chacun de ces hommes d'Etat qui se pressaient pour le féliciter de cet excellent voyage et de son heureux retour.

Le Prince-Président a remercié le chef de l'Église de Paris d'être venu si loin. Monseigneur Sibour a répondu par quelques paroles pleines de l'onction qui le distingue.

Avant de quitter la gare, Louis-Napoléon a remercié MM. Edward et Hallopeau, chefs de l'exploitation, de leurs bons soins, ainsi que MM. les administrateurs, de toute leur sollicitude. Il a laissé une somme importante à distribuer aux hommes qui ont conduit le train.

Puis, traversant une double haie de hauts fonctionnaires, tous couverts de broderies étincelantes, il est sorti par un petit salon artistement orné. Les cris de *vive Napoléon!* ont éclaté de nouveau ; la gendarmerie n'a poussé qu'un cri unanime, celui de : *Vive l'Empereur!*

En montant en voiture, les dames des halles centrales, accompagnées de l'inspecteur général des marchés, lui ont offert un bouquet qu'il a gracieusement accepté.

Le cortége s'est mis en marche aux bruits des musiques militaires dans l'ordre suivant :

Deux guides le pistolet au poing ;

Les escadrons de la même arme, précédés de leur musique;

Le 1er régiment de lanciers, toutes ces troupes sous les ordres du général Partonneaux, marchant en tête avec son aide de camp.

Le Prince était en calèche découverte à quatre chevaux conduits à la Daumont par des jockeys à la livrée Impériale ; M. le ministre de la guerre était à la droite du Prince, MM. les généraux Roguet et Canrobert en face, M. le général Magnan, à cheval, était à la portière de droite, M. le général Carrelet à celle de gauche.

Les généraux de division et de brigade de l'armée de Paris, à cheval, au nombre de quinze, suivaient immédiatement la voiture du Prince

Les voitures des ministres venaient ensuite.

Monseigneur l'archevêque occupait la seconde voiture avec MM. les ministres de l'instruction publique et des cultes et de la justice.

Les voitures des autres dignitaires, toutes découvertes, suivaient successivement.

L'officier d'état-major anglais avait un des premiers rangs dans le cortége.

Le 7e lanciers fermait la marche.

La voiture du Prince a marché au pas, au milieu des témoignages éclatants de l'enthousiasme des troupes et du peuple qui se pressait derrière elle.

Le parcours des boulevards a été une ovation continue. On se ferait difficilement une idée de la foule qui les encombrait.

Le clergé de la Madeleine, croix en tête, a reçu le Prince au passage devant l'église, et M. l'abbé Deguerry l'a félicité.

Enfin, reprenant sa marche, le cortége a suivi la rue Royale, la place de la Concorde et la grande avenue des Champs-Élysées.

Le Prince se rend directement à Saint-Cloud.

Les rues, les maisons, les fenêtres étaient partout encombrées de spectateurs et d'élégantes toilettes. Les cris de *vive Napoléon!* et parfois *vive l'Empereur!* se sont fait entendre de tous côtés; partout on lisait sur les visages l'expression de la joie et de la confiance. Les cris de *vive Napoléon!* se sont prolongés jusqu'à Saint-Cloud, où le Prince est arrivé à huit heures et demie.

La ville était illuminée; la population rurale se pressait sur le passage et faisait retentir l'air de ses acclamations.

Ainsi s'est terminée cette grande solennité industrielle. Le Prince-Président rentre dans Paris, emportant la certitude que ces riches départements ont conçu pour son gouvernement cette affection profonde qu'obtiennent toujours les grands courages et les grands services. Le bruit des fêtes s'éteint, mais il en restera dans les populations un souvenir qui ne s'effacera pas. Ces inaugurations ne sont pas des cérémonies stériles; elles laissent à leur suite l'activité, le mouvement et la vie que portent avec elles ces voies nouvelles qui nous ont coûté de grands sacrifices, mais qui nous promettent de larges compensations.

Dans quelques jours le chemin de fer de Strasbourg sera livré au public dans toute son étendue. Qui peut prévoir les relations industrielles et commerciales que cette grande ligne va faire naître! Quelles richesses ne va-t-elle pas créer dans ces contrées, si intelligentes et si laborieuses déjà! La France nous semble grandie et fortifiée. Elle étend dès aujourd'hui, à sa volonté, sa main puissante sur le Rhin et sur toutes les forteresses qui défendent ses frontières de l'Allemagne. Strasbourg, la sentinelle lointaine, n'a qu'à pousser un cri pour que Paris l'entende. Le télégraphe électrique et le chemin de fer en font un faubourg de la capitale. Une foule de villes importantes, Forbach, Metz, Sarrebourg, Lunéville, Nancy, Toul, Commercy, Bar-le-Duc, Vitry-le-Français, Châlon, Epernay, Château-Thierry, Meaux, sont liées entre elles par une voie de communication prompte et facile. Six départements, la Seine, Seine-et-Marne, la Marne, la Meuse, la Meurthe, la Moselle et le Bas-Rhin, si différents, il y a quelques années, de productions et de mœurs, se tiennent par la main.

La France se trouve dès cette heure en communication avec la grande artère des bords du Rhin et le vaste réseau des chemins de fer d'Autriche. C'est là une véritable révolution, révolution féconde en résultats, révolution pacifique qui nous assure des prospérités nouvelles, et qui est un gage de plus pour la paix du monde.

Avant peu de temps, d'autres fêtes de la même nature seront célébrées. Le chemin de fer de Bordeaux s'achève avec une incroyable activité, la grande ligne de Paris à Marseille est couverte de travailleurs, les lignes du Centre et de l'Ouest s'allongent chaque jour, celles de Cherbourg et de Bordeaux à Cette sont entreprises.

En quelques mois, le gouvernement de Louis-Napoléon a commencé et achevé l'exécution d'immenses travaux que la France rêvait et devant lesquels elle semblait reculer. Voilà des œuvres! voilà des titres que n'oubliera pas la reconnaissance des populations!

VOYAGE

DE SON ALTESSE IMPÉRIALE

LE PRINCE

LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE

DANS LE CENTRE ET LE MIDI DE LA FRANCE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Bourges, le 14 septembre, à minuit.

Lorsque Louis-Napoléon laissa pressentir l'intention d'entreprendre le grand voyage qu'il commence aujourd'hui à travers les départements du Centre et du Midi, les conseils municipaux des villes qu'il devait traverser s'empressèrent de voter des allocations considérables pour recevoir le chef de l'Etat d'une manière digne de lui. Le Prince fut touché de cet empressement ; mais, avec un bon goût dont la France lui a su gré, il manifesta, par une note publiée au *Moniteur*, le désir que son voyage ne fût pas l'occasion de prodigalités ruineuses ; il engagea les conseils municipaux à reporter sur des œuvres de bienfaisance une partie des sommes qu'ils avaient d'abord destinées à donner aux réceptions plus de pompe et plus d'éclat extérieur. Le Prince montrait par là quels sont le but et le caractère de son voyage.

Il ne va pas chercher le tumulte et l'éblouissement des fêtes officielles. Il veut connaître par lui-même les besoins et les vœux des populations. Il veut que sa présence au milieu de ces belles provinces du Centre et du Midi noue plus étroi-

tement les liens qui attachent déjà la France au chef qu'elle s'est choisi. Aussi, quelle que soit la magnificence de l'accueil que S. A. I. vient de recevoir à Bourges, et qui lui est réservé dans le reste de son voyage, la représentation officielle s'efface et disparaît en quelque sorte devant les démonstrations publiques. Ces arcs de triomphe, ces pavois, ces drapeaux, ces guirlandes, ces oriflammes, ces illuminations, ces bruits de fêtes, ces acclamations, toutes ces splendeurs ne sont pas dues à la sollicitude administrative; elles sont le résultat d'un élan irrésistible et spontané. C'est la voix du peuple qui parle dans ces décorations que revêt le chemin parcouru par le Prince et dans ces cris de : *Vive l'Empereur!* qui viennent jusqu'à moi. Manifestations énergiques et puissantes, dont la signification n'échappera pas à ceux qui réfléchissent!

Le voyage que commence aujourd'hui le Prince-Président durera trente-deux jours. Il embrasse presque tout le midi et le sud-ouest de la France. Bourges, Nevers, Moulins, Roanne, Saint-Etienne, Lyon, Grenoble, Valence, Avignon, Marseille, Toulon, Aix, Nîmes, Montpellier, Narbonne, Carcassonne, Toulouse, Montauban, Agen, Bordeaux, Angoulême, Rochefort, La Rochelle, Niort, Poitiers, Tours et les villes intermédiaires qui se trouvent sur ce long trajet, recevront successivement S. A. I.

Historiographe fidèle, je m'efforcerai de tout voir, de tout entendre, et je vous écrirai jour par jour, heure par heure, au milieu de la poussière du chemin, les impressions de ce voyage, qui commence sous les plus heureux auspices. Mon seul but sera de trouver et d'exprimer la vérité.

DÉPART DE PARIS.

Dès le matin, une foule immense assiégeait les avenues de la gare du chemin de fer d'Orléans. La population de Paris voulait saluer le départ du Prince.

A onze heures et demie, le 2ᵉ bataillon de la gendarmerie mobile a pris position sur le boulevard de l'Hôpital, orné de drapeaux et d'écussons aux armes de Louis-Napoléon.

L'extérieur de la gare était décoré de faisceaux aux couleurs nationales, surmontés de l'aigle et de la couronne impériale. La salle des premières avait été transformée en un salon d'honneur, artistement orné.

MM. les ministres d'Etat, de la justice, des affaires étrangères, de l'intérieur, de l'instruction publique, des travaux publics, des finances; M. Baroche, vice-président du conseil d'Etat; M. Billault, président du Corps Législatif, sont arrivés successivement, ainsi qu'une députation du Sénat. Nous avons remarqué MM. le général marquis d'Hautpoul, grand référendaire ; le comte Portalis, Mesnard, vice-présidents; le baron Lacrosse, secrétaire du Sénat; Troplong, premier président de la Cour d'appel de Paris; Lefebvre-Duruflé, ancien ministre; Dumas, le général baron de Bar, le général Piat et plusieurs autres sénateurs.

M. Delangle, président de la commission municipale et procureur général de la Cour de cassation; M. Berger, préfet de la Seine; M. Piétri, préfet de police; M. Collet-Meigret, secrétaire général de la préfecture de police, plusieurs conseillers d'Etat, étaient également à la gare, tous en costume officiel. M. le ministre de la marine, qui est à Cherbourg, n'a pu se trouver à ce départ.

M. le général de Saint-Arnaud, ministre de la guerre, est ensuite arrivé, accompagné du commandant Deplace, du capitaine Boyer, ses aides de camp, et de M. de Lépine, son secrétaire particulier.

M. de Maupas, ministre de la police générale, accompagné du secrétaire général de son ministère, de M. Latour-Dumoulin, directeur général de la presse, de l'imprimerie et de la librairie, de M. Tonnet, directeur de la sûreté intérieure, étaient, avec M. Piétri, préfet de police, des premiers à l'embarcadère du chemin de fer, s'assurant par lui-même que

toutes les dispositions d'ordre et de sécurité prescrites avaient été remplies.

M. le ministre de la guerre doit accompagner le Prince-Président pendant tout le voyage. M. le ministre de la police générale l'accompagnera jusqu'à Moulins.

Le général marquis de la Wœstine, commandant supérieur de la garde nationale de la Seine, arrive, suivi de son chef d'état-major, du comte de Niewerkerque et de ses aides de camp; puis, le général d'Ornano, grand chancelier de la Légion d'honneur, accompagné du général de Saint-Mars, secrétaire général de l'ordre de la Légion d'honneur.

Le général Magnan, commandant en chef de l'armée de Paris, avec tout son état-major, et suivi des généraux de division Carrelet, Renault, Levasseur, et des généraux de brigade Cornemuse, de Cotte, de Lourmel, Canrobert, Courand, Partouneaux, d'Hugues, Bouat, Ripert, d'Alphonse, Marulas et Repond, précèdent de quelques minutes la voiture du Prince.

Louis-Napoléon était attendu à l'embarcadère du chemin de fer à onze heures et demie, mais son départ du palais de Saint-Cloud a été retardé par une démonstration imprévue. MM. les officiers des régiments de carabiniers et de cuirassiers, casernés à Versailles, conduits par le général de division Korte, par le général de brigade d'Allonville et par leurs colonels, avaient voulu avoir l'honneur d'accompagner le Prince jusqu'à l'embarcadère. Ils se sont présentés inopinément dans la cour du palais de Saint-Cloud, pour prendre la place de l'escadron d'escorte. Le Prince les a remerciés en termes pleins de noblesse et d'affection, et, entouré de cette glorieuse escorte dont les casques, les cuirasses et les brillants uniformes étaient partout admirés, il a franchi rapidement la distance qui le séparait de la gare.

Il était dans une élégante voiture découverte, attelée de quatre chevaux. Il avait à ses côtés le roi Jérôme, président du Sénat, les généraux comte Roguet et comte de Goyon, ses aides de camp.

Dans une seconde voiture se trouvaient le général de Montebello, les colonels Fleury, premier écuyer, et le colonel Edgard Ney, aides de camp du Prince. Dans d'autres voitures étaient MM. Mocquard, chef du cabinet de S. A. I.; M. le docteur Conneau, son premier chirurgien, et M. Albert de Dalmas, sous-chef du cabinet, ainsi que les officiers d'ordonnance de S. M. I., MM. le commandant Lepic, les capitaines Merle, de Menneval, de Cambriels et Petit.

A la hauteur du pont d'Austerlitz, le Prince a été entouré par une foule nombreuse et compacte, qui l'a salué du cri de : *Vive l'Empereur!* poussé avec une entraînante unanimité. Le ciel, en ce moment, a semblé vouloir donner plus d'éclat à cette manifestation. Les nuages qui le voilaient depuis le matin se sont déchirés, et les rayons du soleil ont tout d'un coup inondé le peuple et le cortége d'une splendide lumière.

Le Prince était visiblement ému, et chacun pouvait voir, dans le rayonnement de son visage, que l'excellente santé dont il jouit lui permettra d'accomplir son voyage, malgré ses longues et inévitables fatigues.

Une députation des forts de la Halle, la médaille de cuivre pendue à la boutonnière, avait été introduite dans la cour de la gare : ils ont fait entendre, à plusieurs reprises, le cri de : *Vive l'Empereur!*

A son entrée dans la gare, le Prince a été reçu par MM. le duc de Mouchy, vice-président du conseil, le comte de Morny, le baron P. de Richemont, Bourlon, Édouard Caillard, de Bousquet, membres du conseil d'administration, et par l'honorable M. Didion, inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées et directeur général de l'administration de la Compagnie du chemin de fer d'Orléans et de ses prolongements. Puis il est passé dans le salon où se trouvaient réunis MM. les ministres et les membres des corps constitués, auxquels il a fait ses adieux.

Sur la gare étaient rangés M. Lebrun, chef de gare, en tête de ses sous-chefs, les employés du chemin de fer en tenue parfaite. Lorsque le Prince est venu prendre place dans le wagon

d'honneur qui lui avait été préparé, ils ont fait entendre, avec énergie, le cri de : *Vive l'Empereur!* Aux côtés du Prince prennent place MM. les ministres de la guerre, de la police générale, les généraux comte Roguet, comte de Goyon, de Montebello, le duc de Mouchy. Le colonel Fleury, le commandant Lepic, les capitaines de Menneval, Merle, de Cambriels et Petit, MM. Mocquard et Conneau, le capitaine Cramatte, préposé à la sûreté du Prince, et les administrateurs du chemin de fer prennent place dans d'autres wagons. M. le directeur général Didion est dans un wagon couvert par une marquise aux couleurs nationales pour mieux surveiller la direction du train.

A une heure dix minutes le signal du départ est donné, et le convoi s'ébranle aux cris mille fois répétés de : *Vive Napoléon!* et *Vive l'Empereur!* Le canon des Invalides annonce à Paris que le Prince vient de quitter la gare.

ROUTE DE PARIS A BOURGES.

Bientôt le convoi laisse derrière lui cette fameuse tour de Montlhéry, qui, du temps de Boileau et même de nos jours, semblait suivre si longtemps les yeux du voyageur qui la fuyait, et qui glisse si vite à l'horizon, maintenant que nous sommes emportés par la vapeur dans ce tourbillon d'un convoi qui égale la rapidité des vents. On aperçoit le vieux donjon romain qui domine Étampes de ses murs éventrés, autour desquels vole sans cesse une nuée d'oiseaux de proie, comme autour d'une ruche sombre.

La station d'Étampes était splendidement décorée. Le préfet de Seine-et-Oise, M. le comte de Saint-Marceau, M. Lassus, sous-préfet de l'arrondissement, le maire, les adjoints, le conseil municipal et de nombreuses députations du conseil général et des communes rurales, ainsi que le clergé, attendaient le Prince, qui est descendu un instant. La foule était immense autour de la station, et l'air retentissait des cris de : *Vive Napoléon! Vive l'Empereur!* Plusieurs vieux soldats, souve-

nirs vivants de la gloire impériale, étaient venus présenter leurs hommages au neveu de l'Empereur. Accueillis avec bonté par S. A. I., ils ont emporté des marques de sa munificence.

Le convoi franchit les plaines de la Beauce, et partout on voit les habitants des campagnes accourir et saluer son rapide passage.

A la gare d'Orléans, le convoi s'arrête quelques minutes, et, sans descendre du wagon, le Prince reçoit les hommages du clergé et des autorités. La population toute entière était sortie de la ville et entourait la gare, faisant entendre les cris les plus enthousiastes.

Orléans disparaît, ainsi que les tours légères de sa cathédrale avec leurs couronnes qu'on dirait ciselées à jour par la main des fées. On traverse, en courant toujours, les vastes plaines de la Sologne, ces déserts de sable que le Prince-Président a entrepris de rendre à la culture et à la fertilité !

Cette terre humide, triste et désolée, s'étend pendant près de vingt lieues, depuis la campagne d'Orléans jusqu'au sol verdoyant et fertile des vallées de l'Yèvre et du Cher. Au milieu de cet espace, le chemin de fer rencontre et cotoie successivement les trois petites capitales du centre de la Sologne : la Ferté-Saint-Aubin, Lamotte-Beuvron (où le dévouement du Prince a apporté tant d'espérances pour la Sologne, qui lui rend de si légitimes sympathies) et Salbris. Enfin, on pénètre tout à fait dans le Berry, à Vierzon, point de bifurcation de la ligne du Centre sur Bourges et Nevers, vers le sud-est d'une part, et sur Châteauroux, vers le sud-ouest, d'autre part.

La ville de Vierzon, destinée indubitablement à une grande prospérité, est assise près du confluent des rivières du Cher et de l'Yèvre, au milieu d'une fraîche végétation, à l'extrémité méridionale de la forêt qui porte son nom. C'est l'une des petites villes les plus animées et les mieux bâties de la province.

Son sol produit presque toutes les choses nécessaires à la vie. C'est la meilleure hôtellerie que l'on rencontre entre Orans et Bourges. Aussi les beaux esprits du lieu ont-ils célé-

bré naguère ses bonnes qualités dans l'inscription fort engageante qui suit, écrite sur l'une des portes de la ville :

Virzio villa virens, alliundè pauca requirens.
Silvis ornata, vinetis, pratis decorata.

Vierzon possède la belle manufacture de porcelaine dirigée avec tant de succès et de bienveillance pour la classe ouvrière par MM. Petry et Pepin-Lehalleur.

A deux kilomètres de la ville se trouve le magnifique établissement des forges de Vierzon-Village, l'un des plus considérables de la France, qui produit le fer excellent et renommé auquel les fers de Suède et de Catalogne sont seuls capables de faire concurrence en Europe.

M. Pastoureau, préfet du Cher; le général duc de Mortemart, commandant la dix-neuvième division militaire et président du conseil général; M. Bourdaloue, secrétaire général de la préfecture; M. le général de Noue, commandant la subdivision; M. le général d'artillerie Borme et le colonel de gendarmerie, étaient venus recevoir S. A. I. à Vierzon. Le train Impérial est arrivé à cinq heures et ne s'est arrêté que quelques minutes. M. le préfet a présenté le maire, les adjoints, le conseil municipal, ainsi que tous les fonctionnaires du canton. Pendant ce court moment d'arrêt, les cris de : *Vive Napoléon!* n'ont cessé de retentir. Des dames élégantes, qui avaient trouvé place dans la gare, mêlaient leurs acclamations à celles des spectateurs et de la foule immense, pressée sur les amphithéâtres naturels qui entourent le chemin de fer.

La vapeur emporte le cortége à travers les plaines fertiles du Berry, toutes couvertes de pampres jaunissant, et peuplées de villages qui élèvent, çà et là, les clochers pittoresques de leurs églises à travers de grands ombrages.

La nuit qui approche laisse apercevoir au loin, sur la gauche, la petite ville de Mehun. toute remplie des souvenirs de Charles VII. Là se dressent encore, sur les bords de l'Yèvre, les ruines du château bâti par le *roi de Bourges*. C'est dans ce château qu'il reçut, à plusieurs reprises, Jeanne d'Arc, la

pucelle d'Orléans; c'est là qu'il lui conféra les lettres de noblesse qu'elle avait si bien gagnées; c'est au sommet de ces tours dévastées que s'allumaient les signaux d'amour qui allaient troubler le cœur de la belle Agnès Sorel dans les mystérieuses retraites du château du Bois-Sir-Amé, situé à quelques lieues du côté du midi; c'est dans ce lieu que Charles VII fut atteint de la sombre folie qui le conduisit au tombeau; c'est aussi de là qu'est parti le char funèbre qui porta sa dépouille mortelle à Saint-Denis.

Bientôt, à droite, se dessinent les contours du canal du Berry, bordés de leurs peupliers élancés, et le château de Marmagne, qui s'enfuit rapidement sous l'horizon.

Pendant le trajet, à travers les bruits des machines et des wagons, le vent apporte le son des cloches des villages, toutes mises à la volée. A chaque station, l'air retentit des cris de : *Vive l'Empereur!* poussés par une foule innombrable accourue pour entrevoir les traits de Louis-Napoléon.

Partout les stations sont décorées de guirlandes et de banderoles, et s'éclairent des feux d'une illumination contre lesquels luttent les dernières lueurs du jour qui s'éteint.

A six heures, les freins se serrent, la locomotive siffle, le cortége touche à la gare de Bourges.

ARRIVÉE A BOURGES.

La ville commence à s'illuminer, et l'on voit se dessiner, au-dessus de ces étoiles qui s'allument de toutes parts, la masse imposante et sombre des tours de la cathédrale. Cent un coups de canon annoncent l'arrivée du Prince, et les cloches de toutes les églises de la ville mêlent leurs sons à ceux du bourdon de Saint-Étienne. On entend au dehors de la gare les bruissements d'une foule impatiente.

Dans la gare, magnifiquement éclairée et ornée d'arbustes qui se mêlent aux couleurs nationales, résonnent les fanfares militaires qu'exécute la musique du 9e régiment d'artillerie.

En descendant de wagon, le Prince est reçu par M. Plan-

chat, maire de Bourges, accompagné de MM. Gaiéta et Bourdaloue, ses adjoints, et de tout le conseil municipal. MM. les membres du conseil général, la cour d'appel ayant à sa tête M. Corbin, premier président, les tribunaux de première instance et de commerce, M. Paul Lagarde, inspecteur général du ministère de la police, les sous-préfets des arrondissements de Saint-Amand, de Sancerre, de Gien et d'Issoudun, les deux députés du département : MM. de Duranti et Bidault, M. Vauquelein, ingénieur en chef des ponts et chaussées, et les ingénieurs des canaux du Berry et de la Sologne, les tribunaux civils et de commerce du département de l'Indre, les inspecteurs des eaux et forêts, les maires d'un grand nombre de communes, les juges de paix, assistaient à cette réception.

Conformément aux ordres donnés par M. le ministre de l'intérieur, aucun discours n'a été prononcé. Après avoir échangé quelques paroles avec M. Planchat, S. A. I. sort de la gare au milieu des plus vives acclamations.

Un superbe cheval, *Philipps*, que le Prince montait à la revue du 15 août, l'attendait à la sortie de la gare. Le Prince le monte, et, suivi des deux ministres, du préfet, du général duc de Mortemart, des généraux de Noue, Borme, Roguet, de Montebello, de Goyon, du colonel de gendarmerie, des colonels Fleury, Beurret (du 9e d'artillerie), du colonel du 5e hussards venant de Limoges, du colonel du 5e de ligne, du commandant Lepic, et des capitaines Merle, de Menneval, de Cambriels et Petit, des officiers d'ordonnance, et de tout l'état-major de la division, qui lui font cortége, il se dirige vers la ville.

Le maire, les adjoints, le conseil de préfecture, le conseil municipal de la ville, des députations des municipalités des arrondissements de Sancerre et Saint-Amand, leurs sous-préfets en tête, suivent les uns à cheval, les autres en voiture.

Afin de se trouver plus immédiatement en contact avec les populations, le Prince avait contremandé les ordres donnés aux troupes pour former la haie sur son passage.

De la gare à l'entrée de la ville, sur une longueur de trois

kilomètres environ, un même cri puissant, spontané, enthousiaste, est sorti de toutes les bouches à la fois, et n'a cessé de retentir. Cette foule frémissante semblait confondue dans un même sentiment de reconnaissance et de joie. Tous ces braves gens, cultivateurs pour la plupart, étaient désireux de voir le neveu de l'Empereur, le sauveur de la France. Un grand nombre avait fait plus de quinze lieues pour se trouver à son arrivée, et tous traduisaient leurs sentiments par les cris de *Vive Napoléon ! Vive l'Empereur !*

La porte Saint-Sulpice, par laquelle on entre dans la ville, est surmontée de guirlandes, de banderoles flottantes, et ornée d'écussons aux armes de la ville, représentant *trois moutons paissants*, et ne rappelant nullement la ridicule célébrité qu'on a donnée aux armes de Bourges. Ces écussons sont séparés par les initiales de Louis-Napoléon, surmontées de la couronne Impériale. Au-dessus de la porte plane un aigle aux ailes déployées. De distance en distance, sur la place, en avant de la porte, se dressent des mâts pavoisés, reliés entre eux par des guirlandes de fleurs et de feuillages portant le chiffre Impérial.

La garde nationale, nouvellement organisée, attend le Prince à l'entrée de la ville ; il y a là des gardes nationaux de tout le département, les uns en blouse, d'autres en uniforme de la levée de 1814; des bataillons de pompiers cantonaux, des artilleurs, de vieux soldats de l'Empire ; tous sont venus à pied, quelques-uns de fort loin, pour être passés en revue par le Prince.

Partout sur l'itinéraire suivi, sur les rues Saint-Sulpice, Porte-Neuve, Jacques-Cœur, des Quatre-Piliers, Bourdaloue, de la Monnaie, Porte-Jaune, les maisons sont illuminées et pavoisées, et les fenêtres chargées de curieux et de dames aux toilettes élégantes, qui font pleuvoir des fleurs sur le passage de S. A. I.

Toutes ces rues sont comme couvertes par des *velum* au bas desquels sont des oriflammes. Une foule extraordinaire se presse, avec un joyeux tumulte, dans les rues habituelle-

ment muettes et désertes. Depuis longtemps la vieille cité des Césars n'avait eu un pareil air de fête.

L'Hôtel-Dieu, la maison-mère des sœurs de la charité, se distinguent surtout par l'art qui a présidé à leurs décorations : ce sont de longues files de guirlandes de fleurs les plus fraîches, soutenues par des rubans aux couleurs nationales. On lit sur des inscriptions :

A Louis-Napoléon, sauveur de la famille, le protecteur de la religion.

Les saintes femmes de ces pieuses maisons sont toutes rangées en bon ordre sur le passage du Prince, qui les salue avec affabilité.

Dès cinq heures, une légion de prêtres en surplis s'est réunie dans la cathédrale à monseigneur le cardinal, à ses vicaires généraux, et à tout le chapitre en habit de chœur, pour recevoir le chef de l'Etat, qui a voulu inaugurer au pied des autels le début de son voyage.

A six heures trois quarts, le cortége arrive devant le grand perron de la basilique. Le prince met pied à terre au milieu des masses qui se pressent autour de lui et des acclamations les plus vivement enthousiastes. Les cris de : *Vive Napoléon!* et *Vive l'Empereur!* n'ont cessé que lorsque le cardinal est descendu au bas du grand perron, croix et mitre en tête, accompagné de MM. de Lutho, Caillaud et Michaud, ses vicaires généraux. Son Eminence lui a offert l'encens et l'eau bénite.

Pour se conformer aux intentions du ministre, monseigneur le cardinal Dupont n'a point fait de discours; il a adressé à S. A. I. les paroles suivantes :

« Prince,

« Nous voulions déposer aux pieds de Votre Altesse Impériale les sentiments dont nous sommes pénétrés pour elle : on nous impose silence; mais lisez dans nos cœurs, Prince, vous y verrez un dévouement et une reconnaissance qui ne peuvent être égalés que par notre profond respect. »

Le Prince a répondu :

« Monseigneur,

« Je suis profondément touché des sentiments que vous « m'exprimez. Ils sont de bon augure pour moi au commen- « cement du voyage que j'entreprends : ils me porteront « bonheur, les vœux que fait pour moi un prélat si distin- « gué et un clergé si recommandable par ses vertus. »

Son Éminence a répliqué :

« Nous allons les déposer au pied des autels. »

Le Prince est conduit processionnellement au chœur, aux accents graves et majestueux de l'orgue, en traversant une immense haie de prêtres qu'il salue, et qui a remplacé l'appareil militaire qui s'étendait tout à l'heure sur ses pas dans les nombreuses rues du parcours.

Le Prince s'agenouille sur un prie-Dieu placé devant le maître-autel; les ministres, les généraux et le cortége se tiennent debout derrière lui.

On a chanté en faux-bourdon le *Domine salvum fac Napoleonem*, et le prélat a récité l'*Oremus*.

Il était nuit. Cette immense cathédrale plongée dans une obscurité profonde et dont le chœur seul est éclairé, ces chants graves et solennels, cet encens qui monte lentement sous ces voûtes perdues dans l'ombre, ce Prince agenouillé devant l'autel, ce prélat appelant sur lui les bénédictions du ciel, toute cette pompe austère de la religion produit une émotion profonde dont l'âme ne peut se défendre.

Saint-Étienne est un des monuments les plus grandioses de l'architecture gothique; ses proportions sont colossales. Ses deux tours sont remarquables par leur hauteur, mais inégales et d'un autre style que l'ensemble de l'édifice. Cinq portails s'ouvrent sur la façade. Leur effet est imposant; ils sont ornés de sculptures qui racontent dans tous leurs détails l'Ancien et le Nouveau Testament.

Chaque pierre a son épisode sculpté avec cette naïveté qui distingue les artistes du moyen âge. Le portail latéral du midi est du style byzantin le plus pur et paraît plus ancien que le reste de l'église.

La crypte, la plus belle qu'il y ait en France, est peuplée de statues qui semblent pleurer sur des tombeaux. La plupart sont d'une habile exécution. Mais elles ne sont pas à leur place. Elles ont été transférées de la sainte Chapelle brûlée en 1756; elles nuisent à l'austère simplicité de cette église souterraine.

L'intérieur de la vieille basilique est d'un effet solennel. Cinq nefs sont soutenues par quatre rangs de piliers d'une légèreté et d'une audace qui effrayent les regards.

Rien ne peut rendre l'impression religieuse que l'on éprouve en entrant sous ses voûtes sacrées.

La majesté de l'architecture; l'immensité de l'enceinte, dont l'œil ne peut mesurer l'espace; cette forêt de colonnes qui s'épanouit au sommet en rameaux gigantesques, ces statues, ces tombeaux, ces marbres sur lesquels chaque pas éveille un écho, ce jour qui meurt à travers les vitraux colorés : tout remplit l'âme d'une respectueuse terreur.

Monseigneur le cardinal Dupont, arrivé à l'archevêché de Bourges en 1842, n'a cessé de se préoccuper des mesures nécessaires pour maintenir et restituer à cette noble basilique la gravité de son caractère.

Les vitraux, d'une merveilleuse beauté, avaient beaucoup souffert des outrages du temps et plus encore de ceux de la révolution de 1793. Ils ont été, en partie, restaurés par M. Thévenot (de Clermont); mais il reste encore beaucoup à faire. Chaque fois qu'on touche à ces vastes cathédrales, c'est tout un monde à remuer.

Le cardinal a fait enlever des tableaux qui se trouvaient à chaque côté du chœur, ainsi que les boiseries, et les grilles qui le fermaient. Cette intelligente modification a rendu à l'édifice son aspect simple et originel.

Parmi les chapelles placées autour de l'église, on distingue

la chapelle du Sacré-Cœur, dans laquelle monseigneur l'archevêque a fait placer deux tapisseries des Gobelins d'une valeur de deux cent vingt mille francs, dont l'une représente la mort d'Ananie et de Saphire, et l'autre saint Pierre et saint Jean montant au temple et guérissant un paralytique.

Le Prince est reconduit par monseigneur le cardinal avec le même cérémonial qu'à l'entrée. A la sortie de l'église, qui a lieu par le portail donnant sur le jardin de l'archevêché, les cris de : *Vive l'Empereur!* redoublent, et ceux qui n'ont pu entrer dans l'église accourent pour le voir.

Le Prince est à pied et s'entretient avec le cardinal, qui le conduit à son palais, où il doit passer la nuit. MM. de Lutho, Caillaud et Michaud, vicaires généraux, et le chapitre suivent. L'entrée et la place de la cathédrale sont décorées et illuminées. De nombreuses inscriptions en l'honneur du Prince sont placées par intervalles et éclairées de feux étincelants.

Au sommet du grand portail du palais archiépiscopal resplendissent les lettres L. N. enlacées dans un écusson de feu de Bengale et surmonté de la couronne Impériale. La cour d'honneur est couverte d'arbustes et de fleurs. La musique du 5e hussards et celle de la garde nationale exécutent les airs aimés du Prince.

Trente-cinq jeunes filles de jardiniers et de vignerons sont disposées sur deux rangs au bas du grand escalier du palais. Elles tiennent chacune à la main un bouquet des plus jolies fleurs. Mademoiselle Léonie Montigny s'avance et remet son bouquet au Prince, qui la remercie avec bonté de cet hommage.

Les autres déposent successivement leurs bouquets dans une corbeille qui est reçue par un officier d'ordonnance. Elles ont toutes le costume du pays, qui ne manque ni d'élégance, ni de richesse. Elles portent une écharpe bleue, frangée d'or.

Le Prince arrive au salon de son appartement par un magnifique escalier à deux galeries ornées de fleurs.

La ville avait l'intention d'offrir un banquet à S. A. I. qui l'a refusé.

En acceptant l'hospitalité du cardinal, Louis-Napoléon avait voulu se charger de tous les frais de la réception. C'est en son nom qu'avaient été faites toutes les invitations. C'est ainsi que les choses se passeront pendant tout le cours du voyage.

A sept heures et demie, le Prince a réuni dans un couvert de quarante-six personnes monseigneur le cardinal, le premier vicaire général, le général duc de Mortemart, M. le préfet, MM. Bidault et Duranti, députés au Corps législatif; M. Planchat, maire de la ville; M. Corbin, premier président; M. Paul Lagarde, inspecteur général du ministère de la police; le premier avocat général faisant fonctions de procureur général; les généraux de la 19e division, les colonels des régiments et plusieurs autres hauts fonctionnaires.

Cependant la ville présente un spectacle inaccoutumé. Des fêtes splendides ont été préparées pour la soirée et doivent durer toute la nuit. La place Séraucourt est le centre principal des fêtes : ses belles allées étincellent d'illuminations. Des jeux de toute espèce ont été mis à la disposition du public.

Une immense salle de bal s'y élève et retentit des airs de danse qu'exécute un puissant orchestre. Sur les points écartés, de vastes tentes sont ouvertes à ceux qui veulent trouver un abri ou prendre du repos. On remarque des mâts et des oriflammes qui, au nombre de vingt-neuf, portent chacun le nom de l'un des cantons des départements. Ces signaux doivent servir de points de ralliement à la réunion des cantons pour le défilé qui doit avoir lieu demain.

C'est de ce côté que se porte principalement la foule.

Des illuminations brillent également dans le reste de la ville. Le palais de l'archevêché et l'hôtel de la préfecture se distinguent, entre tous les édifices, par les feux très-habilement distribués qui décorent leurs belles façades.

L'illumination principale figure le chiffre soixante-neuf mille, nombre de voix données au Président par le département du Cher. Un autre écusson, entouré de lumières, renferme cette inscription :

La ville de Bourges et le département du Cher reconnaissants à Louis-Napoléon !

Mais ce qui frappe surtout l'imagination, ce sont les effets de feux de Bengale qui, par intervalles, viennent éclairer la cathédrale et font tout à coup resplendir le géant de pierres, dont les hautes tours, comme deux bras immenses, se dessinent sur le sombre azur des cieux. Les lueurs fantastiques semblent encore grandir les colossales proportions de l'édifice, dont on aperçoit alors les sculptures les plus déliées dans toute la délicatesse de leurs détails.

Les places et les rues sont parcourues par les curieux qui se proposent de revenir voir le feu d'artifice, composé par Ruggieri, qui sera tiré ce soir à dix heures sur la place Séraucourt.

Bourges n'a pas habituellement cette animation et cette vie. Lorsque le voyageur la traverse, elle lui paraît trop vaste pour sa population, ses rues manquent de mouvement et d'activité. Ses vieux hôtels, majestueux et sévères, avec leurs cours humides où l'herbe croît paisiblement, semblent regretter les hôtes qu'ils ont jadis reçus. Il a fallu que toute la population des environs s'y portât, pour lui donner cette agitation qui pourtant n'est pas étrangère à ses murailles.

Bourges est une antique et noble cité. Son origine se perd dans la nuit historique. Du temps des Tarquins elle était, dit Tite-Live, la capitale de la Gaule celtique. Quelques-uns ont fait remonter sa fondation aux Argonautes.

Tout le monde sait quelle était sa splendeur à l'époque de la grande invasion romaine. Lorsque tout reculait devant les armées de César, le patriotisme des Gaulois, dans un fanatisme qui, plus tard, devait être imité par la Russie, brûlait toutes les villes du Berri, pour faire le vide autour des légions victorieuses. Bourges fut épargnée.

« Voyez, disaient ses députés à Vercingétorix, voyez cette ville, la plus superbe, la plus majestueuse de toute la Gaule, la forteresse et l'ornement de la patrie. Respectez ses monu-

ments magnifiques, témoignages de votre grandeur; ses temples, ses portiques, où votre orgueil se complaît. Fiez-vous, pour arrêter César, à ces remparts puissants et redoutables dont l'audace brave tous les dieux de la guerre! »

Les députés des habitants de Bourges furent écoutés. Plus heureuse que Moscou, la ville ne fut pas sacrifiée à l'indépendance nationale. Mais ses remparts formidables n'arrêtèrent que peu de temps la marche triomphale de César. Après un siége savant, la ville fut prise, et le vainqueur raconte dans ses Commentaires que quarante mille de ses habitants périrent dans l'assaut. La défense fut toutefois héroïque, et les femmes gauloises se firent massacrer à côté de leurs époux.

Bourges n'en resta pas moins la cité la plus considérable des Gaules. Mais, depuis cette époque, elle a eu d'autres dévastations à subir. Saccagée d'abord par les Visigoths, puis par Didier, comte de Blois et général des armées de Chilpéric, qui rasa tous ses monuments, elle fut réédifiée par Charlemagne, nouvelle et digne origine, et reprit au moyen âge une partie de son antique splendeur.

Ce qui reste de ses monuments témoigne, au milieu de la décadence moderne, de ce qu'elle a été. Il n'est pas une rue où le voyageur n'arrête son regard curieux sur quelque édifice digne d'intérêt. Il est impossible de la traverser sans visiter sa cathédrale et le palais de Jacques Cœur.

Nous avons parlé de la cathédrale; nous avons pu aussi nous arrêter un instant devant la maison de Jacques Cœur où les lumières de l'illumination nous permettent de lire cette fière devise, gravée dans tous les écussons et qui semble faite pour Louis-Napoléon :

« *A vaillants cœurs rien impossible.* »

Ce fut, en effet, un vaillant cœur que le simple négociant qui construisit cette somptueuse demeure. Il ouvrit au commerce de la France des voies alors presque inconnues.

Il montra ce que peuvent faire l'intelligence, le travail et la probité. Sa fortune a quelque chose d'épique. Il établit des

comptoirs dans le Levant, et sur toutes les côtes de la Méditerranée. Il négocia avec tout le monde connu.

Il avait accumulé des richesses immenses, dont il fit le plus noble usage. Il fut l'ami et le trésorier de Charles VII. Poursuivi par la haine des grands, qui ne pouvaient lui pardonner son élévation rapide, la faiblesse de son royal ami le laissa succomber. Ni sa vertu, ni son génie, ni sa générosité, ni les services rendus ne purent le protéger.

A cette époque d'inégalité, le bourgeois parvenu portait ombrage aux courtisans. Il fut sacrifié. Après une longue captivité, il porta en Italie son activité et son génie, qui lui eussent fait une nouvelle fortune plus grande que la première, si la mort ne fût venue le surprendre. Aujourd'hui la justice se rend sous les voûtes loyales qu'il habita. Symbole de la différence des temps! Il semble que les pierres qui retentissent chaque jour des arrêts rendus au nom de l'égalité devant la loi écoutent la protestation de notre siècle contre l'injustice qui poursuivit celui dont elles gardent le chiffre et la devise.

A dix heures, le Prince-Président se rend au bal de la préfecture à pied et sans escorte. Il parcourt ainsi plusieurs rues, entouré d'une population innombrable. Les cris de : *Vive Napoléon! Vive l'Empereur!* retentissent avec éclat dans cette foule, qu'on évalue à 60,000 âmes.

Aux saluts du Prince, le peuple se découvre et répond par des démonstrations d'une vivacité peu habituelle aux habitants du Berri. Le Prince ne marchait qu'à petits pas. La foule était si compacte, qu'il fallait des efforts inouïs pour le voir.

Les hommes, les femmes, les enfants, tous se mêlaient à ces manifestations spontanées de véritable enthousiasme.

L'hôtel de la préfecture est l'ancien palais construit par Jean, duc de Berri, et où siégeaient avant la Révolution les différents tribunaux de Bourges. Il a aussi ses souvenirs : c'est dans une de ses vastes salles qu'eut lieu cette assemblée célèbre du clergé qui, sous Charles VII, rédigea la *pragmatique-sanction*, cette préface du suffrage universel.

Aujourd'hui, l'hôtel est décoré avec un goût exquis.

Dans le salon d'entrée, placé à droite, est disposée l'estrade réservée à l'orchestre, dirigé par Strauss. Vient ensuite le salon d'honneur, richement décoré de velours grenat entremêlé de crépines d'or, qui, détachées du fond par l'éclat des lumières, produisent un effet magique. C'est dans ce salon qu'a été placé, sur une petite estrade, le fauteuil du Prince-Président, entouré à droite et à gauche de fauteuils de moindre dimension, réservés aux ministres ainsi qu'aux principaux dignitaires qui l'accompagnent. Ce magnifique salon précède la salle de bal, dont la décoration est d'une richesse de très-bon goût. Cinq grands lustres, étincelants de bougies, répandent dans cette salle, de vaste dimension, des torrents de lumière. Tout autour sont disposés des faisceaux de drapeaux aux couleurs nationales.

Mais ce qui tient du prodige, c'est l'aspect d'une vaste salle improvisée en cinq jours dans le but de servir de dégagement à la foule des danseurs. Cette salle, l'ancienne vénerie du duc Jean, et qui, ces jours derniers encore, servait de chantier aux ouvriers occupés aux travaux de restauration de l'hôtel, offre aujourd'hui un coup d'œil aussi original que gracieux. Des guirlandes de fleurs, entremêlées de drapeaux, dissimulent heureusement la voûte un peu trop surbaissée de cette salle. Sur l'une de ses faces, et entouré d'un faisceau de drapeaux, s'élève le buste colossal du Prince-Président; de l'autre côté, l'œil est frappé par l'harmonieuse disposition de faisceaux d'armes et d'emblèmes militaires que surmonte un aigle gigantesque construit par des soldats du génie.

L'entrée du Prince dans la salle du bal a produit un effet électrique. Les dames se sont levées, et les acclamations ont été unanimes. Le Prince, accompagné du préfet et des ministres, a visité les salons, remplis d'une triple galerie de fraîches et élégantes toilettes, auxquelles se mêlait le costume simple, modeste, mais de bon goût, des belles *fermières*. C'est ainsi qu'on nomme les riches villageoises de ces contrées.

Le Prince a ouvert le bal avec madame Pastoureau, femme du préfet, ayant pour vis-à-vis M. le préfet et madame Planchat, femme du maire. Les ministres, le maire et d'autres hauts fonctionnaires figuraient dans le quadrille d'honneur.

Après la contredanse, le Prince, prenant l'escalier par lequel on communique des salons de la préfecture avec les magnifiques jardins, est venu se placer dans une tribune, de laquelle il a longtemps regardé les illuminations de la place Séraucourt; et les populations qui se pressaient dans ces vastes promenades l'ont salué des cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur !*

Le feu d'artifice, qui a parfaitement réussi, n'a pas été l'un des épisodes le moins intéressants de cette nuit de merveilles. Le Prince y assistait. Sous la terrasse où il avait pris place, au pied de la tribune, la population ne cessait de défiler, et chacun s'arrêtait pour contempler longtemps ses traits. Les cris de : *Vive Napoléon! Vive l'Empereur!* éclataient avec enthousiasme et passion.

Vers onze heures, Louis-Napoléon, accompagné seulement du préfet, du duc de Mortemart, et de quelques généraux et officiers supérieurs, est revenu à pied à l'archevêché, en passant dans des rues étroites et devant la caserne d'artillerie. Le poste a pris les armes et a fait entendre le cri de : *Vive l'Empereur !*

DEUXIÈME JOURNÉE.

Bourges, 15 septembre, midi et demi.

Les bruits de la nuit s'éteignent à peine, et déjà l'activité commence. Jamais Bourges n'avait vu une telle affluence. Il est arrivé des communes entières, femmes et enfants. On cite celle de Saint-Léger, composée de quinze cents habitants dont

douze cents ont assisté à la fête. Les vieillards seuls et les malades sont restés aux champs. Aussi, cette nuit, un grand nombre ont-ils bivaqué dans les rues et sur les places.

A neuf heures du matin, le Prince reçoit plus de neuf cents fonctionnaires, maires ou membres des conseils municipaux du département et des départements voisins.

Dans cette réception, le Prince a décoré plusieurs fonctionnaires, entre autres M. de Lutho, vicaire général et M. Bourdaloue, ingénieur, et adjoint du maire de la ville. C'est une haute distinction méritée par de grands travaux.

Un grand nombre de personnes notables du département du Cher avaient sollicité et ont obtenu la faveur d'être reçues par le Prince. Nous citerons entre autres M. de Toirac, colonel d'état-major en retraite ; M. Aubertot, maître de forges ; M. Leclercq, ancien colonel de l'Empire ; M. Buchet-Martigny, membre du conseil général ; MM. Moreau et Clérault, membres du conseil d'arrondissement de Sancerre.

Le Prince a reçu, en outre, trente mariniers du port de Saint-Thibault. Le chef de la députation s'est adressé au Prince dans les termes suivants :

« Nous venons vous prier, monseigneur, de ne pas nous oublier et de nous donner du travail : les bateaux à vapeur ont détruit tout le poisson. Les canaux et les chemins de fer nous ont fait bien du mal. La république nous a achevés. Et cependant nous sommes restés des hommes d'ordre, malgré la misère et les mauvaises excitations. Quoi que vous fassiez pour nous, nous ne vous en serons pas moins dévoués. *Vive l'Empereur !* »

Le Prince, vivement touché de la confiance avec laquelle ces braves ouvriers sont venus à lui et des bons sentiments qu'ils exprimaient, leur a promis de s'intéresser à leur sort.

REVUE. — DISTRIBUTION DES AIGLES.

Pendant ce temps, les populations s'étaient groupées dans les allées de Séraucourt, autour des oriflammes indiquant en grosses lettres le nom de leurs cantons. Les maires et toutes les autorités municipales s'étaient réunis à leurs administrés.

Il avait été remis à chaque commune des banderoles et des bannières.

Par une heureuse innovation, 20,000 médailles à l'effigie de Louis-Napoléon avaient été frappées en commémoration de sa visite à Bourges. Elles ont été distribuées ce matin par les maires avec une véritable profusion. Le Prince a félicité M. Pastoureau de cette initiative, et lui a demandé deux de ces médailles pour les conserver comme un souvenir de cette journée.

La revue des gardes nationales et des troupes de la garnison, composées du 9e régiment d'artillerie, du 15e de ligne, et d'un détachement du 5e hussards, a commencé à dix heures.

Le Prince a pu se convaincre de l'excellente tenue de nos soldats. Il a remis lui-même aux gardes nationales, dans la personne de leurs chefs, les aigles qui doivent désormais être portées à la tête des compagnies. Il est impossible de rendre l'émotion avec laquelle ont été reçus ces nobles symboles qui rappellent la gloire de l'Empire. Les cris de : *Vive l'Empereur!* retentissent de toutes parts.

DÉFILÉ DES COMMUNES.

Après la revue, le Prince vient se placer sur la tribune où il était hier, et qui est adossée au jardin de la préfecture, faisant face à la promenade de Séraucourt. A ses côtés sont les ministres et les principales autorités. Alors a commencé le défilé des communes.

Je voudrais pouvoir peindre l'aspect pittoresque de cette manifestation. D'abord, vient la garde nationale de Bourges, suivie de toutes les corporations de la ville et des habitants des cantons; puis, les cantons ruraux des arrondissements de Bourges, de Sancerre et de Saint-Amand. Devant eux marchent les étendards aux couleurs nationales, portant le nom de chaque canton ; ensuite, les maires et autres fonctionnaires des communes, revêtus de leurs insignes, les pompiers et les gardes nationaux ; enfin, toute la population des cantons avec ses costumes variés et singuliers, ses vestes bleues, ses chapeaux de feutre à larges bords, et cette phy-

sionomie à la fois intelligente et grave, naïve et fine, qui distingue le paysan du Berri. Chaque commune est précédée des drapeaux et des banderoles qui lui ont été distribués.

Vous dire les acclamations qui éclatent chaque fois qu'un canton passe sous la tribune présidentielle, serait une chose impossible. C'est un tonnerre que ne peuvent couvrir la voix du canon et les fanfares militaires qui se font entendre pendant tout le défilé, digne accompagnement de ce chœur d'un nouveau genre. Les figures s'animent, les yeux s'éclairent, les bras se lèvent, les drapeaux s'agitent, et le cri de : *Vive l'Empereur!* qui part avec ensemble de ces robustes poitrines, ébranle littéralement les airs.

Il semble que ces braves gens viennent confirmer de vive voix le vote indépendant qu'a écrit leur main loyale.

Le Président a dû être vivement ému de ces témoignages éclatants de l'amour des populations, et ce défilé a dignement couronné les fêtes de la veille et de la matinée.

Le Prince avait voulu laisser à tous des souvenirs de son passage. Par ses soins, de nombreuses infortunes ont été secourues, et il a accueilli plusieurs suppliques qui lui ont été présentées. Pour que chacun eût sa part dans ce jour de joie, des distributions en argent ont été faites à domicile aux pauvres de la ville, et des primes en livrets de la caisse des retraites ont été délivrées par l'autorité municipale aux ouvriers qui avaient déjà effectué à cette caisse les dépôts les plus considérables.

SOUVENIRS HISTORIQUES DE BOURGES.

Dans quelques instants, nous allons quitter Bourges ; mais nous ne pouvons nous empêcher de jeter un dernier regard sur cette vieille cité, où le Prince vient de recevoir un accueil si enthousiaste.

Remarquable par ses monuments historiques, Bourges ne l'est pas moins par les souvenirs nationaux qui s'y rattachent. Elle a été le sol sacré, le palladium de la France dans les mauvais jours. Au milieu de ses péripéties suprêmes c'est

dans les murs de Bourges que la nation française est toujours venue se réfugier. Tandis que la divine fille de Vaucouleurs relevait les courages par la victoire, Charles VII, aidé de Jacques Cœur, concentrait à Bourges les dernières ressources de la France, et préparait, par sa confiance dans l'esprit national, l'expulsion des Anglais.

A une époque plus rapprochée de nous, lorsqu'en présence de l'Europe en armes, de la Vendée insurgée, la Convention nationale ne s'appuyait plus que sur quelques départements, c'est vers Bourges qu'elle songea à porter le siége du gouvernement. Enfin, après que la patrie, suivant l'expression du général Foy, fut tombée avec nos soldats à Waterloo, c'est encore Bourges qui fut choisie pour recueillir l'armée de la Loire, la dernière force de la France abattue.

La ville de Bourges a produit ou vu fleurir un grand nombre d'hommes célèbres, particulièrement dans la science théologique, dans la science du droit et dans l'éloquence. L'esprit et les mœurs de ses habitants ont reçu de là une empreinte marquée : tandis que le développement industriel envahissait les cités voisines, Bourges est demeurée principalement une ville religieuse et universitaire, recommandable par la science et par la gravité de ses prélats, de ses théologiens, de ses jurisconsultes, de ses magistrats.

Son école de droit, qu'elle a perdue depuis l'époque de la première révolution, était déjà renommée sous le règne de saint Louis. Cette école a été illustrée par l'enseignement des Alciat, des Duaren, des Doneau, des Hoffman, et par cet immortel Cujas, qui joignait à son génie la noblesse et l'excellence de l'âme et du cœur.

Bourges a fourni à l'éloquence sacrée l'une de ses gloires les plus pures et les plus durables, le grand Bourdaloue.

AMÉLIORATIONS PROJETÉES.

Nous ne finirions pas si nous voulions dire tous les faits qui illustrent cette noble cité, et décrire les monuments qui la décorent. Nous avons hâte de parler des améliorations

qu'elle va prochainement recevoir, et dont le Prince-Président s'est longtemps entretenu avec les autorités locales.

Le palais de Jacques Cœur, actuellement occupé par la cour d'appel, les tribunaux et les bureaux de l'état civil, va être complétement restauré. Sa destination sera changée. L'hôtel de ville seul y restera. C'est là que se feront les réceptions du préfet et que logeront le chef de l'État et les princes, lorsque désormais ils se rendront à Bourges. Un palais de justice s'élèvera place du Marché et rue des Arènes, sur l'emplacement du grand séminaire actuel.

Depuis quarante ans, les casernes étaient établies dans l'ancien grand séminaire, au haut de la place Séraucourt. Cet édifice va être rendu à sa première destination. De vastes casernes seront construites près des écuries, au bas de la place de Séraucourt, à une petite distance du polygone.

Ces changements, depuis longtemps attendus, seront activés par la visite du Prince-Président. Il se fait d'ailleurs dans Bourges, comme dans toutes les villes de France, un mouvement remarquable. Peu à peu la vieille ville gothique disparaît; et l'esprit local aspire à prendre, à son tour, une large part dans le puissant essor de développement matériel, d'amélioration et de progrès moral, qui emporte vers un avenir tout rempli d'heureuses espérances les destinées de la grande famille française.

Mais l'heure du départ approche. Avant de quitter Bourges, il faut dire que rien n'a manqué à ces fêtes. Le programme, arrêté par M. le préfet avec un si remarquable discernement, a été suivi avec un ordre parfait. Pas le plus petit accident n'est venu troubler ces deux jours. Ce grand voyage a donc commencé de la manière la plus heureuse.

L'administration municipale mérite des éloges pour son concours actif et dévoué. M. Alexis Godillot, l'habile artiste dont le concours est indispensable à toutes les fêtes de Paris, et qui avait été chargé de la décoration de celle de Bourges, a donné une preuve de plus de cette fertile imagination et de ce goût exquis qui le distinguent.

A midi et demi, Louis-Napoléon monte à cheval et se dirige au pas vers l'embarcadère du chemin de fer, en suivant la rue Saint-Bonnet et le faubourg Saint-Privé, dont les façades sont décorées de drapeaux et de guirlandes de fleurs et de verdure. Toutes les troupes et la garde nationale sont échelonnées par pelotons sur son passage. Les populations lui font, par leurs acclamations, des adieux qui prouvent quel souvenir elles conserveront de cette auguste visite.

Nous avons entendu de simples paysans dire dans leur langage : *Oui, celui-là est non-seulement l'élu du peuple français, il est aussi l'élu de Dieu!*

Toutes les autorités se sont rendues à la gare, où elles ont pris congé du Prince, qui a fait remettre une somme importante à M. le maire pour les établissements de bienfaisance.

ROUTE DE BOURGES A NEVERS.

Nevers, 15 septembre, à minuit.

A une heure et demie, le Prince monte en wagon. Le convoi s'élance, et il est déjà bien loin que les cris de la multitude, les volées du canon et les sons du bourdon de la cathédrale arrivent encore jusqu'à lui.

C'est toujours, sur toute la ligne, le même aspect et le même enthousiasme.

De Bourges à Nevers, le Prince s'est arrêté deux fois : au val d'Yèvre et à Nérondes. Au val d'Yèvre, la colonie agricole fondée par M. Charles Lucas, inspecteur général des prisons, l'attendait au passage. Tous les jeunes colons étaient rangés sur deux lignes. M. Charles Lucas était présent ; le Prince s'est entretenu avec lui et lui a demandé s'il ne pouvait rien faire pour cette utile institution. M. Charles Lucas a répondu que sa présence était un honneur assez grand pour la colonie, qui, d'ailleurs, se suffisait à elle-même.

A Nérondes, le Prince s'est arrêté quelques instants pour céder au vœu de la population. La locomotive avait déjà dé-

passé la ville, lorsqu'il a donné ordre de la faire retourner en arrière.

Le maire, M. Hippolyte Massé, était à la tête du conseil municipal; le juge de paix, M. Lainé, ses suppléants, son greffier; M. Dupois, curé; les maires et membres des conseils municipaux des communes d'Ourouer, de Blet, de Chalivoy, Cornusse, Menetou-Couture et autres; les desservants de toutes les paroisses du canton, attendaient le convoi présidentiel. Les populations de toutes ces communes étaient accourues pour acclamer celui qui a rendu à la France le repos et la prospérité.

C'est là que M. le préfet du Cher, son secrétaire général, M. Bourdaloue, les députés, MM. Bidault et de Duranti, le général de Noue, prennent congé du Prince. M. le général duc de Mortemart et M. le premier président Corbin continuent à l'accompagner dans la Nièvre.

La Guerche salue au passage le convoi présidentiel. On aperçoit bientôt le pont du Guétin, jeté si hardiment sur l'Allier par l'éminent ingénieur M. Julien, aujourd'hui directeur du chemin de fer de Lyon et inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées. L'œil s'arrête avec étonnement sur ces arches robustes qui portent fièrement à treize mètres au-dessus du lit du fleuve les eaux du canal du Centre. Ce pont, l'un des plus beaux de France, est composé de dix-huit arches et de trois écluses à la suite. Il a une longueur approximative de trois cent trente mètres, — ses trois écluses cent mètres, — et sa largeur entre les cubes de dix mètres, dont six mètres pour la cuvette destinée au passage des bateaux, et quatre mètres pour les trottoirs de chaque côté de cette cuvette.

Au loin se dessinent, en pittoresque amphithéâtre, les maisons et les clochers de Nevers, qui se réfléchissent dans la Loire. Le convoi franchit les deux fleuves, l'Allier et la Loire, et s'arrête dans la gare.

Avant de descendre du wagon, S. A. I. a adressé ses remercîments à MM. les administrateurs du chemin de fer délégués pour l'accompagner pendant son voyage de Paris à

Nevers. Ce sont MM. le baron Paul de Richemond, Bourlon, Ed. Caillard, Dufeu et Cochin; M. Didion, directeur de la Compagnie, inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées; M. Foulon, ingénieur en chef, inspecteur, commissaire du gouvernement, et M. Solacrous, ingénieur ordinaire.

ARRIVÉE A NEVERS. — FÊTES.

Nevers est, comme Bourges, une antique cité. Elle florissait déjà du temps de Cicéron. César, qui avait trouvé sa position, entre deux rivières, sur un point élevé, facile à défendre, y établit un dépôt de vivres et de bagages. Cette hospitalité coûta cher à *Noviodunum*, qui, en l'absence de César, fut attaquée et brûlée par les Gaulois. Depuis, Nevers, relevée de ses ruines, a pris une nouvelle importance; elle devint la capitale du Nivernais, lorsqu'en 1528 cette province fut érigée en duché en faveur de cette famille de Clèves dont l'origine fabuleuse est une des plus piquantes chroniques des bords du Rhin. Aujourd'hui, c'est une ville importante, à qui l'activité de son commerce et de son industrie promet un grand avenir.

Toute la nuit a été consacrée par de nombreux ouvriers à mettre la dernière main aux brillantes décorations disposées dans les principales rues de la ville, mais principalement aux abords de l'hôtel de la préfecture, situé tout à l'entrée de Nevers, et à côté de l'élégant arc de triomphe commémoratif de la bataille de Fontenoy.

Cet arc de triomphe, qui, sur de moindres dimensions, est une réminiscence heureuse de celui de la porte Saint-Denis, fut élevé en 1746, et offrait à profusion d'élégantes sculptures abattues par les iconoclastes de 1793. On remarque sur ses murs une curieuse inscription en vers faite par Voltaire pendant la courte période où il fut investi des fonctions d'*historiographe du roy*. Voici ces vers, intéressants à plus d'un titre, et que l'on pourrait avec plus de raison peut-être appliquer à une époque glorieuse, moins éloignée de nous :

Dans ces temps fortunés de gloire et de puissance
Où *Louis*, répandant les bienfaits et l'effroi,



> Triomphait des Anglais aux champs de Fontenoy
> Et faisait avec lui triompher la clémence,
> Les peuples de Nevers, en ces jours de victoire,
> Ont voulu signaler leur bonheur et sa gloire.

Puis cette autre inscription :

> Étalez à jamais, auguste monument,
> Le zèle et la vertu de ceux qui vous fondèrent;
> Instruisez l'avenir, soyez vainqueur du temps,
> Ainsi que le grand nom dont leurs mains vous ornèrent.

Cet arc de triomphe, l'unique monument moderne de l'antique *Noviodunum*, a été choisi comme le point central duquel convergent les décorations remarquables des abords de la préfecture. Un aigle doré de dimensions colossales, et qui, ce soir, sera brillamment illuminé par d'innombrables becs de gaz, en forme le couronnement. Aux deux côtés de la porte centrale sont disposés avec art des trophées militaires et des emblèmes guerriers surmontés par des armures du quatorzième siècle, entourées de fleurs les plus variées. Tout cet ensemble est du plus magnifique effet et se marie heureusement avec les drapeaux et oriflammes aux couleurs nationales.

En regard de la préfecture s'élèvent, sur huit rangs de gradins, les tribunes réservées où prendront place le Prince Napoléon, les ministres et les hauts fonctionnaires qui l'accompagnent, ainsi que les autorités civiles et militaires, et les notabilités du département invitées à la fête. C'est devant ces tribunes richement ornées que défilera le cortége.

Dès le matin, l'animation la plus grande régnait sur les places et dans les rues de la ville. Peu à peu une population immense, venue de tous les points de la Nièvre et du Cher pour contempler les traits du chef de l'État et le saluer sur son passage, se massait dans les lieux du parcours, ne laissant aucun vide ; occupant les trottoirs, les tribunes, les fenêtres, les greniers et même les toits.

Pendant ce temps, les gardes nationales, les corps de pompiers, les diverses corporations, les ouvriers des principales usines du département, prenaient les positions qui leur avaient été assignées.

A midi, M. Alexis Frébault, maire de la ville, ses adjoints, le conseil municipal, le conseil général et un nombreux cortége de hauts fonctionnaires, en calèche découverte, sont partis de l'hôtel de ville pour se rendre à l'hôtel de la préfecture; un détachement de gendarmerie ouvrait la marche. A une heure, le cortége, précédé de M. Petit de Lafosse, préfet de la Nièvre, s'est dirigé vers la gare du chemin de fer, située au bas de la ville, à travers le flot des populations.

A deux heures et demie, des salves d'artillerie et les cloches de toutes les églises annoncent l'approche du convoi présidentiel. Un murmure prolongé de satisfaction se fait entendre. A trois heures moins le quart, les cris de : *Vive Napoléon!* annoncent que le convoi présidentiel est entré dans la gare.

Le Prince est reçu par le préfet et les membres du conseil municipal de la ville, ayant à leur tête M. Alexis Frébault, maire de Nevers.

M. Alexis Frébault s'est adressé au Prince en ces termes :

« Monseigneur,

« Je n'ai point de discours à faire pour exprimer la reconnaissance et la respectueuse sympathie de la ville que j'administre. Vous allez entendre les populations qui se pressent à votre arrivée vous répéter bien haut, et avec la concision de l'éloquence du cœur, ce que vous ont déjà dit 75,000 suffrages sur 76,000 votants : que si, parmi nous, quelques hommes, un instant égarés, ont cru devoir chercher dans le désordre l'amélioration de leur sort, tous comprennent qu'ils ne peuvent l'attendre que de Votre Altesse Impériale et de la consécration définitive de votre gouvernement protecteur. »

Le Prince a répondu :

« Monsieur le Maire,

« Mon voyage a pour but de me mettre en rapport avec les « populations, de connaître leurs besoins et leurs vœux, de « répandre les idées d'ordre et de conciliation, et d'étudier « les moyens de réparer tous les maux de la France. Je sais « quels efforts vous faites pour m'aider dans cette tâche pa-

« triotique; et je ne viens pas seulement pour vous encou-
« rager, mais aussi pour remercier les fonctionnaires de leur
« concours dévoué, et les populations de leur empressement
« à suivre la bonne impulsion que vous leur donnez. »

Le préfet a présenté au Prince MM. Manuel, sénateur; le baron Charles Dupin, sénateur et président du conseil général du département ; le conseil général; le baron Petiet et Octave Le Pelletier d'Aunay, députés au Corps législatif; le général Octave de Ravel, commandant le département ; les ingénieurs en chef des ponts et chaussées, MM. de Boucaumont ; MM. les sous-préfets des arrondissements de Clamecy, de Cosne et de Château-Chinon; les membres des tribunaux, des chambres d'agriculture, de la Société hippique; M. de Montigny, savant agriculteur, et d'autres notabilités du département.

En sortant de la gare, le Prince est monté dans la calèche de M. le préfet, ayant à ses côtés M. le ministre de la guerre, M. Petit de Lafosse et M. Alexis Frébault, maire de la ville ; et le cortége s'est dirigé vers la cathédrale dans l'ordre suivant :

Un peloton de gendarmerie en grande tenue ouvrait la marche.

La voiture du Prince-Président; celles de M. le ministre de la police générale, des adjoints, du conseil municipal, du conseil général, des sénateurs, des députés, des hauts fonctionnaires, des sous-préfets du département et des maires. Les aides de camp et les officiers d'ordonnance du Prince étaient à cheval autour de la voiture de S. A. I. Un peloton de cuirassiers fermait la marche, et des soldats de cette arme marchaient en file sur chacun des flancs. Les gardes nationales et les pompiers de la ville et des arrondissements, les anciens militaires de l'Empire; les corporations des ouvriers de l'État, des forges, des mines ; les agriculteurs, étaient sur tout ce trajet, bannières en tête, avec les inscriptions suivantes :

Nous le portons dans notre cœur. Vive l'Empereur!
Vive Louis-Napoléon III!
Vive le sauveur de la France!

Comptez sur notre dévouement!
Notre amour est à lui!
Les laboureurs à Louis-Napoléon!
Les ouvriers au Prince-Président!

Un grand nombre de paysans avaient leurs chapeaux entourés de banderoles en papier blanc sur lesquelles était imprimé en grosses lettres :

Vive l'Empereur!

Les drapeaux, les insignes qui ornaient les maisons portaient en général la même inscription sur toile blanche.

Ces inscriptions très-significatives donnent la mesure des sentiments qui animent ces braves gens, et de leurs acclamations, de la vivacité desquelles aucune expression ne saurait vous donner l'idée. Littéralement, la traversée du Prince dans la ville n'a été qu'une ovation continue. Les dames qui garnissaient les fenêtres des maisons, dont la plupart étaient ornées de guirlandes et de fleurs, répondaient aux acclamations de ces masses populaires.

Le cortége est arrivé à quatre heures à la cathédrale par la rue du Doyenné. La voiture du Prince s'est arrêtée devant la porte d'honneur et a suivi la rue du Cloître-Saint-Cyr pour faire le tour de l'église, dont le bourdon mêlait ses accents sonores aux détonations réitérées de l'artillerie.

La cathédrale, sans avoir les proportions et le style grandiose de celle de Bourges, n'est pas indigne d'être remarquée. Le chœur étincelle par la fraîcheur, la vivacité et la variété des couleurs des vitraux qui l'éclairent.

A la porte principale se tenait monseigneur Dufêtre, évêque de Nevers, assisté d'un nombre considérable d'ecclésiastiques de tout rang qui avaient tenu à honneur de répondre à l'appel du digne prélat. Le cortége ayant été signalé, le tambour a battu aux champs, les troupes ont présenté les armes ; et les maires du département, qui précédaient la voiture présidentielle, ont seuls été admis jusqu'aux abords de la métropole.

Le Prince, étant descendu de voiture, a monté les marches

du portail ; puis a pris l'eau bénite, que lui offrait le prélat, qui lui a adressé d'une voix pénétrante et remplie d'onction, les paroles suivantes :

« Prince,

« L'évêque de Nevers et son clergé viennent déposer à vos pieds l'hommage de leur respect, de leur reconnaissance et de leur dévouement. Ils saluent dans Votre Altesse le glorieux élu du peuple et l'instrument visible de la Providence dans ses desseins miséricordieux sur notre patrie.

« Ils adressent à Dieu de vives supplications, afin qu'il continue de veiller sur votre auguste personne et qu'il vous rende digne de plus en plus de la haute mission qu'il vous a confiée pour le bonheur de la France et pour le salut de la société. »

Le Prince a répondu :

« Monseigneur,

« Je suis très-sensible aux sentiments que vous venez de « m'exprimer ; c'est à l'aide des prières des prélats qui vous « ressemblent que j'espère asseoir sur des bases de plus en « plus solides la prospérité de la France et la gloire de la « religion. »

Le Prince est ensuite entré dans l'enceinte, suivi du cortége et accompagné des acclamations enthousiastes de la foule, que la sainteté du lieu pouvait à peine comprimer ; et le clergé a entonné le *Domine, salvum fac Ludovicum Napoleonem*.

Après cette solennité religieuse, le cortége s'est remis en marche en parcourant les rues Saint-Martin, du Commerce et des Ardilliers, dont toutes les maisons étaient ornées de drapeaux, d'écussons aux chiffres du Prince, de devises et d'emblèmes. Partout acclamations unanimes et passionnées.

Dans la rue des Ardilliers, à la hauteur de l'imprimerie du *Journal de la Nièvre*, un des ouvriers de l'établissement avait disposé une couronne magnifique ; elle était suspendue au milieu de la rue par un ruban. Avec une habileté vraiment rare, il est parvenu à la faire descendre précisément sur la tête du Prince, au moment où il passait. Cet incident a pro-

voqué une nouvelle explosion de vivats et de cris de : *Vive l'Empereur !* Un temps d'arrêt s'en est suivi : en un clin d'œil la voiture a été littéralement encombrée de bouquets et de couronnes de fleurs, au point qu'il a fallu les faire enlever par les gens de service, pour permettre au Prince d'en descendre.

Après avoir débouché de la porte de Paris, merveilleusement décorée pour la fête, Son Altesse est allée se placer dans la tribune qui lui avait été préparée en face de la préfecture, et d'où elle a assisté au défilé des gardes nationales et des populations.

Je vous ai parlé hier du défilé qui a eu lieu à Bourges ; c'est le même enthousiasme, ce sont les mêmes acclamations. Les physionomies et les costumes seuls sont changés. Ce ne sont plus seulement des populations agricoles : l'industrie a ici sa large part. Après les gardes nationales et les troupes, on voit arriver la population pittoresque des mariniers, des flotteurs, des pêcheurs, de tous ces enfants de la Loire et de l'Allier, avec les instruments caractéristiques de leur profession. Les ouvriers de nombreuses usines des environs se distinguent aussi dans cette foule qui passe rapidement. On voit les mineurs de la machine avec leurs blouses sévères et leurs pioches ornées de rubans ; les verriers de la Charbonnerie, portant, au bout de longs bâtons, d'énormes bouteilles sur lesquelles on lit : *Vive l'Empereur !* Les porcelainiers, les émailleurs, les peintres, les forgerons, etc., chacun a son signe distinctif et ses devises. Les agriculteurs de Château-Chinon portent des gerbes et des trophées de verdure. Dans les rangs, on remarque de vieux uniformes du temps de l'Empire, de vieilles croix gagnées à Austerlitz, à Wagram, à Montmirail, à Champaubert. Défroque héroïque qu'on ne voit pas sans être ému jusqu'au fond du cœur !

Chaque arrondissement avait fourni son contingent :

L'arrondissement de Cosne, ayant en tête son sous-préfet, M. de Gigord, soixante-deux députations d'ouvriers des forges, de mineurs, d'agriculteurs et d'ouvriers de professions différentes ;

L'arrondissement de Clamecy, sous la conduite de M. Marlière, sous-préfet : une députation de quarante flotteurs qui ont demandé à venir à leurs frais. Ils portent le chapeau marin avec la cocarde tricolore à la boutonnière, et une ceinture rouge, insigne de leur profession, le drapeau à l'aigle avec cette devise :

« Les flotteurs de Clamecy au Prince Louis-Napoléon, sauveur de la France. » et, d'un autre côté : *Vive l'Empereur!* et une couronne Impériale.

L'arrondissement de Château-Chinon, ayant en tête M. Breynat, son sous-préfet, a fourni deux cohortes de pompiers, bien équipées, l'une de cette ville et l'autre de Châtillon. La ville de Moulins-Engilbert a envoyé une députation de pompiers et d'agriculteurs, avec bannières, ces derniers, conduits par M. Jaubert, qui a fondé, il y a dix ans, une fête en l'honneur de l'Empereur.

Ce défilé a duré près de deux heures ; et c'était un spectacle saisissant que de voir ces cultivateurs, ces ouvriers, couverts encore de la poussière de la route, heureux et fiers de voir le neveu de l'Empereur et d'entendre les acclamations enthousiastes dont ils faisaient retentir les airs.

De là, le Prince est entré à la préfecture.

Il a donné le bras à madame Petit de Lafosse, qui l'a accompagné dans le salon d'honneur, où l'attendaient les autorités et les officiers de la garnison, composée du 8e cuirassiers et d'un bataillon du 15e de ligne.

S. A. I. a passé dans tous les rangs. Elle a donné la croix de la Légion d'honneur à MM. l'abbé Sergent, recteur de l'Académie; Perrier, maire de Château-Chinon; Ferdinand Dechamps, maire de Varennes-lez-Nevers ; Gauthey, commissaire de police à Cosne; marquis de Saint-Phal, maire de Saint-Benoist-d'Azy.

Ont été également nommés membres de la Légion d'honneur, à l'occasion du passage du Prince, M. de Toytot, vice-président du tribunal civil de Nevers ; et Bourlard, gendarme de la brigade de Saint-Pierre.

M. le baron Charles Dupin, en présentant au Prince le conseil général dont il est le président, a rappelé le vœu récemment émis par ses membres, sur la stabilité du gouvernement; et il a ajouté, que la population entière venait aujourd'hui sanctionner ce vœu d'une manière éclatante. Le Prince, après avoir remercié le conseil de la manifestation de ses sentiments, a terminé par ces paroles :

« Lorsqu'il s'agit de l'intérêt général, je m'efforce toujours « de devancer l'opinion publique, mais je la suis lorsqu'il « s'agit d'un intérêt qui peut sembler personnel. »

M. le baron Charles Dupin a remis en même temps au Président un Mémoire sur les vœux et besoins du département de la Nièvre.

Toutes les communes ont fait remettre au Prince des adresses significatives. Nous citons celle du conseil municipal de Clamecy, cette ville si vivement affectée par les excès du socialisme :

« Prince,

« La ville de Clamecy, plus que toute autre localité, connaît les maux de la guerre civile que vous venez d'éteindre, aux acclamations de la nation française et pour la paix de l'Europe entière.

« La foi qu'elle a en vous la porte à vous exprimer le vœu, comme l'a déjà fait la généralité des conseils généraux et d'arrondissement, de voir donner, Monseigneur, avec le titre d'Empereur à votre pouvoir, le caractère de stabilité qui résulte nécessairement de la forme héréditaire, la seule, en définitive, qui puisse convenir à la grandeur de vos vues pour l'avenir et le bonheur du peuple français. »

Après la réception, le Prince s'est rendu à pied à l'hospice, au milieu d'une foule qui le pressait de toutes parts et le couvrait de bénédictions. Il a d'abord visité la chapelle, puis il a parcouru toutes les salles, adressant à plusieurs malades des paroles pleines de bienveillance et d'encouragement. Il n'a quitté l'établissement qu'après y avoir laissé les marques de sa munificence et de son inépuisable charité.

Dès son arrivée le Prince avait annoncé qu'il faisait grâce à

vingt-quatre condamnés politiques. Depuis, le nombre s'est élevé à trente et un.

A sept heures, grand dîner, où le Prince a réuni les hauts fonctionnaires et quelques notabilités du pays, parmi lesquels nous avons remarqué MM. le préfet, le général comte de Ravel, l'évêque, le maire de la ville, le duc de Mortemart, le premier président de la cour d'appel de Bourges, le baron Charles Dupin, Manuel, Petiet et Le Pelletier d'Aulnay, députés; le président du tribunal civil, M. Boin, procureur de la république à Nevers. — Le Prince avait à sa droite M. le général duc de Mortemart et à sa gauche M. Frébault, maire de Nevers. M. le préfet avait eu l'heureuse idée de faire mettre, à la table qu'occupait le Prince-Président, un couvert marqué aux armes Impériales et dont l'Empereur se servait à Sainte-Hélène. S. A. I. s'est montrée sensible à cette attention.

La musique du 15e de ligne, placée sur le magnifique bassin du parc de la préfecture, avait commencé à jouer pendant le dîner, lorsque le Prince, s'apercevant qu'une pluie fine tombait, dit à un de ses aides de camp de faire rentrer les musiciens.

Tout le bassin et le parc resplendissaient des mille feux de l'illumination à giorno.

Le bal a commencé à neuf heures et demie. Le Prince l'a ouvert en dansant avec madame la baronne Petit de Lafosse.

M. le préfet dansait avec madame la marquise d'Espeuilles.

M. le ministre de la guerre dansait avec madame de Coynard, fille du préfet.

Le ministre de la police dansait avec madame Cassard, femme du commandant de la garde nationale.

Le général comte de Goyon, aide de camp du Prince, avec mademoiselle Famechon, fille du directeur des contributions indirectes.

Le général comte de Ravel, avec madame de Mieulle, femme du receveur général.

Le maire de Nevers, avec mademoiselle de Ravel, fille du général.

M. Le Pelletier d'Aulnay, député, avec madame Alais, femme du colonel du 15e de ligne.

Pendant le bal, un feu d'artifice, dont la pluie a contrarié l'effet, a été tiré sur les bateaux de la Loire; des jeux et des danses ont eu lieu sur la belle place du parc.

M. le maire avait pris des mesures sages et prudentes pour éviter les inconvénients de l'immense affluence attirée à Nevers par la présence du Prince, et pour assurer aux nombreux étrangers qui accourent de toutes parts une hospitalité convenable. Un avis, récemment adressé par lui aux hôteliers, logeurs, cabaretiers et autres habitants qui ont des chambres à louer ou à prêter, a produit le meilleur effet; et chacun a trouvé à se caser convenablement dans cette ville, dont, pour quelques jours, la population est plus que triplée. A voir ces maisons presque toutes décorées de drapeaux, de bannières, de guirlandes, de tentures; ces fenêtres ouvertes et peuplées de figures souriantes; cet air de confiance et de sécurité qui semble circuler dans les rues, au milieu de l'enthousiasme et de la joie, — on croirait difficilement que ce département, travaillé, il y a quelques mois à peine, par les plus mauvaises passions, avait été le théâtre de déplorables excès, que la justice militaire a dû réprimer avec vigueur. Il a suffi de quelques mois d'un gouvernement ferme et intelligent pour rendre à ces contrées le calme et la sécurité qui les fuyaient.

TROISIÈME JOURNÉE.

Nevers, le 16 septembre, dix heures du matin.

Malgré la pluie qui tombe, la foule ne se décourage pas, et fait entendre, sur tous les points où le Prince se montre, les cris de : *Vive l'Empereur*! C'est toujours l'enthousiasme d'hier. Ce matin, S. A. I. a reçu plusieurs notabilités du département et remis au maire des secours pour les pauvres. Une somme de 1,000 francs est destinée aux familles mal-

heureuses des transportés de Clamecy. Le Prince a également fait remettre à monseigneur l'évêque de Nevers 2.000 francs pour les établissements hospitaliers, et à M. le général comte de Ravel une somme semblable, destinée à secourir les vieux militaires infirmes.

A huit heures, le Prince a visité l'exposition, qui avait lieu dans la cour de la caserne.

M. le préfet avait eu l'heureuse idée de réunir les produits de la race bovine et chevaline, pour les montrer au Prince. On y remarquait plus particulièrement les bœufs des arrondissements de Nevers et de Cosne, les vaches croisées anglais et les Durham de la troisième à la cinquième génération, la race charolaise croisée avec le Durham.

On y remarquait aussi des chevaux de trait, de selle et de cabriolet, provenant de MM. Simon (de la Coudraye), Maurice et Soupet (de Tannay).

La Société d'agriculture, présidée par M. Pinet de Maupas, et la Société hippique, présidée par M. le marquis de Saint-Phal, ont contribué à donner à cette exposition un grand intérêt.

Des récompenses ont été distribuées, en présence du Prince et des ministres, aux éleveurs signalés comme s'étant plus particulièrement distingués.

Dans cette matinée, nous avons pu nous arrêter, en étudiant les sentiments de la foule, devant les rares monuments que renferme Nevers. Le plus important, celui qui domine la ville, est le palais des anciens ducs du Nivernais, où se trouvent aujourd'hui les tribunaux et l'hôtel de ville. C'est dans ce palais que mourut, en se consolant, par les arts et la philosophie, de la perte d'un royaume, Jean-Casimir, roi de Pologne.

En parcourant les rues, on s'arrête parfois avec curiosité devant le pignon dégradé de quelques vieilles maisons. Nous nous sommes arrêtés un moment devant celle où, d'après la tradition, maître Adam Billot, menuisier et poëte, rabotait ses planches et ses vers. Nous aurions voulu pouvoir trouver

celle où le savant Guy-Coquille, à la fois historien et jurisconsulte, écrivait ces ouvrages profonds que M. Dupin aîné, cet autre jurisconsulte qui honore le département de la Nièvre, a rendus de nos jours presque populaires.

Les vrais monuments de Nevers, ce sont les nombreuses et actives fabriques qui se trouvent dans la ville et aux environs.

Les manufactures de faïence ont été fondées dans les premières années du seizième siècle; les ducs du Nivernais importèrent d'Italie cette industrie précieuse, qui prit bientôt à Nevers de grands développements. Ils y créèrent aussi, en 1694, une verrerie, qui subsiste encore. Une fabrique de porcelaine, dont les produits font concurrence à ceux de Limoges, y a été récemment établie.

Nevers possède aussi une fonderie de canons très-importante. Ses environs sont peuplés d'usines dont on aperçoit au loin les hautes cheminées.

Au moment du départ, M. le maire, après avoir rappelé au Prince plusieurs questions intéressant la ville de Nevers, sur lesquelles il avait appelé son attention, ajoute :

« Maintenant, Monseigneur, je n'ai plus à vous demander pour la ville de Nevers qu'un bon souvenir. »

S. A. I a répondu avec émotion et en pressant les mains du maire :

« J'ai reçu dans votre ville un accueil qui a trop vivement « touché mon cœur pour que je puisse jamais l'oublier; j'y « reviendrai, et j'en serai bien heureux. »

Avant de quitter la préfecture, le Prince a remis à madame la baronne Petit de la Fosse une magnifique broche, comme marque de souvenir de l'hospitalité qu'il en avait reçue.

A neuf heures, le canon et les cloches annoncent le départ de S. A. I., dont la calèche franchit bientôt le pont, aux cris redoublés de : *Vive l'Empereur!* M. le préfet et M. le général duc de Mortemart l'accompagnent jusqu'à Saint-Imbert, limite du département.

ROUTE DE NEVERS A MOULINS.

Moulins, 16 septembre 1852 (minuit).

Jusqu'à Nevers, le voyage s'est fait avec rapidité : nous avions la voie de fer. Mais à Nevers, elle s'arrête, et, dans le reste du voyage, elle s'interrompra plus d'une fois.

Ce n'est plus la vapeur toute-puissante qui emporte le Prince et le cortége qui le suit sur les rails des chemins de fer. Les distances s'allongent. En vain les chevaux de poste, pressés par les postillons, se couvrent d'écume et font voler les voitures sur le macadam des routes. Ce n'est plus la rapidité féerique des locomotives : c'est cependant, à un plus haut degré, l'image du mouvement et de la vie.

Le galop des chevaux ; le claquement des fouets des postillons, revêtus de leur costume d'ordonnance, le chapeau orné de rubans qui flottent sous le vent ; cette file de voitures qui font jaillir sous leurs roues la boue piétinée de la route ; ces excitations du geste et de la voix ; les courriers qui précèdent les équipages et annoncent, couverts de sueur, leur arrivée : tout cela a une animation pittoresque qui n'existe pas sur les voies ferrées.

A chaque village que l'on traverse, la foule curieuse regarde passer rapidement les voitures, et jette à travers ce tourbillon qu'emportent les chevaux des cris d'enthousiasme et de joie. On relaye successivement à Magny, à Saint-Pierre-le-Moutier, à Saint-Imbert et à Villeneuve-sur-Allier.

La pluie fine et pénétrante qui tombe n'a pas arrêté les populations. A Magny-Cours, on relaye sous un arc de triomphe au milieu des cris de : *Vive l'Empereur!*

A Saint-Pierre-le-Moutier, d'immenses préparatifs avaient été faits. La place d'Armes, où se fait le relai, était sablée, pavoisée et ornée d'un arc de triomphe. Les rues et les places étaient décorées de drapeaux, de guirlandes de feuillage et de fleurs. Des fêtes étaient annoncées pour toute la journée. La réception faite à S. A. I. a été pleine d'entrain.

Le maire, accompagné de son conseil municipal et suivi

par un corps d'ouvriers du chemin de fer, qui se composait de six cents hommes, ayant à leur tête MM. les ingénieurs chargés de la direction des travaux, attendait le Prince. Quand la voiture s'est arrêtée au milieu d'une foule considérable, les cris de : *Vive Napoléon! vive l'Empereur !* ont retenti avec une continuité et une persistance inouïes. S. A. I., sur la présentation du préfet, a remis la croix de la Légion d'honneur à M. Verdier, directeur de la poste aux lettres de cette ville.

Le Prince, accompagné de M. le maire de Saint-Pierre, s'est arrêté à un kilomètre de la ville, où une colonne avait été élevée en souvenir du déjeuner que l'empereur Napoléon avait accepté, en 1815, de la ville de Saint-Pierre.

Sur cette colonne, on lisait ces mots adressés par l'Empereur au grand maréchal du palais :

« Bertrand, prenez bonne note de cette ville, et remarquez bien que j'y suis aimé. »

A onze heures et demie, on était à Saint-Imbert, où M. le comte Eugène Guyot, préfet de l'Allier, le général Faucheux, commandant ce département, MM. le baron de Veauce et Desmaroux, députés au Corps législatif, sont venus recevoir le Prince avec un détachement de gendarmerie.

A Villeneuve, un souvenir impérial, souvenir resté dans le cœur de tous les Français, arrête un instant Louis-Napoléon. C'est là que, succombant sous les efforts de l'Europe coalisée, l'Empereur fit ses adieux aux fidèles soldats de la garde qui ne pouvaient l'accompagner plus loin, alors que, pour la première fois, il quittait la France où il devait rentrer bientôt triomphalement pour la quitter encore.

M. le général comte Guyot, père du préfet actuel de l'Allier, qui vient recevoir le neveu de l'Empereur à son arrivée dans le département, faisait partie de la compagnie des braves de la vieille garde qui accompagnèrent l'empereur Napoléon jusqu'à Villeneuve.

Il y a encore dans ce bourg des hommes qui ont gardé le souvenir de cette touchante séparation, de cette dernière entrevue d'un grand homme avec les soldats qu'il avait si sou-

vent conduits à la victoire, et qui versèrent des larmes en voyant s'éloigner le héros du pays dont il avait porté si haut les destinées. Ils étaient venus là, avec cette population empressée, saluer le neveu de l'Empereur, et leur âme a dû ressentir une touchante émotion en revoyant sur les voitures ces mêmes chiffres que leurs regards avaient autrefois suivis avec douleur et regret quand l'Empereur se dirigeait vers la terre d'exil.

Le maire, à la tête du conseil municipal, le juge de paix du canton, plusieurs fonctionnaires et plusieurs grands propriétaires, parmi lesquels nous avons remarqué M. le comte des Roys, ancien pair de France sous la monarchie de Juillet et propriétaire à Trévol, ont reçu le Prince sous un arc de triomphe dressé à l'entrée du bourg et surmonté de la devise en lettres d'or : *Vive l'Empereur! vive Napoléon III!*

Dans une courte allocution, le maire, M. Louniou, a retracé le souvenir impérial que conserve Villeneuve, en exprimant le vœu que le titre d'empereur et roi fût rendu à Louis-Napoléon, dans l'intérêt de la France.

Les cris de : *Vive l'Empereur!* sont partis unanimement de ces masses de paysans accourus de tous les villages voisins.

De Villeneuve à Moulins, il n'y a que quelques lieues, elles ont été promptement franchies.

ARRIVÉE A MOULINS. — RÉCEPTION. — FÊTES.

Nous ne retrouvons plus ici l'antiquité de Bourges et de Nevers, et les traces éternelles des pas de César. Moulins n'était au dixième siècle qu'un rendez-vous de chasse. Elle ne prit quelque importance qu'au quatorzième siècle, lorsque les princes de Bourbon, quittant Souvigny, vinrent y fixer leur résidence. Elle a cependant son histoire et ses souvenirs. C'est dans ses murs que se conclut, en 1548, le mariage d'Antoine de Bourbon avec Jeanne d'Albret. C'est là que Catherine de Médicis convoqua cette assemblée qui devait rétablir l'union entre les huguenots et les catholiques, et où le chancelier de l'Hôpital montra tant de grandeur. Moulins

s'honore d'avoir donné naissance au maréchal de Villars, qui sauva la France à Denain.

L'aspect de la ville est charmant. Située sur le bord de l'Allier, dans une plaine riante et fertile, elle avance de toutes parts autour d'elle de vertes promenades qui lui donnent à toutes les époques un certain air de fête ; ses rues sont larges et bien alignées. Elle a des cours plantés d'arbres, qui rappellent les promenades du Midi. Si elle ne possède pas ces monuments historiques qui ne s'élèvent que dans les vieilles cités, elle a au moins, dans son ensemble, une harmonie qui séduit le voyageur.

Les habitants ont avec la ville je ne sais quel air de ressemblance. Ils sont aimables, polis, avenants. Il semble que le séjour des princes de la maison de Bourbon au milieu d'eux leur ait laissé un certain vernis de cour que le temps n'a pas effacé.

En entrant dans la ville, le cortége du Prince est entouré des populations accourues de toutes parts du département. Ce ne sont plus les mêmes physionomies que dans le Berri et le Nivernais. Le caractère original de ces provinces n'existe pas ici. On se croirait aux environs de Paris.

Dès le matin, toutes les populations arrivent des arrondissements voisins et de l'Auvergne. Les habitants de cette dernière province sont faciles à reconnaître entre tous par leurs vestes et leurs chapeaux à bords élancés. A midi, les députations des campagnes et des départements voisins, les anciens militaires de l'Empire, la garde nationale de Moulins, celle des communes du département ; le 8e cuirassiers, colonel Royer en tête ; les cent cinquante gendarmes à cheval, un bataillon du 15e de ligne, prennent position le long de la grande allée.

Deux compagnies de la garde nationale sont au rond-point, où sont réunis M. Jourdier, maire de la ville, les adjoints, le conseil municipal, le conseil général, le général de division Jacquemin ; le colonel Pierre, chef de la légion de gendarmerie ; le colonel Clément, du 15e de ligne ; le colonel du 10e de chasseurs, et d'autres officiers supérieurs.

A une heure trois quarts, des salves d'artillerie saluent l'approche de la voiture Impériale. La plupart des maisons sont pavoisées. La rue de Paris, par laquelle il doit entrer, est sablée, et ses façades sont tapissées de guirlandes.

L'hôtel de la préfecture est le point vers lequel se trouvent disposées les décorations principales. Cet hôtel est loin d'offrir le caractère monumental des préfectures de Bourges et de Nevers, ni ce développement spacieux de constructions qui donnent à ces deux dernières l'aspect de véritables palais. C'est une simple maison bourgeoise, dont la façade n'est pas dénuée d'un certain mérite architectural, mais qui n'est nullement en rapport avec l'importance de sa destination actuelle.

Appréciant cette insuffisance, la municipalité et le conseil général, malgré l'exiguïté de leurs ressources, ont voté récemment une allocation de 25,000 francs, destinée à rendre l'hôtel préfectoral moins indigne de l'hôte illustre qu'il va recevoir. De son côté, M. le préfet a contribué largement aux travaux d'appropriation, afin de payer personnellement au chef de l'État sa dette de reconnaissance et d'admiration. Les appartements réservés au Prince sont décorés avec élégance et bon goût, et la salle de banquet, improvisée en quelques jours, offre le coup d'œil le plus gracieux.

La décoration de la façade principale attire tous les regards. Au centre, formant avant-corps, sont disposés trois écussons portant la lettre N, et entourés de drapeaux tricolores disposés en faisceaux. D'une fenêtre à l'autre serpentent des guirlandes de verres bleus s'enroulant de distance en distance, de manière à former un cercle au centre duquel la même lettre se dessine également.

Un magnifique transparent, que surmonte un aigle colossal, couronne cet ensemble et promet pour ce soir une décoration brillante. Il porte au sommet cette inscription : *Dieu protége la France;* puis ces deux autres aux extrémités : 7,500,000 *voix*. — 20 *décembre!*

Quant à la décoration de la ville, la nature s'est chargée

d'en faire les frais. On sait que ce qui donne à Moulins sa réputation de ville riante, et qui lui fait une place à part parmi nos cités, c'est une splendide ceinture de promenades, aussi majestueuse que variée dans ses effets : là, c'est un berceau de tilleuls ou d'ormeaux; ici, une avenue de platanes ou un rideau de peupliers. Une double guirlande en verres de couleur, qu'accompagnent par intervalles d'autres guirlandes de feuillages, relie ensemble tous les arbres de chaque cours, et se prolonge dans tous les sens aux quatre points cardinaux de la ville.

Le cours de Bercy se distingue entre tous par sa largeur et la magnificence de ses plantations. C'est là que sont disposées, au milieu de guirlandes de fleurs et de feuilles, les tribunes dans lesquelles se placeront le Prince, les dignitaires qui l'accompagnent et les autorités de la ville, au moment du défilé. Un arc de triomphe, composé de feuillages et orné avec richesse de faisceaux d'armures, conduit aux tribunes. De toutes parts, et entremêlées dans la verdure des arbres, flottent des banderoles tricolores de l'effet le plus gracieux.

La voiture s'arrête au rond-point où étaient réunies les autorités de la ville et du département. Alors, il s'est opéré dans la foule un ébranlement tel, que les quelques hommes de service, qui étaient là pour maintenir l'ordre, n'ont pu résister. Chacun était avide de voir et d'approcher le Prince, et c'est avec peine que l'habileté des postillons a pu prévenir des accidents.

M. Jourdier, maire de la ville, a adressé au Prince le discours suivant :

« Prince,

« La ville de Moulins, que j'ai l'honneur de représenter, attend avec impatience Votre Altesse Impériale dans ses murs.

« Les sentiments de la nombreuse population qui se presse sur votre passage me sont d'autant plus faciles à exprimer, que je les éprouve moi-même.

« La ville de Moulins, qui a toujours lutté avec énergie et con-

viction contre l'esprit de désordre, a été saisie d'admiration et pénétrée de reconnaissance pour vous, lorsque l'acte héroïque du 2 décembre tira la France de l'anarchie.

« Aujourd'hui, Prince, que le vertige des mauvaises doctrines est comprimé et que l'ordre est assuré, la confiance se rétablit partout; mais, pour conjurer désormais les orages politiques quelque lointains qu'ils apparaissent, pour affermir la sécurité dans l'avenir, pour compléter enfin votre œuvre de réparation, nos populations n'aspirent qu'à la stabilité de votre puissance.

« Leurs vœux seront exaucés lorsque les destinées futures de la France vous seront irrévocablement confiées.

« Tels sont, Prince, les sentiments qui animent l'ancienne cité dont je suis fier d'être aujourd'hui le fidèle interprète auprès de Votre Altesse Impériale.

« Le 16 septembre sera un jour mémorable pour elle.

« *Vive Louis-Napoléon!* »

Une explosion de cris de *Vive l'Empereur!* a répondu à la voix du maire.

Le Prince-Président a écouté ce discours debout dans sa voiture et découvert. Il a remercié le maire en termes affectueux des sentiments qu'il lui exprimait au nom de la ville de Moulins.

Le cortége s'est ensuite dirigé vers la cathédrale. Dans la voiture du Prince se trouvaient M. le ministre de la guerre, le préfet et le maire de la ville.

M. le ministre de la police générale était descendu de voiture. M. de Maupas se trouvait, pour ainsi dire, en famille. Il est connu et aimé de ce département de l'Allier, qu'il a administré dans des circonstances difficiles, et où il a rendu d'immenses services. Sa présence a causé une véritable impression, et il a été l'objet des manifestations les plus flatteuses de tous les fonctionnaires et des notabilités qui ont eu des rapports avec l'habile administrateur,

Monseigneur de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, assisté de ses vicaires généraux, des chanoines et d'une vingtaine de prêtres, est venu le recevoir au bas de l'escalier de la modeste entrée, où il lui a présenté le crucifix contenant un morceau de la vraie croix. Le Prince est entré, précédé du prélat en chape et mitre en tête. Il a pris place sous un dais en ve-

lours rouge doré et surmonté de panaches blancs. Monseigneur de Dreux-Brézé lui a offert l'eau bénite et l'a encensé, puis il lui a adressé avec émotion quelques paroles que nous sommes heureux de reproduire :

« MONSEIGNEUR,

« Qu'il me soit permis, en ce moment solennel, de vous adresser l'hommage d'un double remercîment. Il a trait à un double bienfait, digne de la reconnaissance spéciale de l'Église. Le premier est de lui avoir rendu la liberté d'action nécessaire pour étendre et assurer son heureuse influence. Le second, d'avoir compris que la nation française, laissée à ses tendances naturelles, demeure toujours la nation très-chrétienne entre toutes les autres, et que la foi de ses pères est encore pour elle, après tant de secousses, le premier besoin de son intelligence et de son cœur.

« Si l'exiguïté de cette enceinte n'y formait un douloureux obstacle, une population plus nombreuse, en joignant ici ses vœux et ses remercîments aux nôtres, vous en aurait donné, Monseigneur, une manifestation consolante.

« Laissez-moi espérer qu'une parole créatrice, tombée de votre bouche, assurera, dans ce diocèse, au siége principal de la prière un plus convenable asile. La première expression de notre reconnaissance sera de demander à Dieu, avec les grâces qui sanctifieront votre mission dans le temps, la gloire qui en sera la récompense dans l'éternité. »

Le Prince a répondu :

« Deux vertus principales sont nécessaires, dans le temps « où nous vivons, pour le maintien de la société : la foi et la « charité.

« La foi, pour nous inspirer le courage d'accomplir la mis- « sion que la Providence nous donne ici-bas.

« La charité, pour faire aimer l'action qu'on exerce en ac- « complissant sa mission.

« Personne, mieux que vous, monseigneur, et votre clergé, « ne sait pratiquer ces deux vertus.

« Je serai heureux de m'associer au vœu et au désir que « vous m'exprimez, et soyez bien convaincu que je ferai tous « mes efforts pour en hâter l'accomplissement. »

Le clergé s'est mis en marche; et, le prélat marchant im-

médiatement devant le dais, porté par six frères de la doctrine chrétienne, le Prince a été conduit, au son de l'orgue, au prie-Dieu réservé devant l'autel. Les chantres ont entonné le *Domine, salvum fac Ludovicum Napoleonem*. Après l'*Oremus*, chanté par Monseigneur l'évêque, le Prince a été reconduit à sa voiture en s'entretenant avec le prélat. Les cris de : *Vive Napoléon!* ont retenti dans l'église à sa sortie comme à son entrée.

Le Prince s'est rendu à la préfecture. Il a été reçu par madame Guyot, femme du préfet, qui lui a fait les honneurs de l'hôtel avec une grâce charmante.

Le mauvais temps a beaucoup contrarié l'ordre dans lequel devaient être rangées les populations rurales, les gardes nationales et les troupes, pour la revue, qui n'a pu avoir lieu.

L'eau tombait par torrents; la population cherchait vainement un abri sous les arbres séculaires des allées. Louis-Napoléon a assisté, du balcon de la préfecture, au défilé des députations, des maires ruraux, des gardes nationales, de la gendarmerie et du 8e cuirassiers. Ce défilé a eu lieu aux cris de : *Vive l'Empereur!* Une affluence considérable, bravant le mauvais temps, est restée toute la soirée devant l'hôtel de la préfecture, pour apercevoir le Prince, qui paraissait par intervalles.

Les danses, les jeux, les divertissements, qui ont tant d'attrait pour les masses, n'ont pu avoir lieu.

Vers quatre heures, le Prince, accompagné du préfet et du général Roguet, sans escorte, s'est rendu en calèche découverte à l'hôpital Saint-Joseph. Il a été reçu par madame la supérieure, qui l'a conduit dans toutes les salles. Il a remarqué que ce pieux établissement manquait de chapelle; il a promis à la supérieure de lui faire accorder 5,000 francs par le ministre de l'intérieur pour rendre à sa destination l'ancienne chapelle, transformée, depuis 1793, en salle des malades. Le Prince a également visité l'hôpital de la Charité, et s'est entretenu avec les sœurs des améliorations projetées pour leur maison.

A sa sortie des hôpitaux, le Prince est allé visiter les travaux de construction de la nouvelle église Saint-Nicolas, élevée dans le style gothique sur l'une des faces de la place d'Allier. Ce monument, à l'érection duquel participent la ville, le département et l'État, est parvenu à la moitié de la hauteur qu'il doit avoir, et formera, après son achèvement, un spécimen très-pur de l'art ogival du treizième siècle. Les ouvriers, qui s'y trouvaient réunis au nombre de cinquante environ, ont reçu le Prince par l'acclamation unanime partout répétée de : *Vive l'Empereur!*

S. A. Impériale a parcouru quelques quartiers de la ville, au milieu des acclamations d'enthousiasme; elle a pu se convaincre que, si Moulins ne possède pas un grand nombre de monuments, quelques-uns cependant méritent d'être remarqués.

On admire le beau pont jeté sur l'Allier par Rogemortes, et qui remplaça celui qui avait été construit par le célèbre Mansard, et qui fut emporté l'année même de son inauguration. A l'extrémité du pont, au delà du fleuve, s'élèvent des casernes monumentales.

Il ne reste, de l'ancien château des princes de Bourbon, qu'une grosse tour qui sert aujourd'hui de prison.

La cathédrale est malheureusement restée inachevée. Son style, du gothique le plus pur, annonce un plan primitif d'une noble conception. Les révolutions n'ont pas permis de terminer ce bel édifice. C'est un sort qu'ont subi beaucoup de cathédrales du centre de la France. Depuis quelques années, des efforts ont été tentés pour terminer ces monuments interrompus. La France entre dans une voie qui permet d'espérer qu'un jour elle verra s'accomplir ces œuvres de géants. En effet, le Prince a promis à Monseigneur de Dreux-Brézé que la cathédrale serait achevée (1).

Le monument où tout le monde se porte est le tombeau du

(1) Dès son retour à Paris, le Prince, sur la proposition du ministre des cultes, a ouvert un crédit de 1,200,000 fr. pour commencer immédiatement les travaux.

connétable de Montmorency, placé dans l'ancienne église de la Visitation, devenue la chapelle du lycée.

On connaît l'origine de ce mausolée qui fut élevé par la piété de la duchesse de Montmorency, lorsque, après la mort tragique de son noble époux, tombé à Toulouse sous le fer de Richelieu, elle put se retirer dans le couvent de la Visitation de Moulins.

C'est une des œuvres d'architecture les plus remarquables qu'on possède en France. Elle est due au ciseau de trois sculpteurs célèbres : François Augier, Thomas Renaudin et Thiébaut Poissant. Augier était de Moulins.

Le mausolée est adossé au mur à côté du maître autel. Le socle et le sarcophage sont en marbre noir ; le revêtement du mur et les statues, en marbre blanc. Le duc, à demi couché sur le sarcophage, appuie la main gauche sur un casque, et tient dans l'autre son épée nue. Sa tête est majestueuse, et le sculpteur a placé dans ses traits la sérénité de l'innocence. La duchesse, assise à ses côtés, lève vers le ciel ses yeux suppliants et son noble visage plein de douleur. Au bas du sarcophage sont couchées une statue d'Hercule, symbole de la force, et celle d'une femme distribuant des richesses, symbole de la libéralité.

Au-dessus de la statue du duc, contre la muraille, s'élève une urne funéraire que deux génies entourent de festons. Aux deux extrémités du mausolée, deux statues, l'une représentant un guerrier couvert d'une armure antique, et l'autre une femme embrassant une croix, sont l'emblème de la noblesse et de la piété. Une épitaphe indique le nom et les charges de celui à qui ce monument fut consacré, et quelle fut la main amie qui le lui érigea. A Toulouse, nous trouverons un autre souvenir de Henry de Montmorency : c'est le couteau qui trancha cette tête si fière et que l'on conserve au Capitole.

Les environs de Moulins et tout le Bourbonnais contiennent des monuments curieux qui ont été décrits dans un ouvrage remarquable, publié, il y a quelques années, par

M. Achille Allier, dont les arts n'ont pas oublié le nom et ont déploré la perte prématurée.

Rentré à la préfecture à cinq heures, le Prince a reçu les autorités, en commençant par les députés du département, MM. Desmaroux et le baron de Veauce; M. de Parieu, président de section au conseil d'État; la cour d'appel de Riom, en robes rouges, ayant à sa tête M. Nicolas, premier président; l'évêque et le clergé, etc.

M. le premier président Nicolas a prononcé le discours suivant :

« Monseigneur,

« La Cour d'appel de Riom vient déposer à vos pieds l'hommage de son respect et de son dévouement.

« Les acclamations qui retentissent autour de vous et qui vont éclater partout sur votre passage sont l'expression de la reconnaissance de la France pour le Prince dont la sagesse et le courage l'ont sauvée des malheurs de l'anarchie et des convulsions de la guerre civile.

« C'est à vous, Prince, qu'appartient la gloire d'avoir fait sortir l'ordre et la sécurité de cet horizon chargé d'orages, qui semblait annoncer le terme du règne des lois les plus parfaites et de la civilisation la plus avancée.

« Tout était condamné à périr sous ce beau ciel de France : vous avez tout ravivé par votre profonde et patriotique résolution contre la confusion des pouvoirs. Sous votre gouvernement protecteur des principes sur lesquels reposent les sociétés, l'industrie, pleine d'assurance dans l'avenir, s'est livrée à tout son essor; le crédit s'est développé dans la confiance; la propriété s'est rassise et se repose de ces commotions que lui faisaient éprouver, chaque jour, les doctrines antisociales que prêchaient impunément au peuple les prétendus apôtres de ses destinées.

« L'institution judiciaire, cette œuvre immortelle du génie qui, en couvrant la France de gloire, organisait toutes les administrations d'une main si ferme et si habile, vous doit aussi sa conservation; et la France n'oubliera jamais que vous n'avez pas voulu qu'on suspendît un instant les principes qui garantissent au peuple l'indépendance de la justice.

« Grâces vous soient rendues de tant de bienfaits, Prince! et daignez accueillir les vœux que forme la Cour d'appel de Riom pour l'accomplissement de vos grands et nobles desseins, pour le bonheur et la prospérité de la France. »

Le Prince a répondu :

« Je vous remercie des sentiments que vous me témoi-
« gnez ; mais ce n'est pas à moi seulement qu'il faut attri-
« buer l'honneur d'avoir sauvé le pays : c'est aussi à tous les
« hommes d'énergie qui, comme vous, m'ont aidé dans la tâ-
« che difficile que j'ai entreprise, et que, grâce à votre con-
« cours, j'espère mener à bonne fin. »

M. Raynaud, ancien député et président du conseil général du département, a adressé au Prince les paroles suivantes :

« PRINCE,

« La gracieuse visite dont Votre Altesse Impériale daigne honorer ce département est un nouveau bienfait, vivement apprécié par le conseil général et qui restera profondément gravé dans tous les cœurs.

« Soyez le bienvenu parmi nous, Prince ! Sur ce sol raffermi par votre courageuse initiative, une immense acclamation de reconnaissance et de dévouement salue le *libérateur*, le *pacificateur* de la France !

« A ces titres qui immortalisent votre dévouement à la patrie, Prince, la nation, les yeux tournés vers l'avenir, en ajoute un autre, dont nous appelons de tous nos vœux la consécration comme gage immuable de sécurité pour la société, la civilisation et la paix du monde. »

Le Prince a remercié, avec sa bienveillance habituelle, l'orateur des sentiments qu'il lui exprimait.

M. le recteur de l'Académie, en présentant les membres du Corps enseignant, a dit :

« MONSEIGNEUR,

« Permettez aux membres du Corps enseignant de l'Allier de saluer avec respect la bienvenue de Votre Altesse Impériale, en protestant de leur zèle à suivre de toute l'énergie de leur conviction votre Gouvernement dans la voie de régénération qu'il trace à l'éducation publique, jaloux qu'ils sont de s'associer à l'élan national en enseignant à la jeunesse de nos écoles ce que, à l'exemple des pères, les fils doivent de dévouement sans réserve au Sauveur de la patrie, au digne héritier de l'Empereur. »

Le Prince a répondu :

« Monsieur le Recteur,

« Je vous remercie des sentiments que vous m'exprimez.
« Vous avez parfaitement raison : les intérêts de l'avenir, telle
« doit être la grande préoccupation de ceux qui sont chargés
« de former la jeunesse ; et je suis heureux de savoir qu'ici
« vous l'ayez compris de cette manière. »

Le président de la Société d'émulation, en présentant ses membres, et en offrant au Prince l'album qu'elle a fait exécuter à l'occasion de l'exposition de tableaux à Moulins, en 1852, a prononcé un discours, auquel Louis-Napoléon a répondu :

« J'ai reçu avec la plus grande satisfaction l'album que
« vous m'avez fait remettre. En toutes circonstances, je mar-
« cherai sur les traces de l'Empereur. »

Le Puy-de-Dôme avait envoyé à cette brillante réception un bon contingent. Nous avons remarqué les députations du conseil général, de la chambre de commerce ; les sous-préfets de Riom, de Thiers, d'Issoire ; les ingénieurs en chef ; M. de Romeuf, receveur général du Puy-de-Dôme ; MM. Léon de Chazelles, député ; Aubergier, adjoint du maire de Clermont ; Pagès, premier président honoraire de la cour de Riom.

L'Auvergne, n'ayant pas encore été visitée par le Prince-Président, a voulu, par cette démarche pleine de spontanéité, lui prouver qu'elle s'associe de cœur et de pensée aux vœux exprimés par les habitants de l'Allier pour la durée de ses pouvoirs et la prospérité de son gouvernement.

Le Prince a fait espérer qu'il visiterait Clermont lors de l'inauguration du chemin de fer.

Le département du Cantal avait aussi envoyé M. de Parieu, ancien ministre, président de section au conseil d'État et du conseil général du département, et plusieurs autres fonctionnaires.

Le Prince a passé devant les maires des communes rurales, rangés sur deux rangs dans les salons.

Puis sont venus les anciens militaires de l'Empire, dont la

mise révélait la détresse. Le Prince les a tous entendus avec bonté, et a chargé un conseiller de préfecture du soin de recueillir leurs demandes. En attendant, il a distribué en nombreux secours une somme de 2,000 fr. à plusieurs de ces anciens serviteurs. L'un d'eux, nommé Berger, vieillard de quatre-vingt-treize ans, ayant combattu à Wagram, sous les ordres du général comte Guyot, a reçu une somme de 300 fr. D'autres non moins dignes d'intérêt, ont reçu en outre, de la main du Prince, une vingtaine de louis. Les pauvres de la ville n'ont pas été non plus oubliés, et une somme de 2,000 fr. a été remise par ordre du Prince à la supérieure de l'hôpital général, dont les revenus ne suffisent que bien difficilement aux besoins des malheureux. Cette pieuse femme s'est jetée aux pieds du Prince, qui l'a aussitôt relevée.

Malgré la pluie, les cours et les abords de la préfecture ont été constamment remplis d'une foule toujours désireuse de voir et d'acclamer Louis-Napoléon.

Dans la réception, le Président a remis la croix d'officier de la Légion d'honneur à M. Fournier, receveur particulier des finances à Montluçon, décoré de la main de l'Empereur à Wagram où il fut blessé; et la croix de chevalier à MM. Bernier, directeur des contributions indirectes ; Défougères, directeur des domaines et de l'enregistrement; Berger, conseiller de préfecture ; Boudant, maire de Gannat et membre du conseil général ; Donjan-Bernachez, commandant de la garde nationale de Moulins.

Après le dîner, auquel ont été invités les deux députés du département, l'évêque, le duc de Mortemart, le général Jacquemin, l'intendant militaire, le général Faucheux ; les colonels de gendarmerie, du 8e cuirassiers, 15e de ligne et 10e chasseurs ; le maire, le receveur général, le président du conseil général ; M. Raynaud, ancien député sous la monarchie, S. A. I. s'est rendue au bal dans la calèche du préfet, en passant près de la tour du beffroi, qui est le monument le plus ancien de Moulins. Elle remonte à 1200. C'est l'horloge de la ville.

Le bal avait lieu à l'hôtel de ville, dont la salle était décorée avec élégance et richesse. La réunion était nombreuse, vive, brillante, animée. Le Prince a ouvert le bal avec madame la comtesse Guyot. M. le comte Guyot et madame Jourdier lui faisaient vis-à-vis. M. le ministre de la guerre dansait avec madame la baronne de Veauce. M. Jourdier faisait vis-à-vis avec la femme du général. Madame Guyot portait un riche bijou que S. A. I. lui avait remis comme souvenir de son passage.

A onze heures S. A. I. fait le tour des salons, au milieu des vivats prolongés de la foule élégante qui se presse pour le voir.

A sa sortie du bal, les cris de : *Vive l'Empereur!* éclatent avec vivacité et l'accompagnent jusqu'à la préfecture.

La ville de Moulins avait fait de grands préparatifs pour la réception du Prince. Le mauvais temps a dérangé une partie de son programme. Mais l'accueil que S. A. I. a reçu de la part des habitants a compensé et au delà cette légère contrariété. Cette journée du 16 septembre, ainsi que l'a dit M. le maire, sera une journée mémorable pour la ville de Moulins; elle restera aussi dans les souvenirs du Prince comme un témoignage des sentiments d'affection et de dévouement des habitants du Bourbonnais.

Pour être complète, cette journée devait être marquée par quelques bonnes actions.

Louis-Napoléon, dont la main généreuse est toujours ouverte pour procurer des secours aux malheureux et du travail aux ouvriers, a distribué, en dons de toute nature, une somme de dix mille francs, dont profiteront l'hôpital Saint-Joseph, l'hôpital général, l'institution des Crèches et d'autres établissements de bienfaisance.

S. A. I. a fait remettre à M. Desrosiers, imprimeur, une magnifique médaille en or. Enfin, sur la demande de M. le comte Guyot, préfet de l'Allier, le Prince a commué en internement la peine de la transportation *plus* à laquelle étaient soumis MM. Amaury (de la Palisse), Victor Défougères (de Vendat), Chassery, pharmacien. Le Prince a ordonné que ces décisions fussent mises à exécution le jour de son arrivée à Moulins.

QUATRIÈME JOURNÉE.

DÉPART DE MOULINS. — ROUTE DE MOULINS A ROANNE.

Roanne, 17 septembre (minuit).

A neuf heures du matin, S. A. I. quitte Moulins.

Le mauvais temps n'a diminué en rien ni l'affluence ni l'enthousiasme. La foule se presse sous la pluie. Autour de la voiture du Prince, qui traverse la ville au pas, il n'y a dans toutes ces bouches qu'un cri, vibrant et passionné : *Vive Napoléon III! Vive l'Empereur!* Le Prince salue de la main ces acclamations qui ne cessent de retentir. Enfin, hors de la ville, les chevaux s'élancent au galop sur la route de Roanne.

M. de Maupas, ministre de la police générale, avait pris congé du Prince, qui reste accompagné du ministre de la guerre, du préfet et des généraux de la division militaire.

De Moulins à Roanne, les voitures présidentielles avaient vingt-huit lieues à franchir. C'est presque une journée de route, faite à travers un pays riche et pittoresque. On traverse successivement Bessay, Varennes, Saint-Gérand-le-Puy, la Palisse, Droiturier, Saint-Martin-d'Estréaux, la Pacaudière et Saint-Germain-l'Espinasse.

Ce long trajet n'a été qu'une série d'ovations. Partout des décorations rustiques, des arcs de triomphe de feuillages avaient été élevés. Les autorités des communes voisines, les brigades de gendarmerie en grand uniforme, les villageois étaient venus attendre sur la route le chef de l'État. Partout ce sont les mêmes manifestations, les mêmes cris de : *Vive l'Empereur!*

A la Palisse, cette ville si vivement éprouvée par les excès sanglants de la démagogie dans les journées des 5 et 6 décembre dernier, toutes les autorités et la population se sont portées à la rencontre du Prince, qui a mis pied à terre et a été reçu sous un arc de triomphe par le maire et le sous-préfet, M. de Rochefort, le même qui fut saisi par une bande

de pillards dans ces jours funestes et qui faillit être victime de son énergie et de son dévouement au pouvoir.

Le maire a pu assurer Louis-Napoléon du bon esprit et du concours de ses administrés. Les acclamations réitérées de cette population, les cris de : *Vive l'Empereur!* étaient une éloquente protestation contre des excès qui auraient pris de gigantesques proportions, si la fermeté du gouvernement ne les eût promptement réprimés.

Sur les indications du préfet, S. A. I. a conféré la croix de la Légion d'honneur à M. Bouquet de la Grie qui, en décembre 1851, avait déployé contre l'émeute une rare énergie. Les applaudissements mille fois répétés ont sanctionné cet acte de justice.

Pressé par l'heure, le Prince n'a pu s'arrêter que quelques minutes, et a quitté la ville sans la visiter.

On part, et, sur un amphithéâtre à gauche, on laisse le château du noble général qui naquit dans cette ville dont il portait le nom, et qui mourut à la bataille de Pavie. La Palisse fut une des plus fières âmes du siècle de François Ier. Son nom doit être cité à côté de celui de Bayard. Il fut, lui aussi, un véritable chevalier; et, par une dérision de la fortune, son nom n'est plus célèbre aujourd'hui que par la chanson bouffonne que l'on fit sur son compte, destinée qu'il partage avec le grand Marlborough. Au moins Marlborough était un ennemi de la France, et la Palisse un de ses plus généreux défenseurs.

Les voitures s'arrêtent de nouveau sous un arc de triomphe tout en fleurs, dressé à Saint-Martin-d'Estréaux, qui marque la limite du département de l'Allier et de la Loire.

C'est là qu'attendaient MM. le général comte de Castellane, commandant en chef de l'armée de Lyon et des 7e et 8e divisions militaires dont ressort le département de la Loire; Ponsard, préfet de la Loire; de Cézan, sous-préfet de l'arrondissement; le général Richepanse, commandant de la subdivision à Montbrison; Cotton, inspecteur général du ministère de la police. M. le comte Guyot, préfet de l'Allier, les généraux de

Mortemart et Lefaucheux, et les députés de l'Allier, ont pris congé du Prince, qui a continué sa route.

A Saint-Germain-l'Espinasse, à douze kilomètres de Roanne, se trouvait M. le comte de Persigny, ministre de l'intérieur, arrivé de Lyon dans la matinée, et qui a présenté au Prince plusieurs membres de sa famille. Un arc de triomphe, un grand concours de populations des campagnes, l'autorité municipale, des acclamations du plus vif enthousiasme attendaient S. A. I. dans ce joli bourg qui est le lieu de naissance de M. le ministre de l'intérieur.

ARRIVÉE A ROANNE. — FÊTES.

Enfin, à quatre heures, les voitures présidentielles arrivent au galop en vue de la ville de Roanne. Nous sommes là sur les bords de la Loire, et toutes les villes que parcourt ce beau fleuve ont le même abord riant. L'aspect de Roanne séduit au premier coup d'œil. C'est une des plus jolies villes de France ; elle est gaie, commerçante, bien bâtie. On sent que l'on se trouve dans ce département de la Loire, centre d'une si prodigieuse activité et d'un commerce si considérable. Tout va changer. Du domaine des souvenirs historiques, nous allons entrer dans celui des merveilles de l'industrie.

Roanne n'a pas d'histoire, mais elle fut le chef-lieu d'une terre qui appartenait à Jacques Cœur, et il semble qu'elle ait reçu de ce génie commercial une première impulsion qui la pousse dans les voies d'une prospérité tous les jours grandissante.

C'est à Roanne que la navigation de la Loire commence à devenir facile, et cette position favorable en a fait de tous temps un point commercial dont le génie de ses habitants a singulièrement augmenté l'importance.

Un arc de triomphe d'un caractère monumental, peint par l'artiste italien Jacheo, est édifié sur la place de la Bouverie, à une certaine distance de la ville. Deux colonnes de porphyre soutiennent l'entablement. Au sommet est l'aigle impériale

aux ailes déployées; sous ses serres est la couronne de France, avec un écusson où on lit en lettres d'or :

Le 17 septembre 1852, la ville de Roanne se donne à Louis-Napoléon.

Et aux bas-reliefs, de chaque côté :

10 *décembre* 1848, 6,000,000 *de suffrages!*
Au 20 *décembre* 1851, 7,500,000 *suffrages!*

M. Audra-Fauvel, maire, les adjoints, le conseil municipal, une députation du conseil général, les sous-préfets des arrondissements, M. de Vougy, préfet de la Haute-Loire, escortés des pompiers de la ville en bonne tenue, viennent y recevoir le Prince. Un détachement du 4ᵉ dragons, capitaine M. le marquis Oudinot; un bataillon du 4ᵉ léger, de la garnison de Mâcon, avec son colonel et sa musique : toutes ces troupes, sous le commandement du chef de bataillon M. Porion, du 4ᵉ léger, sont échelonnées de distance en distance sur les rues que doit traverser S. A. I.

Les quatorze mille âmes de population de la ville, accrues de plus de vingt mille personnes, venues de tous les environs, sont en mouvement. Les décorations intérieures de la ville sont remarquables d'élégance. Les maisons sont gracieusement ornées de guirlandes enroulées de rubans. On reconnaît le bon goût des dames roannaises qui, nous dit-on, en ont fait une question de coquetterie. Les drapeaux qui sont aux maisons sont des plus riches tissus de soie; la devise : *Vive l'Empereur! A Napoléon III!* est la seule que nous y lisons. La terrasse de l'hôtel de ville est pavoisée d'oriflammes tricolores et ornée de fleurs. En face de l'édifice est un arc de triomphe du même caractère que celui que nous venons de décrire plus haut. Nous lisons sur son fronton en forme de légende :

A Louis-Napoléon
Cœur de la ville de Roanne.

Aux abords du pont sur la Loire, limite de la commune de Roanne, est aussi un arc de triomphe de feuillages et de fleurs. Il porte à son sommet l'inscription suivante :

Prince,

Nos cœurs et nos vœux vous accompagnent.

L'hôtel de la sous-préfecture a pris une physionomie nouvelle. C'est là que S. A. I. doit passer la nuit.

Le bâtiment principal est au fond d'une cour, plantée d'arbustes et fermée par une grille sur mur à hauteur d'appui. L'ensemble est fort élégant. Sur la porte d'entrée, on lit :

A Son Altesse Impériale !

Vive Napoléon !

L'appartement du Prince est au premier.

Dans la pièce qui précède la chambre à coucher, et qui est peinte en fond vert semé d'abeilles, on voit, à gauche, un aigle couronné reposant sur l'Europe, avec cette légende au-dessous :

2 *décembre* 1805. — *Austerlitz.*

A droite, un autre aigle, surmonté d'une étoile et reposant sur la France, avec cette légende :

2 *décembre* 1851. — *Paris.*

Au-dessus de la chambre à coucher, on lit cette inscription :

Prince, vous avez sauvé la France!

Que Dieu garde vos jours!

Cette pièce est décorée avec une grande magnificence, sa tenture est en velours avec franges en or, et les chiffres L. N., les rideaux en soie et en mousseline.

Elle a une vue admirable sur le vaste jardin de la sous-préfecture, au fond duquel est une rue qui laisse voir la belle promenade du Phénix.

En sortant du rez-de-chaussée, sur le jardin, on se trouve sous une marquise qui conduit à gauche à la salle de bal, et à droite à la salle du buffet.

Ces deux pièces, également ornées, ont été construites pour la circonstance, mais en maçonnerie et avec une solidité telle, qu'on peut les considérer comme des salles définitives.

Les bâtiments sont richement illuminés ; et le beau jardin

de la sous-préfecture, éclairé par 5,000 verres de couleur et de nombreux appareils à gaz, présente un coup d'œil féerique.

Le bassin qui est au milieu des jardins est illuminé au moyen d'un appareil de gaz, en forme de serpentine, et entremêlé de fleurs. Des mâts et des banderoles tricolores ornent le jardin, ainsi que quelques statues placées dans les charmilles.

Tous les détails de ces dispositions ont été réglés avec autant de goût que d'activité par M. Cézan, sous-préfet de Roanne, secondé par M. Audra-Fauvel, maire de Roanne, avec l'habile coopération de M. Lescornel, professeur de dessin à l'école de la ville.

M. le préfet est venu plusieurs fois à Roanne pour se concerter avec ces deux magistrats, si dignes de sa confiance et de celle du gouvernement.

L'administrateur distingué à qui le gouvernement a confié le département du Rhône ne pouvait pas trouver un plus igne successeur. Ancien officier, M. Ponsard joint à une fermeté et à une franchise militaires des connaissances administratives étendues, beaucoup d'initiative pour toutes les améliorations, et le plus entier devouement au Prince qui' après avoir sauvé la France de l'anarchie, veut augmenter son ancienne prospérité, et lui donner ce bonheur qu'une longue paix peut seule assurer à une nation.

A quatre heures un quart, la voiture du Prince s'arrête sous l'arc de triomphe de la place de la Bouverie. C'est là que les autorités ont reçu Louis-Napoléon, à qui M. Audra-Fauvel, maire de la ville, a adressé l'allocution suivante :

« Prince,

« Je ne saurais longtemps retarder votre entrée solennelle dans notre ville : les vœux et les acclamations de mes concitoyens sont impatients d'éclater autour de votre auguste personne !

« Si nous restons trop au-dessous des ovations splendides qui ont signalé le passage de Votre Altesse à travers tant de villes plus opulentes, nous avons l'orgueil de vous offrir les mêmes élans de reconnaissance et de dévouement.

« Prince, je suis fier de la précieuse prérogative qui m'appelle

à l'honneur de vous présenter les respectueux hommages du conseil municipal et d'acclamer au nom de mes concitoyens la bienvenue du sauveur de la France !

« Nous rendons grâces, Prince, à votre main puissante qui a fondé la paix et la sécurité après tant de secousses et d'orages ! Nous vous demandons aujourd'hui, avec le concert unanime des voix de la nation, la consécration indéfinie de votre pouvoir. La Providence n'a guidé la haute sagesse de l'héritier de l'Empereur que pour lui confier à jamais les destinées de la France.

« *Vive Louis-Napoléon !* »

Le Prince a fait son entrée, précédé d'un détachement de gendarmerie à cheval ; d'un piquet du 4ᵉ léger, colonel et musique en tête ; entouré d'une cavalcade d'honneur formée par les jeunes gens de l'arrondissement. Les dragons fermaient la marche ; la société musicale de Roanne faisait retentir les airs de ses fanfares.

Les cris mille fois répétés de : *Vive Napoléon ! Vive l'Empereur!* qui avaient accueilli le Prince à son arrivée, l'accompagnent sur tout son chemin; les fleurs pleuvent autour de lui : c'est une véritable marche triomphale ! Cet accueil enthousiaste prouve que, parmi les populations industrielles et ouvrières, comme parmi les autres, le nom de Louis-Napoléon éveille de vives et profondes sympathies.

Les habitants de la Loire ont compris que le Prince s'occupait du sort des travailleurs autrement que par de vaines et stériles promesses, et qu'en se rendant parmi eux il venait étudier par lui-même le moyen de donner un plus grand essor encore à l'industrie nationale ; ils sentent que la prospérité qui commence à renaître sur tous les points du département est son œuvre.

Les habitants de la Loire, d'ailleurs, se rappellent avec fierté que le département a payé noblement son tribut aux grandes batailles de l'Empire, et que c'est dans son sein que se recrutait l'ancien 4ᵉ léger, sur le drapeau duquel l'Empereur avait inscrit cette légende : *Bravoure et discipline.*

Par une coïncidence frappante, c'est le 4ᵉ léger actuel qui

partage aujourd'hui avec les pompiers de la ville le service d'honneur auprès du Prince.

Plus de deux cents prêtres en surplis, avec croix et bannières, ayant à leur tête M. Dubost, curé de Saint-Étienne, la principale église, attendaient au passage le chef de l'État, qui est descendu sur le parvis. M. le curé lui a adressé l'allocution suivante :

« MONSEIGNEUR,

« Le clergé de Roanne partage les sentiments unanimes et si bien mérités qui attirent toutes les populations sur votre passage. L'Église aussi aime à reconnaître dans la voix du peuple la voix de Dieu ; elle est heureuse d'offrir au Prince que la Providence a choisi pour sauver des grands dangers et protéger tout ce qui est bien, ses vœux sincères, ses bénédictions spéciales, ses félicitations empressées.

« Prince, que Dieu vous conduise de sa main sage et puissante, et qu'il vous donne les moyens d'accomplir dans la paix, pour la gloire et le bonheur de la religion et de la société, l'œuvre de salut que vous avez si noblement et si heureusement commencée. »

Le Prince a répondu par quelques mots de remercîments et de bienveillance ; puis il est remonté en voiture, au milieu des acclamations du clergé et de la population. Il est arrivé à cinq heures à la sous-préfecture.

Vingt-cinq jeunes personnes de l'élite de la société roannaise, vêtues de blanc, tenant chacune un bouquet à la main, étaient rangées circulairement sur le perron de l'hôtel, faisant face au portail devant lequel le Prince est descendu de voiture. Lorsqu'il est arrivé à l'escalier, mademoiselle Ernestine Audra, fille du maire, s'est avancée vers le Prince, et lui a offert un bouquet avec le compliment suivant :

« PRINCE,

« Daignez accepter, au nom de mes compagnes, l'hommage de ces fleurs choisies parmi les plus chères aux souvenirs de votre auguste famille.

« Prince, mes pensées s'unissent aux acclamations d'enthousiasme qui éclatent sur votre passage ; mais nos paroles affaiblies par l'émotion ne sauraient exprimer que le bonheur de votre bienvenue et notre respectueuse admiration. »

Le Prince, visiblement touché de cet accueil, a remercié l'orateur et lui a remis, comme souvenir, un écrin, qui renfermait deux brillants.

Après quelques instants de repos, S. A. I. s'est rendue en voiture découverte et sans escorte dans la commune du Coteau, jusqu'au point où le chemin de fer croise la route nationale. Elle voulait se rendre compte de l'importance de Roanne, au point de vue de ses communications. Le Prince était accompagné du ministre de l'intérieur, du préfet et du maire. Sa voiture allait au pas, et partout, sur son passage, éclataient les plus vifs transports.

Quoique l'on ne l'attendît pas au Coteau, la commune avait dressé à ses portes un arc de triomphe, et ses maisons étaient pavoisées. Louis-Napoléon a visité la *Providence*, établissement qu'ont élevé sur cette commune les cotisations des habitants, et que dirigent avec une remarquable sagesse les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Cette maison renferme un ouvroir pour les orphelins, des écoles de filles, des lits pour les malades, et une maison de retraite pour les vieillards des deux sexes. En revenant, le Prince a examiné le beau pont jeté sur la Loire.

Au retour de cette promenade, le Prince a reçu les autorités locales et des arrondissements de Roanne et de Montbrison, parmi lesquelles nous avons remarqué M. Lachèze, ancien député et président du tribunal civil de Montbrison; le conseil d'administration du chemin de fer, composé de MM. le colonel de Baudreuil, président, Pellassy de l'Ousle, Bécourt, Godard et Michelot, directeur secrétaire du conseil, et M. Bousson, ingénieur directeur de l'exploitation. Le Prince a exprimé à M. de Baudreuil le regret du malentendu qui l'empêchait de suivre le chemin de fer pour se rendre à Saint-Étienne, et l'espérance qu'il le parcourrait une autre fois.

Le conseil a saisi cette occasion solennelle d'appeler sa haute sollicitude sur ce chemin, tête de ligne.

Dans le cours de la réception, le Prince a remis la croix de la Légion d'honneur à MM. de Morges, maire depuis 1806

sans interruption ; Barban, conseiller de préfecture, secrétaire général de la préfecture ; et Deviry, médecin en chef de l'hôpital de Roanne.

A sept heures et demie, le Prince a réuni, dans un dîner de quarante-cinq couverts, MM. les généraux, les préfets de la Loire, de la Haute-Loire; le sous-préfet de l'arrondissement, le maire de la ville, l'inspecteur général du ministère de la police; le colonel Soumain, du 4ᵉ léger; le commandant Porion; d'Épagny, représentant le conseil général; de Champagny, représentant le conseil d'arrondissement; le comte de Morges, doyen des maires de l'arrondissement; le président du tribunal de commerce, le curé de Saint-Étienne et autres notabilités.

Pendant le dîner, la musique du 4ᵉ léger a joué : *Partant pour la Syrie*, l'ouverture de la *Muette* et l'air de *Lucie*; et les musiciens du régiment ont chanté plusieurs chœurs, entre autres morceaux le chœur du *Courage* et le boléro du *Roi du Vallon*.

Un bal, offert par la ville, et qui a réuni une société brillante, a terminé cette journée si bien remplie. Le Prince a ouvert le bal avec mademoiselle Audra, qui l'avait complimenté à son entrée à la sous-préfecture.

Le peuple et les pauvres ont eu leur part dans cette fête. Des jeux publics et gratuits, organisés par les soins du maire, ont commencé à l'entrée du Prince et dureront toute la nuit. Un second bal a lieu dans une salle construite sur la place de l'hôtel de ville, et illuminée de tous côtés.

Dès le matin, le maire avait fait distribuer des vivres aux indigents. Le Prince a voulu concourir au soulagement de ces infortunés par une somme qu'il a fait remettre à l'honorable M. Audra-Favel.

L'illumination est des plus resplendissantes. Nous n'avons pas vu une seule maison qui ait fait défaut à l'appel du maire. Nous distinguons surtout l'illumination de l'arc de triomphe de l'hôtel de ville, de celui de la place de la Bouverie avec ses transparents allégoriques qui sont du plus bel effet, et des

magnifiques jardins de la sous-préfecture, qu'enlace un triple cordon de lumières.

Le soleil, qui a reparu depuis midi, favorise particulièrement cette soirée, l'une des plus joyeusement animées et des plus merveilleusement étincelantes.

Roanne n'est pas restée en arrière des villes considérables que nous venons de parcourir !

CINQUIÈME JOURNÉE.

DÉPART DE ROANNE. — ROUTE DE ROANNE A SAINT-ÉTIENNE.

Roanne, 18 septembre, dix heures du matin.

Ce matin, à sept heures, les ouvriers des filatures de coton, des fabriques de calicot, de cotonnes (indiennes), de papier ; les députations des communes environnantes, avec bannières et drapeaux, sont rangés sur les promenades qui font suite aux jardins de la sous-préfecture. Ces promenades, formant un périmètre de vaste dimension, sont plantées d'arbres qui datent de 1804. Leur luxuriante verdure et leurs frais ombrages en font un lieu enchanteur.

Accompagné des ministres, du préfet et des autorités, le Prince s'y est rendu et a passé dans les rangs de cette armée de travailleurs qui l'a accueilli aux cris de : *Vive l'Empereur!* L'enthousiasme est à son comble.

A dix heures, Louis-Napoléon quitte l'hôtel de la sous-préfecture. Toutes les autorités l'accompagnent jusqu'à la limite de la commune de Roanne. Les formules manquent pour exprimer les manifestations qui se produisent sur son passage.

Près du chemin de fer, on aperçoit un arc de triomphe, élevé par les soins de M. Bousson, maire du Coteau et ingénieur directeur de l'exploitation du chemin de fer de la Loire.

Des mâts à banderoles tricolores, surmontés chacun d'un aigle, entremêlés d'arbres, et réunis par des guirlandes légères, garnissent toute la partie de la route nationale qui longe

la gare. Cette décoration, simple et de bon goût, produit un grand effet.

S. A. I. a pris la voie de terre. On attribue à un incident indépendant de la volonté de la Compagnie et de celle du Prince les motifs qui l'ont empêché d'emprunter la voie du chemin de fer de Roanne à Saint-Étienne. Il semble certain que, malgré des difficultés topographiques très-grandes et des plans inclinés de cinquante millimètres desservis par des machines fixes, l'exploitation du chemin de fer d'Andrezieux à Roanne se fait, depuis près de douze ans, avec une régularité et une sûreté telles, qu'aucun des neuf cent mille voyageurs qui y ont passé dans cet intervalle n'y a éprouvé d'accident.

Tout était prêt pour transporter le Prince et sa suite convenablement et sûrement.

M. le général comte de Castellane, le général Richepanse et le préfet de la Loire, accompagnés de M. Michelot, directeur, ont pris la voie de fer et attendront le Prince à son arrivée à Saint-Étienne.

Le chemin de fer dit de la Loire, de Roanne à Andrezieux, a été concédé en 1829 et mis en exploitation en 1833; celui de Saint-Étienne à Andrezieux, qui y fait suite, a été concédé en 1825. Ce sont les deux premiers construits en France. En parcourant cette voie, on s'aperçoit des progrès qui se sont accomplis depuis son établissement. Ce ne sont plus ces courbes savantes, ces pentes habilement ménagées, ces tunnels aux voûtes élevées, ces viaducs portés dans les airs, qui distinguent les nouveaux chemins de fer : le chemin, construit tantôt dans la plaine, tantôt à travers des montagnes escarpées, loin de rappeler les hardis travaux qu'exécute la science des ingénieurs, conserve quelques airs de ressemblance avec les anciennes routes que ce premier essai était destiné à détrôner.

Il y a dix ans, le service se faisait avec des chevaux. Aujourd'hui, il se fait avec des locomotives ou avec des machines fixes, dans toute son étendue. La construction, d'abord défectueuse, a été rétablie sur des bases qui offrent la plus parfaite sécurité.

Il est vrai que celui qui va pour la première fois sur cette ligne peut éprouver quelque émotion, surtout à l'endroit où est un plan incliné que l'on remonte à l'aide d'une machine fixe, établie sur le sommet de la côte, et que l'on descend en abandonnant les wagons aux lois de la pesanteur, modérée à volonté par les freins. L'ascension se fait avec une vitesse modérée, mais la descente se fait avec une rapidité presque effrayante. C'est quelque chose de saisissant que de se sentir emporté sur cette pente, à travers les rochers et les abîmes dont on aperçoit sous les pieds les menaçantes profondeurs, et de ne rien apercevoir qui imprime au convoi ce mouvement impétueux. Cela rappelle dans d'immenses proportions ces montagnes russes dont on a fait un jeu dans quelques jardins publics de Paris. Mais heureusement il n'y a du danger que les apparences. Tout est parfaitement calculé, et toutes les mesures sont prises pour prévenir les accidents.

Le chemin de fer traverse, du reste, un pays extrêmement accidenté, et les travaux de sa rectification seraient très-considérables.

La Compagnie est en instance pour obtenir de l'État les ressources nécessaires pour les effectuer. Quand cette lacune sera comblée, et que les soixante-six kilomètres entre Roanne et Saint-Germain-les-Fossés, concédés à la Compagnie d'Orléans par le décret du 27 mars 1852, seront construits, il y aura un chemin de fer continu de Paris et de Nantes à Givors, Lyon, Marseille et Toulon par le Bourbonnais. L'attention du chef de l'État a été appelée sur cette question, qui intéresse vivement le département de la Loire, et sa haute sollicitude n'y fera pas défaut.

La route que parcourt le Prince suit à peu près la même direction que le chemin de fer.

Partout sur son passage, à Neulise, à Feurs, à Montrond, à la Gouyonnière, les populations des campagnes environnantes s'étaient agglomérées pour le saluer, elles aussi, du cri de : *Vive l'Empereur!* qui sera bientôt le cri de ralliement de la France entière.

Partout des arcs de triomphe sont dressés, même dans les

lieux où il ne doit pas s'arrêter; en vain dit-on aux habitants que le Prince ne fera que passer, ils n'en persistent pas moins dans leur œuvre: chacun veut apporter sa branche pour l'arc triomphal.

On approche de Saint-Étienne, et le paysage prend un aspect qu'on ne trouve nulle part ailleurs en France. Rien d'extraordinaire comme le spectacle qu'offrent ces campagnes. Au loin, sur les hauteurs, on aperçoit, entre d'épais massifs de verdure, d'élégantes et même de somptueuses villas. Mais-là, dans ces retraites que s'est ménagées le riche industriel de Saint-Étienne, se sont retirés toute la fraîcheur et tout le calme des champs. Autour de la route, dans la plaine, la terre est nue, aride, noircie par la poussière du charbon. Par intervalles, on aperçoit de vastes amas de houille, qui brûlent lentement et se transforment en coke, en laissant échapper une épaisse fumée. De distance en distance s'élèvent, comme de noirs obélisques, les hautes cheminées des usines. De toutes parts on entend le bruit strident des marteaux qui tombent sur les enclumes.

Celui qui, une fois, a passé de nuit dans cette étrange contrée garde toujours le souvenir de ces vastes fournaises brûlant à tous les horizons, autour desquelles s'agitent les fantastiques silhouettes des charbonniers et des forgerons. Il lui a semblé traverser ces côtes désolées, où l'imagination des poëtes avait placé les cyclopes, et marcher à la lueur des étincelles de Lemnos. En voyant ce sol brûlé, ravagé, sans végétation, perdu pour la charrue, ce ciel qu'obscurcit une éternelle fumée, en écoutant ces bruits formidables, on se croirait sur une terre maudite. Il n'en est rien pourtant. Ce sol renferme dans ses profondeurs des richesses inépuisables. Ce sont les houilles qu'il recouvre qui ont fait du département de la Loire l'un des pays les plus industrieux du monde. Ce sont elles qui ont permis de prendre ses immenses développements à Saint-Étienne, le Birmingham français.

MM. le général comte de Castellane, Ponsard, préfet du département, Eugène Janvier, sous-préfet de l'arrondisse-

ment de Saint-Étienne, le général de Tournemine, inspecteur général de l'artillerie, en tournée, le général de Richepanse, commandant le département; les députés de la Loire, MM. Balay de la Bertrandière, Desmarets, Bouchetal de la Roche, auxquels s'étaient joints MM. Janvier de la Mothe, député de Tarn-et-Garonne, et le marquis de la Tour-Maubourg, député de la Haute-Loire, sont venus à la rencontre du Prince jusqu'à la Gouyonnière, limite de l'arrondissement de Saint-Étienne.

Avant d'arriver à la terrasse au pied de la montagne de Saint-Priest, une surprise attendait le Prince, qui en a paru vivement impressionné; elle constitue la partie saillante, originale, des fêtes de Saint-Étienne.

Les ouvriers de la Compagnie des mines de la Loire, à laquelle s'étaient joints, avec un empressement qui les honore, tous les concessionnaires des diverses exploitations de l'arrondissement, avaient érigé, dans une prairie bordant la route, en face de la carrière Saint-Priest, et sur le penchant d'une admirable vallée encadrée de montagnes, un magnifique monument à la construction duquel trois cents tonnes de charbon ont été employées.

On avait eu l'heureuse et ingénieuse idée d'offrir au Prince le spécimen d'une exploitation de mine. On a fait mieux : c'est un chef-d'œuvre qu'on a exécuté à son intention ; et s'il nous est permis d'interpréter ses impressions, c'est un chef-d'œuvre qu'il a admiré.

A droite et à gauche de la route, s'ouvrent deux galeries bâties de blocs de charbons; des trophées de même matière en décorent l'entrée.

La galerie à gauche, aboutissante à la carrière, simule une *fendue* boisée. Des lampes suspendues à la voûte éclairent, dans le fond, une statue de Sainte-Barbe, patronne des mineurs.

La galerie à droite conduit, par un plan incliné et quelques marches qui avaient été recouvertes d'un tapis, jusqu'à une tente dont nous parlerons tout à l'heure.

Quatre écussons avaient été placés aux quatre colonnes for-

mant pour ainsi dire le seuil de cette galerie ; ils portaient ces inscriptions rappelant les titres de Louis-Napoléon à la reconnaissance du pays :

Chemins de fer.
Crédit foncier.
Caisse des retraites.
Caisse de Secours.

Des deux côtés du plan incliné, une sorte de garde d'honneur était rangée sur deux lignes pour recevoir le Prince ; elle était composée d'ouvriers mineurs portant tous sur leur poitrine, comme signe et témoignage de leurs nobles services, la médaille de sauvetage. A leur tête était un ingénieur trois fois médaillé ; ils semblaient fiers, et avec raison, d'un tel chef.

Le Prince a été reçu par le conseil d'administration de la Compagnie générale des mines de la Loire, composé de MM. Jayr, ancien ministre, son président ; de la Hante, Rabb, de Rochetaillée, Morillot et autres, entourés de plus de six mille ouvriers mineurs. Le conseil l'a conduit dans l'intérieur de cette prodigieuse construction.

Au fond de ces décorations est disposée une vaste tente en soie blanche, recouverte en velours cramoisi et décorée avec magnificence d'écussons aux armes de l'Empire.

Cette tente très-spacieuse abrite la pièce capitale de la décoration des ouvriers mineurs. Un aigle de grandes dimensions, taillé dans un bloc de houille, s'élève sur un piédestal, recouvert de velours blanc et cramoisi, orné de crépines d'or.

Au fond de la prairie où est établie cette décoration, sont dressés des mâts élevés. Chacun d'eux porte un écusson sur lequel est écrit le nom des principales exploitations. Les ouvriers de chacune d'elles étaient rangés au pied de ces mâts dans l'ordre indiqué par les écussons.

Le Prince a passé devant le front de cette armée de travailleurs ainsi disposée, et devant les sœurs de charité attachées au service de l'exploitation des mines.

Les cris de : *Vive l'Empereur !* mille fois répétés l'ont ac-

cueilli. Les mineurs ont fait hommage au Prince, qui l'a agréé, de l'aigle en houille, qui sera transporté à Saint-Cloud.

M. Jayr, ancien ministre, président du conseil d'administration des mines de la Loire, qui avait reçu le Prince à son arrivée, lui a présenté M. Morillot, directeur des mines de Firminy, auquel le Prince a remis la croix de la Légion d'honneur ; et un vieil ouvrier mineur, Madignier, ancien soldat de l'île d'Elbe, auquel S. A. I. a également donné la croix ; au moment où le Prince attachait la décoration sur la poitrine de ce vieillard à cheveux blancs, les cris de : *Vive l'Empereur !* ont redoublé.

De ce point jusqu'à la ville de Saint-Étienne, c'est-à-dire sur un parcours de quatre kilomètres, ce n'est pas exagérer que de porter à quatre-vingt mille le nombre des personnes qui se pressaient sur le passage de S. A. I., et qui faisaient retentir l'air de leurs acclamations. La foule était telle, que la voiture a été obligée de prendre le pas ; c'était avec peine que l'escadron de dragons qui ouvrait la marche pouvait frayer un passage.

ENTRÉE DANS SAINT-ÉTIENNE.

Ordinairement, une ville se révèle par les dômes et les flèches qu'elle élève sur l'horizon. Saint-Étienne s'annonce par la vapeur épaisse, la brume noire et immobile qui l'enveloppe de toutes parts. C'est la ville de la houille et du fer.

Aujourd'hui, elle s'est faite brillante et coquette ; et si son activité est multipliée, ce n'est pas l'activité du travail, c'est celle de l'enthousiasme.

Un arc de triomphe monumental s'élève à l'entrée de la ville, sur la place Marengo. Il est orné à la fois du chiffre du Prince et des armes de Saint-Etienne ; il porte cette inscription :

A S. A. I. Louis-Napoléon !

A ses abords ont pris position le 4e régiment de dragons, colonel de Mésanges en tête ; deux bataillons des 7e et 21e régiments de ligne, et les pompiers de Saint-Etienne.

Cependant, cent et un coups de canon et les cloches des

églises, moins encore que les acclamations qu'on entend retentir au loin sur la route, annoncent l'arrivée du Prince. Arrivé sous l'arc de triomphe, où l'attendaient les autorités, il s'arrête au milieu des cris de : *Vive l'Empereur !* et M. Quantin, maire de la ville, lui adresse les paroles suivantes :

« MONSEIGNEUR,

« La ville de Saint-Étienne est heureuse de recevoir dans ses murs le Prince illustre, digne héritier du nom de Napoléon, à qui la France doit la paix et la sécurité.

« Veuillez agréer, Monseigneur, les hommages empressés de cette innombrable population qui se presse sur vos pas, avide de témoigner par ses acclamations la reconnaissance de tous pour l'homme qui a sauvé la patrie et assis sur une base inébranlable l'honneur et la prospérité du pays. »

Le Prince remercie en termes qui prouvent combien il est touché de l'accueil de Saint-Étienne. Puis, suivi des autorités, il se rend à l'hôtel de ville.

Sur tout le trajet, les maisons étaient décorées de fleurs et de guirlandes formées avec les plus riches rubans du pays. Nulle part, nous n'avons vu quelque chose de plus brillant et de plus élégant à la fois. Les fenêtres sont chargées de dames qui jettent des fleurs sur la voiture du Prince, pendant que la foule qui l'entoure fait retentir l'air des cris de : *Vive l'Empereur !*

Le général comte de Castellane et le général Richepanse étaient à cheval aux portières de la voiture de S. A. I., que précédaient immédiatement les musiques des communes, suivies de leurs députations, et les musiques des 4e dragons, 21e et 70e de ligne. Les acclamations ont redoublé lorsque le Prince montait sur le perron de l'hôtel de ville, d'où il a gracieusement salué les populations. Les anciens militaires, la gendarmerie à cheval et les dragons se sont rangés en bataille autour de l'hôtel. La façade de l'hôtel de ville est magnifiquement ornée de bannières des plus riches tissus d'or et de soie du pays ; un aigle est au sommet, enlacé dans une couronne de lauriers. Chaque fenêtre a sa devise, sa décoration particulière, ses fleurs et ses arbustes. Le grand perron est émaillé

de bouquets ; des tapisseries soyeuses couvrent ses larges escaliers.

Les marches de l'escalier intérieur, auquel l'on ne peut comparer, pour la grandeur architecturale, que le grand escalier du Conservatoire des arts et métiers, étaient aussi ornées de fleurs ; un aigle colossal, entièrement formé avec des armes ingénieusement disposées, couvrait le mur. Pour donner une idée de la composition de cet emblème, nous nous bornerons à dire que les grandes plumes étaient formées de sabres de cavalerie, les petites plumes de baïonnettes, et les autres parties de différentes pièces d'armes démontées ; de chaque côté de l'aigle étaient suspendues une croix d'honneur et une médaille militaire composées de la même manière.

Au premier étage, l'on apercevait d'abord une galerie d'armes historiques, formée en grande partie des acquisitions faites par la ville de Saint-Étienne au musée du maréchal Oudinot. Dix armures complètes de chevaliers étaient rangées contre les murs ; parmi elles, on remarquait, entièrement dorée, celle de Montecuculli, l'adversaire quelquefois heureux de Turenne, et celle de François Ier, le roi-chevalier, le vainqueur de Marignan. Sur le plastron de cette armure, tout en acier, on voit des salamandres jouant avec des Amours et cachant leurs têtes dans des corbeilles de fleurs, et, sur l'épaule droite, une salamandre lançant des flammes et des dards; une armure suisse, à bandes blanches, sur fond noir, fixait aussi l'attention par le fini de son travail.

Il y avait, parmi toutes ces armes curieuses, des arquebuses à rouet du dix-septième siècle, un pierrier et des bombardes du quinzième ; des coulevrines bavaroises du dix-septième et un fusil d'honneur légué à la ville de Saint-Étienne par le gendarme Petiot, à qui il avait été donné par le premier consul.

Les appartements que doit occuper le Prince dépassent, en élégance et en richesse, tout ce qu'on peut imaginer. L'or, le satin, le velours y font éclater de toutes parts leurs reflets brillants.

EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE STÉPHANOISE.

Au sommet de l'escalier intérieur de l'hôtel de ville, près des appartements du Prince, s'ouvre une galerie qui conduit aux salles où ont été exposés les produits de l'industrie.

Centre principal des intérêts industriels du département de la Loire, et l'un des foyers les plus actifs de l'industrie française, Saint-Étienne est fière à juste titre de ses manufactures d'armes, les plus célèbres de l'Europe ; de sa rubanerie si justement renommée, de ses lacets, de ses forges et hauts fourneaux, de ses verreries, de sa quincaillerie. Ces grandes branches d'industrie fournissent annuellement, d'après le dernier rapport de la chambre de commerce, pour plus de cent vingt millions de produits.

Le manque de temps n'a pas permis à ces différentes industries de se faire représenter complétement. C'est, en effet, depuis vingt-cinq jours seulement que la ville de Saint-Étienne a reçu l'assurance qu'elle posséderait le Prince dans ses murs, et ce délai était certes très-insuffisant pour offrir une représentation complète de toutes les branches d'industrie. Telle qu'elle est cependant, l'exposition offre un magnifique spécimen de la richesse et de la variété de fabrication de ce grand bassin industriel dont Saint-Etienne est la capitale.

Le Prince a visité cette exposition, et le rapide coup d'œil que nous avons pu y jeter ne nous permet que d'en rendre un compte incomplet.

C'est à Saint-Étienne que sont les plus belles fabriques d'armes et de coutellerie. Les eaux du Furens, qui passent au pied de la ville, ont, dit-on, des propriétés particulières pour la trempe de l'acier. Mais ce qui assure surtout la supériorité de sa fabrication, c'est l'abondance de la houille et du minerai.

Par un contraste qui étonne, c'est dans cette ville, que noircit incessamment la fumée de ses forges, que se tissent les rubans de soie les plus frais et les plus délicats. C'est là qu'ils reçoivent ce vernis glacé qui fait ressortir l'éclat des plus

vives couleurs. Ces deux industries, qui paraissent si opposées, marchent côte à côte; elles ne se nuisent en rien.

L'exposition renferme donc des produits de ces deux industries et forme le plus étonnant et le plus piquant des contrastes.

L'industrie des fers a exposé des pièces de grande forge : un mortier monté en fer, des cercles de roues de locomotive en acier trempé, et d'autres pièces importantes fabriquées à l'aide du mortier-pilon ; les faux en acier de MM. Jackson : enfin, des échantillons de tous les produits métallurgiques de l'arrondissement.

Parmi les produits des fabricants, l'attention des visiteurs était surtout dirigée sur un fusil d'une rare élégance et d'un fini parfait, sortant des ateliers de M. Flachat. Ce fabricant est l'importateur en France des pistolets de salon, branche qui a pris à Saint-Étienne une immense extension. Deux de ces pistolets, de forme orientale et richement ornés de garnitures en vermeil repoussé, enrichis de rubis et d'émeraudes. étaient surtout remarqués.

Les armuriers, appelés à concourir pour la confection d'un fusil d'honneur que la ville compte offrir au Prince, avaient tous exposé : et pour donner une idée des transformations que subit le fer pour en arriver à l'état de canon de fusil, on avait placé à côté l'une de l'autre des baguettes de fer d'abord brutes et isolées, puis soudées entre elles, puis tordues, ainsi par degrés jusqu'au dernier échelon de ce travail, c'est-à-dire. jusqu'à un canon de fusil entièrement terminé.

Dans une autre pièce, la rubanerie de Saint-Étienne, qui n'a point de rivale dans le monde, et que les ouvriers ont poussée jusqu'à l'art le plus perfectionné, avait exposé des spécimens de ses plus riches produits ; on y voyait, entre autres. des rubans représentant le Prince-Président, travail précieux que l'on avait fait fabriquer en souvenir de son passage dans la ville.

Cette exposition, qui marquera dans les annales de la cité de Saint-Étienne, a été organisée par les soins de la *Société*

industrielle, qui répand de nombreux encouragements dans toutes les branches d'industrie et stimule principalement, avec une rare sollicitude, l'activité et le génie inventif des ouvriers. M. Jalabert, directeur du musée de la ville, a dirigé avec goût et discernement le placement des produits.

RÉCEPTIONS. — FÊTES.

A six heures, S. A. I., entourée des ministres de la guerre et de l'intérieur, du préfet, du sous-préfet, des généraux Roguet, de Goyon, de Montebello, du colonel Fleury, et de ses officiers d'ordonnance, a reçu dans les magnifiques salons de l'hôtel de ville les corps constitués, les autorités et les anciens militaires.

Nous avons remarqué dans la réception MM. Balaye de la Bertrandière et Bouchetal-Laroche, députés du département; Janvier de la Mothe (de Tarn-et-Garonne), et le marquis de Latour-Maubourg (de la Loire). Plusieurs décorations ont été distribuées, et notamment à MM. Eugène Janvier, sous-préfet de l'arrondissement de Saint-Étienne ; Quantin, maire de Saint-Étienne ; Joussard, maire de Saint-Christo-en-Jaret ; Guillein, maire de Saint-Just; Dubois, chef de division à la préfecture ; Bouquet-d'Espagny, receveur des finances; Prost, mécanicien ; Tony-Rochette, sous-préfet de Brioude ; et Capert, commissaire central de police.

Le Prince a passé devant tous les maires et les députations rurales, qu'on porte à 2,000.

Puis, a eu lieu le dîner offert par le Prince aux principales autorités, et auquel ont été invitées plusieurs notabilités de l'industrie et des manufactures.

A neuf heures, Louis-Napoléon s'est rendu au bal que lui offrait la ville.

Il a ouvert le bal avec madame Quantin, femme du maire de Saint-Étienne ; il avait pour vis-à-vis M. le préfet du département de la Loire, dansant avec madame la baronne de Richepanse, femme du général commandant la subdivision militaire. Une seconde fois, dans la soirée, il a dansé avec madame Balay de la Bertrandrière, femme du député de l'arron-

dissement de Saint-Étienne ; M. le général de Saint-Arnaud lui faisait vis-à-vis avec madame la baronne de Richepanse.

Le Prince-Président s'est retiré à onze heures ; la fête a continué jusqu'à cinq heures du matin.

Pendant la soirée, toutes les maisons de la ville sont illuminées.

Cet air de fête, ces décorations, cette activité joyeuse, ont étrangement changé la physionomie de cette ville qui jamais ne se repose. D'ordinaire tout y retentit du bruit des instruments de travail : marteaux, limes, navettes, tout ce qui transforme le fer, tout ce qui tisse la soie ; nulle part on ne trouve une telle activité. Saint-Étienne n'est qu'une immense manufacture. Ses forges ne s'arrêtent jamais ; jamais ses métiers ne s'arrêtent. On travaille partout, jusque dans les flancs de la terre. Aujourd'hui est un jour exceptionnel, jour de repos donné tout entier à la joie de voir Louis-Napoléon.

Sous tous les terrains qui environnent la ville, s'étendent de vastes mines de houille, qu'habite la population hardie des charbonniers. Ces braves gens sont sortis aujourd'hui de leurs souterrains, et rien n'était pittoresque et énergique comme leurs démonstrations. Ces visages noircis avaient une expression que je ne puis rendre. On sentait que ces hommes, qui font un si rude et périlleux métier ; qui, dans leurs travaux aventureux, voient, pour ainsi dire, tous les jours la mort face à face, ont, dans leurs sentiments, quelque chose de sérieux et de profond. Il y a une sorte de religion dans leur enthousiasme.

L'on comprendra l'importance de ces manifestations en se rappelant que l'arrondissement de Saint-Étienne renferme deux cent mille habitants, qu'il est l'un des foyers les plus actif de l'industrie française, que les produits de la fabrication sont de plus de cent millions par an, que nulle part la population ouvrière n'est plus nombreuse, et n'avait été plus accessible aux fâcheux entraînements du socialisme.

L'adhésion enthousiaste obtenue par le Prince-Président est un gage précieux pour l'avenir.

SIXIÈME JOURNÉE.

Saint-Étienne, 19 septembre, onze heures du matin.

Saint-Étienne n'a pas quitté son air de fête. La nuit s'est passée dans les danses, et les manifestations recommencent ce matin.

Dès huit heures le Prince sort de l'hôtel de ville et va, par les rues de Foy et Chambon, visiter la manufacture d'armes. Après avoir parcouru cet important établissement, il a voulu remettre des croix et des médailles aux militaires qui y sont employés.

La manufacture d'armes, qui est devenue aujourd'hui l'un des beaux établissements de l'Europe, a son origine dans les temps reculés. En 1516, François Ier avait envoyé à Saint-Étienne l'ingénieur Virgile pour diriger la fabrication des arquebuses à rouet et des mousquets. Deux siècles plus tard, en 1717, un officier d'artillerie, M. du Saussoy, fut chargé, par le ministre de la guerre, d'organiser la surveillance de la fabrication. Il reçut le titre d'inspecteur, et l'on mit sous ses ordres un contrôleur. C'est à dater de cette époque que les armes de guerre commencèrent à être soumises à une visite plus exacte, et que leurs proportions furent déterminées par des règlements.

Pendant les guerres de la République et de l'Empire, la fabrication prit une extension prodigieuse. En l'an X, Saint-Étienne fournissait trente-six mille fusils par an.

En 1813, elle en fournit quatre-vingt-deux mille. Indépendamment de cette fourniture, une commande de cent mille fusils fut donnée aux entrepreneurs.

En 1814, les Autrichiens entrèrent à Saint-Étienne et détruisirent les armes qu'on n'avait pas eu le temps d'enlever.

La manufacture de Saint-Étienne est placée sous la direction d'un corps d'officiers d'artillerie qui dresse les devis, surveille les travaux, approuve les marchés des entrepre-

neurs. Après trente ans de service, les chefs d'atelier obtiennent de 250 à 480 fr. de pension, les simples ouvriers de 200 à 360 fr.

Pour donner une idée de la division du travail dans cette manufacture, il suffit de dire que, lorsqu'un fusil est terminé, il a passé par soixante-dix mains.

Après avoir visité la manufacture d'armes, le Prince s'est rendu sur la place de l'hôtel de ville, où a eu lieu la revue des troupes et des pompiers de la ville et de l'arrondissement. S. A. I. a passé dans les rangs, et a accordé à plusieurs militaires diverses marques de distinction. Les troupes ont ensuite défilé en faisant entendre les plus vigoureuses acclamations.

A dix heures, le Prince est parti de l'hôtel de ville pour aller entendre la messe.

De l'église primatiale, il s'est rendu au chemin de fer à travers les flots d'une population qni remplissait les deux kilomètres qui séparent la ville de l'embarcadère du chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon.

La gare était richement décorée. Le Prince y a été reçu par MM. Henri Boulard, Paul et Charles Séguin, administrateurs délégués du chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon, et Gervoy, ingénieur des mines et directeur de la Compagnie.

Des wagons et des voitures nouvelles doivent être inaugurés à l'occasion du voyage du chef de l'État. Le wagon qui lui est destiné est garni en soie et porte aux quatre angles quatre aigles d'or. La machine qui doit transporter le convoi est ornée de faisceaux aux couleurs nationales.

A onze heures, le Prince monte en wagon. Les volées des canons et des cloches et les longues acclamations du peuple saluent son départ.

TRAJET DE SAINT-ÉTIENNE A LYON.

Lyon, le 19 septembre, onze heures du soir.

Le chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon est le second qui ait été construit en France. Il traverse des montagnes ac-

cidentées qui séparent le bassin de la Loire de celui du Rhône. C'est dire toutes les difficultés qu'on a rencontrées pour son exécution. Sur un parcours de cinquante-six kilomètres, on trouve huit ou dix souterrains, dont deux de treize cents à quinze cents mètres. Des pentes de treize à quatorze millimètres sont remontées par les ingénieuses locomotives de M. Verpilleux. Ce chemin est celui de l'Europe sur lequel se fait le plus grand mouvement de marchandises.

Au sortir de la gare, un spectacle étonnant attendait le Prince. Un convoi de trois mille wagons, chargés de charbon et de coke, se déroulait sur les voies latérales. Autour se pressait toute une population qui avait voulu voir passer le train qui emportait le chef de l'État.

Bientôt le convoi s'enfonce sous les voûtes sombres du tunnel de Terre-Noire. Ce long souterrain, creusé dans le roc, n'a que la largeur nécessaire pour une voie. Rien de saisissant comme son passage. Le bruit des roues et de la machine se répercute sous ses voûtes avec un lugubre retentissement. Parfois, aux lueurs rapides que jette le feu de la locomotive, on aperçoit les larges coupures faites dans le roc, sur lequel suinte une éternelle humidité. Le cœur se serre dans ces ténèbres sonores, mais l'on se sent saisir d'un secret orgueil en songeant à la victoire que le génie de l'homme a remportée sur la nature par des travaux si hardis.

Au sortir du tunnel, à peine l'œil est-il habitué à la clarté du soleil, qu'on voit des masses de populations qui sont accourues au-devant de Louis-Napoléon. Les jeunes filles, vêtues de blanc, jettent des fleurs sur le cortége et unissent leurs fraîches voix aux voix mâles et vigoureuses des ouvriers qui font retentir les airs des cris de : *Vive l'Empereur!*

Jusqu'à Saint-Chamond, le pays a une étrange physionomie. On croirait marcher à travers les cratères d'un volcan. De toutes parts, la terre, entr'ouverte, laisse échapper les torrents de feu et de fumée de fournaises toujours ardentes. Autour de ces brasiers, sur les bords du chemin de fer, sur les haies, sur les rochers, ont pris place une foule de specta-

teurs, hommes, femmes, enfants, aux mains et aux figures noircies, population en harmonie avec le sol où elle vit, et dont les traits énergiques annoncent l'habitude des durs travaux. C'est une acclamation qui ne cesse pas et qui semble suivre le convoi dans sa course rapide.

A Saint-Chamond, renommé surtout pour la fabrication des lacets, autour d'un arc de triomphe construit avec les blocs noirs de la houille, à droite de la voie, se sont rangés le maire, le conseil municipal, le clergé, le juge de paix, en tête de la foule qui couvre une immense plate-forme.

Le Prince descend de wagon et passe en revue la garde nationale dont la musique salue sa bienvenue, les pompiers, les mineurs, les ferrandiers, les rubaniers, toute cette population industrieuse qui vit à Saint-Chamond, et qui a voulu avoir sa part dans ces éclatantes manifestations dont l'Élu de la nation est l'objet.

La marche continue, et, au sortir d'un long tunnel, on s'arrête de nouveau à Rive-de-Gier. On reconnaît encore là le département de la Loire. C'est toujours cette atmosphère imprégnée d'épaisse fumée, ce sol noir et calciné, ces hautes usines, cette austère sévérité du paysage.

Les autorités entourent S. A. I. La population se presse pour la voir. Le Prince accorde plusieurs croix d'honneur. Parmi ceux qui sont l'objet de cette distinction, nous nommerons MM. Godet et Petin, maîtres de forges et anciens ouvriers.

M. le ministre de l'intérieur présente particulièrement au Prince M. Verpilleux, ouvrier intelligent qui, par son travail et sa probité, a su conquérir, avec la fortune, la position la plus honorable parmi ses concitoyens.

Le Prince, avant de partir, s'est porté seul, et sans escorte, au milieu de dix mille ouvriers rassemblés pour le fêter. Sa présence parmi eux, sa confiance, sa noble simplicité, ont excité les plus vifs transports d'enthousiasme.

Le convoi traverse plus tard la concession des mines de la Grand-Croix. Les ouvriers quittent leurs fourneaux pour s'avancer sur la ligne et crier : *Vive l'Empereur!*

A Givors, on entre dans le département du Rhône. M. Fortoul, ministre de l'instruction publique, qui doit accompagner le Prince jusqu'à Bordeaux, est venu le rejoindre. Le préfet du Rhône, M. Bret, attendait S. A. I. avec M. Pelvey, secrétaire général de la préfecture, et les membres de la commission municipale et du conseil général. Un déjeuner somptueux, servi par M. Philibert, de l'hôtel de Provence et des Ambassadeurs (de Lyon), dans une salle ornée avec une grande élégance, et couverte d'arbustes et de fleurs, avait été préparé chez M. Henri Dugas, député et secrétaire du bureau du Corps législatif, l'un des plus grands industriels du pays. Le Prince a bien voulu l'accepter et s'est arrêté pendant vingt-cinq minutes. Le couvert était de quarante personnes. Après le déjeuner, M. Ponsard, préfet de la Loire, le général Richepanse, M. E. Janvier, sous-préfet de Saint-Étienne ont pris congé du Prince, et le convoi a pris la route de Lyon.

De Givors à Lyon, le chemin suit les bords du Rhône, et l'on aperçoit encore les traces d'une inondation récente. Des jardins maraîchers dévastés, des prairies couvertes de débris, des maisons dont les murs sont encore humides, attestent les ravages que la sagesse du Prince s'efforcera de réparer et de prévenir pour l'avenir, s'il est possible.

Enfin, les lointaines volées des canons et des cloches annoncent que l'arrivée de S. A. I. est signalée à Lyon.

ENTRÉE A LYON.

Quand on arrive à Lyon, pour la première fois, on est frappé de la magnificence de son aspect.

Vu de la gare de Perrache, Lyon donne immédiatement l'idée de son immensité.

La montagne de Fourvières, couronnée de ses deux tours, celle de l'Observatoire et celle de Notre-Dame, domine l'horizon, avec des maisons pittoresques, bâties comme sur les rapides gradins d'un amphithéâtre.

En face, les hauteurs de la Croix-Rousse, avec leurs clochers élancés et leurs maisons à dix étages, disposées de ma-

nière à ce qu'elles se dessinent de la base au sommet sous l'œil du spectateur ;

Au-dessous de ces deux sommets, la ville immense enfermée entre les deux fleuves, et dont on devine plutôt qu'on ne voit l'étendue ;

Sur la rive droite de la Saône, le long faubourg de Vaise; sur la rive gauche du Rhône, la Guillotière et les Brotteaux, dont on entrevoit les hauts édifices ;

Devant soi, le point de départ des deux quais du Rhône et de la Saône, ces deux grands fleuves qui viennent s'unir sous les murs de Lyon et dont les bords, chargés de monuments somptueux, semblent célébrer l'alliance ;

Cette ceinture de forts placés sur toutes les hauteurs et qui protégent la ville ;

Toute cette pompe de la nature et de l'art, éclairée par le splendide soleil du Midi :

Il y a là un spectacle qui toujours saisit l'imagination.

Mais aujourd'hui Lyon se présente avec une majesté nouvelle. Sur les clochers, sur les tours, sur les forts, sur les édifices, sur des mâts qui décorent les quais, partout flottent des drapeaux, partout se lisent les chiffres du Prince. Tout a des couleurs et une voix. Les maisons sont pavoisées, les cloches sonnent, les forts tonnent, les rues résonnent des bruits de la foule.

Une population, qu'on peut évaluer à trois cent mille âmes, est sur pied ; elle se porte en masse sur la place de la Préfecture, la rue Saint-Dominique, aux abords de la place Bellecour, sur la place de la Charité et sur toute l'étendue du quai du Rhône, au delà du pont de Perrache. Les quinze mille hommes composant l'effectif de l'armée de Lyon sont rangés en bataille sur ce parcours : la cavalerie, l'aile gauche appuyée d'une part sur la place de la Préfecture, et de l'autre sur la gare de Perrache ; l'artillerie avec ses batteries de campagne sur la place Bellecour ; le génie, dans les rues en face la place ; l'infanterie et les chasseurs de Vincennes sur deux files dans le reste des rues, de la préfecture jusqu'à la gare.

Un arc de triomphe, peint aux couleurs de la maison du Prince, est élevé au milieu du quai. Il est surmonté de l'aigle avec des décorations de bon goût. On lit de chaque côté :

Réduction de l'octroi.
Médaille militaire.
Pensions.
Suppression du bagne.
Réduction de la rente.
Crédit foncier.
Réduction de l'escompte.

Puis à droite :

20 *décembre* 1851 *et* 10 *décembre* 1848.

L'hôtel de la Compagnie générale des mines de la Loire, qui touche la gare, a autant de drapeaux et d'aigles que de fenêtres.

Autour de la gare sont réunis : le général comte de la Rue, en tournée d'inspection générale ; le général Forey, inspecteur général, venu du département de l'Ain, avec son aide de camp, M. Schmitz, pour présenter ses hommages au Prince; les généraux de division Herbillon, commandant l'infanterie, Morris, commandant la cavalerie, et les généraux de brigade Désorties, Dumontet, Mellinet, Gado; le colonel Griffon, commandant la place ; un brillant état-major d'officiers. Les colonels de chaque régiment sont en tête de leurs troupes.

La musique des régiments exécute par intervalles des airs militaires.

A deux heures et demie, le Prince entre dans la gare.

Une population immense, débordée comme le Rhône, inonde la presqu'île de Perrache, et s'accumule sur la longue route qui reste à parcourir pour arriver à l'hôtel de la préfecture.

Les cris de : *Vive l'Empereur!* éclatent dans la gare, où sont réunis les maires, les adjoints des arrondissements de Lyon, et la commission municipale, le conseil général du département, les chefs de la magistrature, et les généraux de l'armée de Lyon.

M. Bret, préfet du Rhône, à la tête des maires, présente au Prince, à sa descente du wagon, les clefs de la ville, qui sont sur un plateau d'or, en lui disant :

MONSEIGNEUR,

« J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse Impériale les clefs de la ville, les mêmes qui furent présentées à S. M. l'Empereur. Ses habitants seront très-heureux de vous prouver leurs bonnes dispositions et leur dévouement. »

Le Prince a répondu : qu'il était heureux de visiter de nouveau une cité qui fit un accueil si noble et si mémorable à l'Empereur, et qu'il était flatté du bon accueil de sa population.

Par un malentendu, M. Emile de Vauxonne, conseiller à la cour d'appel, et président de la commission municipale et du conseil général, n'a pu prononcer les deux allocutions suivantes, que nous sommes heureux de reproduire :

Au nom de la commission municipale de Lyon.

« MONSEIGNEUR,

« Pour la seconde fois vous voilà dans cette ville si dévouée à l'Empereur et que l'Empereur chérissait, dans cette grande cité que vous aimez et qui vous aime.

« Nous devons être heureux, nous le sommes, Monseigneur ; et pourtant nous vous demandons plus encore.

« Nous osons solliciter de Votre Altesse Impériale ce que nos devanciers sollicitaient de l'Empereur en 1805, et non sans bon espoir.

« Sur le coteau de la Vierge, emplacement du palais d'Auguste, ou dans la plaine destinée au palais du roi de Rome, qu'une résidence s'élève, pour vous, Monseigneur, au sein de notre ville ; et que, dans un prochain avenir, votre capitale du Midi puisse être quelquefois au moins le séjour du chef aimé et glorieux de cette France sauvée par sa résolution, son dévouement, son courage, régénérée par son action puissante et durable ! »

Au nom du conseil général.

« MONSEIGNEUR,

« Le conseil général du Rhône a l'honneur d'offrir à Votre Altesse Impériale un hommage de respect, de reconnaissance et de dévouement déjà inscrit dans l'une de ses plus récentes délibérations.

« Oui, Monseigneur, héritier de l'Empereur, sauveur de la France, élu de la nation entière, sans révalité et sans partage, votre pouvoir est à nos yeux fort d'une triple légitimité. »

Louis-Napoléon, étant sorti de la gare, a monté le superbe cheval alezan anglais *Philipps*, richement harnaché : selle, bride et sous-gorge d'ordonnance turque. Il porte l'uniforme de grande tenue de général de division. Le ministre de la guerre et le général comte de Castellane sont à ses côtés. Le cortége s'est dirigé vers l'hôtel de la préfecture dans l'ordre suivant :

Des détachements de gendarmerie à cheval et du 1er dragons ouvrent la marche;

Le ministre de la guerre et le général en chef de l'armée de Lyon, un peu en arrière du Prince ;

Les généraux Forey, Herbillon, Morris, Désorties, de Beaulieu, Dumontet, Mellinet, Richepanse, Gado; Cetty, intendant militaire; Viallet, Filhol de Camas, Duché et Lebreton, sous-intendants de l'armée de Lyon; l'état-major général de la division, les généraux aides de camp du Prince, ses officiers d'ordonnance et d'autres officiers supérieurs.

MM. les ministres de l'intérieur et de l'instruction publique, le ministre de la guerre du Piémont, le général de la Marmora, les maires et adjoints de la ville, le conseil général, les officiers de la maison civile du Prince, suivaient dans d'élégantes calèches préparées par la ville.

Le Prince s'est arrêté un instant sous l'arc de triomphe dressé au milieu du quai par la corporation des bouchers. De jeunes enfants, placés aux deux coins, lui ont jeté des fleurs. Le syndic de la corporation a remis à S. A. I. une adresse pour exprimer le dévouement des hommes dont il s'est fait l'interprète.

Sur toute cette longue ligne, les troupes portaient les armes, les tambours battaient aux champs et la musique militaire exécutait des fanfares.

Pendant le trajet, il n'y a eu qu'un cri, mille fois répété et par les troupes et par la foule, celui de : *Vive l'Empereur!* Les dames aux riches parures qui garnissaient les fenêtres agi-

taient leurs mouchoirs, jetaient des fleurs et mêlaient leurs applaudissements à ceux de la multitude. C'est au bruit de ces acclamations que le Prince est arrivé à l'hôtel de la préfecture.

A peine arrivé et avant la réception des autorités, le Prince a voulu remercier le peuple lyonnais des témoignages de sympathie dont il l'entourait. Il s'est présenté au balcon ; mais la foule était si grande, que l'autorité avait dû prendre quelques précautions pour empêcher de pénétrer jusque dans l'hôtel de la préfecture. Un escadron de dragons et un bataillon d'infanterie de ligne occupaient la place et maintenaient le peuple aux extrémités. Le Prince s'en aperçoit, fait donner l'ordre aux troupes de se retirer ; et aussitôt le flot se précipite jusque sous le balcon, en faisant entendre les cris mille fois répétés de : *Vive Napoléon! vive l'Empereur!*

RÉCEPTIONS.

A quatre heures, ont eu lieu les réceptions à la préfecture. S. E. Mgr. le cardinal de Bonald, archevêque, et son clergé ; les sénateurs, les membres du Corps législatif accourus à Lyon de plusieurs départements ; le général en chef et ses aides de camp, la cour d'appel, la commission municipale, le conseil général, les fonctionnaires publics et le corps des officiers ont successivement passé devant le Prince. L'honorable M. Jullien, directeur du chemin de fer de Paris à Lyon, inspecteur divisionnaire de ponts et chaussées, accompagné de tous les ingénieurs sous ses ordres, est venu à Lyon présenter ses hommages à S. A. I. Les insignes de commandeur de la Légion d'honneur ont été remis à Mgr. le cardinal de Bonald, et la croix de chevalier à MM. Guilloud, maire de la Guillotière ; Royer-Vial, conseiller de préfecture ; Menche, secrétaire général de la police de Lyon ; Bonnardet, membre de la commission des prisons de Lyon, et Fournel, ouvrier tisseur. M. le ministre de la guerre a présenté M. le général comte de la Marmora, ministre de la guerre, et M. Paleocapa, ministre des travaux publics, venus pour féliciter S. A. I. au nom du roi Emmanuel II. de Sardaigne.

A cinq heures, le Prince s'est rendu à l'archevêché. Mgr. le cardinal de Bonald lui a fait les honneurs de son palais avec une urbanité aussi digne qu'empressée. Son Éminence a conduit le Prince dans la chambre où l'empereur Napoléon a couché en 1815, et qui, depuis, n'a subi aucun changement, n'a été habitée par personne. Mgr. deBonald, en introduisant le Prince dans cette chambre, n'a pu se défendre d'une vive émotion, que tous les assistants ont partagée.

Une tente avait été dressée sous la terrasse du palais. Le Prince y a pris place et a assisté aux régates qui ont eu lieu sur la Saône. S. A. I. a remis elle-même les prix aux vainqueurs, au milieu des acclamations unanimes.

A six heures et demie, le Prince est rentré à la préfecture dans une élégante calèche attelée de six chevaux, qui a été mise à sa disposition par la société du Jockey-club.

Dans le même trajet, une pauvre femme qui, malgré la consigne, s'était précipitée vers la voiture de S. A. I. pour lui remettre un placet, a perdu l'équilibre et a été renversée. Témoin de cet accident, Louis-Napoléon a fait arrêter son cortége, et n'a repris sa marche qu'après s'être assuré que cet accident n'avait pas eu de gravité.

Le premier écuyer du Prince et l'un de ses aides de camp, M. le colonel Fleury, aimé de tous ceux qui le connaissent, a fait une chute de cheval dont les conséquences ne seront heureusement pas fâcheuses, mais qui ne permettra pas à l'honorable et fidèle colonel de continuer à accompagner S. A. I. dans le voyage.

Un dîner de soixante-dix couverts, servi par le grand artiste culinaire de Lyon, M. Philibert, de l'hôtel de Provence et des Ambassadeurs, a réuni soixante-dix notabilités civiles et militaires. Mgr .le cardinal de Bonald était à la droite, et M. le général de la Marmora, ministre de la guerre du roi de Sardaigne, à gauche du Prince. La musique militaire a exécuté des fanfares pendant le repas.

A neuf heures, le Prince va assister au feu d'artifice et à l'illumination de Fourvières.

FEU D'ARTIFICE ET BAL.

Le feu d'artifice était d'un effet entièrement nouveau. Il représentait une jardinière immense, dont la base était figurée par une ligne de feu placée au bas de la terrasse de la maison Caille, et dont les fleurs étaient remplacées par des flammes de Bengale, des feux étoilés et des fusées, le tout appuyé de détonations rapprochées et régulières de l'artillerie.

Dans la soirée, le Prince s'est rendu au bal qui lui était offert par la ville. La vaste salle du grand théâtre, qui est fraîchement restaurée, avait été décorée avec luxe. Au fond se dressait un trophée, orné d'aigles portant des couronnes impériales. Les feux d'innombrables bougies se mêlaient à ceux des lustres et des girandoles éclairées au gaz. Les loges, les galeries, les estrades, dressées dans le pourtour, étincelaient des brillantes toilettes de plus de huit cents dames qui avaient été invitées.

A l'entrée du Prince, la réunion s'est animée, les hommes et les dames se sont spontanément levés. Un immense cri de : *Vive l'Empereur!* a salué Son Altesse Impériale lorsqu'elle a pris place sur le fauteuil qui avait été disposé pour elle au centre de la première galerie.

Le Prince avait à ses côtés MM. de Saint-Arnaud, de Persigny et Fortoul, ses ministres. A l'extrémité opposée de l'estrade se trouvait le général piémontais, comte de la Marmora, et plus loin M. le général comte de Castellane. M. Bret, préfet du Rhône, M de Vauxonne, président de la commission municipale, les cinq maires de Lyon et d'autres personnages éminents appartenant à l'armée, à la politique et à l'administration, se trouvaient placés en arrière de cette première ligne.

Lorsque le Prince-Président s'est levé pour venir ouvrir le bal en personne, de nouvelles acclamations l'ont salué. Voici la composition du premier quadrille dans lequel il a daigné figurer et par lequel les danses ont été inaugurées.

Le Prince Louis-Napoléon, mademoiselle Bret; le général

Saint-Arnaud, madame de Contat; M. de Persigny, madame Durieu; M. Fortoul, ministre de l'instruction publique, madame Griffon; le général d'Herbillon, mademoiselle de Vauxonne; M. le Préfet, madame Morris; M. le général Forey, madame Deshorties; M. le général comte de La Rue, mademoiselle Duhamel.

Après ce premier quadrille, qui n'a pas été exécuté sans difficulté, à raison de la foule qui se pressait autour de l'étroit espace que les efforts de MM. les commissaires étaient parvenus à lui rendre libre, le Prince a fait le tour de la salle, en saluant avec affabilité les dames qui garnissaient les banquettes. Louis-Napoléon a encore assisté à un nouveau quadrille. Il s'est ensuite retiré au bruit des mêmes acclamations qui l'avaient accueilli à son entrée, pour aller prendre un repos si nécessaire après la fatigue d'un long voyage et d'une journée si laborieusement employée. Après le départ du Prince, les danses ont continué et se sont prolongées jusqu'à une heure du matin. On a remarqué que, pendant le bal, le Prince s'est entretenu longtemps avec M. Paléocapa, ministre des travaux publics du roi de Sardaigne.

SEPTIÈME JOURNÉE.

Lyon, 20 septembre (minuit).

Quelle journée! quel enthousiasme! quelles émotions! Que de choses à vous raconter! Quel événement que le discours prononcé par le Prince! et quels enseignements dans cette attitude de Lyon! Lyon est rentrée dans sa grande voie. Elle se montre fidèle à ses glorieuses traditions. Elle sent qu'elle est toute pleine des souvenirs et des bienfaits de l'Empire. Elle se rappelle que, la première, elle salua le vainqueur de l'Égypte qui venait arracher la France à l'anarchie, et que, plus tard, cité fidèle, elle l'accueillit à son retour de l'île d'Elbe. Elle sait que le grand homme releva dans ses murs les ruines qu'avait faites la Révolution, protégea son

commerce, ses arts, son industrie. Elle comprend que si elle voit aujourd'hui renaître la paix, l'ordre, la richesse publique, c'est à l'héritier de l'Empereur qu'elle le doit. Aussi quelles acclamations et quelles manifestations chaleureuses !

Ce matin, de bonne heure, toute la ville est en mouvement. Le son des cloches, le bruit du canon, les roulements du tambour, les fanfares guerrières, tout annonce la fête qui se prépare.

Une nombreuse députation d'ouvriers de la Croix-Rousse est présentée au Prince par M. Cabias, maire du 5e arrondissement. Le Prince a accueilli avec bienveillance ces braves ouvriers qui en garderont le souvenir.

Dès neuf heures du matin, la vaste place de Bellecour est occupée par les troupes qui prennent position pour la revue. L'infanterie, composée des 14e, 21e, 39e, 42e, 53e, 57e, 71e de ligne, et des chasseurs de Vincennes, est sous les ordres du général Herbillon ; la cavalerie est sous ceux du général Morris. L'artillerie, composée de deux batteries à pied et de quatre batteries attelées, est commandée par le lieutenant-colonel. Et toutes les troupes sous les ordres du commandant en chef.

De vastes tribunes, disposées du côté des tilleuls, sont occupées par les autorités locales et par un public nombreux et choisi.

Cette belle armée de Lyon, si bien commandée, si patriotique, si dévouée, occupait parallèlement les deux côtés de la place. Sa tenue était magnifique. Tous rivalisaient de zèle pour paraître dignement aux yeux de S. A. Impériale.

Le Prince est sorti de la préfecture à onze heures, suivi d'un brillant état-major; au moment où il débouchait sur la place Bellecour, l'armée tout entière l'a acclamé avec enthousiasme. Après avoir parcouru le front des lignes, le Prince est venu se placer en face de la statue de Louis XIV. Un temps superbe ajoutait à l'éclat du tableau saisissant que présentait en ce moment la place Bellecour, et qu'encadrait la foule qui se pressait aux abords, et qui mêlait sa voix à celle de l'armée.

Le défilé a commencé aussitôt. Il s'est effectué avec un ensemble parfait et un entrain impossible à décrire. Le Prince a conféré plusieurs décorations et médailles militaires.

INAUGURATION DE LA STATUE DE L'EMPEREUR.

Le défilé terminé, le Prince se rend dans le quartier de Perrache, où est placée la nouvelle statue équestre de l'Empereur, à l'endroit même où le grand homme avait projeté un palais pour sa résidence.

C'était à Lyon qu'était réservé l'honneur d'élever, la première, une statue équestre à l'Empereur. Cela devait être. Des souvenirs ineffaçables rattachent cette grande ville à l'histoire du grand homme. Lieutenant d'artillerie au régiment de la Fère, Napoléon Bonaparte tint garnison à Lyon. Général en chef de l'armée d'Italie, il s'y arrêta deux jours avant d'entreprendre cet immortel passage des Alpes, où notre armée effaça les traces laissées par les soldats d'Annibal.

A son retour d'Égypte, le vainqueur des Pyramides sentit dans ces murs les premières joies du triomphe, et en garda un tel souvenir, qu'il dit plus tard :

« Cette journée fut une des plus belles de ma vie. »

Après la bataille de Marengo, c'est encore à Lyon que commencèrent pour le conquérant d'Italie les premières ovations populaires. Les fêtes durèrent sept jours.

Empereur des Français, c'est de Lyon qu'il part pour aller prendre possession à Milan de la couronne de fer des rois Lombards.

Enfin, le 10 mars 1815, lorsqu'il revenait de l'île d'Elbe et que sa fortune était encore douteuse, c'est Lyon qui lui ouvre les portes de la France et qui l'accueille comme aux beaux jours de sa splendeur.

En décembre 1849, M. Jamme, négociant de Lyon, conçut le projet de consacrer ces souvenirs par l'érection d'une statue équestre de l'Empereur. Une commission fut formée l'année suivante, sous les auspices de M. Baroche, ministre de l'intérieur, et, au mois de juillet, la somme nécessaire était

entièrement souscrite. Confiée au talent de M. de Niewkerke, la statue équestre était terminée plusieurs mois avant les fêtes du 15 août, pendant lesquelles elle excita si vivement l'admiration.

La statue s'élève au milieu d'une place, qui s'appellera désormais : *Place Louis-Napoléon*.

Sur la place on a dressé une tente immense, pouvant contenir deux mille spectateurs. Une estrade et un fauteuil y sont disposés pour S. A. I. Vingt-quatre grands mâts, élevés de vingt mètres environ, et portant en écusson les lettres L. N., font flotter dans les airs d'élégantes banderoles. Quatre autres mâts gigantesques, de cent pieds de hauteur, portant d'autres banderoles lamées d'or, s'élèvent aux quatre angles de la statue. Celle-ci, placée au centre même de la place, repose sur le beau piédestal de marbre blanc, dont nous avons vu le simulacre à Paris. Un immense bloc de marbre de Beaujolais supporte ce magnifique ensemble, qu'entoure une grille en fer d'un harmonieux dessin, et portant douze aigles dorés. La statue est entièrement couverte d'un voile en soie bleue, parsemé d'étoiles d'or.

A partir de onze heures, le carré, formé par la place, était occupé par le bataillon des sapeurs-pompiers de la ville de Lyon ; les corporations ouvrières, drapeaux en tête, les enfants des écoles mutuelles d'instruction, etc., etc. A midi moins un quart, des détachements de tous les corps de la garnison viennent, en sortant du défilé de la revue, former une immense haie autour de la place, dont le centre reste libre.

A midi, le canon de Saint-Irénée annonce que le Prince quitte la place Bellecour ; bientôt un mouvement s'opère dans la foule ; des cris de plus en plus rapprochés se font entendre ; les tambours battent aux champs, les musiques éclatent, le voile tombe, et le Prince fait son entrée au milieu des transports de la foule innombrable qui couvre la place et anime toutes les maisons.

La statue qui vient d'apparaître est l'œuvre de M. le comte de Niewkerke. C'est la même qui a paru à l'exposition de

Londres, et dernièrement encore, aux Champs-Élysées, lors de la fête nationale du 15 août.

C'est dans son costume populaire, avec sa redingote grise et le petit chapeau traditionnel, que M. le comte de Niewkerke a représenté l'Empereur.

Une main arrêtant son cheval et l'autre placée sur son cœur, il semble dire aux Lyonnais : « *Lyonnais, je vous aime!* »

Cette statue, de quatre mètres soixante-cinq centimètres de hauteur, repose sur un socle en marbre recouvert d'une guirlande de lauriers.

Deux figures symboliques en ornent les deux faces latérales, la *Loi* et la *Guerre*.

En tête l'aigle impérial, aux ailes déployées, porte, avec les palmes et l'immortelle, la légende qu'il montre à la cité. De l'autre côté, l'*Industrie* et le *Commerce*, ces deux génies de la ville de Lyon, soutiennent la dédicace du monument : *A Napoléon*.

Sculptés dans le marbre et couvrant les parties circulaires du piédestal, des bas-reliefs nous montrent d'abord le Nord avec ses branches de sapin et ses drapeaux russes et prussiens, et les images des principaux faits accomplis dans cette contrée : *Eylau, Friedland*, la *Moskowa, Tilsitt*, etc.;

Le Midi, évoquant les souvenirs d'Italie et d'Autriche : *Arcole*, le *mont Saint-Bernard, Marengo*, etc.;

L'Orient, avec ses palmes et sa couronne de lotus, où sont gravés les *Pyramides*, le *Caire, Damiette*, etc.;

L'Occident, enfin, rappelant d'un côté Madrid, les adieux de Fontainebleau, et représentant de l'autre un Prométhée déchiré par un vautour, allusion douloureuse aux souffrances qui déchiraient le cœur de l'Empereur sur le rocher de Sainte-Hélène.

Un murmure d'admiration salue l'apparition de ce chef-d'œuvre de l'art.

M. le colonel Duhamel, maire du deuxième arrondissement de Lyon, et président de la commission chargée de faire exé-

cuter le monument, s'avance, suivi de ses collègues, et adresse au Prince les paroles suivantes :

« Monseigneur,

« C'est un bonheur pour la commission de la statue de l'Empereur de vous voir assister à l'inauguration de son monument. Votre présence est la récompense de ses soins et de ses efforts.

« Ce concours empressé, ces cris, ces élans de joie, Monseigneur, sont la réponse des Lyonnais à ces mots heureux que vous nous avez laissés en partant : *Lyonnais, aimez-moi !*

« L'Empereur, cette grande figure des siècles modernes, ainsi que tous ceux qui, comme lui, ont remué les masses et les ont fortement impressionnées, n'avait pas besoin des honneurs du marbre et du bronze pour le rappeler aux siècles à venir. L'Europe et l'Orient sont empreints de ses pas ; son nom est dans toutes les bouches, son image dans la plus modeste chaumière. Il vivra comme le temps, qui ne meurt pas.

« Notre statue est un hommage de reconnaissance.

« C'est ici, Monseigneur, non loin du cours qui porte le nom de Napoléon, que devait être élevé un palais pour le roi de Rome. Déjà les bases en avaient été jetées ; il existerait sans les douloureuses épreuves de 1814, et cette portion de la cité serait aujourd'hui riche et belle, quand tout y est encore à créer. Louis XIV, cet autre grand souverain, avait à Lyon sa statue ; l'Empereur devait y avoir la sienne.

« La pensée en était dans tous les cœurs ; mais il fallait, pour la faire éclore, une circonstance heureuse. Cette circonstance est apparue avec le 10 décembre. Des citoyens pleins de zèle et de dévouement et quelques vieux serviteurs se sont aussitôt concertés, et, aidés par votre gouvernement, ils vous offrent aujourd'hui le résultat de leurs efforts.

« OEuvre de M. de Niewkerke et de quelques artistes habiles de Paris, ce monument est à la fois digne du nom qu'il porte, digne de son auteur et digne de la cité à qui nous l'offrons.

« Une somme d'environ 30,000 francs, à prélever sur les fonds de réserve, pourrait être distribuée en livrets aux ouvriers lyonnais. La commission vous demande, Monseigneur, de le faire en votre nom, pour donner plus de prix à ce bienfait et le rendre plus cher encore.

« Comme l'Empereur, Prince, vous nous êtes apparu au milieu de l'orage, vous avez calmé la tempête ; rendu au pouvoir sa force, sans laquelle rien n'est possible ; ramené en France l'ordre et la prospérité. Grâces vous soient rendues. Poursuivant votre mission

providentielle, aîné de la religion, comme lui encore, vous moraliserez la nation, vous referez sa conscience perdue. Le pays vous devra une vie toute nouvelle; deux fois le beau nom de Napoléon aura sauvé la France et l'aura régénérée.

« Vieux soldat de l'Empire, j'ai eu l'honneur de voir l'Empereur et de lui parler; ce sont des souvenirs qui ne s'effacent pas, non plus que celui de ce jour, Monseigneur, et celui tout récent de Paris. C'est aux cris de : Vive l'Empereur! mille fois répétés, que nos aigles, autrefois, ont remporté la victoire; j'y étais, je m'en souviens. Soyez béni, vous qui nous les avez rendues. Héritier de son nom, soyez-le aussi de sa grandeur, comme de son affection pour nous et de l'amour d'une ville qui fut la première à reconnaître la légitimité de l'Empereur.

« Honneur donc à la mémoire du grand homme! et *Vive l'Empereur! vive son neveu le Prince-Président!* »

M. le comte de Niewkerke, qui assistait à la solennité, présente alors M. Mauguin, architecte du monument, à qui le Prince remet la croix de la Légion d'honneur.

Après avoir contemplé quelques instants ce nouveau gage des liens qui l'unissent à la population lyonnaise, le Prince se dirige vers l'estrade qui lui est réservée; là, debout, et d'une voix fortement accentuée, au milieu du plus respectueux silence, il a prononcé ces paroles mémorables :

« Lyonnais,

« Votre ville s'est toujours associée, par des incidents re-
« marquables, aux phases différentes de la vie de l'Empereur.
« Vous l'avez salué consul, lorsqu'il allait par delà les monts
« cueillir de nouveaux lauriers; vous l'avez salué empereur tout-
« puissant; et, lorsque l'Europe l'avait relégué dans une île,
« vous l'avez encore, des premiers, en 1815, salué empereur.

« De même, aujourd'hui, votre ville est la première qui lui
« élève une statue équestre. Ce fait a une signification. On
« n'élève des statues équestres qu'aux souverains qui ont ré-
« gné; aussi les gouvernements qui m'ont précédé ont-ils tou-
« jours refusé cet hommage à un pouvoir dont ils ne voulaient
« pas admettre la légitimité.

« Et cependant, qui fut plus légitime que l'Empereur, élu
« trois fois par le peuple, sacré par le chef de la religion, re-

« connu par toutes les puissances continentales de l'Europe, « qui s'unirent à lui par les liens de la politique et par les « liens du sang?

« L'Empereur fut le médiateur entre deux siècles ennemis, « il tua l'ancien régime en rétablissant tout ce que ce régime « avait de bon ; il tua l'esprit révolutionnaire en faisant triom- « pher partout les bienfaits de la Révolution : voilà pourquoi « ceux qui l'ont renversé eurent bientôt à déplorer leur triom- « phe; quant à ceux qui l'ont défendu, ai-je besoin de rappe- « ler combien ils ont pleuré sa chute ?

« Aussi, dès que le peuple s'est vu libre de son choix, il a « jeté les yeux sur l'héritier de Napoléon; et, par la même rai- « son, depuis Paris jusqu'à Lyon, sur tous les points de mon « passage, s'est élevé le cri unanime de : *Vive l'Empereur!* « Mais ce cri est bien plus, à mes yeux, un souvenir qui touche « mon cœur qu'un espoir qui flatte mon orgueil.

« Fidèle serviteur du pays, je n'aurai jamais qu'un but : « c'est de reconstituer dans ce grand pays, si bouleversé par « tant de commotions et par tant d'utopies, une paix basée « sur la conciliation pour les hommes, sur l'inflexibilité des « principes d'autorité, de morale, d'amour pour les classes « laborieuses et souffrantes, de dignité nationale.

« Nous sortons à peine de ces moments de crise où, les no- « tions du bien et du mal étant confondues, les meilleurs es- « prits se sont pervertis. La prudence et le patriotisme exigent « que, dans de semblables moments, la nation se recueille avant « de fixer ses destinées ; et il est encore pour moi difficile de « savoir sous quel nom je puis rendre les plus grands services.

« Si le titre modeste de Président pouvait faciliter la mission « qui m'était confiée, et devant laquelle je n'ai pas reculé, ce « n'est pas moi qui, par intérêt personnel, désirerais changer « ce titre contre celui d'empereur.

« Déposons donc sur cette pierre notre hommage à un grand « homme : c'est honorer à la fois la gloire de la France et la « généreuse reconnaissance du peuple; c'est constater aussi « la fidélité des Lyonnais à d'immortels souvenirs. »

Après ce discours, interrompu à chaque phrase par des frémissements unanimes, le cri de : *Vive l'Empereur!* a longuement retenti au milieu de la foule innombrable qui entourait le Prince.

Alors, l'hymne de *Machabée* (*Chantons victoire!*) a été entonné par la société des orphéonistes, groupée au pied de la statue; et ce chant grave et solennel, s'élevant dans un pareil moment, a produit une impression profonde sur la nombreuse assistance.

Trois vieux grenadiers de la garde impériale, âgés de soixante-quinze ans, décorés de la Légion d'honneur, ont été présentés à Louis-Napoléon, qui les a reçus avec sa bienveillance habituelle.

Au sortir de la tente, et après avoir félicité l'artiste éminent, auteur de la statue, le Prince a traversé les rangs des pompiers de la ville de Lyon et de plusieurs communes du département, entre autres de Sainte-Foix, Bregnais, Fregny, Vourles, Fontaine-sur-Saône, Villefranche; les municipalités de cent quinze communes, portant chacune leurs bannières; des élèves du lycée, des écoles des frères et municipales, communale protestante, israélite, et des écoles mutuelles. Puis, toujours suivi de son état-major de généraux et d'officiers supérieurs, ayant à ses côtés M. le général de Saint-Arnaud, MM. les généraux de la Rue et Forey, et le général de la Marmora avec son brillant uniforme sarde, il traverse le pont Napoléon, et, suivant la digue qui longe le Rhône, arrive au fort de la Vitriolerie, où son entrée est annoncée par une salve de coups de canon.

FÊTES A LYON.

Le fort de la Vitriolerie, de construction récente, en 1846, faisant face au fort Sainte-Foi, est un fort bastionné. Sa garnison est de huit cents hommes.

Le Prince a été reçu à l'entrée du fort par le colonel Griffon, commandant la place de Lyon, et par le colonel Chauchard, du génie, directeur des fortifications, qui lui a présenté le plan d'attaque et de défense du fort, le simulacre de l'opération qui allait être exécutée.

Les rives gauches du Rhône, en avant des fossés du fort. étaient couvertes d'une masse de spectateurs, avides de jouir du spectacle militaire qui se préparait. La rive droite du fleuve était non moins garnie de spectateurs, éloignés du théâtre de la petite guerre par les sévérités de la consigne militaire. Les maires et un grand nombre de fonctionnaires, munis de billets, sont arrivés en voiture. Les rives du fleuve, vues des hauteurs du fort, présentaient un coup d'œil pittoresque. On n'avait jamais vu pareille affluence.

Je ne vous raconterai pas les évolutions militaires, les marches et contre-marches, les embuscades et les sorties, les attaques et les défenses de ce combat, qu'à son ardeur on pourrait croire sérieux. Ce qui est clair pour le tacticien, est, pour le spectateur vulgaire, obscur et confus. Mais qu'importent les détails? Ce qui émeut dans ces grandes représentations militaires, c'est l'éclat des uniformes, c'est l'animation et la variété des mouvements, c'est le bruit de la mousqueterie, c'est le tonnerre du canon; c'est cette blanche fumée, pleine d'éclairs et de foudres, qui monte autour de la scène et fait ressentir quelque chose de l'impression des vrais combats. Sous ce rapport, comme sous celui de la précision des manœuvres, l'attaque du fort de la Vitriolerie a été admirable. Impossible d'imaginer un spectacle plus émouvant. Officiers et soldats ont mérité les éloges du Prince et les applaudissements des spectateurs.

A cinq heures, le Prince est rentré à la préfecture. Sur son passage, la foule continue à faire retentir les cris de : *Vive l'Empereur!*

Le Prince a voulu s'entretenir avec le savant ingénieur. M. Jullien, qui dirige avec tant de supériorité le chemin de fer de Paris à Lyon. S. A. I. a engagé M. Jullien et les ingénieurs attachés au service de la ligne à activer les travaux de la section de Châlon-sur-Saône à Lyon. L'honorable directeur a exposé au Prince l'état des travaux qui avancent rapidement.

Après cette conférence, Louis-Napoléon est monté en voiure et s'est rendu au palais Saint-Pierre, qui renferme le

Musée, où, avec les œuvres de grands maîtres français et étrangers, se trouve une galerie de tableaux des peintres lyonnais, due à l'administration de l'honorable M. Reveil, actuellement vice-président du Corps législatif; un musée de statues, de géologie et de minéralogie, de zoologie; la bibliothèque, qui contient vingt mille volumes, et l'École des beaux-arts, dont l'institution est de 1807.

Louis-Napoléon a visité avec intérêt ce palais, qui n'est la propriété de la ville que depuis 1805. C'était un monastère déjà célèbre, lorsque les Sarrasins le détruisirent en 732. Il fut relevé par ordre de l'empereur Charlemagne; sa construction actuelle remonte à 1667, elle est due à l'abbesse des bénédictines de Saint-Pierre. La ville n'a fait que l'approprier aux destinations qu'elle voulait lui donner. C'est le palais des sciences, des arts, du commerce et de l'industrie.

Le Prince a voulu voir l'exposition florale faite dans l'intérieur de ces vastes salles et cours. Les membres de la société d'horticulture lui en ont fait les honneurs. Un horticulteur exposant a offert au Prince une grappe de raisins. — « Je l'accepte, « a dit Louis-Napoléon, à la condition de la partager avec quel« qu'un. » Regardant autour de lui, il aperçoit un jeune enfant qui lui souriait avec une joyeuse sérénité; le Prince lui offre la moitié de son raisin, et l'enfant se met à l'égrener sans perdre de vue l'auguste main qui le lui avait remis.

Dans le cours de cette visite, à l'entrée, à la sortie du palais, le Prince a été chaleureusement acclamé des cris de : *Vive l'Empereur!*

Une autre ovation l'attendait le soir au grand théâtre, dans cette même salle où il avait reçu la veille un accueil si vif et si touchant. La représentation se composait d'un acte de *Fernand Cortès*, et du *Songe d'une nuit d'été*. L'espace compris entre les deux entrées de la première galerie, faisant face à la scène, formait une vaste loge, décorée aux quatre angles d'aigles enlacés dans des couronnes de laurier.

A neuf heures et demie, le Prince a été reçu par le directeur du théâtre, tenant de chaque main un flambeau à six branches

dorées, suivant le cérémonial en usage à Lyon; il était entouré de six laquais aux livrées du théâtre. Les échos de la salle ont retenti du même cri que la veille; le Prince, arrivé à sa loge, a salué à plusieurs reprises, et les acclamations ont redoublé.

Les allusions que contient le rôle de *Fernand Cortès* ont été saisies et vivement applaudies. A plusieurs reprises on s'est tourné vers la loge du Prince, en criant : *Vive l'Empereur!*

Louis-Napoléon est resté jusqu'à la fin, malgré les fatigues manifestes d'une journée laborieuse. Il n'a quitté le théâtre qu'à minuit, aux acclamations les plus unanimement populaires. Il est rentré à la préfecture par le quai du Rhône, suivi d'une foule empressée et enthousiaste.

HUITIÈME JOURNÉE.

Grenoble, le 21 septembre 1852 (minuit).

DÉPART DE LYON.

Ce matin, à sept heures, les quinze mille hommes de l'armée de Lyon sortaient de leurs quartiers et venaient prendre position sur toutes les rues que devait traverser le Prince à son départ pour Grenoble, fixé à huit heures. En un instant, la haie a été établie depuis la place de la Préfecture jusqu'à la Guillotière, en passant par la rue Saint-Dominique, la place Bellecour, la place de la Charité, le quai Monsieur. Infanterie, cavalerie, artillerie et génie étaient dans le même ordre de bataille qu'à l'arrivée du Prince.

La commission municipale de Lyon et son président, M. le conseiller de Vauxonne; les maires des cinq arrondissements, MM. Goiran, Duhamel, Guilloud, Cabias, Besson; le conseil général et M. Reveil, vice-président du Corps législatif, étaient réunis à la préfecture pour accompagner le Prince à la sortie. M. Pelvey, secrétaire général de la préfecture, remplaçait M. le préfet du Rhône, qu'un triste événement a empêché d'être à ce dernier épisode des fêtes de la ville : sa fille, dan-

gereusement malade depuis quelques mois, a succombé dans la nuit.

Le Prince a exprimé à ce haut fonctionnaire ses sentiments de condoléance.

A huit heures et demie, Louis-Napoléon est descendu dans la cour où étaient rangés les délégués de l'autorité. Le canon des forts a mêlé sa voix sonore aux sons pénétrants des cloches ; les tambours ont battu aux champs, et il a pris place dans sa voiture de voyage. Un vieillard en habit noir, qui se trouvait sur son passage, s'est prosterné et a embrassé sa main gauche ; un autre lui a présenté une pétition. Le Prince a interrogé chacun de ces interlocuteurs, et les a entendus avec cet esprit calme et bienveillant qu'on lui connaît.

M. le ministre de la guerre est monté à côté du Prince ; dans la seconde voiture étaient M. le ministre de l'instruction publique et le général Roguet; dans la troisième, les généraux de Goyon et de Montebello. Le colonel Fleury, souffrant d'une foulure au pied par suite d'une chute de cheval, est resté à Lyon, et n'a pu continuer le voyage.

Les officiers d'ordonnance ont pris place dans d'autres voitures.

M. de Persigny, ministre de l'intérieur, est monté dans l'une des voitures de la ville. Une voiture, attelée de six chevaux à la Daumont, avec jockeys poudrés à la Louis XIV, veste en velours vert et boutons d'argent, et quatre valets de pied, habillés aux armes de la ville, avait été disposée pour le Prince, qui a remercié la commission municipale de cette attention. Le cortége s'est mis en marche dans l'ordre suivant :

La voiture du Prince, les ministres, ses aides de camp ; M. Pelvey, faisant fonctions de préfet ; les députés au Corps législatif et les membres de l'autorité municipale, suivant dans une file de quarante voitures, attelées à deux chevaux, avec valets aux livrées de la ville.

La gendarmerie et les cuirassiers ouvraient la marche, qui était fermée par un escadron de cuirassiers. Les généraux de Castellane et de l'armée de Lyon, avec un brillant état-major,

étaient à cheval de chaque côté de la voiture du Prince, sur lequel est tombée une pluie de bouquets dans la rue Saint-Dominique. La population était moins nombreuse qu'hier; la pluie, qui tombait fortement et le départ d'un grand nombre sont les motifs de cette diminution de l'affluence d'hier. Mais elle était assez nombreuse, particulièrement dans la rue Saint-Dominique, et sur les places Bellecour et de la Charité. Dans l'armée comme dans la population, on saluait le passage du Prince par les cris de : *Vive l'Empereur!*

Les maisons de la rue Saint-Dominique étaient toutes pavoisées, et quelques-unes avaient placé à leurs fenêtres le portrait de Louis-Napoléon entouré de deux aigles et de fleurs.

Nous avons particulièrement remarqué l'hôtel de Provence et des Ambassadeurs et l'hôtel des Courriers, dont les balcons étaient décorés avec beaucoup de goût. Une pluie de bouquets et de couronnes de laurier vert tombait des fenêtres dans la voiture du Prince, qui en était littéralement remplie à son arrivée au quai du Rhône.

Les autorités de la ville avaient pris la résolution d'accompagner le Prince jusqu'à la limite du département du Rhône, à dix kilomètres. Au pont de la Guillotière, Louis-Napoléon a remercié ces honorables représentants de la cité, et a chargé M. le ministre de l'intérieur de transmettre à tous l'expression de sa satisfaction pour l'excellent accueil dont il a été l'objet.

M. le ministre de l'intérieur s'est acquitté de cette mission ; il est parti ce soir pour Paris.

M. le général comte de Castellane et M. Cotton accompagnent le Prince jusqu'à Valence.

M. le ministre de la marine, arrivé hier au soir à Lyon, est parti ce matin pour Marseille. Il va attendre le Prince à Toulon.

M. le général Alphonse de la Marmora, ministre de la guerre du roi de Sardaigne, et ses aides de camp ont été invités par S. A. I. aux fêtes de Marseille et de Toulon.

M. le chevalier Paleocapa, ministre des travaux publics du même royaume, et M. l'intendant général de Chambéry, qui l'accompagne, ont eu une audience du Prince et l'ont entre-

tenu de l'importante négociation des chemins de fer qui doivent unir la Savoie à la France.

Le séjour du Prince a été marqué ici, comme ailleurs, par de nombreux actes de bienfaisance. Une somme de quinze mille francs a été laissée pour les pauvres de la ville. Déjà la ville, pour se conformer à ses intentions, avait fait distribuer des secours, des primes et des récompenses; savoir : 1° une somme de trente mille francs, prélevée sur les caisses municipales et destinée au bureau de bienfaisance ; 2° une somme de vingt-cinq mille francs, votée par la chambre de commerce en primes à inscrire sur les livrets des ouvriers, désignés par elle, aux souscripteurs de la Société de secours mutuels ; 3° une somme de quarante mille francs restée disponible sur les fonds de la statue.

La réception faite au Prince dans ces deux jours laisse bien loin celle de 1850.

Quod vidi testor. Témoin et narrateur impartial en 1850 comme en 1852, je dois dire que cette dernière est significative.

Lyon est une des villes qui ont eu le plus à souffrir des guerres civiles. A toutes les époques révolutionnaires, elle a cruellement payé sa dette de sang. Ses murs portent encore les empreintes des luttes qu'elle a subies. Son immense population, intelligente et laborieuse, mais inquiète, a toujours conservé quelque défiance pour tous les gouvernements. Emule de Paris, elle a toujours eu, elle aussi, son levain d'opposition; elle a voulu prendre sa part au renversement ou à l'ébranlement des gouvernements. Naguère encore, elle s'était laissée dominer par des factions ennemies de l'ordre social : et, sortie à peine des rigueurs de l'état de siége, on pouvait craindre que les idées d'ordre et de conservation n'y eussent pas encore pris la consistance qu'elles ont ailleurs.

Nous venons d'être témoin de manifestations entièrement rassurantes. La politique à la fois ferme et modérée du gouvernement de Louis-Napoléon, là comme ailleurs, a porté ses fruits. Lyon n'est pas seulement calme, il sent les avantages de

la paix et de la tranquillité que le chef de l'État a données au pays. Il lui en est profondément reconnaissant. Ces acclamations qui éclatent de toutes parts, ces manifestations, cet enthousiasme qui prend toutes les formes, qui décore les maisons, qui anime les visages, qui s'exhale en cris de : *Vive l'Empereur!* ces mots significatifs qu'on entend circuler dans les masses quand on s'y mêle, tout indique qu'une ère nouvelle commence, et que la seconde capitale de la France s'est ralliée avec bonheur au chef que le pays s'est donné et qui dirige si dignement ses destinées.

ROUTE DE LYON A GRENOBLE.

Depuis le faubourg de la Guillotière jusqu'à Bron, on rencontre à chaque pas des arcs de triomphe d'un caractère agreste. Ce sont souvent des chênes entiers, des sapins, des peupliers déracinés et transplantés sur les deux côtés de la route, avec tous leurs branchages, de manière à former des berceaux entremêlés de guirlandes de buis, de devises et de drapeaux.

Presque toutes les chaumières isolées sont également décorées de verdures et d'oriflammes tricolores. Les paysans travaillent encore au milieu de la nuit à mettre la dernière main à leurs préparatifs, et déploient dans ce travail un entrain et un zèle extraordinaires.

A Bron, le Prince a trouvé M. le sous-préfet et toutes les autorités de l'arrondissement de Vienne réunis autour d'un arc de triomphe portant ces mots :

Le département de l'Isère au sauveur de la France!

M. le préfet Bérard et M. Faugier, député au Corps législatif, ont remis au Prince les adresses de quatre cent cinquante communes qui demandent l'Empire.

Le Prince a remarqué un ancien capitaine d'artillerie, âgé de soixante-quinze ans, qui avait fait la campagne d'Égypte avec l'Empereur.

A Saint-Laurent-de-Mure, à la Verpillière, même concours, même empressement.

A Bourgoin, cent vingt-deux maires de l'arrondissement de la Tour-du-Pin, ayant à leur tête le sous-préfet et M. de Mépieu, député au Corps législatif, dix conseillers généraux, le conseil d'arrondissement, un grand nombre de prêtres, mille vieux soldats portant chacun un drapeau, et vingt mille habitants accourus des campagnes, ont acclamé le chef de l'État sous un arc de verdure portant l'inscription :

A l'héritier de l'Empereur!

La commune de Serrezin, du canton de Bourgoin, avait construit un arc de triomphe auquel était attaché un aigle vivant. Cet arc de triomphe portait cette inscription :

Son nom est gravé dans nos cœurs !

Quinze communes entières s'étaient réunies à Éclose, où étaient également dressés plusieurs arcs de triomphe ; et tous les ouvriers de la fabrique de soie de la Combe-des-Éparres s'étaient portés à la rencontre du Prince.

Les cantons de Beaurepaire, de la Côte, du Grand-Lemps et de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs s'étaient rendus à la Frette. Tous les sapeurs-pompiers, musique en tête, étaient présents, sous le commandement de M. Vital-Berthin, membre du conseil général. L'affluence des habitants et des étrangers était immense ; il y en avait jusque sur les toits et sur les arbres. On avait construit une foule d'arcs de triomphe où on lisait :

Vive Napoléon! vive l'Empereur! vive l'Élu du peuple!

Une inscription portait :

En 1815, *les habitants de la Frette ont fraternisé avec les soldats de l'Empire.*

L'élan était si vif, que le Prince s'est arrêté longtemps à la Frette ; il a prié les maires de remercier les populations de leurs chaleureuses sympathies, et de leur dire combien il était touché de retrouver les souvenirs de 1815 si vivants parmi eux. Au moment où Louis-Napoléon quittait la Frette, un jeune enfant, en costume d'ange, et placé sur un arc de

triomphe, a lancé des fleurs dans sa voiture. Le Prince lui a jeté un bracelet. S. A. Impériale a rencontré en cet endroit un vieux soldat de quatre-vingt-trois ans qui, infirme et perclus, s'était fait transporter sur la route dans un fauteuil, afin de crier une dernière fois *Vive l'Empereur!*

A Rives, où M. Mercier, sous-préfet de Saint-Marcellin, l'un des jeunes administrateurs les plus courageux et les plus intelligents, s'est joint au cortége, le Prince a été acclamé avec une nouvelle énergie par la compagnie des sapeurs-pompiers, les cinq cents ouvriers de la fabrique de soie de Renage, et les cent ouvriers des forges de M. Gourju. Quelques pas plus loin, la même ovation s'est renouvelée devant la belle papeterie de MM. Kléber et Blanchet qui s'étaient signalés par un arc de triomphe très-remarquable.

Moirans était rempli d'une foule énorme au passage du Prince ; deux haies compactes se sont formées de chaque côté de la route, sur toute l'étendue de ce long bourg; et pendant tout le trajet, que Louis-Napoléon a fait au pas, ce n'a été qu'un immense cri d'enthousiasme qui s'est encore longtemps prolongé après le départ du Prince.

En approchant de Voreppe, la foule augmente à tel point qu'on pourrait se croire dans les rues populeuses d'une grande ville. La vallée de l'Isère forme un cadre sublime à ce tableau de mouvement et de vie. Les premiers froids impriment déjà à la verdure les teintes empourprées de l'automne; partout les hautins, si pittoresques, sont chargés de grappes noires qu'on voit pendre entre les feuilles roussies. Les chemins et les prés sont couverts de noix. Autour de la vallée se dressent des montagnes escarpées. Le ciel nuageux promet une belle journée, malgré quelques fines et courtes ondées. Ces grandes masses de vapeurs blanches qui se traînent aux flancs des rochers à pic ou en voilent les sommets semblent ajouter à la beauté de ce paysage grandiose.

Tous les maires des cantons de Saint-Laurent-du-Pont et de Voiron étaient accourus à Voreppe, où un arc de triomphe, précédé d'une douzaine de grands sapins, disposés en

avenue, avait été construit sur la Roize. Toutes les maisons du Fontanil étaient décorées par des ifs de verdure reliés entre eux par des guirlandes de buis ; Saint-Robert présentait la même disposition. Au pont de la Vence, la ferme-école avait construit, avec du blé et du raisin noir, un arc de triomphe dont la principale décoration était un tableau représentant l'Empereur et son neveu, au-dessus duquel se trouvait suspendue une immense couronne de fleurs, de laquelle s'échappait une colombe avec cette inscription : *Dieu l'a gardée pour toi.*

Enfin, tous les villages qu'on trouve sur la route de Grenoble et qui marquent les étapes du retour de l'île d'Elbe. semblent vouloir lutter de décorations, de verdure et de devises. Là on lit :

Ici l'Empereur a passé la journée du 9 *mars* 1815.

Ailleurs :

Ici les habitants se sont attelés à la voiture de l'Empereur.

Dans certains villages on allume des feux de joie ; ailleurs on illumine en plein jour. L'enthousiasme prend toutes les formes, et nulle part nous ne l'avons vu aussi ardent.

ARRIVÉE ET SÉJOUR A GRENOBLE.

Grenoble, cette belle cité, n'intéresse pas seulement par le magique spectacle de l'immense rideau de montagnes dont l'entourent les Alpes, par la richesse de la profonde vallée dont elle est ceinte, et par la variété de ses aspects pittoresques. Elle se recommande encore et surtout par la grandeur des souvenirs historiques qu'elle rappelle, souvenirs qu'aucune réception officielle n'a pu effacer, et qui lient indissolublement le nom de Grenoble à l'un des faits les plus merveilleux de l'épopée impériale.

On sait, en effet, quelle est la première ville qui accueillit, en 1815, l'Empereur à son retour de l'île d'Elbe. C'est à Laffrey, village situé à deux lieues de Grenoble, que la petite escorte de l'illustre proscrit se grossit du premier bataillon envoyé pour le combattre. *Mes enfants ne reconnais*

sez-vous plus votre Empereur? s'écria-t-il à l'aspect des troupes, et, à ce simple mot d'une grandeur antique, les armes tombent des mains et l'air retentit d'acclamations. Bientôt la petite armée, accompagnée des populations qui suivaient Napoléon ou volaient au-devant de lui, arriva à la porte de Beaune, sous les murs mêmes de Grenoble.

Il était huit heures du soir; on avait disposé une vigoureuse défense. Le peuple de Grenoble assistait en souriant à ces vains ouvrages, bien convaincu de leur inutilité. Le soir, quand il entendit dans la direction du faubourg Saint-Joseph les cris lointains qui annonçaient l'arrivée de l'Empereur, son enthousiasme ne connut plus de bornes. Il monte sur le rempart sans que les troupes qui l'occupaient songeassent à s'y opposer, et alors il voit seul, loin de son armée, et entouré seulement d'un groupe de montagnards de la Matésine, l'Empereur bravant la mort sans chercher à la rendre. Le moment était solennel et plein d'anxiété. On frappe à la porte, et une voix bien connue du soldat s'écrie : Ouvrez à votre Empereur, ouvrez à votre général!

Tout à coup, un mouvement qu'on croit remarquer dans la troupe, répand partout une panique soudaine, et la foule recule, laissant Napoléon exposé à la première balle qui voudra le frapper. Mais cette balle ne partit pas. A Laffrey, une voix avait crié : Feu! à Grenoble cet ordre ne fut pas même donné. Bientôt le peuple a honte de sa puérile terreur, et, passant subitement à l'audace, il s'élance vers la porte, qui s'ébranle sous les coups de hache et aux secousses répétées d'une pièce de bois, bélier improvisé, qu'on apporte à cet effet. Au moment où la porte allait céder, elle est ouverte par un officier, à qui les clefs avaient été remises; les lourds battants tournent sur leurs gonds, et l'Empereur, au milieu de l'ivresse générale de la garnison et du peuple, fit son entrée dans Grenoble, qu'il quitta deux jours après, pour continuer triomphalement sa marche sur Paris.

Le souvenir de ce grand événement est religieusement conservé dans le cœur de tous les Grenoblois. Une table de

marbre, scellée, en 1831, dans le mur de l'hôtel des Trois-Dauphins, où l'Empereur descendit, porte cette inscription en lettres d'or :

Napoléon a logé ici les 7, 8, *et* 9 *mars* 1815, *à son retour de l'île d'Elbe.*

Grenoble a conservé les traditions de 1815, elle est restée la ville napoléonienne. Sa position sur la frontière, à quelques pas des Alpes, lui rend encore plus chers tous les souvenirs qui se rattachent à la gloire de la patrie. Elle a gardé le culte du grand homme qui porta si loin l'honneur de nos drapeaux, et elle a été heureuse d'avoir une occasion de faire éclater ses sympathies pour l'héritier de l'Empereur.

Les préparatifs des habitants pour le recevoir dépassent, sinon par la pompe, du moins par la manifestation éclatante des sentiments d'admiration qu'ils éprouvent pour sa personne, tout ce que nous avons encore rencontré dans le cours de ce voyage. Aux fenêtres des maisons sont placés d'innombrables drapeaux et transparents, portant les inscriptions de : *Vive Napoléon III, à l'Empire, Grenoble toujours fidèle!* Les drapeaux et bannières des députations portent pour la plupart ces mêmes inscriptions.

Les préparatifs officiels le disputent en magnificence à ceux des autres villes. L'hôtel de la préfecture et le beau jardin public qui le précède, la porte de France, la grande Halle où a lieu le bal, et plusieurs autres monuments publics, offrent à l'envi les plus riches décorations.

Le jardin public précédant l'hôtel de la préfecture, et que domine d'une hauteur de mille cinq cents pieds le fort Rabot, offre un magnifique coup d'œil. Planté par le connétable de Lesdiguières, dont il entourait le palais qui est aujourd'hui l'hôtel de la préfecture, ce jardin est ombragé par d'énormes marronniers, d'un aspect imposant et reliés entre eux par des guirlandes en verres de couleur, alternant avec d'autres guirlandes de fleurs et de feuillage. Au centre de ces massifs est une statue d'Hercule en bronze, entourée des

mêmes décorations. A l'extrémité, vers la rivière de l'Isère. s'élève un magnifique arc de triomphe, par lequel le Prince entrera dans le jardin public.

L'hôtel de la préfecture est relié à ce jardin par une charmante avenue de fleurs et d'arbustes choisis, pour recevoir la partie la plus brillante des décorations. De distance en distance ont été plantées des colonnes, autour desquelles s'enroulent en spirale des pièces d'étoffes aux couleurs nationales, et que surmontent des aigles dorés. Des guirlandes de fleurs naturelles relient l'une à l'autre ces colonnes, et supportent d'énormes bouquets de fleurs artificielles, parmi lesquelles se jouent des rubans de verreries et de cristaux artistement disposés. Ce gracieux ensemble forme une avenue d'un effet magique, et se prolonge jusqu'à l'entrée de l'appartement du Prince.

Ceux-ci se composent d'une grande antichambre décorée de riches boiseries en style Louis XV, et précédant le grand salon de réception donnant de plain-pied sur le jardin avec lequel il communique par la grande porte d'entrée. Au fond est la chambre à coucher du Prince, richement décorée en tentures de soie cramoisie, parsemées d'abeilles et garnies de crépines en or. Le lit est surmonté d'un aigle en bois sculpté, d'une belle exécution. Six tableaux remarquables, provenant du musée de la ville, complètent l'ameublement de la chambre à coucher; ce sont: un portrait du doge, par le Tintoret; un paysage. par Hobbema; un portrait de jeune fille, par Terburg; un portrait, par Van den Eckhout, et un sujet religieux, par Paul Véronèse.

Dans les décorations de la ville, tout, depuis les inscriptions des arcs de triomphe et des maisons particulières, jusqu'à celles que portent les drapeaux des villes et des communes. tout rappelle l'Empire.

Une de ces inscriptions porte : *L'Empereur arriva à Grenoble le* 8 *mars, et les habitants vinrent lui apporter sur leurs épaules les portes de la ville. Aujourd'hui, elle offre à Napoléon III son cœur et son dévouement quand même.*

Sur les drapeaux, on lisait : *A l'Empereur, Grenoble toujours fidèle! A Louis-Napoléon, son immortel 2 décembre ! A Louis-Napoléon, notre empereur bien-aimé*; ou *A Napoléon III, empereur des Français*, ou encore : *A l'héritier de l'Empereur !*

A cinq heures et demie, l'artillerie du fort Rabot et celle de la Bastille, annoncent l'approche du Prince. Il doit entrer dans Grenoble par la porte de France. Depuis plus de deux heures, la foule immense qui encombrait les abords de cette porte, les quais et la route, sur plus d'une demi-lieue de longueur, faisait retentir l'air des cris de : *Vive l'Empereur !* Ces cris ont redoublé à l'arrivée du Prince. On remarque dans la foule des masses de montagnards descendus des cimes les plus escarpées des Alpes, tambour en tête et bissac sur le dos, amenant avec eux leurs enfants et leurs femmes, et dont les transports éclatent à chaque instant par les cris de : *Vive Napoléon! Vive l'Empereur !*

Rien n'égale l'enthousiasme des vieux militaires de l'Empire, qui sont très-nombreux dans ce département, et qui tous sont accourus à pied, à cheval, en voiture, sur des chars attelés de bœufs.

A son entrée, le Prince est en calèche découverte. A ses côtés sont : M. Arnaud, député au Corps législatif et maire de la ville de Grenoble, M. le général de Saint-Arnaud et M. le général de Castellane. Six voitures, dans lesquelles se trouvent M. le ministre de l'instruction publique, M. Sapey, sénateur : MM. de Voise et Faugier, députés au Corps législatif, et les autorités de la ville, suivent celle du Prince.

S. A. I., après avoir traversé, au milieu des plus vives acclamations, le pont de pierre et le quai, se rend au jardin public, où l'attendaient, dans l'enceinte de l'esplanade, les autorités civiles du département, la cour d'appel et les tribunaux en costume. Nous y avons remarqué également une nombreuse députation du conseil général des Hautes-Alpes, et de plusieurs conseils municipaux de ces départements.

Conformément aux traditions, S. A. I. a reçu les clefs de la ville, de véritables clefs de forteresse, sur un plat d'argent

En les lui présentant, M. le maire de Grenoble a adressé au Prince-Président quelques paroles de félicitation et de respectueux dévouement, auxquelles Louis-Napoléon a répondu par des remercîments pleins d'affabilité. Pendant ce court instant d'arrêt, la foule, poussée par son ardente curiosité, par un enthousiasme un peu irrévérencieux, a franchi les limites qu'un petit nombre de soldats était impuissant à garder, et s'est ruée, c'est le mot, sur la calèche impériale; en un clin d'œil elle a été si complétement cernée, pressée, écrasée par une masse de peuple criant à tue-tête : *Vive l'Empereur !* en agitant ses chapeaux, que la marche a été suspendue.

Le cortége, disloqué, en désarroi, a pu enfin se reformer et frayer un nouveau passage au Prince-Président, qui, debout dans la voiture, saluait en souriant et paraissait, à vrai dire, plus charmé qu'importuné d'un aussi vif enthousiasme.

Dès que la calèche a eu repris sa marche, le peuple a repris la sienne : hommes, femmes, enfants, abbés et paysans, tout ce monde court à travers l'esplanade comme saisi de vertige; il ne faut rien de moins que les murailles du rempart pour arrêter ce torrent, cette avalanche humaine.

Des groupes de jeunes filles, vêtues de blanc et placées aux abords de la préfecture, ont offert un bouquet au Prince, qui les a accueillies gracieusement. Louis-Napoléon est alors entré dans ses appartements, situés, comme nous l'avons dit, de plain-pied avec le jardin.

La grande fête de cette première journée a été le bombardement nocturne de la Bastille, par le fort Rabot : bombardement tout pacifique, où les fusées et les bombes d'artifice remplaçaient agréablement les terribles réalités de la guerre, tout en reproduisant à l'œil et à l'oreille une image exacte, mais fort embellie.

L'ennemi était censé maître de la Bastille qui couronne le sommet de la montagne, à cinq ou six cents mètres de hauteur, et domine le fort Rabot à courte distance et à mi-côte. Celui-ci devait écraser l'autre de projectiles et en chasser l'ennemi. Au milieu du vacarme de l'artillerie et de la fusillade étoilée,

on voyait, des quais de l'Isère et de toute la plaine, les airs traversés par des centaines de sillons de feu, sifflant, se croisant en tous sens, et retombant comme des bombes lumineuses. Tous les forts et la ville entière en étaient illuminés. A cette lueur on voit les bataillons monter à l'assaut et gravir les escarpements des rochers; on entend retentir les clairons et les tambours battre la charge; les batteries tonnent toutes à la fois; les feux du Bengale et les gerbes d'artifice simulent des incendies, des explosions de poudrières. La montagne semble un volcan en éruption. Tout à coup une immense traînée de poudre s'enflamme et court avec la rapidité de l'éclair, en suivant tous les zigzags, toutes les sinuosités des murailles, des bastions et des tours de la triple enceinte de la Bastille. L'immense forteresse se dessine en traits de feu; on dirait un château fantastique, infernal, apparaissant dans le ciel au milieu des ténèbres et des nuages de fumée.

Dans le même instant, au-dessus du fort Rabot triomphant on voit étinceler le chiffre impérial au centre d'une étoile, et du point culminant de la Bastille un magnifique bouquet s'élance dans les airs.

La foule énorme, amoncelée sur les quais de l'Isère, accueille ce magnifique spectacle par un long cri d'admiration et de : *Vive l'Empereur !*

Cependant un accident a empêché le succès d'une des pièces principales de cette belle conception pyrotechnique. Au moment de l'embrasement de la Bastille, un ballon devait emporter au-dessus de la ville un aigle lumineux, les ailes déployées. On a longtemps attendu, et vainement, son apparition : le ballon était déchiré.

Les illuminations, à Grenoble, ont été encore plus générales qu'à Lyon; presque toutes les maisons particulières étaient garnies de lampions.

Je ne parle pas des édifices publics, où le gaz et les verres de couleur étaient prodigués. Le pont suspendu, illuminé au gaz, a produit un effet merveilleux : celui d'un double berceau de feu reflété dans l'Isère.

Dans beaucoup de rues, les guirlandes de chêne et de buis traversent d'un côté à l'autre la voie publique. Les halles et les marchés se sont surtout distingués par un luxe extraordinaire de verdure et de fleurs.

Grenoble ne se souvient pas d'une pareille fête, et surtout d'une foule comparable à celle qui encombre ses rues ce soir.

NEUVIÈME JOURNÉE.

SÉJOUR A GRENOBLE.

Grenoble 22 septembre 1852 (minuit).

La journée a été magnifique d'élan et d'enthousiasme. Jamais Grenoble n'avait présenté le spectacle d'une telle animation. Dès la naissance du jour, les rues regorgeaient d'une population immense, la ville était sillonnée en tous sens par les députations des communes, précédées des conseillers municipaux, escortées des compagnies de sapeurs-pompiers. De tous côtés, on n'entendait que roulements de tambours, fanfares, harmonies militaires ; on voyait sur les places, les promenades, des milliers d'uniformes, dont un grand nombre se faisait remarquer par leur richesse et leur éclat. Il y avait dans la physionomie de la foule un mouvement, un entrain, un air de joie qui faisait présager que le 22 septembre allait être le complément du 21, c'est-à-dire une manifestation incessante, une perpétuelle ovation. C'est en effet ce qui a eu lieu. Plus de soixante mille témoins sont là pour affirmer que, d'heure en heure, l'énergie des sentiments napoléoniens est allée grandissant et s'est manifestée avec un ensemble et une force incroyables.

Les réceptions officielles ont commencé à neuf heures du matin. La cour, le parquet, les députés de l'Isère et des Hautes-Alpes, les membres du conseil général de ces deux départements, le clergé de Grenoble, celui de Gap, le conseil de préfecture, les sous-préfets du département, l'académie, les

tribunaux, les facultés, tous les chefs de service des administrations civiles et financières, les membres des conseils d'arrondissement, les maires, les conseils municipaux des villes et des chefs-lieux de cantons, et un grand nombre d'autres notabilités étaient réunis dans les grands salons de réception de la préfecture, qui étaient combles, lorsque le chef de l'État est sorti de son appartement pour recevoir leurs hommages.

A sa vue, un immense cri de : *Vive l'Empereur!* cri ardent, spontané, unanime, a éclaté et fait retentir avec force ces voûtes dorées, peu habituées à de telles explosions.

La cour d'appel en robes rouges a passé la première. M. Royer, premier président de cette cour, a adressé au Prince l'allocution suivante :

« PRINCE,

« Lorsque nos populations, si fières et si heureuses de vous posséder, se pressent sur vos pas pour vous exprimer leur reconnaissance et leurs vœux, permettez que les magistrats de la cour d'appel de Grenoble, qui s'associent à leurs joies et à leurs acclamations, offrent à Votre Altesse Impériale l'hommage de leur respectueux et entier dévouement, et la prient d'être convaincue qu'à l'amour de la justice et du devoir ils joignent tous l'amour du Prince qui a sauvé la France de l'anarchie, et à qui la France a confié ses destinées et remis le soin d'assurer son repos et sa prospérité. »

Le Prince a répondu qu'il comptait sur le patriotique concours d'une magistrature aussi éclairée que celle de la cour de Grenoble pour l'accomplissement de l'œuvre qu'il avait entreprise.

Le premier président a répliqué :

« Notre concours ne vous manquera jamais. »

Monseigneur de Bruillard, évêque de Grenoble, respectable prélat, âgé de quatre-vingt-trois ans, que ses vertus, sa tolérance et sa modération entourent de la vénération générale, s'est adressé en ces termes au Prince-Président :

« MONSEIGNEUR,

« Tandis que la ville de Grenoble s'estime heureuse de posséder dans ses murs l'Élu de la nation, le vainqueur de l'anarchie et le

sauveur de la France, le premier pasteur du diocèse et une partie de son clergé ont l'honneur si désiré de lui offrir l'hommage de leur respect, de leur dévouement et de leur gratitude.

« Eh ! comment ne serions-nous pas reconnaissants de tout ce que Votre Altesse a déjà fait pour la religion? L'édifice dédié à la patronne de la capitale rendu à sa religieuse destination, la création d'aumôniers pour les *dernières prières* en faveur des indigents décédés, l'établissement de prêtres pour le service des marins embarqués sur les vaisseaux de l'État, le projet arrêté d'améliorer le sort des prêtres que leur âge ou leurs infirmités mettent hors de service, la liberté d'action accordée à l'Église, dont elle fera usage pour le maintien du principe d'autorité et pour la soumission au gouvernement et aux lois : voilà de grands bienfaits auxquels ne cessera d'applaudir la religion reconnaissante.

« Monseigneur, nous continuerons, mon clergé et moi..... l'un des deux doyens d'âge de l'épiscopat français, qui ai assisté, en ma qualité de chanoine de la métropole de Paris, à un sacre d'impérissable mémoire, nous continuerons de faire monter au ciel nos vœux les plus ardents pour notre patrie et pour le prince auguste qui en est l'appui, l'espérance et la gloire.

« *Domine, salvum fac Ludovicum-Napoleonem.* »

Le Prince a répondu :

« Je suis bien touché des prières que la religion adresse pour « moi au ciel ; je suis bien touché de celles que fait entendre « la voix d'un prélat aussi vénérable que vous. Les efforts de « l'épiscopat, j'en suis certain, s'uniront à mes efforts pour « achever de pacifier la société. »

Monseigneur l'évêque de Gap et ses vicaires généraux se sont avancés vers le Prince. Le prélat lui a adressé les paroles suivantes.

« MONSEIGNEUR,

« Le clergé du diocèse de Gap, heureux de trouver l'occasion de manifester publiquement à Votre Altesse les sentiments qui l'animent, vous offre, par la bouche de son évêque, l'hommage de son respect, de son admiration et de sa vive reconnaissance.

« Attaché du fond de ses entrailles à la religion et à son auguste chef, il vénère en vous, Monseigneur, au dedans, le protecteur éclairé de cette religion sainte ; au dehors, le restaurateur généreux de l'illustre et immortel Pie IX sur le siége de Rome.

« Fidèle et dévoué à sa sainte mission de concorde et de paix,

le clergé des Hautes-Alpes a su, Monseigneur, à une époque toute récente, user de sa légitime influence auprès des religieuses populations de nos montagnes, et, dans la sphère de ses attributions, aider puissamment au maintien de la tranquillité publique, dans un département que devaient entraîner de funestes exemples de révolte et d'anarchie.

« Aujourd'hui, Monseigneur, que, grâce à l'énergie et à la sagesse de votre gouvernement, le calme s'est fait, nous n'avons plus qu'à remercier Dieu et à le supplier de répandre sur vous, Monseigneur, et sur les hommes éminents qui vous entourent et vous secondent, les lumières de cette divine intelligence qui forme les grands princes, élève les empires et les maintient glorieux et immortels. »

« Je sais, a répondu le Prince, combien le clergé que vous « dirigez a contribué à maintenir l'ordre et à raffermir le prin- « cipe d'autorité au milieu des populations des montagnes, « d'où je vous remercie d'être descendu pour me voir. »

Puis S. A. a ajouté :

« Permettez-moi de vous donner la croix de la Légion d'hon- « neur comme un témoignage des services que vous avez ren- « dus, et comme une marque de ma haute estime. »

M. Faugier, président du conseil général a dit :

« PRINCE,

« Le conseil général de l'Isère, en ouvrant sa session, a émis, pour la stabilité de votre gouvernement, un vœu qui reçoit une sanction éclatante des acclamations de nos patriotiques populations. Le Dauphiné se souvient et espère ; il se montre justement reconnaissant et dévoué à l'héritier de l'Empereur, à l'Élu de la nation qui porte si dignement, si glorieusement le grand nom de Napoléon : et nous, en mandataires fidèles, nous apportons à Votre Altesse Impériale l'assurance du concours le plus empressé et l'hommage de nos sympathies aussi vives que respectueuses. »

Ces allocutions, ainsi que les réponses du Prince, ont été suivies de longs cris de : *Vive l'Empereur* !

Les membres du consistoire de l'Église réformée ont été présentés au Prince, et lui ont offert l'hommage des meilleurs sentiments. Le Prince leur a répondu avec une parfaite bienveillance, et a terminé l'entretien par ces paroles :

« Quoique bon catholique, je saurai toujours maintenir et « défendre le grand principe de la liberté religieuse. »

Parmi les personnes reçues par le Prince se trouvaient MM. Sapey, sénateur, Faugier, Arnaud, de Voize et de Mépieu, députés de l'Isère, Faure, député des Hautes-Alpes; His de Butenval, ministre de France à Turin; le général de la Marmora, ministre de la guerre du roi de Sardaigne; le général Troti, commandant la division de Chambéry, et vingt officiers d'état-major et de toutes armes de l'armée sarde. Plus de six cents personnes de Chambéry et de Savoie sont venues à Grenoble pour voir le Prince et les ovations dont il est l'objet.

Le conseil général de l'Isère au grand complet, dans lequel on remarquait M. Martin (de l'Isère), ancien député de l'opposition sous la monarchie, ancien magistrat, avocat à Saint-Marcellin, justement considéré et aimé de tous, et complétement rallié au gouvernement de Louis-Napoléon; les juges de paix, les maires de plus de quatre cents communes, ont passé devant le Prince aux cris de : *Vive l'Empereur!* Louis-Napoléon a dit d'une voix forte :

« Messieurs, rien pour moi, et tout pour la France. »

Ces paroles significatives ont été vivement applaudies.

Le Prince a remis la croix de la Légion d'honneur à M. de Sieyès, directeur des contributions indirectes; à M. Lavaurs, chef de division à la préfecture, et à M. Labadie, secrétaire-archiviste de la place de Grenoble.

En sortant du salon des réceptions, le Prince a trouvé réunis sur son passage les membres du bureau de bienfaisance. les revendeuses de la halle qui lui ont offert des bouquets de fleurs. Le directeur de la ferme-école de Saint-Robert a fait porter dans une des salles de la préfecture une corbeille de tous les fruits cultivés par cet établissement; les raisins, poires, pommes, étaient de la plus belle qualité. Il l'a offerte au Président, en lui présentant ses élèves, tous en uniforme.

Le général Corréard a présenté au Prince un grand nombre d'anciens militaires. Nous avons particulièrement distingué les membres de la Société de la vieille armée de Vienne, qui portaient sur leur poitrine un large ruban tricolore auquel étaient attachées une rosette noire et une médaille représentant la tête de Napoléon au moment de sa mort, à Sainte-Hélène. Était aussi présent, nous assure-t-on, le soldat Varil, qui dit au petit caporal le fameux : *On ne passe pas!*

Le Prince a fait à tous ces braves l'accueil le plus charmant. Plusieurs sommes ont été distribuées à quelques-uns d'entre eux.

A midi, le Prince s'est rendu à cheval au polygone, en suivant les quais Napoléon, Créqui, cours Saint-André, chemin de Cane. Il avait à ses côtés MM. le ministre de la guerre, le général comte de Castellane, le général Bougourd-Delamarre, commandant la subdivision, plusieurs généraux en retraite, et MM. le vicomte Octave de Barral, ancien préfet du Cher, le comte de Barral, ancien aide de camp de l'Empereur, les généraux Roguet, de Goyon et de Montebello, de Menneval, Petit et Merle. Le général de la Marmora, le général Troti et d'autres officiers sardes étaient dans la suite. Beaucoup de ces officiers, qui n'avaient pu se procurer de chevaux, suivaient à pied.

Le polygone est dans l'isthme formé par le Drac et l'Isère à la jonction des deux vallées, l'une descendant vers Saint-Marcellin et l'autre montant vers Chambéry. C'est le centre de la belle vallée du Grésivaudan, d'une longueur de vingt-cinq lieues, la plus fertile et la plus riante de l'Europe.

Le Prince a admiré de ce point les beaux coteaux cultivés aussi haut que la nature le permet; puis des lignes de bois de sapin, des rochers nus et des glacières de trois mille mètres d'élévation, du milieu desquelles on distingue le fameux pic de Belledone. C'est de là que le hardi chasseur peut apercevoir, en même temps, à cinquante lieues de distance, le mont Ventoux, près d'Avignon, le mont Viso, le mont Cenis, le mont Blanc, toute la montagne de Tarare et le revers des montagnes d'Auvergne.

L'Isère n'est que le prolongement des gracieuses vallées de la Suisse : et je ne comprends pas que les étrangers ne les préfèrent pas à celles de nos voisins : la nature y est plus brillante et moins resserrée.

Une galerie circulaire de plus de cent mille spectateurs ajoutait à ce tableau de la plus riche nature une animation, un mouvement dont elle est habituellement privée.

C'est dans ce site enchanteur que le défilé de toutes les communes a eu lieu devant le Prince. Chaque corporation d'ouvriers peigneurs de chanvre, chamoiseurs, gantiers, avait sa bannière surmontée de l'aigle. Grenoble compte trente corporations ouvrières parfaitement organisées; elles ont un fonds commun qui sert à secourir les malades, les veuves, les orphelins de chaque membre ; elles se soutiennent pendant la vie et enterrent leurs morts avec une certaine solennité. C'est ici que se formèrent les premières associations de secours mutuels pour les ouvriers. Leurs statuts, institués par un maire de l'Empire, M. le baron Renauldon, ont servi de base et de modèle dans toute la France.

Puis venaient les communes du département et des départements voisins. Le déploiement régulier de toutes ces masses aurait duré si longtemps (on en aura une idée quand nous aurons dit que Vizille seul était représenté par quinze cents des siens), que le Prince a donné l'ordre de suspendre la marche, et il a lui-même passé au pas devant le front des colonnes. Dire les transports qui ont éclaté à ce moment serait chose impossible; chaque minute, chaque seconde, était marquée par un tonnerre d'acclamations. En parcourant les rangs, Louis-Napoléon s'est arrêté plus d'une fois pour écouter des demandes, entendre des suppliques, et il a adressé de touchantes paroles à de vieux militaires de la garde impériale, octogénaires et infirmes, qui s'étaient fait transporter au polygone sur des chariots de la montagne, revêtus des costumes avec lesquels ils étaient allés en Égypte, en Autriche, en Russie.

Le Prince, s'approchant de l'un de ces braves, ancien hussard de Chamborand, âgé de plus de quatre-vingts ans, l'a in-

terrogé avec bienveillance sur ses campagnes et lui a promis de prendre soin de ses vieux jours.

S. A. I. a passé la revue du 5e régiment d'artillerie, du 52e de ligne et du dépôt des chasseurs de Vincennes. Les troupes, comme le peuple, ont fait retentir l'air des acclamations les plus chaleureuses.

S. A. I. est rentrée à Grenoble par la porte de Bonne, après avoir passé sous un somptueux arc de triomphe que les habitants du Cours avaient élevé à l'intersection de cette promenade avec le chemin Berriat. On y lisait l'inscription suivante : 7 *mars* 1815, 22 *septembre* 1852; *les habitants du Cours n'oublieront jamais ces époques mémorables.* L'affluence qui se pressait sur les remparts et sur la route était telle, que l'avant-garde de l'escorte du Prince avait peine à obtenir que l'espace nécessaire pour le cortége fût dégagé. Les cris unanimes de : *Vive l'Empereur!* précédaient de loin le passage du chef de l'État, et le suivaient jusqu'à ce qu'on le perdit de vue. Un second et magnifique arc de triomphe l'attendait à l'entrée de la rue Saint-Jacques, dont le pavé avait été tapissé de verdure. Le trajet de cette rue, ainsi que celui de la rue Montorge, a été signalé par des acclamations frénétiques et par une véritable pluie de fleurs que les dames lançaient des fenêtres au-devant de l'Elu du peuple.

Avant de rentrer à la préfecture, le Prince est monté au fort de Rabot et au fort de la Bastille, où il a décoré un ancien militaire, portier-consigne du génie, qui avait assisté à la prise de Dresde.

Après cette visite, le Prince a voulu parcourir le quartier Saint-Laurent, habité dans sa presque totalité par la population indigente, et surtout par les gantiers, mégissiers et tanneurs.

Nul n'était prévenu de cette visite, et rien n'avait été disposé pour recevoir le chef de l'État; mais, à la première nouvelle de son approche, les ouvriers se sont spontanément réunis en foule, et le Prince a reçu une de ces ovations que l'on sent avec le cœur, mais que l'on ne peut décrire avec la plume. Les ouvriers ont dépouillé tous les pots de fleurs du quartier

pour en joncher le pavé de la rue. Les cris les plus énergiques de : *Vive l'Empereur!* ont retenti jusque sur la rive gauche, et le Prince est rentré dans ses appartements, escorté par le peuple, qui saluait en lui son Élu et le régulateur de ses destinées futures.

Le soir, après un dîner de quarante couverts, comme celui de la veille, auquel ont été admis les deux évêques, le premier président, les généraux sardes, M. Adolphe Perrier, conseiller référendaire de la Cour des comptes, et d'autres notabilités, S. A. I., accompagnée de ses aides de camp, des ministres de la guerre et de l'instruction publique, et de M. le préfet de l'Isère, est montée en voiture pour se rendre au bal qui lui était offert par la ville.

Au même instant, le signal venait d'être donné, pour l'illumination des montagnes, par quatre coups de canon et une étoile projetée perpendiculairement. Bientôt une flamme s'est élevée du plateau de Lans, et s'est rapidement propagée sur le flanc des collines; puis les pics se sont éclairés à leur tour. Au-dessus de Laffrey, où l'Empereur, rencontrant les soldats du 5e de ligne, leur montra sa poitrine nue en disant : *S'il en est un parmi vous qui veuille tuer son général, me voilà!* un vaste bûcher, formé de plus de mille fagots, jetait sur les nuages d'ardentes réverbérations.

Il eût été impossible de parvenir sur le sommet de la grande chaîne qui remonte le cours de l'Isère jusqu'à la frontière de Savoie; mais les montagnes de second ordre qui s'y rattachent étaient vivement éclairées; les habitants de Mariannette avaient donné à leurs feux la forme d'un N gigantesque; des quais de Grenoble, on apercevait distinctement un autre N colossal établi au sommet de l'église du petit village de Correnc. Les illuminations formaient comme un vaste incendie qui produisait, dans les sinuosités sombres des montagnes, les jeux de lumière les plus effrayants et les plus singuliers.

Il est à regretter que la violence du vent ait abrégé la durée de ce spectacle sans exemple; mais les foyers les plus considérables ont été consumés en moins d'une heure, et les

Alpes ont disparu dans leur silence et dans leur majesté.

Tout cela était d'un aspect sévère et grandiose, qui formait le plus heureux contraste avec l'illumination des rues de Grenoble, des monuments et du Jardin de ville, où des myriades de petites flammes blanches, légères et subtiles, se mariaient joyeusement aux verres coloriés et à de gracieux transparents ornés du chiffre de Louis-Napoléon.

Le Prince s'est rendu au bal, qui a eu lieu dans l'église de l'ancien couvent des jacobins, convertie en halle et marché aux grains depuis la Révolution de 89; il a passé par la place Saint-André, la rue Brocherie, la place Notre-Dame, la rue Vaucanson, la place Sainte-Claire et la rue Neuve. Dans toutes ces rues, envahies par la foule, les cris de : *Vive l'Empereur!* n'ont cessé de retentir, et ils ont redoublé devant les marchés de la place aux Herbes et de la place Sainte-Claire, que les dames de la halle avaient décorés avec luxe et illuminés à profusion. L'entrée de Louis-Napoléon dans la salle du bal, où il a été reçu par le maire, les adjoints et les membres de la commission, a été saluée par une explosion d'enthousiasme. La réunion était magnifique, et la salle ornée avec un excellent goût. On avait élevé pour S. A. I. une estrade tendue en velours pourpre, en face de laquelle un aigle aux ailes d'or déployait sa large envergure. Il y avait, aux deux extrémités de la salle, deux vastes estrades couvertes de jeunes femmes et de jeunes filles, parmi lesquelles on remarquait un grand nombre d'élégantes toilettes et de ravissantes figures.

A neuf heures et demie, le Prince a ouvert le bal avec madame Vendre, fille de M. le maire de Grenoble. Il avait pour vis-à-vis M. le préfet de l'Isère avec madame Alméras-Latour, femme du premier avocat général. MM. les ministres, le premier président, le procureur général, les généraux, figuraient dans le quadrille d'honneur.

A dix heures et demie, le Prince a quitté le bal, au milieu d'un redoublement d'acclamations, auxquelles le public qui stationnait en dehors de la salle s'est associé par des cris enthousiastes qui se sont prolongés jusqu'à ce que la voiture du Prince fût arrivée dans la cour de la préfecture.

DIXIEME JOURNÉE.

ROUTE DE GRENOBLE A VALENCE.

(Valence, le 23 septembre (onze heures du soir).

Ce n'est pas seulement par les ovations qu'il reçoit que le Prince marque son voyage; c'est aussi par les bienfaits que partout il laisse comme des souvenirs.

Avant de quitter Grenoble, il a remis à M. le préfet de l'Isère une somme de vingt-huit mille francs pour être ainsi répartie :

Dix mille francs pour les sociétés de bienfaisance de Grenoble; cinq mille francs pour les inondés; cinq mille francs pour les vieux soldats de Grenoble; cinq mille francs pour les vieux soldats et les pauvres des communes; deux mille francs pour le bureau de charité de Grenoble; mille francs pour les dames de la halle.

S. A. I. a accordé en outre cinq mille francs pour les travaux à faire au clocher de l'église de Lalbene; et cinq mille francs pour la construction des digues de la Roize.

Indépendamment de ces dons, le Prince a distribué, dans toutes les communes qu'il a traversées, des secours pour les indigents, aux maires, aux curés. Les anciens militaires ont reçu partout des marques de sa générosité.

A huit heures, le Prince monte en voiture. L'enthousiasme, l'affluence, sont toujours les mêmes autour de lui. Il faut en avoir été témoin pour s'en rendre compte; et ce qui, au milieu de ces manifestations, frappe surtout les assistants, c'est le contraste de l'émotion générale avec le calme que sait conserver le chef de l'État, lors même que son cœur est le plus vivement touché des témoignages d'affection dont il est l'objet. Sa sérénité habituelle s'empreint seulement d'une bienveillance qui gagne les cœurs.

Sur toute la route, les moindres villages avaient élevé des arcs de triomphe.

A Moirans on quitte la route nationale de Lyon et on se dirige vers le midi de la France, en suivant cette vallée de l'Isère qu'à bon droit on a surnommée le *Jardin de la France*. Jamais la nature n'a départi ses faveurs avec plus d'abondance que dans cette contrée. En effet, la végétation s'y développe avec une fécondité inouïe : ce sont des forêts de noyers et de mûriers dont le produit annuel est une source de richesses; et cette plaine, si riche par son produit, emprunte encore des montagnes qui l'avoisinent du côté de l'Est un effet tellement grandiose, qu'il serait difficile d'en rendre l'impression.

Le Prince a suivi la rive droite de l'Isère, et le premier village qui s'est rencontré sur son passage est Vourey, commune d'environ douze cents âmes, sur laquelle une vieille chronique enseigne que, si le Dauphiné était *un mouton*, *Vourey en serait le rognon*.

Un arc de triomphe était dressé à l'entrée; toutes les autorités de la commune, qui s'y étaient réunies, ont acclamé le Prince.

A Tullins, la ville la plus importante de l'arrondissement de Saint-Marcellin, ayant une population de six mille âmes, comme partout, le Prince a été reçu sous un arc de triomphe, où on lisait les inscriptions impériales; il a été reçu par les cris unanimes de : *Vive l'Empereur!* Tous les habitants des communes du canton, au nombre de plus de dix mille, sont présents; chaque commune a son drapeau. C'est un pays où la fertilité du sol est une source de fortune, de richesse, pour chacun. Cinquante jeunes filles, vêtues de blanc, ont offert des fleurs au Prince, qui les a acceptées gracieusement.

A Lalbenc, commune de quinze cents âmes, l'approche de la voiture impériale a été annoncée par une salve de vingt et un coups de canon. M. Rolland, directeur de la fonderie de Saint-Gervais, sur la rive gauche de l'Isère, distante de six kilomètres, avait fait transporter des canons sur le coteau de Mallan, avec l'autorisation de M. de Vallois, propriétaire du terrain. C'est à grand'peine que le directeur de cet établissement, avec son personnel et ses propres moyens, avait fait monter les pièces d'artillerie sur ce mamelon qui domine la route.

La commune de Vinay, chef-lieu de canton, a fait au Prince un accueil des plus enthousiastes; elle avait fait des préparatifs qui témoignent d'un empressement qui n'a pas fait défaut à l'enthousiasme des autres localités plus considérables. Les populations environnantes s'y étaient donné rendez-vous, et les autorités étaient à leur tête. La compagnie des sapeurs-pompiers était rangée autour de l'arc de triomphe. Le maire a complimenté le Prince en termes très-chaleureux. Cet honorable fonctionnaire est le frère du général Corréard, qui a laissé les plus honorables souvenirs de son commandement dans le département de l'Isère.

De Vinay à Saint-Marcellin, la route se déroule en ligne droite sur un parcours de quatorze kilomètres, le long desquels on rencontre à peine quelques habitations dépendantes des communes éloignées. Eh bien! des guirlandes de feuillages n'en décoraient pas moins les endroits les plus pittoresques et les mieux situés. J'ai vu des arbres isolés recouverts de rubans et de couronnes; sur d'autres, les portraits du Prince et de l'Empereur. A la porte d'une chaumière, sans doute trop pauvre pour déguiser son délabrement sous les fleurs, un soldat avait cloué ses vieilles épaulettes de laine rouge, et écrit au-dessous avec de la craie : *Vive Napoléon III!*

A Saint-Marcellin, chef-lieu d'arrondissement, une ovation des plus enthousiastes attendait le Prince. Dans le faubourg de Vinay, on voyait des mâts nombreux, ornés d'oriflammes et entourés de guirlandes de verdure; un arc de triomphe, au sommet duquel on lisait :

A Louis-Napoléon, l'Élu de la nation,
7,500,000 *suffrages.*

C'est là que le Prince a trouvé M. Fabre, maire, les adjoints, le conseil municipal, les autorités administratives et judiciaires, parmi lesquelles nous avons remarqué M. Martin, ancien député, membre du conseil général du canton; M. Pizot, procureur de la République, le tribunal en robes, les juges de paix, le clergé, les maires du canton, seize communes, bannières en tête, ainsi qu'un grand nombre d'ha-

bitants du canton du Pont-en-Royans, qui s'étaient empressés de venir partager la joie de ceux de Saint Marcellin.

De la pente qui descend à la principale rue de Saint-Marcellin, la perspective était splendide. Figurez-vous une rue étroite, longue, irrégulière, bordée de hautes maisons; des guirlandes transversales entre chacune d'elles, un feston de verdure et de fleurs courant de croisée en croisée, d'étage en étage, de toit en toit, trois ou quatre mille drapeaux réunis dans cet étroit espace, et formant entre la terre et le ciel une voûte pavoisée; au centre un arc de triomphe colossal, entièrement construit de mousse verte, sur la frise duquel on lisait en lettres d'or :

A Louis-Napoléon la ville de Saint-Marcellin reconnaissante.

Puis, dans cette rue, une foule remuante, compacte, passionnée, frémissante, une mer vivante, qui s'étend au delà du rayon visuel, et si pressée, qu'un cheval, lancé à fond de train, n'y pénétrerait pas; et, dans toutes ces poitrines, comme dans tous ces cœurs, une seule pensée et un seul cri : *Vive l'Empereur!*

Le Prince, étonné, ému de l'imposante grandeur de ce spectacle, s'est levé et, promenant son regard sur tout ce qui l'entourait, s'est écrié : « Quel spectacle! quelle foule im« mense! Je n'ai rien vu de pareil. »

La ville aurait désiré posséder quelques instants le Prince-Président; toutes les dispositions étaient prises dans ce but; mais il n'a pas été possible de s'y arrêter plus d'une demi-heure. Des aigles étaient partout, aux édifices publics comme aux arcs de triomphe. M. Mercier, sous-préfet de l'arrondissement, a présidé à tous les préparatifs avec un zèle et une intelligence remarquables.

M. Fabre, maire de Saint-Marcellin et membre du conseil d'arrondissement, a adressé quelques paroles au Prince, auxquelles Son Altesse Impériale a répondu avec une extrême bienveillance.

De vieux soldats aussi ont été l'objet d'un accueil bienveil-

lant de la part du Prince, qui a donné à l'un d'eux une poignée de pièces d'or. Parmi ces braves, il en est un dont la figure est traversée de part en part par une balafre, qui s'étend d'un côté du front jusqu'à l'oreille de l'autre côté. On lui demandait d'où venait une si terrible blessure : « *Ils étaient sept pour me la faire*, a-t-il répondu, *et ils sont tous morts.* »

On ne peut se figurer avec quelle industrie les habitants de Saint-Marcellin avaient décoré leur demeure. Un charron avait attaché au-dessus de sa porte une roue dont chaque rayon, entouré de rubans, supportait un drapeau tricolore. Les plus beaux jardins avaient été dépouillés, et les caisses d'arbustes, d'orangers, de grenadiers, de myrtes, de cactus, transportées devant les maisons ou entassées en jardinières dans la baie profonde des portes.

Après avoir laissé mille francs pour les pauvres, le Prince a dû donner enfin le signal du départ. Aussitôt, et comme par une impulsion unique, hommes, femmes, enfants, soldats, pompiers, maires, magistrats, fonctionnaires, toute la foule, enfin, sans exception aucune, s'est précipitée sur sa trace ; et cette course éperdue, inouïe, a duré plus de dix minutes, aux cris de : *Vive l'Empereur ! Vive Napoléon III !*

Avant de quitter Saint-Marcellin, S. A. I. a voulu donner un témoignage d'estime à l'intelligent sous-préfet de cet arrondissement : le Prince a remis lui-même la croix d'honneur à M. Mercier, aux applaudissements expansifs de toute la population, qui sait son courage, son dévouement aux intérêts de S. A. I. et du pays.

Encore quelques instants, et le Prince allait toucher aux Fauriers, dernier relais de la route sur le département. Au moment où sa calèche était arrêtée pour rattacher un trait des chevaux, une vieille femme, toute caduque et cassée, traversait la route à grand'peine pour gagner le bord opposé. S. A. I. fit remettre spontanément une pièce d'or à cette pauvre vieille, sourde et presque aveugle, qui n'avait pas aperçu le Prince, et ne le reconnut qu'à sa générosité.

Dans le département de la Drôme, l'élan n'a pas été moins ardent que dans celui de l'Isère ; les habitants des départements limitrophes accourent de tous côtés. Sur ces bannières, qui passent au bruit du tambour, on lit les noms des communes de l'Ardèche, dont la population tout entière, magistrats, citoyens, habitants des villes, habitants des campagnes, a voulu s'associer à ce mouvement général de la reconnaissance publique.

Le culte de la mémoire de l'Empereur est resté au fond du cœur des habitants de la Drôme; ils portent la même énergie dans leur affection pour le Prince-Président; leurs vœux unanimes acclament son pouvoir, et l'espérance d'un nouvel Empire. *Vox populi, vox Dei*, cette légende se lit sur tous les arcs de triomphe; le chiffre Napoléon III se mêle toujours à celui de son oncle.

A Saint-Paul-lez-Romans, petit village situé aux confins des départements de l'Isère et de la Drôme, le Prince a été reçu par M. Ferlay, préfet de ce département, accompagné d'une députation du conseil général, des sous-préfets de Die et Nyons, et de M. le général Dubern, commandant la subdivision militaire. M. Cotton, inspecteur général de la police à Lyon, s'était joint aussi à cette députation. Dans ce village, le Prince a mis pied à terre pour causer avec le maire et le curé, auxquels il a remis cinq cents francs pour leurs pauvres.

Avant de quitter cette commune, le Prince a également remis la décoration de la Légion d'honneur au maire de Saint-Paul, ancien militaire de l'Empire.

A Romans, ville de treize mille âmes, le Prince s'est arrêté quelques instants; il a reçu les autorités locales, le tribunal de commerce, et plus de cent maires. Il a passé en revue les troupes et les pompiers de la ville et des cantons. On n'aurait jamais cru que cette contrée, naguère si agitée par le socialisme, eût pu recevoir le chef de l'État avec l'enthousiasme dont les manifestations retentissent encore.

Le Bourg-du-Péage, qui n'est séparé de Romans que par l'Isère, a fait éclater sur le passage du Prince les plus chaleureuses acclamations.

ARRIVÉE A VALENCE.

Nous arrivons à Valence, l'une de ces anciennes cités chéries de l'antiquaire et de l'historien. Valence, on le sait, est l'ancienne capitale des Ségaluniens, mentionnée sous le nom de *Valencia* dans les itinéraires de Pline et de Jules César. Elle est la clef du Midi, comme l'indiquent suffisamment et son beau ciel bleu et les chauds rayons de soleil qui dorent ses vieux édifices.

Vue de l'autre côté du Rhône, Valence se présente bien. Ses maisons en amphithéâtre, la tour colossale de sa cathédrale et sa magnifique place Louis-Napoléon, disposée en terrasse parallèlement au Rhône qu'elle domine, lui donnent au plus haut degré un caractère d'élégance et de grandeur. Mais, dès que l'on a franchi ses débris de remparts crénelés, flanqués de petites tours en ruine, et que l'on pénètre dans ses petites rues étroites et boiteuses que le beau soleil du Midi visite si rarement, alors l'illusion tombe, l'impression première se transforme, et Valence apparaît telle qu'elle est : une vieille et historique cité, grande par ses souvenirs et agréable seulement à ceux qui la visitent.

A l'exception de la cathédrale, les monuments à Valence offrent peu d'intérêt. Saint-Apollinaire est une église, en croix latine, qui, sans avoir la mystérieuse splendeur des cathédrales normandes, offre un spécimen intact du type des anciens monuments du moyen âge chrétien. Classée parmi les monuments historiques, elle se relève peu à peu, grâce à la sollicitude du gouvernement, de l'état de vétusté où elle était tombée. Sa tour, renversée en 1822 par le feu du ciel, se redresse en ce moment avec un caractère de grandeur et de majesté que n'offrait pas l'ancienne, dont le style gothique faisait disparate avec le cachet byzantin de ce vénérable édifice.

Un monument des plus simples, placé à l'entrée du chœur, pénètre le visiteur d'un pieux recueillement : c'est le cénotaphe de Pie VI, dû au ciseau de Canova, et dans lequel on a déposé le cœur et les entrailles du saint-père. Enlevé de Rome

en 1798, par ordre du Directoire, Pie VI fut amené à Valence, où il mourut après un séjour de deux mois. Son corps, embaumé, ayant été déposé sans honneurs dans une chapelle obscure, Napoléon, au moment où il parvint au consulat, rendit à Pie VII les restes de son prédécesseur, et lui érigea un monument commémoratif. On y lit une inscription latine que l'on peut traduire par ces mots : *Le corps de Pie VI est à Rome, mais son cœur est ici.* Les voyageurs ne manquent jamais de visiter la chambre mortuaire du pontife, située dans l'ancien hôtel de la préfecture.

Un autre édifice est visité avec non moins d'empressement : c'est la maison qu'habita l'Empereur de 1785 à 1791, alors que, sortant de l'École militaire de Paris, il vint à Valence se former au grand art de la guerre. Une inscription tracée en lettres d'or sur une table de marbre blanc rappelle en ces termes ce précieux souvenir :

Napoléon, empereur des Français, a habité cette maison étant lieutenant en second au régiment d'artillerie de la Fère, depuis le mois de novembre 1785, *jusqu'au mois d'octobre* 1789. *Il est revenu au mois d'octobre* 1790 *lieutenant en premier au régiment de Grenoble.*

Une autre table de marbre, semblable à la précédente, vient d'être placée tout à côté, et rappelle en ces termes la visite du Prince à la ville de Valence :

Le Prince Louis-Napoléon a visité la ville de Valence le 25 *octobre* 1852.

Cette maison historique, d'une grande simplicité, est richement décorée de guirlandes de fleurs et de drapeaux. Elle porte trois transparents, dont l'un représente l'aigle impérial planant, les ailes déployées, sur divers attributs guerriers ; le second porte ces mots immortels : *Code Napoléon*; *Légion d'honneur*, et le troisième rappelle les quatre victoires éclatantes des *Pyramides*, de *Marengo*, d'*Austerlitz* et de *Wagram*. Ces trois transparents recevront, le soir, une brillante illumination.

Aucune ville n'avait encore donné aux décorations élevées en l'honneur de Louis-Napoléon un caractère plus imposant.

Sur ses limites, à l'entrée de la promenade du Cagnard, s'élève, à une hauteur de quatre-vingts pieds, un arc de triomphe gigantesque, construit par les soins du personnel de l'école d'artillerie. Il est composé de pièces énormes de charpente, recouvertes de fleurs et de branches de buis, et soutenues par des faisceaux d'armes et de canons de différents calibres, disposés en trophées. Ces ornements militaires sont artistement disposés, et de manière à produire un effet des plus heureux. La frise de cet arc de triomphe colossal porte ces inscriptions :

La ville de Valence à Louis-Napoléon;
20 *décembre*, 7,500,000 *suffrages*.

De cet arc de triomphe à l'entrée de la vieille ville, règnent des guirlandes de buis, soutenues par des mâts ornés de drapeaux aux couleurs nationales, et d'écussons aux armes du Prince. Ces guirlandes forment une avenue longue de près de trois cents mètres, et conduisant à la porte Neuve, par le boulevard tracé au pied des anciens remparts.

A cette porte s'élève un monument d'une grande magnificence. Il figure un temple colossal en marbre blanc, duquel se détachent huit colonnes corinthiennes, dont les bases, les cannelures et les chapiteaux étincellent de dorures. Entre les colonnes sont peints, avec toute la magnificence de l'art, des vases et des bouquets de fleurs, dont les couleurs variées contrastent harmonieusement avec les tons blanc et or que présente le fond du monument.

Au-dessus des gracieuses arabesques ornant la frise du temple, règne une riche balustrade, qui l'entoure de toutes parts. Aux quatre angles sont disposés des faisceaux d'armes antiques, accompagnés de drapeaux. Un dôme colossal, peint en bleu et parsemé d'étoiles en or, couronne ce beau monument, et porte à son sommet un aigle colossal en bois doré. Cet arc de triomphe, qui donne accès dans l'ancienne ville, est flanqué, à ses deux côtés, et à quelque distance, de tours antiques bien conservées, qui surmontent les murailles de la ville. Tout cet ensemble est empreint d'un grand caractère, et offre à l'œil le plus magnifique spectacle.

A la porte Neuve prend naissance une belle avenue sablée, ornée de drapeaux et de verdure, et conduisant à l'hôtel de la Préfecture, où sont disposés les appartements du Prince. Sans être des plus spacieux, l'hôtel de la Préfecture de Valence est une habitation confortable et d'un aspect assez monumental. Il a été construit à des époques différentes, par les abbés de Saint-Rhuff. Les appartements d'honneur, réservés au préfet, offrent le caractère architectural des grands hôtels du temps de Louis XIV; tandis que les anciennes constructions, réservées aux bureaux, portent des traces très-remarquables de l'architecture civile du moyen âge.

Les appartements d'honneur, décorés à neuf et richement ornés, sont réservés au Prince et aux grands dignitaires qui l'accompagnent. Ils donnent sur une terrasse élevée de cent pieds environ au-dessus du Rhône, et de laquelle l'œil contemple un majestueux spectacle.

Les hautes montagnes du Vivarais, bizarrement découpées, qui s'élèvent de l'autre côté du Rhône, décrivent à l'horizon les effets les plus pittoresques et les plus variés. Leurs flancs inférieurs abritent les fameuses côtes de Saint-Peray, si vénérées des gastronomes, et qui sont une source de richesses pour la petite ville de ce nom, située à mi-côte, sur un large plateau. A droite de Saint-Peray s'élève l'ancien château de Beau-Regard, prison d'État sous Richelieu ; au sud de ce château, et sur le sommet d'un pic escarpé de toutes parts, apparaissent les restes de l'ancien manoir des Crussol, tige des ducs d'Uzès actuels.

Ce vaste panorama forme, sans contredit, une décoration devant laquelle pâliraient toutes celles que l'art pourrait appeler à son secours Aussi M. le préfet a-t-il eu le bon goût de ne disposer de ce côté de l'hôtel aucune espèce de décoration. Mais il les a prodiguées avec un rare discernement dans la cour d'entrée et sur toute l'étendue de la façade placée en regard. Des festons en branches de buis font ressortir, de la manière la plus heureuse, les lignes architecturales de cette jolie façade, ainsi que celles de la porte d'honneur. Un aigle

monumental, en bois doré, défend l'entrée de cette porte, flanquée aux deux côtés d'écussons portant les lettres L N, et surmontée de croix gigantesques de la Légion d'honneur, dessinées avec des branches de buis.

Dans la cour reparaissent les mêmes décorations, surmontées d'une couronne impériale. Au bas du perron de l'hôtel. deux colonnes s'élèvent portant deux aigles aux ailes déployées. Dans la frise, des branches de buis, entremêlées de fleurs, décrivent ces mots : *Vive Louis-Napoléon!* également reproduits sur le transparent colossal élevé à la partie centrale de l'hôtel, et au-dessous duquel plane un aigle doré, de grande dimension. Une avenue, composée de mâts garnis de buis, et reliés par des guirlandes de fleurs, rattache l'hôtel à la grande rue, à l'extrémité de laquelle s'élève le magnifique arc triomphal que nous avons décrit.

Là ne se bornent point les préparatifs par lesquels la ville de Valence veut solenniser l'arrivée de Louis-Napoléon dans ses murs. En dehors de l'antique enceinte de ses murailles, et disposée parallèlement au Rhône qu'elle domine, la place Louis-Napoléon montre avec orgueil la statue en bronze de Championnet, l'un de ses plus illustres enfants. C'est là qu'auront lieu ce soir, au milieu d'illuminations en verres de couleur, des danses populaires et montagnardes. Le bal donné en l'honneur du Prince a lieu à la salle de spectacle, brillamment décorée pour cette solennité.

Quant au mouvement de la ville, nous n'entreprendrons pas de le décrire ; constatons seulement qu'à Valence, comme partout où a passé le Prince, une foule immense, accourue des points les plus éloignés du département, encombrait toutes les rues de la ville et la route par laquelle Louis-Napoléon doit arriver. Les vieux débris de l'armée impériale ont voulu assister à l'arrivée du Prince, et près de douze cents d'entre eux étaient venus avec orgueil saluer le neveu et l'héritier du grand Empereur.

A quatre heures et quelques minutes, cent un coups de canon ont annoncé l'arrivée du Prince au faubourg Saint-Jac-

ques, limite de la commune. Là s'était porté à sa rencontre M. Sapey, maire et député au Corps législatif, assisté de son conseil municipal. La haie de droite était formée par la compagnie des sapeurs-pompiers de Valence, la garde nationale de la ville, récemment organisée, et les sapeurs-pompiers des autres communes. L'artillerie de la place, le 65ᵉ et le 32ᵉ de ligne formaient la haie de gauche. Du pied de l'arc de triomphe, aux derniers arbres du talus du Cagnard, s'étendaient, rangées en files profondes, les députations des communes, enseignes déployées, et les anciens militaires de l'Empire.

M. Sapey, maire de la ville, s'est approché de S. A. I., et lui a adressé le discours suivant :

« Prince,

« La ville de Valence, que j'ai l'honneur de représenter, et les populations accourues de toutes les parties de ce département, attendaient avec la plus vive impatience Votre Altesse Impériale pour lui exprimer leurs sentiments de profonde reconnaissance et d'admiration pour l'acte héroïque du 2 décembre, qui a sauvé la France et la civilisation de l'Europe.

« Si l'esprit de désordre a osé se montrer dans quelques-uns de nos cantons, il a été immédiatement comprimé, à l'aide des habitants et des troupes, par le zèle, le courage, l'énergie de notre excellent préfet et du brave général Lapène, commandant le département.

« Prince, vous avez rendu à la France, inquiète et menacée par le socialisme, la sécurité et la confiance, en fondant un gouvernement fort et juste; mais, si votre œuvre n'était pas complétée à l'approche du terme du pouvoir dont vous avez été investi par huit millions de suffrages, cette sécurité, cette confiance seraient paralysées ; le commerce, l'industrie, les travaux, qui ont repris partout avec un nouvel essor, cesseraient, et les destinées de notre pays seraient de nouveau remises en question.

« Convaincu de ce danger, Prince, je viens vous supplier, au nom de la patrie, de compléter votre œuvre en rendant le pouvoir héréditaire dans votre auguste personne et dans celle de vos héritiers : vous assurerez par ce moyen notre avenir, et en même temps la prospérité et la grandeur de la France.

« Tels sont, Prince, les vœux que forme l'immense majorité du pays, et, entre autres, les habitants de cette ancienne cité dont je

viens vous offrir les clefs, et dont je suis fier d'être le fidèle interprète auprès de Votre Altesse Impériale.

« *Vive Louis-Napoléon! Vive le sauveur de la France!* »

Le Prince a répondu par quelques mots simples et partis du cœur, qui ont produit sur l'esprit des auditeurs une profonde sensation.

Le Prince est bientôt arrivé au faubourg Saint-Jacques, où s'élève le magnifique arc de triomphe que nous avons décrit. De là, il s'est dirigé vers la porte Neuve au milieu d'une foule immense qui le saluait d'acclamations réitérées ; puis il est entré avec sa suite à l'hôtel de la préfecture. Louis-Napoléon était dans une calèche à quatre chevaux, ayant à sa gauche M. le ministre de la guerre, et en face M. le général de Castellane, qui ne l'a pas quitté depuis Roanne.

Au moment où il entrait à la préfecture, une dame, accompagnée de ses deux filles, madame Alvier, est tombée tout en larmes à ses genoux, et lui a demandé la grâce de son mari, condamné politique; le Prince l'a relevée avec bonté et lui a promis la grâce demandée.

Aussitôt a eu lieu la réception des autorités civiles et militaires.

C'est le clergé qui a été présenté le premier. Il était excessivement nombreux, l'arrivée du Prince ayant coïncidé avec la retraite pastorale, qui attire chaque année à Valence un bon nombre de prêtres du département.

Monseigneur l'évêque s'est exprimé ainsi :

« Prince,

« Le respect de l'autorité est la base de l'ordre social; cette base était renversée; vous l'avez relevée d'une main ferme et habile, ou plutôt dirigée par Dieu. Ainsi, comme vous l'aviez si bien dit à Lyon, *vous reconstituez la paix sur l'inflexibilité des principes d'autorité.*

« L'Église, qui a besoin d'autorité autant que de paix, profite du bien que vous avez fait à la patrie; elle vous rendra en bénédictions ce que vous lui donnez en protection et en liberté.

« Les acclamations du peuple sauvé et reconnaissant appellent une couronne sur le front de Votre Altesse. Les bons prêtres qui m'entourent, étrangers aux conseils de la politique humaine, lais-

sent s'accomplir les desseins de la Providence, et ils prient dans la retraite ; ils prient pour la France et pour son auguste chef ; ils demandent pour vous, Prince, la sagesse, la force et toutes les vertus qui vous obtiendront une meilleure couronne dans un meilleur empire.

« Que Votre Altesse me permette une modeste prière. Père de mes diocésains, j'entends les gémissements, je vois couler les larmes dont les membres, compromis dans les dernières dissensions des familles qui ont ensanglanté ce département, languissent dans la prison et dans l'exil. Quoique égarés, ils sont les enfants que la religion m'a donnés. Daignez, miséricordieux Prince, jeter sur eux un regard de bonté ; vous pouvez être indulgent, parce que vous êtes fort. »

Comme président du conseil général, M. Monnier de la Sizeranne, député, a prononcé un discours dont voici quelques passages :

« Monseigneur,

« Notre département a eu des jours d'épreuve et de tristesse ; il a, grâce à vous, maintenant des jours de calme et de sécurité.

« Dans ces suprêmes occurrences où le pays, plein d'anxiété, fait un tacite appel à tous les dévouements, *chacun se doit, mais grand nom oblige.*

« Vous aviez particulièrement, Monseigneur, le droit de le savoir, et vous vous en êtes souvenu en face d'un immense danger public. Le succès a couronné votre courageuse entreprise ; et la France, en s'associant avec autant d'ensemble que de spontanéité à l'acte mémorable du 2 décembre, vous a d'une voix unanime proclamé son libérateur.

« Poursuivez, Monseigneur, poursuivez, pour le repos et la prospérité d'un pays qui vous confia sa destinée, l'imposante et conciliatrice mission que vous tenez de la Providence. »

D'autres discours ont été prononcés.

Le soir, à sept heures, a eu lieu à la préfecture un dîner de cinquante couverts donné par le Prince. Pendant et après le repas, S. A. I. n'a cessé de s'entretenir de la manière la plus affable avec M. Ferlay, préfet de la Drôme, et M. de Saulxures, préfet de l'Ardèche; M. Monier de la Sizeranne, député; M. Ambert, receveur général, et plusieurs autres des notabilités qui avaient été invitées à ce dîner. Parmi les convives, on remarquait : MM. Boissy d'Anglas, Bérenger (de la Drôme) et Morin, députés, et les principales autorités de la ville de Valence.

Après le banquet, S. A. I. s'est rendue sur la magnifique terrasse située devant ses appartements. En ce moment, les crêtes du Vivarais scintillaient de feux gigantesques de différentes couleurs. Les ruines du domaine de Crussol, celles de la tour de Soyon, se détachaient du fond lumineux du ciel et formaient des ombres gigantesques d'un effet saisissant. Le Prince a admiré ces illuminations, qui rappellent, sur une moindre échelle, celles dont la ville de Grenoble lui avait offert le majestueux spectacle.

Toutes les rues ont été illuminées comme par enchantement. On a remarqué surtout l'illumination de l'hôtel de la préfecture, sur la façade duquel des milliers de verres de couleur, mêlés à une élégante décoration de feuillage, produisaient l'effet le plus harmonieux.

A neuf heures, le Prince se dirigeait sur la place Championnet, qui, tout entourée de mâts pavoisés et ornés de feuillage et de lampions de couleur, formait une pittoresque salle de bal, où un orchestre entraînant invitait les promeneurs et les curieux à la danse.

Après s'y être promené quelques instants et s'être mêlé presque sans escorte à la foule qui le saluait de ses plus chaleureuses acclamations, le Prince est entré dans la salle de spectacle, où avait lieu le bal qui lui était offert par la ville.

La salle, gracieusement décorée et remplie de femmes belles et richement parées, offrait un coup d'œil charmant. La loge impériale, ornée de soie cramoisie, garnie de crépines en or, en occupait le fond, du côté de l'entrée.

En face, des massifs d'orangers formaient un dôme de verdure d'un aspect tout méridional, et servaient à dissimuler à la vue l'orchestre, dont les sons arrivaient à l'oreille, poussés par des instruments invisibles. Les fleurs les plus riches, des glaces, des flots de lumière, étaient répandus à profusion dans cette salle ravissante.

Les cris unanimes de *Vive Napoléon!* et ceux de *Vive l'Empereur!* ont accueilli le prince à son entrée. L'orchestre a joué *Veillons au salut de l'Empire*. Le prince, après avoir fait le

tour de la salle, a donné le signal et a ouvert le bal avec mademoiselle Ferlay, fille du préfet, ayant en face de lui M. de Saulxures, préfet de l'Ardèche, dansant avec madame Bonnardon, également fille de M. le préfet. M. le ministre de la guerre dansait avec madame de Saulxures, ayant pour vis-à-vis M. Fortoul, ministre de l'instruction publique, dansant avec madame Morin, femme du député de la Drôme au Corps législatif.

S. A. I., après ce quadrille, s'est de nouveau promenée dans la salle, aux acclamations des assistants, puis elle a quitté la salle vers dix heures et demie pour rentrer à la préfecture.

ONZIÈME JOURNÉE.

ROUTE DE VALENCE A AVIGNON.

Avignon, le 24 septembre, onze heures du soir.

Le Prince avait fixé son départ de Valence à huit heures du matin. L'accueil qu'il a reçu dans cette ville l'a déterminé à y rester quelques instants de plus. Il est allé visiter la cathédrale, puis il a passé en revue la garnison de la ville et les vieux soldats de l'Empire, rangés en bataille sur toute l'étendue du polygone. Plusieurs décorations et promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur ont eu lieu. M. le colonel de Préville, du 2e régiment d'artillerie, officier de la Légion d'honneur, a été élevé au grade de commandeur; le lieutenant-colonel du Clépot, du 65e, actuellement à Rome, a été élevé au grade d'officier. Dans l'ordre civil, le Prince a décoré de sa main M. de Courcelles, maire de Saint-Dié; M. Rhum, maire de Saint-Paul-Trois-Châteaux, et M. Grasset, sous-préfet par intérim de Montélimart, en récompense de leur dévouement à l'ordre pendant les journées de décembre.

Dès neuf heures et demie du matin, toute la population de Valence s'était portée sur le quai du Rhône pour assister au départ du Prince. Sur les bords du fleuve stationnait le bateau le *Parisien* n° 5, l'un de ces rapides véhicules à l'aide

desquels l'impétueux courant du Rhône a pu être dompté. Ce beau navire, construit par MM. Cochot frères, de Paris, porte deux puissantes machines à vapeur de cent chevaux chacune, qui lui permettent de franchir, dans l'espace de dix-sept heures, les 280 kilomètres qui, par le Rhône, séparent les villes d'Avignon et de Lyon.

M. Ed. Tavenet, l'un des directeurs de la Société des *Parisiens*, avait disposé avec un goût parfait l'ornementation du bateau impérial. Le pont était garni sur toute son étendue de riches tapis et de massifs de fleurs. Des mâts de verdure décoraient le ponton auquel était amarré le bateau, richement pavoisé de gonfalons aux couleurs nationales et orné d'un buste du Prince, qu'entourait une couronne de laurier.

Louis-Napoléon, après avoir pris congé de M. le général de Castellane, qui l'accompagnait depuis Roanne, de Monseigneur l'évêque de Valence et des autorités de la ville, a mis le pied sur le bateau, où l'ont suivi les acclamations enthousiastes de la population et les cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur!* Le signal du départ est alors donné ; et bientôt la ville et sa population, rangée le long du fleuve, n'apparaissent plus que dans le lointain de l'horizon.

Quelques minutes après, la Voulte et ses usines de fer montrent à tous les regards ses maisons en amphithéâtre, au ton d'ocre très-prononcé, et sa population rangée autour d'un arc de triomphe élevé sur la rive, avec cette inscription : *Vive Napoléon III!* Le Prince ordonne de ralentir sensiblement la marche, et répond par des saluts gracieux aux acclamations des habitants et aux nombreux bouquets et couronnes qu'ils lancent du rivage vers le bateau, et que le Rhône entraîne dans son cours rapide.

Même accueil, même réception, même enthousiasme à Beaucastel, à Baix et à Cruas. Bientôt apparaît sur le flanc d'une montagne volcanique, et offrant à l'horizon les lignes dorées de ses tours antiques, la petite ville de Rochemaure, avec ses murs en talus et ses maisons construites en gros prismes irréguliers de basalte. La population, rangée au pied de la ville,

couvre les bords du fleuve sur une vaste étendue et salue le passage du Prince par les cris réitérés de : *Vive l'Empereur !*

Le Reil, port de Montélimart, se montre ensuite à nos regards. La rive et le pont suspendu sont couverts de monde et retentissent d'acclamations du haut du pont, portant en grandes lettres cette inscription : *Vive à jamais le sauveur de la France !* Une couronne impériale tombe à l'arrière du bateau, aux pieds du Prince.

Les populations, rangées en foule sur les deux rives, espéraient que le Prince pourrait donner à chacune d'elles au moins quelques minutes et recevoir de plus près leurs respectueux hommages; mais l'ordre de la marche était réglé d'avance. Les autorités stationnaient sur toute la ligne du Rhône jusqu'à Avignon, et le Prince a dû renoncer au bonheur de s'arrêter un instant au milieu de ces braves gens.

A midi et demi, le bateau touchait terre à Viviers, où l'attendait, rangée sur la rive, une population immense, à la tête de laquelle étaient les autorités de la ville et du département de l'Ardèche, accompagnées de NN. SS. les évêques de Viviers et de Belley. A son arrivée, S. A. I. a été reçue au milieu d'énergiques acclamations, sous un arc de triomphe colossal portant cette inscription :

La ville de Viviers à Napoléon III,
L'élu et le sauveur de la France !

Monseigneur l'évêque, entouré de son clergé, a prononcé le discours suivant :

« MONSEIGNEUR,

« Je suis heureux de pouvoir vous exprimer, en mon nom et au nom de mon clergé, notre reconnaissance pour le bien que vous avez fait à la religion et à la France.

« D'autres ont eu la gloire de défendre le pays contre les ennemis du dehors; vous avez, Prince, la gloire plus rare et moins facile peut-être de l'avoir défendu contre lui-même et de l'avoir sauvé de ses propres fureurs.

« La restauration morale que vous avez entreprise est une œuvre bien difficile, et l'on peut dire surhumaine. Ayez confiance, Prince : Dieu vous viendra en aide, parce qu'il se souviendra de

ce que vous avez fait pour celui qui est son représentant sur la terre et pour la liberté de son Église. Nous demanderons à Dieu, Monseigneur, qu'il protége Votre Altesse et qu'il continue à répandre sur elle l'esprit de sagesse et de force qu'il ne refuse jamais aux princes qui aiment la religion et qui la font aimer de leurs peuples. »

Le Prince a répondu :

« Je suis heureux d'avoir pu m'arrêter quelques instants à « Viviers ; c'est bien peu de séjourner ici une demi-heure, « mais c'est beaucoup pour moi de venir demander une béné- « diction de plus à un prélat aussi vertueux, au milieu de ce « clergé éclairé, en présence de ces populations patriotiques, « dont les acclamations me touchent profondément. »

Ces paroles sont suivies des cris de : *Vive l'Empereur!*

Le Prince remonte, non sans peine, sur le bateau ; les populations le suivent du regard en poussant toujours les mêmes acclamations de gratitude et de bonheur.

Ici, ce sont les ouvriers du canal de Pierre-Late, montés sur de petits bateaux pavoisés ; là, le bourg Saint-Andéol, paré comme pour une fête religieuse, a placé sur une terrasse, au bord du Rhône, une rangée de jeunes filles qui font pleuvoir des fleurs ; les cloches sonnent, le tambour bat, une immense population est sur le rivage, et le bateau passe aux cris de : *Vive l'Empereur !*

Au Pont-Saint-Esprit, les murs, les édifices, les toits des maisons sont chargés de spectateurs. Un arc de triomphe s'élève sur le pont, portant ces mots : *Vive l'Empereur !* et là aussi une couronne de fleurs tombe sur le pont du bateau au moment du passage du Prince.

Les populations de Saint-Etienne, de Lorgues, de Candelots, de Caderousse, de Roquemaure, de Montfaucon, de Château-Neuf-du-Pape, etc., ont dressé des arcs de triomphe de verdure, et manifestent le même élan et le même enthousiasme.

Vers quatre heures, le pilote signale, dans les lointains de l'horizon, les hautes tours crénelées des murailles d'Avignon.

ARRIVÉE A AVIGNON.

Aucune ville n'a mieux conservé sa physionomie du moyen âge qu'Avignon ; c'est l'une de celles qui offrent le plus d'intérêt sous le rapport des faits et des souvenirs historiques. Ses remparts ont, après ceux d'Aigues-Mortes, parfaitement conservé l'enceinte du moyen âge. Ils furent construits au quatorzième siècle, partie aux frais du pape Clément VI et partie aux frais des habitants, sous la direction du grand maître des Hospitaliers d'Hérédia, de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, général en chef des armées du pape. Ils ont des mâchicoulis et des créneaux de distance en distance, des tours carrées ou rondes.

La merveille d'Avignon, c'est le palais des papes, élevé par Jean XXII et ses successeurs, pendant leur séjour à Avignon au quatorzième siècle. La grandeur de cet édifice, son élévation sur le rocher élevé des Doms, sa majesté imposante, frappent le voyageur d'admiration et de respect. Aucun monument humain, peut-être, ne se présente sous un aspect aussi colossal. A l'intérieur, l'étendue des cours, l'épaisseur des murs, la hauteur des salles, les fresques de Giotto qui les recouvrent, provoquent non moins vivement l'admiration. Pétrarque fut l'hôte de ce palais, et Rienzi son prisonnier. La salle du conclave, où les cardinaux élisaient le pape, existe encore, ainsi que le balcon du haut duquel le successeur de saint Pierre donnait sa bénédiction à la ville et au monde (*Urbi et Orbi*). Ce palais a été construit sur l'emplacement de l'ancien palais épiscopal d'Avignon. Jean XXII l'a commencé, et Benoît XII l'a continué dans des proportions plus grandioses. L'architecte fut Pierre Aubreri. Les divers papes qui se sont succédé ont complété et perfectionné l'œuvre. De 1398 à 1411, le palais a été bloqué ou assiégé successivement par le comte de Poitiers, Jehan le Mengré, maréchal de Boucicaut, et enfin contre les Catalans et les Aragonais, qui occupaient cet édifice pour le compte de l'antipape Benoît XIII (Pierre de Luna). Ce dernier fit élever une seconde tour sur une tour déjà existante, et connue sous le nom de tour

de *Trouillas*. Cette portion a été démolie il y a peu de temps.

Ce palais, transformé aujourd'hui en caserne et en prison, est digne de l'attention de l'historien.

La chapelle papale, aujourd'hui métropole appelée Notre-Dame-des-Doms, domine le plateau. Elle est l'œuvre même de Charlemagne. Benoît XII et Jean XXII y reposent sous de magnifiques mausolées.

Cette cathédrale n'est pas digne de la majesté et de la grandeur des souverains pontifes qu'elle reçut pendant longues années.

La plate-forme du Rocher, au-dessus du palais des papes, est une promenade des plus vastes, et d'où les regards s'étendent sur les pittoresques rives du fleuve et les campagnes de vingt lieues à la ronde. C'est le plus beau point de vue de France.

La statue en pied d'Althen est au centre de la plate-forme. Les Avignonnais conservent précieusement l'image de celui qui leur apporta l'industrie de la garance, qui fleurit aujourd'hui dans cette contrée. Le télégraphe occupe le sommet de ce rocher, dont les flancs dépouillés apparaissent comme une masse imposante.

Sur la rive droite du fleuve, en face, se dresse Villeneuve, avec son château fort qui domine ce bourg. On y voit la tour qu'éleva Philippe le Bel pour dominer le passage du Rhône, et un fort du quatorzième siècle, dont les premiers fondements furent jetés par Duguesclin, lorsqu'en allant rétablir Henri de Transtamarre sur le trône de Castille, il rançonna le pape Urbain V.

A quatre heures, le bateau impérial touche Avignon.

Sur le quai, sur les remparts si pittoresques de la ville, sur les rochers qu'ils enferment, sur les murs du château des papes qui les surmontent, se pressait une foule innombrable en habit de fête : c'étaient les populations agglomérées des trois départements de Vaucluse, des Basses-Alpes et du Gard. Les corporations avaient pris leurs plus charmants costumes ; les troupes se mêlaient à elles sur tous les points. Le cri de :

Vive l'Empereur! sortait de toutes les bouches. Hommes et femmes exprimaient leur enthousiasme avec toute l'énergie de la passion méridionale. Sur toutes les bannières on lisait : *Vive l'Empereur!* Plusieurs portaient, en lettres d'or, des inscriptions comme celles-ci : *La commune de Sainte-Cécile demande l'Empire. — La commune de Châteauneuf veut l'Empire.*

D'aussi loin que le bateau qui porte le Prince est signalé, une clameur immense s'élève dans l'air, et présage déjà avec quels chaleureux transports la ville s'apprête à recevoir l'héritier de l'Empereur. Le bateau arrive au quai, le canon tonne, les autorités sont rangées sous un arc de triomphe sur lequel on lit les paroles prononcées par le Prince à Nevers : *Lorsqu'il s'agit de l'intérêt général, je m'efforce toujours de devancer l'opinion publique ; mais je la suis, lorsqu'il s'agit d'un intérêt qui peut me sembler personnel.*

Les maires, les députations des communes garnissent toute la ligne du quai, depuis le port jusqu'à la porte Saint-Lazare. Les vieux militaires de l'Empire, au nombre de plus de deux mille, dont cinq cents venus des Basses-Alpes, portent des drapeaux avec des inscriptions rappelant des ordres du jour de l'Empereur, des numéros de régiment, des désignations de campagne ou de bataille.

La corporation des portefaix, uniformément vêtue, et dont chaque membre portait un drapeau tricolore, était rangée en première ligne sur le bord du fleuve, et se distinguait par la vivacité de son enthousiasme.

Le Prince a été reçu par M. Costa-Bastelica, préfet de Vaucluse, M. le général Hecquet, commandant la huitième division militaire, M. le général Mayraud, commandant la troisième subdivision, accompagnés de l'état-major de la division et de plusieurs chefs de corps; M. Eugène Poncet, ancien officier supérieur de l'Empire, ancien député, et maire de la ville d'Avignon, et les fonctionnaires de tous les ordres.

Avant de quitter le vapeur qui l'avait amené, le Prince a

fait appeler M. Ed. Tavenet, l'un des administrateurs de la Compagnie des *Parisiens;* et, après l'avoir hautement félicité de la précision des manœuvres et de la célérité extraordinaire de ses bateaux, il lui a remis, comme souvenir de son passage, une riche tabatière en or, et une somme de trois cents francs pour être distribuée aux hommes de l'équipage. Une heure auparavant, l'aspect malheureux d'un petit mousse, enfant orphelin charitablement recueilli par les matelots du *Parisien*, avait éveillé la sollicitude du Prince, qui lui a fait remettre par son secrétaire, M. Mocquart, une somme de cent vingt francs. La joie qu'en a ressentie ce pauvre enfant est impossible à décrire.

S. A. I. est montée dans une calèche élégante aux armes de la ville ; et, accompagnée des travailleurs du port, qui ont voulu suivre sa voiture, elle a parcouru, au milieu d'une pluie de fleurs, et aux cris de : *Vive l'Empereur !* toute la ligne des quais et des boulevards jusqu'à la route de Lyon.

Là, sous un second arc de triomphe, dressé à la porte Saint-Lazare, le maire d'Avignon lui a dit en lui présentant les clefs de la ville :

« Monseigneur,

« En offrant à Votre Altesse Impériale les clefs de notre antique cité, je devrais, au nom de mes concitoyens, vous exprimer les sentiments de reconnaissance et de dévouement dont ils sont pénétrés pour l'héritier de l'Empereur ; mais l'enthousiasme qui éclate partout en est l'expression la plus éloquente.

« Vieux soldat de la garde Impériale, je suis heureux, à quarante années de distance, d'unir ma voix à la grande voix du peuple en m'écriant: *Vive le sauveur de la France! Vive Louis-Napoléon!* »

Le Prince a remercié M. le maire en quelques mots pleins de bienveillante effusion.

Les clefs présentées à Louis-Napoléon sont les mêmes qui furent présentées à Marie de Médicis, seconde femme d'Henri IV, à son entrée à Avignon en 1600. Elles font partie des collections du Musée. Elles furent présentées dans la même circonstance à Louis XIII en 1620, et à Louis XIV en 1622.

Le Prince est entré dans la ville au pas par la porte Saint-Lazare, qui, d'après l'ancien cérémonial avignonnais, est spécialement réservée à l'entrée des souverains.

Avant le Prince-Président il n'y a qu'un autre souverain qui soit arrivé à Avignon par le Rhône : c'est Henri III, qui y fit son entrée le 18 novembre 1574. Il était accompagné de Catherine de Médicis sa mère, du duc d'Alençon son frère, du roi de Navarre, Henri IV, des cardinaux de Guise et de Navarre, du chancelier du royaume et d'une suite brillante. Ils arrivèrent sur une flottille de plus de cent bateaux et entrèrent par la porte du Rhône, la plus proche du quai. Cette infraction à l'antique cérémonial mécontenta la population avignonnaise, qui fit à Henri III un accueil très-réservé. C'est le seul souverain qui ne soit pas entré par la porte Saint-Lazare.

La porte Saint-Michel est plus spécialement destinée à l'entrée solennelle des princes du sang. C'est par cette porte que sont entrés la duchesse douairière d'Orléans, en 1814; le duc d'Angoulême, en 1815 ; la duchesse de Berri, en 1816 et 1829; la duchesse d'Angoulême, en 1823, le duc d'Angoulême, en 1830.

Les Avignonnais tiennent à leurs us et coutumes : ils sont traditionnels. Ils aiment à réveiller les souvenirs historiques qui se pressent à chaque pas. Ainsi, dans la rue Lamasse, ils montrent un hôtel, remarquable par son architecture florentine, et qui jusqu'à ce jour a été possédé par la famille du brave Crillon.

On raconte que, pendant le séjour de Henri III à Avignon, les princes Henri de Navarre, Henri de Guise et Henri de Condé se mirent à jouer aux dés ; que du sang apparut tout à coup sur la table sans qu'aucun des joueurs fût blessé, ce qui causa une vive émotion dans l'assistance et fut considéré comme d'un très-mauvais augure.

Les quatre joueurs sont morts assassinés.

Ces souvenirs se sont perpétués par la tradition orale avignonnaise, qui les raconte avec beaucoup d'autres non moins intéressants et tout à fait inédits.

Il est à remarquer que le 24 septembre a été marqué par l'entrée de trois souverains à Avignon :

Urbain V, en 1370 ;

Le roi Charles IX, en 1563 ;

Louis-Napoléon, président de la République, le 24 septembre 1852.

Nous reprenons notre récit sur la marche du cortége, qui s'est dirigé vers la rue Carreterie, qui était le *Corso* du temps des papes. A l'extrémité inférieure de cette rue, monseigneur Deblay, archevêque d'Avignon, entouré du chapitre et de plus de deux cents prêtres en surplis, est venu recevoir le Prince, qui est descendu de voiture. Le prélat, après lui avoir offert l'eau bénite et l'encens, l'a conduit processionnellement à l'église Saint-Symphorien, qui est sur le passage, et lui a adressé les paroles suivantes :

« MONSEIGNEUR,

« Peu de jours après le 2 décembre, après avoir rendu grâces à Dieu de la mission qu'il vous avait donnée, et à laquelle vous aviez si dignement répondu, nous avions l'honneur de vous dire : « Le salut d'une nation qui s'appelle la France mérite plus de « gloire à celui qui l'opère que les conquêtes d'un nouvel em- « pire. »

« Votre Altesse en fait aujourd'hui l'expérience : elle reçoit de toutes les populations qu'elle honore de sa visite l'expression la plus haute, la plus unanime de leur admiration, de leur reconnaissance, de leur dévouement.

« Heureux nous-mêmes, Monseigneur, de constater aujourd'hui ce que nous avions pressenti dès l'origine de votre mission, il nous reste un devoir bien doux à remplir, celui de demander à Dieu qu'il achève et bénisse de plus en plus l'œuvre que vous avez si magnifiquement entreprise pour le salut de la France et pour sa gloire. »

Le Prince a répondu en quelques mots qui ont produit une véritable impression.

Arrivé au chœur, le Prince a pris place sur un fauteuil, et les chœurs ont chanté le *Domine salvum fac Ludovicum Napoleonem.* Les voûtes ont retenti à la fois des chants du clergé, et des cris de : *Vive l'Empereur !* Les prêtres s'inclinaient de-

vant le Prince en criant: *Dieu bénisse le sauveur de la France! Vivez longtemps, grand Prince!* Dans la foule, un homme s'en détache et dit: *Soyez béni, digne fils de la reine Hortense!* Ces paroles ont causé au Prince une vive émotion.

En sortant de l'église, le Prince est remonté en voiture, et s'est rendu à l'hôtel de la Préfecture, en suivant les rues Partail-Matheron, Saunerie, des Marchands, la place de l'Hôtel de ville, les rues Orangerie et de la Préfecture. La rue Partail-Matheron était la porte de l'ancienne enceinte, antérieurement à celle qu'ont tracée les papes. Dans ce trajet, qui a duré trois quarts d'heure, la foule était immense; les maisons étaient pavoisées, et les cris de : *Vive Napoléon!* et *Vive l'Empereur!* se sont fait entendre avec plus de vivacité sur certains points que sur d'autres. Les pompiers et la troupe de ligne étaient échelonnés sur un seul rang.

L'hôtel de la Préfecture, au centre des beaux quartiers de la ville, est l'ancien palais de Roure, dans lequel le cardinal Julien de la Rovère, depuis pape sous le nom de Jules II, avait fondé un collége qui a porté son nom. L'intérieur est splendidement décoré, le mobilier est neuf et d'un certain luxe. La chambre à coucher réservée au Prince est tendue de satin bleu. On a placé dans le grand salon quelques-unes des plus belles toiles du musée.

A son entrée à la Préfecture, cent dames, élégamment parées, l'ont salué du haut d'une estrade dressée sur la terrasse de l'hôtel, et quarante jeunes filles, vêtues de blanc, lui ont offert des fleurs à son entrée. Un orchestre de deux cents musiciens, placé sur le point culminant de la terrasse, exécutait, pendant ce temps, sous la direction de M. Castil-Blaze, l'air chéri de la reine Hortense.

A sept heures, il y a eu dîner de quarante-six couverts à la Préfecture.

A neuf heures, le Prince est parti pour l'Hôtel de ville, où un bal lui avait été offert.

La place de l'Horloge, sur laquelle s'élève l'Hôtel de ville, est couverte d'une foule impénétrable. Elle a été merveilleu-

sement décorée. Au milieu se dresse, sur un piédestal, la statue en pied de Louis-Napoléon. Le Prince est représenté debout, tenant une main sur l'urne, au revers de laquelle on lit : 7,500,000 voix. La main droite est allongée, promettant l'avenir. Sur chacune des faces du piédestal sont placées les inscriptions suivantes, pleines d'à-propos et toutes historiques :

« Il a en lui le droit qui vient du peuple, et la force qui vient de Dieu.

« Il sait que le peuple lui rend justice, et cela lui suffit.

« Personne n'a le droit de se dire plus que lui le représentant du peuple.

« Son unique ambition est d'assurer le repos et la prospérité de la France. »

Des arbustes, des guirlandes de fleurs et quatre oriflammes décorent les abords de la statue, qui a été improvisée en huit jours; elle est l'œuvre d'un artiste avignonnais plein d'avenir. M. Cournaud. Cette conception lui fait le plus grand honneur, et nous espérons que le ministre de l'intérieur tiendra à doter cette place d'une statue définitive du chef de l'État.

La décoration du bal de l'Hôtel de ville répond à celle de la place. C'était autrefois le palais d'Albano, où François Pétrarque reçut de Pierre Colonna une hospitalité princière. Il a servi d'Hôtel de ville depuis 1447.

Sur les ruines de ce palais on a construit l'Hôtel de ville actuel. La première pierre du nouvel édifice fut posée le 29 mars 1846, et le Prince Napoléon en fait aujourd'hui l'inauguration solennelle. Ses abords, ainsi que la place, sont ornés de guirlandes, de mâts et de banderoles.

Au-dessus de la porte d'entrée, nous lisons l'inscription suivante :

« Il a inauguré une ère d'oubli et de conciliation. »

La première salle en entrant, dite salle des Pas-Perdus du rez-de-chaussée, est artistement ornée; à gauche et en face de la porte, des faisceaux d'armes, des sabres, des haches, des fusils, des baïonnettes enlacés entre eux. Le portrait de

l'Empereur en bronze, et sur la tête duquel plane l'aigle, est en face de l'entrée; les initiales du Prince-Président sont enlacées dans des couronnes de laurier et de fleurs. Un jet d'eau de douze mètres de hauteur a été improvisé; il est au milieu d'un bassin émaillé de verdure et de fleurs. Des appareils de gaz sont disposés de manière à mêler les deux éléments, l'eau et le feu, qui, loin de se détruire, se prêteront un mutuel éclat. On arrive à la salle de danse par deux immenses escaliers tapissés et couverts de toutes les plus belles fleurs et de guirlandes de verdure.

Sur chacune des portes, correspondantes à l'escalier maître, on lit :

« Hôtel de Ville, ancienne demeure du cardinal Colonna, inau-
« guré le 24 septembre 1852 par Son Altesse Impériale Louis-Na-
« poléon. »

Le vestibule est entrecoupé par des colonnes, toutes entourées de guirlandes de buis et de fleurs.

La salle de danse est magnifique. On y arrive par deux portes correspondantes aux deux grands escaliers. Au midi, dans le fond, est dressé le trône, dont le fond est en satin blanc, parsemé d'abeilles en feuilles d'or, et les draperies en velours rouge avec glands et franges en or. Les initiales L. N. sont dorées sur le satin blanc. L'aigle d'or est au sommet.

De chaque côté du trône sont deux écussons portant, sur deux branches, l'une de laurier, l'autre de chêne, encadrée au milieu d'un faisceau de drapeaux, chacun l'inscription suivante; à droite, celle-ci :

« Il a inauguré une ère d'oubli et de conciliation. »

A gauche :

« La France ne périra jamais dans ses mains. »

Sur la muraille du nord, en face, sont des écussons de même nature, avec les inscriptions suivantes :

« Il est le représentant de deux grandes manifestations nationa-
« les qui, en 1804, comme en 1848, ont sauvé le pays de la révo-
« lution par l'ordre et les grands principes d'autorité.

« Dans les dangers extrêmes, la Providence réserve à un seul
« d'être l'instrument du salut de tous. »

A côté sont les armes de la ville aux trois clefs d'or sur un champ de gueules, défendu par deux griffons, avec la devise :

Du bec et des griffes (*Unguibus et rostro*).

Puis, autour de la salle, des médaillons où est l'aigle aux ailes déployées. Aux quatre coins une bannière portant une abeille enlacée dans deux branches de laurier et de chêne; une quantité de lustres, parmi lesquels il faut citer le lustre du centre, dont les branches sont couvertes de dahlias. Les rosaces sont en peintures représentant des bouquets de fleurs aux couleurs vives et éclatantes. Le plafond est en toile blanche de batiste. Les salles de dégagement sont aussi parfaitement ornées. Au fond de l'une d'elles est le portrait d'un ancien maire d'Avignon, M. Puy, dont l'administration a mérité la reconnaissance publique.

Tel est l'aspect du petit palais élevé par les soins de M. Poncet, maire de la ville et ancien député de l'arrondissement, à la place des chantiers de maçons qui y étaient encore il y a quelques jours.

L'entrée du Prince dans la salle du bal a été saluée des cris de : *Vive l'Empereur!*

Quelques instants après le Prince a mis le feu à un dragon qui a filé comme l'éclair sur les tours du palais des papes, et a allumé le feu d'artifice qui s'y trouvait dressé. La ville offrait un aspect éblouissant. Cette masse de rochers, resplendissante de feux, se reflétait dans les eaux du Rhône, et produisait un effet magique. La place de l'Horloge, l'archevêché et la plupart des maisons étaient illuminés. La variété et l'éclat des feux étaient surtout remarquables dans le parc des Invalides, où s'étaient massées les populations ouvrières et des campagnes.

Dans le mobilier de la salle de bal, à l'Hôtel de ville, on examinait avec intérêt le pupitre du chef d'orchestre, qui est tout en bronze doré, et qui jadis servait de lutrin aux chartreux de Bonpas.

Le Prince a ouvert le bal avec madame Poncet, femme du maire. Les ministres, le préfet et les généraux, ont dansé

dans ce quadrille. Après avoir fait le tour de la salle au milieu des plus vives acclamations, le Prince est rentré à la préfecture à onze heures et demie, en passant par les rues des Vieilles-Études, Callade et Saint-Agricole. Partout, sur son passage, retentissait le cri de *Vive l'Empereur!*

Pendant le bal de l'Hôtel de Ville, un autre bal avait lieu au parc de l'ancienne succursale des Invalides. On y avait dressé une salle de danse, aux proportions grandioses, pour les ouvriers et les populations rurales. Ce parc est un des sites les plus brillants. La succursale des Invalides, dont il dépendait, et qui est transférée à Paris, comprenait deux anciens couvents, séparés par un immense parc. Au levant était le couvent des Célestins, abbaye royale dont Charles VI avait été le fondateur. La première pierre en avait été posée en son nom par Jean, duc de Berri, Philippe de Bourgogne et Louis d'Orléans, en 1395. C'était, au milieu du domaine papal, comme une oasis française. C'est là que, lorsque les maîtres des ports de Villeneuve, sur la rive droite du Rhône, étaient venus planter trop avant, sur le territoire d'Avignon, l'écusson aux armes de France, les officiers de la légation faisaient respectueusement porter cet écusson après l'avoir déplacé.

Au couchant du parc était le monastère des dominicains de Saint-Louis, auxquels étaient unies des dames de Saint-Véran.

La vaste salle, élevée en quelques jours, était disposée avec beaucoup de goût. On y lisait l'inscription suivante :

« Je voudrais, inconnu, me mêler à vos travaux comme à vos fêtes pour mieux juger, par moi-même, et de vos désirs et de vos sentiments. »

(9 juin 1850. — Discours du Président à l'inauguration du chemin de fer de Saint-Quentin.)

Plus de cinquante mille personnes se pressaient dans la vaste étendue du parc. Le Prince n'a pu se mêler à cette partie de la fête. Il y a envoyé M. le ministre de la guerre et deux aides de camp, et leur arrivée a été saluée par les cris unanimes de *Vive l'Empereur!*

DOUZIÈME JOURNÉE.

ROUTE D'AVIGNON A MARSEILLE.

Avignon, le 25 septembre, onze heures du matin.

Le Prince doit quitter Avignon ce matin. Et l'enthousiasme est toujours le même. Aucun spectacle n'est plus touchant, au milieu de cette immense population, que celui de ces milliers d'habitants des montagnes, accourus pour la plupart d'une distance de plus de cinquante lieues, ayant abandonné leur famille, leurs troupeaux, leurs champs, pour venir à pied, à travers des chemins escarpés et difficiles, saluer de leurs acclamations l'Élu et le sauveur du pays. Touchée par ce témoignage de sympathie, S. A. I. a remercié avec effusion ces braves et loyales populations. Elle a distribué, de sa main, huit décorations de la Légion d'honneur, à plusieurs maires ayant donné des gages d'énergie et de leur amour de l'ordre.

La journée a commencé par la réception des autorités. Le Prince, ayant remarqué, parmi les membres de la chambre de commerce, M. Granier, ancien représentant du peuple, lui a tendu la main. Puis il a remis la croix d'honneur à monseigneur l'archevêque d'Avignon, à M. Granier, ancien représentant, à M. Masson, prêtre du diocèse d'Avignon, à M. Ourson, juge d'instruction, et à M. Moulard, chef de division à la préfecture.

Les députations des Basses-Alpes ont été présentées par M. Fortoul, frère du ministre et député, et par M. Fortoul père, secrétaire général de la préfecture de ce département. M. de Bouville, préfet des Basses-Alpes, a exprimé à S. A. I. le repentir et le dévouement des malheureuses populations qui s'étaient laissées un moment égarer.

M. le ministre de l'instruction publique a présenté au Prince le conseil général, dont il est président. Le vice-président a prononcé un discours plein des meilleurs sentiments.

Le Prince a également reçu des députations du département

du Gard et celles du département de l'Hérault, qui étaient venues supplier Louis-Napoléon de s'arrêter à Cette.

Le Prince a exprimé au maire de cette ville tout son regret de ne pouvoir déroger à son itinéraire.

Après les réceptions, le Prince est monté à cheval et a passé devant les troupes rangées aux pieds des remparts et devant les députations rurales, précédées de leurs bannières.

Dans la matinée, il a visité l'hôpital civil et militaire. Il a été reçu à l'entrée, sous un arc de triomphe en verdure, par les administrateurs. Toute la cour était pavoisée et garnie de fleurs. Cet hospice a été fondé le 21 septembre 1354, par Bernard de Bascas, gentilhomme et troubadour d'Avignon. L'édifice actuel a été construit sur les plans de Pierre Mignard, de l'Académie royale d'architecture.

Partout ont éclaté les plus vives marques de sympathie.

A onze heures, le Prince se rend à cheval au chemin de fer de Marseille, en suivant les rues de la Préfecture, Saint-Agricole, Calade, Crillon et la porte de l'Oulle, toujours au milieu d'une masse émue et avide de voir le neveu de l'Empereur.

Les cinquante forts du port, habillés par la ville pour accompagner le Prince, ont voulu venir aujourd'hui jusqu'à la gare, drapeau en tête. Ils ont été les premiers à crier avec le plus d'énergie : *Vive l'Empereur !*

Le Prince a été reçu à la gare provisoire du chemin de la Méditerranée par MM. les administrateurs de la Compagnie, le comte Siméon, sénateur, président du conseil d'administration, et par MM. Wulfram Puget, administrateur, Talabot, directeur, et Audibert, ingénieur, chef de l'exploitation.

Deux magnifiques wagons à salon, construits pour la solennité et réservés au Prince, et sept wagons de première classe, composaient le train impérial. La gare était richement décorée.

Arles, 25 septembre, deux heures et demie du soir.

D'Avignon à la Durance, les abords du chemin sont littéralement inondés par la foule. Les cris de : *Vive l'Empereur ! vive Napoléon III !* ne cessent de retentir pendant que nous

traversons, sur un remblai élevé, une plaine fertile couverte de riches cultures et de belles plantations de mûriers, mais d'un aspect peu varié, et qui précède le pont-viaduc de la Durance, l'un des plus beaux travaux d'art de la ligne. Il compte vingt et une arches, qui se développent à plus de neuf mètres au-dessus de l'étiage, sur une longueur totale de cinq cent trente-quatre mètres.

Le convoi dépasse, sans s'arrêter, le gros village de Rognonas, après avoir traversé les escarpements couronnés par la ville pittoresque de Barbantane; puis celui de Graveson, placé près de Saint-Remy, patrie de Nostradamus. Bientôt les coteaux du Rhône apparaissent de nouveau, et montrent au loin les formidables tours du château de Beaucaire et les clochers aigus de Tarascon, ces deux villes jumelles situées en face l'une de l'autre et que relie aujourd'hui le pont jeté sur le Rhône, pour unir le chemin de fer d'Avignon à celui de Nîmes et de Montpellier.

Le convoi s'arrête à Tarascon, où l'attendaient les autorités de la ville et celles de Beaucaire, entourées de toutes parts du flot des populations accourues de différents points des départements. Le Prince a reçu les autorités et monseigneur Darcimoles, archevêque d'Aix, d'Arles et d'Embrun, qui lui a adressé d'une voix pleine d'émotion des félicitations dont le Prince l'a vivement remercié.

Bientôt le convoi reprend sa marche à toute vapeur. Tarascon et Beaucaire sont encore visibles à l'horizon, que déjà apparaît la ville d'Arles, la grande cité romaine, qu'un écrivain arlésien, M. Amédée Pichot, proclame, non sans raison, le portique français de l'Italie. Cette prétention est parfaitement justifiée par les débris qui entourent la Rome provençale et rappellent éloquemment son ancienne splendeur.

A Arles, une réception non moins enthousiaste que les précédentes attendait le Prince. Sous un arc de triomphe colossal se trouvaient rangées les populations, poussant unanimement le cri de : *Vive l'Empereur! Vive Napoléon!*

M. de Suleau, préfet des Bouches-du-Rhône, le sous-préfet,

la municipalité, les députations des communes, l'attendaient à la descente du wagon pour le complimenter. Là, M. Remacle, député au Corps législatif, maire de la ville d'Arles, a adressé au Prince, d'une voix fortement accentuée, le discours suivant :

« MONSEIGNEUR,

« Le corps municipal de la ville d'Arles est heureux de déposer aux pieds de Votre Altesse Impériale l'hommage de son profond et inaltérable dévouement. Cette vieille cité, dans laquelle vous allez entrer, Monseigneur, est peut-être celle qui vous doit le plus. Vous ne l'avez pas seulement sauvée, comme la France entière, d'une effroyable anarchie, vous avez arrêté votre regard sur elle, et ce regard a été celui du génie créateur. Ces immenses travaux qui s'exécutent en ce moment par vos ordres aux embouchures du Rhône vont rendre à Arles une prospérité et une importance qui étaient celles de la ville antique, mais dont la ville moderne avait perdu jusqu'au souvenir. Aussi notre population est-elle impatiente de vous témoigner sa reconnaissance. Dans quelques instants vous entendrez ses acclamations ; nous ne faisons que les devancer en formant hautement des vœux pour le bonheur et la gloire de Votre Altesse, si évidemment appelée par la Providence à faire le bien de ce pays, et pour la perpétuité de votre pouvoir, condition essentielle de l'accomplissement de votre mission.

« *Vive Louis-Napoléon! vive l'Empereur!* »

Le Prince a répondu qu'il était heureux d'aider la ville d'Arles à sortir, en quelque sorte, de ses ruines, et à égaler, par l'importance de sa navigation, la ville ancienne et illustre à laquelle il venait rendre visite. Ces paroles ont été accueillies par les plus vives acclamations.

Le Prince est monté en voiture et a pénétré dans la ville par la porte Nationale, en passant sous une suite d'arcs de triomphe élevés depuis la gare jusqu'à l'entrée de la ville. Sur le premier on lisait cette inscription : *Au sauveur et au bienfaiteur de la France, la ville d'Arles ne sera pas ingrate.* A l'entrée de la porte des *Lices*, sur un autre arc de triomphe surmonté d'un immense velum, on lisait cette autre inscription : *Il renouvellera la face de la terre.*

Les rues étaient ornées de guirlandes et tendues de draperies de diverses couleurs.

Le Prince est arrivé devant les Arènes. Le vieux monument

romain était pavoisé de drapeaux tricolores : toute la population se trouvait étagée sur les gradins de ce cirque admirable. Le Prince est entré dans les Arènes par la porte du Nord. L'intérieur était décoré de drapeaux, et à la place où se trouvait la tribune réservée à l'Empereur, on a dressé une tente magnifique où le Prince est venu se placer. Les bannières des corporations s'agitaient sur son passage ; la foule joyeuse, enthousiaste, n'a cessé de faire entendre les cris de : *Vive l'Empereur* ! Autour de la tente étaient rangées une centaine des plus belles jeunes filles de la ville d'Arles, revêtues du costume national : l'une d'elles, mademoiselle Remacle, fille du maire, a complimenté le Prince au nom de ses compagnes, et lui a offert des fleurs. Une pluie de bouquets est tombée du haut des gradins supérieurs et a couvert l'escalier qui conduit à la tribune. C'est là que les autorités, les députations des communes, ont été présentées au Prince par M. de Suleau, préfet des Bouches-du-Rhône, et par le maire d'Arles.

En quittant les Arènes, le Prince est remonté en voiture, et a parcouru toute la ville, dont toutes les fenêtres étaient pavoisées, et toutes les maisons ornées de tentures ; des gonfalons anciens, des drapeaux de corporations, pendaient des toits dans la rue, et flottaient entre les maisons. Le Prince arrive ainsi jusqu'à Saint-Trophyme, l'une des deux cathédrales de l'archevêché d'Aix et d'Arles. Monseigneur l'archevêque, la mitre en tête et la crosse en main, le conduit au chœur, après lui avoir donné l'eau bénite et l'encens. On chante trois fois le *Domine salvum fac Ludovicum-Napoleonem*. Le Prince remonte en voiture, et traverse le quartier des Marins, au milieu des cris de : *Vive l'Empereur* ! qui l'avaient suivi depuis son entrée.

ENTRÉE A MARSEILLE.

Marseille, 25 septembre 1852 (minuit).

Il y a quelques semaines que je vous racontais les manifestations dont le chef de l'Etat était l'objet à Strasbourg, à Nancy, dans tous les riches départements du nord-est. Le

Prince a traversé la France. Du Rhin à la Méditerranée, les mêmes sentiments l'ont accueilli, sentiments de respect, de reconnaissance, de confiance, d'amour, d'enthousiasme. Partout nous avons constaté ce phénomène d'une nation passée en quelques mois d'une inquiétude extrême à une sécurité parfaite, et se livrant avec abandon à toutes les espérances qu'a fait naître et que réalise chaque jour le gouvernement qu'elle s'est choisi.

Partout nous avons vu les populations accourir à flots pressés, et faire entendre autour du Prince, à qui elles doivent cette sécurité si inattendue, ces acclamations chaleureuses qui expriment leur reconnaissance, et ces cris qui sont à la fois un souvenir glorieux et une espérance féconde ; mais nulle part nous n'avons rien vu qui égale l'attitude de la population de Marseille.

Marseille, c'est le pays de l'enthousiasme, c'est toujours sur les limites de la France, au bord de la Méditerranée, sous ce beau ciel de la Provence, la vieille colonie phocéenne, française par le cœur, grecque par l'esprit, réfléchissant, dans ses regards et dans son âme, tous les feux du soleil du Midi. Magnificence de monuments, splendeur du climat, développement du commerce, activité de l'industrie, mouvements de la population, souvenirs historiques, originalité des mœurs, diversité des richesses, Marseille réunit tout ce qui constitue une ville de premier ordre. Marseille, avec son origine, ses restes d'antique civilisation qui se sont conservés au milieu de sa civilisation moderne, avec son port magnifique, qui en fait le rendez-vous de l'Orient, avec les costumes pittoresques des nations diverses qui viennent commercer dans ses murs, avec les intérêts si compliqués qui s'agitent sur ses marchés, présente un spectacle que vous ne trouverez dans aucune ville française. C'est la France, mais c'est aussi l'Algérie, l'Espagne, l'Italie, la Grèce, l'Asie, l'Égypte, tous ces peuples qui vivent sur les bords de cette Méditerranée, où se sont toujours mêlés l'Orient et l'Occident, pour se combattre d'abord, pour s'unir et se rapprocher ensuite, véritable lit nup-

tial de toutes les civilisations antiques et modernes, et que, dans un élan de génie patriotique et peut-être prophétique, l'Empereur Napoléon Ier a appelée *un lac français*.

Vous n'attendez pas que je décrive Marseille. Elle se décrit d'elle-même. C'est la ville des orateurs et des poëtes. Tout parle en elle ; ses monuments mêmes ont une voix. Aristote et Justin ont commencé son histoire. Elle a mêlé son ancienne indépendance à l'indépendance romaine, et traité d'égale à égale avec la souveraine du monde. Les traditions du moyen âge sont pleines de récits de sa grandeur et de ses misères. A travers le mouvement européen, elle a gardé toujours son originalité native et son caractère hardi. Toujours les regards ont été dirigés vers elle. Que pense Marseille ? Que veut Marseille? C'est une question que toujours se sont adressée ceux qui gouvernaient la France. Henri IV s'écriait en apprenant la soumission de Marseille : *C'est maintenant que je suis roi.* Louis XIV venait en personne y calmer une sédition. Tous les rois attachaient à son opinion une importance extrême. C'est qu'elle conservait, au sein de la France, une indépendance qui faisait compter avec elle. La hardiesse de ses habitants, leur initiative, leur courage, leur persévérance, leur génie, rendaient leur appui précieux et leur opposition redoutable. Un jour elle s'unissait au roi contre le connétable de Bourbon et Charles-Quint, un autre jour à la Ligue contre le roi, et elle portait chaque fois, dans ses alliances, toute cette impétuosité qu'elle semble emprunter à ce mistral terrible qui soulève parfois les vagues de sa mer et la poussière de ses campagnes.

Aujourd'hui, Marseille jouit avec calme de la prodigieuse prospérité que la colonisation de l'Algérie et la paix lui ont faite. Marseille est un des plus fermes appuis des principes défendus par le gouvernement. Marseille accueille avec toute sa puissance d'enthousiasme le Prince qui lui assure la tranquille possession de ses avantages. Je ne puis vous dépeindre l'éclat de ses manifestations. Ce n'est plus de la joie, de la sympathie, de l'amour, c'est de l'adoration.

Pour vous dire tous ces transports, ces routes couvertes de populations, ces rues envahies, ces places débordées, ces fenêtres rayonnantes de regards passionnés, ces maisons pavoisées, ces arcs de triomphe, ces drapeaux, ces flammes qui s'agitent dans cet air limpide, ce frémissement des âmes et de l'atmosphère, il faudrait la plume d'un de ces poëtes qui abondent sur le sol marseillais. Je ne puis que vous raconter, avec mon exactitude et ma froideur d'historiographe, les faits dont j'ai été témoin.

Après la brillante réception d'Arles, le Prince est remonté en wagon à trois heures.

A partir d'Arles, le convoi s'engage dans une vaste solitude occupée par des champs de riz entremêlés de terrains marécageux. Là, comme partout ailleurs, l'art a vaincu la nature, et un viaduc de cinquante et une arches, long de sept cent soixante-neuf mètres, remplace des remblais, que, attendu sa mobilité, le sol n'aurait pu supporter. Le convoi pénètre ensuite dans la fameuse plaine de Crau sur un remblai qui la domine dans toute sa longueur, et traverse ainsi d'incultes solitudes qui semblent interminables et se confondent avec le ciel de l'horizon. Ces flots de populations, si nombreux tout à l'heure encore, ont maintenant disparu, et la locomotive seule fait entendre sa voix dans ces mornes déserts.

Enfin, des brumes s'élèvent au lointain et font deviner le voisinage de la mer. Avec elle reparaissent des marais et la végétation ; puis, on arrive à la station d'Entressen ; à l'aspect de lieux habités, l'esprit abattu se relève peu à peu. Çà et là se montrent quelques oliviers ; ils deviennent de plus en plus nombreux, et le désert fuit rapidement derrière le convoi, qui traverse à toute vitesse, et aux cris de : *Vive l'Empereur!* la station de Saint-Chamans.

Le Prince eût voulu s'arrêter à cette station pour s'entretenir avec les habitants et les autorités ; mais la nécessité d'arriver à Marseille à l'heure indiquée l'a emporté sur ce désir, et le convoi s'engage sur le viaduc de Rouloubre, un des ouvrages les plus gracieux et les plus pittoresques que l'on puisse

rencontrer. Ce viaduc est composé de quarante-huit arches ogivales d'une longueur totale de trois cent quatre-vingt-cinq mètres. Bientôt le convoi côtoie, d'un côté, des collines arides, et domine de l'autre le vaste étang de Berre, que l'on aperçoit presque en entier. Après avoir traversé Rognac, petit village occupé par des députations nombreuses et enthousiastes, le convoi s'engage dans le souterrain de la Nerthe, long de quatre mille six cent dix-sept mètres. A la sortie apparait la mer, la Méditerranée aux flots azurés et couverte de navires et de barques aux voiles blanches. Bientôt se montre Marseille, commandée par le fort Notre-Dame-de-la-Garde, que domine à son tour dans le lointain une chaîne élevée de montagnes bleuâtres.

Un second tunnel se présente. C'est celui de l'Estaque. A peine est-il franchi que le convoi du Prince pénètre dans la gare à travers la foule empressée qui l'accueille aux cris réitérés de : *Vive l'Empereur!*

La gare de Marseille est l'une des plus importantes qu'ingénieur ait jamais eu à construire. Située à plus de deux cent cinquante pieds au-dessus de la mer, on y arrive par des rampes admirablement disposées, au sommet desquelles règne une vaste place d'où le regard découvre Marseille, son port, ses bassins, ses campagnes et ses collines couvertes de plusieurs milliers de bastides, les montagnes de la Provence, la rade et ses îles, et la mer qui, au sud, se confond avec le ciel, en un mot, le panorama le plus majestueux, le plus vaste et le plus varié.

Non loin de la station se détachera l'embranchement qui doit descendre par le lazaret au nouveau port Louis-Napoléon et conduire les wagons à bord même des navires. Les enquêtes sont en ce moment ouvertes, et tout annonce qu'avant peu de temps les travaux de cet utile embranchement pourront être entrepris.

RÉCEPTION A MARSEILLE.

Il est trois heures et demie. Le canon des forts Saint-Nico-

las et Saint-Jean unit sa voix formidable à l'artillerie du vaisseau de ligne le *Napoléon*, mouillé en grande rade, qui annonce, par ses salves, l'arrivée du Prince. Toutes les cloches de la ville s'ébranlent. La population se porte tout entière sur le trajet que va parcourir Son Altesse Impériale.

Les députés du département, l'inspecteur général du ministère de la police, M. Sylvain Blot, et plusieurs hauts fonctionnaires, réunis dans la gare, se sont joints au cortége. Le Prince a pris place, avec MM. le ministre de la guerre, le préfet et le général Hecquet, dans une brillante voiture aux armoiries de la ville, attelée de quatre beaux chevaux blancs, ornés de panaches bleus et blancs, et montés par deux jockeys vêtus à la Henri IV. M. le ministre de la marine et des colonies, arrivé dès le matin de Toulon, et M. le ministre de l'instruction publique, M. Exelmans, capitaine de frégate, commandant la *Reine-Hortense*, étaient dans la seconde voiture.

Dans d'autres voitures, suivaient les aides de camp, officiers d'ordonnance de S. A. I., le commandant Deplace, le capitaine Boyer, aide de camp, M. de Lépine, secrétaire particulier du ministre de la guerre.

Voici l'ordre du cortége :

Le commissaire central, avec M. Blot, chef du cabinet de l'inspecteur général du ministère de la police, à cheval, précédant de quelques pas un détachement du 3e hussards, la garde d'honneur, formée de volontaires et d'hommes pris dans l'élite du commerce et de l'industrie, et la voiture du Prince marchant au pas, escortée de chaque côté par des officiers de hussards. La marche était fermée par un détachement de hussards.

Dans cet ordre, on suit le boulevard National, le grand chemin d'Aix jusqu'à l'arc de triomphe. Une foule immense est rangée de chaque côté. Partout, on entend les cris de : *Vive Napoléon! Vive l'Empereur!*

A l'entrée de l'arc de triomphe étaient réunis M. de Chantérac, maire, ses deux adjoints, les quarante-quatre membres du conseil municipal, précédés des trompettes de la ville, qui

sont, comme les trompettes des hérauts d'armes, ornées de flammes en soie moirée, bleu et blanc, à franges d'or. L'uniforme est à la française, aux armes de la ville, boutons et broderies d'or.

Quatre huissiers, en habit noir à la française et en gants blancs, tiennent, sur un vaste plateau en argent, le coussin en soie bleu clair qui porte les clefs de la ville, restaurées, argentées pour la solennité par M. Christophle (de Paris); elles sont croisées sur le coussin, ayant en tête les lettres L.-N., surmontées de la couronne impériale, et au bas les armes de la ville, une croix d'argent sur un fond d'azur et la couronne murale.

Louis-Napoléon a inauguré l'arc de triomphe, dont la construction, commencée en 1823, au retour du duc d'Angoulême d'Espagne, et interrompue en 1830, n'a été achevée que depuis quelques années. Les bas-reliefs sont d'une exécution remarquable. Ce monument, qui retrace les batailles de l'Empire et les noms de ses plus vaillants guerriers, porte au-dessus de la corniche, en lettres d'or, l'inscription suivante :

A Louis-Napoléon, reconnaissance.

L'arc de triomphe est surmonté d'un faisceau aux couleurs nationales, au milieu desquelles plane un aigle colossal. Des arbustes, des guirlandes de laurier et d'olivier, relient les mâts et les banderoles qui l'entourent. Les pompiers de la ville et de l'arrondissement sont rangés autour du monument, leur musique donnant sur l'entrée. Les anciens officiers en retraite, conduits par les généraux Menard-Saint-Martin et Court; le Cercle militaire des sous-officiers en retraite, portant presque tous la croix de la Légion d'honneur; les municipalités des communes, sont de chaque côté. Le président du Cercle militaire, M. Segond, tient une couronne en feuilles d'or sur un coussin.

La voiture du Prince s'arrête devant l'arc de triomphe. Les cris de : *Vive l'Empereur!* et *Vive Napoléon!* retentissent des deux côtés et au milieu des masses qui se pressent pour voir Louis-Napoléon, qui se lève.

M. de Chantérac, maire de la ville, lui adresse le discours suivant :

« Prince,

« Daignez me permettre d'offrir à Votre Altesse Impériale les clefs de la ville que j'ai l'honneur de représenter. Marseille, qui, depuis deux siècles, n'avait point été honorée de la visite du chef de l'État, est impatiente de vous recevoir dans ses murs.

« Vous arrivez, précédé des acclamations de la France entière, que vous avez sauvée. Marseille, comblée par vous de bienfaits, ne se montrera ni moins reconnaissante ni moins empressée. Elle sait les projets que Votre Altesse a conçus pour accroître son bien-être et hâter le développement de ses magnifiques destinées. Elle vous offre, par mon organe, l'hommage respectueux de sa gratitude pour le présent, de sa confiance pour l'avenir.

« La prospérité dont nous jouissons, grâce à l'acte mémorable du 2 décembre, est attestée par les nombreux navires qui se pressent en ce moment dans notre port, où toutes les nations commerçantes du globe semblent s'être donné rendez-vous pour saluer à son passage l'Élu du peuple français et le pacificateur de l'Europe.

« Mais cette prospérité ne serait qu'éphémère, Prince, si Votre Altesse ne consentait à donner à son gouvernement ce caractère de durée et de stabilité qui peut seul assurer le bonheur du pays. Ce vœu, manifesté par toute la France, est aussi celui du conseil municipal, dont je vais avoir l'honneur de vous remettre l'adresse.

« Prince, notre population voit en Votre Altesse l'homme de la Providence, celui que le ciel protége : plus que jamais, elle se sent portée à se presser autour de vous avec enthousiasme. »

Le Prince répond :

« Je vous remercie des bienveillantes paroles que vous « venez de me dire.

« Je désirais depuis longtemps voir Marseille; je tiens à « bien connaître ses vœux et ses besoins.

« Soyez bien persuadé que je fais des vœux et plus que des « vœux pour le développement de son commerce et pour sa « prospérité.

« Je désire que la sollicitude de mon gouvernement s'étende « sur votre ville, protége ses grands intérêts et assure son « avenir. Le Midi comme le Nord, le Sud-Ouest comme le « Nord-Ouest, doivent avoir une part égale dans l'action tuté- « laire du gouvernement. »

Les cris de : *Vive l'Empereur!* succèdent à ces paroles pleines de cette haute raison et de cet esprit d'à-propos que le Prince possède au suprême degré.

Puis, descendant de sa voiture, où il invite M. de Chantérac et ses adjoints à le remplacer, il monte un superbe alezan anglais, caparaçonné dans le goût turc. Les acclamations sont unanimes. Plusieurs anciens officiers lui jettent des couronnes. M. Segond lui offre, au nom des sous-officiers, la couronne en feuilles d'or, au moment où il passe sous l'arc de triomphe. Le Prince le remercie par quelques mots bienveillants.

Le cortége reprend sa marche en suivant la rue d'Aix, le Cours, la Canebière, la rue Saint-Ferréol, la place de ce nom, la rue Mazade et la préfecture ; partout les troupes forment la haie. Les populations, accourues pour rendre hommage à celui qu'elles regardent comme le libérateur de la France, font retentir l'air d'acclamations. Le coup d'œil de l'arc de triomphe à l'obélisque de la place de Castellane est merveilleux.

Cette ligne, qui a un développement de trois kilomètres, présente à son entrée l'arc de triomphe, recouvert de trophées, d'inscriptions et d'emblèmes les plus heureusement combinés, les plus habilement disposés. Une ceinture de jets d'eau les plus variés forme à ce monument un complément très-original et récrée délicieusement la vue. A son extrémité, l'obélisque de la place Castellane est entouré d'un immense appareil destiné à l'illumination au gaz et surmonté d'un cercle et d'une croix. Dans le cercle se trouve le chiffre du Prince Louis-Napoléon.

Le Cours est ravissant de fraîcheur et de décorations ; à l'entrée se dresse la statue colossale de Marseille offrant deux couronnes au Prince, l'une d'olivier et l'autre de chêne ; sur le piédestal se trouve une troisième couronne de laurier qui surmonte cette inscription latine : *Marsiliæ vota*. Ce travail, d'un effet surprenant, est l'œuvre du statuaire Ramus, qui a fait la statue que Marseille vient d'élever à monseigneur de Belzunce. Les deux côtés du Cours sont bordés par soixante-

dix vases antiques posés sur des supports élégants et remplis de fleurs qu'arrosent des gerbes d'eau; tous ces travaux ont été exécutés sous l'habile direction de M. de Montricher, ingénieur en chef du canal de Marseille.

Toutes les corporations, au nombre de cent, enseignes et bannières déployées, parmi lesquelles nous avons remarqué les prud'hommes-pêcheurs, avec le costume à la Henri IV, les calfats en bonne tenue, toutes les Sociétés de bienfaisance avec de larges bannières jaunes et les milliers d'orphelins qu'elles élèvent; les députations des marins de toutes les nations, bannières en tête, portées : les unes par des hommes de couleur, nègres ou mulâtres; les autres, par des blancs, étaient de chaque côté du Cours.

C'est au milieu de cette double haie, grossie d'une population immense, que le Prince s'avançait sur son fier coursier, qui se prêtait à tous ses mouvements, sans cesse interrompus, tantôt par des hommes, des femmes et des enfants du peuple, qui s'avançaient pour lui remettre des suppliques, qu'il recevait avec affabilité; tantôt par d'anciens militaires qui venaient le haranguer aux cris de : *Vive l'Empereur!*

A son entrée sur la Canebière, les *partisanes* représentant les dames de la halle, bouquetières et marchandes de toute nature, sont venues à sa rencontre. Il s'est arrêté : les unes lui ont offert un bouquet, les autres une *macreuse*, un thon garni de fleurs et de rubans, tributs et emblèmes de leur industrie. La présidente des partisanes l'a même harangué en termes naïfs et pittoresques. Sa harangue s'est terminée par les cris de : *Vive l'Empereur!*

Plus bas, de jeunes enfants lui ont offert des fleurs, des couronnes d'olivier et de laurier.

Les maisons étaient tendues de draperies aux trois couleurs, de guirlandes et de riches tapisseries. Les dames, parées des plus belles toilettes, que relevaient les plus jolis visages, étaient à toutes les fenêtres, battant des mains, agitant leurs soyeuses dentelles et accablant le Prince sous des flots de bouquets.

La rue Saint-Ferréol était drapée des pavillons des vingt-neuf nations maritimes représentées à Marseille. Enfin, le cortége, au bout d'une demi-heure, est parvenu à la place Saint-Ferréol, qui, sous les inspirations de M. Falcon, payeur du département, s'était transformée en un jardin charmant. Le centre du jardin est occupé par une colonne du genre le plus gracieux et surmontée d'une charmante petite figure représentant le *Génie*, œuvre de Chardini. Au pied de la colonne se trouvaient quatre aigles admirablement modelés. C'est là que M. Falcon, secondé par les consuls étrangers résidant à Marseille, a eu l'heureuse idée de réunir tous les marins des puissances étrangères, avec les drapeaux de chaque pays. Siciliens, Barbaresques, Grecs, Turcs, Espagnols et Anglais, tous se donnaient en quelque sorte la main, et concouraient par leur présence à l'éclat d'une solennité jusqu'ici sans exemple. Au passage du Prince, les drapeaux étrangers se sont inclinés en signe de salut, et les marins des diverses nations ont mêlé leurs acclamations à celles de la population marseillaise.

En quittant cette place, dont le Prince a fait le tour, il est arrivé par la rue Mazade à la préfecture, dont la cour était ornée des plus jolies demoiselles de Marseille. Une allocution a été faite par mademoiselle Cayol, choisie par voie d'élection. Après cette halte, le Prince est entré dans l'hôtel de la préfecture, où il a été reçu par madame la comtesse de Suleau, entourée de dames élégantes, élite du pays.

Après quelques instants de repos à la préfecture, S. A. I. a reçu les autorités :

Le général Hecquet, commandant la neuvième division, et l'état-major, le général commandant la subdivision ; puis la députation de la cour d'appel d'Aix, ayant à sa tête son premier président, M. Emmanuel Poulle qui s'est ainsi exprimé :

« J'ai l'honneur de déposer entre les mains de Votre Altesse l'adresse par laquelle la cour d'appel d'Aix lui exprime ses sentiments de respect, de dévouement et de reconnaissance. »

Le Prince a répondu :

« Je suis touché des sentiments que vous m'exprimez au

« nom de la députation de la cour, et je la prie de recevoir
« tous mes remercîments. »

Voici quelques passages de l'adresse remise au Prince par M. le premier président :

Adresse de la cour d'appel d'Aix.

MONSEIGNEUR,

« La cour d'appel d'Aix se joint avec empressement aux populations du midi de la France, et se félicite de votre présence au milieu d'elles.

« C'est à Votre Altesse Impériale que nous devons le rétablissement du principe d'autorité, la force du pouvoir et la sécurité dont nous jouissons. Nous n'oublierons jamais qu'à la suite de ces fatales divisions qui pesaient sur l'avenir de notre pays, et qui le conduisaient à l'abîme, c'est l'épée du 2 décembre qui a coupé le nœud gordien de l'anarchie.

« C'est dans un des départements de notre ressort que l'empereur Napoléon révéla à l'Europe la puissance de son génie militaire par la prise de Toulon ; c'est sur la place de Saint-Raphaël qu'il débarqua le 17 vendémiaire an VIII, à son retour d'Égypte.

« Le procès-verbal, qui fut dressé sur la plage même par les officiers municipaux intendants de la santé publique, témoigne de l'enthousiasme que la présence du jeune héros excitait au milieu des populations.

« C'est que les populations avaient, au 17 vendémiaire an VIII, comme au 20 décembre 1851, l'instinct de l'ordre et de la conservation de la société.

« Pour nous, Monseigneur, dont l'existence est consacrée au culte de la justice et à l'application des lois, nous aurons toujours présentes à notre pensée les paroles que vous avez adressées, le 4 avril dernier, à la magistrature française, en recevant son serment : « *Votre noble mission*, nous avez-vous dit, *est de faire dominer et respecter le droit.* »

Nous donnons le document cité dans l'adresse de la cour d'appel d'Aix :

17 vendémiaire an VIII.

RETOUR D'ÉGYPTE.

DÉBARQUEMENT DU GÉNÉRAL BONAPARTE A SAINT-RAPHAEL.

Procès-verbal des intendants de la santé publique.

« Cejourd'hui, 17 vendémiaire an VIII de la République française, une et indivisible, à dix heures du matin, nous, Rémy Mar-

tel et Louis Collombetz, agents municipaux de ce canton de Fréjus, en cette qualité intendants de la santé publique aux rades de Fréjus et ports obliques d'Agay et de Théoules, ayant été avertis que quatre bâtiments de l'État, dont deux pinques et deux frégates, venant d'Égypte, dans l'un desquels nous a-t-on dit être le général Bonaparte et plusieurs généraux et savants qui l'accompagnaient à son retour d'Égypte, ce qui nous a été confirmé par le citoyen Pierre Giraud, notre lieutenant de port, qui est venu nous annoncer cette heureuse nouvelle par des cris répétés : *Vive la République! le sauveur de la France est arrivé dans notre rade, ainsi que le général Berthier,* et son état-major nous invitant de nous rendre de suite à Saint-Raphaël pour y entendre l'officier de marine chargé de venir demander la libre entrée, qui lui avait été refusée par notre préposé de la santé publique en cette rade.

« Le témoignage de ce fonctionnaire public ayant levé toute incertitude, comme des éclairs, nous nous sommes transportés au rivage de la mer avec le susdit lieutenant de port et le général Perreymond, qui se trouvait de passage en cette ville. Quelle fut notre joie, quand nous fûmes arrivés au bord de la mer, d'y trouver un peuple immense qui, par des acclamations réitérées, criait : *Vive notre père! vive Bonaparte!* Ici fonctionnaires publics, citoyens de tout âge, de l'un et de l'autre sexe, chacun voulait avoir part à cette heureuse surprise et témoigner sa reconnaissance au vainqueur d'Égypte. Nous eûmes assez de peine d'aborder le rivage de la mer, où abordait le canot où était l'officier chargé de nous demander la libre entrée, d'après le refus qui lui avait été fait par notre préposé de santé. Mais après avoir interrogé le susdit officier, lequel nous a remis sa patente visée à Ajaccio, avec libre entrée, et nous ayant assuré que pendant la traversée de quarante-cinq jours aucune maladie contagieuse ne s'était manifestée à leur bord, et ce qui nous fut garant de cette assertion, c'était le général Bonaparte lui-même qui nous invitait à lui donner la libre entrée, ainsi qu'aux gens de sa suite.

« Sur quoi, nous, agents municipaux susdits, considérant que le moindre retard à donner l'entrée à des personnes si précieuses et si distinguées pourrait compromettre les intérêts de la République.

« Arrêtons :

« Qu'il sera donné de suite la libre entrée au général Bonaparte ainsi qu'au général Berthier et à toute leur suite, et de plus que, pour donner une preuve de notre attachement au vainqueur d'Égypte, nous nous rendrons à bord de la frégate la *Muiron*, commandée par le contre-amiral Gantheaume, décorés de nos

écharpes, pour leur témoigner l'expression de nos vœux et les sentiments de la plus sincère reconnaissance.

« Ainsi délibéré à Fréjus, les jour, mois et an susdits.

« Signé : MARTEL cadet, COLLOMBETZ, agents municipaux, et MARTEL aîné, secrétaire. »

M. le général Roberti, aide de camp de S. M. le roi de Naples, arrivé hier sur la frégate napolitaine le *Tancrède*, a complimenté S. A. I. au nom de son souverain, ainsi que monseigneur de Saint-Marsan, archevêque d'Éphèse, qui a reçu la même mission de notre saint-père le pape. Le Prince a accueilli avec distinction ces deux personnages, dont la présence à Marseille a produit une vive sensation.

Le colonel Ferro, aide de camp du général don Ramon de la Roca, commandant la Catalogne, envoyé par S. M. la reine d'Espagne, a été également reçu par le Prince.

M. le comte de Casabianca, sénateur, a eu l'honneur de lui présenter la députation qui est venue, au nom de la Corse, renouveler à S. A. I. l'assurance de son dévouement.

Cette députation se compose de MM. le comte de Casabianca, président, Abbatucci (Charles), vice-président, Carbuccia, secrétaire, Colonna d'Istria, Leca, Étienne, Gentile, Antonetti, Laurelli, Carlotti, Flach, Castelli, Abbatucci, don Jacques et Panzani.

Le Prince a également reçu la députation de la cour d'appel de Bastia, son premier président, M. Colonna d'Istria, en tête ; monseigneur de Mazenod, évêque de Marseille, et son chapitre. Le prélat a félicité le Prince sur les heureux résultats de son voyage, en l'assurant des prières et des vœux de l'église pour la conservation de ses jours si précieux pour l'avenir de la France.

A sept heures, le Prince a réuni dans un dîner les généraux, les envoyés extraordinaires du saint-père, du roi de Naples, de la reine d'Espagne ; le général de la Marmora, ministre de la guerre de Sardaigne, ; l'évêque et les autorités supérieures de tous les ordres. La salle offrait un coup d'œil ravissant. Un pavillon élégamment décoré, pris sur la partie

du jardin qui donne entrée à l'hôtel de ce côté, recevait une table de soixante-douze couverts, embellie d'un riche surtout; le pavillon avait vue sur le jardin, qui concourait aussi à l'embellissement de la fête ; un aigle d'une grande dimension, sur un fond transparent, en occupait le fond, faisant face au pavillon ; les plates-bandes avaient été aussi décorées de verres de couleur. Pendant le repas, la musique du 14e léger a fait entendre plusieurs morceaux de choix, exécutés avec une grande précision.

Beaucoup de dames de la ville ont été admises, pendant le dîner, à circuler autour de la table, et ont pu jouir du tableau que présentait cette brillante réunion. Le Prince les a accueillies avec son affabilité ordinaire; le président a également admis une députation des dames de la halle.

L'une d'elles, en prononçant son compliment dans le langage à l'usage des partisanes, a exprimé le désir de voir bientôt Louis-Napoléon *empereur et roi de France et de Navarre.*

S. A. I. n'a pu s'empêcher de sourire de la naïveté de ce vœu ; puis il a fait servir du champagne à cette députation féminine, qui s'est retirée enchantée de son accueil.

A neuf heures et demie, le Prince s'est rendu dans la voiture de la ville au Grand-Théâtre. Malgré la pluie qui tombait par torrents depuis sept heures, la population était aux fenêtres, aux portes et sur tout le passage, aussi bien illuminé que le permettait le temps. Le jardin, l'hôtel de la préfecture, l'hôtel de ville, resplendissaient de mille feux que n'éteignaient ni l'eau, ni le vent: l'illumination a manqué en partie à l'arc de triomphe et sur les cours. Les bâtiments de la rade et les navires de guerre étaient pavoisés et illuminés.

Le Prince a été reçu à l'entrée du théâtre par le directeur, M. Provini, entouré des propriétaires de la salle, qui n'appartient pas à la ville. Le directeur, tenant le candélabre du cérémonial à la main, l'a conduit à la loge d'honneur. La salle s'est levée en masse, et le cri de: *Vive l'empereur!* a retenti de tous côtés. Son Altesse Impériale s'est assise, après avoir salué gracieusement. Elle avait à sa gauche M. le lieu-

tenant général Roberti ; et à sa droite le ministre de la guerre, le colonel Ferro ; le général de la Marmora, ministre de la guerre de Sardaigne, les ministres de la marine et de l'instruction publique sur le même rang. Derrière elle étaient le préfet, le maire, les deux adjoints, les trois généraux, ses aides de camp, le général commandant la division militaire ; M. Blot, inspecteur général du ministère de la police ; le colonel de Sercey, chef d'état-major ; le général Marsillan, commandant la subdivision ; le consul général de Naples ; l'amiral Baudin, inspecteur général des corps organisés et des bâtiments de la flotte détachée, et les colonels des régiments représentés à Marseille.

Les décorations de la salle ont excité l'admiration des nombreux étrangers qui se pressaient à cette fête. Le morceau qui nous a semblé le plus digne d'attention est le rideau : le champ, d'un vert clair, est relevé par des ornements d'or et d'argent les plus habilement disposés ; le centre, de couleur chamois, contient un aigle énorme couronné ; le carré qui l'entoure porte la décoration de la Légion d'honneur à ses quatre angles, avec l'inscription : *Honneur et Patrie.* La partie inférieure contient la médaille militaire et le Code Napoléon. Sur les côtés et au bas des colonnes, se déroule une bande portant le nom des principales victoires de l'Empire.

La partie supérieure du rideau est occupée par les armoiries de la ville, avec l'inscription :

Dieu l'a choisi, la France l'a élu !

Toute la salle est tendue de draperies rouges dorées, dans lesquelles sont tissés l'aigle, les étoiles et les initiales L. N., encadrées dans des couronnes de laurier et de chêne. Les dames qui occupent les six gradins, au centre desquels est le Prince, sont couvertes de parures et de fleurs.

Au lever du rideau, deux cantates remarquables, l'une de M. Sylvain Blot, l'autre de M. Privat, l'un de nos plus spirituels confrères en journalisme, ont été chantées, aux acclamations unanimes de cette assistance choisie.

Le Prince s'est retiré à minuit, au milieu des démonstrations unanimes de l'assistance, qu'il a remerciée à plusieurs reprises de cet hommage si vivement exprimé.

TREIZIÈME JOURNÉE.

SÉJOUR A MARSEILLE.

Marseille, le 26 septembre. (Dimanche, minuit.)

Encore une belle journée que nous venons de passer. Ce matin, le soleil s'est levé dans un ciel pur, comme pour ajouter à la pompe et à l'éclat des fêtes qu'il devait éclairer aujourd'hui.

Déjà Marseille a reçu bien des princes souverains, et ses archives conservent le souvenir de ces visites illustres.

René d'Anjou, comte de Provence et roi d'Italie, y a séjourné plusieurs fois. Ses prédécesseurs, notamment Louis II et la reine Jeanne, l'ont visitée à diverses reprises, ainsi que plusieurs papes, Benoît III et Urbain V, moine de Saint-Victor-lez-Marseille.

Le 8 octobre 1533, François Ier vint recevoir à Marseille Catherine de Médicis, qui devait épouser Henri, duc d'Orléans, second fils du roi.

Catherine de Médicis arriva à Marseille, où elle fit son entrée à cheval, le 23 octobre 1533; son union avec le duc d'Orléans fut consacrée par le pape, le 28 du même mois.

Le 6 novembre 1564, Charles IX, accompagné de sa mère, de son frère, le duc d'Anjou, et du jeune Henri de Bourbon, prince de Béarn, qui fut plus tard roi de France, arrive à Marseille, qui lui fait une pompeuse réception, et lui adresse ce quatrain par la bouche d'une jeune fille :

Petite tu me vois ; mais tes grands ennemis
Ne me sauraient forcer, car en Dieu je suis forte :
Du cœur de ces remparts, en arme pour toi mis,
Haut ma foi devant Dieu, à toi les clefs je porte.

Le 3 novembre 1600, Marie de Médicis, demandée en mariage par Henri IV, après son divorce avec Marguerite de Valois, débarque à Marseille et est haranguée par le célèbre président Duvoir.

Le 8 octobre 1622, Louis XIII vient visiter Marseille, qui lui fait la plus brillante réception, et lui offre trois beaux chevaux barbes, avec des harnais de damas bleu. Les consuls, à sa réception, avaient des robes d'écarlate.

Le 2 mars 1660, Louis XIV entre dans Marseille par une brèche, comme si elle eût été une ville prise d'assaut.

Le jeune roi reçoit l'hospitalité de l'un des ancêtres du tribun Mirabeau, qui contribua le plus au renversement de son antique maison.

Louis XIV, par son édit, daté de Marseille du 5 mars, supprima le consulat, et le remplaça par deux échevins.

Mais, quel qu'ait été l'éclat de ces réceptions historiques, jamais tête couronnée ne reçut plus d'honneur et ne souleva plus d'enthousiasme que Louis-Napoléon.

Dès le matin, le Prince a reçu le cercle des anciens sous-officiers retraités, dont le président, M. Ch. Segond, lui avait offert hier une couronne d'un travail remarquable.

A dix heures, M. le ministre de la guerre lui a présenté une députation de l'armée et des diverses administrations de nos possessions africaines, arrivée ce matin. Cette députation se compose de MM. le général de division Pélissier, commandant la division d'Oran du capitaine Ranson, son aide de camp; Mercier-Lacombe, secrétaire général du gouvernement, Lechêne, maire d'Alger, baron Vialar Borelly de la Papie, Morin, maire d'Elbiar, colons; Canton, président de la chambre de commerce d'Alger.

M. le gouverneur général n'ayant pas pu venir en personne, à cause des circonstances qui rendent sa présence nécessaire à Alger, a chargé M. le capitaine d'état-major Appert, son aide de camp, d'apporter au Prince les hommages respectueux de son dévouement.

Le Prince s'est montré touché de cette démarche, et a

chargé le général Pélissier d'en témoigner sa satisfaction au gouverneur général de la colonie.

L'amiral de l'escadre américaine, mouillée en ce moment dans le golfe de la Spezzia, avait reçu de son gouvernement l'ordre de se rendre à Marseille dans le même but. Cet ordre, malheureusement, n'a pu arriver assez à temps pour que l'amiral américain ait été en mesure de l'exécuter.

A dix heures et demie, le Prince monte en voiture découverte, et se rend à la Major, accompagné du préfet, du maire, des ministres et des généraux.

La Major est la cathédrale de Marseille. Elle est située à l'extrémité du nouveau port. Pour s'y rendre, le Prince devait traverser toute l'étendue des quais et des quartiers populeux qu'habitent les marins. Une immense affluence l'attendait sur ce long parcours. Les corporations ouvrières, avec leurs costumes distinctifs et leurs bannières, s'étaient échelonnées sur la longue ligne qui s'étend de la Canebière au port de la Joliette. C'était un spectacle magnifique que cette population s'agitant sous les rayons d'un soleil brûlant; ces navires, rangés le long des quais, élevant, dans ce ciel splendide, leur forêt de mâts couverts de pavillons et chargés de spectateurs; ces fenêtres, ornées de tapisseries aux vives couleurs, et encadrant les brunes figures des femmes marseillaises; et, lorsque le prince a passé à travers la double haie formée par la troupe et les sociétés ouvrières, pendant que les tambours battaient aux champs, et que les bannières s'inclinaient, il fallait entendre ces cris de : *Vive l'Empereur!* qui partaient de tous les points, pour avoir une idée de l'enthousiasme méridional.

En passant devant la Consigne, dont le fronton était décoré de trophées surmontés des initiales du Prince, le corps spécial du service sanitaire, qui faisait la haie, a salué S. A. I. des acclamations les plus vives.

La Consigne est l'établissement où siége l'administration sanitaire de Marseille. On connaît tous les efforts de S. A. I.

pour imprimer à ce service important les améliorations comportées par les progrès de l'époque.

M. Blache, médecin en chef de la marine, et directeur de la Consigne, était à la tête du corps du service sanitaire.

Le Prince a été reçu au seuil de la Major par monseigneur de Mazenod, évêque de Marseille, entouré de ses vicaires généraux, du chapitre et du clergé. Le prélat lui a adressé l'allocution suivante :

« L'acte religieux que Votre Altesse Impériale vient publiquement accomplir aujourd'hui, et qui se renouvelle fidèlement, on le sait, dans votre vie privée, montre combien plus haut que les hommes vont se rattacher les grandes pensées de votre cœur. C'est en Dieu, de qui procède tout pouvoir, que vous voulez puiser votre force.

« Aussi, en vous recevant à la porte de cette église, l'évêque de Marseille, son chapitre et les autres représentants de son clergé sont heureux de reconnaître en vous l'homme de la Providence, qui vous a choisi pour être l'instrument de ses bienfaits. C'est elle qui vous a accordé d'inaugurer votre premier avénement au pouvoir par le rétablissement du trône temporel du chef de l'Église. Ce fut là, il est vrai, le vœu de la France, qui ne pouvait manquer d'en être récompensée ; mais ce fut également une faveur du ciel, qui vous mit en main l'épée de la chrétienté, et voulut renouveler à votre égard les enseignements de l'histoire, en attachant par là à vos destinées une bénédiction féconde pour les plus grandes choses.

« C'est ainsi qu'au temps marqué vous avez été le libérateur de votre pays à la veille des derniers malheurs. Ce sera avec le même succès et la même gloire, parce que ce sera avec la même fidélité à votre mission providentielle, que vous continuerez l'œuvre immense confiée d'en haut à votre cœur plus encore qu'à votre bras, à votre foi catholique plus encore qu'à votre haute sagesse.

« L'Église, mère de cette civilisation dont vous êtes le défenseur et le soutien, sera de plus en plus reconnaissante de ce que vous faites et de ce que vous ferez pour le salut des peuples ; elle vous apportera avec sincérité le concours de sa pacifique influence, et vous donnera l'appui plus solide encore d'une prière puissante auprès de Dieu, que vous aurez mis dans les intérêts de votre gloire.

« C'est cette prière que je vais offrir au Seigneur dans l'auguste sacrifice de nos autels. Je l'offrirai surtout en action de grâces de

la protection divine qui vous défend contre d'affreux projets inspirés par l'enfer, et dont Marseille tout entière a frissonné d'horreur.

« Que ne puis-je le faire dans un temple plus digne de la solennité de ce jour et de la grandeur de notre cité ! Ces murs en ruine, cet édifice étroit et informe, vous diraient avec plus d'éloquence que toutes les paroles quels sont les vœux de notre catholique population.

« Mais, avant même que vous eussiez vu un tel édifice, j'ai hier recueilli de votre bouche auguste l'heureuse nouvelle que vous vouliez poser la première pierre de la future cathédrale, pour laisser, m'avez-vous dit avec tant de bonté, ce souvenir de votre passage. Notre grande ville sera touchée d'une vive gratitude en apprenant qu'il vous est réservé d'élever dans son sein, pour une longue suite de siècles, le monument sacré de votre religieuse munificence et de vos pensées bienveillantes pour l'Église. Vous aurez par là un droit de plus à ce que la postérité s'associe, comme nous, à votre reconnaissance envers le Seigneur, qui protége vos jours et fait triompher votre courage. »

Le Prince a répondu :

« Monseigneur, je suis profondément touché des remerci-
« ments que vous m'adressez au nom de la religion et de la
« société, qu'il m'a été donné de défendre dans des temps dif-
« ficiles.

« La religion est, comme vous l'avez bien dit, la base de
« toute société et de tout gouvernement qui a le sentiment de
« ses destinées. C'est elle qui fait ma force et qui me guide
« dans la voie où je marche. J'espère que vos prières appel-
« leront les bénédictions du ciel sur l'entier accomplisse-
« ment de la mission que je tiens de la confiance du peuple
« français. »

Puis il a été conduit, sous un dais, à un prie-Dieu placé au milieu du chœur; et monseigneur l'évêque a célébré lui-même la messe, qui s'est terminée par le chant du *Domine, salvum fac Ludovicum Napoleonem.*

Après la messe, a eu lieu une cérémonie qui n'était pas sur le programme, et dont les conséquences ont causé la plus heureuse impression dans toute la ville de Marseille.

Depuis quelque temps, le conseil municipal avait voté des fonds pour la construction d'une nouvelle cathédrale sur l'emplacement même de la Major. Sur les instances du prélat, le Prince a consenti à poser la première pierre de ce monument. On s'est borné à lever dans la nef une dalle sous laquelle la pierre a été déposée par S. A. I.

Le Prince a pris ensuite la parole, et, au milieu du plus profond silence, il a dit :

« Messieurs,

« Je suis heureux que cette occasion particulière me per« mette de laisser dans cette grande ville une trace de mon « passage, et que la pose de la première pierre de la cathé« drale soit l'un des souvenirs qui se rattachent à ma présence « parmi vous. Partout, en effet, où je le puis, je m'efforce « de soutenir et de propager les idées religieuses, les plus « sublimes de toutes, puisqu'elles guident dans la fortune, « et consolent dans l'adversité. Mon gouvernement, je le dis « avec orgueil, est un des seuls qui ait soutenu la religion « pour elle-même ; il la soutient, non comme instrument « politique, non pour plaire à un parti, mais uniquement par « conviction, et par amour du bien qu'elle inspire comme « des vérités qu'elle enseigne.

« Lorsque vous irez dans ce temple appeler la protection « du ciel sur les têtes qui vous sont chères, sur les entre« prises que vous avez commencées, rappelez-vous celui qui « a posé la première pierre de cet édifice, et croyez que, s'i« dentifiant à l'avenir de cette grande cité, il entre par la « pensée dans vos prières et dans vos espérances. »

Ce discours a produit un immense effet; et les paroles du Prince, répétées par les assistants, ont été accueillies dans Marseille avec un profond sentiment de reconnaissance.

Quelques instants après, le Prince-Président a rendu un décret par lequel il accordait un crédit de deux millions cinq cent mille francs pour la reconstruction de la Major. Ce décret, affiché immédiatement dans toutes les rues, a comblé de joie la

population. C'est M. Vaudoyer, architecte des Arts-et-Métiers, qui est chargé des plans et devis de ce nouvel édifice.

Au sortir de l'église, S. A. I. a assisté aux joutes dans le bassin du port de la Joliette, en présence d'une foule immense. La joute était pleine d'intérêt, et de nombreux concurrents se disputaient les prix suspendus à l'extrémité des *bigues*.

Le Prince a visité le nouveau port de la Joliette, cette construction colossale qui devra contenir plus de deux mille bâtiments du plus fort tonnage ; l'embranchement du chemin de fer de Lyon le reliera à cette grande voie. Il est situé à l'ouest de la ville, du côté du vieux Marseille. Son achèvement exige encore de nombreux travaux. Il communique à l'ancien port par un canal revêtu en maçonnerie au pied du fort Saint-Jean, et qui permettra aux navires de passer d'un port dans l'autre, sans sortir de la passe.

Louis-Napoléon a également arrêté son attention sur le troisième bassin que l'on va construire dans l'anse d'Arrenc. Il a longtemps causé avec M. Mouttet, ingénieur en chef des services maritimes, sur les avantages que présente cette création. Tout était préparé pour que la première pierre en fût solennellement posée; malheureusement l'état de la mer s'y opposait ; mais, sur la demande de M. Mouttet, le Prince a pris sous son patronage ce grand travail, qui portera désormais son nom, et pour l'exécution duquel un crédit annuel de cinq cent mille francs est ouvert au budget.

Le Prince est ensuite allé poser la première pierre du palais de la Bourse, qui va s'élever sur la Canebière, et remplacera la construction provisoire située à l'extrémité de la rue de Paradis. Là, sous une tente dressée à l'entrée d'une des maisons qui vont être démolies, l'attendaient les membres du tribunal et de la chambre de commerce, les autorités, le syndicat des agents de change et toutes les notabilités commerciales.

M. le président de la chambre de commerce lui a adressé un discours, auquel le Prince a répondu avec bonté. S. A. I. a ensuite posé la première pierre.

Sur une plaque métallique était gravé ce qui suit :

« L'an 1852, le 26 septembre, Louis-Napoléon, Président de la République française ; M. le ministre du commerce ; M. de Suleau, préfet ; M. de Chantérac, maire de Marseille ; M. de Paranque, président de la chambre de commerce, et tous les membres de cette chambre. La première pierre a été posée par S. A. ; M. Pascal Coste, architecte. »

La plaque a été mise sous une grosse pierre que le Prince a frappée de trois coups de marteau.

Les cris de : *Vive l'Empereur!* poussés par le haut commerce avec entraînement et chaleur, ont terminé cette cérémonie. Le Prince a donné aux quatre ouvriers chargés de soutenir la pierre qu'il a posée une gratification de deux cents francs.

A trois heures et demie, S. A. I. s'est rendue à cheval à la promenade du Prado pour la revue. Elle était accompagnée du ministre de la guerre; des envoyés extraordinaires du saint-père, du roi de Naples, de la reine d'Espagne et du roi de Sardaigne; des généraux ses aides de camp; de M. Blot, inspecteur général du ministère de la police, et escortée, comme le matin, par la garde d'honneur à cheval. Plus de cent mille spectateurs ont voulu assister à ce spectacle militaire. Ceux qui n'ont pu s'y rendre ont attendu le Prince au passage. C'est toujours le même empressement, les mêmes acclamations.

Au rond-point du Prado s'élevaient de vastes tribunes, occupées par une foule élégante et choisie. De là, on voyait sur la gauche les 11ᵉ, 14ᵉ et 21ᵉ d'infanterie légère, les 36ᵉ, 40ᵉ et 54ᵉ de ligne, les compagnies de la douane et les ouvriers d'administration ; à droite, se trouvaient l'artillerie, la gendarmerie départementale et les beaux escadrons du 5ᵉ régiment de hussards. Ces régiments composaient un effectif d'environ huit mille hommes, et l'on admirait leur belle tenue et la précision de leurs mouvements.

Le Prince ayant passé devant le front des troupes, les bataillons ont rompu à droite pour marcher vers la gauche par le défilé, et sont venus se masser à l'entrée de l'avenue, près du rond-point.

Chaque corps a défilé aux sons de la musique, de ses tam-

bours et de ses fanfares, en répétant les cris populaires de : *Vive Napoléon! Vive l'Empereur!*

Le Prince a remis deux décorations de la Légion d'honneur par régiment et trois médailles militaires.

Après le défilé, la colonne s'est engagée dans l'allée qui conduit à la mer, et s'est serrée en masse, laissant le côté gauche de la route libre ; l'infanterie a présenté les armes au moment où le Président a passé, en se rendant à la plage pour parcourir le chemin de ceinture. A l'extrémité de ce chemin. l'attendait la corvette la *Reine-Hortense*, commandée par M. Exelmans, capitaine de frégate, qui l'a reçu à bord avec sa suite, en rade d'Endoume.

Après avoir parcouru et examiné les travaux du chemin de ceinture qui, longeant le bord de la mer, doit réunir à Marseille de vastes étendues de terrain que l'absence de communications laissait sans valeur ; après avoir successivement passé devant le vaisseau le *Napoléon* et les bricks le *Prony* et l'*Éclaireur*, dont les équipages l'ont salué du feu de toutes leurs batteries et de leurs *vivats* les plus énergiques, le Prince est rentré au port, et a débarqué à la Canebière, où l'attendaient les acclamations les plus enthousiastes d'une foule qui l'a suivi jusqu'à la préfecture.

A sept heures, il a réuni dans un couvert de soixante-dix personnes les notabilités. M. le général Roberti était à sa gauche et l'archevêque d'Éphèse à sa droite.

Le temps a favorisé les illuminations de cette seconde soirée. L'arc de triomphe inauguré hier par le Prince-Président est illuminé de la base au sommet ; le jardin et la façade de l'hôtel de ville formaient un faisceau de feu aux couleurs les plus variées. Nous distinguons aussi l'illumination de la fontaine monumentale, construite récemment sur la place Saint-Michel, située à l'est de la ville, sur un point culminant qui domine les environs. C'est une des plus belles constructions de la cité.

Au milieu d'un vaste bassin, on a placé sur une large coquille un groupe de roches de formes inégales. Ces rochers sont surmontés d'une statue représentant saint Michel ; au

milieu du groupe s'élance un jet d'eau qui s'élève de soixante mètres environ, et dont les eaux retombent sur les rochers qui les renvoient dans les coquilles, d'où elles s'échappent en nappes liquides. Le monument doit être entouré d'une grille élégante surmontée de lances dorées et bronzées. Les eaux sont amenées par un vaste conduit en fonte, alimenté par les eaux du canal de la Durance.

Les eaux s'échapperont du bassin de cette fontaine pour se répandre dans les rues de la ville.

Le bal donné à S. A. I. à l'hôtel de ville a été des plus brillants; plus de quatre mille invitations ont été distribuées, et, malgré le nombre déjà bien imposant, le maire était chaque jour obligé de refuser les nombreuses demandes qui lui étaient adressées. Trois grandes salles ont été disposées pour cette dernière partie du programme des fêtes marseillaises.

A neuf heures, le Prince a fait son entrée par le grand escalier. Il a été reçu par M. de Chantérac, par les adjoints et par cinquante commissaires choisis dans l'armée et la société civile. A son entrée, cette brillante réunion s'est levée et a acclamé Louis-Napoléon, qui a parcouru les salles, s'entretenant avec plusieurs membres du conseil municipal. Il a ouvert le bal avec madame de Chantérac, femme du maire. Les trois ministres, le maire, le procureur général d'Aix, des généraux, étaient dans le quadrille d'honneur.

Du balcon monumental de l'hôtel de ville, enrichi des sculptures de Puget, le Prince a donné le signal du feu d'artifice tiré en son honneur au sommet des tours du fort Notre-Dame-de-la-Garde. Nous renonçons à décrire l'effet imposant produit sur la population marseillaise par cette partie, toujours intéressante, du programme des fêtes. Des cris d'admiration sortaient de toutes les bouches lorsque du haut de ce fort, situé à une élévation de plus de trois cents mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, jaillissaient des torrents de flammes rougeâtres représentant l'éruption d'un volcan. Puis succédaient d'autres flammes, qui, tombant en cascades du sommet du fort, simulaient avec une vérité frappante tous

les désastres d'une vaste inondation. L'embrasement général de la montagne a terminé toutes les péripéties de cette belle œuvre pyrotechnique, que toute la population a voulu voir. La Canebière était encombrée; les curieux, même les femmes et les enfants, étaient montés sur les navires de commerce. Il y avait du monde jusque sur les vergues et les perroquets.

Le Prince est rentré à minuit.

QUATORZIÈME JOURNÉE.

DÉPART DE MARSEILLE. — TRAJET DE CETTE VILLE A TOULON.

En mer, 27 septembre (midi).

Le Prince a quitté Marseille. La ville phocéenne lui a fait de sympathiques adieux. Le souvenir de son passage restera profondément imprimé dans ces cœurs passionnés. Ce matin, quand, avant l'embarquement, la foule s'accumulait sur le port et dans les rues par lesquelles Louis-Napoléon devait passer, on ne parlait que des traits par lesquels il a conquis la population marseillaise : son affabilité, ses nobles paroles, sa générosité, l'indifférence pleine de dignité avec laquelle il a accueilli la nouvelle d'un complot formé contre ses jours, dans cette ville même, qui marque si hautement ses sympathies. Dans leur patois pittoresque, les hommes du peuple trouvaient de ces expressions intraduisibles qui en disent plus que de longs discours. C'est toujours le même enthousiasme qu'à l'arrivée; mais on sentait que le Prince venait de s'attacher Marseille par des bienfaits récents, et que cette population impressionnable le voyait s'éloigner à regret.

A huit heures du matin, Louis-Napoléon a donné la croix de commandeur à M. Sylvain Blot, inspecteur général du ministère de la police, qui avait déployé tant de prudence et de sagacité dans l'exercice de ses délicates et importantes fonctions. Il a également accorde la croix d'officier de la Légion

d'honneur à M. Falcon, payeur du département; à M. Montricher, ingénieur en chef des ponts et chaussées, et des croix de chevalier à MM. Aubé, président du tribunal de commerce, Vidal (Antoine), négociant, chef de la maison Vidal frères; Grandval (Joseph), raffineur de sucre; Laugier, président du grand conseil des Sociétés de prévoyance et de secours mutuels; Dessolliers (Ch.) et de Fortis, membres de la commission des hospices; Honorat de Feraud, adjoint au maire de Marseille; Segond (Ch.), président du Cercle des anciens sous-officiers; Fournier (V.), secrétaire général de la préfecture; Sauze, chef de division à la préfecture; de Barbantane, maire de Barbantane; Ramus, statuaire.

La veille, monseigneur l'évêque de Marseille avait reçu de la main du Prince la croix de chevalier.

Avant de quitter la préfecture, S. A. I. a remis à M. le préfet une somme pour les pauvres de la ville.

A neuf heures, elle s'est dirigée vers le port, au milieu des acclamations populaires. Les rues qu'elle parcourait, les quais, les fortifications, les toits des maisons, les bords de la mer, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, étaient garnis de spectateurs. Tous les navires de la rade étaient pavoisés, et les cordages pliaient sous le poids des matelots.

Un canot richement orné attendait le Prince pour le transporter à bord du *Napoléon* qui va le conduire à Toulon.

Ce bâtiment est un chef-d'œuvre de construction, de rapidité et d'élégance. Il résout merveilleusement le problème d'un navire de guerre pourvu de toutes les propriétés d'un vaisseau de ligne et filant onze et douze nœuds à l'heure, soit à l'aide de la vapeur, soit par la puissance combinée de la vapeur et de la voile. Sa marche rapide et la facilité de ses évolutions assurent sans contredit au *Napoléon* le premier rang dans la flotte française.

Le *Napoléon* porte quatre-vingt-quatorze canons et vingt-six obusiers de trente. Sa machine est de la force de mille trois cents chevaux, son équipage de mille deux cents hommes. Il est mouillé en face du château d'If. Il est commandé par

M. le capitaine de vaisseau Lujeol aîné. Autour sont groupés quatre autres vapeurs, la *Reine Hortense*, le *Prony*, l'*Éclaireur* et le *Bertholet*, détachés de la flotte, pour servir d'escorte d'honneur. Ces navires sont commandés par MM. le comte Exelmans, officier d'ordonnance du Prince, Debrun, Dampierre, d'Hornoy, capitaines de frégate. Une multitude de canots pavoisés manœuvrent autour de la flottille. Le navire mixte le *Pingouin*, commandé par M. Bartres, lieutenant de vaisseau, s'aperçoit à quelque distance.

Lorsque le canot qui porte le Président quitte la rive, le canon du fort Saint-Jean retentit, le *Napoléon* et les quatre vapeurs répondent par trois salves d'artillerie. La foule, les équipages des navires et les nombreuses embarcations qui couvrent la mer remplissent l'air des cris de : *Vive l'Empereur!* Et, au milieu de ces acclamations, de ces détonations d'artillerie, sous la fumée de la poudre qui flotte au-dessus de toute cette agitation, le canot atteint bientôt le tribord du *Napoléon*.

Le Prince est monté par l'échelle du commandement de tribord sur lequel l'attendait le capitaine de vaisseau Lujeol, entouré de son état-major.

Aussitôt le *Napoléon* a arboré le pavillon du Prince.

A bord se trouvaient les ministres de la guerre, de l'instruction publique, de la marine; le général Roberti, l'archevêque d'Ephèse, légat du pape; le colonel Perro, le général de la Marmora, le préfet des Bouches-du-Rhône, M. de Chantérac, maire de Marseille; les députés MM. Boissy d'Anglas, Remacle, Curnier, l'aumônier du *Napoléon*, le général Hecquet, le colonel de Sercey, les aides de camp et officiers d'ordonnance du Prince, le comte Casabianca, sénateur; le général Pélissier, commandant la division d'Oran, et M. Mercier Lacombe, secrétaire général du gouvernement d'Alger, membres de la députation de l'Algérie; M. Morel-Fatio, peintre de marine, chargé de retracer cette grande scène.

En mettant le pied sur le *Napoléon*, le Prince a été reçu par de nouvelles acclamations de l'équipage, et a passé en revue

la garde, assemblée sous les armes; puis, monté sur la dunette, il a salué les nombreuses embarcations qui couvraient le port, et d'où s'élevait sans cesse le cri de : *Vive l'Empereur!*

Au commandement de *chacun à son poste, appareillez!* donné par le capitaine, on a levé les ancres, la machine puissante s'est mise en mouvement, et le *Napoléon* a pris majestueusement son élan, suivi par les bâtiments formant l'escorte. Après avoir doublé l'île du Ratoneau et le château d'If, il a longé le réseau de petites îles, échelonnées vers le midi, puis il a fait route sur le cap Sicié, situé à l'entrée de la rade de Toulon.

Pendant la traversée, Louis-Napoléon a visité le vaisseau dans tous ses détails, entouré des dignitaires qui l'accompagnent et de M. le commandant Lujeol. A l'infirmerie, le Prince a décoré de la médaille l'infirmier, ancien militaire, et s'est entretenu familièrement avec les matelots malades qui s'y trouvaient alités. Les batteries couvertes et l'arsenal ont été visités par le Prince, qui a ensuite examiné avec le plus vif intérêt la puissante machine sortie des ateliers d'Indret. M. l'ingénieur Moll, sous-directeur de cet établissement, sur les plans duquel a été construite la machine, a été élevé au grade d'officier de la Légion d'honneur ; M. Dupuis de Lomme, qui a dirigé la construction du vaisseau, et M. Chevalier, monteur-ajusteur de la machine, ont été nommés chevaliers.

Après cette visite, le Prince a accepté le déjeuner que lui a offert le commandant du *Napoléon*. Selon sa noble habitude, il a favorisé de ses dons quelques matelots que leur situation intéressante ou l'ancienneté de leurs bons services recommandaient à sa bonté. Une somme de deux mille francs a été ensuite distribuée aux hommes de l'équipage par les ordres du Prince.

A onze heures, après cinq quarts d'heure de marche, le *Napoléon*, dont la course rapide avait laissé loin derrière lui son escorte, passe en vue de la petite ville de Cassis, dont le port est remarquable par son étendue et par sa profondeur qui le rend accessible même aux vaisseaux de guerre. Au-dessus de la ville apparaissent des plantations d'oliviers, de

câpriers, de figuiers et de vignes qui contrastent agréablement avec l'aspect stérile que présentent les côtes longées depuis Marseille.

Cet aspect riant se prolonge jusqu'à la Ciotat, ville maritime importante située à moitié du parcours suivi par le *Napoléon*.

Entre Sicié et Sapet, une escadrille de bateaux à vapeur, le *Charlemagne* en tête, commandé par le contre-amiral Jacquinet, est venue au-devant du Prince et l'a salué du feu trois fois répété de toute son artillerie, et des cris de : *Vive l'Empereur!* poussés avec vigueur par les équipages. C'est entre une double haie de vaisseaux formée du *Charlemagne*, du *Gomer*, du *Labrador*, de l'*Orénoque*, du *Pluton*, du *Dauphin*, du *Grondeur*, de la *Salamandre* et du *Solon*, que le *Napoléon* s'est dirigé vers l'entrée du goulet. Il a dû alors ralentir sa marche pour rallier les vaisseaux qui lui servaient d'escorte et qui n'avaient pu égaler sa vitesse.

ARRIVÉE A TOULON.

Toulon, le 27 septembre, onze heures et demie du soir.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que je vais parler de la réception que le Prince a reçue à Toulon. Elle avait pour tous quelque chose de religieux et de solennel. Le nom de l'Empereur se mêle, dans tous les esprits, à celui de Toulon. C'est sous les murs de cette ville que se révéla le génie militaire du grand homme. C'est du siége de Toulon que date sa renommée. C'est là, en face de ces remparts que notre œil mesure, que se sont imprimés les premiers pas du géant.

Quand le jeune Bonaparte parut à l'horizon de ces citadelles, il venait pour les combattre et les réduire. Il venait en chasser l'Anglais qui y avait planté son drapeau. Il apportait la guerre. Il assura la victoire aux armées républicaines. Guerre cruelle, victoire douloureuse, car c'était encore la guerre civile, et il y avait derrière ces murailles des Français qui les défendaient.

Aujourd'hui, le neveu de l'Empereur apporte la paix et la certitude d'une tranquillité qui ne sera pas troublée; il vient

recevoir, dans cette ville, les adhésions qui l'ont accueilli. Différence des temps! les commencements de la Révolution avaient divisé la France, et dans toutes ces villes que nous avons parcourues nous trouvions partout des traces de la guerre civile qui sont empreintes dans ces campagnes, et qui, récemment encore, semblaient devoir s'y imprimer de nouveau. Aujourd'hui il n'y a plus qu'une pensée, qu'un sentiment, qu'un vœu, qu'une espérance dans ce vaste pays naguère si agité et si ébranlé.

Ce sont pourtant toujours ces mêmes forteresses à la mine fière et hautaine, ces mêmes tours menaçantes, ces mêmes murs sombres, ce même aspect formidable d'une grande ville de guerre. Mais ces appareils redoutables ont aussi leurs grâces et leurs ornements, qu'ils ont aujourd'hui revêtus. Ces drapeaux, ces pavillons, qui ont flotté tant de fois au milieu des luttes et des siéges, flottent encore aujourd'hui au milieu des transports d'une population enthousiaste. Ces canons qui ébranlent les airs annoncent, dans leurs formidables tressaillements, non pas la guerre, mais les fêtes qui vont accueillir l'Élu de la nation.

Si Marseille est le marché de toute la Méditerranée, Toulon en est l'arsenal et la forteresse. Sa situation entre l'Italie et l'Espagne, près de la Corse, à deux cents lieues d'Alger; sa rade immense, ses fortifications successivement agrandies, en font une ville de la plus haute importance. Ses monuments ne sont pas antiques. La guerre les a trop souvent dévastés. On y remarque pourtant de belles églises, et surtout la cathédrale. L'hôpital de la marine, l'hôtel de la préfecture maritime, et la magnifique façade qui décore la place du Champ-de-Bataille, méritent d'arrêter l'attention. L'hôtel de ville est célèbre. Tout le monde connaît les cariatides colossales qui soutiennent son balcon; ce sont des chefs d'œuvre de sculpture. Elles sont dues à Puget, qui, dit-on, ayant à se plaindre des deux consuls, les représenta dans cette posture avec tant de vérité, que toute la population les reconnut. Rien n'est saisissant comme ces deux figures gigantesques, qui

semblent gémir sous le poids qui les écrase. Les rues de la nouvelle villé sont larges et aérées. Un cours planté d'arbres, des places pittoresques, des fontaines nombreuses, l'animation du port, font de Toulon un séjour des plus agréables.

Aujourd'hui la ville s'embellit encore des décors qu'elle a reçus pour la fête, et s'anime de l'affluence des populations accourues de toutes parts pour saluer le Président.

Dès le matin, Toulon est occupée par les nombreuses députations accourues de tous les points du département du Var. Pour la première fois, depuis notre arrivée en Provence, nous retrouvons un trait caractéristique des anciennes coutumes provençales. Nous ne parlons pas du costume qui, sauf celui des femmes d'Arles, de Tarascon et de Saint-Chamnas, a presque totalement disparu, mais d'une musique originale, précédant la plupart des députations, et composée de l'antique galoubet, fameux dans les fastes de la vieille gaieté française.

Le galoubet provençal est joué par un homme frappant le tambourin d'une main, et de l'autre tenant une sorte de flageolet à tons aigus. La grandeur du tambourin est double de celle du tambour ordinaire; les peaux en étant peu tendues, il rend un son grave et sourd. Somme toute, l'effet de cette musique primitive, pour être des plus étranges, n'est pas trop discordant.

Ces députations de communes ont offert quelques traits intéressants à signaler. Celle de Faïence, arrondissement de Draguignan, représentée par son maire, M. le capitaine Sardau, et par M. Henri de Villeneuve, fils de l'ancien préfet de ce nom, et membre du conseil général, se faisait remarquer dans le cortége par un drapeau essentiellement historique. C'est le même qui fut présenté à l'Empereur le jour de son sacre, et la commune de Faïence a résolu d'en faire hommage à Louis Napoléon.

La ville d'Aups, où le combat s'engagea si vivement en décembre dernier entre la troupe et les démagogues, et dont les habitants se signalèrent en réunissant leurs efforts à ceux des

soldats, a envoyé un drapeau portant cette inscription : *A Louis-Napoléon, reconnaissance et dévouement.*

La bannière de Saint-Raphaël portait cette inscription : *Le 17 vendémiaire an III fut notre plus beau jour.* Toutes les autres bannières portaient pour inscription unique : *Vive l'Empereur !* ou bien : *Vive le sauveur de la France !*

A dix heures du matin, le contre-amiral commandant l'escadrille d'honneur, destinée à aller au-devant du Prince-Président, a arboré son pavillon sur le vaisseau mixte le *Charlemagne.* L'ordre de départ a bientôt été donné aux bâtiments qui chauffaient depuis huit heures.

Vers onze heures, l'escadrille d'honneur se trouvait au large du cap Sepet, rangée sur deux lignes, distantes de quatre ou cinq encâblures l'une de l'autre, et faisant route vers l'ouest, à la rencontre du *Napoléon*, que l'on n'a pas tardé à apercevoir. L'ordre de marche était ainsi disposé; file de droite : *Charlemagne*, *Chaptal*, *Caton*, *Dauphin;* file de gauche : *Sané*, *Orénoque*, *Labrador*, *Gomer*, *Averne.* La distance entre chaque bâtiment et son matelot de l'avant était fixée à une encâblure.

A midi et demi l'amiral a fait le signal de virer par la contre-marche en venant de seize quarts sur bâbord pour la file de droite, sur tribord pour la file de gauche. Peu après, on a hissé les pavois, et l'escadrille d'honneur a ralenti sa marche, ouvrant ses deux files pour recevoir le vaisseau le *Napoléon* qui approchait à vue d'œil.

Vers une heure et demie, les équipages sont montés sur les vergues, et à deux heures et quelques minutes le signal du salut est parti du *Charlemagne*, dont le premier coup de canon a été vite suivi d'une canonnade de l'effet le plus pittoresque. Ce salut a été répété trois fois par l'escadrille d'honneur, chaque bâtiment faisant feu chaque fois de toute son artillerie. Rien de brillant, de glorieux, d'élégant comme ces bâtiments, entourés d'une atmosphère couleur opale, laissant entrevoir, par des échappées, les mille détails de leur gréement, et les chatoyantes couleurs des pavillons flottant

au souffle d'une jolie brise d'été qui semblait se jouer dans leurs plis onduleux.

Le *Napoléon*, se rapprochant toujours, s'est bientôt trouvé entre les deux derniers bâtiments serre-files ; alors le cri sept fois répété de : *Vive Napoléon !* a retenti, redit par les équipages des bâtiments qui se trouvaient à droite et à gauche du *Napoléon*.

Le *Napoléon* a réglé sa vitesse sur celle des bâtiments composant l'escadrille d'honneur, dépassant d'une encâblure seulement les deux chefs de file, *Charlemagne* et *Sané*.

Quand le *Napoléon* s'est trouvé par le travers de la pointe du *Carqueranne*, les forts des hauteurs des caps Brun et Sepet ont commencé leur feu, suivi du salut de la crête de Lamalgue, le roi des forts qui couronnent les hauteurs de Toulon. Aussitôt a commencé le salut de l'escadre de la Méditerranée, et des autres bâtiments restés sur rade. Tout s'est, en quelques instants, trouvé enveloppé dans un immense nuage, aux échappées constellées de pavillons aux mille couleurs, et les populations innombrables, accourues de toutes parts, et couronnant les hauteurs du Mourillon et de la Grosse-Tour, ont été appelées à jouir d'un des plus splendides et grandioses spectacles que l'œil humain fût appelé à voir.

Dans cette atmosphère, fantasmagoriquement belle, se mouvaient quinze ou vingt bâtiments à vapeur, gigantesque fantômes aux poumons de fer, qui tous sont revenus prendre leur ancien poste, se croisant en tous sens, et sans qu'il y ait eu le moindre accident à déplorer ; et cependant, certes, c'était plutôt l'instinct que la vue qui guidait les bâtiments, à peine indiqués de loin en loin par leurs bannières flottantes dans une de ces échappées qui, sous la fumée de la poudre, rendent la mer d'un bleu sombre impossible à décrire, et toutes les couleurs si vives, à travers cette brume d'opale, que les peintres les plus habiles doivent peut-être renoncer à les rendre jamais avec vérité.

Les plus magiques décorations de l'Opéra, les plus grandes hardiesses de Cicéri, ne pourraient donner une idée, même

éloignée, de la majesté et de l'immensité du spectacle qu'offrait la rade de Toulon au moment de l'arrivée du Prince. Cette rade, la plus belle et la *plus excellente* de la Méditerranée, au dire de Vauban, est entourée d'un amphithéâtre de collines qui l'abritent contre presque tous les vents. C'est là, au milieu de ces flots azurés, que le magnifique vaisseau à vapeur le *Napoléon*, escorté de plusieurs frégates à vapeur, et entouré de tous les vaisseaux de la flotte, pavoisés comme aux plus beaux jours de fête, est venu prendre position avec la docilité et la précision d'un coursier fougueux qui obéit à la main de son cavalier.

Cet immense ciel bleu, cet horizon de pavillons de toutes les couleurs, flottant dans les airs; ces nombreux matelots, disséminés au milieu des cordages et sur les vergues, sur les haubans, agitant leurs chapeaux, et poussant avec enthousiasme les cris de : *Vive l'Empereur!* ces quinze mille coups de canon tirés à la fois, et sur le même signal, par tous les vaisseaux, et que tous les échos des montagnes voisines multipliaient en les répétant; les souvenirs vivants de Bonaparte dont l'étoile se leva sur le monde dans cette même rade; les espérances qui accueillaient l'héritier de son nom, quel tableau plus saisissant pour toutes les imaginations, plus émouvant pour tous les cœurs!

L'arrivée du Prince, au milieu de cette scène grandiose, a électrisé toutes les populations.

Il est deux heures et demie. Au milieu de deux rangées d'embarcations apparaît le canot impérial. Il est fond blanc et or; les avirons blancs avec des peintures allégoriques ; la chambre est recouverte d'un magnifique dais en velours rouge, retenu par des câbles en or; les draperies, en soie cramoisie, forment un ensemble riche et très-élégant. Le canot est dirigé par M. le capitaine de vaisseau Maissin, directeur du fort, et la barre tenue par le maître patron du préfet maritime. Un aigle doré aux ailes déployées forme l'avant de l'embarcation.

Après avoir reçu le Prince, le canot impérial prend le mi-

lieu, et, escorté par les deux files d'embarcations, il entre dans l'arsenal par la Chaîne-Neuve.

Dans la cour d'honneur, le Prince était attendu par M. le contre-amiral Hamelin, préfet maritime; son état-major; M. le comte de Preissac, préfet du département du Var; M. le comte Siméon, sénateur, président du conseil général; MM. de Kervéguen, député au Corps législatif; le vice-amiral Dubourdieu, le général Moreau, inspecteur général du génie; le major général Delassau, le général Levaillant, commandant le département; le général en retraite Buché, tous les officiers de l'état-major de la marine, les officiers de marine non embarqués et en retraite, les sous-préfets de Toulon, de Grasse et de Brignoles, un grand nombre d'officiers supérieurs de toutes armes.

M. le préfet maritime, M. le préfet du Var, s'avancent et reçoivent le Prince aux cris de *Vive l'Empereur!* que répète la nombreuse réunion de hauts fonctionnaires aux uniformes brillants.

Puis S. A. I. s'est dirigée vers les membres de l'autorité municipale, placés en rang en face des bureaux de la direction du corps.

M. Reynaud, maire, précédé des trompettes de la commune, lui a présenté les clefs de la ville, déposées sur un coussin en velours cramoisi, soutenu dans un plateau d'argent et porté par deux huissiers, et lui a dit :

« Prince,

« Je viens remettre entre les mains de Votre Altesse Impériale les clefs de la cité dont elle m'a fait l'honneur de me confier l'administration.

« Votre présence au milieu de nous sera le présage d'un heureux avenir pour le département du Var et pour notre ville qui ont déjà éprouvé les effets de votre haute sollicitude.

« Les Toulonnais, chez lesquels l'empereur Napoléon a laissé de si grands souvenirs, conserveront précieusement, et à jamais, la mémoire de cette visite du prince illustre qui a miraculeusement retiré la France de l'abîme dans lequel l'anarchie allait la plonger.

« *Vive le sauveur de la France! vive l'Empereur!* »

Toute l'assistance et la population ont répété unanimement ces cris, et le Prince, qui avait pris la parole pour répondre au maire, a été interrompu pendant cinq à six minutes. Les acclamations se sont prolongées. On demandait vainement le silence. Ces masses des communes, ces maires, ces réunions d'autorités électrisées par la présence de l'héritier de l'Empereur, ont donné cours à leur enthousiasme. Lorsqu'on a pu obtenir un peu de silence, le Président a répondu que Toulon lui était cher à plus d'un titre ; qu'il n'avait pas oublié que c'était à Toulon que s'était révélé le génie du chef de sa famille. Il a remercié M. le maire du bon accueil qu'il en recevait et des bons sentiments qu'il lui exprimait.

Louis-Napoléon a traversé à pied la rue de l'Arsenal et le *Champ* dit de Bataille, marchant au milieu des populations des campagnes, qui ont renouvelé leurs manifestations. C'était à qui le verrait, à qui en approcherait de plus près.

De nombreux arcs de triomphe avaient été élevés ; toutes les rues étaient pavoisées, et l'enthousiasme des populations répondait à la beauté des ornements disposés sur le passage du Prince.

A quatre heures et demie, il est monté à cheval, entouré des amiraux, des généraux et d'une suite nombreuse d'officiers supérieurs, dans laquelle nous avons remarqué les généraux La Marmora, ministre de la guerre du roi de Sardaigne ; Roberti, l'envoyé du roi de Naples ; le colonel espagnol Péro et des officiers napolitains. Il a passé dans les rues de l'Arsenal et Bourbon, il est entré par la Porte-Neuve dans le champ de manœuvres, où les troupes, sous le commandement du général Hecquet, étaient disposées en bataille. Elles se composaient du 8ᵉ de ligne, des 8ᵉ et 9ᵉ léger, d'un escadron du 8ᵉ hussards, du 3ᵉ d'infanterie de marine, de la gendarmerie et de la douane. Il a été salué par les cris de : *Vive l'Empereur !* en passant devant le front de ces régiments.

En revenant de la revue, le Prince est rentré par la porte d'Italie, a parcouru la rue du Champ-de-Mars, où les cris de : *Vive l'Empereur !* partaient des fenêtres des maisons et de

la foule agglomérée pour voir le Prince. Il est allé visiter l'exposition horticole et agricole dans la cour du collége, où il a été reçu par le comice agricole, dont le président, M. de Beauregard, a lu une adresse délibérée par le comice de Toulon.

A six heures, le Prince est rentré à la préfecture maritime, en suivant les rues Lafayette, Royale, l'Intendance et le Champ-de-Bataille. Cette marche n'a été qu'une ovation continue.

Puis ont commencé les réceptions des autorités. Monseigneur Wicart, évêque de Fréjus, entouré de ses vicaires généraux et d'un nombreux clergé, a adressé au Prince le discours suivant :

« MONSEIGNEUR,

« Des lèvres consacrées au service de Dieu et de la vérité ne prendraient pas aujourd'hui le langage de la flatterie pour l'adresser, sur le seuil d'un temple, à un Prince que tant d'acclamations saluent avec transport et qui est encore mieux loué par ses œuvres.

« Mais quand l'Éternel, après des jours d'angoisses, donne au monde un Constantin, un Charlemagne ou un Napoléon, pour arracher la société aux abîmes et la rasseoir sur ses seules vraies et solides bases, la religion et la justice, il est permis à un ministre de l'Évangile de trouver des accents dans son cœur pour venir, entouré de ses frères, dire au libérateur qui passe :

« Prince, recevez nos hommages, agréez notre reconnaissance, et vivez !!! Vivez, Prince, pour accomplir, avec la protection du ciel et les bénédictions de la terre, la plus haute mission et la plus étonnante destinée de notre époque !

« L'évêque et le clergé de cette ville et du diocèse n'auront, Monseigneur, ni d'autres paroles devant Votre Altesse, ni d'autres vœux pour elle au pied des autels. Puissent ces sentiments lui plaire ! Puissent ces vœux être exaucés du Tout-Puissant ! »

Dans sa réponse, le Prince a témoigné beaucoup de zèle pour les intérêts religieux et beaucoup de sympathie pour le prélat dont l'esprit évangélique a tant fait pour la régénération morale de ce département, si démoralisé par les idées anarchiques. Il lui a exprimé le regret qu'un malentendu

dans l'itinéraire qu'il a suivi pour aller à la revue, l'ait privé d'entrer à l'église Saint-Pierre, où l'avaient attendu l'évêque et le clergé.

Les autres autorités ont été reçues dans l'ordre prescrit par les règlements. Dans le cours de la réception, le Prince a accordé plusieurs décorations de la Légion d'honneur dans l'ordre civil :

Officiers de la Légion d'honneur : M. de Lisa, sous-préfet de Toulon; M. Denis, ancien député.

Chevaliers : Monseigneur l'évêque de Fréjus; M. Clappier, président du tribunal civil de Toulon ; M. Raque, procureur de la République près le même tribunal; M. Vincent Courdouan, peintre d'histoire; M. Auban, président de la chambre de commerce; M. Bezot, adjoint à la mairie de Toulon; M. le comte de Beauregard, maire d'Hyères; M. Gerbier, maire de la Gaude, M. Théus, maire de Draguignan.

Après le dîner, réception des dames à la préfecture maritime.

Le soir, la rade et la ville sont illuminées. La rue d'Orléans et la place d'Armes offrent un coup d'œil d'un assez joli effet. La rue d'Orléans, ornée, dans presque toute sa longueur, de blanches colonnes, de girandoles, et, pour ainsi dire, d'un plafond lumineux, mérite d'arrêter les regards même des nombreux étrangers venus de Marseille, et qui avaient pu jouir des fantastiques merveilles du gaz et de la lumière électrique. Aussi, la foule se presse-t-elle dans cette belle rue, un peu étroite, de manière à rendre la promenade périlleuse pour les poches bien garnies et mal fermées.

A la place d'armes, les ancres, alternant avec les ifs traditionnels, d'une forme un peu trop antique et solennelle, rompent agréablement la monotonie de l'éclatante illumination, relevée d'ailleurs par les illuminations de la recette générale et des maisons avoisinantes du fond de la place.

D'ailleurs le ciel provençal, malgré l'échéance des pluies de Saint-Michel, tient à soutenir sa radieuse réputation de nuit comme de jour; car un splendide clair de lune domine, sans l'éclipser toutefois, l'éclat de la fête nocturne.

QUINZIÈME JOURNÉE.

SÉJOUR A TOULON.

Toulon, 28 septembre 1852 (minuit).

Le ciel provençal n'a pas tenu ses brillantes promesses d'hier, et Saint-Michel s'est montré un peu trop fidèle à son pluvieux programme. Les Toulonnais et les innombrables étrangers, accourus dans sa trop étroite enceinte pour assister aux fêtes, s'étaient endormis comme ils avaient pu, la tête remplie encore du fracas de la canonnade terrible de l'escadre, et voilà qu'ils se réveillent aujourd'hui au bruit non moins grandiose, mais beaucoup moins réjouissant, d'une autre canonnade, c'est-à-dire, d'un orage accompagné d'une pluie torrentielle. Heureusement ce qui est violent ne dure pas, et vers huit heures la pluie a cessé.

A neuf heures, ce matin, Louis-Napoléon, accompagné des généraux Levaillant, de Goyon, Montebello, du colonel du génie militaire, des capitaines de Menneval et Petit, a fait à cheval plusieurs excursions dans les environs de la ville.

Le Prince, dans un sentiment de piété que tout le monde comprendra, pour les grands souvenirs de la vie de Napoléon, devait naturellement visiter le fort qui porte le nom de son oncle. Ce fort, situé à peu de distance de la ville de la Seyne, de l'autre côté de la petite rade de Toulon, a été le point de départ de la destinée et de la gloire de l'Empereur. Sous l'ancienne monarchie, il portait le nom de *Fort-Caire.* Quand la trahison eut livré aux Anglais, en 1793, la ville et l'arsenal de Toulon, les Anglais, qui y virent une position favorable, y établirent une fortification qu'ils croyaient imprenable et lui donnèrent alors le nom de *Petit-Gibraltar*.

Le jeune Bonaparte, lieutenant d'artillerie, venant débuter dans l'armée envoyée pour reprendre Toulon, et qui attaquait directement, mais inutilement, cette place, vit avec son coup d'œil d'aigle l'impuissance des efforts dirigés contre Toulon.

et, montrant du doigt au commandant de l'armée le mamelon sur lequel est assis le Petit-Gibraltar : « C'est là qu'est Toulon, dit-il, le Petit-Gibraltar pris, Toulon est pris. »

Le général hésitait. Le jeune Bonaparte, avec cet élan qui le caractérisait, prit la responsabilité de l'affaire. Le Petit-Gibraltar fut vigoureusement attaqué et Bonaparte lui-même venait pointer les canons.

Les Anglais défendirent à outrance cette position, mais ils en furent victorieusement débusqués.

Bonaparte, maître du fort, allait, de cette hauteur, foudroyer l'escadre anglaise qui était dans la rade, mais qui s'éloigna au premier boulet lancé du Petit-Gibraltar, qui, depuis, a été justement nommé fort *Napoléon*. Le même jour, le drapeau tricolore flotta de nouveau sur les remparts de Toulon. Napoléon venait d'écrire le premier chapitre de l'épopée impériale.

Le Prince a visité ensuite un fort sur la montagne de *Faron*. Cette montagne est la fortification naturelle la plus formidable qui existe au monde : elle est taillée à pic sur le revers septentrional et sur le versant méridional; elle est couverte de forts, de corps de garde fortifiés et de redoutes, qui la rendent inexpugnable. La fortification du Faron s'appuie à l'ouest sur le fort *Malbousquet*, que le Prince a examiné avec intérêt, et à l'est sur le fort d'Artigues, sur le fort Sainte-Catherine, sur le fort du Cap-Brun et sur le fort Lamalgue, lequel domine d'un triple étage de feux la grande rade et l'entrée de la petite rade. Ainsi, outre son rempart, qui est une enceinte continue comme celle de Paris, la place de Toulon, double frontière de terre et de mer, est protégée par un cercle de forts détachés dont les feux se croisent si bien, que, dans le cas d'un siége, l'ennemi aurait deux lignes de feux à franchir avant de prendre la place. C'est le même système que celui des récentes fortifications de Paris.

De la Seyne, le Prince s'est rendu au Mourillon, vaste établissement où sont renfermés tous les éléments de notre puissance maritime, et plus particulièrement les bois de construc-

tion. Le Prince, après avoir visité les ateliers, s'est fait présenter les dossiers des prisonniers politiques renfermés dans les forts Lamalgue et de la Grosse-Tour. Il a accordé des grâces et de nombreuses commutations de peines. Puis, après ces marques de généreuse clémence, Louis-Napoléon est allé visiter le *Valmy*.

A son retour à la préfecture, le Prince a reçu les députations des associations ouvrières et de secours mutuels, qui lui ont remis une adresse pleine des meilleurs sentiments.

Vers midi, le bruit s'est répandu que le Prince-Président avait rendu le décret suivant :

Louis-Napoléon, président de la République française ;

Voulant donner à la ville de Toulon le développement que réclament, depuis longtemps, l'importance de sa population et le rang qu'occupe ce grand port militaire parmi nos gloires et nos richesses nationales ;

Sur le rapport du ministre secrétaire d'État de la guerre, décrète :

Ar. 1er. L'enceinte fortifiée de la ville de Toulon sera immédiatement agrandie.

Les bases de cet agrandissement seront établies sur le projet de loi présenté le 17 mai 1846.

Art. 2. Le ministre secrétaire d'État de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Toulon, le 28 septembre 1852.

LOUIS-NAPOLÉON.

Le ministre de la guerre,

A. DE SAINT-ARNAUD.

Par cette décision, impatiemment attendue depuis si longtemps, et que la timidité politique de l'ancien gouvernement avait incessamment ajournée, contrairement aux vrais intérêts de la défense militaire, le Prince a répondu, non-seulement au vœu de la population toulonnaise, mais il a fait de plus un grand acte, commandé par la raison d'État. La prépondérance de la marine française sur la Méditerranée est désormais assurée. Ainsi se trouveront réalisées les prophétiques paroles de l'Empereur, qui voyait un lac français dans cette mer intérieure. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour reconnaître

qu'il n'y a qu'un grand port militaire dans la Méditerranée, et ce port appartient à la France. Toulon d'un côté, Alger de l'autre, toutes les ressources de ce double littoral, unies par notre marine à vapeur! Quels puissants éléments de grandeur nationale!

Toute la population se porte, dans l'après-midi, vers la rade : on sait que le Prince doit visiter l'escadre. Les places, sur les navires, sur les terrasses des maisons, sont rares; on ne voit qu'embarcations allant et venant en mer pour porter les heureux personnages munis de billets d'entrée sur les bâtiments. Les dames les plus élégantes ne sont pas les moins empressées à s'y rendre. Le bruit des canons ne les effraye pas : elles sont aguerries.

Les joutes qui ont lieu au même instant dans le port marchand attirent une foule considérable. C'est là que se trouvent tous les navires de commerce, au nombre de quarante dans la partie centrale du vieux port, et de soixante dans le nouveau port du Mourillon. Tous ces bâtiments sont pavoisés et les navires étrangers ont arboré leur pavillon.

L'escadre se compose de :

La *Ville-de-Paris*, de cent vingt canons, commandant Pénaud, portant pavillon amiral.

Le *Valmy*, de cent vingt canons, commandant Serval, portant pavillon de contre-amiral.

Le *Henri IV*, commandant Gueydon.

Le *Bayard*, commandant Fabre.

Le *Iéna*, commandant Tuffard-de-Saint-Germain.

Le *Jupiter*, commandant Lapierre.

Le *Gomer*, frégate à vapeur, commandant Chaigneau.

Le *Sané*, frégate à vapeur, commandant de Rosamel.

Le *Caton*, corvette à vapeur, commandant Guemet.

Les bâtiments attachés au 5e arrondissement, sous les ordres du préfet maritime, sur une ligne parallèle et allant de la Grosse-Tour à la Chaîne-Vieille, se composent des navires :

Le *Charlemagne*, vaisseau de quatre-vingt-dix à vapeur, commandant Rigault de Genouilly.

L'*Uranie*, frégate à voiles, commandant Goubin.

Le *Labrador*, frégate à vapeur, commandant Anne Duportal.

L'*Orénoque*, frégate à vapeur, commandant Parris.

Le *Pluton*, corvette à vapeur, commandant Laroche Kevaudran.
Le *Chaptal*, corvette à vapeur, commandant Poutier.
Le *Dauphin*, aviso à vapeur, commandant Durand.
Le *Grondeur*, aviso à vapeur, commandant de La Guéronnière.
Le *Chenal*, aviso à vapeur, commandant de Savilte.
La *Perdrix*, corvette de charge, commandant Lyon.
La *Provençale*, corvette de charge, commandant de Tan-houavn.

Dans l'arsenal, outre les bâtiments désarmés qui peuvent être armés au besoin, il y a six frégates à vapeur et plusieurs avisos à vapeur en commission de port. Ils seront mis en rade prochainement.

L'escadre mouille au côté ouest de la rade en face le Mourillon.

Au milieu de cette double ligne de vaisseaux, le *Napoléon* reposait majestueusement sur ses ancres.

Le Prince avait voulu se rendre seul, et à pied, de la préfecture maritime à l'arsenal, précédé d'un gendarme qui lui ouvrait une voie à travers la foule. Cette confiance a flatté la population, qui lui en a témoigné sa reconnaissance en se disputant l'honneur de voir de plus près S. A. I., en même temps qu'elle lui livrait respectueusement le passage, et tout cela aux cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur !* s'élevant de tous les points de la place d'Armes et de toutes les rues adjacentes. C'est une de ces ovations dont on aime à garder le souvenir.

A une heure, le Prince est sorti de l'arsenal sur le canot portant à l'avant pavillon impérial. Au moment de son entrée en rade, tous les vaisseaux de l'escadre, ainsi que les bâtiments qui n'en font point partie, l'ont salué en déchargeant simultanément toutes leurs batteries.

A cette salve, dont la foudre et les éclairs, mille fois répétés, peuvent seuls donner une idée, a succédé un cri immense, parti, non-seulement de vaisseaux de l'État, mais encore de tous les autres bâtiments, et des hauteurs qui dominent la petite rade. Ce cri est celui de : *Vive l'Empereur !* Les vaisseaux de l'escadre sont rangés en ordre de bataille comme hier.

L'*Iéna* est à la tête; ensuite viennent le *Valmy*, le *Bayard*,

la *Ville-de-Paris*, vaisseau-amiral, le *Henri IV*, le *Jupiter*.

Le Prince a commencé sa visite par le vaisseau la *Ville-de-Paris*, où il a été reçu par l'amiral comte de La Susse, entouré de son état-major et de M. l'abbé Coquereau, aumônier en chef de la flotte. Il est impossible de décrire l'enthousiasme qui a éclaté à bord de tous nos beaux vaisseaux que Louis-Napoléon a successivement visités. L'accueil d'aujourd'hui sur rade, comme celui fait hier sur le port et sur tous les pas du Prince, prouve que tous les cœurs de ce pays reconnaissent en Louis-Napoléon le sauveur de la France.

En quittant la *Ville-de-Paris*, le Prince a été salué d'une double salve impériale. Il s'est ensuite dirigé vers le *Charlemagne*, qui est mouillé près des calles couvertes du Mourillon. Toujours même enthousiasme dans les équipages et dans les spectateurs. Puis, regagnant l'escadre, en remontant la ligne de bataille, il a visité successivement le *Jupiter*, le *Henri IV*, le *Bayard*, le *Valmy* et l'*Iéna*, qui occupaient la tête de la ligne.

A quatre heures et demie, un nouveau tonnerre de salves et d'applaudissements s'est fait entendre : le Prince quittait la rade. Il a remis plusieurs décorations, décrété plusieurs promotions dans les grades supérieurs de la marine.

Le Prince est revenu à la préfecture à pied, au milieu d'une double haie de populations, l'accompagnant de mille acclamations.

A cinq heures et demie, il y a eu réception des maires des communes des trois arrondissements, en présence des trois ministres, du préfet et du sous-préfet. Les uns ont remis des pétitions qui ont été accueillies avec bienveillance ; les autres ont demandé des grâces qui seront accordées. Les cris de : *Vive l'Empereur!* n'ont cessé de retentir pendant cette réception.

C'est à cette réception que le Prince a réparé un oubli des précédents gouvernements : M. Chabaud, ancien grenadier de la garde, et que l'Empereur avait décoré de la Légion d'honneur à la bataille de la Moskowa, mais qui n'avait jamais reçu son brevet, a été nommé chevalier de l'ordre.

Après le dîner, le Prince s'est rendu au bal qui lui a été offert par la Ville. La salle de bal nous a frappé par sa grandeur, par son élégance, par son admirable disposition.

Cette salle, élevée sur le quai de la Vieille-Darse, est adossée à la façade principale de l'hôtel de ville, et se prolonge jusqu'à la mer, en formant un rectangle de quatre-vingts mètres de longueur sur vingt-cinq de largeur. Cette vaste construction est supportée par quarante-six colonnes, reliées par d'élégantes arcades sur lesquelles repose le plafond, à une hauteur de près de onze mètres. Sur trois côtés du rectangle, règnent des tribunes élevées de plus de cinq mètres au-dessus du sol, tandis que, sur le quatrième côté, longeant la mer, se développe une série de dix-huit arceaux de neuf mètres de hauteur, qui laisse apercevoir, au milieu de l'immensité, le majestueux *Montebello* dont les mâts, les haubans et les vergues resplendissent de mille feux.

Au centre de cette salle apparaît, sur des dimensions colossales, le *Génie de la navigation*, tenant d'une main un gouvernail, et de l'autre une couronne de lauriers qu'il semble diriger vers l'estrade supportant le fauteuil présidentiel.

Cette estrade est elle-même un chef-d'œuvre d'élégance et de goût. Elle forme un large perron circulaire aux côtés duquel apparaissent deux lions sculptés par un élève de Puget. En avant de ces deux chefs-d'œuvre, et entourées de fleurs, apparaissent deux statues de licteurs d'une belle exécution. Un trône richement sculpté, aux armes impériales, domine l'estrade, que surmonte un dais de velours cramoisi, parsemé d'abeilles.

La salle du bal était garnie de dames, une foule immense occupait le milieu de la salle, quand les cris de *Vive l'Empereur !* venant du dehors, annoncent l'arrivée du Prince. S. A. I. est accueillie à son entrée par les mêmes cris, auxquels se mêlent les voix des dames. Elle monte sur le trône où était placé son fauteuil, et, faisant face à l'assemblée, elle la salue avec effusion. A ce moment, au-dessus de sa tête, vient se placer, par un mécanisme fort ingénieux, exécuté par le

directeur de l'usine à gaz, une couronne impériale dont les flammes ressemblent à des brillants, en même temps qu'en face du Prince se dessinent, en traits de feu, ces mots : *Vive l'Empereur !*

A cette double surprise, l'assemblée en masse, sans distinction de sexe, poussait d'innombrables cris répétés de : *Vive l'Empereur !* dont le Prince ne comprenait pas la frénétique obstination. La clarté qui lui vient d'en haut fait naturellement retourner le Prince qui, à l'aspect de la couronne, s'explique les cris qui ne cessent point. S. A. I. est très-émue, et cette scène a duré jusqu'à ce que l'orchestre ait ouvert la danse.

Le Prince, avec ce tact et cette réserve qui le distinguent, est resté debout, et n'a voulu voir, dans cet incident, qu'un vœu qu'il n'appartient qu'à la nation entière de réaliser. L'assemblée aurait désiré qu'il s'assît, et l'y a provoqué par les cris de : *Vive l'Empereur !* mais S. A. I. a montré une sage impassibilité, et les danses ont commencé.

Louis-Napoléon a ouvert le bal avec madame la comtesse de Preissac, femme du préfet. Il a dansé un second quadrille avec madame Hamelin, femme du préfet maritime. En faisant le tour de la salle, les dames ont offert de nombreux bouquets, que le Prince a reçus avec une grâce parfaite.

Derrière l'estrade, et adossée à la mer, a été dressée une tente richement décorée, où Louis-Napoléon s'est rendu pour jouir du magnifique spectacle de l'illumination des vaisseaux de l'escadre, et que les invités du bal pouvaient également saisir du regard. Louis-Napoléon a fait une seconde fois le tour de la vaste salle ; puis il s'est retiré, après avoir félicité M. Barroux, architecte du monument improvisé, et a témoigné de sa haute satisfaction de la belle statue colossale du *Génie de la navigation*, due au talent de M. Daumas. On sait que cet artiste toulonnais a été chargé, par le gouvernement, de l'exécution de l'une des quatre statues monumentales qui vont orner les abords du pont d'Iéna.

Le Prince a terminé cette journée par la signature de cent

cinquante-trois grâces, applicables à des expulsés de France, et à des internés appartenant au Var. Il a voulu que ces décisions fussent exécutées à dater de son entrée à Toulon.

SEIZIÈME JOURNÉE.

DÉPART DE TOULON. — ROUTE DE TOULON A AIX.

Marseille, 29 septembre, deux heures du soir.

Le décret par lequel le Prince réalise les idées conçues par tous les grands capitaines, pour l'agrandissement de Toulon, rendra impérissable le souvenir de son passage dans cette ville. Pour donner une idée de l'enthousiasme de la population, il suffit de citer deux faits :

Hier, dans l'après-midi, il y avait spectacle gratuit donné au théâtre, et quinze cents spectateurs de toutes classes y assistaient. Au milieu de la représentation, le bruit de la promulgation du décret d'agrandissement de la ville de Toulon commence à circuler dans la salle. Puis, à mesure qu'il se répand, une grande animation se produit, des clameurs confuses, suivies des cris de : *Vive l'Empereur !* s'élèvent de toutes parts, et suspendent la représentation.

Aussitôt le public signale un spectateur entre les mains duquel se trouve un exemplaire imprimé de la proclamation. Sur les instances du public, ce spectateur s'est exécuté de très-bonne grâce, et a provoqué, par la lecture du décret, un tonnerre d'acclamations enthousiastes. Vingt minutes se sont écoulées dans ces manifestations de joie avant que le spectacle ait pu être repris.

Le soir, pendant le bal même, le conseil municipal de Toulon a rédigé l'adresse suivante :

« PRINCE,

« En décrétant l'agrandissement de Toulon, conformément aux bases du projet de loi du 7 mai 1846, vous avez comblé les vœux de notre population, et, ce qui est plus, vous avez fait un acte commandé par la raison d'État.

« Daignez, Prince, agréer la respectueuse et vive reconnaissance de la cité, dont nous sommes heureux d'exprimer les sentiments.

« Ce décret, daté de Toulon, consacrera le souvenir historique de votre passage en cette ville, l'une des plus dévouées à Votre Altesse Impériale.

« Au nom du peuple de Toulon, nous vous bénissons de ce bienfait ; nos neveux vous en béniront encore.

« Daignez agréer, Prince, les expressions du profond et respectueux dévouement des conseillers municipaux de Toulon. »

Cette adresse a été remise au Prince, qui l'a très-favorablement accueillie.

Au moment de quitter la préfecture, le Prince a donné la croix à M. Courdouan, peintre de marine. Cette récompense était rendue encore plus précieuse par la délicatesse exquise avec laquelle il l'a remise lui-même à cet artiste, ému, attendri d'une telle distinction, rehaussée par les bienveillantes paroles dont Son Altesse a bien voulu l'accompagner.

Le Prince a laissé des sommes destinées à être distribuées aux anciens militaires malheureux.

A huit heures et demie, le Prince entre dans l'arsenal. Les ouvriers quittent leurs ateliers pour venir le saluer une dernière fois. L'affluence est toujours immense, et les acclamations sont prodigieuses.

Le canot, portant le pavillon impérial, conduit le Prince à bord du *Napoléon*. Les canons des forts répondent aux trois salves d'artillerie par lesquelles l'escadre annonce le départ du Prince, qui fait aussitôt voile pour Marseille. L'escadre tout entière le suit.

On double bientôt le cap Sicié, et l'on voit se dessiner les hautes montagnes de la Sainte-Baume, au-dessus des terres arides de la Provence. L'escadre quitte alors le Prince, et le salue du feu de toutes ses bordées. Le *Napoléon* répond et continue sa marche rapide sur les plaines de la Méditerranée.

Pendant que l'escadre impériale poursuit sa marche, nous étions arrivés à Marseille sur le *Louqsor*, magnifique paquebot à vapeur appartenant aux Messageries nationales. Ce beau navire, sur lequel on trouve le merveilleux confortable des

paquebots avec lesquels la Compagnie fait le service de la correspondance du Levant, avait assisté aux fêtes de Toulon, où on avait admiré ses proportions et sa marche supérieure.

Après une traversée de quelques heures, la flottille présidentielle arrive en vue de Marseille.

A l'apparition du pavillon impérial, l'artillerie des forts se fait entendre, et la foule accourt de toutes parts sur les rampes du port de la Joliette.

Le Prince débarque au milieu des démonstrations de la plus vive sympathie et des cris de : *Vive l'Empereur !* Il monte immédiatement en voiture; et, sans rentrer dans Marseille, prend aussitôt la route d'Aix. Il est accompagné de M. de Suleau, préfet de Marseille; de M. de Chantérac, maire; du général Hecquet, et de M. Sylvain Blot, inspecteur général du ministère de la police.

Aix, le 29 septembre, à quatre heures du matin.

L'itinéraire du Prince se trouvait changé. On ignorait qu'il dût prendre la route qui traverse Septèmes. Cependant les populations, à peine averties de la veille, s'efforçaient de préparer des réceptions. Là où l'on n'avait pu traduire l'enthousiasme en monuments, il s'exprimait par des acclamations parties du cœur. A tous les débouchés de la route, arrivaient les habitants des campagnes, et les cris de : *Vive l'Empereur !* improvisaient des ovations.

A Septèmes, on avait, pendant la nuit, construit un arc de triomphe de verdure. Les autorités et les habitants étaient au relais, et ont pu manifester au Prince toutes leurs sympathies.

Le sous-préfet d'Aix attendait Son Altesse Impériale aux limites de l'arrondissement avec une escorte du 3e de hussards.

A quatre heures du soir, la voiture du Prince s'arrête aux portes d'Aix.

Il y a deux mille ans que le proconsul romain Sextius Calvinus fonda, près d'eaux thermales déjà célèbres, cette ville, qui, première colonie romaine dans les Gaules, devait devenir plus tard, au quatrième siècle, la métropole de la seconde

Narbonnaise. Aix n'a gardé de cette origine que son nom : *Aquæ sextiæ*. Tous ses souvenirs historiques, encore vivants, se rattachent au séjour des comtes de Provence, qui en firent leur capitale, et surtout à ce bon roi René, roi de Sicile et de Jérusalem, et qui fit de sa cour le rendez-vous de tous les troubadours. Ce fut une époque brillante pour ce pays. Les arts et les lettres y fleurirent. La poésie naïve de ces époques illustra ses murailles, et les fêtes fondées par le roi René, surtout la fameuse procession de la Fête-Dieu, se sont conservées, de tradition en tradition, dans leur originalité primitive.

Les souvenirs romains sont effacés. Ils ne sont pas indignes, cependant, de la mémoire des hommes; car, de la ville, on aperçoit la pittoresque montagne de Sainte-Victoire, au pied de laquelle Marius vainquit les Teutons.

La ville d'Aix avait fait de grands préparatifs pour recevoir le Prince. Elle tenait à manifester sa reconnaissance pour les faveurs particulières dont elle était l'objet.

Trois arcs de triomphe s'élevaient le long du Cours, depuis la porte de Marseille jusqu'à la statue du roi René.

Le premier figurait un plant de tabac, avec cette inscription :

Culture du tabac en 1852.

Il rappelait que la seule culture interdite dans le département depuis 1835 vient d'y être autorisée, et ouvre au pays de nouvelles sources de fortune.

Le second arc de triomphe était orné du buste en pierre du Prince, d'après l'original de madame Lefebvre-Deumier.

Le troisième portait sur son socle une locomotive, avec son inscription :

1852, *chemin de fer d'Avignon.*

L'entrée du Prince a été magnifique. Les vieillards ne se souviennent pas d'avoir rien vu de semblable dans la ville.

On avait, pour cette solennité, préparé la fête instituée par le roi René en 1462, et appelée les *Jeux de la Fête-Dieu.*

Jadis, ces jeux étaient célèbres. Ils attiraient à Aix une foule d'étrangers. Les habitants de la Provence ont conservé

pour eux leur ancienne passion. Ils se rappellent avec plaisir les circonstances où ces fêtes ont eu lieu depuis la Révolution. En 1803, lors du rétablissement du culte catholique; en 1807, lors du séjour en cette ville de la princesse Pauline, sœur de l'Empereur; récemment encore, ils ont été célébrés de nouveau.

Ces fêtes avaient pour but de démontrer au peuple le triomphe du christianisme sur le paganisme; ce sont des épisodes tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, scènes bizarres où anges et démons, évêques et rois païens, marchent, s'agitent et dansent au son du galoubet et du tambourin. On y entremêle des simulacres de tournois, et la fête se termine par la grande marche du guet, cavalcade mythologique de l'effet le plus extravagant, qui se fait la nuit à la lueur des flambeaux.

Lorsque le canon annonce l'arrivée du Prince, tous les gens du roi René, accoutrés de costumes étranges, évêques, rois, cavaliers, anges, démons, joueurs de galoubet, se précipitent au-devant de sa voiture, et lui font, à leur manière, une réception entremêlée de cris vigoureux de : *Vive l'Empereur!*

Mais là ne se borne pas la manifestation. Les habitants des campagnes sont descendus de toutes parts; ils multiplient la foule des habitants de la ville, ils encombrent les rues et les places, et de la poitrine de plus de trente mille hommes s'échappent les plus chaleureuses acclamations.

Un arc de triomphe en guirlandes de fleurs s'élevait près du monolithe qui se dresse devant la porte de Marseille. C'est là que le maire et les membres du conseil municipal attendaient Son Altesse Impériale.

M. Rigaud, maire de la ville d'Aix et député, lui a adressé le discours suivant :

« Prince,

« Soyez le bienvenu au milieu de nous. Les habitants de la ville d'Aix tiennent à honneur de recevoir dignement le neveu de l'Empereur, le sauveur de la France et leur généreux bienfaiteur.

« L'embranchement du chemin de fer et la restitution de la culture du tabac, déjà obtenus par votre puissante et bienveillante intervention, nous sont un sûr garant que vous ne nous oublierez pas dans la question, si importante pour nous, d'un canal qui amène les eaux du Verdon dans nos rues et nos campagnes.

« La ville d'Aix, que vous daignez visiter, fut autrefois la capitale de la Provence, le séjour d'un roi et la patrie des preux et des troubadours.

« Déchue de son ancienne splendeur, elle s'est consolée par l'étude et par l'amour des lettres et des arts. Elle est demeurée constamment attachée aux idées d'ordre, d'autorité et de pouvoir.

« Prince, vous êtes aujourd'hui le représentant de ces idées en France. La volonté nationale, dans deux occasions solennelles, vous a appelé au gouvernement du pays. Nous sommes heureux d'avoir entretenu dans nos cœurs tous ces bons sentiments pour les déposer à vos pieds et vous en faire hommage.

« Que Dieu veille sur vos jours : jamais peut-être autant qu'aujourd'hui le sort d'une grande nation ne reposa tout entier sur une seule tête. Pourvoyez aux nécessités de l'avenir comme vous avez pourvu à celles du présent, et comptez toujours sur le dévouement et la fidélité des Provençaux.

« Tels sont les vœux et les sentiments que j'ai l'honneur de vous exprimer en mon nom personnel, au nom de l'unanimité du conseil municipal, qui m'en a expressément chargé, au nom de la ville tout entière, dont nous sommes les interprètes. »

Le prince a répondu :

« Monsieur le maire, je vous remercie de tous les bons « sentiments que vous m'exprimez. Je suis heureux d'avoir « pu contribuer à la prospérité de votre ville par l'embran- « chement de chemin de fer et la restitution de la culture du « tabac. J'ai le plus vif désir de voir toutes les grandes villes « de France reliées entre elles par les lignes de fer, comme « le sont déjà tous les hommes d'ordre et de dévouement à « la cause de la patrie par les sentiments généreux que vous « venez de me manifester. »

Ces paroles sont suivies des cris de : *Vive l'Empereur!* poussés par le maire et les membres du conseil municipal, et mille fois répétés par la foule qui remplit les rues, qui s'encadre aux fenêtres, qui couvre les toits des maisons.

Le Prince entre dans la ville en calèche découverte.

Dans le Cours, il traverse les rangs épais des délégués des communes de l'arrondissement, qui s'étaient rangés en lignes avec leurs bannières et leurs drapeaux; ceux des anciens militaires, qui étaient là avec leurs vieux costumes usés, déchirés, rongés par les mites, restes héroïques des Pyramides ou de la Bérésina; des députations des sociétés de secours mutuels qui venaient remercier Louis-Napoléon des autorisations récentes qui leur ont été accordées.

Chaque drapeau avait son inscription. Sur l'un on lisait :

Au sauveur de la France!

Sur l'autre :

France et Napoléon!

Celui de la ville de Lambelle portait ces mots :

Expression de dévouement à Louis-Napoléon, empereur.

Celui de la ville de Gordonne :

A Son Altesse Impériale, dévouement et reconnaissance inébranlables.

Dans ces masses populaires s'exprimaient à la fois la reconnaissance pour le Prince qui a sauvé la France et la reconnaissance pour les bienfaits dont les populations du Midi viennent d'être l'objet.

Le Prince s'est rendu à la cathédrale, où l'attendait monseigneur l'archevêque Darcimoles, entouré d'un nombreux clergé; NN. SS. les évêques d'Ajaccio, de Marseille, et monseigneur Rivet, évêque honoraire de Dijon, chanoine de Saint-Denis.

Monseigneur l'archevêque d'Aix lui a adressé le discours suivant :



« MONSEIGNEUR,

« Le clergé dont j'ai l'honneur d'être le chef partage la joie que cause à cette antique et noble cité la visite de Votre Altesse Impériale. Nous sommes tous heureux de saluer en votre personne le neveu du grand homme devant qui la terre se tut comme devant Alexandre, l'Elu de sept millions et demi de suffrages.

« Vous combattez avec nous, Monseigneur, les doctrines impies

et anarchiques qui perdent les âmes et rendent les peuples malheureux.

« Vous avez envoyé vos vaillants soldats au secours du père commun des fidèles, persécuté par des fils ingrats.

« Vous voulez que les pères de famille soient libres de confier au sacerdoce l'éducation de leurs enfants.

« A ces bienfaits généraux de l'ordre spirituel, vous ajoutez pour nos contrées des bienfaits temporels que le cœur d'un évêque doit apprécier aussi.

« Vous dotez la ville d'Aix d'un chemin de fer qui lui avait été souvent promis et qu'elle avait néanmoins presque désespéré d'obtenir.

« La ville d'Arles verra bientôt les bâtiments de la marine entrer sans obstacle dans les eaux du grand fleuve qui baigne ses murailles ; et ce sera à vous, Monseigneur, qu'elle devra ce précieux avantage.

« Tout récemment encore vous avez rendu aux bons habitants de nos campagnes le privilége d'une culture qui fut longtemps pour eux une source de richesses.

« Ces deux sortes de bienfaits nous inspirent, Prince, une double et profonde reconnaissance. Permettez que j'en offre ici à Votre Altesse Impériale le sincère et respectueux hommage. »

Le Prince a été conduit processionnellement, sous un dais magnifique, au chœur ; et le *Domine, salvum fac Ludovicum Napoleonem*, a été chanté.

A cinq heures, S. A. I. est arrivée à l'archevêché, où un appartement lui avait été préparé. Il a reçu immédiatement les autorités de la ville, les députations des communes, et celle du conseil municipal d'Ajaccio.

A sept heures, le Prince a réuni, dans un banquet de quarante couverts, les quatre prélats ; le premier président, M. Emmanuel Poulle; le préfet, le sous-préfet; l'inspecteur général, M. Sylvain Blot ; les chefs des députations et les généraux, le procureur général.

Ce soir, la ville entière est illuminée. La foule circule autour des édifices publics, resplendissants de lumières.

Un bal a été offert au Prince. Il a eu lieu au palais de Justice. Les immenses portiques et les nobles colonnades de ce palais sont couverts de spirales de feux. La salle brille

d'un éclat grandiose et inaccoutumé. Le Prince ouvre le bal au milieu de l'expression sympathique des sentiments de la foule élégante qui s'y presse.

Lorsqu'à dix heures et demie le Prince quitte le bal, il assiste au défilé des *gens du roi René*. Rien ne peut rendre l'effet inouï de cette cavalcade fantastique, courant à la lueur des torches, avec ses costumes incroyables, dans ces rues historiques qui ont vu tant de fois cette représentation, mais qui jamais n'avaient retenti de plus énergiques accents d'amour et de joie.

DIX-SEPTIÈME JOURNÉE.

TRAJET D'AIX A NÎMES.

Nîmes, le 30 septembre, onze heures du soir.

L'accueil qu'a reçu le Prince à Aix est un souvenir historique à ajouter aux souvenirs déjà si précieux que cette ville conserve dans ses annales.

Ce matin, la ville a fait de dignes adieux au Prince qu'elle avait si chaleureusement accueilli hier. Même foule, même empressement, mêmes acclamations.

A dix heures, le Prince est monté en voiture, et a pris la route de Roquefavour.

Roquefavour est aujourd'hui célèbre. L'industrie moderne y a réalisé une de ses conceptions les plus audacieuses. Le pont-aqueduc qui conduit à Marseille les eaux de la Durance y élève, par une hauteur de quatre-vingt-six mètres, les trois rangs d'arceaux de ces ponts superposés, et y réunit des rochers séparés par une vallée de quatre cents mètres. Le Prince n'avait pas voulu quitter les Bouches-du-Rhône sans visiter cette construction géante qui dépasse en hardiesse le fameux pont du Gard.

Une députation du conseil municipal de Marseille, M. de Chantérac en tête, l'attendait, et avait fait préparer une colla-

tion que S. A. I., pressée par le temps, n'a pu accepter.

Après un court moment d'arrêt au milieu de ces solitudes qu'illustre ce monument du génie moderne, et qu'animait, pour quelques heures, une population inaccoutumée, la voiture du Prince a repris la route de Rognac, où l'attendaient M. le comte Siméon, vice-président du conseil d'administration, M. Talabot, directeur, les administrateurs de la Compagnie du chemin de fer, et M. Audibert, chef du mouvement et de l'exploitation, ainsi que les ingénieurs du chemin de fer.

Rognac avait élevé des arcs de triomphe, et avait décoré toutes ses maisons. La population des campagnes environnantes y était accourue. L'enthousiasme le plus vif s'est manifesté. La réception, si courte qu'elle fût, a été belle.

Un wagon, décoré avec magnificence et fait pour la solennité, a reçu le Prince et sa suite. La vapeur emporte le cortége à travers les sauvages montagnes de la Provence, et s'arrête à la station d'Arles à midi quarante-cinq minutes. La foule se pressait autour du chemin de fer. Le récent passage du Prince n'avait fait qu'aviver l'enthousiasme. Les femmes d'Arles venaient jeter des fleurs, et faisaient, avec la multitude entendre les cris de : *Vive l'Empereur!*

Tarascon marque la limite entre la Provence et le Languedoc.

M. le baron Dulimbert, préfet du Gard; M. Curnier, député au Corps législatif et président du conseil général; M. le général de Rostolan, commandant la dixième division militaire, et M. Walsin-Esthérazy, général de brigade commandant le département; M. Tissot, inspecteur spécial de police; M. Salmon, colonel de la 15e légion de gendarmerie, et plusieurs autres fonctionnaires du Gard y attendaient le Prince.

La gare était pavoisée. Un arc de triomphe, élevé à l'entrée de la ville, portait cette inscription :

La ville de Tarascon à Louis-Napoléon!
Au sauveur de la France!

Sur la vieille tour qui domine la ville flottaient des oriflammes tricolores.

A une heures dix minutes, le train présidentiel était annoncé par les cris de la foule et des détonations répétées. M. le maire de Tarascon, s'étant approché du wagon d'honneur où se trouvait le Prince, avec les hauts dignitaires qui l'accompagnaient, lui a adressé un discours auquel S. A. I. a répondu. Invité par ce magistrat à s'arrêter quelques minutes pour visiter la ville de Tarascon, dont les habitants s'étaient empressés d'orner le pourtour d'arbustes verts et de guirlandes de feuillage, dans l'espoir d'une courte visite, le Prince a accédé à ce désir. Des voitures étaient là prêtes ; le Prince et sa suite y sont montés. Dès que la population voit ses vœux s'accomplir, et que le cortége, précédé et suivi par la gendarmerie et les hussards, s'ébranle pour descendre dans la ville, elle manifeste sa joie par des battements de mains et les cris de : *Vive Napoléon ! Vive l'Empereur !* Le Prince fait ainsi le tour de la ville, sans oublier une station à l'ancienne église Sainte-Marthe. Sa voiture est entourée par une foule enthousiaste.

M. le général Héquet, M. de Suleau, préfet des Bouches-du-Rhône, et plusieurs députés de ce département, qui avaient accompagné le Prince, prennent congé de lui à Tarascon. Le général de Rostolan, M. le baron Dulimbert, préfet du Gard, les députés du département, le général Walsin-Esthérazy, les remplacent dans le wagon du Prince. Une dernière acclamation de : *Vive l'Empereur !* salue le départ du convoi. Ce sont les adieux de la Provence ; le Languedoc commence de l'autre côté du Rhône. Au moment où le wagon allait sortir de la gare, un vieux militaire décoré, ancien officier de l'Empire, lève son chapeau en l'air en s'écriant : *Vétérans ! Vive l'Empepereur!* Une centaine de vieux militaires, rangés en ligne derrière, et ayant chacun un bouquet d'immortelles, répètent ce cri avec transport.

En quittant le prince, M. de Suleau emporte un souvenir qui ne s'effacera pas. A Marseille, au moment de s'embarquer, sur le quai de la Canebière, le Prince l'avait affectueusement embrassé en présence de la foule émue, qui avait accueilli,

par ses applaudissements, ce témoignage inusité de bienveillance pour l'administrateur qui rend tous les jours de si grands services.

D'énergiques acclamations ont retenti lorsque le convoi est arrivé en vue de Beaucaire. Cette ville avait pavoisé sa vieille tour carrée : son pont magnifique, élevé au débarcadère du chemin de fer, portait un arc de triomphe avec cette inscription : *Au protecteur de la religion et de la famille, au sauveur de la France!*

M. le maire, à la tête du conseil municipal, a eu l'honneur de complimenter S. A. I. et de lui adresser le discours suivant :

« MONSEIGNEUR,

« Le maire, les adjoints et les conseillers municipaux de la ville de Beaucaire accourent sur votre passage pour avoir l'honneur d'offrir à Votre Altesse Impériale l'hommage respectueux de leur gratitude et de leur fidélité.

« Prince, la France succombait sous le poids des factions quand, n'écoutant que votre amour pour elle, vous bravâtes tous les dangers pour l'arracher aux étreintes de l'anarchie et pour lui assurer le règne des lois et de la vraie liberté. Grâces vous en soient rendues, Prince ! Cet acte de courage et de dévouement restera gravé dans nos cœurs par la reconnaissance et l'admiration.

« Poursuivez, Monseigneur, la tâche grande et glorieuse que Dieu vous a donnée; consolidez l'avenir : confiante dans votre haute sagesse, la France attend de vous des institutions stables et définitives, pour qu'elle puisse jouir des immenses bienfaits que, depuis votre avénement au pouvoir, vous ne cessez de lui prodiguer. Elle ne peut oublier qu'elle fut grande et prospère quand votre oncle immortel, avec le titre éclatant qui manque à votre gloire, eut concentré tous les pouvoirs publics dans ses puissantes mains. Nous vous y convions, Monseigneur; rendez-vous à nos vœux; et la France, sans nulle crainte de l'anarchie, s'élèvera alors à ses plus hautes destinées.

« Puisse le ciel, Monseigneur, vous accorder de longues années pour qu'elles puissent s'accomplir !

« *Vive Napoléon! Vive l'Empereur!* »

Ce cri, répété avec force par l'assistance, est l'occasion d'une manifestation unanime.

Louis-Napoléon remercie le maire, et le convoi repart, en

passant au milieu d'une double haie de populations et aux cris de : *Vive l'Empereur!*

Rien ne s'opposait plus à ce que la locomotive marchât avec toute la puissance de sa vapeur ; çà et là on entendait des cris, on voyait passer comme des ombres rapides des masses bariolées et des guirlandes de feuillage. La population des diverses communes s'était, en effet, portée aux diverses stations du chemin de fer pour saluer au passage l'Élu du pays.

A trois heures, le convoi entre dans la gare de Nîmes.

ENTRÉE A NÎMES.

La ville antique où le naufrage de l'invasion romaine a laissé ces fières épaves du paganisme qu'on appelle les Arènes, le temple de Diane, la Maison-Carrée, la tour Magne, les bains d'Auguste, a pris des habits de fête pour recevoir le Prince. Partout s'élèvent des arcs de triomphe, portant pour inscription, l'un à l'entrée de la rue de la Couronne :

Vive Louis-Napoléon! entre ces deux dates : 10 *décembre* 1848, — 20 *décembre* 1851.

L'autre, boulevard des Calquières :

A Louis-Napoléon Bonaparte, l'agriculture, l'industrie et le travail ramenés par un pouvoir fort et protecteur!

Un troisième à l'entrée du grand Cours :

A l'héritier du grand homme qui releva les autels! Le respect de la religion est le plus solide fondement du pouvoir.

Un quatrième, rue de la Bouquerie :

A Louis-Napoléon ! Il a raffermi l'autorité et réparé les ruines de la France.

A quelques pas de là, les ouvriers du quartier ont dressé une façade tricolore adossée au mur, ornée de colonnes et de fleurs. On y lit :

A Louis-Napoléon, les ouvriers de la Bouquerie!

Un pavois de feuillages abrite les portes de la cathédrale et de l'évêché, et rappelle les décorations du moyen âge ; il se

marie parfaitement au style byzantin de la vieille basilique, sur le fond noir de laquelle se détachent ses découpures.

L'avenue Feuchères et l'esplanade sont magnifiques. Partout des banderoles de toutes les couleurs, des drapeaux, des guirlandes, des globes, qui promettent pour ce soir une merveilleuse illumination.

A chaque instant arrivent sur l'esplanade des députations des communes, drapeaux en tête. Rien de pittoresque comme l'aspect de ces populations du Midi; le tambour bat sans cesse, les musiques des gardes nationales rurales passent sans interruption.

Une autre musique fort curieuse se fait également entendre par intervalles; c'est celle des tambourins et des galoubets, qui jouent de vieux airs languedociens et provençaux, composés au plus de trois ou quatre mots. Les ménétriers qui jouent ces airs marchent à pied dans les rues, devant les *picadores* et les *toréadores*, que nous verrons tantôt, aux Arènes, se faire les acteurs de ce qu'on nomme une *ferrade*. Montés sur des chevaux blancs de la Camargue, ces toréadors sont vêtus de pantalons bleus et de chemises blanches; des ceintures rouges sont roulées au-dessus de leurs hanches; des chapeaux de feutre blanc couvrent leurs têtes. Ils tiennent à la main droite de longs bâtons, terminés par un court trident de fer en croissant: au-dessous de ce trident flotte une banderole tricolore.

Les mineurs de la Grand'Combe sont arrivés: le drapeau d'Aigues-Mortes, dont le nom rappelle les glorieux souvenirs des croisades, passe sous la partie des Arènes démantelée par Charles-Martel. — Voici Sommières, Anduze, Saint-Ambroix! La foule augmente, les drapeaux décorent toutes les fenêtres, les vieux soldats de l'Empire dominent les vagues immenses du peuple, qui encombrent les abords du chemin de fer, avec les longs panaches rouges ou blancs qui se balancent sur leurs têtes. Que de vieilles croix de la Légion d'honneur sur la poitrine de ces paysans, qui viennent saluer le neveu de celui sous les ordres duquel leur courage mérita cette récompense!

Il n'est pas jusqu'à un ancien soldat de la République. volontaire de 1792, qui n'ait voulu venir à la fête. Tout le monde remarque le costume de ce vieillard, que son bâton soutenait à peine hier sans doute, et qui se redresse fièrement aujourd'hui sous l'uniforme de sa jeunesse.

Le canon tonne et le convoi s'arrête dans la gare. Une estrade, destinée au Prince, y est dressée; des guirlandes serpentent d'une colonne à l'autre; partout brille en lettres d'or entrelacées le chiffre de Louis-Napoléon. La cour d'appel ayant à sa tête M. le premier président Teulon et M. L. Thourel, procureur général et toute la magistrature, le maire, le conseil général, le conseil municipal, les députations de toutes les communes et celles des départements voisins, se précipitent autour du Prince et l'accueillent aux cris de: *Vive l'Empereur!*

M. Vidal, maire de la ville, s'avance et lui dit:

« MONSEIGNEUR,

« Vous posez le pied sur un sol où de grands souvenirs ont laissé d'ineffaçables empreintes, où le respect pour le pouvoir a survécu à tous les orages, à toutes les révolutions.

« C'est vous dire avec quelles sympathies est accueilli parmi nous le prince dont la grande mission est de comprimer l'anarchie, de réhabiliter le pouvoir, de relever tous les grands principes sociaux.

« Représentant de la ville de Nimes, je suis fier d'avoir à exprimer le premier à Votre Altesse Impériale les sentiments de la cité tout entière, et de déposer à ses pieds mes respectueux hommages. »

Le Prince a répondu:

« Je suis heureux de visiter une ville où est empreint à « un si haut degré le sentiment du respect dû à l'autorité; « j'espère que de mon arrivée dans ces murs datera une « époque nouvelle d'union et de conciliation; mon gouverne« ment s'efforcera toujours d'effacer la trace de la division « des partis et de répondre ainsi à vos propres sentiments. »

De nouvelles acclamations accueillent ces paroles du Prince, qui, répondant au désir exprimé par M. le préfet et M. le maire, s'approche de l'une des arcatures de l'édifice pour contempler le magnifique spectacle qui se déroulait de ce point. L'immense

population dont le murmure monte jusqu'à lui, ces longues files d'arbres et de mâts aux bannières éclatantes, la lointaine perspective de la fontaine monumentale, dont la blancheur se détache sur les teintes variées des vêtements ou sur les couleurs sombres des édifices, et à l'horizon les lignes tranchées de la Tour Magne, formaient un tableau digne de fixer, en effet, l'attention de l'hôte auguste de la cité.

Des voitures étaient prêtes à recevoir le Prince et sa suite, ainsi que les principaux fonctionnaires. Le cortége se forme aussitôt. Des pelotons de gendarmes et de hussards ouvrent la marche. Le 25ᵉ régiment de ligne et le 5ᵉ régiment d'infanterie légère forment la haie. Il faut s'ouvrir un passage à travers cette mer humaine qui s'étend à perte de vue. Partout la même foule et les mêmes cris. On suit l'avenue Feuchères, le boulevard de l'Esplanade, côté ouest, les boulevards Saint-Antoine, de la Madeleine, de la Comédie. L'amphithéâtre est garni de spectateurs jusqu'à son couronnement; les fenêtres et les balcons de toutes les maisons sont principalement garnis de dames qui agitent leurs mouchoirs ou jettent des couronnes et des bouquets.

Monseigneur Cart, évêque de Nîmes, entouré de ses vicaires généraux et de deux cents prêtres, a reçu le Prince en avant du grand portail de la cathédrale. Après l'avoir encensé, lui avoir donné l'eau bénite et l'avoir fait entrer sous un riche dais, le prélat lui a adressé l'allocution suivante :

« MONSEIGNEUR,

« Partout sur votre passage vous recueillez des bénédictions et des vœux, des témoignages de respect et de dévouement; de toutes parts on accourt pour déposer aux pieds de Votre Altesse le tribut d'une reconnaissance bien sentie, mais aussi dignement méritée par d'immenses services rendus à la France, à la société, et même à la sainte Église et à son auguste chef, notre tendre et vénéré père.

« Monseigneur, l'évêque de Nîmes et l'honorable clergé de son diocèse partagent ces sentiments, et ils sont d'autant plus empressés à vous en offrir aujourd'hui l'hommage, que naguère encore une parole de bienveillance tombée de vos lèvres nous rendait tous heureux.

« Depuis vingt ans et plus, Prince, comme autrefois les voies qui conduisaient à Sion, les rues de notre cité ne retentissaient plus de nos hymnes sacrés ; elles pleuraient, muettes et silencieuses, l'absence de nos solennités saintes, et les fils qui grandissaient ne connaissaient plus les pompes extérieures de leur culte que par les récits et les regrets de leurs pères. Mais voilà qu'au jour où nous célébrions l'Assomption de Marie dans les cieux, et la fête d'un saint dont le nom vous est cher, les pères et les fils ont enfin revu ces touchantes et majestueuses cérémonies ; aussi, bien des larmes ont coulé, mais des larmes douces et délicieuses, comme délicieuses sont toujours les émotions qu'excitent la foi et la piété ; et nous-même, Prince, nous avons pu sortir de ce temple en évêque pour bénir solennellement, avec dilatation et effusion de cœur, tous les habitants de la cité, tous, oui, tous, parce que nous les aimons tous et que nous les aimons en père.

« Or, c'est à vous, Monseigneur, que nous devons cette consolation, et puissions-nous vous en devoir une autre ! Nous sommes attristés, Prince, de vous recevoir dans une église si peu digne du Dieu dont nous allons implorer la protection sur vous et sur les personnes dévouées qui vous entourent et qui partagent vos sollicitudes et vos dangers ; mais votre cœur saura bien trouver un remède à notre douleur, et il ne voudra pas que la mère église, l'église cathédrale confiée à la garde et à la générosité de l'État, le cède en magnificence aux autres églises dont les administrations municipales ont toujours été fières de doter leur ville.

« Venez donc, Prince, recevoir nos bénédictions. Que Dieu vous conserve de longs et d'heureux jours ; qu'il soit constamment votre conseil et votre lumière, votre force et votre appui, et plus tard votre éternelle récompense ! »

Le Prince a remercié monseigneur l'évêque des paroles qu'il venait de prononcer, et il est entré processionnellement dans la cathédrale, au son de l'orgue : un chœur de deux cents voix a chanté le *Domine, salvum fac Napoleonem.*

A la sortie de l'église, la population, qui s'était agglomérée, a accueilli le Prince avec le même enthousiasme qu'au débarcadère, et la voix des prêtres s'est mêlée à celle de la foule pour crier : *Vive l'Empereur !*

Le Prince s'est ensuite rendu directement au jardin de la Fontaine pour y assister au défilé.

La seule décoration de ce beau jardin était le jardin lui-

même, avec ses grands arbres verts, ses bains antiques, son bassin profond et les débris du temple de Diane. Un fauteuil très-simple avait été placé sur un tapis, au milieu du rond-point formé par les deux escaliers qui conduisent au jardin supérieur. Louis-Napoléon, suivi de son nombreux état-major, de MM. les généraux de Rostolan et Walsin Esthérazy; de M. Dulimbert, préfet du Gard; de M. Vidal, maire de Nîmes; et de M. le colonel de gendarmerie, est venu y prendre place à trois heures et demie.

Le défilé a commencé par les vieux soldats de l'Empire, qui étaient au nombre de six à sept cents. Puis sont venus tour à tour les divers cantons du département et de nombreuses communes détachées, qui toutes ont fait entendre un seul cri : *Vive l'Empereur!* en passant devant S. A. I.

Les mineurs de Grand'Combe étaient au nombre de deux mille deux cents; ils portaient vingt-quatre bannières tricolores, sur lesquelles on lisait le nom des vingt-quatre mines de l'exploitation, et au-dessous de chaque nom ces mots : *Vive l'Empereur!*

Ici, comme à Lyon, j'ai remarqué un drapeau rural au-dessus duquel était placé, empaillé, un aigle de la grosse espèce, tenant en son bec une couronne d'immortelles.

Le canton de Lédignan, outre son drapeau, avait de petites bannières sur lesquelles on lisait les devises suivantes : *Fiat imperator. — Vive Napoléon III! — A l'Ami du peuple! — Au Fils de la reine Hortense, héritier de ses vertus!*

Les forges d'Alais étaient précédées d'une immense bannière, au milieu de laquelle était peint un aigle géant, au-dessous duquel on lisait : *Vox populi, vox Dei.*

Une députation bien touchante a paru surtout attirer l'attention du Prince-Président. C'était celle des enfants de la colonie agricole de Servas, composée de huit orphelins conduits par deux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

La fille d'un condamné politique, accompagnée de son jeune frère, a fendu la foule et est venue se jeter aux genoux de S. A. I., qui, la relevant avec bonté, a reçu lui-même le placet

qu'elle lui présentait. Les cris de : *Vive l'Empereur!* ont redoublé dans la foule qui remplissait le jardin de la Fontaine.

Après le défilé des communes et la revue, le Prince a voulu visiter la Fontaine et les magnifiques constructions qui l'entourent. Il a écouté avec intérêt les renseignements qui lui ont été donnés sur les moyens de doter la ville d'un système complet d'alimentation d'eau et d'encourager les nouvelles recherches.

A cinq heures, le Prince s'est rendu aux Arènes pour y assister à une *ferrada* ou course de taureaux.

Le vaste amphithéâtre construit sous les Antonins présentait un imposant spectacle. A voir cette foule, répandue sur les gradins, sur les arcades, sur les faîtes en ruine auxquels elle faisait une couronne vivante, on pouvait se croire revenu au temps de la splendeur païenne de Nîmes, à l'époque où elle avait onze fois plus d'étendue qu'aujourd'hui.

Une vaste tribune avait été construite, pour le Prince et sa suite, au-dessus de l'entrée la mieux conservée.

Quand S. A. I. est entrée, toute cette immense assistance s'est levée spontanément, et les vieilles pierres des Arènes ont retenti d'un immense cri de : *Vive l'Empereur!*

La *ferrada* ne rappelle pas les courses de taureaux espagnols. L'émotion tragique n'y est pas. Le sang n'y coule que par accident. Le taureau ne doit pas être tué. Il s'agit seulement de le marquer au front ou d'enlever la cocarde qu'il y porte. Les *senoras* trouveraient ce spectacle insignifiant et froid. Les mœurs françaises sont plus douces et meilleures, et, pour notre compte, nous trouvions déjà trop d'émotions dans cette *ferrada*, qui est restée encore un des divertissements les plus vifs du Midi.

Plusieurs taureaux sont entrés dans l'arène. Poussé, aiguillonné par de jeunes *picadores*, vêtus de jaquettes blanches, et portant des chapeaux de paille, ornés de rubans, chaque taureau faisait plusieurs tours de cirque, tour à tour poursuivant et poursuivi. Cette course donne l'occasion aux *Montès* nîmois de faire preuve d'adresse et d'agilité. Au dénoûment, le taureau est hardiment saisi par les cornes, jeté

à terre, et la cocarde qu'il porte au front lui est enlevée.

Dans ces luttes, il y a eu beaucoup d'adresse et d'agilité déployées, et le Prince a applaudi plusieurs fois ceux qui découronnaient le taureau.

A six heures, le Prince s'est retiré, et sa sortie a été saluée par les cris unanimes de : *Vive l'Empereur!*

Rentré à la préfecture, il a reçu les autorités, en commençant par la cour d'appel et terminant par les députations des autorités de tous les ordres des arrondissements du Gard et des autres départements.

M. Curnier, président du conseil général, a prononcé une allocution dont nous reproduisons les traits les plus remarquables :

« Monseigneur,

« En venant déposer à vos pieds l'hommage de son profond respect, le conseil général du Gard est heureux d'acquitter envers le sauveur du pays la dette de la reconnaissance, et je me félicite, Monseigneur, d'être, dans cette circonstance solennelle, l'interprète des sentiments qui l'animent.

« Il vous remercie, avec la France entière, d'avoir arrêté d'une main ferme le torrent de la démagogie qui menaçait de tout emporter.

« Il vous remercie d'avoir raffermi le pouvoir que tant de commotions d'une part tant de funestes doctrines de l'autre, avaient si funestement ébranlé.

« Monseigneur, en honorant notre département de votre présence, vous avez voulu connaître nos besoins. Permettez-moi de signaler à votre attention un projet dont l'exécution est pour notre industrieuse cité une question de vie ou de mort et pour lequel nous aurons à réclamer l'intervention de l'État. Je veux vous parler du projet d'amener à Nîmes les eaux qui lui manquent, en renouvelant l'œuvre des Romains. Un de nos collègues, le vice-président du conseil, qui a consacré douze années de sa vie à l'étude de cette question, a formulé une demande qu'il aura l'honneur de vous soumettre lui-même ; si vous voulez bien l'accueillir favorablement, notre ville vous sera redevable d'un immense bienfait qui ouvrira pour elle une nouvelle ère de prospérité. »

Le Prince a fait espérer un accueil favorable à cette demande, qui lui a été remise par M. Teissier lui-même, vice-



président du conseil général. Son Altesse Impériale a répondu au discours si remarquable de M. le président du conseil général avec beaucoup de simplicité et de douceur, à peu près en ces termes :

« Monsieur le président,

« Je vous remercie des sentiments que vous venez de
« m'exprimer ; je connais le bon esprit du conseil général du
« Gard ; j'espère qu'il continuera de faire le bien dans ces
« contrées, et je l'assure de ma protection et de ma bienveil-
« lance pour toutes les choses bonnes et utiles aux popula-
« tions qui l'ont élu. »

Le soir, un dîner a réuni à la préfecture les députés du departement, le maire, le préfet et les principaux fonctionnaires de la ville et du département.

A neuf heures et quart, se rendant à l'invitation de M. le maire de Nîmes, le Prince est remonté en voiture pour venir au bal de l'hôtel de ville ; mais auparavant le préfet et le maire ont désiré lui faire voir l'illumination si remarquable de l'Esplanade et de l'avenue de l'embarcadère. Jamais Nîmes n'avait rien vu de plus splendide en ce genre.

A neuf heures et demie, le prince est entré au bal. Il a été accueilli par la foule élégante et nombreuse qui se pressait dans les salons avec un incroyable enthousiasme.

Le Prince a ouvert le bal. Son Altesse, ayant pour vis-à-vis M. le préfet, dansait avec madame Curnier, et M. le préfet avec madame Chazaud ; M. le général de Saint-Arnaud dansait avec madame Walsin-d'Estérhazy ; M. Fortoul, ministre de l'instruction publique, avec madame Baragnon ; M. le maire avec madame de Molines ; M. le général Walsin-Esthérazy avec madame d'Exéa ; M. Ducos, ministre de la marine, avec madame Mourier ; et M. Curnier avec madame Chapus.

Après avoir fait le tour des salons, Son Altesse Impériale s'est retirée à dix heures et quart. Le bal, un des plus brillants qu'on ait vus à Nîmes, et que rehaussait la beauté des

salons, restaurés et remis à neuf par les soins de l'administration municipale, a duré jusqu'à une heure très-avancée de la nuit.

DIX-HUITIÈME JOURNÉE.

TRAJET DE NÎMES A MONTPELLIER.

Montpellier, 1er octobre, onze heures du soir.

Hier, dès son arrivée à Nîmes, le Prince avait visité l'Exposition des produits de l'industrie du pays et adressé des paroles d'éloges et d'encouragement aux fabricants qui se trouvaient réunis et qui l'avaient salué des cris réitérés de : *Vive l'Empereur!*

Ce matin, cédant aux instances de monseigneur l'évêque et de M. le maire de Nîmes, il a consenti à poser la première pierre de l'église qu'on va construire sous l'invocation de sainte Perpétue.

A neuf heures, le cortége religieux, composé de tout le clergé du diocèse, se déroule processionnellement à travers les rues de la cité, sur les boulevards, et vient prendre place sur l'estrade préparée pour le recevoir.

Bientôt le Prince paraît, au milieu des sympathiques acclamations de la foule qui éclatent sur son passage. Monseigneur l'évêque lui exprime les vœux et la reconnaissance de la cité, et le Prince répond qu'il est heureux de concourir par sa présence à cette cérémonie religieuse, et il proclame hautement la religion comme le plus puissant auxiliaire pour le bonheur et le repos de la France.

La cérémonie commence ; quel magnifique spectacle ! Le pontife, au milieu de ses prêtres, faisant monter ses prières vers le ciel ; le Prince, au milieu de ses généraux pieusement agenouillés; plus de cent mille spectateurs ondoyant sur cette belle place de la Fontaine, suspendus aux balcons, groupés sur les toits et jusque sur le faîte des Arènes.

Ce sentiment religieux, ce dévouement pour le Prince traversant, comme un double courant tous les cœurs; les chants du clergé, le recueillement et puis les vivats de la foule; pardessus tout, la croix dominant du haut de l'autel cette scène imposante, c'est une de ces solennités à la fois simples et grandioses, comme les fait le peuple, quand il répond à l'appel de la religion.

Il semblait qu'au pied de cet autel, sur cette pierre que l'Église bénissait par la main du prélat, l'autorité religieuse et le glorieux chef de l'État, scellaient une nouvelle alliance, sanctionnée par les applaudissements de la multitude.

La religion avait béni le Prince à son entrée dans la cité, quand il était venu se prosterner dans la cathédrale; elle l'a béni encore à son départ, et elle a ainsi mêlé solennellement ses prières aux acclamations de la foule.

Un fait touchant s'est accompli au moment où le Prince sortait de la préfecture; trois jeunes personnes qui, au milieu de la joie commune, avaient les yeux inondés de larmes, ont tendu leurs mains vers Louis-Napoléon, implorant sa miséricorde pour un père proscrit. Un des aides de camp du Prince est venu, par son ordre, prendre leur nom et leur apporter des paroles d'espérance.

Avant de quitter Nîmes, le Prince a nommé officier de la Légion d'honneur M. Baragnon, conseiller de préfecture, et chevaliers du même ordre MM. Reboul, le boulanger-poëte, ancien membre de l'Assemblée constituante; Chazaud, receveur général du Gard; Audibert, ingénieur distingué du chemin de fer de Marseille, qui a accompagné le Prince depuis son départ d'Avignon; Soulas, importateur de l'industrie des tapis à Nîmes; Ferrand de Missols, membre du conseil général; Beau, ingénieur des mines de la Grande-Combe; Victor Fournier, directeur des forges de Rochebelle et de Tamaris; Lesèble, capitaine de recrutement; Estienne, capitaine au 25ᵉ régiment de ligne; Lambla, Pilard, lieutenant. Dans la compagnie de gendarmerie du Gard, ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur : MM. Gastinel, maréchal des

logis, et Luc, gendarme. En outre, Vernet, Vergès et Arnal, ont reçu la médaille militaire avec quatre sous-officiers.

Le bruit s'est répandu en ville que le Prince, suivant le vœu exprimé hier par M. Curnier, président du conseil général, a fait ouvrir un crédit à la ville pour contribuer à y assurer l'alimentation des eaux.

M. Crespon fils a présenté à S. A. I. un album composé des principaux monuments de Nîmes. Le Prince s'est montré sensible à cette prévenance du jeune artiste photographe, et l'en a remercié à plusieurs reprises.

M. Crespon fils s'est rendu ce matin à Montpellier, où le Prince l'a fait appeler.

Ici, comme dans toutes les villes où elle passe, S. A. I. a laissé des traces de ses libéralités. Elle a remis une somme de trois mille francs pour être distribuée en secours aux anciens militaires, et cinq cents francs pour la famille d'un enfant qui fut écrasé hier sur le passage du cortége.

Après avoir fait une seconde visite à l'Exposition des produits de l'industrie, le Prince, accompagné des ministres, des généraux et des officiers de sa suite, de M. le préfet du Gard, du général commandant la subdivision, de MM. les inspecteurs généraux et spéciaux du ministère de la police générale, de M. le maire de Nîmes, s'est dirigé vers l'embarcadère. Le Prince ayant aperçu, dans le nombreux cortége d'autorités réunies pour l'accompagner, M. le procureur général Thourel, a daigné lui tendre la main par un geste plein de grâce et de cordialité. Cette haute marque d'estime et de bienveillance a vivement ému l'honorable chef du parquet, qui était venu recevoir S. A. I. à son arrivée à Avignon, qui se trouve dans le ressort de la cour d'appel de Nîmes. M. Thourel avait été honoré de la même faveur et de la haute attention du Prince à Avignon et à l'entrée dans la gare de Nîmes. Une population aussi compacte que la veille témoignait, par ses acclamations prolongées, ses regrets d'un départ aussi prompt. Les cris de : *Vive l'Empereur !* ne cessent de se faire entendre.

A dix heures et demie, le Prince monte en wagon. De chaque côté du chemin de fer, la population, hommes, femmes et enfants, forme une épaisse haie.

On dévore l'espace. Nous voilà dans l'Hérault. Nous sommes à Lunel.

La gare est décorée avec goût. Au dehors, d'immenses estrades sont chargées de spectateurs. Dans l'intérieur, un salon richement meublé se fait surtout remarquer par une tenture bleu de ciel parsemée d'abeilles d'or.

Une vingtaine de jeunes filles, en robes blanches, viennent lui offrir des fleurs.

Dès sept heures du matin, les autorités du département avaient quitté Montpellier pour venir recevoir le Prince à Lunel, limite du département. La députation était composée de M. Durand Saint-Amand, préfet de l'Hérault, suivi de son conseil de préfecture; de M. Michel Chevalier, président du conseil général, et de M. le général de Berthier, commandant la subdivision de l'Hérault. A cette députation s'étaient joints MM. Roulleaux-Dugage, baron Huc et Doumet, députés au Corps législatif.

Un arc de triomphe en feuillage, précédé et suivi d'une longue avenue de mâts tricolores reliés entre eux par d'élégantes guirlandes de buis entourées de fleurs, formait la décoration de l'embarcadère de Lunel.

Le Prince, étant descendu de wagon, a reçu les félicitations des autorités. M. Michel Chevalier, président du conseil général, lui a ensuite adressé le discours suivant:

« MONSEIGNEUR,

« Le conseil général de l'Hérault a tenu à grand honneur de vous apporter, à l'entrée du département, le tribut de son respect, de sa reconnaissance et de son dévouement.

« Votre marche à travers la France a été triomphale. On aurait beau remonter le cours des siècles jusqu'à l'origine de la monarchie française, on ne trouverait pas l'exemple d'un pareil empressement des populations sur les pas du prince, on ne rencontrerait pas le spectacle d'un pareil enthousiasme.

« Nous ne saurions donc, Monseigneur, promettre à Votre Al-

tesse que l'Hérault lui fera un accueil plus cordial et plus éclatant que celui qu'elle a reçu depuis son départ de Paris; ce serait promettre l'impossible.

« Mais nous dirons hautement, Monseigneur, que, s'il est un département pour lequel les idées napoléoniennes, telles que vous les avez dans le cœur, soient un besoin, et auquel ces idées donnent une satisfaction complète, c'est celui-ci. S'il est en France des populations au tempérament et aux mœurs desquelles s'adapte merveilleusement la politique dont ces idées sont le symbole, ce sont celles de nos contrées riveraines de la Méditerranée.

« Aimer et honorer la religion, qui est le fondement de l'édifice social; dégager définitivement le pouvoir de l'arène de discussions tracassières où il aurait usé perpétuellement sa force et son génie à se défendre d'indignes outrages, et, après l'avoir retiré de là, le placer dans une atmosphère de dignité et d'indépendance où il ait la libre disposition de sa puissance pour faire la grandeur et la prospérité de la patrie; adhérer avec une inébranlable fermeté aux immortels principes de 1789, et en développer graduellement toutes les conséquences, en mesurant son allure sur la marche des esprits; concentrer l'action des forces vives de l'État sur un objet sacré qui est également béni du ciel et de la terre, car il est également recommandé par la religion et par la politique, je veux dire l'amélioration de la condition morale, matérielle et intellectuelle des classes souffrantes, telle est, Monseigneur, selon le témoignage de l'histoire, et d'après vos propres écrits, la substance des idées napoléoniennes. Oui, Monseigneur, le nom glorieux dont vous vous montrez le digne héritier résume toutes ces tendances civilisatrices et bienfaisantes.

« Ce programme n'est pas seulement le meilleur pour captiver les populations de ces contrées; il est le seul qui puisse les entraîner, le seul qui ait le don de faire battre leurs cœurs, de diriger leurs élans, de régler et contenir leurs passions.

« Hors de ce programme, la politique est pour elles un dédale ou un chaos, où leur vive intelligence est désorientée, où leur imagination prompte et ardente est sujette à se troubler et à s'égarer, où le pressentiment dont elles sont travaillées des améliorations que comporte l'ordre social au dix-neuvième siècle les dispose à accueillir des rêveries insensées, et les livre en proie au génie du mal. Elles auraient cessé de croire à l'autorité, et de lui porter le respect et la confiance qu'il lui faut pour que l'ordre subsiste, si elles avaient continué de voir le pouvoir condamné, de par la Constitution elle-même, à des épreuves toujours renouvelées, où il était indéfiniment amoindri, humilié, frappé d'impuissance.

Mais, dès que vous leur avez apporté la règle d'une meilleur hygiène politique, elles ont été comme un voyageur éperdu, égaré, qui aurait perdu son chemin au milieu des ténèbres, et sur lequel viendrait jaillir tout à coup une vive lumière. Leur émotion s'est calmée, et leurs esprits, redressés, se sont tournés vers vous avec confiance et avec amour.

« Voilà, Monseigneur, comment votre présence au milieu de nos populations excite leurs transports. Laissez dire ceux qui seraient tentés de représenter comme un caprice passager de la mobilité méridionale les acclamations qui éclatent sur votre passage ; loin de là : c'est la juste appréciation par le bon sens populaire de ce que la politique qui se personnifie en vous a d'élevé et de noble, de généreux et de fécond. Votre résolution bien connue de persévérer dans cette politique vous garantit la durée du respect de l'admiration et de l'affection de nos contrées et de toute la France. Avec cette politique-là, Monseigneur, vous possédez un talisman qui vous attache à jamais notre département, et vous en ferait suivre jusqu'au bout du monde. Le conseil général de l'Hérault, qui vous est tout dévoué, est heureux et fier de vous en exprimer l'assurance. »

Le Prince a répondu :

« En nommant M. Michel Chevalier pour président du con-
« seil général de l'Hérault, je savais bien que je faisais choix
« d'un homme éloquent ; mais ce qui me touche profondé-
« ment, c'est de l'entendre développer les principes de la
« politique dans laquelle les acclamations du peuple m'en-
« couragent à persévérer. »

Après avoir reçu les autorités, le Prince a passé en revue les délégués des communes, les anciens militaires, les sapeurs-pompiers, rangés en ligne dans la gare et portant des drapeaux. On lui a offert du vin muscat dans une coupe d'argent, et les raisins si renommés de Lunel.

Trois quarts d'heure après, S. A I. prend congé de M. le préfet et des autres autorités du Gard. Le train se remet en marche. Le Prince a à ses côtés M. Durand Saint-Amand, préfet de l'Hérault, les généraux de Rostolan, commandant la dixième division ; Berthier, commandant la subdivision, et M. Michel Chevalier, en costume de conseiller d'Etat.

A Valorgues et à Saint-Brès s'élevaient aussi des arcs de triomphe. Celui de Valorgues contenait un buste du Prince couronné de lauriers. La marche est une ovation perpétuelle.

ENTRÉE A MONTPELLIER.

La réception qui a été faite au Prince par la grande métropole scientifique du Midi a peut-être dépassé en enthousiasme celle de la ville de Nîmes, si sympathique cependant. C'est que les braves populations de l'Hérault, abusées naguère encore par les funestes suggestions des meneurs du socialisme, reconnaissent aujourd'hui la profondeur de l'abîme où elles ont failli tomber, et que, par l'ardeur de leurs cris de joie et d'enthousiasme, elles ont voulu témoigner toute leur reconnaissance pour l'homme providentiel auquel elles doivent leur salut et celui de la France entière.

Toutes les communes de l'Hérault, sans exception, étaient représentées, à Montpellier, par de nombreuses députations composées de la municipalité et des principaux habitants, marchant enseignes déployées, au son du tambour et aux cris de : *Vive le libérateur du pays! vive l'Empereur!* Quelques-unes étaient précédées de chars élégamment décorés de guirlandes et d'arcs de triomphe de feuillage qui nous ont rappelé, par le bon goût de leur décoration rustique, la fameuse procession des chars de l'inauguration du chemin de fer de Strasbourg. La députation de la ville de Cette était composée, en grande partie, d'ouvriers au nombre de quatre à cinq mille, portant les bannières des différentes corporations. Nous avons remarqué particulièrement les bannières des pêcheurs, des vignerons, des tonneliers, des marins et des sauniers.

Les vieux soldats de l'Empire, au nombre de trois mille, se distinguaient par leur bonne tenue. Ils avaient à leur tête, monté sur un jeune cheval, M. le général Simonneau, arrivé, malgré son grand âge, de l'un des points les plus éloignés du département.

Le département de l'Aveyron s'était fait représenter par une députation très-nombreuse, dans les rangs de laquelle nous

avons reconnu M. Courtois, ancien député, accompagné du conseil général du département, des députations de quatre-vingt-deux communes, des municipalités de Rhodez et Saint-Affrique et d'un nombre considérable d'habitants notables, heureux de pouvoir offrir au Prince l'expression de leurs sentiments d'admiration et de dévouement pour sa personne.

A une heure, le canon de la forteresse de Montpellier retentit. Le convoi entre à toute vapeur dans l'embarcadère. Les vieux militaires formaient la haie des deux côtés. Tous portaient écrits sur leur chapeau le nom du corps dans lequel ils avaient servi, et ces mots : *Vive l'Empereur !*

Un même cri d'enthousiasme sort de toutes les poitrines : *Vive l'Empereur !*

M. Pagézy, maire de la ville, accompagné du corps municipal et des fonctionnaires civils, reçoit le Prince à sa descente de voiture, et lui adresse le discours suivant ;

« Monseigneur,

« Je remercie la divine Providence d'avoir permis que je fusse auprès de Votre Altesse Impériale l'interprète du dévouement, de la reconnaissance et de l'amour de mes concitoyens. Les acclamations enthousiastes qui éclatent de toutes parts sur votre passage vous prouvent, Monseigneur, que nos populations si impressionnables, mais si intelligentes, comprennent tous les bienfaits de votre gouvernement réparateur.

« Elles savent, Monseigneur, que vous voulez conserver tous les bienfaits du passé sans décevoir aucune des légitimes espérances de l'avenir. La religion est honorée, la famille et la propriété sont respectées, et l'amélioration du sort des classes laborieuses devient l'objet constant de votre active sollicitude.

« Les gouvernements bien intentionnés, mais faibles, qui ont précédé le vôtre, Monseigneur, avaient laissé dans l'abandon nos provinces méridionales ; vous avez inauguré pour elles une ère de réparation et de justice. La décentralisation administrative rend plus facile et plus prompte l'expédition des affaires ; le traité de commerce avec la Sardaigne ouvre des débouchés avantageux aux productions de notre sol. Le télégraphe électrique va mettre nos populations en rapport avec Paris en quelques minutes, avec les autres capitales de l'Europe en quelques heures. La construction des chemins de fer de Châlon à Avignon et de Bordeaux à Cette

rendra le transport des personnes et des denrées plus facile, plus rapide et plus économique.

« Vous êtes venu au milieu de nous, Monseigneur, pour étudier les besoins des départements les plus éloignés, et nous sommes certains que, dès que vous les connaîtrez, grâce à votre puissante initiative, notre cathédrale sera restaurée et agrandie, les travaux du *port de Cette seront achevés*, les impôts sur les boissons seront modifiés et réduits, et la réforme graduelle de notre régime douanier améliorera le sort des classes laborieuses, et ouvrira de nouveaux et immenses débouchés aux produits de notre sol et de nos manufactures.

« Recevez, Monseigneur, l'expression de notre reconnaissance pour tout le bien que vous avez fait, pour tout celui que vous voulez faire, et croyez que les habitants de Montpellier compteront parmi leurs jours les plus heureux celui où ils ont la joie de recevoir dans leurs murs le neveu et l'héritier de l'Empereur, l'Élu de la nation. *Vive Louis-Napoléon!* »

Après avoir répondu par quelques mots affectueux, suivis de nouvelles acclamations, le Prince a passé en revue les anciens militaires rangés en ligne dans la gare. Aucune expression ne saurait rendre la joie de ces vieux soldats. Nous en avons vu qui versaient des larmes d'attendrissement. Le Prince est resté longtemps parmi eux; puis il est monté à cheval pour se rendre à la cathédrale.

En tête du cortége, marchaient les danseurs du *chevalet* et des *treilles*, vêtus du costume historique de ces anciennes confréries, et exécutant, pendant les temps d'arrêt, leurs danses pittoresques. La danse des *treilles* est un véritable ballet où les danseurs et les danseuses passent et repassent sous des cerceaux et des guirlandes de fleurs. La danse du *chevalet* consiste en deux principaux personnages, dont l'un, l'homme cheval, a le corps passé à travers un cheval de carton; l'autre est un donneur d'avoine. Tous deux se livrent aux sauts les plus grotesques. Des orchestres rustiques, formés du tambourin et du galoubet marseillais, et accompagnés de vielles et de hautbois, accompagnent les danseurs, dont les évolutions ont beaucoup égayé le Prince et les personnes étrangères à la localité.

Deux escadrons du 4[e] hussards formaient l'escorte d'honneur. Toutes les rues et les fenêtres des maisons situées sur le passage du cortége, depuis l'embarcadère jusqu'à la cathédrale, regorgeaient de spectateurs, faisant retentir l'air des cris de : *Vive Napoléon ! Vive l'Empereur!*

Monseigneur Thibaut, évêque de Montpellier, assisté de son chapitre et de son clergé, se tenait sous le portail de la cathédrale. Après voir présenté l'eau bénite au Prince, il lui a adressé le discours suivant ;

« PRINCE,

« Au livre des divins oracles, il est écrit : « Le pouvoir de la « terre est dans la main de Dieu, et il suscitera sur elle, à son « heure, un homme qui la régira avec puissance, dans l'intérêt de « tous : *In manu Dei potestas terræ, et utilem rectorem suscitabit « in tempus super illam.* (ECCLIS., ch. X, v. 4.) » Telle est votre foi de chrétien, Monseigneur, et telle est aussi votre mission de Prince. La France croit à l'une, et elle en est heureuse ; elle recueille les bienfaits de l'autre, et ses acclamations vous disent toute sa reconnaissance.

« Prince, souffrez que l'Église le remarque : quand ce peuple, que de mauvais enseignements ont égaré sans pouvoir le rendre impie, est si ardent à vous chercher ; quand il jette à votre nom, dans un long triomphe, ses sympathies et ses vœux, c'est que ce nom, vous le portez sans le diminuer, et comme il le fut, il y a de cela un demi-siècle, alors qu'une gloire impérissable lui vint de nos autels relevés et de l'anarchie vaincue, au moins autant que de nos cent batailles.

« Aussi, Monseigneur, est ce avec un empressement vrai et profondément respectueux que le clergé de ce diocèse vient, sous la conduite de son évêque, s'unir à vous dans ce temple, hélas ! bien peu digne de la cité, pour remercier Dieu de toute cette vieille foi de notre France s'abritant, émue, sous un pouvoir fort, mais chrétien, tel que le doit vouloir une grande nation pour le mieux aimer, tel que naguère il s'est lui-même révélé, en des paroles d'une beauté antique.

« Si Dieu daigne exaucer nos prières, Monseigneur, votre vie sera conservée à cette œuvre de salut social qui est essentiellement la vôtre ! Elle est difficile autant que périlleuse ; mais que peuvent contre le génie et le courage inspirés, soutenus de Dieu, les plus odieux attentats ? Contre ces efforts désespérés d'une barbarie sau-

vage, s'essayant à le surprendre, le ciel n'a pas même besoin de la colère des consciences honnêtes, il lui suffit de leur dégoût.

« Prince, laissez-nous penser que de telles folies n'éloigneront pas trop ces jours que votre cœur appelle, où, écoutant la prière que l'Église vous adresse de sa voix la plus douce, de sa voix de mère, vous pourrez, sans danger pour le pays, rendre à la patrie ceux qui souffrent actuellement loin d'elle, et dont les familles désolées espèrent en vous, Monseigneur, comme les déshérités des joies de la terre le font en la Providence. »

Le Prince a répondu :

« Je vous remercie, Monseigneur, des paroles si bonnes « et si éloquentes que vous venez de m'adresser. Ma mission, « comme vous le dites si bien, est difficile ; mais je compte, « pour la remplir dignement, sur le concours de toutes les « forces vives du pays, et surtout sur vos bonnes prières et « sur celles de tout le clergé qui vous entoure ici pour m'ac- « cueillir.

« Vous avez eu bien raison, Monseigneur, de dire que mon « cœur appelle avec ardeur le moment où il me sera possible « d'ouvrir à tous les portes de la patrie, et je ne serai « heureux que lorsqu'il ne restera plus une seule victime de « nos discordes civiles. »

Le Prince s'est ensuite placé sous le dais, et a été conduit processionnellement au chœur, où il s'est agenouillé pendant que le clergé entonnait le *Domine, salvum fac Ludovicum Napoleonem*.

De la cathédrale, Louis-Napoléon s'est rendu à la préfecture, où il a pris quelques instants de repos. Un riche baldaquin vert, de dimensions grandioses, précédait la porte principale de l'hôtel, dont tous les appartements étaient ornés avec une richesse de bon goût, dont le Prince a félicité madame Durand Saint-Amand.

La cour de l'hôtel était convertie en un vaste salon, où des siéges avaient été mis à la disposition des dames de la ville. Elles avaient répondu à cette prévenance de madame Durand Saint-Amand, et attendaient l'arrivée du Prince.

Les bouquets jetés à ses pieds, les mouchoirs agités, té-

moignaient de nouveau à Son Altesse Impériale des sentiments de reconnaissance et de respect qui animaient toutes les classes de la population.

Le Prince a été reçu, à son arrivée à la préfecture, par madame Durand Saint-Amand ; et mademoiselle Pagézy, nièce de M. le maire de Montpellier, a offert un bouquet au Prince, en lui adressant les paroles suivantes :

« MONSEIGNEUR,

« Qu'il nous soit permis de mêler nos faibles voix aux acclamations enthousiastes qui saluent votre entrée dans notre ville.

« Fière du privilége d'être l'organe de mes compagnes auprès de Votre Altesse, je lui offre ces fleurs en leur nom.

« Il nous sera doux, quand on nous redira les services rendus par vous à notre beau pays, de nous rappeler qu'un jour il nous a été donné de pouvoir vous exprimer notre reconnaissance et nos vœux. »

Le Prince a gracieusement accepté le bouquet qui lui était offert, et il a reçu ensuite une corbeille de raisins muscats de Frontignan, présentée par mademoiselle Chrestien.

A deux heures, le Prince s'est rendu à l'Esplanade pour passer la revue des troupes. Le 3ᵉ régiment du génie, en garnison à Montpellier, a voulu lui donner le spectacle d'un siége avec lignes parallèles, chemins couverts, blindages, etc. Il a simulé l'attaque de la citadelle du côté du sud.

Ce spectacle militaire, qui, malgré l'incertitude du temps, avait attiré une foule immense, a duré près d'une heure, et a vivement impressionné la population. On a admiré la facilité, l'ordre et la précision avec laquelle les troupes ont exécuté les diverses manœuvres.

Le Prince s'est ensuite rendu à la magnifique promenade du Peyrou, dont il a fait le tour à travers la foule qui en remplissait les abords. Le Peyrou, l'un des plus beaux jardins publics que l'on connaisse, consiste en une immense plate-forme gazonnée, élevée de plus de cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, et enrichie, entre autres ornements splendides, d'une statue équestre de Louis XIV, sous le règne

duquel la promenade fut construite. De ce point, l'œil aperçoit distinctement le Canigou, qui fait partie des Pyrénées, le mont Ventoux en Provence, et plonge avec plaisir sur la riche campagne environnant Montpellier et sur la Méditerranée, située à deux lieues et demie de la ville. A l'entrée s'élève un arc de triomphe d'un bon style, construit, en 1691, par Dorbay, et dont les sculptures sont remarquables par une grande fermeté d'exécution.

Les sociétés populaires de Saint-Maurice et de Saint-Napoléon, les écoles, les députations des communes, les anciens militaires, bannières en tête, encombraient les allées de cette magnifique promenade, ainsi que les jeunes gens qui devaient exécuter de nouveau la danse des *treilles* et du *chevalet*.

L'arrivée du Prince a été saluée par les plus ardentes clameurs de : *Vive Napoléon III! Vive l'Empereur!* et ces cris ont de nouveau accompagné le Prince jusqu'à la préfecture, où les réceptions des corps constitués et des autorités ont commencé. Les facultés des sciences et l'école de médecine de Montpellier, si célèbre en Europe par les nombreux savants qu'elle a produits, portaient leurs riches costumes et étaient précédées de leurs massiers.

Le Prince a reçu avec une bienveillance toute particulière la députation de Cette, qui lui a été présentée par M. Doumet, maire de la ville et député au Corps législatif. S. A. I. s'est longuement entretenue des intérêts du second port commercial de la Méditerranée, des travaux considérables que le gouvernement y a ordonnés, de sa prospérité et de son avenir.

Aux réceptions de la préfecture, M. Dupré, professeur à la faculté de médecine, a été présenté au Prince qui l'a remercié avec bienveillance et effusion de l'attention si délicate qu'il avait eue de faire exécuter et de lui offrir un tableau représentant la *Grange de la reine Hortense*. On nomme ainsi une petite habitation où la mère du Prince avait coutume de se reposer dans ses promenades, lors de son séjour à Cauteret. Ce tableau avait été placé dans la chambre du Président, qui a

bien voulu dire à M. Dupré qu'il conserverait précieusement ce tableau comme un souvenir de la reine sa mère et de celui qui le lui offrait.

En ce moment même était publié à son de trompe dans toute la ville le décret par lequel Louis-Napoléon, dans son inépuisable clémence, accordait des grâces et des commutations de peine à cent cinquante condamnés politiques de l'Hérault. Cette publication a produit sur l'esprit de ces populations inflammables des transports de joie et d'enthousiasme que nous renonçons à décrire. Nous avons suivi à trois reprises différentes le sonneur de trompe chargé de la publication du décret, et chaque fois des cris frénétiques de : *Vive l'Empereur !* retentissaient après la lecture du décret.

A huit heures, les illuminations brillaient de toutes parts. A la préfecture, à la mairie, au théâtre, à l'hôtel des postes, au Peyrou, à la façade d'un grand nombre de maisons particulières.

A neuf heures les bals ont commencé.

Le Prince s'est rendu au bal qui lui était offert par la ville dans la salle du théâtre, brillamment décorée.

Il a ouvert le bal en dansant un quadrille ainsi composé: Le Prince avec madame Durand Saint-Amand ; M. Durand Saint-Amand, préfet de l'Hérault, et madame de Berthier; M. le général de Saint-Arnaud et madame de Ribeaux : M. Fortoul, ministre de l'instruction publique et des cultes et madame Grasset ; M. Ducos, ministre de la marine, et madame Alazard ; M. Jules Pagézy, maire de Montpellier et madame Gaston Bazile ; M. Michel Chevalier, conseiller d'État et président du conseil général de l'Hérault et mademoiselle Mageno ; M. le général Roguet et madame la comtesse de la Hitte.

La salle du théâtre était insuffisante pour contenir les nombreux invités qui se trouvaient au bal au commencement de la soirée ; mais après le départ du Prince, qui est sorti au milieu des vivats, les rangs se sont un peu éclaircis, et la fête s'est prolongée, très-brillante et très-animée, jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Vers dix heures, S. A. I. s'est rendue au bal donné par la ville aux ouvriers et aux populations des campagnes dans le local du *Manége*, appartenant à M. de Boussairoles, qui l'avait offert de la meilleure grâce à l'administration. Ce bal était en général composé d'artisans, qui ont salué l'arrivée du Prince par les cris unanimes de : *Vive l'Empereur!*

Après avoir assisté à un quadrille, le Prince s'est levé pour sortir, et, comme il descendait l'estrade sur laquelle il avait pris place avec les autorités qui l'accompagnaient, quelques cris de : *Vive l'amnistie!* se sont fait entendre au milieu des cris beaucoup plus nombreux de : *Vive Napoléon! vive l'Empereur!*

Alors, le Prince-Président, s'arrêtant sur les degrés de l'escalier, a fait signe qu'il voulait parler, et aussitôt un silence profond fut établi. Il a dit d'une voix fortement accentuée :

« J'entends des voix qui demandent l'amnistie. L'amnistie est dans mon cœur encore plus que sur vos lèvres. »

Ici, le Prince a été interrompu par une acclamation unanime de : *Vive l'Empereur!* Puis le silence s'est fait de nouveau, et il a repris :

« Mais, pour l'obtenir, il faut vous en rendre dignes par votre sagesse et votre patriotisme. »

Les cris de : *Vive l'Empereur! Vive Napoléon!* ont redoublé après ces derniers mots, et le Prince est sorti avec sa suite pour se rendre à la préfecture.

Cet incident a produit une très-vive sensation au bal du Grand-Théâtre et dans toute la ville, où il s'est répandu avec une rapidité électrique.

Il n'y avait qu'une voix pour admirer la présence d'esprit dont le Prince avait fait preuve, et le noble et paternel langage qu'il avait tenu dans cette circonstance.

Du reste, le Prince n'a nullement été contrarié de cet incident, qui lui a fourni l'occasion de prononcer quelques belles paroles qui auront du retentissement dans toute la France.

DIX-NEUVIÈME JOURNÉE.

TRAJET DE MONTPELLIER A NARBONNE.

Narbonne, 2 octobre 1852, à minuit.

Ce matin, à Montpellier, tout le monde s'occupait de l'impression profonde produite par la présence de Louis-Napoléon. On citait de lui mille traits de bonté. Les dames avaient admiré la force et la grâce avec lesquelles il dirigeait et faisait caracoler son cheval. On s'entretenait de la réponse si remarquable aux voix qui criaient : *Vive l'amnistie!* Hier, quand, à la préfecture, S. A. I. a remis à M. l'abbé Soulas la croix de la Légion d'honneur, ce bon prêtre, tout ému, a dit au Prince : « Monseigneur, ne pensez pas à moi, pensez plutôt à mes pauvres. Moi, je ne vis que pour les pauvres. — C'est parce que je le sais, lui a dit avec bonté le Prince-Président, que j'ai voulu, en vous décorant, vous donner une preuve de mon respect. »

A cette même réception, le Prince a accordé la croix d'officier à M. le baron de Gaujal, premier président; à M. le comte d'Adhémar, administrateur des hôpitaux, ancien officier de l'Empire, et la croix de chevalier à M. Lefebvre, receveur général des finances; à M. l'abbé Soulas, directeur de la colonie pénitentiaire des Matelles; à M. René Fournier, fabricant de draps, à Lodève, et à M. Nougaret, maire de Bédarieux.

En quittant la ville, le Prince a laissé cinq mille francs pour être distribués aux anciens militaires, et une autre somme de mille francs destinée aux différents établissements de bienfaisance.

A huit heures du matin, le Prince est parti de la préfecture accompagné des autorités et de la population tout entière. Au coin de la rue du Palais, sa voiture a heurté contre une borne, et quelques avaries ont été faites au siége de derrière. Il en est résulté un temps d'arrêt pendant lequel M. le maire s'est

approché du Prince, qui lui a dit en riant : « Monsieur le maire, ce n'est rien, c'est une rue à élargir. »

Pendant ce court moment d'arrêt, il y eut une explosion d'applaudissements et de cris de : *Vive l'Empereur!*

Le trajet de Montpellier à Narbonne est de quatre-vingt-dix-neuf kilomètres. Il n'a été qu'une longue ovation. Chaque ville, chaque bourg, chaque village, chaque hameau, avait son arc de triomphe et sa manifestation. A mesure qu'on avance dans le Midi, ces signes de la reconnaissance populaire se multiplient. Ce ne sont pas seulement les édifices publics qui sont décorés, ce sont aussi les maisons particulières ; l'enthousiasme semble plus grand sur les points où le socialisme avait le plus vivement excité les esprits.

Le Prince traverse, sans s'arrêter, les communes de Mésan et de Fabrègues.

Gigean avait fait de grands préparatifs pour le recevoir, et la commune qu'a dû traverser le cortége avait pris partout un air de fête. Ce n'étaient pas seulement quelques drapeaux isolés qu'on voyait flotter dans les rues : chaque fenêtre avait le sien, chaque maison ses trophées, chaque trophée ses devises, disposées et décorées avec le meilleur goût. Deux arcs de triomphe s'élevaient dans la rue principale : l'un dédié à la mémoire de Napoléon, empereur, l'autre au Prince Louis-Napoléon, son neveu.

A l'entrée du bourg, le clergé de la paroisse et des communes voisines, le maire accompagné de son conseil municipal, les notables du canton, rangés en bon ordre du côté de la route, de l'autre les jeunes gens et les jeunes filles, la plupart vêtues de blanc, ont salué l'arrivée du Prince par de longues acclamations.

On avait craint que le cortége ne fît que traverser Gigean ; mais la vivacité des témoignages de sympathie et d'enthousiasme qu'il a reçus dans ce bourg a déterminé le Prince à s'arrêter un moment, et c'est lui-même qui en a donné l'ordre.

M. le curé de Gigean lui a adressé quelques paroles, auxquelles il a répondu avec bienveillance ; puis la voiture a repris sa marche en allant jusqu'au relais.

Pendant ce trajet, qui est assez long, des fleurs et des couronnes de laurier n'ont pas cessé de pleuvoir autour de sa voiture. Il s'est entretenu avec plusieurs personnes, notamment avec un vieux soldat nommé Aubapau, volontaire de 1805, qui portait écrits sur son chapeau la date de son enrôlement et le nom des batailles auxquelles il a assisté sous l'Empire. Le Prince lui a remis une somme d'argent, en lui promettant que ses états de services seraient promptement examinés, et que le ministre de la guerre s'occuperait de son sort.

Avant de quitter Gigean, le Prince a remis une somme de trois cents francs pour qu'elle fût distribuée en son nom aux indigents de la commune.

La foule a répété longtemps les cris de : *Vive Napoléon! vive l'Empereur!*

Les mêmes acclamations se sont fait entendre à Mèze, que le Prince a traversé vers onze heures. Comme à Gigean, il s'est arrêté sous un arc de triomphe élevé à l'entrée de la ville; puis il a fait continuer la route au pas jusqu'au relais, saluant tout le monde avec affabilité du haut de sa voiture découverte. Il a accueilli avec bonté le clergé, les membres de l'administration locale et les personnes qui lui ont remis des placets, et il a laissé pour les pauvres un gage de sa munificence.

Beaucoup de personnes de la ville et du canton de Cette, qui l'avaient vu la veille à Montpellier, s'étaient jointes aux habitants de Mèze pour le revoir encore et pour l'acclamer une seconde fois.

Le décret de clémence rendu la veille à la préfecture de l'Hérault était déjà connu, et avait redoublé l'enthousiasme populaire.

Il était midi et demi quand le Prince est arrivé à Pézénas. Une affluence immense de populations se pressait sur son passage, et c'est au bruit des plus enthousiastes acclamations qu'il a fait son entrée sur la place Saint-Jean.

La magnifique ornementation qui décorait cette place, et que le Prince a pu embrasser d'un coup d'œil, a paru lui faire le plus grand plaisir; il en a félicité M. le maire de Pézénas

dans les termes les plus flatteurs. Il a également arrêté ses regards avec le plus vif intérêt sur les anciens soldats de l'Empire, qui étaient tous porteurs de bannières sur lesquelles étaient inscrits les noms des batailles dont ils avaient été témoins. Quelques instants après, le Prince s'est acheminé lentement vers Béziers, non sans avoir laissé entre les mains des autorités, pour être distribuées aux vieux soldats et aux indigents du canton, des marques de sa munificence.

La partie de la ville de Pézénas par laquelle a passé Louis-Napoléon avait été splendidement décorée. Toutes les fenêtres étaient pavoisées des trois couleurs. De dix mètres en dix mètres s'élevaient des colonnes, surmontées de drapeaux et reliées entre elles par des guirlandes de buis, pour former une avenue d'honneur. Un double rang de colonnes décorait la place Saint-Jean ; des arcs de triomphe très-élevés se dressaient à chaque extrémité de cette place, au milieu de laquelle on avait construit un élégant pavillon surmonté d'aigles dorés.

Les maisons de la ville étaient ornées de branches de guirlandes; on remarquait surtout l'élégante ornementation du Cercle. De nombreuses estrades bordaient la route et étaient couvertes de curieux.

De distance en distance, des groupes nombreux, des femmes surtout, se tenaient sur les bords de la route de Pézénas à Béziers, et beaucoup d'entre elles, des femmes de transportés peut-être, ont remis des pétitions au Prince.

A Béziers, le mouvement de la foule était aussi considérable en apparence qu'à Montpellier. On n'estime pas à moins de cinquante mille le nombre des personnes qui se sont trouvées dans cette ville sur le passage du Prince.

RÉCEPTION A BÉZIERS.

Depuis le passage du roi Louis XIII, en 1642, Béziers n'avait reçu la visite d'aucun des souverains qui ont successivement gouverné la France. Quelques rares contemporains racontent encore les fêtes brillantes auxquelles donna lieu, en l'année 1777, le passage de Monsieur, frère aîné de Louis XVI.

Un plus grand nombre a présent le souvenir de l'accueil fait au duc d'Angoulême en 1815; à la duchesse en 1823; à la duchesse de Berry en 1826, et à la duchesse d'Orléans en 1839; mais tous ces souvenirs s'effacent devant la fête d'aujourd'hui, moins significative par la fidèle exécution de son programme officiel que par le caractère d'ovation populaire qu'elle a présenté au moment de l'arrivée du prince Louis-Napoléon. Il semblait que la population était impatiente de protester contre la fatale journée du 4 décembre en saluant de ses acclamations le vainqueur de l'anarchie.

Les préparatifs qui avaient été faits pour la réception étaient vraiment extraordinaires, vu le peu de temps que le cortége devait s'arrêter dans cette ville.

Un pavillon d'honneur, très-gracieux de décorations et de forme, s'élevait au pied du théâtre; puis, en face, au bout de la promenade, ornée de mâts vénitiens avec flammes et banderoles, on voyait la statue de Paul Riquet à travers l'arcade principale d'un arc de triomphe gigantesque, construit par les habitants de Bédarieux, avec des draperies qui sont la principale production de cette ville industrieuse.

L'arc de triomphe, dressé par la municipalité de Béziers, à l'entrée de la ville, rappelait exactement la porte Napoléon, détruite il y a un an.

Le Prince semblait vouloir ne pas s'arrêter à Béziers. Lorsque sa voiture est arrivée en face du théâtre, il a été invité à mettre pied à terre, et à monter un beau cheval arabe, présent du pacha d'Égypte à l'un des habitants de Béziers. Il a manifesté quelque hésitation. Alors les jeunes et jolies treilleuses de Béziers se sont précipitées vers la voiture du Prince, qu'elles ont couverte de fleurs et de placets. Ce mouvement, plein de spontanéité et d'enthousiasme, a paru charmer le Prince, qui a quitté sa voiture et accepté gracieusement de passer sous la voûte mobile qu'élevaient devant lui, au son du fifre et du tambour, les danseurs des treilles. Il a été ainsi conduit jusqu'à un élégant pavillon d'honneur, dressé en avant du péristyle du théâtre,

et du haut duquel il a pu jouir du magnifique coup d'œil que présentait la grande allée de l'esplanade. De droite et de gauche, sous une ligne de banderoles aux couleurs nationales, surmontées d'aigles, étaient rangées, maire et drapeaux en tête, les députations de chacune des communes des arrondissements de Béziers et de Saint-Pons.

Dès qu'il a été assis, toutes les danses locales ont été exécutées devant lui par de jeunes garçons et de jeunes filles : D'abord les *Treilles*, puis le *Chevalet*, puis le ballet de la *Colonne*, et enfin la *Pastourelle*.

A chaque instant, les cris de *Vive l'Empereur* se mêlaient aux joyeuses volées des cloches de toutes les églises et aux salves répétées du canon.

Après les danses, M. Durand, curé de Saint-Nazaire, assisté d'un nombreux clergé, a adressé au Prince le discours suivant :

« Prince,

« Le clergé de la ville de Béziers et de son arrondissement est heureux et fier de pouvoir vous offrir, avec tout le reste de la France, l'hommage de son respect, de sa reconnaissance et de son dévouement.

« Témoins des déplorables ravages du socialisme et de ses hideux excès, il nous appartient plus qu'à beaucoup d'autres de bénir votre pouvoir libérateur et de vous acclamer comme le *sauveur du pays*.

« Que la Providence, Monseigneur, continue de vous diriger et de vous soutenir dans la haute et glorieuse mission qu'elle vous a confiée. Tel est notre vœu le plus ardent, tel sera l'objet constant des ferventes prières de l'archiprêtre de Béziers, et de tout ce clergé qui l'entoure.

« Daignez, Prince, en agréer l'assurance. »

Le Prince a répondu :

« Je vous remercie, Monsieur le curé, des vœux que vous « adressez au ciel pour moi. Je suis heureux de voir ce pays « qui a été si agité devenu calme. Cela est dû à l'énergie de « l'administration et aussi aux exemples et aux enseigne- « ments du clergé qui concourt à rétablir l'ordre partout où « il est troublé. »

M. Lognos, maire de Béziers, a adressé à S. A. I. une longue et remarquable allocution, dans laquelle nous remarquons les passages suivants :

« Nous n'oublierons jamais, Monseigneur. l'horrible tempête qui battait naguère le vaisseau qui portait dans ses flancs la société avec ce qu'elle a de plus saint et de plus sacré, tempête affreuse qui ne promettait rien moins que de tout bouleverser et de tout détruire. Une piraterie sauvage n'attendait que l'instant fatal du naufrage pour se ruer avidement sur ses débris. Tout était dans la consternation et la stupeur. Au milieu du chaos des dessensions politiques, chacun de nous n'avait que le courage de l'inertie et de l'inaction ; chacun attendait, dans des transes atroces, le coup de la mort qui ne se présenta jamais sous un aspect aussi hideux. C'en était fait de nous et de la France, si nous ne savions qu'au milieu de ses plus grands périls la Providence veilla toujours sur elle et lui choisit ses protecteurs.

« Un jour elle eut besoin de gloire et de splendeur : elle choisit, pour accomplir cette belle mission, celui devant lequel l'Europe entière s'incline encore d'admiration et de respect.

« Régnez donc sur nous, Prince, Dieu l'a voulu. A cette volonté toute-puissante et souveraine, la France est venue joindre la sienne. Il y a peu de jours encore, elle vous a renouvelé ses vœux par l'organe de ses représentants. Pourrait-il rester indifférent à ce concert unanime, à cette voix imposante, celui qui a pris pour devise ces mots symboliques : Honneur ! Patrie !

« A ces bienfaits, Monseigneur, puis-je espérer de vous voir en ajouter un autre? Permettez en ce jour au magistrat de céder au sentiment d'humanité qui l'oppresse. Ce sentiment, Monseigneur, vous l'avez éprouvé plus d'une fois vous-même, les nombreux actes de votre clémence nous l'ont déjà appris : souffrez donc que j'implore en faveur de tant d'ouvriers, pères de famille, bien moins coupables que ces artisans du désordre aux suggestions desquels ils ont eu le tort de céder et auxquels votre générosité a cependant accordé des faveurs. Grâce pour ces coupables dont l'ignorance excuse la crédulité et l'entraînement ! Je vous la demande au nom de leurs femmes éplorées, qu'un veuvage forcé a réduites à la plus affreuse misère. Je vous la demande encore au nom de leurs enfants, victimes innocentes de leur égarement, qui ne vivent que de larmes et de privations. J'ai vu leur dénûment, j'ai entendu leurs sanglots, je connais leur repentir. Écoutez l'hymne de leur reconnaissance, s'il leur est enfin accordé de rentrer dans leur patrie. Un mot de votre bouche, Monseigneur, suffit pour

leur en ouvrir les portes. Serai-je assez heureux pour l'obtenir, et pour les entendre bientôt s'écrier avec nous et comme nous :

« *Vive Louis-Napoléon !!! Vive l'Empereur !!!* »

Le Prince a répondu de manière à donner l'espérance que bientôt viendrait le temps où la clémence serait possible.

M. Buscailhon, président du tribunal civil et M. Singla, président du tribunal de commerce, ont eu l'honneur d'adresser quelques paroles au Prince, qui est ensuite descendu de son estrade pour passer en revue les députations communales des arrondissements de Béziers et de Saint-Pons, précédées de leurs bannières et rangées des deux côtés de la promenade; en tête de ces députations on remarquait les vieux soldats de l'Empire, commandés par M. le général Raindre.

Il a passé devant le front des délégués des populations qui l'ont accueilli par les cris de : *Vive Napoléon! Vive l'Empereur!*

Arrivé à l'extrémité de la promenade où se trouvait la députation de Bédarieux, mademoiselle Rose Mical, cette digne fille dont le nom se lie d'une manière si touchante aux tristes événements de Bédarieux, lui a été présentée, le Prince l'a accueillie avec une extrême bonté, lui a serré la main et lui a adressé quelques paroles.

Puis il s'est entretenu avec le brave général Raindre. Pendant cette revue, la foule, impatiente, a franchi les limites qui lui avaient été assignées par l'autorité, a coupé le cortége et entouré le Prince au point de le porter presque en triomphe jusqu'à sa voiture. A ceux qui s'effrayaient pour lui de ce mouvement de la foule, le Prince a répondu : « Laissez approcher « le peuple, j'aime à communiquer avec lui. » Le même enthousiasme, les mêmes acclamations se sont produits sur toute la ligne, depuis le théâtre jusqu'au Pont-Neuf. Plusieurs fois, dans ce trajet, le Prince a fait arrêter sa voiture pour recevoir des placets et s'entretenir avec des gens du peuple, dont la figure reflétait à la fois l'enthousiasme et la sympathie.

Avant de quitter Béziers, il a remis un bijou à la *bassinière*. On appelle ainsi, à Béziers, la jeune fille qui porte une corbeille de fleurs à la tête du cortége des *Treilles*.

A trois heures, le Prince est remonté dans sa voiture, après avoir vivement remercié M. le préfet Durand-Saint-Amand et M. Lognos, maire, de l'accueil qu'il venait de recevoir, et sort de la ville en passant sous un arc de triomphe, sur lequel on lisait :

Vous nous quittez, ne nous oubliez pas.

Après avoir traversé plusieurs villages au milieu des plus vives démonstrations, les voitures du Prince sont arrivées en vue de Narbonne à cinq heures du soir.

ENTRÉE A NARBONNE.

L'entrée de Louis-Napoléon dans cette vieille cité qui donna son nom à une partie des Gaules, et qui eut pour hôtes : Crassus, Jules César et Tibère, a été accueillie par des acclamations qui ne le cèdent pas à celles de Béziers, sa voisine.

De nombreux arcs de triomphe ornaient les rues par lesquelles il devait passer. Au fronton de la Porte Neuve étaient inscrits ces mots :

A S. A. I. Louis-Napoléon, Narbonne reconnaissante!

Au premier coup de canon qui annonce l'arrivée du Prince, la population, décuplée par les populations de tout le département, a fait entendre d'un bout de la ville à l'autre le cri de : *Vive l'Empereur!*

M. le général comte d'Hautpoul, grand référendaire du Sénat et président du conseil général, arrivé dès la veille de Paris pour accompagner S. A. I. dans sa ville natale et dans les départements du Midi, qu'il commanda pendant longues années; M. Dugué, préfet de l'Aude; le général Rambaud, commandant la onzième division; le général Gillant, commandant le département; les sous-préfets de Narbonne, Castelnaudary; le maire, les adjoints, le conseil municipal, des députations des conseils généraux de l'Aude et des Pyrénées-Orientales, les conseils des arrondissements, le maire de Perpignan, tous les fonctionnaires, ont reçu le Prince à la Porte-Neuve.

M. de Bernis, maire de Narbonne, s'étant approché de la voiture, a complimenté le Prince. S. A. I. est entrée en ville sans escorte. Sa voiture marchait au pas, entourée d'un flot de populations. Un grand nombre d'hommes du peuple se pressait aux portières de sa calèche. C'est au milieu des plus chaleureuses acclamations d'une foule immense qu'il a traversé les rues et qu'il est arrivé à l'Hôtel de ville, ancien palais des archevêques primats des Gaules, restauré pour le recevoir. Dans la soirée il s'est présenté plusieurs fois au balcon du palais, appelé par les ovations du peuple qui encombrait la place.

A six heures a eu lieu la réception des autorités de la ville du département et de Perpignan. Monseigneur l'évêque de Carcassonne et ses vicaires généraux étaient venus du siége épiscopal pour présenter leurs hommages au Prince.

Le Prince a remis les insignes de commandeur de la Légion d'honneur à M. de Bernis, maire de Narbonne, et la croix de chevalier à MM. Figeac, président du tribunal de première instance et Bringuier, président du tribunal de commerce. Après les autorités, le Prince a passé devant les députations des communes ayant drapeaux et tambours en tête.

A sept heures, il réunissait les députés du département et les hauts fonctionnaires de la ville dans un grand dîner.

La ville lui avait offert un bal dans les belles salles du Musée. Une foule immense s'y était réunie. Le Prince s'y est rendu, et son apparition a été saluée par les cris de : *Vive l'Empereur!* Il a ouvert le bal avec madame de Bernis, femme du maire ; il était onze heures lorsqu'il est rentré au palais de l'Hôtel de ville.

La pluie qui, depuis sept heures du soir, tombait par torrents, a dérangé les préparatifs des fêtes populaires qui devaient avoir lieu sur la grande place. La foule n'en a pas été moins considérable. Les clartés de l'illumination ont lutté contre le mauvais temps.

VINGTIÈME JOURNÉE.

TRAJET DE NARBONNE A CARCASSONNE.

Carcassonne, le 3 octobre, onze heures du soir.

Ce matin, S. A. I. a voulu entendre la messe dans la cathédrale de Narbonne. A neuf heures, il s'est rendu à l'église Saint-Just. Monseigneur de Bonnechose, évêque de Carcassonne, entouré de cent cinquante prêtres, l'attendait sur le seuil. Il lui a adressé le discours suivant :

« Monseigneur,

« Au milieu des acclamations et des cris de joie qui de toutes parts ont salué l'entrée de Votre Altesse dans cette ville, un sentiment de tristesse a peut-être saisi votre âme.

« Vous avez cherché des yeux cette antique cité autrefois si célèbre et si florissante, qui donnait son nom à une partie des Gaules, qui voyait affluer dans son enceinte les richesses de l'Italie et de la Grèce, et que les dominateurs du monde avaient enrichie de tant de magnifiques monuments, que Narbonne semblait refléter les splendeurs de Rome. Tout cet éclat a disparu. Les palais, les temples sont tombés : celui du Dieu vivant seul est debout! Le Dieu qui l'habite, et à qui, Prince, vous venez rendre aujourd'hui votre culte, semble donc vous dire ici d'une manière toute particulière que, si vous continuez à mettre en lui votre confiance et votre amour, vous pourrez défier les vicissitudes des temps et l'inconstance des hommes.

« Qu'il est doux et consolant pour nous, Monseigneur, de vous voir, parmi les démonstrations les plus enivrantes de la reconnaissance publique, rapporter fidèlement à Dieu tous ces hommages, et sanctifier le jour du Seigneur par la prière et l'action de grâces!

« Nous n'avions pas besoin, Prince, des paroles admirables que Votre Altesse a prononcées à Marseille pour savoir que, si vous professez un respect profond pour la religion et pour l'Église, ce n'est pas seulement par des considérations politiques, mais par conviction, et que vous conservez comme le plus précieux des trésors cette foi sincère et vive qui s'unit dans votre âme aux souvenirs les plus chers et les plus sacrés de piété filiale.

« La France préservée d'une horrible anarchie, le souverain pontife rétabli dans Rome, nos conciles rouverts, l'enseignement

catholique affranchi de ses principales entraves, le concours que votre gouvernement nous prête en toute occasion pour l'accomplissement de notre divine mission, tels sont, Prince, vos titres incontestables à notre gratitude.

« Veuillez en agréer l'hommage en présence de ce clergé et de ce peuple dont nous sommes les interprètes. Nous supplierons le Dieu tout-puissant d'acquitter notre dette envers vous.

« Entrez donc dans ce temple, Prince ; et, tandis que prosterné devant l'autel vous adorerez la majesté du Roi des rois, nous lui offrirons pour vous et pour la France la victime sainte, et nous lui demanderons qu'il envoie son ange pour protéger vos jours, qu'il répande en vous sa lumière pour éclairer vos conseils, qu'il vous donne sa force pour affermir vos résolutions, et qu'il daigne vous accorder souvent ces consolations intimes du cœur, qui sont si nécessaires dans le haut rang où vous êtes, pour tempérer les amertumes inévitables à celui qui se dévoue pour faire du bien aux hommes. »

Le Prince a répondu avec sa bienveillance habituelle. Puis il a été placé sous un dais, et conduit par le prélat ayant son clergé en tête, au chœur, où un prie-Dieu était préparé. Une foule immense remplissait l'église. La sainteté du lieu n'a pu retenir les cris de : *Vive l'Empereur !*

A dix heures, le Prince quitte la ville, et tous les cœurs, tous les bras se lèvent vers lui.

Dans toutes les localités que traverse le Prince, à Cruscades, à Moux, à Barbérac, il trouve des arcs de triomphe, des guirlandes de verdure, des estrades drapées avec élégance et richesse. Les maisons sont pavoisées, les rues sont ornées de faisceaux à l'aigle, portant des écussons où on lit :

A Louis-Napoléon! A Napoléon III! Vive l'Empereur !

Partout éclatent les plus chaudes manifestations.

Carcassonne a reçu le Prince avec cet éclat de fêtes et cette chaleur d'enthousiasme, que nous avons trouvés dans tout le Midi. Aux portes de la ville, S. A. I. est attendue par M. Edouard Bosc, maire de la ville, entouré du conseil municipal et du conseil général de l'Aude, du conseil d'arrondissement, de la magistrature, du clergé, et de tous les fonctionnaires.

Sa voiture s'étant arrêtée, M. Edouard Bosc, maire, lui a adressé les paroles suivantes :

« Prince,

« La ville de Carcassonne est heureuse de vous recevoir dans ses murs. Chef du corps municipal, je suis fier d'un titre qui naguère me permettait d'être auprès de vous l'interprète de ses sentiments, et me donne aujourd'hui le droit d'offrir à Son Altesse Impériale les clefs de notre cité.

« Entrez, Prince, les vœux de nos concitoyens vous appellent; continuez, au milieu de nous, cette marche triomphale qui, sur votre passage, fait éclater les transports les plus vifs, résumés tous dans ce cri, symbole de l'ordre et de la gloire :

« *Vive l'Empereur!*

« Ici, comme partout, Dieu empruntera la voix du peuple pour manifester ses desseins sur la France; puissent nos acclamations, expression d'une respectueuse impatience, hâter le jour où la main puissante qui vous guida pour vaincre l'anarchie posera sur votre front cette couronne héréditaire qui doit clore l'ère de nos révolutions.

« *Vive Napoléon! vive l'Empereur!* »

Ces paroles, et la réponse du Prince, ont été suivies d'une immense acclamation de : *Vive l'Empereur!*

A deux heures, le Prince a fait son entrée à cheval, au bruit de l'artillerie, au son des cloches, au milieu des cris enthousiastes de toute la population.

A la préfecture, il avait été attendu par cent jeunes filles qui lui ont offert des fleurs; l'une d'elles lui a adressé un compliment auquel il a répondu par les paroles les plus gracieuses. Après quelques instants de repos, le Prince est sorti par la porte du jardin, il a parcouru les boulevards du Palais et du Cours, où il a trouvé rangés les délégués des communes et les anciens militaires de l'Empire, ces dignes descendants des braves que César signalait comme les « hommes forts et vaillants de Carcassonne, qui vinrent lui prêter l'appui de leurs bras. »

Les délégués des communes étaient conduits par les maires, adjoints et conseillers municipaux; les quatre cent trente-cinq communes du département avaient répondu à l'appel pour se rendre au chef-lieu ; on en cite plusieurs où tout le

monde a marché, et où on a dû tirer au sort le nom des deux ou trois hommes valides qui resteraient pour avoir soin des troupeaux.

Des bannières de couleurs diverses, du plus gracieux effet, toutes entourées d'une guirlande de feuilles d'or, et portant au milieu, dans une couronne de laurier aux feuilles d'or, les initiales L.-N. et au bas le nom de la commune, guident et divisent les arrondissements, les cantons et les communes. Il est impossible de décrire l'émotion populaire, l'élan des masses, l'enthousiasme universel. Tous ces sentiments se traduisent toujours par les cris de : *Vive l'Empereur!*

Après la revue des communes, le Prince a passé celle de l'armée. Le 2e hussards, une batterie du 3e d'artillerie, un bataillon du 67e et un autre du 20e léger, rangés en bataille, ont offert un superbe spectacle, et ont défilé aux cris de : *Vive l'Empereur!* Un arc de triomphe élégant, élevé devant la porte d'une caserne, portait ces mots : *Fiat Imperium.*

En rentrant, le Prince a reçu les différents corps, toutes les autorités et tous les fonctionnaires du département. Il a remis la croix de la Légion d'honneur à MM. Bosc, maire de Carcassonne, et de Champeaux, sous-préfet de Limoux.

Le général comte d'Hautpoul, grand référendaire du Sénat et président du conseil général, a présenté les membres du conseil à S. A. I. Le Prince s'est entretenu avec eux et leur a dit :

« Je sais que les intérêts du Midi ont été depuis longtemps « sacrifiés : il ne tiendra pas à moi que cet oubli-là ne soit « réparé. »

Monseigneur de Bonnechose qui était allé au-devant du Prince jusqu'à Narbonne, était revenu à Carcassonne pour présenter son chapitre et le clergé de la ville épiscopale. Il a rappelé au Prince que la belle cathédrale de Narbonne est inachevée et qu'on lit sur les murs de la façade ce distique latin, qui ne manquait certainement pas d'à-propos pour la visite du Prince-Président :

Interrupta utinam tandem hæc sacra mœnia surgant imperio
fiat quod cogitat pietas!

« Plaise à Dieu que ces saintes murailles inachevées s'é-
« lèvent, que cette œuvre s'accomplisse par un ordre que la
« piété réclame. »

Le soir, la ville est tout entière illuminée. Spectacles gratis, danses publiques, feu d'artifice. Le Prince se rend à un bal qui lui est offert par la ville. Il y est accueilli par les cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur!*

La journée avait commencé par un acte de bienfaisance de la municipalité, qui avait décidé qu'une distribution de pain et de viande serait faite aux pauvres de la ville. Le Prince a voulu qu'elle se terminât de la même manière, et il a laissé une somme pour être distribuée aux moins heureux des vieux soldats de l'Empire.

VINGT ET UNIÈME JOURNÉE.

TRAJET DE CARCASSONNE A TOULOUSE.

Toulouse, 4 octobre 1852, dix heures du soir.

En quittant Carcassonne, le Prince a chargé M. Ed. Dugué, préfet de l'Aude, de remercier les habitants de ce département de l'accueil qu'ils lui avaient fait.

Voici ses paroles reproduites dans une proclamation de M. le préfet :

« Je vous charge, m'a dit plusieurs fois le Prince, je vous charge, m'a-t-il répété en quittant le département, de dire aux habitants de l'Aude combien je suis touché de leur bon accueil et des preuves de leur dévouement. Je les quitte le cœur rempli de souvenirs. »

De Carcassonne à Toulouse, la route n'est qu'une longue ligne de décorations, une suite d'arcs de triomphe, portant les inscriptions les plus significatives.

A Alzone, on lisait :

L'Empire est fait, vive l'Empereur!

Castelnaudary avait fait des préparatifs somptueux. L'arc de

triomphe, dressé à la porte de la ville, portait cette inscription :

Au 20 décembre, il rendit à l'aigle son essor;
On la vit aussitôt, libre et fière,
S'envoler majestueuse dans les cieux
Puis, redescendre radieuse
Apportant à son libérateur
Un sceptre et une couronne.

En dehors et en dedans de l'arc de triomphe, sur la route, dans les champs, sur les arbres, se voit groupée la population entière, en compagnie de myriades de campagnards venus exprès de tous les points de l'arrondissement pour saluer le Prince à son passage.

A l'aspect du Prince, tous les fronts se découvrent, l'enthousiasme éclate, une pluie de bouquets l'assiége, et un cri spontané de : *Vive l'Empereur! vive Napoléon III!* est répété par quatre-vingt mille voix.

S. A. I. a été reçue et complimentée par M. Roux, maire de la ville, auquel le Prince a répondu avec ce goût exquis et cette aménité qui le distinguent. Plusieurs généraux et personnages distingués du département, arrivés quelques instants avant le chef de l'État, avaient pris place dans les rangs du cortége administratif, et, par leur présence, ont contribué à l'éclat de la réception faite au Prince. C'étaient MM. les généraux Rambaud et Gillan, M. Dugué, préfet de l'Aude, et M. Ricard de Villeneuve, colonel de gendarmerie.

Après le discours de M. le maire, le cortége impérial s'est remis en marche au son d'une musique guerrière qui l'a accompagné jusqu'aux portes de la ville. Partout, sur son passage, le Prince a reçu l'accueil le plus cordial, les fenêtres et les balcons ornés de belles dames, de drapeaux, de guirlandes et de feuillages, produisaient le coup d'œil le plus pittoresque. Ce n'était qu'un cri général de : *Vive l'Empereur! vive Napoléon III!*

M. le baron Chapuys de Montlaville, préfet de la Haute-Garonne; M. le général Reveux, commandant la 12e division; M. le

général Maissiat, commandant la subdivision du département, attendaient le Prince à la limite qui sépare les départements de la Haute-Garonne et de l'Aude. Cette limite est placée à deux kilomètres d'Avignonet, petite ville fort ancienne, dont les constructions, débris du moyen âge, s'élèvent pittoresquement au-dessus des plus riches plaines du Languedoc.

Dans le treizième siècle, les Albigeois les arrosèrent de leur sang. En 1578, les calvinistes s'en emparèrent, et y établirent un corps de troupes qui coupait les communications avec Toulouse. De nos jours enfin, en 1814, M. le maréchal Soult y prit position dans l'espoir d'attirer les alliés sur le champ de bataille. Les Français y tirèrent, après l'affaire de Toulouse, les derniers coups de canon qui devaient défendre le sol de la patrie contre l'invasion étrangère.

De ce même lieu, où quarante-huit ans plus tard le canon d'allégresse allait saluer l'entrée triomphale du neveu de l'Empereur, on distingue enfin, dominant la vallée, la colonne qui marque le point de partage des eaux du canal des Deux-Mers.

A midi précis, un immense cri de : *Vive l'Empereur!* s'élevant du sein de la foule, et couvrant les détonations de l'artillerie, annonce l'arrivée du Prince.

Un arc de triomphe marque la limite du département. Il est surmonté de la couronne impériale, couvrant un écusson sur lequel trois abeilles sont peintes en or sur fond d'azur.

Le Prince s'arrête sous cet arc de triomphe. Il est reçu par les autorités, et M. le maire d'Avignonet, allié à la famille du brave maréchal Clausel, lui adresse quelques paroles.

Toutes les communes du canton de Révei, précédées de leur musique et d'un détachement de sapeurs-pompiers, et une population immense entouraient la voiture de S. A. I. Les hommes avaient écrit sur leurs chapeaux : *Vive l'Empereur!* Et ce cri était répété par les mille voix de la foule.

M. Ed. Dugué, les généraux Rambaud et Gillant, ont pris congé de S. A. I., qui a continué sa marche accompagnée du préfet et des généraux de la Haute-Garonne.

De commune en commune, des arcs de triomphe, dressés sur les pas du cortége, luttent entre eux d'élégance. Sur toute la route, un long écho, écho formidable, incessant, porte, de clocher en clocher, le cri de : *Vive l'Empereur!*

A Villefranche, la ville entière, son sous-préfet en tête, sans en excepter une maison, était pavoisée et ornée de feuillages. Plus de quarante maires s'y étaient donné rendez-vous. Le clergé en étole, croix et bannière en tête, s'était porté processionnellement au-devant de S. A. I. que la foule acclamait avec des élans d'enthousiasme extraordinaire. Le Prince a remis cinq cents francs au maire pour les pauvres.

De Villefranche à Toulouse, la route, sillonnée d'arcs de triomphe, offrait, sur un parcours de quarante kilomètres, l'aspect de fête d'un immense Longchamps. C'était, en effet, la fête de tout le pays, fête générale, fête universelle, et à laquelle le ciel a semblé vouloir s'associer, car le temps nébuleux de la veille a retrouvé le splendide éclat du ciel du Midi.

A Montgiscard, au milieu de la grande route, s'élevait un arc de triomphe sur le fronton duquel on lisait : *Vive Napoléon III!... vive le sauveur de la France!...* Au milieu de ce monument pendait une couronne surmontée d'un aigle aux ailes déployées, avec cette inscription : *Les habitants de Montgiscard,* PRINCE, *vous la donnent.*

Quand S. A. I. est arrivée, au milieu de l'enthousiasme général, sous l'arc de triomphe, la calèche s'est arrêtée, et la couronne est descendue sur ses genoux. Alors un cri unanime et immense de : *Vive l'Empereur!* s'est fait entendre. Le Prince a demandé M. le maire, qui s'est aussitôt avancé, et a lu une adresse. S. A. I. l'a accueilli avec une bienveillante faveur, lui a pressé, à plusieurs reprises, la main, lui a ensuite remis une poignée de *napoléons* pour distribuer aux pauvres de sa commune.

A l'entrée de Castanet s'élevait un arc de triomphe portant ces inscriptions :

A Louis-Napoléon le sauveur de la France! — Canton de Castanet. Et plus bas, au-dessus de deux élégants portiques,

d'un côté, 10 *décembre* 1848; de l'autre, 2 *décembre* 1851.

Ces inscriptions étaient mises en relief par des guirlandes de fleurs d'une fraîcheur remarquable. Une couronne de fleurs se détachait dans le haut sur le fond bleu de ciel.

Un aigle d'or, aux ailes déployées, s'élevait au-dessus, et couronnait dignement cet ensemble.

A la suite de l'arc de triomphe, une double colonnade tricolore, surmontée de couronnes de lauriers d'où sortaient des faisceaux de drapeaux, s'étendait dans tout le parcours du village, sur une longueur de plus de cinq cents mètres.

A son arrivée, le Prince a trouvé réunie, au pied de l'arc de triomphe, toute la population du canton, avec ses prêtres, ses maires, ses conseils municipaux, le juge de paix, et les autres fonctionnaires, les drapeaux et bannières déployés.

Le Prince a été salué des plus vives acclamations, et des cris partout répétés de : *Vive l'Empereur ! vive Napoléon !* Il a reçu diverses pétitions, fait remettre au juge de paix une somme de trois cents francs pour les pauvres de la commune. Touché de l'empressement et de l'élan de la population qui se pressait sur ses pas, il a ordonné aux postillons de conduire sa voiture au pas dans le village. En passant devant l'église, il a reçu avec bienveillance, du digne curé de Castanet, une pétition pour l'achèvement de son église, et il a repris ensuite sa course vers Toulouse, toujours accompagné des *vivats* des populations.

ENTRÉE A TOULOUSE.

A trois heures, le Prince arrivait à Toulouse. Sa voiture s'arrête sous l'arc de triomphe monumental, dressé à l'entrée du faubourg Saint-Michel, et dont une immense foule couvrait depuis longtemps tous les abords.

Cet arc de triomphe est orné des statues de Charlemagne et de Napoléon, œuvre remarquable de deux artistes toulousains, MM. Derval et Broustet. Sur le fronton on lit :

Vivat Imperator in æternum.

C'était une heureuse idée d'unir ainsi le nom de Louis-Napoléon au souvenir des deux grands empereurs qui sont venus, comme lui, prier le même Dieu dans la basilique romane de Saint-Sernin, et dans l'église de Saint-Étienne.

Avant d'arriver au pied du monument, et en sortant de cette longue voûte de tilleuls dont les rameaux verdoyants se croisaient sur sa tête, le Prince avait pu, d'un coup d'œil, mesurer toute la grandeur de ce spectacle que dominaient, dans le lointain, la tour majestueuse de la Dalbade, et la flèche de Saint-Sernin.

Les acclamations d'une foule immense retentissent comme un tonnerre, et se mêlent à la voix du canon.

M. le préfet de la Haute-Garonne remet au Prince l'adresse suivante :

« MONSEIGNEUR,

« Au moment où Votre Altesse Impériale fait son entrée dans sa capitale du Midi, je viens, au nom de ce peuple de la Haute-Garonne et des départements voisins accourus en foule sur ses pas, lui prêter foi et hommage.

« Charlemagne et l'Empereur Napoléon ont été reçus jadis dans les murs de cette illustre cité de Toulouse, aux acclamations enthousiastes de nos pères. Les mêmes élans d'admiration, de respect et d'amour vous attendent ; car vous avez prouvé à la France et au monde, par l'énergique sagesse que vous avez déployée dans l'œuvre du salut social et dans l'œuvre plus grande encore de la mise en pratique du progrès régulier et pacifique, au profit des masses laborieuses, que vous êtes, par la double filiation du génie et du sang, le descendant légitime et direct de ces deux héros, de ces deux législateurs.

« Soyez donc le bienvenu dans ce pays où Charlemagne et Napoléon, vos deux ancêtres, selon les décrets de la Providence, ont régné, et permettez que ce peuple donne un libre cours à tous les sentiments qui remplissent son cœur, en poussant devant vous ce cri national et providentiel :

« *Vive l'Empereur !* »

La cour d'appel en robe rouge, son premier président en tête, les tribunaux de la ville et des arrondissements de plusieurs départements, les membres des facultés, le conseil gé-

néral de la Haute-Garonne, les chefs des diverses administrations, le conseil de préfecture, le conseil municipal, des députations des conseils généraux du Gers, des Hautes-Pyrénées, du Tarn, venues avec leurs préfets, leurs sénateurs, leurs députés au Corps législatif, des conseillers d'État, entouraient la voiture présidentielle.

M. le colonel Cailhassou, maire de Toulouse, à la tête du corps municipal, a présenté au Prince les clefs de la ville, qui déjà avaient été offertes à l'empereur Napoléon en 1808. Il lui a dit :

« Monseigneur,

« Le grand homme dont la voix de la France vous défère le glorieux héritage, honora, il y a près d'un demi-siècle, la ville de Toulouse de sa présence. Son séjour dans nos murs y a laissé d'impérissables souvenirs ; votre bienvenue les rappelle avec bonheur aux populations de ces contrées.

« De douloureuses pensées, Monseigneur, n'attristeront pas ce jour si beau pour nous, et au pied des autels où vous attend un pieux pontife éclatera seule notre reconnaissance pour le nouveau bienfait du ciel qui a éloigné de vous un affreux péril.

« Daignez, Prince, recevoir ces clefs des mains d'un vieux soldat qui eut l'honneur de combattre dans les grands jours, et qui, au nom de cette antique cité, heureuse et fière aujourd'hui de vous ouvrir ses portes, dépose aux pieds de Votre Altesse Impériale l'hommage de son amour et de sa fidélité.

« *Vive Napoléon ! Vive l'Empereur !* »

Le Prince a quitté sa voiture pour monter à cheval ; M. le préfet, le maire et ses adjoints y ont pris place, et S. A. I. est montée à cheval au milieu de manifestations si vives d'enthousiasme populaire, qu'elle a été bientôt mêlée elle-même à la foule qui a accompagné le cortége du faubourg Saint-Michel à la préfecture, en suivant l'immense ligne des boulevards, sur lesquels plus de deux cent mille personnes étaient rangées en double haie. L'ovation était pleine d'expansion. Le Prince a pu entendre de plus près les exclamations les plus sympathiques ; il a pu voir les larmes de joie et d'espérance couler sur les figures rudes de ces braves paysans, qui, depuis quarante ans, gardent leur culte pour la mémoire de

leur Empereur. C'était une explosion formidable et non interrompue des cris de : *Vive Napoléon III! Vive l'Empereur! Vive le sauveur de la France! Vive l'ami du peuple!*

Cette vivacité d'expression du sentiment populaire s'alliait aux signes d'un profond respect. Les femmes agitaient leurs mouchoirs, semaient le passage du Prince de leurs bouquets qu'elles lançaient des croisées. Les hommes levaient et agitaient leurs chapeaux avec allégresse.

Le prince était à la tête d'un brillant état-major, et précédait de trente pas son escorte à cheval, composée des généraux, ses aides de camp, et de ceux qui commandent les subdivisions; du colonel Fornier de Saint-Lary, chef d'état-major, et de MM. les intendants militaires. Les voitures du Prince et celles de la ville suivaient. Ont été invités à y monter, à côté des ministres de l'instruction publique et de la marine : MM. de Tauriac, député de la Haute-Garonne, et Granier de Cassagnac, député du Gers, ainsi que M. le général de la Hitte, sénateur, inspecteur général de l'artillerie et du génie; le général d'Hautpoul, sénateur, grand référendaire du Sénat; le baron Chapuys-Montlaville, préfet; M. Chopin d'Arnouville, inspecteur général du ministère de la police; le conseil de préfecture et le conseil municipal.

La ville offrait un ravissant coup d'œil : on ne voyait partout que fleurs, guirlandes, arbustes, devises, transparents; les rues principales formaient de véritables avenues.

Les fenêtres, sur le passage du Prince, regorgeaient de monde, et les femmes, élégamment parées, avaient cherché des places jusque sur les toits. Autant qu'on peut évaluer les masses qui encombrent la ville, la population de Toulouse s'est trouvée au moins doublée pendant la première journée.

Arrivé à la place Saint-Étienne, le Prince est descendu de cheval pour venir recevoir les hommages de monseigneur l'archevêque de Toulouse et du clergé, qui l'attendaient sur les premiers degrés de l'église métropolitaine, revêtu de ses ornements sacerdotaux.

Le vénérable prélat, monseigneur Mioland, ancien évêque

d'Amiens, qui autrefois était allé visiter Louis-Napoléon au fort de Ham, dépendant de ce diocèse, a adressé au Prince le discours suivant :

« MONSEIGNEUR,

« Au milieu des acclamations qui saluent votre heureuse arrivée parmi nous, votre premier soin est de venir adorer Dieu dans son temple. La religion se réjouit de ce témoignage de foi chrétienne qui devient pour tous un exemple.

« L'Église, Prince, ne demande, durant son passage sur la terre, que la paix pour ses enfants, et la liberté de les instruire et de les sanctifier. Ces deux grands biens, nous en jouissons, et c'est à Votre Altesse que nous les devons.

« Nous n'avons pas attendu ce jour pour bénir Dieu qui vous a donné de nous les assurer ; mais il nous est doux de pouvoir en ce moment vous en offrir ce public et solennel hommage de notre reconnaissance.

« Prince, c'est dans ce sentiment profondément imprimé dans nos cœurs, que nous nous unissons tous, mes vénérables collègues d'Auch et d'Aire, le chapitre de cette métropole, le clergé de mon diocèse et tout ce peuple, pour vous accompagner au pied des autels. Nous allons demander au Dieu de toute lumière et de tout don parfait de vous couvrir toujours de sa protection puissante, et de bénir tous vos desseins pour la gloire de la religion et la prospérité de la patrie. »

Le Prince a répondu :

« Monseigneur,

« Les paroles que vous avez bien voulu m'adresser me « rappellent cette voix vénérable qui me fit entendre autre« fois les consolations de la religion, alors que j'étais captif. « Je les reçus, ces consolations, avec reconnaissance; elles « étaient données avec tant de bonté !... Le souvenir m'en est « précieux et cher. Oui, monseigneur, la religion a des re« mèdes et des douceurs qu'on chercherait vainement loin « d'elle, et l'Église a des prières qu'on doit réclamer avec « confiance, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. « Les vôtres, monseigneur, et celle de votre digne clergé, ne « me feront pas défaut : elles m'aideront puissament à faire « toujours mon devoir. »

A peine le Prince est-il entré dans la vieille basilique, que mille voix entonnent le *Te Deum* avec un chaleureux élan, auquel répondent du dehors les acclamations impatientes de la foule. Trois fois l'écho de la cathédrale répète le *Domine salvum fac*. Reconduit par le prélat, après la cérémonie jusqu'au seuil de l'église, le Prince, entouré de tout le peuple, arrive bientôt à la préfecture.

La cour d'honneur était décorée dans la partie du bas de vingt trophées ornés de flammes, de lauriers, de fleurs et d'aigles aux formes colossales. Des candélabres habilement sculptés, surmontés de N couronnés, supportant tous des pots de feu d'où s'échappaient de vives flammes, avaient été intercalés avec goût entre chaque trophée.

Aux deux côtés de la porte intérieure du palais préfectoral, deux aigles immenses s'élevaient sur deux magnifiques piédestaux qu'entourait une masse de fleurs naturelles. Des N, ornés de couronnes de laurier, décoraient tout le premier étage. De grandes étoiles, garnies de verres de couleurs et entourées de guirlandes de fleurs, scintillaient sur toute la façade.

Un large tapis d'une richesse princière s'étendait, gracieusement développé, sur tout l'escalier. Une double rangée de vases de fleurs naturelles, et semés partout avec profusion, dominait de charmantes guirlandes fleuries sur les deux côtés de ce superbe escalier. Des girandoles et des lustres de gaz avaient été placés sous ces toits de verdure.

L'hôtel avait pris, sous l'habile et intelligente direction de M. Esquié, architecte du département, un aspect réellement féerique. A droite et à gauche de la principale porte d'entrée de ce superbe palais, s'élevaient deux magnifiques trophées de drapeaux et d'oriflammes tricolores. Au milieu, se dessinait en relief, et surmonté d'une belle couronne impériale, le chiffre du Prince Louis-Napoléon. Une gracieuse guirlande de lauriers entourait ces petits chefs-d'œuvre d'art et de goût. Sur le fronton de la porte de l'hôtel, on avait formé un N de grande dimension. Un grand drapeau ombrageait de ses plis ondoyants les initiales de S. A. I.

Les vestibules avaient été ornés de vases de fleurs, d'arbustes précieux et de riches illuminations.

Au bas du grand escalier, madame la baronne Chapuys-Montlaville, suivie des huissiers de la préfecture, la chaîne au cou, et de toute sa maison en grande livrée, est venue recevoir S. A. I. Le Prince lui a offert son bras, et, guidé par madame la baronne, il est monté dans ses appartements par l'escalier principal, qui avait été orné d'arbustes et de vases de fleurs exotiques disposés avec un goût exquis.

Les sénateurs, les membres du Corps législatif, les membres du conseil d'État attendaient le Prince au bas de l'escalier, et, après quelques bienveillantes paroles que S. A. I. a adressées à chacun d'eux, ils ont été invités à rester près de sa personne pendant les réceptions.

Nous y avons remarqué MM. le marquis de Portes, le comte de Ségur-d'Aguesseau, de Tauriac, Perpessac, Massabian, Duplan, députés de la Haute-Garonne; Granier de Cassagnac, député du Gers; Janvier, de la Mothe et Belmontet, députés de Tarn-et-Garonne; Didier, député de l'Ariége; le général baron Gorsse, député du Tarn.

Dans le salon principal a eu lieu à cinq heures la réception officielle des corps constitués et des autorités. Le Prince a pris place sur un trône qui est un chef-d'œuvre de richesse et de goût.

Le fauteuil était en bois doré, recouvert d'un précieux velours violet, bordé de splendides franges d'or. Au centre avait été brodé le chiffre de S. A. I. avec des fils d'or et des perles. Les initiales, entourées d'une couronne magnifique de chêne et de laurier, étaient surmontées des armes impériales. Le tout se détachait sur un fond de velours cramoisi, parsemé d'abeilles d'or. A droite et à gauche du trône s'élevaient deux superbes trophées, l'un supportant la médaille créée par le Prince-Président, l'autre la croix de la Légion d'honneur, avec un petit drapeau en velours cramoisi sur lequel on avait dessiné richement un N de petite dimension.

Dans ce magnifique salon se pressaient toutes les notabili-

tés et les autorités de la ville, du département et des quatre départements voisins.

L'archevêque d'Auch et l'évêque d'Aire étaient venus se joindre à monseigneur l'archevêque de Toulouse. Les tribunaux entiers, dont le siége est à vingt-cinq ou trente lieues de Toulouse, avaient tenu à honneur de paraître devant le Prince. Les corps des facultés de Toulouse s'étaient augmentés des recteurs des académies de la Haute-Garonne, conduit par M. le général comte Roguet; quatre conseils généraux ont été admis à la réception du Prince : celui des Hautes-Pyrénées, ayant à sa tête M. le comte de Ségur-d'Aguesseau, sénateur; celui du Tarn, M. Bernardin; celui de l'Ariége, M. le marquis de Portes, sénateur; celui du Gers, M. Aylies, président de chambre à la cour impériale de Paris.

M. Piou, premier président, en présentant les membres de la Cour d'appel, a prononcé le discours suivant :

« Monseigneur,

« Votre Altesse Impériale trouve réunis autour d'elle les magistrats de toutes les juridictions, accourus de tous les points du ressort pour lui offrir leurs respectueuses félicitations et pour lui exprimer leur profonde reconnaissance.

« Plus vous bravez de périls, Monseigneur, en nous préservant chaque jour de l'anarchie, plus nous aimons à nous porter au-devant de vos pas et à vous assurer de notre dévouement à votre cause, qui est plus visiblement que jamais celle de la France entière. Cette noble France était à la merci de criminelles passions ! elle s'est jetée dans vos bras, en vous demandant son salut. Comment s'étonner des titres glorieux qu'elle vous décerne? Elle vous remercie de vous être si bien souvenu, au milieu des malheurs publics, de celui dont elle avait invoqué la grande ombre : l'Empereur lui-même vous remercierait d'avoir si bien répondu, pour lui et pour vous, à l'appel de la patrie.

« Nous avons foi, Monseigneur, en votre mission et dans l'appui que vous réserve celui qui vous l'a donnée. Dieu n'abandonnera pas la France qu'il n'a suspendue au-dessus des abîmes que pour lui montrer où conduit l'esprit d'indiscipline. Il ne vous abandonnera pas vous-même, car il aime les princes qui tiennent le gouvernail d'une main ferme, qui résistent à la tempête et qui sauvent le vaisseau qu'il leur a confié. »

« Monseigneur, la magistrature, en confondant ses vœux avec ceux du pays, reste fidèle au sentiment patriotique qui a dicté son vote indépendant du 10 décembre 1848, son vote reconnaissant du 20 décembre 1851. Après avoir compté sur votre nom, nous comptons sur vous-même pour achever de relever la France du grand naufrage où pouvaient périr sa civilisation et peut-être sa nationalité. »

Le Prince a répondu :

« En établissant un gouvernement fondé sur la justice et « sur le sentiment du bien public, j'étais bien assuré du con- « cours de la magistrature française. Je suis particulièrement « touché du dévouement que vous m'exprimez au nom des « membres si distingués de la cour de Toulouse, dont je suis « heureux de me voir entouré. »

Pendant toute la réception, les cris de : *Vive l'Empereur! vive le sauveur de la France! vive Napoléon III!* n'ont cessé de retentir; et, lorsque les maires de la Haute-Garonne, au nombre d'environ quatre cents, ont passé devant le Prince, quelques-uns d'entre eux ont pensé que ces cris, quelque enthousiastes qu'ils fussent, ne peignaient pas avec assez de vérité la reconnaissance des populations rurales, et se sont mis à genoux devant S. A. I.

Le conseil municipal de Toulouse s'est fait remarquer par son enthousiasme. Le Prince a exprimé toute sa satisfaction au maire, l'un des doyens des officiers de l'Empire.

M. le général Roguet a présenté M. Caze, vice-président du conseil général de la Haute-Garonne, dont il est lui-même président, et les membres de ce conseil.

Puis M. le préfet a présenté les membres de la chambre de commerce. M. J. Albert, son président, a remis à S. A. I. une supplique demandant la réformation du tarif des droits de navigation perçus sur le canal du Midi. M. J. Albert a exposé, en peu de mots, le tort immense que les commerçants éprouvaient par suite de la funeste combinaison de ce tarif.

M. le préfet a chaudement appuyé la demande des pétitionnaires.

Le Prince a répondu avec bonté, qu'il prenait le plus vif intérêt à la prospérité du département, et qu'il apporterait la plus sérieuse attention dans l'examen de la pétition qu'il recevait des représentants du commerce de la Haute-Garonne.

Dans la soirée, M. le général Roguet, M. Caze, vice-président du conseil général, et M. J. Albert ont longuement entretenu le Prince de cette grave question.

De nombreuses adresses ont été présentées au Prince dans la réception, par MM. le comte de Ségur-d'Aguesseau, sénateur, Achille Jubinal, député, au nom des communes des Hautes-Pyrénées, par M. Granier de Cassagnac, député, au nom des communes de son arrondissement du Gers, et par MM. les maires d'Auch et de Lectoure. L'adresse de Bagnères, de Bigorre, remise par M. Achille Jubinal, se termine en termes remarquables :

« *Ramassez donc*, Prince, suivant une parole fameuse, *cette couronne qu'ils ont laissé tomber*, et acceptez le titre nouveau que le peuple français tout entier vous décerne, non comme un souvenir, quoi qu'en ait dit Votre Altesse, mais comme une espérance ; car l'Empire, pour la France, c'est l'ordre qui renaît, le travail qui recommence, le désordre qui finit ; ce sont les lois appliquées, la religion respectée, la société restaurée ; c'est enfin ce que nos pères ont eu le bonheur de voir, assez de prospérité et de gloire pour donner au monde le spectacle d'un nouveau siècle d'Auguste ou de Louis XIV.

En présentant le conseil général de l'Ariége, M. le marquis de Portes a remis au Prince une adresse où nous remarquons les passages suivants :

« PRINCE,

« Les habitants de nos montagnes, dont les cœurs sont trempés comme l'acier qu'elles produisent, vénèrent la mémoire de l'Empereur.

« Sur les débris de deux trônes tombés sous les flots de l'insurrection et de sanglantes émeutes, devant un gouvernement éphémère qui n'avait en lui-même aucun principe de durée, en présence du frémissement des passions et au milieu des saturnales de la démagogie, l'Ariége, dans un espoir providentiel, acclama votre nom auguste en 1848 et en 1851.

« Toute la France suivait le même élan et donnait sa confiance au neveu et à l'héritier du grand Napoléon.

« Mais aujourd'hui, Monseigneur, quand elle vous a vu dépasser toutes ses espérances et dès le début vous élever à la hauteur du génie de l'Empereur, elle est impatiente de vous proclamer son successeur. »

Au nombre des députations admises, on a remarqué avec intérêt et curiosité les trois syndics de la vallée d'Andorre, et leur viguier, à la fois administrateur et juge de ce petit État, assis sur un des versants des Pyrénées, et qui, depuis des siècles, a fait respecter son indépendance par ses puissants voisins, la France et l'Espagne. Les magistrats de la république d'Andorre portaient le costume simple et original de la vallée pyrénéenne. Le Prince les a accueillis avec une bonté toute particulière.

Un dîner de cinquante couverts a eu lieu à sept heures chez S. A. I.

Monseigneur l'archevêque était à la droite du Prince, et M. le maire de Toulouse à sa gauche.

MM. les ministres de la guerre, de l'instruction publique, de la marine; les sénateurs, MM. le marquis de Portes et le comte de Ségur-d'Aguesseau ; MM. de Tauriac, Perpessac, Massabian et Duplan, députés de la Haute-Garonne; les généraux de La Hitte, de Castelbajac, ambassadeur de France en Russie ; Reveux, le préfet de la Haute-Garonne; le premier président, le procureur-général, l'inspecteur général du ministère de la police, M. Chopin d'Arnouville, y assistaient.

Aussitôt après le dîner, S. A. I. est entrée dans les vastes salons de la préfecture, qui étaient brillamment éclairés. Plus de huit cents femmes en grande toilette et plus de trois mille personnes invitées s'y pressaient. Lorsque le Prince est entré, toutes les dames se sont levées en agitant leurs mouchoirs, et ont crié : *Vive l'Empereur!* Ce cri a constamment retenti autour de S. A. I., soit dans les salons, soit dans les jardins qu'elle a parcourus pendant le concert.

Vers neuf heures, S. A. I. a fait deux fois le tour des salons

aux cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur! vive le sauveur de la France !* et a adressé à plusieurs dames des paroles gracieuses.

Le préfet de la Haute-Garonne lui nommait les dames. Il s'est entretenu avec plusieurs d'entre elles avec une grâce parfaite, notamment avec madame la baronne de Chapuis-Montlaville, avec madame l'ambassadrice de Castelbajac, avec madame la comtesse de Castelbajac, sa belle-sœur, avec mesdames Dufresne, la comtesse de Tauriac, la marquise d'Aiguevive.

La séance musicale préparée par M. de Brucq, directeur du Conservatoire, dans les jardins de la préfecture, a eu un remarquable succès.

Le concert a commencé par l'hymne triomphale de *Judas Machabée*, de Haendel, qui a été exécutée avec un ensemble et un accord parfaits. Pendant ce temps, le Prince se promenait dans les allées du jardin, et était entouré de M. le Préfet, de M. de Saint-Arnaud, ministre de la guerre, et de tous les invités qui avaient assisté à la réception, et qui faisaient entendre de vives acclamations. Après avoir fait le tour du jardin, S. A. I. s'est arrêtée au pied de l'estrade sur laquelle M. de Brucq conduisait trois cents exécutants. Alors une cantate composée par celui-ci a été chantée avec beaucoup d'ensemble ; M. Ferrand, élève du Conservatoire, en a dit les strophes avec beaucoup d'âme, et les chœurs ont répété les refrains avec un véritable enthousiasme.

S. A. I. est restée au pied de l'estrade pendant tout le temps du chant de la cantate, et, lorsqu'à la fin M. de Brucq lui a remis le manuscrit de son œuvre, le Prince lui a dit en le recevant, avec une grâce parfaite :

« Monsieur, vous faites de la charmante musique, et vous « la conduisez fort bien ; que vos cœurs restent toujours « aussi purs que vos chants sont harmonieux ! »

Après ces mots, l'auteur des paroles de la cantate, M. Mengaud, a été présenté à S. A. I. par M. de Saint-Arnaud, ministre de la guerre, et par le général comte de Goyon, aide

de camp du Prince. S. A. I. s'est avancée au-devant de M. Mengaud, et lui a dit :

« Monsieur, votre cantate est si élogieuse, qu'il me serait « difficile de trouver des expressions convenables pour vous « remercier. »

Le Prince s'est ensuite retiré dans les salons de la préfecture, et la musique a continué avec le même succès.

Le soir, des flots de population se sont répandus dans les rues et les places publiques pour voir les illuminations. Celles de la place du Capitole étaient magnifiques. Une devise en lettres colossales, composée de ces mots : *Vive Louis-Napoléon!* placée sur le côté faisant face au Capitole, était éclairée en verres de couleurs; au-dessous du cadran on remarquait un aigle et le chiffre L.-N., éclairés par le gaz. Nous devons mentionner également l'éclairage de l'hôtel de la préfecture, qui était vraiment splendide et disposé avec un goût exquis.

VINGT-DEUXIÈME JOURNÉE.

SÉJOUR A TOULOUSE.

Toulouse, 5 octobre (minuit).

Cette journée marquera dans les annales de la ville des *capitouls*. Rien ne peut rendre l'éclat des fêtes et la vigueur de l'enthousiasme qui se déploient dans la capitale du Midi.

Dès le point du jour, par un soleil radieux, qui allait bientôt éclairer le plus magnifique spectacle, d'innombrables populations arrivaient de trente lieues à la ronde pour venir prendre leur place à la grande revue civile. D'heure en heure on sentait dans la ville monter le flux toujours croissant de cette patriotique invasion. Les rues, les places, les promenades, étaient littéralement encombrées. On n'évalue pas à moins de trois cent mille le chiffre de la population qui se pressait dans l'enceinte, devenue trop étroite, de la vieille cité palladienne.

Le Prince a, dans la matinée, travaillé avec ses ministres et avec M. le préfet de la Haute-Garonne.

Le frère et la nièce du maréchal Lannes, l'un des plus dignes lieutenants de l'Empereur, lui ayant été présentés, il les a accueillis avec sa grâce et sa bonté ordinaires.

Le déjeuner a eu lieu à onze heures, M. le préfet de la Haute-Garonne était à la droite du Prince, et M. Féral, bâtonnier de l'ordre des avocats, à sa gauche. MM. Cailhassou, maire; Massol, premier adjoint; le colonel Gleizes, Faucher, inspecteur des postes, et Norbert Duclos, ont eu l'honneur d'y assister.

En rentrant dans la salle du Trône, le Prince a ordonné à M. le préfet de la Haute-Garonne de lui présenter M. le colonel Cailhassou, MM. Faucher et Norbert Duclos. Il a remis à M. le maire de Toulouse le cordon de commandeur de la Légion d'honneur, et les insignes de chevalier à MM. Faucher et Norbert Duclos, en adressant à chacun d'eux de ces paroles flatteuses qui restent gravées dans le cœur, et qui ont été reçues avec une reconnaissance et une émotion profondes.

A onze heures, toutes les troupes prenaient leurs positions sur les vastes terrains du Polygone, où devaient avoir lieu, à la fois, la revue militaire et la revue civile. Au même moment, les députations des départements voisins et les populations de la Haute-Garonne, distribuées par arrondissements, par cantons et par communes, s'échelonnaient sur les différents points qui leur avaient été assignés par le programme.

Les sociétés de secours mutuels, au nombre de plus de soixante-dix, les corporations ouvrières de la ville, les anciens militaires, avaient pris place dans l'ordre indiqué. Bientôt toutes ces masses commencent à s'ébranler, se dirigeant vers le Polygone et se déployant sur une longueur de plus de six kilomètres. C'était un magnifique spectacle, un de ces spectacles auxquels il n'est pas donné d'assister deux fois dans sa vie, que cette immense procession de bannières, de drapeaux

défilant par milliers, les maires en écharpe à la tête de leurs cantons, les sous-préfets à la tête de leurs arrondissements.

A onze heures et demie, S. A. I. est partie pour la revue. Elle était accompagnée de M. le ministre de la guerre, de M. le préfet de la Haute-Garonne, de M. le général d'Hautpoul, et d'un nombreux et brillant état-major, composé de généraux et d'officiers supérieurs.

A la sortie de la préfecture, sur la place Saint-Étienne a commencé cette immense ovation populaire dont il est impossible de rendre toutes les merveilles ; une foule compacte se pressait sur le passage du Prince, et, à mesure qu'il avançait, un immense *hosanna* napoléonien, un cri de : *Vive l'Empereur!* s'échappait de toutes les bouches. Les chapeaux étaient agités en l'air, les femmes, par un mouvement électrique, élevaient les bras et les tendaient vers lui en criant : *Vive le sauveur de la patrie !* Plusieurs lui présentaient leurs enfants comme pour les mettre à l'avance sous sa protection. Les fenêtres étaient garnies de spectateurs et de femmes en grande toilette. Les toits étaient occupés par un grand nombre de personnes, et on y a vu des femmes bien mises assises sur des tuiles. Sur tout son passage des monceaux de fleurs tombaient autour de lui et dans sa voiture.

Le canon gronde; le Prince arrive au Polygone à cheval, entouré d'un nombreux et brillant cortége. Il parcourt, aux acclamations de la foule, le front de bataille des régiments, puis il se place au pied de l'estrade et voit défiler les troupes aux cris souvent répétés par les soldats et par les dames placées sur l'estrade de : *Vive Napoléon III! vive l'Empereur!*

Le Prince reprend le galop et parcourt les rangs des populations accourues sur son passage et disposées pour la revue civile. C'était un cri continu et énergique de : *Vive l'Empereur! vive Napoléon III!* S. A. I. saluait avec une émotion visible; elle s'entretenait affectueusement avec quelques chefs d'administration.

Arrivée devant les rangs des guides à cheval des Pyrénées, qui escortaient l'autorité municipale et les délégués de Lu-

chon, S. A. I., ayant reconnu M. Tron, maire de cette commune et ancien député de la Haute-Garonne, s'est arrêtée pour lui adresser quelques mots gracieux et a daigné lui serrer cordialement la main. Les guides, sensibles à cette marque d'attention pour leur honorable compatriote, ont redoublé d'enthousiasme dans leurs acclamations.

Le plan en relief de l'établissement thermal et celui des vallées et des montagnes que doit traverser la route de Toulouse à Sarragosse ont inspiré un vif intérêt au Prince. Tout le monde voulait voir ces baldaquins, portés sur les épaules par les Luchonnais.

La part remarquable qu'a prise le département de l'Ariége à la revue civile, passée par le Prince-Président, mérite une mention.

Au milieu des députations ariégeoises, et de celle de la République d'Andorre, précédées des autorités, s'élevait un char triomphal. Ce char, traîné par quatre beaux bœufs à cornes dorées, sur lequel étaient assis six hommes et six femmes ; ceux-là en culotte courte, en veste basque, et coiffés du large chapeau rabattu ou du long bonnet bleu ou rouge des Catalans ; celles-ci, vêtues du jupon violet ou bleu et du corsage rouge, coiffées du mouchoir blanc arrangé en bonnet, et chaussées de sabots terminés par une longue corne relevée en poulaine ; des fleurs et des plantes des Pyrénées achevaient de compléter la symbolisation de ce département montagneux.

Le derrière de la conque était défendu par deux loups sculptés, à la langue de feu et à la tête dorée ; entre ces loups étaient peintes les armes des villes de Foix, Pamiers et Saint-Girons ; au sommet, un aigle couronné déployait ses ailes ; il était entouré d'un faisceau de drapeaux sur lesquels on lisait les noms des thermes de l'Ariége et de ses principales communes.

Sur les parois, des attributs représentaient les industries de l'Ariége ; enfin, sur le devant du char, une estrade supportait, sur des peaux d'ours, aux griffes argentées, les productions du département, des gerbes de blé, des épis de maïs, du minerai, des faux, des fers et des aciers forgés.

L'avant-train du char étalait à tous les yeux les célèbres armoiries des comtes de Foix, avec leur fière et populaire devise : « *Toco zy se yaousos*, touches-y si tu oses. »

Dans l'intérieur de cette conque étaient disposés, sur des gradins, douze jeunes filles des vallées de Massat et de Bethmale, dans leur gracieux et primitif costume, ainsi que douze paysans de ces montagnes. Chacune de ces belles jeunes filles, aux formes pures et aux frais visages, portait un bouquet.

Lorsque le Prince commença la revue civile, le département de l'Ariége était le premier sur la ligne. Les autorités placées à la tête des députations et conduites par M. le marquis de Portes, sénateur, et M. Didier, député, l'accompagnent jusqu'au char. Là, une scène des plus solennelles s'accomplit. Arrivé devant le char, le Prince veut bien s'arrêter et lui faire face.

Dans ce moment, les jeunes filles, toutes ensemble debout, et par un mouvement spontané, jettent leurs bouquets à ses pieds. Rien ne peut dépeindre tout ce que cette scène renfermait de grâce, de respect et de sentiment.

Le char, après la revue, dut rentrer en ville. La population toulousaine l'attendait. Bientôt après, on le vit en effet arriver, traîné par douze bœufs caparaçonnés, aux cornes dorées, aux fronts couronnés de lauriers, et surmonté de la bannière de l'Ariége, sur laquelle on lisait cette mâle réponse, adressée à l'empereur Napoléon : *L'Ariége produit des hommes et du fer.* Toute la population poussait des vivats ; les dames agitaient leurs mouchoirs, et le peuple battait des mains.

En quittant le Polygone, le magnifique char de triomphe des jeunes filles de la vallée de Bethmale a été suivi par les guides à cheval de Luchon, qui marchaient en tête de l'arrondissement de Saint-Gaudens. La tenue de ces enfants des montagnes, leur air dégagé, leurs chants et le bruit de leurs fouets, qu'ils maniaient admirablement, ont vivement excité la curiosité publique. C'était une idée heureuse et originale, par laquelle le canton de Luchon s'est distingué entre tous ceux du département.

Lorsque le Prince a passé devant les sociétés de secours

mutuels de la ville de Toulouse, M. le préfet les lui a indiquées en lui disant combien ces classes laborieuses étaient dignes de sa haute bienveillance. Aussi le Prince, qui a vivement regretté que le temps et l'immense concours de personnes qui assistaient à la revue ne lui eussent pas permis de s'arrêter devant chaque bannière ou chaque drapeau, les a-t-il salués d'une manière toute particulière.

A une heure et demie, le Prince a quitté le Polygone, salué des plus chaleureuses acclamations.

A sa rentrée en ville, le Prince, en passant devant l'Hôtel-Dieu, a exprimé à l'administration des hospices et aux sœurs de charité, qui l'attendaient sur la porte, le regret qu'il éprouvait de ne pas pouvoir visiter cet établissement. S. A. I. a dit aux sœurs qu'elle les recevrait à cinq heures et demie, à son palais.

Vers quatre heures, le Prince est ressorti pour aller visiter la basilique Saint-Sernin. Dans sa voiture se trouvaient M. le général de Saint-Arnaud, ministre de la guerre; M. le général d'Hautpoul, grand référendaire du Sénat, et M. le préfet Chapuys-Montlaville. Dans presque toutes les rues, des dames placées aux fenêtres saluaient S. A. I. de leurs cris, en agitant leurs mouchoirs et en faisant tomber sur sa voiture une pluie de fleurs.

La sonnerie des cloches avait annoncé l'arrivée de S. A. I., qui est entrée dans l'église par la porte des orgues. Le vieux monument avait été décoré à l'extérieur de guirlandes de lauriers; la nef était ornée de tapis qui revêtent les colonnes aux jours des fêtes solennelles; le sol était jonché de branches de buis et de lauriers. S. A. I. a été reçue par M. le curé et le clergé de Saint-Sernin, en habit de chœur.

M. le curé a prononcé le discours suivant :

« MONSEIGNEUR,

« Nos vieilles légendes racontent avec des détails pleins de charme qu'il était permis à nos pères de déposer l'hommage de leurs respects, de leurs vœux et de leur amour aux pieds des grandes illustrations de la France et de l'Europe qui visitaient cette au-

guste basilique. Bien que d'autres lieux réclament avec la plus vive impatience la présence de Votre Altesse Impériale, souffrez, Monseigneur, que le curé et les dignes administrateurs de cette église continuent auprès de vous cette prérogative traditionnelle.

« Mais il est écrit encore qu'afin de perpétuer le souvenir de leur enthousiasme et de la grande solennité qui l'avait inspiré, à côté des noms à jamais bénis des pontifes et des martyrs dont les noms reposent dans cet antique mausolée, ils gravaient sur la même pierre le nom des illustres pèlerins, de Charlemagne, de Louis le Débonnaire, de François I[er] et Louis XIV.

« Votre nom, Monseigneur, ce nom immortel que le ciel environne de toutes les splendeurs du génie et de la gloire pour résumer en un seul homme toutes les grandeurs de la patrie ; ce nom, que tous les échos répètent sur votre passage avec tant d'harmonie, permettez-nous de le graver aussi comme le magnifique couronnement de cette liste déjà si brillante de héros et de souverains. Par là nous apprendrons à la postérité la plus reculée qu'après avoir rempli avec autant de courage que de bonheur la mission que la France vous avait donnée elle-même de la sauver de ses erreurs et de ses ravages, vous désirâtes vous agenouiller sur la tombe de nos saints, pour protester publiquement de la droiture et de la pureté de vos intentions, pour faire remonter jusqu'au souverain maître des monarques et des empires les grandes merveilles que vous avez opérées en un jour parmi nous : la réhabilitation du pouvoir, la liberté de l'Église, le rétablissement de l'ordre, de la prospérité publique, le bienfait d'une liberté glorieuse et durable. »

Le Prince a répondu :

« Monsieur le curé,

« Je vous remercie des paroles si affectueuses et si bienveil-
« lantes que vous m'adressez. Mon nom ne mérite pas de de-
« meurer gravé au milieu des noms illustres que vous venez
« de rappeler. Je serai heureux qu'il demeure seulement gravé
« dans vos cœurs. »

Ce langage, qui respire une simplicité antique et une modestie si parfaite, a ravi tous les assistants.

Le Prince a été conduit processionnellement au chœur, où il s'est agenouillé sur un prie-Dieu qui avait été préparé pour lui. Après être resté quelques instants dans un recueillement profond, pendant que les orgues et que les chants des prêtres

faisaient retentir les voûtes de l'antique basilique, du *Domine, salvum fac Napoleonem*, le Prince a visité l'église, et s'est retiré, toujours accompagné du clergé et de la croix, jusqu'au seuil de l'église.

Cette vieille métropole de Saint-Sernin, sur les marches de laquelle se sont agenouillés Charlemagne et Napoléon-le-Grand, s'appellera désormais la basilique des trois Empereurs!

Au sortir de l'église, le Prince remonte dans sa calèche découverte, et, aux cris mille fois répétés d'une foule immense qui se presse sur son passage, il parcourt toute la rue du Taur, la chaussée latérale de la place du Capitole et entre dans la rue Louis-Napoléon. Un magnifique soleil d'automne éclaire sa course triomphale.

Le Prince est accueilli partout avec un enthousiasme indescriptible. Arrivée sur la place Napoléon, S. A. I. ordonne de ralentir la marche de ses chevaux, car la foule est devenue si compacte et si avide de contempler le sauveur de la France, qu'elle se précipite avec frénésie sous les roues de la calèche.

On traverse presqu'au petit trot toute l'allée, au milieu d'une ovation générale qui émeut vivement le Prince. A plusieurs reprises il témoigne au peuple toute sa satisfaction, et, chaque fois que sa main s'agite pour remercier la foule, la foule répond par des cris frénétiques de : *Vive l'Empereur!* Les bouquets et les couronnes tombent avec profusion à ses pieds.

Dans sa course, le Prince passe devant la statue de Riquet, que la ville vient d'élever à côté du pont jeté sur le canal du Midi, en face de l'École vétérinaire. Cette statue, due à l'habile ciseau de M. Dorval, est d'un beau marbre blanc, extrait des carrières de Saint-Béat (Haute-Garonne). Elle repose sur un superbe piédestal, exécuté par MM. Broustet et Donnadieu, sous l'intelligente direction de M. Bonnal, architecte de la ville. Le piédestal et le socle qui supportent l'immortel fondateur du canal du Midi sont aussi en marbre blanc, provenant des mêmes carrières.

Après avoir contemplé un instant ce monument, le Prince

monte sur les hauteurs du Calvinet, toujours suivi par des flots de population.

Là, S. A. I. remarque un arc de triomphe, composé tout entier de canons, de fusils, de sabres, de boulets, de pistolets et d'armes de toute espèce, et construit par les soins de l'artillerie. Le Prince porte ses regards sur l'aigle colossal qui décorait l'*acrotère* de l'Observatoire, et, se tournant vers la vieille cité de Toulouse, qui s'étend au pied de ces monticules, il contemple, pendant quelques minutes, le superbe panorama qui se déroule sous ses yeux. Il salue la colonne élevée par la ville aux braves morts pour défendre la patrie dans la journée du 10 avril 1814, et sa calèche l'emporte de nouveau vers la cité qui l'attend avec impatience.

La nuit tombe, et déjà les illuminations de la ville commençaient à jeter leurs éclatantes lumières, quand le Prince est rentré dans le palais préfectoral, au milieu de l'enthousiasme de la foule.

A cinq heures et demie du soir, S. A. I. a reçu les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Les supérieures des hospices lui ont été présentées individuellement par M. le préfet. Le Prince les a remerciées toutes de leur zèle et de leur dévouement pour les pauvres. Puis, s'adressant particulièrement à la vénérable sœur Chagny, supérieure de l'hospice de la Grave, il lui a remis la croix de la Légion d'honneur, que le général comte Roguet a attachée à son collet-rabat.

La sœur Chagny compte quarante-huit ans de vocation. Elle fut nommée, en 1813, supérieure de l'hôpital militaire de Toulouse, qui, à cette époque, était placé sous l'administration des hospices civils. Plus tard, l'administration de la guerre reprit dans ses attributions l'hôpital militaire; et alors la sœur Chagny et ses compagnes entrèrent à l'hospice de la Grave, qui, sous sa direction, a été transformé de façon à pouvoir être cité comme un des premiers hospices de France.

Le Prince a remis ensuite les insignes d'officier de la Légion d'honneur à MM. Pujol, secrétaire général de la préfec-

ture, et Riveyra, payeur de la Haute-Garonne; et ceux de chevalier à Mgr l'archevêque de Toulouse, à MM. Le Glay, sous-préfet de Muret; Soubiran, doyen des chefs de division de la préfecture; de Brucq, directeur du Conservatoire de Musique; Malbois, membre du conseil général; Petit, directeur de l'Observatoire; l'abbé Chazotte, directeur de l'école des Sourds-Muets, et Bosc, ancien officier de l'Empire, capitaine de la compagnie des sapeurs-pompiers de Villefranche.

M. Suberville, ancien militaire sous l'Empire, qui compte trente-quatre ans de services, a été également décoré.

Ainsi, par une faveur toute spéciale au département de la Haute-Garonne, S. A. I. a bien voulu accorder, sur la proposition de M. le préfet, dans l'ordre civil, dix-sept promotions ou nominations dans la Légion d'honneur.

A sept heures et demie, le Prince a réuni dans un grand couvert un grand nombre de notabilités, parmi lesquelles on remarquait des sénateurs, des députés, et entre autres : MM. Granier de Cassagnac, député du Gers; Belmontet et Janvier de La Mothe, députés de Tarn-et-Garonne, A. Jubinal, député des Hautes-Pyrénées, le général Gorsse, député du Tarn, et MM. Gasc et Dabeaux, maîtres des requêtes au conseil d'État; MM. Le Glay, Roger et Dumas, sous-préfets dans la Haute-Garonne; M. Gustave de Chapuys-Montlaville, sous-préfet de Trévoux; M. Fossé, président du conseil d'arrondissement de Toulouse, et M. Saint-Luc Courbarieu, procureur de la République.

Pendant le dîner, un corps de chanteurs toulousains, composé d'ouvriers, a fait entendre, devant les fenêtres de la salle du banquet, des chœurs patois qu'ils ont exécutés avec une rare perfection. Au nombre des morceaux chantés, on a remarqué la *Toulousaino*, de M. Deffès, dont ce compositeur dirigeait lui-même l'exécution, et deux chœurs de M. Hommey, professeur du Conservatoire. Le Prince est entré dans le jardin, entouré des invités du banquet, et a remercié les jeunes chanteurs de ce témoignage d'affection, en les félicitant sur

le talent remarquable dont ils venaient de faire preuve.

En ce moment, un poëte patois s'est avancé vers le Prince et lui a demandé la permission de lui lire une supplique en vers. S. A. I. a répondu avec affabilité qu'elle y consentait avec plaisir, bien qu'elle ne fût point familiarisée avec la langue patoise.

M. Vestrepain a lu alors cette pièce de vers, dans laquelle il prie S. A. I. de vouloir bien établir un ordre spécial pour les poëtes, et de créer la *croix d'honneur des troubadours*, dont les membres formeraient la *légion d'Apollon*. Cette pièce a reçu de vifs applaudissements, et le Prince, en remerciant M. Vestrepain, a promis de s'occuper de sa supplique.

Quelques instants avant le dîner, S. A. I. avait offert à madame la baronne de Chapuys-Montlaville un magnifique bracelet enrichi de diamants, en lui adressant des paroles de la plus exquise bonté. La grâce et la bienveillance du Prince ont profondément ému madame de Chapuys-Montlaville et le préfet, qui ont remercié S. A. I. dans les termes du plus profond et du plus respectueux dévouement.

A huit heures et demie, S. A. I. le Prince Louis-Napoléon est arrivé sur la place du Capitole ; il a été reçu par des cris frénétiques de : *Vive l'Empereur ! vive Napoléon !* La garde du Capitole a aussitôt pris les armes, et les tambours ont battu. Le Prince a été reçu par l'autorité municipale dans le cabinet de M. le maire, d'où il est bientôt sorti pour monter aux galeries supérieures.

Les galeries du Capitole, décorées avec un goût exquis et splendidement illuminées, avaient été ouvertes à sept heures du soir aux personnes munies de billets. Les toilettes élégantes d'un nombre considérable de dames, les uniformes des divers officiers de la garnison, les costumes des diverses administrations et de plusieurs membres de la magistrature, produisaient, dans les magnifiques salles des Illustres et du Trône, l'effet le plus admirable.

A son entrée dans la salle des Illustres, S. A. I. a été saluée par les acclamations prolongées des nombreux invités. Le Prince a parcouru la salle des Illustres, la salle du Trône, aux

cris d'enthousiasme de : *Vive l'Empereur! vive Napoléon III! vive l'Empereur* TOUT DE SUITE !

Les *Bethmalenses* avaient été invitées à la réception de la salle des Illustres, où le Prince leur a adressé de gracieuses paroles.

Le Prince s'arrête quelques instants auprès du trône qu'avaient occupé autrefois l'Empereur Napoléon et l'impératrice Joséphine. Il écoute avec attention le récit que lui font M. le maire de Toulouse et les personnes présentes.

Cependant une foule immense, réunie sur la place du Capitole, réclame à grands cris la présence du Prince au balcon. Dès que S. A. I. paraît, un immense vivat s'élève de toutes parts ; ce sont les cris de : *Vive l'Empereur! vive Napoléon III!*

Le Prince demeure sur le balcon pendant tout le temps que l'orchestre colossal élevé sur la place du Capitole exécute la belle cantate de M. de Brucq. L'effet de ces deux cents chanteurs, accompagnés par cent instrumentistes, est d'une puissance saisissante.

Avant de se retirer, le Prince salue la foule, qui lui répond par un nouvel élan d'enthousiasme.

De la salle des Illustres, que le Prince a beaucoup admirée, il se rend dans la salle de spectacle. Rien ne peut donner une idée de la magnificence gracieuse que présente cette salle, élégamment décorée et garnie de quinze cents femmes resplendissantes de toilette et de beauté. Les riches bannières du département, des arrondissements et des cantons, ont été disposées, sur le pourtour des secondes loges, d'une manière artistique, et cette décoration d'un nouveau genre donne un cachet particulier à l'aspect général du monument.

Au moment où le Prince a paru dans sa loge, accompagné de ses ministres, du maire, du préfet et des nombreux officiers de son état-major, toute l'assistance se lève, les cris de : *Vive l'Empereur!* retentissent à plusieurs reprises, et une immense pluie de fleurs tombe des premières loges.

Le spectacle a été ouvert par une cantate, dont la musique est un petit chef-d'œuvre dû à la reine Hortense, et sur laquelle M. Belmontet, avec sa verve napoléonienne, avait com-

posé des paroles de circonstance. Ce morceau a été admirablement rendu par M. Puget. Au moment où il prononçait ces mots : *l'Empire est fait!* la salle s'est levée d'un mouvement électrique, a battu des mains et a redemandé la phrase en criant : « Oui! oui! tout de suite! » et de nouveaux cris de : *Vive l'Empereur!* éclataient devant le Prince.

Après un chant de gloire exécuté par mademoiselle Borchardt avec son talent ordinaire, et une chansonnette que Levassor a dite avec la gaieté qu'on lui connaît, la troupe a joué le premier acte de la *Dame blanche*, qui a terminé la soirée.

S. A. I. est restée jusqu'à la fin, et l'on a remarqué le plaisir qu'elle y prenait.

Le Prince est rentré à l'hôtel de la préfecture en traversant une foule immense, qui était restée dans les rues où S. A. I. devait passer, et qui l'a encore saluée de vives acclamations.

Le temps a favorisé le feu d'artifice, qui a été tiré, à la prairie des Filtres, devant une population innombrable. Ce feu, un des plus beaux dont Toulouse ait été témoin, et dont les pièces ont parfaitement réussi, fait l'éloge des artificiers de nos régiments d'artillerie.

Outre ses nombreuses illuminations et ses mille et mille globes de couleur, l'allée Louis-Napoléon était éclairée par une lumière électrique, dont on variait les effets par l'interposition de lentilles de cristal. Cette expérience a excité l'intérêt général de la population. Le beau clocher de la vieille basilique de Saint-Sernin était également éclairé par des appareils électriques et par des feux de Bengale.

VINGT-TROISIÈME JOURNÉE.

DÉPART DE TOULOUSE. — ROUTE DE TOULOUSE A AGEN.

Agen, le 6 octobre 1852, à onze heures du soir.

Louis-Napoléon a voulu laisser à Toulouse des marques de sa clémence. Plusieurs condamnés politiques de la Haute-Ga-

ronne ont été graciés. Il a fait remise à MM. Isidore Janot de la peine de la surveillance, à Napoléon Tachoires et à Thomas Talour, sabotier, de la peine de l'internement.

La peine de M. Guillaume Lafont, condamné à l'Algérie *plus*, a été commuée en celle de la surveillance; la peine de Laurent Vidal, condamné également à l'Algérie *plus*, en celle de l'internement; la peine de Jean Baux, ajusteur, condamné à l'Algérie *moins*, en celle de l'internement, et la peine de Chayron, pharmacien, condamné à l'Algérie *moins*, en celle de la surveillance.

A huit heures, il a quitté Toulouse. Les principales autorités étaient réunies au pied du grand escalier pour lui offrir une dernière fois leurs hommages. Madame la baronne de Chapuys-Montlaville attendait également S. A. I. sur les premières marches, et, dès que le Prince l'aperçoit, s'avançant rapidement vers elle, et prenant sa main dans les siennes, il la remercie avec la grâce la plus affectueuse.

Après avoir serré cordialement la main au nombreux fonctionnaires qui se pressaient autour de lui, le Prince monte en voiture aux acclamations de la garde et de la foule. Malgré une pluie battante qui a succédé au temps magnifique de ces deux derniers jours, la population s'est portée avec un grand empressement sur le passage du Prince pour jouir une fois encore de sa présence.

A la barrière des Minimes, le 66e d'infanterie formait la haie, depuis les colonnes jusqu'au quartier Saint-Roch, où l'artillerie avait disposé ses pièces pour annoncer le départ du Prince; cent un coups de canon ont été tirés au moment de son passage.

Devant l'église des Minimes, les voitures ont ralenti leur marche pour donner le temps à M. le curé de Lalande, environné des ecclésiastiques et des fabriciens de sa paroisse, de présenter à S. A. I. ses vœux et les hommages des habitants du faubourg. En même temps des petites filles vêtues de blanc, malgré la pluie, jetaient des couronnes et des bouquets sur la voiture de S. A. I. Quelques-unes ont été admises à toucher

la main du Prince, et tous ceux qui ont pu l'approcher en ce moment, ont remarqué en lui et dans les hauts fonctionnaires de sa suite, la satisfaction que leur causait cette réception improvisée, qui s'est terminée par les cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur!*

De Toulouse à Montauban, la route est parsemée d'arcs de triomphe. Partout se font entendre de vives acclamations.

A Saint-Jory, commune située à dix-sept kilomètres de la ville, une jeune demoiselle de Toulouse, sœur de Louis-Firmin Pujol, condamné, à la suite des événements de juin, à la déportation, et qui se trouve en ce moment à Lambessa, s'est précipitée aux pieds du Prince, un bouquet et une supplique à la main, pour implorer la grâce de son frère. S. A. l'a écoutée avec bonté et lui a accordé, en lui présentant la main, la grâce qu'elle sollicitait. Nous n'avons pas besoin de dire que cet acte de clémence du Prince a été accueilli, par ceux qui en ont été les témoins, avec une vive et profonde reconnaissance.

Arrivé aux limites du département, le préfet de la Haute-Garonne et le général Maissias prennent congé de S. A. I. M. le général Reveux accompagne le Prince jusqu'à Agen.

Au moment de se séparer de M. Chapuys-Montlaville, le Prince lui exprime toute sa satisfaction pour l'accueil empressé qu'il a reçu à Toulouse et dans le département, et il autorise ce magistrat à en transmettre l'expression publique aux habitants de la Haute-Garonne.

A dix heures et demie, les voitures présidentielles s'arrêtent à Montauban. Bien que le Prince ne dût s'y arrêter que deux heures, la ville avait fait d'immenses préparatifs. Les entrées principales étaient ornées d'arcs de triomphe, les rues pavoisées, le Cours planté de peupliers couverts de drapeaux tricolores. Le préfet de Tarn-et-Garonne, M. le baron Dufay de Launaguet, le général Bourjade, commandant le département, des membres du conseil général, les députés du département, MM. Janvier de La Mothe et Belmontet sont venus à la rencontre du Prince.

La pluie qui tombe par torrents depuis hier a continué

dans la matinée. Les populations rurales, précédées de leurs magistrats et des conseillers municipaux, avec leurs bannières, n'en ont pas moins répondu à l'appel de M. le préfet; elles sont arrivées, dès le matin, avec une armée de gardes champêtres et de cantonniers faisant escorte. Toutes les fenêtres et les balcons des maisons de Ville-Bourbon, faubourg par lequel doit entrer le Prince, sont occupés de bonne heure par les dames de la ville et des campagnes. Le *Cercle* dit *de Juillet* est garni de dames aux élégantes toilettes et aux riches parures. L'aspect de la cité et du faubourg est plein de vie et de mouvement.

M. de Courbeville, maire de Montauban, entouré des adjoints et du conseil municipal, présente à S. A. I. les clefs de la ville, en célébrant sa bienvenue au milieu d'une population heureuse de le voir et de l'acclamer.

Le Prince répond au maire en quelques mots, lui dit de garder les clefs de la ville, qui ne sauraient être en meilleures mains, et lui remet la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Une violente averse vient contrarier la réception. Le Prince arrive tout mouillé à la mairie, où il est complimenté par mademoiselle Lafon, qui lui offre un bouquet de fleurs au nom des dames de la ville.

Au bout de quelques instants, Son Altesse Impériale se rend à la cathédrale, où elle est reçue par Mgr l'évêque de Montauban et Mgr l'évêque de Saint-Claude, ancien chanoine de Montauban. Son Altesse est entrée à l'église, après avoir été complimentée par l'évêque. Le *Domine, salvum fac Ludovicum Napoleonem* a été chanté. Le Prince est sorti de l'église, suivi des acclamations de la foule.

Il s'est rendu à la préfecture. En face de l'hôtel, sur la grande place, on voit une tribune aux couleurs de Louis-Napoléon. C'est là que Son Altesse Impériale a reçu les autorités, et a vu défiler les députations des communes et les troupes de la garnison. Rien n'a manqué à la vivacité de la démonstration, et longtemps les échos montalbanais ont retenti des cris de : *Vive l'Empereur !*

Pendant la réception, plusieurs adresses ont été remises et plusieurs discours ont été prononcés.

La Faculté de théologie protestante a été présentée; son doyen a assuré le Prince que les protestants faisaient des vœux ardents et sincères pour le bonheur de Son Altesse; qu'ils se plaisaient à confondre sa cause avec celle de la France, et qu'ils priaient Son Altesse de leur continuer sa bienveillante protection en échange de leur respect et de leur entier dévouement.

Le Prince a répondu avec une grâce et un à-propos qui ont charmé ses auditeurs.

Dans les rues, la foule était si nombreuse et si empressée de voir le Prince, que c'est à peine si sa voiture pouvait circuler.

Son Altesse Impériale a accepté un déjeuner qui lui était offert par le préfet, et qui avait été préparé par les soins de M. Calvet, maître de l'*Hôtel-de-France*.

Depuis l'arrivée du Prince jusqu'à son départ, les acclamations ont été ardentes et unanimes.

Depuis Montauban jusqu'à Lamagistère, et depuis Lamagistère jusqu'à la limite du département, le Prince n'a rencontré sur la route que des populations enthousiastes, empressées de manifester au sauveur de la France les sentiments de reconnaissance dont elles sont animées à son égard.

Dans les moindres localités, des arcs de triomphe avaient été élevés; et les autorités, au milieu d'un innombrable concours de monde, attendaient Son Altesse Impériale, qui était saluée par les cris spontanés de : *Vive l'Empereur!* Partout où une députation l'attendait, le Prince s'est arrêté un instant et a remercié les habitants, avec sa cordialité ordinaire, de leur patriotique empressement. Au bas de l'avenue du château de M. le marquis de Bellissen, ancien chambellan de l'Empereur, la commune de Monbeton avait élevé un arc de triomple en feuillage, avec cette inscription : *Au sauveur de la France!* Toute la population de cette commune est accourue et a salué Son Altesse Impériale, à son passage, des

cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur ! Vive Napoléon III !*

A la Villedieu, l'autorité municipale, composée du maire et de l'adjoint, revêtus de leur écharpe, le conseil municipal, le curé, l'instituteur et autres employés, les anciens militaires de l'Empire, et une foule immense de la commune et des communes circonvoisines, étaient venus se grouper autour de la bannière communale, et formaient, sur les deux côtés de la route, une triple haie qui longeait tout le village ; les maisons étaient pavoisées de drapeaux tricolores.

A son arrivée sous l'arc de triomphe, le Prince a fait arrêter sa voiture. Alors, comme par un mouvement d'inspiration, un cri unanime de : *Vive l'Empereur !* est parti du sein de la foule compacte qui se pressait autour de la voiture de S. A. I.

M. le sous-préfet de Castel-Sarrasin a présenté à S. A. I. M. de Lamothe-Mouchet, maire.

Madame de Lamothe-Mouchet a offert au Prince un bouquet ; le Prince l'a accepté avec un sourire gracieux, et a remercié madame de Lamothe en lui offrant, à titre de souvenir, un médaillon d'une beauté remarquable qu'il a posé dans ses mains.

A Castel-Sarrasin, la réception offerte au Prince n'a rien laissé à désirer. Des arcs de triomphe, surmontés d'aigles et d'inscriptions bonapartistes, avaient été élevés à l'entrée de la ville, où les autorités ont fait à S. A. I. l'accueil le plus sympathique. Des cris de : *Vive l'Empereur ! Vive Napoléon III !* ont éclaté de toutes parts avec cet ensemble et cette spontanéité qui sont le caractère des véritables acclamations populaires.

Un des arcs de triomphe portait cette inscription :

Napoleoni magno imperatori augusto redivivo et reduci.

Des discours lui ont été adressés au nom du corps municipal et du tribunal de première instance. La voiture a repris lentement sa marche triomphale à travers la rue Natio-

nale, pavoisée de mille drapeaux et ornée de couronnes et de fleurs. De nouvelles et plus vives acclamations ont éclaté sur le passage.

A Moissac, la réception a été encore plus belle et plus imposante. Plusieurs arcs de triomphe étaient dressés. L'arc de triomphe élevé sur le port portait cette inscription :

Ave, Cesar Imperator.

M. le docteur Félix Pérès, maire, et M. Charles Massip, ancien officier de l'Empire, qui lui ont présenté les vieux soldats, ont prononcé chacun une allocution.

Le préfet de Tarn-et-Garonne a demandé au Prince la permission de lui présenter M. l'abbé Luga, vieux soldat de l'Empire. Celui-ci s'est approché et a raconté, avec une grande simplicité de langage, toutes ses brillantes campagnes; il a dit qu'il avait assisté aux batailles de Lodi, de Wagram, d'Eylau; il a dit qu'il avait été fait prisonnier dans les Champs-Sacrés, aux portes de Moscou, et envoyé en Sibérie, où il avait passé trois ans dans la plus dure captivité.

Le Prince, après avoir écouté avec intérêt ce récit, a détaché de sa poitrine la croix de la Légion d'honneur, et l'a fixée lui-même à la soutane de M. l'abbé Luga. Des cris frénétiques de : *Vive l'Empereur!* ont éclaté aussitôt avec ivresse, et un frémissement de joie a parcouru toute cette foule agglomérée autour du Prince. M. l'abbé Luga, le cœur oppressé par la reconnaissance, les yeux baignés de douces larmes, a demandé au Prince, d'une voix affaiblie par l'émotion, la faveur de lui baiser la main : Louis-Napoléon a mieux fait; et, saisissant vivement la main du prêtre, il l'a pressée dans la sienne avec une cordiale effusion; alors l'enthousiasme n'a plus connu de bornes, l'allégresse des assistants a éclaté bruyamment, et, du sein de la foule, il est sorti tout à coup une explosion d'applaudissements mêlés de cris de joie. On a vu plusieurs personnes pleurer à chaudes larmes, et le Prince lui-même, impressionné par cette scène touchante, était en proie à une émotion que tout le monde a pu remarquer.

Au départ du Prince, les acclamations les plus enthousiastes, les cris de : *Vive l'Empereur! vive Napoléon III!* n'ont cessé de retentir jusqu'à la sortie de la ville. Sur le parcours du cortége, toutes les fenêtres étaient pavoisées de banderoles tricolores et encombrées de dames en toilettes élégantes, qui jetaient des fleurs et agitaient leurs mouchoirs.

A Valence-d'Agen, le Prince-Président a été reçu à l'arc de triomphe élevé à l'entrée de la ville par les autorités, les anciens militaires, les pompiers, la musique et une foule immense accourue de toutes les communes environnantes. Au moment où la voiture s'est arrêtée, les cris enthousiastes et mille fois répétés de : *Vive l'Empereur! vive Napoléon III!* se sont fait entendre.

Arrivé à la hauteur de la maison de M. le directeur de la poste aux lettres, qui a servi sous l'Empire, le Prince a fait remarquer à M. le ministre de la guerre une inscription ainsi conçue : *Un vieux de la vieille au neveu de Napoléon.*

Tous les deux se sont mis à sourire, et le Prince a salué avec beaucoup de grâce des dames qui se trouvaient à une croisée de cette maison.

M. Lapeyre, juge de paix, ancien officier de l'Empire, a présenté une adresse de ses vieux compagnons d'armes.

Le Prince l'a prise, en a déchiré l'enveloppe et l'a remise à M. le ministre de la guerre, qui était à ses côtés.

— Où sont vos anciens camarades? a demandé le Prince à M. le juge de paix.

— Les voilà autour de votre voiture, monseigneur, avec des fusils.

— Ils sont bien nombreux! a répliqué le Prince.

— Ils se sont tous rendus, monseigneur, même les infirmes.

A quelque distance de la ville, aussitôt après le pont du canal, le Prince est descendu de voiture pour faire à pied un court trajet. En ce moment, deux jeunes filles demandaient, en langue du pays, à quelques personnes de leur faire voir l'Empereur. Le Prince entendit leur demande, et leur dit :

« C'est moi qui suis celui que vous demandez, jeunes filles;
« mais je ne suis pas l'Empereur, je suis le Président de la
« République. »

Les principales autorités d'Agen étaient allées attendre le Prince à la limite qui sépare le département de Tarn-et-Garonne. Une longue file de voitures avait conduit sur ce point M. le préfet de Lot-et-Garonne; MM. Laffitte, Noubel, de Richemont, députés de Lot-et-Garonne; Eschassériaux, député de la Charente-Inférieure; Deltheil, député et président du conseil général du Lot; M. le premier président et M. le procureur général de la cour d'appel d'Agen; le général Le Pays de Bourjolly, commandant supérieur des douzième, treizième et quatorzième divisions; le général de division Tartas et le général Duchaussoy, commandant la subdivision de Lot-et-Garonne; M. le baron Froissard, inspecteur général du ministère de la police; le receveur général, le recteur et les membres du conseil général du département. Le Prince est arrivé escorté du préfet de Tarn-et-Garonne, du sous-préfet de Moissac et du général commandant le département de Tarn-et-Garonne, et a pris congé d'eux à Laspeyres.

A son arrivée, le préfet de Lot-et-Garonne, M. Ducos, lui a adressé quelques paroles de bienvenue, ainsi que M. Lèbé, président du conseil général. Le Président les a remerciés, et, remarquant que l'heure avançait, il a donné l'ordre de presser la marche.

Pendant ce court moment d'arrêt qui avait lieu sur le pont du canal, la population des environs, étagée sur le coteau qui domine la route, ne cessait de faire retentir l'air du cri de: *Vive l'Empereur!*

Une toute jeune fille est venue sur le pont offrir des fleurs à Louis-Napoléon, et une vieille femme, mère d'un insurgé, lui a présenté un placet. L'une et l'autre ont reçu du chef de l'État le plus bienveillant accueil.

Le cortége a repris sa marche, et partout il a été accueilli avec des transports d'enthousiasme. Dans plusieurs villages, on ne rencontrait que des femmes : les hommes étaient *tous à*

Agen, mais les cris de : *Vive l'Empereur!* n'en étaient pas moins nourris, bien que modulés sur un diapason plus aigu.

Laspeyres, Saint-Jean-de-Thurac, Grandfonds, Lafox, Bon-Encontre se sont tour à tour fait remarquer par la chaleur de leur accueil. Tous ces villages avaient servi de centre aux habitants du voisinage, qui se pressaient avec ivresse sur le passage du Prince-Président.

Dans les trois premières de ces localités, des arcs de triomphe de feuillage avaient été élevés, et sur tous on lisait cette inscription répétée par toutes les bouches :

Vive l'Empereur!

Au pont de Raillery, le cortége a rencontré un escadron du 6[e] chasseurs et un détachement de gendarmerie à cheval qui ont vigoureusement acclamé le Prince et se sont placés à la tête et à la suite des voitures pour lui servir d'escorte.

Depuis ce pont jusqu'à Agen, la route était, sans interruption, bordée de monde, et les cris les plus enthousiastes n'ont cessé de se faire entendre. Ces seuls mots : *Vive l'Empereur!* étaient répétés par toutes les bouches.

ENTRÉE A AGEN.

A cinq heures et demie, Louis-Napoléon est arrivé à la Porte-du-Pin.

A Agen, depuis trois heures de l'après-midi, tout le parcours du cortége présentait l'aspect le plus animé. Toutes les maisons étaient pavoisées de drapeaux ornés d'attributs impériaux ; dans la rue Cornières, des guirlandes de fleurs reliaient plusieurs maisons entre elles ; les fenêtres, les balcons, les toits, se garnissaient de monde. Une foule compacte circulait dans les rues; de nombreux corps de gendarmerie, d'infanterie et de cavalerie sillonnaient la ville, se rendant à leurs postes respectifs. Les abords de l'arc de triomphe à la Porte-du-Pin se garnissaient de monde ; et le corps municipal, suivi des compagnies de pompiers d'Agen et de Nérac, avec sapeurs et tambours, venaient prendre place sous la voûte.

Les communes, avec leurs bannières, étaient rangées en bon ordre sur le cours du Gravier.

A cinq heures et demie, le canon s'est fait entendre; et le Prince, précédé d'un peloton de chasseurs et d'un peloton de gendarmerie, est arrivé à l'arc de triomphe, salué par une explosion de cris de : *Vive l'Empereur!*

Sur l'arc de triomphe, du côté de la route, se lisait cette inscription :

Agen est à vous. — 10 *décembre* 1848.
20 *décembre* 1851.

Du côté de la ville, on avait placé ces mots :

Vox populi, vox Dei. — 7,500,000.

A l'arrivée du Prince, M. le maire lui a adressé une courte allocution, à laquelle S. A. I. a répondu avec bonté. M. le maire et M. le préfet ont pris place sur le devant de la voiture où se trouvait S. A. I. avec le général Saint-Arnaud, ministre de la guerre.

Dans les autres voitures se trouvaient MM. les ministres de l'instruction publique et de la marine; le général d'Hautpoul, grand référendaire du Sénat; les généraux, aides de camp et les officiers d'ordonnance du Prince.

Puis venaient les voitures des autorités d'Agen.

Le général Reveux, commandant la douzième division à Toulouse, suivi d'un aide de camp, était arrivé quelques instants auparavant.

M. Léon Bocheron, directeur du haras de Villeneuve, avait fait disposer une élégante calèche, attelée à la Daumont de quatre magnifiques étalons du dépôt de Villeneuve. Le Prince lui a su bon gré de cette attention, mais le mauvais temps et l'heure avancée ne lui ont pas permis d'en profiter. Il a continué sa route et est entré en ville aux acclamations réitérées de la foule.

Sur tout le parcours, les cris de : *Vive l'Empereur!* n'ont cessé de retentir avec énergie. Le Prince saluait avec affabilité : et dans plusieurs endroits, notamment à l'angle des rues Garonne

et Saint-Antoine, une pluie de fleurs est tombée dans la voiture de S. A. I.

L'arrivée au Gravier a été imposante. La magnifique allée était bordée des députations des communes avec leurs maires et plus de trois mille vieux soldats, quelques-uns revêtus de leurs anciens uniformes.

Le jour, qui baissait rapidement, a néanmoins permis à Louis-Napoléon de jouir de ce beau coup d'œil. On peut, sans exagération, évaluer à quarante mille âmes la foule qui se pressait sur le Gravier et dans la rue Palissy. Inutile d'ajouter que les acclamations ont encore été plus chaleureuses et continuelles.

Le Prince est entré à la préfecture, où une députation de jeunes filles lui a offert un beau bouquet. Le compliment a été dit par mademoiselle Darodes, fille du premier adjoint. Louis-Napoléon a répondu avec sa bonté habituelle ; puis il est rentré dans ses appartements, où il a pris un instant de repos.

A sept heures a eu lieu le dîner, auquel ont pris place les ministres, le préfet, le maire, les aides de camp et officiers de la suite du Prince, les membres du Corps législatif et les principales autorités civiles et militaires.

Les réceptions ont eu lieu ensuite dans l'ordre prescrit par les décrets.

M. le premier président, en présentant la cour, a prononcé quelques mots que nous sommes heureux de reproduire :

« Monseigneur,

« La Cour d'appel d'Agen a l'honneur d'offrir l'hommage de son profond respect, de sa loyale fidélité et de son sincère dévouement au digne héritier du nom le plus illustre des temps modernes.

« S'il m'est interdit de me livrer aujourd'hui à une expression plus développée de ces sentiments, je prierai du moins Votre Altesse Impériale de vouloir bien être convaincue que ce laconisme respectueux et obligé ne dérobe rien à l'éloquence du cœur et à l'énergie de nos sympathies.

« Nous faisons des vœux ardents pour que le ciel continue à couvrir de sa visible protection le Prince qui a sauvé la France, et pour

la complète stabilité du pouvoir dont il a été investi par la reconnaissance de la nation. »

Le Prince a remis la croix de la Légion d'honneur à Mgr l'évêque d'Agen et à MM. Delcer, sous-préfet de Villeneuve, Merle de Massonneau, maire d'Aiguillon, Boijat, directeur des contributions indirectes, Darodes, premier adjoint, Trenty, juge de paix à Villeneuve, et Requier, premier avocat général.

Ces nominations ont eu lieu sur la proposition de M. le préfet.

Dans le 6e chasseurs, la croix d'officier a été donnée à M. d'Ambry, lieutenant-colonel, et celle de chevalier à MM. les capitaines Pascal et Roulph.

Quatre sous-officiers et chasseurs ont reçu la médaille militaire.

D'autres décorations ont été distribuées à la gendarmerie et au 17e de ligne.

Le Prince a accordé des grâces à cent sept condamnés politiques. Il était enchanté de la réception des Agenais, et disait au préfet : « Je signerai tout ce que vous voudrez. »

Le soir, un bal somptueux réunissait dans les salons de la préfecture toutes les jolies Agenaises et l'élite de la société. Le Prince était fatigué; il n'a pu y paraître qu'un instant. Il a été accueilli par les cris unanimes de : *Vive l'Empereur!* Il s'est retiré de bonne heure dans ses appartements.

Le mauvais temps ne lui a pas permis de se rendre au Gravier pour assister au feu d'artifice, qui, du reste, a complétement manqué.

Il n'en a pas été de même des illuminations en lanternes vénitiennes, qui étaient du meilleur effet et du meilleur goût. Le Gravier paraissait d'une immense étendue, et la foule a circulé dans les allées jusqu'à une heure avancée de la soirée, tandis que des danses joyeuses occupaient une moitié de la pelouse.

La ville entière était également illuminée, et plusieurs édifices, notamment la préfecture, avec un luxe très-remarqua-

ble. Partout de la foule, et une satisfaction universelle. L'inscription de l'arc de triomphe avait raison de ui dire : *Agen est à vous !*

A l'occasion de la pluie qui a dérangé le feu d'artifice, mais non l'enthousiasme, le célèbre poëte Jasmin disait à l'un des habitants de la ville :

« Ah ! monsieur, nous regrettons tous que le soleil ne brille pas là-haut, au ciel, comme il resplendit dans notre cœur ; car jamais Agen ne vit une plus belle fête. »

Pour donner une idée de l'enthousiasme et de la confiance des habitants des campagnes en Louis-Napoléon, il suffit d'emprunter à Jasmin son langage pittoresque, pour raconter sa conversation avec un des croyants de cette pérennité de Napoléon :

— L'Empereur revient, disait le paysan.

— Son neveu, son héritier, répondit le poëte.

— Vous dites cela pour nous tromper, repartit l'habitant des campagnes ; mais vous savez bien que c'est lui, lui qui revient toujours quand il faut. Il est venu en 89, une autre fois pour les grandes guerres, et maintenant pour détruire ceux qui voulaient partager les terres.

— Vous croyez donc qu'il est déjà venu souvent?

— Plus de cent fois peut-être ; mais Dieu veut que le dernier fasse oublier les autres.

VINGT-QUATRIÈME JOURNÉE.

TRAJET D'AGEN A BORDEAUX PAR LA GARONNE.

Bordeaux, le 7 octobre 1852 (minuit).

Ce matin, à Agen, dès la pointe du jour, une foule compacte se pressait sur les points que devait parcourir Louis-Napoléon. Les troupes étaient massées sur le cours du Gravier, et le Prince les a passées en revue à sept heures et

demie du matin. L'enthousiasme a été plus immense encore que la veille. La population et les militaires ont rivalisé d'énergie dans leurs acclamations; les chapeaux volaient en l'air, les sabres se levaient, et les dames agitaient leurs mouchoirs en criant : *Vive l'Empereur !*

Son Altesse Impériale s'est rendue à l'embarcadère, debout dans sa voiture, et répondant par de gracieux saluts aux incessantes acclamations.

Au moment du départ, le Prince, contemplant ce beau paysage qui se déroulait devant lui, les quais et les rives couverts de près de cent mille âmes et retentissant d'acclamations, s'est écrié à plusieurs reprises : « Que c'est beau ! que c'est beau ! » Le bonheur rayonnait sur son noble visage. « Voilà les ovations que j'aime, s'est-il écrié tout haut. Cela vaut mieux que les arcs de triomphe et que toutes les dépenses inutiles. Ces témoignages d'affection sont mille fois plus précieux pour moi que les fêtes les plus splendides. »

Pendant que le Prince parlait ainsi, un vieillard cherchait à fendre la foule pour s'approcher de lui.

— Mon Prince, criait-il, mon Prince, ne m'oubliez pas : je suis Lalanne, un ancien sergent de la garde impériale.

— Que réclamez-vous ?

— La grâce de mon fils.

Louis-Napoléon a demandé à voix basse quelques renseignements à M. le préfet, qui s'est approché de M. Lalanne et lui a dit : « Votre fils a sa grâce. » Rien ne saurait peindre l'émotion du vieux soldat qui a levé les mains au ciel, en criant de toutes ses forces : *Vive l'Empereur à perpétuité !*

A huit heures précises, le prince est monté sur le bateau l'*Étoile de la France*, et s'est éloigné du rivage au milieu des cris et des adieux enthousiastes de la population.

Le temps était d'une admirable sérénité.

Le Prince, debout à l'arrière du bateau et son chapeau à la main, saluait avec effusion ; sa figure rayonnait de bonheur, et on l'avait perdu de vue, que les acclamations résonnaient encore. Le Pont-Canal était couvert de monde, et l'on voyait,

de l'embarcadère, les mouchoirs et les chapeaux s'agiter au passage du bateau à vapeur.

Le bateau l'*Étoile de la France*, sur lequel le Prince s'est embarqué, portait précédemment le nom de l'*Éclair* n° 6. Il appartient à la Compagnie centrale. Lorsque l'administration de celle-ci fut prévenue que S. A. I. devait descendre d'Agen à Bordeaux par un de ses bateaux, M. A. Lubbert, directeur gérant de la Compagnie, choisit, dans son matériel, celui qui lui paraissait réunir les meilleures conditions de navigation, et s'occupa activement de l'installer avec autant de somptuosité que d'élégance, afin de le rendre digne, autant que possible, de l'hôte illustre qu'il devait transporter.

M. A. Lubbert donna à ce bateau le nom de l'*Étoile de la France*, et en confia le commandement à M. J. Laudumiey, capitaine au long cours, chevalier de la Légion d'honneur, et chef du service de la Compagnie centrale.

Toutes les mesures de sûreté furent prises à bord de ce magnifique bateau pour rendre les accidents impossibles.

M. Souriaux, conducteur des ponts et chaussées, inspecteur spécial des bateaux à vapeur, fut chargé, par M. le préfet de la Gironde, de surveiller, pendant tout le voyage, le fonctionnement des machines et de la chaudière.

Les salons de ce beau bateau avaient été décorés avec un goût exquis. De somptueux tapis recouvraient le parquet.

Les sofas étaient garnis en velours cramoisi, et de larges crépines d'or, qui les entouraient partout, complétaient la richesse de cet ameublement.

Les salons de l'arrière du bateau, spécialement réservés à S. A. I., étaient ornés des bustes de l'Empereur et du Prince; et celui de l'avant, où était dressée la table du banquet, possédait un magnifique portrait de S. A. I.

Sur le pont était construit, à l'arrière, un salon de onze mètres de long. Magnifiques tapis, entourages de velours cramoisi, garnis en crépines d'or; rideaux de brocart, doublés de satin blanc; fauteuils dorés, etc., etc.

A l'avant du bateau, un aigle colossal, en bois sculpté e

doré, exécuté par l'habile M. Bousquet, sculpteur de la marine à Bordeaux, étendait majestueusement ses ailes, et semblait prêt à prendre son essor.

Chaque montant de tentes, au nombre de quarante, était surmonté de petits mâts dorés portant des oriflammes en soie, aux armes des villes principales des deux départements que le Prince devait traverser ; et, au pied de ces mêmes montants, on avait placé des écussons portant le chiffre du Prince.

Un faisceau de pavillons tricolores dérobait à la vue la partie de la chaudière qui se trouve sur le pont.

Enfin, deux magnifiques pavillons tricolores, en gros de Naples, à larges crépines d'or, et portant dans leur milieu le chiffre L. N. en or, hissés à l'arrière et à l'avant du bateau, complétaient toutes les décorations de l'*Étoile de la France*.

En montant sur l'*Étoile de la France*, le Prince a été reçu et complimenté par M. A. Lubbert, directeur de l'administration, et par M. le marquis d'Audiffret, l'un des principaux actionnaires de la Compagnie, assistés du capitaine Laudumiey, au milieu des acclamations de la population qui garnissait la rive.

A bord de l'*Étoile de la France* se trouvaient, outre les trois ministres et les officiers du Prince ; le général de Bourjolly, commandant la division militaire à Bordeaux ; le général commandant le département de Lot-et-Garonne ; le général de division Tartas ; M. Denjoy, conseiller d'État, ancien député de la Gironde ; le préfet de Lot-et-Garonne, M. Ducos, frère du ministre ; les représentants de ce département : MM. de Richemont et Noubel; M. Eschassériaux, représentant de la Charente-Inférieure; l'ingénieur en chef du département, et l'inspecteur général du ministère de la police, M. le baron Froissard.

Le bateau glisse sur la Garonne; et les rivages du fleuve, couverts de spectateurs, retentissent partout d'acclamations. Devant chaque village, c'est une incroyable affluence. Pas un jetin, pas un arbre qui ne soit occupé. Partout des arcs de triomphe; partout le bruit des cloches et du canon.

Saint-Hilaire salue le Prince au passage.

A Port-Sainte-Marie, s'élève un arc de triomphe; une couronne impériale dessinée en fleurs y est suspendue. Ces mots y sont inscrits :

Quel bonheur pour la France que le 2 décembre!

Et au-dessous : *Que Dieu protége votre voyage!*

A Thouars, à Aiguillon, la rivière est couverte de bateaux pavoisés. Le pont est orné de feuillage et couvert de spectateurs. Les feux de joie brûlent sur le rivage.

Tonneins avec ses maisons bâties sur des rochers, et disposées comme les gradins d'un cirque antique, présente un aspect séduisant. Les toits, les quais, le pont, les bateaux pavoisés, rangés le long du port, sont chargés de spectateurs. Les drapeaux flottent au haut des arbres. Une colonne improvisée s'élève dans la ville. On lui a donné les formes de la colonne Vendôme. Un arc de triomphe porte ces mots : *Vive le sauveur de la France!* La foule pousse des acclamations et des cris de joie. Quand l'*Étoile de la France* passe sous le pont, orné de feuillage et de guirlandes, une pluie de fleurs tombe sur le bateau.

Au Mas-d'Agenais, des jeunes filles, vêtues de blanc, jettent des fleurs. Un arc de triomphe s'élève sur le pont avec cette inscription : *Vive l'Empereur, le libérateur de la France!*

A Caumont, toute la rive gauche du fleuve était couverte de grands feux de joie.

A Marmande, à Couture, c'étaient encore les mêmes hommages, les mêmes transports. Au moment où l'*Étoile* traversait le pont de Couture, une énorme couronne en fleurs est descendue sur le bateau. L'*Étoile* a ralenti sa marche pour donner au Prince le temps de saluer la population.

Pendant le trajet, M. Lubbert offrait au Prince, qui l'acceptait, un déjeuner très-confortable.

A midi et demi, l'*Étoile de la France* s'amarre devant la Réole, première ville de la Gironde. L'artillerie annonce l'arrivée du Prince, les tambours battent aux champs. Une

foule immense se précipite vers le port, les jeunes filles font pleuvoir des fleurs du haut du pont suspendu.

M. le comte de Saint-Cir-de-Montlaur, sous-préfet de la Réole, est à la tête des autorités municipales et judiciaires, venues de tous les points de l'arrondissement. Toute la population de la ville et des campagnes est sur pied et fait entendre le cri de : *Vive l'Empereur !*

On n'a pas oublié la patriotique et courageuse attitude de ces populations lors des événements de décembre 1851, ni le courage et le dévouement de l'intelligent sous-préfet de cet arrondissement, qui lutta avec tant d'ardeur et de succès contre les apôtres de la démagogie, qui occupaient plusieurs localités.

S. A. I. est reçue sur un débarcadère élégant par M. Hausmann, préfet de la Gironde, entouré du sous-préfet, du conseil général, de l'autorité municipale, des députés du département, et d'un nombreux cortége des membres des tribunaux et de juges de paix.

M. le ministre de la guerre présente au Prince les membres du conseil général de la Gironde, dont il est président, et M. le marquis de la Grange, vice-président du conseil lui adresse l'allocution suivante :

« MONSEIGNEUR,

« Réuni, comme toujours, au premier magistrat du département, le conseil général de la Gironde a devancé les populations dont il est l'organe : il vous apporte jusqu'à ses limites leurs hommages respectueux et l'expression de leur profonde gratitude.

« Il salue en vous le sauveur et le bienfaiteur de la France.

« Vous avez renversé l'anarchie, protégé la religion et restauré l'autorité ; mais vous avez remporté une victoire plus douce encore que celle d'avoir terrassé les mauvaises passions : vous avez fait renaître tous les bons instincts chez les masses égarées ; à chaque pas de votre marche triomphale, les cris de joie et d'amour, qu'un élan spontané fait jaillir de toutes les poitrines, attestent les heureux changements qui se sont opérés en elles.

« La Providence qui veille sur vous ne fait rien à demi ; le crime ne s'est montré que pour prouver son impuissance et faire éclater plus vivement encore les manifestations populaires. Nous savons

que la couronne des Césars a moins de prix à vos yeux que cette auréole de reconnaissance et d'affection qui vous environne ; mais le pays tout entier vous acclame sous un nouveau titre ; il croit que le Prince qui l'a préservé de tant de catastrophes ne pourra consolider efficacement son œuvre que comme le successeur de Napoléon; il pense que le seul moyen d'effacer jusqu'aux dernières traces de ces temps d'erreur et de calamité, c'est de substituer l'Empire à la République. Vous qui connaissez si bien le rang que la France doit occuper dans le monde, permettez au peuple de vous désigner celui que vous devez occuper en France. *Vive Louis-Napoléon! Vive l'Empereur!* »

M. le préfet de Lot-et-Garonne et le général qui commande ce département ont pris congé du Prince. Alors, de jeunes filles se sont approchées et lui ont offert un bouquet. Le Prince a gracieusement remercié ces enfants, puis il a reçu les vieux soldats de l'Empire.

La députation de la Gironde prend place à bord de l'*Étoile de la France,* qui s'éloigne à toute vitesse au bruit des *vivat* de la foule.

Les populations du Floudès, Barie, Caudrot, Castels et Sainte-Marie étaient accourues en masse sur les bords du fleuve pour saluer et acclamer l'Élu du peuple.

A deux heures, le bateau arrivait devant la ville de Langon, où de nombreux arcs de triomphe avaient aussi été dressés et où une population nombreuse s'était donné rendez-vous pour saluer le Prince de ses acclamations et de ses vœux.

Mêmes acclamations et même enthousiasme à la Garonnelle, Preignac, Barsac, Cadillac, Podensac, Langoiran et dans tous les petits ports devant lesquels l'*Étoile de la France* passe avec la rapidité du nom qu'elle portait autrefois (l'*Éclair*).

Enfin, à quatre heures et demie, Bordeaux commence à paraître. S. A. I., qui, pendant tout le parcours, était montée de temps en temps sur les tambours pour admirer les belles rives de la Garonne, y monte encore une dernière fois pour contempler le beau spectacle qui se déroulait à ses yeux.

A mesure que le contour de la rivière permettait d'apercevoir le panorama de la ville, le Prince ne pouvait s'empêcher

de témoigner hautement l'étonnement qu'il éprouvait à l'aspect imposant et majestueux qui s'offrait à ses regards.

La magnifique rade de Bordeaux aux mille mâts pavoisés des couleurs de toutes les nations maritimes; l'artillerie qui grondait, les cloches de la ville qui étaient en branle, et tous les drapeaux flottant aux fenêtres des habitants, comme aux flèches des édifices publics, présentaient dans leur ensemble un spectacle des plus grandioses comme des plus inaccoutumés.

ENTRÉE A BORDEAUX.

Le voyage du Prince touche à sa fin. Dans quelques jours S. A. I. rentrera à Paris, où l'attend une solennelle réception : chaque pas qu'il a fait dans ces beaux pays qu'il vient de traverser a éveillé les mêmes échos. Il semblait que les populations l'attendissent pour faire éclater les sentiments dont elles sont animées, et qui se sont répandus dans de si chaudes manifestations. Depuis Bourges jusqu'à Bordeaux, quelles populations diverses nous avons traversées ! quelles différences de mœurs, d'habitudes, de travaux, d'industries ! La décoration de la scène a changé bien des fois; mais toujours nous avons trouvé le même élan, le même enthousiasme, grandissant et prenant plus de vigueur à mesure que le Prince s'avance, et que l'impression produite se propage.

Aujourd'hui c'est le tour de Bordeaux. Vous connaissez cette grande et belle ville. Les fêtes qu'elle a préparées auront un caractère à part et qui répond à la magnificence de ses monuments. A Lyon, à Grenoble, à Marseille, à Toulon, à Toulouse, nous avions vu des fêtes bien diverses et dont l'éclat original ne semblait pas pouvoir être dépassé. Il se prépare ici des merveilles d'une autre nature. Tout annonce la fête la plus éclatante et la plus animée, la réception la plus brillante et la plus cordiale.

Déjà, depuis deux jours, Bordeaux se remplit d'étrangers. Les routes, les chemins de fer, les bateaux à vapeur, ne suffisent pas à transporter tous ceux qui veulent assister à cette solennité.

On a beau s'y prendre à l'avance, tout le monde n'arrivera pas, et ceux qui arrivent ont de longues et dramatiques impressions de voyage à raconter. C'est le chemin de fer d'Angoulême à Bordeaux qui est le théâtre des épisodes les plus émouvants. Il vient d'être livré à la circulation. Ses stations inachevées sont encore occupées par les maçons. Avant l'arrivée, une foule frémissante se presse derrière des barrières qui ne peuvent la contenir. A peine la locomotive est-elle arrêtée, que les barrières tombent et que la multitude se précipite comme un torrent vers le convoi. Mais elle vient s'y briser impuissante. Tous les wagons sont déjà pleins, et quelques-uns des plus ingambes trouvent à peine à se placer. Le reste erre avec inquiétude le long des voitures, implorant de la complaisance des voyageurs déjà installés qu'on lui donne une impossible hospitalité.

C'est un piquant spectacle pour celui qui a conquis sa place par d'héroïques efforts. Il éprouve quelque chose de la volupté secrète décrite par Lucrèce :

Suave. . . . .
E terra. . . . . alterius spectare laborem!

Il y a, dans cette foule qui court, qui lève les bras au ciel, qui supplie, qui s'irrite, qui tempête, des gens de tous les rangs, de toutes les conditions, de tous les costumes, des bourgeois, des artisans, des soldats, des prêtres, des religieuses, des enfants; mais ni l'âge, ni le sexe, ni la dignité ne peuvent fléchir les wagons implacables. Enfin, les employés s'attendrissent; on ajoute au convoi, s'il s'en trouve, quelques wagons de bagages; on y met des chaises et des bancs, et la voiture improvisée est bientôt envahie, sans que le nombre des réclamants paraisse diminuer.

D'abord, pour réparer le temps perdu, la machine s'était lancée avec une redoutable impétuosité. Dans cette marche effrénée, les voitures subissaient des oscillations qui faisaient craindre un déraillement aux voyageurs les plus intrépides. Mais bientôt, soit que le convoi fût trop lourd, soit que, le

chemin n'ayant qu'une voie, on ait craint de rencontrer le traint qui devait partir de Bordeaux à quatre heures, on s'est arrêté et, pendant longtemps, il a fallu attendre. Plusieurs parlaient de continuer leur route à pied. On est arrivé pourtant; mais, quand il a fallu prendre les bagages, ç'a été une nouvelle scène de confusion : les salles étaient trop petites.

Si les routes sont encombrées, la ville ne l'est pas moins. Bordeaux est d'ordinaire trop grand pour sa population, ses nombreux hôtels sont vastes et disposés pour recevoir un grand nombre de voyageurs; mais aujourd'hui ils sont remplis, et le trop-plein des arrivants déborde dans les maisons particulières. Le moindre logement est hors de prix. Heureux encore ceux qui n'ont pas la perspective de loger à la belle étoile! c'est inimaginable ce qu'il faut dépenser d'intrigues pour obtenir un lit, au prix de 15 à 20 francs par jour. Les hôteliers font sonner haut leur importance; à les entendre, les provisions vont manquer, et, en attendant, ils rançonnent largement les voyageurs. Aussi, que de plaintes et de réclamations! mais ces petits inconvénients s'oublient vite. On prend son parti, et on se résigne dans l'attente des émotions que promettent les trois journées auxquelles on est venu assister.

A voir la magnificence des préparatifs, l'activité du mouvement, le rayonnement des physionomies, on pressent que cette attente ne sera pas trompée. La ville prend d'heure en heure un aspect nouveau.

A quatre heures et demie, les canons placés sur les hauteurs de la Bastide annoncent que le pavillon du Prince est en vue, les canons de la *Reine Hortense* leur répondent, toutes les cloches de la ville sont mises à la volée, des cris enthousiastes se mêlent à ces voix sonores des cloches et de l'artillerie. Toute cette foule, tous ces groupes, toutes ces députations de communes, qui, depuis plusieurs heures, attendaient avec impatience, s'ébranlent à la fois. Les bras se lèvent, les bannières s'agitent, les gestes semblent vouloir donner plus de signification à ce cri de : *Vive l'Empereur!* le seul qu'ait

adopté le peuple, et que j'entends encore dans les rues au moment où je vous écris. Il y a eu, dès ce premier moment, dans ces masses qui, en attendant le Prince, semblaient encore chercher une formule à leur sentiment, un tressaillement indicible, qui s'est communiqué partout, et qui durera pendant le séjour tout entier du chef de l'État.

Encore quelques minutes, et l'*Étoile de la France* passe sous le pont de Bordeaux, dont les médaillons de pierre portent le chiffre de Louis-Napoléon.

Ce pont est une construction géante, qui, elle aussi, a une origine impériale. On sait que quand, en 1808, l'empereur Napoléon vint passer quelques jours à Bordeaux, il fut obligé de traverser la Garonne sur une barque, et s'étonna que cette grande cité, si riche et si puissante par son commerce, n'eût pas d'autres moyens de communication entre les deux rives de son fleuve. Quelque temps après, il donnait des ordres ; et une œuvre qui, pendant longtemps, avait été jugée impossible, commençait à s'accomplir : le pont s'élevait, et la France entière s'est occupée de ce monument, dont la hardiesse et la beauté ébranlaient l'imagination. Aujourd'hui encore, après les merveilles accomplies par des ingénieurs modernes dans les constructions des chemins de fer, le pont de Bordeaux reste digne de l'admiration comme autrefois.

Du milieu de la Garonne, Bordeaux présente le plus prodigieux des spectacles. Le fleuve décrit devant la ville un vaste arc de cercle, le long duquel s'élèvent, des douze portes au moulin de Baccalan, sur une longueur de près de deux lieues, ces quais somptueux qui n'ont pas d'égaux dans le monde. L'œil embrasse à la fois toute cette étendue et reste ébloui de la magnificence de ces monuments qui se dressent de distance en distance, et que relient les constructions particulières d'une rare élégance.

C'est vers le milieu de cet immense croissant formé par la ville que s'ouvre la place des Quinconces ; cette place, une des plus grandes qu'il y ait en France, s'étend sur l'emplacement qu'occupait autrefois le fameux *Château-Trompette*, for-

tification immense, agrandie par Vauban, et dont la démolition n'a été terminée qu'il y a une vingtaine d'années.

C'est en face des Quinconces, au grand escalier du quai vertical qu'est venu descendre le Prince. On y avait dressé un vaste *velarium*, long de vingt mètres sur quinze de large, et supporté par quatre grands mâts, ornés d'oriflammes et d'écussons à l'aigle tenant une couronne avec le chiffre du Prince ; les franges et le plafond de la tente sont en velours bleu rehaussé d'étoiles d'or. Sous le *velarium* est disposée une estrade recouverte d'un magnifique tapis fait exprès pour la solennité.

Du pont au débarcadère, des bâtiments de la rade, pavoisés, portant chacun le pavillon de leur nation, leurs équipages à bord, sont rangés sur six lignes, trois de chaque côté du fleuve, de manière à laisser au milieu un passage de cinquante mètres, complétement libre.

Le long des quais, sur la place des Quinconces, dans les rues adjacentes, se presse une innombrable population. Sur la portion du quai qui se rapproche du débarcadère sont placées des députations de plus de trois mille communes du département et des départements voisins. Rien de saisissant comme l'aspect de cette foule qui attend sous un ciel splendide dont la pureté favorise la fête.

Enfin, le vapeur aborde le pont construit exprès pour cette solennité. Un cri immense de : *Vive l'Empereur!* sorti à la fois de toutes ces poitrines, parti du rivage et du fleuve, vient couvrir le bruit des cloches et du canon.

Au moment où le Prince vient se placer sous le *velarium* qui lui avait été préparé, les acclamations redoublent. Nous ne pouvons donner l'idée du frémissement électrique qui parcourt ces masses compactes et semble leur imprimer une ardeur inconnue. Il faut être là, sous les rayons de ce soleil et dans les feux de cet enthousiasme, pour sentir, comme nous, tout ce qu'il y a de passion sincère, d'admiration et de sentiment de reconnaissance dans ces manifestations.

MM. Drouyn de Lhuys et Magne, ministre des affaires étrangères et des travaux publics, arrivés de la veille, et M. Alphan,

ingénieur des ponts et chaussées, directeur des fêtes qui commencent aujourd'hui, étaient sur le ponton pour recevoir le Prince.

Dans le débarcadère, se trouvaient la cour d'appel en robe rouge, les sous-préfets du département, les tribunaux civils et de commerce de Bordeaux, les tribunaux des arrondissements, le conseil de l'ordre des avocats, en robe, et les autorités administratives et militaires.

Nous remarquons également plusieurs sénateurs : MM. les généraux Baraguay-d'Hilliers, vice-président du Sénat; de Bar; le baron de Crouseilhes, ancien ministre ; Gauthier, régent de la Banque de France; plusieurs députés des départements voisins : MM. Taillefer et Dusolier (de la Dordogne), le baron de Jouvenel et Favart (de la Corrèze), de Parieu père (du Cantal), Etcheverry et O'Quin (des Basses-Pyrénées), Corta (des Landes), Ed. Duclos (d'Ille-et-Vilaine), Janvier de Lamothe (Lot-et-Garonne); plusieurs conseillers d'État, MM. Edmond Maigne, Dariste, Lacaze; des députations de plusieurs conseils généraux : celle de la Dordogne, composée de MM. Taillefer, vice-président; Chouri, Gibiat, Jules Roux, le comte Boudet, Mazerat, Léonardon : celle de la Corrèze, composée de MM. Favart, président; de Jouvenel, Victor de Seillac, Chamard, Lebraly : celle des Basses-Pyrénées, composée de MM. de Crouseilhes, président; Dariste, vice-président; Planté, secrétaire; Etcheverry et O'Quin; Dufau, ancien député, maire de Pau; Daguenet, ancien député, ancien premier président de la cour d'appel d'Orléans; H. Etcheverry, ancien représentant; Manescau, ancien représentant; Chesnelong, Dufourcq, le général Janin, Lahirigoyen, Lamolère, Pargade et Vignancour : celle du Cantal, composée de MM. de Parieu père et autres.

A ces députations s'étaient jointes plusieurs notabilités de la Dordogne, des Landes et des Basses-Pyrénées : MM. l'abbé Laporte, doyen du chapitre de Bayonne; l'abbé Laporte, curé-doyen de Morlaas ; Layrisse, maire d'Oloron; Bordenave-d'Abère et A. Lestapis, membres du conseil municipal de

Pau; Boulin, maire d'Arzacq; vicomte de Nays, maire d'Escout; Laffore, juge suppléant à Oloron; le commandant Laborde, Pélat et Lacoste, capitaines en retraite. Plusieurs notables habitants de Pau : MM. Penin, Bonet de Chaboulon, etc., s'étaient joints à la députation des Basses-Pyrénées.

M. le général Aupick, ambassadeur de France à Madrid, était arrivé de la veille pour présenter ses hommages au Prince. Il était parmi les autorités au débarcadère, ainsi que le général Mazarredo, gouverneur des provinces Basques, accompagné de six officiers supérieurs de l'armée d'Espagne, envoyés par la reine Isabelle II pour complimenter Son Altesse Impériale. On y remarquait aussi l'amiral anglais Archibald Mac-Layne, suivi d'officiers et d'ingénieurs de la marine royale anglaise.

Une légion de cent soixante anciens officiers de l'Empire, conduite par le général Favreau, et dans laquelle on compte six colonels ou lieutenants-colonels, MM. Coudroy, de Tocqueville, Persil, Lecacheux, de Comitis, du Vignoux et de Fresquet; quatorze chefs de bataillon ou d'escadron, quarante-huit capitaines, vingt-sept lieutenants, cinquante sous-lieutenants, était avec les autorités au débarcadère. M. le général d'Armagnac, âgé de quatre-vingt-sept ans, l'un des plus glorieux vétérans de notre armée, s'était fait porter pour assister à l'arrivée.

Le Prince prend place sur l'estrade construite dans l'embarcadère. M. Gauthier, maire, en tête du conseil municipal, s'avance et lui adresse l'allocution suivante :

« PRINCE,

« Au moment où vous touchez ce sol si hospitalier, permettez, Monseigneur, que le maire de Bordeaux interprète les acclamations qui vont vous accompagner jusqu'au palais municipal, où nous serons si heureux de vous voir séjourner.

« Vous avez sauvé la France au 2 décembre.

« Comme Français, ce concours immense vous témoigne déjà sa reconnaissance et son dévouement.

« En gouvernant avec cette hauteur de vue qui prépare pour la France entière une ère de prospérité et de progrès, vous avez dai-

gné jeter sur nos contrées, si longtemps oubliées, un regard de paternelle justice.

« Et, comme Bordelais, ce peuple ému vous exprime à la fois ses sentiments et ses vœux.

« Car, Monseigneur, ce bonheur dont jouit la France, ces espérances que vos bienfaisants décrets nous permettent de concevoir, manqueraient d'avenir si des conditions de stabilité n'étaient pas données à votre gouvernement.

« Et, avec les conseils d'arrondissement, les conseils généraux et toutes les populations qui, depuis près d'un mois, se pressent autour de vous, nous exprimons le vœu que l'EMPIRE SOIT RECONSTITUÉ.

« Ne dédaignez pas, Monseigneur, cet instinct monarchique qui se manifeste dans toutes les classes de la société ; c'est seulement sous l'égide tutélaire d'un pouvoir ferme et durable que le génie civilisateur de la France peut grandir et se développer. »

Le Prince a répondu avec cet à-propos et ce discernement des grands intérêts du pays qu'il apporte dans toutes les occasions. Les cris de : *Vive l'Empereur!* retentissent dans cette masse de députations qui se pressent, et dans toute la foule qui se porte sur ces belles promenades.

Après sa réponse, Louis-Napoléon descend de l'estrade, monte son superbe *Philipps*, équipé à l'ordonnance de général de division. M. le ministre de la guerre ; M. le général le Pays de Bourjolly, commandant les 12e, 13e et 14e divisions militaires, étaient à ses côtés. Les généraux Roguet, de Goyon, de Montebello, le général Tartas, le commandant Lepic, les capitaines de Cambriels, de Menneval, Merle et Petit, et l'état-major de la division suivaient à cheval.

Les ministres, MM. Magne, Ducos, Drouyn de Lhuys et Fortoul, ont pris place dans une calèche découverte de la ville. montée à la Daumont par deux jockeys à la livrée du Prince et ses initiales aux panneaux, entremêlées avec les armes de Bordeaux.

Le préfet, l'inspecteur général du ministère de la police, les généraux de Bar, Baraguay-d'Hilliers, le baron de Crouseilhes, sénateurs, et les officiers de la maison civile du Prince étaient dans d'autres voitures du côté des deux phares.

Escorté d'un escadron de garde d'honneur à cheval, composée de l'ancienne garde nationale à cheval, parfaitement équipée, le Prince a pris position, avec son état-major, au centre de l'hémicycle des Quinconces pour le défilé des autorités et des communes.

DÉFILÉ DES COMMUNES.

La place présentait un coup d'œil ravissant. Deux tribunes circulaires, garnies de dames étincelantes de toilettes et de parures, entouraient le prince. Cette belle promenade a reçu une magnifique décoration. Entre les deux colonnes qui en ornent l'entrée, est suspendu un aigle doré de dimensions colossales, portant dans ses serres la devise : *Vox populi, vox Dei*.

Des deux côtés de l'esplanade, sur les trottoirs du cours du Trente-Juillet, du cours de l'Intendance, ainsi que sur le pourtour de la place Dauphine, sont disposés des mâts pavoisés d'oriflammes, ornés d'écussons à l'aigle, unis entre eux par des guirlandes de feuillage et des chaînes en fils de fer, auxquels sont suspendus alternativement des N de grande dimension, surmontés de la couronne, et des lustres en lanternes vénitiennes destinés à l'illumination de ce soir. Cette décoration, d'un effet féerique, est répétée sur la place de la Comédie, sur le cours de Tourny, dans le Chapeau-Rouge, dans la rue des Fossés-de-l'Intendance, et sur tout le chemin que doit parcourir le Prince.

Les anciens militaires, accourus pour voir passer le chef de l'État, sont groupés sur l'esplanade. Plusieurs sont revêtus de ces glorieux uniformes qu'ils ont promenés de victoire en victoire, du Tage à Tanaïs, et de la Manche au golfe d'Otrante. L'émotion est universelle à la vue de ces vieux débris des luttes héroïques de l'Empire. Ces acteurs immortels d'une Iliade qu'Homère n'eût pas inventée, couverts de nobles cicatrices, ont retrouvé aujourd'hui toute l'ardeur de la jeunesse. A les voir alertes et le visage rayonnant, on croirait qu'ils vont passer la revue du héros qui les menait à la victoire.

Le défilé, qui a duré plus d'une heure, s'est effectué dans l'ordre suivant, au milieu des cris de : *Vive l'Empereur!*

En tête, la musique et un détachement du 13ᵉ chasseurs, le corps des fonctionnaires administratifs, les sapeurs-pompiers de la ville; les cinq députés de la Gironde, MM. Montané, Schyler, le baron Travot, le colonel Thirion et David; le marquis de Lagrange, sénateur et vice-président du conseil général, avec tous ses membres; le conseil de l'arrondissement de Bordeaux, les députations des communes de l'arrondissement de Bordeaux. Chaque députation est précédée de sa bannière, escortée à droite et à gauche du maire et de l'adjoint, ceints de leur écharpe. Devant chaque canton, marche le juge de paix, avec la ceinture distinctive de ses fonctions. Puis arrivent les députations des arrondissements de Bazas, Blaye, la Réole, Lesparre et Libourne, précédées de leurs sous-préfets, de leur conseil d'arrondissement et de la députation municipale de chaque chef-lieu. A la suite sont les députations des anciens officiers, au nombre de cent soixante, en tête desquels marche le général Favreau, restes héroïques de la grande armée. Le maire de Bordeaux, ses adjoints et le conseil municipal, suivis d'un détachement de sapeurs-pompiers, ferment la marche.

Mais ce que le programme n'avait pu régler, et ce qui formait la partie la plus pittoresque de ce spectacle, c'est l'attitude de la foule accourue pour y assister. Quelque vaste que soit la place des Quinconces et le périmètre qui entoure l'espace où se trouve le Prince, cela ne suffit pas à l'empressement du public. Tous les points d'où l'on peut voir quelque chose sont encombrés de spectateurs. Les fenêtres, les balcons, les terrasses des maisons, fournissent des places à la foule élégante et privilégiée. Les arbres de la promenade sont garnis de gamins qui, affrontant les menaces de la police, ont pris une position périlleuse sur les branches les plus élevées; d'autres, non moins hardis, couronnent les toits et les cheminées des maisons. Les matelots, juchés sur les hunes, sur les vergues, dans les cordages des navires, ont trouvé au milieu

de la rade des places parfaites que personne n'ira leur disputer. Leur présence tout le long de ces mâts pavoisés, de ces flammes qui flottent au vent, leurs attitudes hardies sur ces cordages qui tremblent. donnent à l'aspect déjà si animé de cette partie de la décoration quelque chose d'actif et de mouvementé qui le relève encore.

Il n'est pas jusqu'aux cabestans de fer placés le long du quai qui n'aient été envahis, et auxquels les curieux sont suspendus comme des grappes humaines. Enfin, des habitants des Landes, couverts de peaux de mouton et montés sur leurs échasses, dominent, avec leur costume bizarre, la foule qui les regarde avec curiosité, et, de leur mobile élévation, vont, sur tous les points que parcourt le Prince, contempler un spectacle bien nouveau pour eux. Puis, pendant le défilé, alors que chaque députation pousse à son tour, en passant devant le Prince, le cri de : *Vive l'Empereur!* un écho formidable lui répond, du fond de la place, du sommet des arbres, du haut des mâts, des fenêtres, des terrasses, des toits, et remplit l'air de prodigieuses acclamations.

Autour de cette manifestation, dans les allées des Quinconces, bourdonne la foule nombreuse de ceux qui, moins heureux ou moins hardis, n'ont pas trouvé de place d'où ils puissent voir, et qui ne peuvent que deviner ce qui se passe. Foule diverse et mêlée, citadins, campagnards, ouvriers en blouse, matelots aux figures brunies et aux chapeaux de cuir, grisettes au foulard coquettement noué sur le chignon, qui se vengent en criant plus fort que les autres de n'avoir de cette partie du programme que le plaisir d'entendre, de deviner et de faire leur partie presque ignorée dans le chœur général.

RÉCEPTION A LA CATHÉDRALE.

Après le défilé, le Prince, précédé d'un peloton de gardes d'honneur à cheval, suivi de ses aides de camp, de l'état-major de la division, des ministres et des officiers de sa maison civile, en voiture, et d'un second peloton de la garde d'honneur, se rend à l'église primatiale de Saint-André, en suivant le

cours du Trente-Juillet, la place du Grand-Théâtre, les Fossés-de-l'Intendance, la place et la rue Dauphine, le cours d'Albret, la place d'Armes, la rue des Mineurs et la place Rohan. Sur tout son passage, l'affluence est immense. La foule, qui abandonne la place des Quinconces, se précipite en courant vers les points où elle espère encore entrevoir ses traits. Partout, à mesure qu'il avance, éclatent les mêmes transports. Des rues et des fenêtres part unanimement le cri de : *Vive l'Empereur!* Les hommes lèvent leurs chapeaux en l'air, les dames agitent leurs mouchoirs, et les couronnes de fleurs et de lauriers pleuvent sur son passage.

Les 16e, 17e et 75e régiments de ligne étaient rangés en bataille sur les places du Palais-de-Justice et de Rohan. Le 13e chasseurs à cheval occupait la place de l'Hôtel-de-Ville. Les troupes n'ont cessé de faire entendre le cri de : *Vive l'Empereur!* sur le parcours.

Ce n'est qu'à sept heures que le cortége a pu arriver à la cathédrale, où monseigneur le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux ; monseigneur Dupuch, ancien évêque d'Alger ; les vicaires généraux, le chapitre et le clergé, étaient réunis dès cinq heures. La cour d'appel, en robe rouge, toute la magistrature de Bordeaux, les sénateurs, les députés, les autorités civiles et militaires, arrivés successivement, ont occupé la nef.

Le Prince a été reçu en avant de la petite porte de la métropole, qui a plutôt l'apparence d'une entrée de maison bourgeoise que d'une basilique, par Son Éminence le cardinal, qui, après l'avoir encensé et lui avoir donné l'eau bénite, l'a invité à entrer sous un riche dais. Puis, le prélat lui a adressé l'allocution suivante :

« MONSEIGNEUR,

« Cette marche fatigante, non de quelques jours, mais de plusieurs semaines, à travers nos provinces méridionales, atteste votre sollicitude pour la prospérité du pays.

« Notre population reconnaissante sait apprécier ce noble dévouement : aussi vient-elle, dans les transports d'un enthousiasme

vrai, parce qu'il est chrétien, se presser autour de Votre Altesse Impériale dans cette vaste basilique où nous sommes heureux de vous voir associé à nos prières, et donner, comme en tant d'autres circonstances, des preuves non équivoques des sentiments de foi qui vous animent.

« L'immense erreur du siècle qui nous a précédés fut de croire qu'après avoir altéré les conditions de l'existence politique du pays on pouvait, sans danger pour la paix du monde, saper les principes religieux dans lesquels les générations avaient jusqu'alors puisé la vie de l'esprit et du cœur.

« Soyez béni, Monseigneur, d'avoir pensé autrement en rendant à la religion les libertés qui constituent sa force et son unique puissance ; en permettant surtout le concours réel et persévérant de l'État à une plus fidèle observation du dimanche, vous avez fait appel à tous les sentiments généreux, vous avez résolu le problème de l'avenir.

« Le prestige d'un grand nom n'aurait pas suffi pour faire recouvrer à la France son bonheur et sa gloire : il fallait encore l'énergie d'un noble cœur, les lumières d'un esprit droit ; ces deux choses, Dieu vous les a données, la Providence n'a donc pas épuisé sa miséricorde à notre égard ; elle vient de nous en fournir une preuve éclatante, en déjouant la plus odieuse des tentatives. Il est juste, Prince, que nous allions au pied des autels l'en remercier avec vous et pour nous. »

Les paroles de Son Éminence ont été suivies d'acclamations et des cris de : *Vive l'Empereur !*

Le Prince a répondu :

« Je reçois, en effet, pendant mon voyage, les bénédictions « de l'Église et les acclamations du peuple. Je ne m'en enor- « gueillis pas. Je sens que ce sont là les effets évidents de « l'action de la Providence. Et je ne m'en sens touché que « pour m'affermir dans mon attachement à la religion, dans « l'amour de mon pays et dans mon dévouement sans bornes « à ses véritables intérêts. »

Les cris de : *Vive l'Empereur !* ont succédé à ces paroles, prononcées d'une voix ferme et digne. Puis le Prince a été conduit processionnellement au chœur sous un riche dais, porté par quatre sous-officiers d'infanterie, aux sons mélodieux de l'orgue, et aux acclamations de l'assistance d'élite

admise dans la nef. Après le *Domine, salvum fac Ludovicum Napoleonem*, chanté en musique, Mgr l'archevêque a donné la bénédiction du saint Sacrement ; le Prince a été reconduit par Son Éminence et le chapitre, jusqu'à la sortie de l'église.

RÉCEPTION A L'HOTEL DE VILLE.

A huit heures, le Prince est arrivé à l'Hôtel de ville qui, déjà, était illuminé.

Le palais municipal est un monument digne d'être remarqué. Il a été construit en 1778 par le cardinal de Rohan. Ce fut d'abord le palais archiépiscopal. La vaste cour d'honneur, dans laquelle on pénètre par une porte placée entre deux péristyles uniformes, la disposition de la façade, donnent à cet édifice l'apparence d'une résidence royale. Napoléon, allant en Espagne, en 1808, voulut qu'il prît le nom de Palais Impérial. Les jardins sont d'une grande beauté, et font de ce palais une magnifique habitation.

Toute la partie du rez-de-chaussée qui donne sur le jardin a été mise à la disposition du Prince et à celle de son service. Ce vaste appartement a été décoré avec ce luxe merveilleux dont Bordeaux a le secret. Le grand vestibule d'entrée est garni des arbustes et des fleurs les plus rares. Dans le salon d'attente se trouve, sur la cheminée, le buste en bronze du Prince. Toutes les pièces communiquent entre elles par des portières en damas cramoisi, surmontées d'aigles, d'étoiles d'or et du chiffre L. N. Le cabinet de travail du Prince a été placé dans le salon où se trouve le monument en marbre vert qui renferme le legs fait par le général Bertrand à la ville de Bordeaux. Là sont déposés, comme on le sait, un volume de l'histoire des batailles, annoté tout entier des mains de l'Empereur ; une croix d'officier de la Légion d'honneur portée par lui, un aigle provenant de la vaisselle brisée à Sainte-Hélène et vendue par ses ordres, une brosse à dents et un couteau à manche d'argent qui lui ont appartenu. Ces reliques précieuses ont été léguées à la ville de Bordeaux par le maréchal Ber-

trand, en souvenir de l'accueil si cordial qu'il reçut à sa dernière visite. Ce monument, surmonté du buste en marbre de l'Empereur, est entouré d'une draperie en satin amarante, relevée par des torsades et des crépines d'or.

Par une allusion pleine d'actualité, l'écritoire du Prince représente l'archange Saint-Michel terrassant Satan; et, dans un autre salon, une pendule, emblème de la même pensée, représente un aigle en bronze terrassant l'hydre de l'anarchie.

Près du cabinet de travail est la chambre à coucher du Prince. Elle a été décorée avec un goût parfait; les fenêtres, comme dans toutes les autres pièces, sont tendues de draperies en velours, surmontées d'un aigle d'or.

Les autres meubles, dont plusieurs sont en marqueterie, les consoles, les bahuts, le prie-Dieu, sont sortis des ateliers de M. Beaufils (de Bordeaux).

Sur l'une des consoles sont les deux modèles en plâtre de deux projets de fontaine monumentale pour l'hémicycle des Quinconces. L'une représente la Dordogne, l'autre la Garonne. Ces deux modèles sont fort beaux, et leur exécution en grande dimension serait une décoration tout à fait digne de la magnifique place des Quinconces.

Le salon d'honneur, où ont lieu les réceptions, étincelle de satin, de velours et d'or. A la voûte est suspendu un lustre qui porte plus de trois cents bougies. Parmi toutes ces richesses qu'a réunies l'art du tapissier, on remarque sur la cheminée une belle pendule en marbre due au ciseau de M. Maggesi, sculpteur de la ville. Elle représente Montaigne. On sait que la ville de Bordeaux conserve les cendres de l'auteur des *Essais* dans l'ancienne église de Saint-Antoine, devenue la chapelle du lycée.

On remarque aussi quelques tableaux des grands maîtres, qui font partie du musée de la ville.

La merveilleuse disposition des décors de ces appartements est due au bon goût de M. Cayrou, adjoint au maire, qui a dirigé lui-même tous les travaux.

Le Prince a été reçu par le maire et le conseil municipal, qui l'attendaient dans la cour d'honneur.

S. A. I. a réuni ce soir, dans un couvert de soixante-cinq personnes, les principales notabilités, les sénateurs, les députés, Son Éminence le cardinal, le maire, le préfet, les généraux, les chefs de la magistrature et le président de la chambre de commerce.

A la suite du dîner, une fête vénitienne est donnée dans les jardins de l'hôtel de ville et réunit l'élite de la société bordelaise.

La fête avait lieu sous les fenêtres mêmes de l'appartement occupé par le Prince. Elle est charmante, et tout a merveilleusement réussi. Le temps est superbe et permet de jouir de toutes les beautés de cette soirée. Des palmiers lumineux, placés aux quatre coins du jardin, l'inondent d'une lumière magique. L'orchestre, placé au fond du jardin, est composé des artistes et des amateurs qui ont constitué à Bordeaux la société de Sainte-Cécile; il est dirigé par M. Mézerai. Il a exécuté plusieurs morceaux avec une vigueur et une précision qui nous rappelaient presque les concerts du Conservatoire.

Vers dix heures, le Prince s'est rendu dans les jardins, où se trouvaient toutes les dames qui avaient été reçues dans les salons. M. l'ingénieur Alphan, qui a dirigé les travaux pour les fêtes, lui a présenté M. Mézerai. Le Prince l'a complimenté sur l'excellence de son orchestre et sur l'organisation de secours mutuels entre les musiciens. Il lui a dit qu'il considérait la musique comme un art moralisateur, et qu'il était heureux de l'encourager.

En même temps la ville tout entière est illuminée, et une foule immense parcourt les rues pour contempler ce merveilleux spectacle. On a dit souvent que, par la régularité de ses constructions, par la richesse de ses monuments, par les habitudes élégantes de ses habitants, Bordeaux était la ville de France qui ressemblait le plus à Paris. Ce soir, c'est à s'y méprendre. Ceux qui ont vu Paris, par un beau jour de fête publique, croiraient se trouver dans la capitale. C'est la même foule, c'est la même animation, c'est la même splendeur que

sur les boulevards et aux Champs-Élysées. Les immenses allées des Quinconces resplendissent des feux colorés des lanternes vénitiennes. La place du Grand-Théâtre et les allées de Tourny sont également étincelantes. Ma's ce qui est merveilleux, c'est le Chapeau-Rouge et les Fossés-de-l'Intendance. Ces deux rues, qui ont le même axe, sont illuminées d'un bout à l'autre, sur leur immense longueur.

Les maisons particulières rivalisent d'éclat avec les édifices publics, au milieu desquels on remarque surtout la préfecture, décorée d'un éclairage du plus grand effet. Des mâts placés des deux côtés de la rue soutiennent, comme nous l'avons dit, des guirlandes de verdure et des fils de fer auxquels sont suspendues les initiales du Prince, surmontées de la couronne impériale. Ces initiales forment une illumination qui, répétée d'un bout à l'autre des deux rues, produit la plus étonnante perspective. Il faut avoir vu les grandes illuminations des Champs-Élysées pour s'en faire une idée. Il y a toutefois cette différence, que le Chapeau-Rouge et les Fossés-de-l'Intendance ont, de chaque côté, des maisons magnifiques, dont l'ornement et l'illumination augmentent l'effet général.

Déjà Bordeaux a reçu bien des princes et des rois. Elle conserve la tradition de ces visites illustres. Mais nulle part on ne trouve le souvenir d'une réception aussi belle que celle d'aujourd'hui.

VINGT-CINQUIÈME JOURNÉE.

SÉJOUR A BORDEAUX. — RÉCEPTION DES AUTORITÉS.

Bordeaux, 8 octobre (minuit).

Depuis hier, le Prince est dans les murs de Bordeaux, et l'impression du premier moment dure toujours, conserve toujours la fraîcheur de la première heure. La devise sur laquelle le Prince a dû porter les yeux à son entrée : *Vox populi, vox Dei !* a une grande et véritable signification. Il y a quelque

chose d'irrésistible dans ces manifestations chaleureuses et spontanées d'une population qui s'abandonne au mouvement de son cœur et qui exprime ses vœux avec cette ardeur. Les esprits, jusque-là les plus froids, se laissent aller au mouvement général. Ils ne peuvent s'empêcher de reconnaître qu'il y a là quelque chose qu'ils n'avaient pas prévu, quelque chose de grand et de providentiel, qui vient de Dieu : *Vox populi, vox Dei.* Le peuple acclame Louis-Napoléon et la religion le bénit, accord symbolique que le Prince avait deviné, quand, dès son premier pas, il allait, sous les voûtes de la cathédrale de Bourges, inaugurer le début de son voyage.

A huit heures du matin, les réceptions officielles ont commencé dans le salon d'honneur du palais municipal.

Mgr le cardinal Donnet, accompagné de Mgr Dupuch, ancien évêque d'Alger, de ses vicaires généraux et du chapitre, a été d'abord admis près du Prince. Il lui a adressé le discours suivant :

« J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse Impériale les grands vicaires, le chapitre, les curés, les supérieurs de nos séminaires, et les aumôniers des divers établissements de charité ou d'instruction publique de ma ville épiscopale, et, dans leurs personnes, tout le clergé de mon diocèse, qui eût été aussi fier qu'heureux de pouvoir exprimer lui-même les sentiments de son respect et de sa gratitude au Prince qui déjà nous a fait tant de bien !

« Formé à l'école de mes prédécesseurs, de si sainte et de si douce mémoire, le clergé bordelais est digne à tous égards de ses maîtres et de ses modèles ; et, si notre beau pays s'est montré, dans les jours difficiles que nous venons de traverser, animé d'un aussi bon esprit, c'est à la confiance dont nos populations savent entourer le ministère de leurs prêtres que nous le devons en grande partie.

« Vous avez dit, Prince, que votre gouvernement était le premier qui eût soutenu la religion, non pour en faire un instrument politique, mais pour elle-même, et par amour du bien qu'elle inspire et des vérités qu'elle enseigne. Cette parole, si bien justifiée par vos actes, n'a pu qu'ajouter à notre reconnaissance et à notre admiration.

« Votre Altesse, en venant prier dans notre église primatiale, a

vu l'agréable entrée de ce beau monument. Nous devons à l'Empereur la conservation de ses deux flèches, sœurs jumelles, non pas de plusieurs styles, comme celles de Chartres, mais de la plus rigoureuse ressemblance, et les plus élancées que l'art ogival ait conçues. La nef, le transsept, le chœur et l'abside, appartiennent aux plus beaux siècles de notre architecture ; les portes latérales ne laissent rien à désirer. Il n'y a donc qu'à relever et à dégager la façade principale, à laquelle était adossé l'ancien palais des archevêques, jusqu'à l'épiscopat du prince de Rohan-Mériadeck.

« Monseigneur, le diocèse et la ville seraient heureux de vous devoir l'achèvement de leur cathédrale. Votre gouvernement a déjà voté les fonds nécessaires pour sa consolidation et nous a rendu la belle tour de Pey-Berland. Une nouvelle somme de 500,000 francs, exclusivement destinée à cet objet, suffirait pour compléter un monument dont la conservation et le couronnement auraient pour dates 1808 et 1852. Marseille et Bordeaux seraient encore des rivales, mais sans jalousie. »

Le prince a répondu en ces termes :

« Monsieur le cardinal,

« Mon amitié et mon affection vous sont depuis longtemps « acquises ; l'affection que j'ai pour vous, je la reporte sur le « clergé de votre diocèse, qui en est si digne à tous égards.

« C'est avec beaucoup d'intérêt que je m'occuperai des de- « mandes que Votre Éminence vient de m'adresser. »

En effet, un décret parut dans la soirée, portant allocation de 500,000 fr.. destinés à mettre la façade et l'entrée principale de la cathédrale en harmonie avec la majesté de l'édifice.

Après la présentation du clergé et au moment où il quittait les appartements du Prince, S. A. I. a remis elle-même à M. Martial, vicaire général, et à M. Lange, fondateur de l'œuvre des Orphelins, la croix de la Légion d'honneur.

« Je veux par là, a dit le chef de l'État à M. Martial, re- « connaître les services que vous avez rendus au diocèse de « Bordeaux, comme vicaire général, depuis quinze ans ; et à « l'enseignement, soit comme préfet des classes au petit « séminaire, soit depuis que vous êtes membre du conseil « académique de la Gironde.

« Pour vous, monsieur l'abbé, a dit S. A. I. à M. Lange, qui

« aimez les pauvres, qui vivez de la vie des pauvres, je suis « heureux, moi qui les aime, en vous remettant la croix de la « Légion d'honneur, de leur donner, ainsi qu'à vos petits or- « phelins, une preuve de mes sympathies. Je sais aussi qu'en « vous décorant, messieurs, l'un et l'autre, je ne peux rien « faire de plus agréable à votre digne archevêque. »

La cour d'appel et les tribunaux ont été présentés par M. de la Seiglière, premier président, qui a prononcé le discours suivant :

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse Impériale les membres de la cour d'appel de Bordeaux et des tribunaux du ressort. Tous ont voulu s'associer à cette éclatante manifestation qui, d'une visite du chef de l'État à nos contrées méridionales, fait un grand événement politique et une page de l'histoire.

« L'institution judiciaire, comme toutes nos grandes institutions, est l'œuvre de l'Empereur, votre oncle, d'immortelle mémoire. L'autorité et l'égalité civile, c'est-à-dire la justice, telles furent les deux bases sur lesquelles il assit la société moderne. Veuve de ce puissant génie, entraînée hors des voies qu'il lui avait tracées, elle périssait, lorsque, reprenant l'œuvre héréditaire, vous l'avez résolûment arrachée des mains de l'anarchie et replacée sur ses fondements. Achevez et consolidez votre ouvrage ; c'est le cri de la France. Sa destinée est unie à la vôtre, votre grandeur est nécessaire à sa grandeur.

« Les magistrats dont j'ai l'honneur d'être le chef vous offrent, par mon organe, l'hommage de leur respect et de leur ferme dévouement. »

Le général le Pays de Bourjolly, commandant supérieur des 12e, 13e et 14e divisions militaires, suivi de son état-major, vient après la cour ; puis viennent les cinq députés du département, MM. Montané, Schyler, Travot, Thirion et David.

M. le ministre de la guerre présente le conseil général dont il est président, et s'exprime ainsi :

« Monseigneur,

« J'ai voulu moi-même vous présenter le conseil général de la Gironde. C'est un des premiers qui vous aient appelé à l'Empire. Nul n'est plus dévoué à votre personne et à la perpétuité de votre gouvernement. »

Le Prince a répondu à peu près en ces termes :

« Les sentiments du conseil général de la Gironde me sont « connus ; et, en choisissant, pour mettre à sa tête, le général « qui a le plus contribué avec moi à l'acte du 2 décembre, et « que j'appellerai mon ami, j'ai voulu témoigner à ce conseil « combien je savais apprécier son dévouement et les hommes « distingués qui le composent. »

Le conseil général s'est retiré, profondément touché de ces paroles du Prince.

M. le général de division Aupick, ambassadeur à la cour de Madrid, a été reçu après les corps constitués. Il a exprimé au Prince ses sentiments de respect et de dévouement. Le ministre des affaires étrangères a présenté à S. A. I. le lieutenant général comte de Mazarredo et plusieurs officiers supérieurs venus de diverses provinces d'Espagne. M. le lieutenant général de Mazarredo a félicité S. A. I. au nom de S. M. la reine d'Espagne, sur les heureux résultats de son voyage.

M. le ministre des affaires étrangères a également présenté l'amiral anglais Archibald Mac-Layne et ses officiers; puis sont venus le consul français de Saint-Sébastien; les consuls représentant les diverses puissances maritimes à Bordeaux; les conseils des arrondissements de Bordeaux, la Réole, Bazas, Lesparre, Libourne et Blaye, leurs sous-préfets en tête; les tribunaux de la ville et des arrondissements; la chambre de commerce de Bordeaux, ayant à sa tête l'honorable M. Duffour-Dubergier; le tribunal de commerce et tous les chefs de service sont ensuite reçus.

M. Marx, grand rabbin, a présenté les membres du consistoire israélite. Il a dit au Prince :

« Prince,

« Les israélites de la Gironde appellent les bénédictions divines sur vous et votre mission providentielle, comme aussi ils comptent avec confiance sur votre puissant et généreux appui pour maintenir et défendre partout le grand principe de la liberté religieuse dont la France a pris la noble initiative dans le monde, et que l'Empereur, d'immortelle mémoire, a propagé avec la gloire de son nom »

Le Prince a répondu :

« Je vous remercie de vos vœux; et soyez assuré que je « maintiendrai fermement tous les grands principes de 1789, « que l'Empereur a consacrés en France. »

Avant que le consistoire ne se retirât, le Prince a remis à l'honorable et savant M. Marx la croix de la Légion d'honneur. Depuis longtemps les israélites forment une partie importante de la population de cette ville.

Plusieurs ont acquis, dans les lettres, dans les arts, dans l'industrie, un nom qui marque aujourd'hui en France. Leur religion devait être représentée dans cette solennité.

Les paroles du chef de l'État et la distinction qu'il vient d'accorder à M. Marx auront une grande portée.

Le Prince a reçu les anciens officiers de l'Empire, au nombre de cent soixante, conduits par le général Favreau.

Plusieurs généraux en retraite ont précédé ce cortége des vieux débris de nos gloires militaires. Nous citerons particulièrement le général d'Armagnac, âgé de quatre-vingt-sept ans, qui fit des prodiges de valeur en Espagne et à la bataille de Toulouse. Pouvant à peine se soutenir, il s'est fait porter à la réception pour saluer l'héritier et le neveu de l'Empereur, qu'il a servi si vaillamment; le général baron Janin, membre du conseil général des Basses-Pyrénées, qui commanda longtemps la 11e division militaire.

Le Prince a reçu successivement les députations des conseils généraux de plusieurs départements.

La députation du conseil général de la Dordogne a été présentée par M. Magne, ministre des travaux publics et président de ce conseil. Elle se composait de MM. Timoléon Taillefer, député au Corps législatif, vice-président; Chouri, Jules Roux, Gibiat, le comte Boudet, Mazerat, Léonardon.

La députation, par l'organe de M. Taillefer, a témoigné ses regrets de ce que le Prince n'avait pu comprendre dans son itinéraire le chef-lieu du département de la Dordogne.

Le Prince a répondu qu'il n'avait point oublié que le dé-

partement de la Dordogne est un de ceux qui lui ont donné le plus de suffrages lors de l'élection pour la présidence et le vote sur le plébiscite; qu'il regrettait de n'avoir pu le visiter; mais qu'ayant le projet de visiter l'année prochaine les contrées de la France qu'il ne connaît pas, il comprendrait bien certainement dans son itinéraire le département de la Dordogne.

Les autres députations de la Dordogne ont ensuite défilé successivement devant le Prince.

Les anciens militaires appartenant au département de la Dordogne ont été reçus en même temps que les députations des anciens débris des armées impériales appartenant au département de la Gironde.

La députation du tribunal de Périgueux, composée de MM. Courtois, vice-président, Véchambre et Camouilly, juges, a été reçue en même temps que le tribunal civil de Bordeaux.

M. le baron de Crouseilhes, sénateur, a présenté la députation du conseil général des Basses-Pyrénées, dont il est président, et dont les membres présents sont MM. Dariste, conseiller d'État; Etcheverry et O'Quin, députés de ce département; Daguenet, ancien premier président de la cour d'Orléans, ancien député; Dufau, premier président honoraire de la cour d'appel de Pau et maire de cette ville; Manescau, ancien représentant. M. l'abbé Laporte, chanoine de Bayonne, et M. Laporte, curé de Morlaas, se sont joints à la députation et représentent le clergé du diocèse de Bayonne.

M. Corta, député des Landes, a présenté le conseil général de ce département. Parmi ses membres, nous remarquons M. Turpin, ancien représentant, et M. de Poyferré de Cère, ancien préfet, ancien conseiller d'État.

Le conseil général du Cantal a envoyé une députation présidée par M. de Parieu, député.

Le conseil général de la Corrèze est représenté par MM. Favart, député, président; le vicomte de Seilhac, secrétaire; le baron de Jouvenel, Lébraly et Chamard.

Les conseils d'arrondissement de Périgueux, de Bergerac, de Sarlat, ainsi que la magistrature de ce département, sont représentés à cette réception.

Chaque conseil remet les adresses de ses communes, qui réclament l'établissement de l'Empire. Dans la Dordogne et la Gironde, il y a unanimité dans toutes les communes.

Plusieurs membres de la chambre du commerce de Bayonne ont été aussi admis auprès du Prince; ce sont MM. A. Détroyat, président, Roby et Naël. Ils ont présenté une adresse qui se termine ainsi :

« Les vœux formés par le commerce de Bayonne seraient de vous voir, Monseigneur, visiter notre cité, afin que vous puissiez vous pénétrer, comme le fut Napoléon le Grand, des mesures indispensables pour maintenir ou raviver son ancienne splendeur. Déjà nous vous devons la concession du chemin de fer de Bordeaux à Bayonne, nos contrées vous en sont reconnaissantes, et notre ville serait heureuse de voir réalisés par vous, Monseigneur, les projets que l'Empereur votre oncle avait formés pour elle en 1808.

« Laissez-nous espérer votre visite, Monseigneur, et daignez agréer avec l'assurance de notre profond respect celle du dévouement des commerçants que nous représentons. »

Le décret de 1808, resté sans effet, est joint à cette pièce.

Louis-Napoléon a exprimé aux délégués des Basses-Pyrénées le désir et l'espoir d'aller visiter, l'année prochaine, ce beau département, où il recevra un accueil digne de lui.

Une députation de jeunes filles et de jeunes garçons de la Teste a été admise auprès de S. A. I. Les jeunes filles étaient vêtues de robes blanches et portaient la cornette du pays. Elles ont été présentées par M. Lamarque de Plaisance, maire de la Teste, accompagné de ses adjoints et du curé. Elles portaient, dans des corbeilles de jonc, les productions de leur pays : des huîtres, des poissons, des coquillages du bassin d'Arcachon, des fruits, une ruche d'abeilles, des épis de riz. Leurs gracieux présents ont été acceptés. Mademoiselle Monpermey a lu un compliment dont voici le texte :

« MONSEIGNEUR,

« Daignez nous permettre d'offrir à Votre Altesse Impériale, au nom de la population maritime et ouvrière de la Teste, avec l'ex-

pression de notre inaltérable dévouement, le faible tribut des produits de nos landes et du beau bassin d'Arcachon, qui fixa un jour l'attention de l'Empereur, et que notre pays aurait été si fier de vous montrer. »

Le Prince a répondu :

« Vous êtes, mademoiselle, le plus beau produit du pays. « Je vous remercie de votre gracieuse attention. »

Puis il s'est mêlé à la foule des jeunes visiteuses. Il les a interrogées sur la nature des divers objets qu'elles lui présentaient, et a eu pour chacune une parole de bonté.

La députation s'était retirée quand le Prince a fait rappeler M. le maire et mademoiselle Monpermey. Il est allé lui-même dans sa chambre chercher une magnifique broche qu'il lui a offerte en souvenir. « Monseigneur, a répondu avec bonheur la jeune fille, je n'avais pas besoin de ce bijou pour garder votre souvenir; votre image restera toujours gravée au fond de mon cœur. »

Le Prince a donné des ordres pour que la ruche offerte par ces jeunes filles fût transportée à Paris.

Dans le cours de la réception, le Prince a conféré la croix d'officier de la Légion d'honneur à M. le baron Froissard, inspecteur général du ministère de la police.

MM. Feytit, Castéja, Samazeuilh, adjoints du maire de Bordeaux; Alphan, l'habile directeur-organisateur des fêtes, et membre du conseil municipal, ont reçu la croix de chevaliers de la main du Prince.

Sur la proposition de M. le ministre de la guerre, le Prince a accordé également la décoration à M. de Lépine, secrétaire particulier de Son Excellence, et qui accompagne M. le général de Saint-Arnaud dans tout ce voyage. C'est la juste récompense de bons services; elle était due à l'honorable caractère de celui qui l'a obtenue.

A onze heures, le Prince a réuni à déjeuner les présidents des conseils généraux et les chefs des députations des départements voisins, entre autres : MM. Lacaze, Corta (des Landes); Dariste, le général Janin, O'Quin, Etcheverry (des Basses-

Pyrénées); Favart (de la Corrèze), de Parieu père (du Cantal); Planté, député au Corps législatif; Edmond Maigne, conseiller d'État; de Brias, député; Ferdinand Leroy, préfet de la Seine-Inférieure; le général d'Hautpoul, grand référendaire du Sénat et président du conseil général de l'Aude; le général de Mazaredo, capitaine général à Vittoria; l'amiral anglais Mac-Layne et ses aides de camp; Marx, grand rabbin. Les ministres: MM. Magne, Ducos, Drouyn de Lhuys, de Saint-Arnaud; le général le Pays de Bourjolly; Fieffé de Lièvreville, commandant la subdivision à Bordeaux; de Joly, commandant la 13e division, à Bayonne, et le général de division Tartas, qui a accompagné le Prince depuis son entrée dans le département de Lot-et-Garonne, étaient au nombre des convives. M. le général de Mazaredo était à la droite, et M. le maire de Bordeaux à la gauche de Son Altesse Impériale.

REVUE.

A une heure, le Prince est monté à cheval et s'est rendu à la place des Quinconces, en suivant le trajet par lequel il est arrivé hier à l'hôtel de ville. Il était accompagné du ministre de la guerre, des généraux d'Hautpoul, Tartas, de Joly, du préfet, de l'inspecteur général du ministère de la police, de ses aides de camp et officiers d'ordonnance. Un escadron de gendarmerie ouvrait la marche, qui était fermée par un détachement de la garde municipale. M. le ministre des affaires étrangères, ayant à sa droite le général de Mazaredo, et en face le ministre de la marine et le maire, suivait dans la calèche de la ville, avec d'autres voitures où étaient les autorités et les députés du département.

Sur son passage et dans tout le trajet, c'était la même affluence qu'à son arrivée. Les rues, les places, étaient envahies; les balcons, les fenêtres, les terrasses, les toits des maisons, les arbres des quinconces, les mâts des navires, étaient chargés, comme hier, de spectateurs. Les bergers des Landes ne pouvaient manquer d'être de la fête; ils promenaient sur leurs hautes échasses leurs costumes étranges et

leur curiosité naïve. Quand le Prince passait, c'étaient des cris, des agitations de chapeaux et de mouchoirs, qui n'avaient pas moins d'énergie qu'à l'heure de son arrivée. Le cri de : *Vive l'Empereur ! vive le sauveur de la France!* retentissait partout. C'est la formule sous laquelle, pendant cette journée, s'est constamment produit le sentiment de la population.

Au fond de l'hémicycle sont dressées des estrades sur lesquelles les dames seules avaient droit de se placer. Elles sont couvertes de toilettes éblouissantes ; et, pendant que le soleil se joue sur le dôme soyeux des ombrelles, les diverses troupes de la garnison prennent position sur cette vaste esplanade qu'encadrent à droite et à gauche de belles allées d'ormeaux : en bas, la rade avec ses nombreux navires et sa forêt de mâts et de pavillons ; en haut, cet hémicycle de constructions élégantes et uniformes qui produisent un si merveilleux effet.

Les pompiers de la ville, le 16ᵉ et le 46ᵉ de ligne, deux batteries du 4ᵉ régiment d'artillerie, se sont rangés sur la place. l'infanterie en double ligne à droite, et la cavalerie à gauche du côté des Chartrons. Bientôt les acclamations venues de la place du grand théâtre et du cours du Vingt-neuf-Juillet ont annoncé l'arrivée du Prince, qui a passé au galop de son cheval, suivi de son état-major, dans tous les rangs ; puis il est venu se placer au sommet de l'hémicycle, et toutes les troupes ont défilé devant lui, aux accents de la musique militaire, dans l'ordre suivant : la gendarmerie, les pompiers, l'infanterie, l'artillerie et les chasseurs. Chaque corps, en passant, pousse avec énergie un cri unanime, celui de : *Vive l'Empereur!* Il y a dans ces figures militaires quelque chose d'animé qui indique la spontanéité du vœu qu'ils expriment avec tant d'éclat.

Après le défilé, le Prince a accordé plusieurs décorations. M. Ferrières, major, a reçu les insignes d'officier de la Légion d'honneur. Les officiers dont les noms suivent ont été nommés chevaliers : MM. Lejosne, capitaine d'état-major ; Bodin, capitaine du 4ᵉ d'artillerie ; Mortier et de Massé, capitaines au 16ᵉ de ligne ; Carlier, chef de bataillon, et Marietti,

capitaine au 17e; Floret et Alexandre, capitaines au 13e chasseurs; Lepert-Rambaud, capitaine adjudant-major au 35e de ligne; Laget, lieutenant du train des équipages. Vingt-une médailles militaires ont été accordées à des sous-officiers et soldats.

Le Prince a voulu voir de nouveau les députations des communes, qui étaient placées avec leurs drapeaux autour de la place. Il a passé à cheval devant chacune d'elles, qui l'a salué des plus vives acclamations. Il est sorti par le quai des Chartrons, où il est monté en calèche découverte.

VISITE AUX ÉTABLISSEMENTS.

Le Prince devait consacrer cette partie de la journée à la visite des établissements publics et privés. Il n'a pu se rendre qu'aux chais de MM. Johnston et Cruse, à la manufacture de porcelaine opaque de M. Vieillard, et à la filature de M. Joubert.

Les chais de Bordeaux sont célèbres et méritent leur réputation. La plupart sont situés sur le quai des Chartrons. Ce sont d'immenses celliers, où se trouvent réunies d'énormes quantités de ces vins délicats qui sont une partie de la richesse et de la gloire de la France. C'est là que vieillissent, conservés avec des soins minutieux, le château-margot, le château-laffitte, le château-laroze, le saint-julien, le saint-estèphe, le coss-d'étournelle, le haut-brion, le sauterne, le pichon-longueville, le léoville, l'isquem, le château-latour, le brannes-mouton, tous ces crus de Médoc et de Grave qui, transportés dans les climats les plus lointains, forment le luxe des tables les mieux servies. Le vin de Bordeaux et le vin de Champagne sont une de nos puissances ; et ils n'ont pas porté le nom de la France moins loin que la gloire de nos armées et la hardiesse de notre commerce.

Les magnifiques caves anglaises de M. Nathaniel Johnston, membre du conseil général de la Gironde et président du conseil d'administration du chemin de fer de Bordeaux à la Teste, sont situées sur le chemin de Pessac.

A son arrivée, le Prince, sur le passage duquel s'était portée une foule tellement nombreuse qu'elle a rompu son escorte, a été reçu par M. Nathaniel Johnston, à la tête des nombreux ouvriers qu'il occupe de père en fils dans ses vastes celliers. Toutes les caves, qui se replient plusieurs fois sur elles-mêmes en se prolongeant à une grande profondeur, étaient illuminées avec autant d'élégance que de goût ; le Prince a pu admirer, dans ces immenses aménagements, toutes les richesses des produits vinicoles dans toute leur variété. Tous les crus les plus estimés des vignobles girondins étaient là, rangés en symétrie, par casiers de bouteilles innombrables, par barriques et pièces qui s'enroulaient à perte de vue aux yeux étonnés du Prince et de sa suite.

Après une visite, qui s'est prolongée assez longtemps, S. A. I. s'est retirée en adressant à M. Johnston les compliments les plus flatteurs sur l'exquise qualité de ses vins, et sur l'ordre industrieux qui a présidé à leur arrangement.

Le Prince s'est dirigé ensuite vers les belles caves de M. Cruse, aux Chartrons, qu'il a visitées également dans le plus grand détail, et où il a été reçu par M. Cruse et M. Lalanne, son gendre.

Les chais Cruse ne contiennent pas moins de sept à huit mille tonneaux, c'est-à-dire de vingt-huit à trente-deux mille barriques de vins de toutes les qualités.

Une table, chargée des meilleurs crus, s'élevait au milieu des chais, splendidement éclairée. Le Prince a accepté une collation improvisée, et s'est entretenu longuement des questions douanières, relatives à l'admission des vins à l'étranger. Chacune de ses paroles a été accueillie avec un soin religieux. Tout ce qui touche à l'industrie vinicole est d'un haut intérêt pour le département de la Gironde. Nulle partie de la France n'aspire avec plus d'ardeur vers une modification douanière. C'est à Bordeaux qu'ont pris naissance et que se sont développées toutes ces théories du libre échange, qui avaient principalement pour but d'ouvrir des débouchés à nos vins. Questions difficiles et délicates, que la sagesse du chef

de l'État résoudra sans doute de façon à ne compromettre aucun des grands intérêts qui y sont impliqués.

La manufacture de M. Vieillard occupe plus de huit cents ouvriers; elle en occupera bientôt quinze cents. La valeur des produits qu'elle livre au commerce s'élève, chaque mois, au chiffre de 100,000 fr. On peut donc affirmer qu'elle a résolu le problème, si contesté et si important, de la possibilité de l'industrie manufacturière à Bordeaux.

Cet établissement a été fondé par M. Johnston, ancien maire de Bordeaux. Il a consumé, dans cette création, un grand talent, une grande activité et une grande fortune. Cet établissement est construit d'une manière parfaite; il est mis en communication avec la Garonne par des canaux, qui pénètrent jusque dans les cours, et tous les transports intérieurs se font à l'aide de petits chemins de fer.

La porcelaine opaque n'a pas l'éclat et la dureté de la porcelaine fabriquée avec le kaolin; mais elle coûte beaucoup moins cher, et se prête à un genre de décoration économique et populaire, que l'émail de la porcelaine ne peut recevoir. Aussi, malgré la concurrence des fabriques si puissantes de Limoges, la porcelaine opaque vient-elle se produire jusque sur leurs propres marchés.

Après avoir exprimé son admiration pour la beauté des constructions, l'ordre et l'harmonie qui règnent dans l'ensemble de ce vaste établissement, S. A. I. a demandé à visiter immédiatement les magasins et les ateliers.

Après cette visite, S. A. I. s'est arrêtée un moment pour promener un regard de satisfaction vraie sur l'ensemble si ordonné, si simple, si calme, de ces beaux et vastes bâtiments. A droite et à gauche de cette cour immense, traversée dans toute sa longueur par un vaste canal, s'élevaient des montagnes de houille, de coke, des briques, des matériaux de toute espèce, des caisses de marchandises, des grues en activité pour le débarquement des matières premières et des combustibles. Des massifs de fleurs et de verdure encadraient ce tableau, que dominaient encore les flammes et la fumée

des onze fours et fourneaux en ce moment en activité. Partout, le mouvement, le bien-être, la vie. Plein d'émotion devant ce monument du travail heureux et persévérant, le Prince a serré avec effusion la main de M. Vieillard, et lui a attaché sur la poitrine le ruban et la croix de la Légion d'honneur.

En ce moment, un coup de cloche appelle autour du Prince tous les ouvriers de la manufacture. Alors, de toutes les portes, des escaliers, des piles de charbon, on voit accourir cette masse d'hommes, de femmes, d'enfants, qui, se groupant autour de lui, saluent de leurs chaleureuses acclamations le sauveur de la France, heureux et reconnaissants du témoignage éclatant qu'il venait de donner à leur chef, qu'ils aiment et respectent comme le père, le protecteur généreux et prévoyant de leurs familles.

En quittant l'établissement, le Prince a fait verser, par le général Roguet, une somme de cinq cents francs dans la caisse de secours des ouvriers de la manufacture.

La filature Joubert occupe un grand nombre d'ouvriers. C'est un des plus beaux établissements de ce genre.

Pendant ces visites, le Prince était accompagné des ministres de la guerre, de la marine et des affaires étrangères, du préfet, de plusieurs généraux, de l'inspecteur général du ministère de la police, du général espagnol et de l'amiral anglais et de tous les officiers de leur suite, et de toute l'administration municipale; partout les ouvriers l'ont accueilli avec l'enthousiasme le plus grand. Les cris de : *Vive l'Empereur! Vive le sauveur de la France!* retentissaient à son arrivée et à son départ : partout aussi il a laissé des traces de sa générosité et fait de larges gratifications aux ouvriers.

De retour au palais de la ville, le Prince a reçu M. Ernest Leroy, préfet de la Seine-Inférieure; M. le baron de Jouvenel, député de la Corrèze; MM. le duc de Mouchy, Paul de Richemont, Bourlon, députés au Corps législatif et administrateurs du chemin de fer d'Orléans et de ses prolongements, ainsi que M. Didion, inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées et

directeur de l'administration de toute la ligne. M. Leroy revenait du département des Landes, où il a passé quelques jours de congé dans sa famille, et où il a laissé, comme préfet, les meilleurs souvenirs. Il était déjà à la tête de l'administration de la Seine-Inférieure lorsqu'en 1849 Louis-Napoléon y fit un voyage où, pour la première fois, résonnèrent ces cris de : *Vive l'Empereur!* qui, aujourd'hui, éclatent d'un bout de la France à l'autre et semblent le mot d'ordre de la volonté nationale.

A sept heures et demie a eu lieu, à la table de S. A. I., un dîner de soixante couverts.

L'envoyé extraordinaire de la reine d'Espagne et l'amiral anglais, avec leurs aides de camp, étaient aux côtés du Prince.

BAL.

Au même instant Bordeaux s'illuminait, comme hier, et la foule s'amassait autour du grand théâtre, où un bal était offert par la ville au chef de l'État.

Il n'y a en France qu'une salle de théâtre, et cette salle est à Bordeaux. Aucun des édifices qui, à Paris, portent ce nom, ne le mérite. Tous portent le cachet du provisoire ou de l'industrialisme. Londres et l'Italie ont des salles de spectacle dont le faste intérieur peut étonner les yeux. Mais nulle part il n'existe un édifice plus complet, plus achevé, plus harmonieux dans son ensemble, mieux disposé pour sa destination, que celui d'où je sors à l'heure où j'écris.

Le duc de Richelieu, cet ami de Voltaire, qui fut à la fois artiste, diplomate et homme de plaisir, gouvernait Bordeaux vers le milieu du siècle dernier. Il y voulut un théâtre digne de cette grande ville et de lui. Il chargea le célèbre architecte Louis d'en dessiner le plan. Louis, qui s'était inspiré à la fois et de son génie et des édifices qu'il avait vus en Italie, dressa un projet admirable dont il ne put réaliser qu'une partie. Il trouva devant lui tous les obstacles : l'ignorance, l'envie, la médiocrité, le désir malentendu de l'économie, l'opposition des maçons, des jurats, des confrères. Il les surmonta en

partie, grâce à la protection d'hommes illustres dont la France conserve le nom : Turgot, Richelieu, Necker, qui comprirent la grandeur de son œuvre. Le théâtre de Bordeaux fut construit et inauguré le 8 avril 1780 par une représentation d'*Athalie* et d'une pièce de circonstance.

La pièce de circonstance, c'était véritablement *Athalie*. Pour l'artiste qui sent plus qu'il ne comprend, le théâtre de Bordeaux a des ressemblances secrètes avec la poésie de Racine : c'est le goût grec, mêlé à la grâce du génie français. A la première vue, l'édifice séduit par l'harmonie de ses proportions. Il est placé avec une coquetterie un peu calculée : il se présente, par un de ses angles, à la vaste promenade de Tourny, d'où il semble qu'il veut être vu. De ce point, on aperçoit à la fois deux de ses façades : la façade principale avec ses douze colonnes d'ordre corinthien, sa frise couronnée d'une balustrade portant douze statues qui représentent, dit-on... mais qu'importe ? elles sont charmantes, les neuf muses et les trois grâces ; ses chapiteaux, ses caissons, ses soffites, ornés avec une économie et une délicatesse parfaites ; la façade latérale, avec sa galerie en arceaux à pleins ceintres et son style presque sévère, aspect charmant qui étonne l'œil et ne le fatigue pas. L'édifice est immense, et toutes les proportions sont si bien gardées, qu'il semble de moyenne dimension.

On entre dans le théâtre par un péristyle qui conduit à un vaste vestibule, dont la coupole s'élève à la hauteur de la salle, et sur chaque côté duquel règne un double escalier d'un abord facile et d'un aspect majestueux. Les vestibules supérieurs, par leurs décorations, par leur style, rappellent la grandeur des palais antiques. L'œil se perd dans des perspectives de colonnes, de statues, de cariatides, d'arcades, de plafonds, de soffites, et l'imagination est charmée par les prestiges d'une décoration pleine de pompe et de magnificence.

La salle répond aux promesses que fait ce riche vestibule. Elle est merveilleusement combinée. La coupole ingénieuse, peinte par Robin, les dorures, les peintures allégoriques, les

pendentifs ornés des bustes des grands maîtres de la scène française, les colonnes élégantes qui séparent les loges, forment un ensemble qui séduit, qui, malgré une infinie variété de détails, semble, au bout de quelques instants, familier. On n'a jamais vu le théâtre de Bordeaux, et cependant on le connaît; c'est ainsi qu'on avait imaginé un théâtre, on ne l'aurait pas construit autrement dans ses rêves. Rien ne semble plus facile à réaliser. Cachet suprême de la perfection et caractère secret du génie!

La hardiesse monumentale de la disposition intérieure de la salle, le renfoncement des loges entre les colonnes, celui des pénétrations des pendentifs au-dessus de la corniche d'entablement, devaient faire craindre une répercussion des sons, un bourdonnement fatigant et nuisible. L'expérience a prouvé que les sons arrivaient avec la plus grande pureté, même aux oreilles les plus éloignées, tant l'architecte avait su combiner les règles de l'acoustique avec les formes et l'ornementation qu'il avait adoptées.

L'époque où l'on construisit ce théâtre n'était pas tout à fait celle de la pureté de l'art; il céda un peu au mauvais goût de son temps. Mais son œuvre n'en conserve pas moins sa supériorité, et, pendant qu'on fera des théâtres, on ne pourra que l'imiter.

Bien des fêtes somptueuses, bien des représentations solennelles, bien des bals brillants, ont été donnés dans cette salle; mais jamais elle n'avait reçu de plus somptueuses décorations.

Devant la colonnade est placé un dais immense dont le ciel est en velours bleu, semé d'étoiles d'or, et qui est recouvert à l'extérieur de velours rouge. L'attique de la façade est illuminé en verres de couleur. A côté des douze statues qui couronnent l'édifice flottent des bannières aux flammes tricolores. Au sommet du fronton plane un aigle de feu aux ailes gigantesques et déployées. L'illumination entoure la salle tout entière et se confond dans un ensemble parfait avec celles du Chapeau-Rouge, des Fossés-de-l'Intendance, des allées de

Tourny, du cours du Trente-Juillet, qui viennent aboutir de toutes parts au théâtre, comme au centre d'où part ce rayonnement magique de feux de mille couleurs.

Le péristyle est orné d'une masse de fleurs et d'arbustes les mieux choisis. Il semble, en le franchissant, qu'on a déjà une idée de la magnificence des décors du reste de la salle.

Mais, quand on l'a franchi, on s'arrête, étonné, devant les merveilles du vestibule.

Sur le mur en face de la porte, entre les deux cariatides qui semblent soutenir l'attique de la coupole, un tableau représente les images de la France, au-dessus desquelles plane l'aigle dans un ciel lumineux. A droite et à gauche, des panoplies, composées de tambours, de fusils, de carabines, de sabres, de yatagans, de cuirasses et de casques, s'étendent sur des trophées de drapeaux aux couleurs nationales. Sous les deux rampes des deux escaliers, des fontaines lancent, jusqu'à la coupole, des jets d'eau, qui s'irisent sous les feux de mille bougies et retombent, avec un grésillement harmonieux, sur les fleurs dont les vasques sont garnies.

Dans l'un des foyers, un buffet a été disposé. Le grand foyer a été décoré avec élégance et simplicité. Les lustres sont formés par des guirlandes de roses pompons d'une fraîcheur séduisante.

Mais ce qui dépasse tout ce que nous avons vu, c'est la décoration de la salle.

Depuis longtemps la société des fêtes de charité, dirigée par M. Alphan, désirait réaliser une idée grandiose, celle de répéter sur la scène la salle de spectacle, avec une identité telle, que le spectateur, en entrant, crût que la toile s'était convertie en un miroir immense. Elle avait reculé devant l'énormité de la dépense. Aujourd'hui, son projet a pu s'exécuter. Grâce aux indications de l'habile architecte, M. Burgué, et à l'habileté spéciale de MM. Dauzat, machiniste, et Saléses, jeune décorateur plein de talent et d'avenir, le prodige s'est accompli. Les lignes de loges se continuent sur la scène, de manière à former de la salle un ovale parfait. La scène repro-

duit la salle avec une exactitude désespérante et telle, que, lorsqu'on se trouve au milieu de ce cercle de loges, on ne sait plus de quel côté est la réalité, de quel côté est la décoration. Les loges nouvelles ont été créées à grands frais. La dépense avait été évaluée à 50,000 francs. Le chiffre, pour cette partie de la fête, sera considérablement dépassé.

Je n'essayerai pas de vous donner une idée de l'affluence qu'a attirée ce bal somptueux donné par la ville. Tout Bordeaux y est, et c'était juste. Les loges, les nouvelles comme les anciennes, sont pleines de dames aux toilettes les plus élégantes. Le luxe de Bordeaux peut hardiment rivaliser avec celui de Paris. Dans aucune réunion, nous n'avons vu plus de diamants. Dans aucune surtout, nous n'avons vu le feu de plus de regards noirs et étincelants. Faites ruisseler maintenant, sur ces parures brillantes, ces pierreries, ces fleurs, ces satins, ces velours, ces cheveux noirs, ces épaules nues, cette pluie de lumière qui tombe des girandoles et des lustres; donnez à toutes ces couleurs, à toutes ces formes le mouvement et la vie; faites résonner dans cette atmosphère, qu'embrasent les feux d'un éclairage *a giorno*, les accents vigoureux d'un orchestre et d'un chœur puissants : et vous n'aurez pas encore l'idée de l'impression prodigieuse qu'on éprouve en entrant dans cette salle de bal!

A neuf heures et demie, le Prince est arrivé en calèche découverte. Il est reçu sous le péristyle par le maire, les adjoints et par M. Alphan, président de la commission des fêtes, commission composée de cent vingt membres pris dans le conseil municipal et l'élite de la société bordelaise. Chaque commissaire avait à la boutonnière une rosette vert et or, l'aigle au milieu, et la croix marine indiquant les armes de la ville. Les cris de : *Vive l'Empereur!* l'ont accompagné jusqu'à la loge qui lui était réservée. Cette loge est tendue de velours rouge, étoilé d'or, et surmontée de l'aigle.

Au moment où le Prince paraît, un frémissement électrique parcourt la salle entière. Les dames qui sont dans les loges, les hommes qui occupent le centre de la salle, se lèvent tous

à la fois, et tournent leurs regards vers Louis-Napoléon. Tout est en mouvement. Les mouchoirs, les éventails, les bouquets, tout semble tendre vers le même but, et le cri de : *Vive l'Empereur !* résonne avec éclat sous ces voûtes sonores.

MM. les ministres des affaires étrangères, des travaux publics, de la guerre et de la marine ; les généraux d'Hautpoul, Baraguey-d'Hilliers, le Pays de Bourjolly, Tartas, de Joly ; le préfet, le maire ; le général espagnol Mazcaredo, ses deux aides de camp ; les aides de camp de S. A. I., prennent place dans la loge présidentielle. Le capitaine général des provinces basques est à côté du Prince avec M. le maire de Bordeaux.

Quand la première émotion a été un peu calmée, les chœurs de Sainte-Cécile ont entonné un chant national, intitulé le *Cri de la France*, et dédié à S. A. I., par M. Gilloux (de Bordeaux). Ce chant, dont le motif principal est exécuté par une voix de ténor et qui était fait exprès pour la fête, est accueilli à chaque couplet par des applaudissements prolongés et le cri répété de : *Vive l'Empereur !*

Le bal a été ouvert par le Prince, donnant la main à madame Hausmann. M. Hausmann, préfet de la Gironde, et madame Gauthier, leur faisaient vis-à-vis ; le reste du quadrille était composé par MM. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères ; M. le général Saint-Arnaud, ministre de la guerre ; M. le général le Pays de Bourjolly ; M. Gauthier, maire de Bordeaux ; mesdames Edmond Maigne, de la Seiglière, Travot, et mademoiselle Moutané.

Le Prince s'est retiré à onze heures, après avoir parcouru la salle dans toute son étendue, au milieu des plus vives acclamations. Il a été accompagné, comme à son entrée, par M. Alphan et les membres de la commission municipale.

Le bal s'est prolongé fort avant dans la nuit, et j'entends encore, au moment de terminer ce bulletin, le bruit des dernières voitures qui s'éloignent.

Dans le cours de son voyage, le Prince a reçu partout les mêmes hommages, il a entendu les mêmes acclamations. Mais peut-être y a-t-il dans ce qui s'est passé cette nuit quelque

chose de particulièrement significatif. Jamais, dans aucune des villes qu'il a traversées, Louis-Napoléon ne s'était trouvé dans une réunion si nombreuse d'hommes et de femmes appartenant aux classes élevées. Tout le haut commerce de Bordeaux, les notabilités des finances et de l'industrie, étaient là. Les grands propriétaires du département de la Gironde et des départements voisins y étaient aussi. Et parmi ces sept à huit mille invités il n'y en a pas un peut-être qui ne se soit mêlé aux acclamations dont le Prince a été l'objet. C'est là un fait que nous constatons, et dont la portée n'échappera à personne.

Le vœu national s'exprime par toutes les bouches du pays.

VINGT-SIXIÈME JOURNÉE.

SÉJOUR A BORDEAUX.

Bordeaux, 9 octobre (minuit).

Louis-Napoléon ne laisse jamais passer les occasions qui peuvent s'offrir de témoigner aux classes nécessiteuses l'intérêt qu'il porte aux efforts faits pour améliorer leur sort.

Hier, pendant la réception, les membres de la Société des secours mutuels, dirigés par M. Girard, s'étaient réunis au nombre de plus de deux mille dans la cour du palais municipal.

Le conseil d'administration, le corps médical et pharmaceutique de cette Société, ont été reçus par S. A. I. Le Prince n'a pas hésité à descendre parmi les sociétaires, qui l'ont accueilli avec la plus vive sympathie, et aux cris répétés de : *Vive Napoléon! Vive l'Empereur!*

Le Prince, dans quelques paroles, a exprimé tout l'intérêt que lui inspirent les Sociétés de secours mutuels, et son intention bien arrêtée de développer, autant que possible, le bien qu'elles produisent. Il a fait connaître la satisfaction qu'il éprouvait, en voyant celle de Bordeaux se distinguer, entre toutes, par son esprit d'ordre et de prévoyance

Les membres de la Société se sont retirés, enchantés du gracieux accueil du Prince, après l'avoir une dernière fois salué des cris de : *Vive Napoléon ! vive l'Empereur !*

VISITE A L'HOPITAL.

Le beau soleil qui a prêté tant d'éclat aux fêtes des deux premiers jours a disparu. Depuis ce matin, la pluie ne cesse de tomber. Le carrousel que devait donner au Jardin Public le 13ᵉ de chasseurs n'a pu avoir lieu. Néanmoins, tous ceux qui avaient pu se procurer des cartes s'y étaient rendus. Les dames elles-mêmes n'avaient pas craint de braver les intempéries du ciel. Il y a eu là bien des désappointements.

A une heure et demie, le Prince a visité l'hôpital Saint-André. Lorsqu'en 1809 Napoléon vint à Bordeaux, il remarqua, avec un certain étonnement, que cette grande ville n'avait qu'un seul hôpital pour les malades. « *Sire*, lui ré« pondit le maire, *nous avons peu de malades et point de « pauvres.* »

Cependant, malgré l'assertion du maire, l'hospice Saint-André, tel qu'il était alors, n'était déjà plus suffisant pour les besoins. En 1825, il fut réédifié et agrandi à l'aide d'une donation de cinquante-neuf mille francs de rente, faite par le duc de Richelieu, et des dons de la ville. L'édifice moderne, construit sur les plans et sous la direction de M. Burguet, est un des plus beaux qu'il y ait en France. Peut-être même peut-on lui reprocher une richesse d'architecture qui ne semble pas d'abord en harmonie avec l'austérité de sa destination.

La façade est décorée d'un fronton soutenu par quatre colonnes doriques. Trois cours successives séparent les divers corps de cette vaste construction. Au rez-de-chaussée et au premier étage sont des galeries couvertes, destinées à la promenade des malades, et fermées par des arceaux d'une courbe extrêmement élégante. Le sommet de l'édifice est entouré d'une galerie découverte. L'aile qui s'étend le long du cours d'Albret contient vingt salles destinées aux malades, et ren-

ferme sept cent dix lits. L'aile gauche contient tout ce qui est nécessaire à l'administration d'un hôpital.

Mgr le cardinal Donnet, ses vicaires généraux et son chapitre attendaient le Prince.

M. le général de division baron de Pelleport est dans la chapelle de l'hôpital avec plusieurs membres de la commission des hospices. Un détachement des pompiers de la ville fait la haie sur les marches et le perron de la demeure des pauvres infirmes.

A une heure trente minutes, un cri de : *Vive Napoléon!* pénètre jusque dans le sanctuaire où nous sommes placés. Les tambours battent aux champs; les pompiers présentent les armes : Louis-Napoléon arrive à la porte extérieure de la chapelle, où M. l'aumônier de l'hospice lui offre l'encens et l'eau bénite.

S. E. Mgr le cardinal-archevêque va au-devant de S. A. I. Au moment où Louis-Napoléon arrive à la rampe, une dame lui offre un placet que S. A. I. a reçu avec bonté.

Le Prince s'est agenouillé un instant en face de l'autel, ayant à sa droite le vénérable chef du diocèse.

Après que le clergé de l'hôpital Saint-André a eu chanté le *Domine, salvum fac Ludovicum Napoleonem,* le Prince s'est levé et a visité l'établissement.

Les professeurs de l'École de médecine avaient à leur tête le savant de l'École, M. le docteur Gintrac. Les malades étaient rangés près de la porte de leur salle ; nous les avons entendus pousser, à diverses reprises : le cri de : *Vive Napoléon! vive l'Empereur!*

A deux heures, le Prince sortait de l'hôpital Saint-André.

LANCEMENT DU NAVIRE LE LOUIS-NAPOLÉON.

Malgré la pluie, la foule s'était portée vers les chantiers de M. Armand, où devait être lancé, à deux heures, le navire de deux mille deux cents tonneaux, le *Louis-Napoléon.* Les places réservées sur des amphithéâtres et des gradins très-étendus

étaient pleines de spectateurs. Les quais de la Grave et de Bourgogne, la vaste étendue du pont, les abords de la rivière du côté de la Bastide étaient également envahis. Chacun avait pris des précautions contre le mauvais temps ; en sorte que les chantiers, les quais et le pont formaient un vaste horizon de parapluies d'un effet pittoresque.

A deux heures, le Prince est monté en voiture et s'est rendu en Paludate, en suivant la place Rohan, la rue de Ségur, les Fossés-de-Ville, Saint-Éloi et de Bourgogne, les quais des Salinières et de la Monnaie. La pluie qui, à ce moment, tombe à torrents n'empêche pas l'empressement de la population, qui fait entendre constamment, dès que la voiture du Prince est en vue, les cris de : *Vive l'Empereur!* qui ne cessent qu'après son passage.

A deux heures un quart, trois coups de canon annoncent que le Prince arrive. Il monte sur une estrade très-élevée, placée à droite du navire. Un instant après, Louis-Napoléon en est descendu et a visité dans tous ses détails ce magnifique bâtiment, le plus vaste et le plus beau qui ait jamais été construit dans les chantiers de Bordeaux. S. A. I. a félicité M. Lucien Armand des progrès que son habileté a fait faire aux constructions maritimes, et l'a nommé chevalier de la Légion d'honneur.

En sortant du navire, le Président a été salué d'un immense cri de : *Vive Napoléon! vive l'Empereur!* Aussitôt qu'il a été arrivé sur l'estrade, madame Montané est venue se placer à la droite du Prince.

M. Armand, constructeur, a adressé à S. A. I. les paroles suivantes :

« MONSEIGNEUR,

« Nous sommes heureux et fiers que vous ayez daigné consentir à honorer de votre présence à Bordeaux une fête de l'industrie maritime.

« Chacun des pas que vous faites en France, Monseigneur, recouvre une empreinte des pas de l'Empereur. Il y a quarante ans qu'il honora aussi ces chantiers de sa visite.

« Permettez-nous, Monseigneur, de retrouver les cris glorieux de nos pères :

« *Vive Napoléon ! vive l'Empereur !* »

Puis une jeune fille vient, au nom des ouvriers du chantier, et dit :

« MONSEIGNEUR,

« Nos pères, par leurs rudes labeurs, ont contribué à élever le beau navire qui va porter votre nom ; ils nous envoient vous offrir ces fleurs, symbole de leur joie et de leur dévouement.

« Puisse, Monseigneur, votre étoile brillante, qui est l'étoile de la France, guider et protéger longtemps sur les mers notre LOUIS-NAPOLÉON ! »

Le Prince a répondu avec cette grâce et cette bonté qui laissent dans le cœur de tous ceux qui l'ont entendu une ineffaçable impression.

Le lancement d'un navire est une chose connue à Bordeaux, et c'était le désir de voir Louis-Napoléon qui avait attiré tant de spectateurs. Cependant, le lancement du *Louis-Napoléon* était intéressant en lui-même au point de vue de l'art et de l'industrie.

Ce navire a été construit par MM. L. Armand et Ce, pour le compte de MM. Montané et Ce.

La charpente est une application de l'invention de M. L. Armand, qui consiste dans une combinaison nouvelle du bois et du fer.

Le but a été de rendre les navires à la fois plus légers et plus solides ; de leur donner toute la rigidité des bâtiments en fer, en conservant tous les avantages des navires en bois.

Le *Louis-Napoléon* est le plus grand des bâtiments de commerce qui se soient encore exécutés en France.

Ce bâtiment, quoique de grande dimension et construit d'après un système nouveau, a été néanmoins exécuté en six mois. Par la grandeur et la hardiesse de ses formes, le fini de la main-d'œuvre de toutes les parties de sa charpente, il semble digne du nom glorieux qu'il va porter.

A l'avant, le buste de Louis-Napoléon, exécuté sur une

grande échelle, sort d'un trophée de laurier et de chêne, et il est supporté par deux belles figures représentant la *Justice* et la *Force*.

A l'arrière, le centre du couronnement est occupé par une figure assise, représentant la France ; elle inscrit sur une page du livre de l'histoire la date glorieuse du 2 décembre; au-dessous, un aigle aux ailes déployées la supporte, et il tient à son bec une banderole flottante portant le nom de *Louis-Napoléon*.

Les côtés du couronnement sont occupés par deux tableaux dans lesquels sont groupés tous les attributs de l'industrie française.

Tous les visiteurs spéciaux qui ont parcouru ce beau navire se plaisent à louer la hardiesse et la beauté de sa charpente.

Ce pas nouveau de notre industrie peut avoir de grandes conséquences pour la marine; aussi le ministre éclairé qui est à sa tête a-t-il ordonné, il y a déjà quelques mois, la construction, dans le port de Rochefort, d'une corvette, avec machine auxiliaire de deux cents chevaux, d'après le système de charpente mixte de M. L. Armand. Ce bâtiment est aujourd'hui en cours d'exécution ; il portera le nom de *Mégère*.

S. E. le cardinal-archevêque a béni le *Louis-Napoléon*.

Au signal donné, les obstacles qui retiennent le navire sur la charpente où il a été construit sont enlevés. La masse immense s'ébranle doucement, glisse d'abord avec lenteur, puis se précipite le long du plan incliné avec une vitesse effrayante jusque dans le fleuve, dont elle fait bouillonner les eaux avec violence. Après avoir décrit un vaste demi-cercle, le navire s'arrête et se balance fièrement dans les eaux dont il vient de prendre possession. En partant, le Prince a remis la croix d'honneur à M. Montané et un riche bracelet à madame Montané.

De nouveaux coups de canon annoncent le départ du Prince, qui rentre au palais de la ville en suivant les quais de la Grave, des Salinières, de Bourgogne, de la Douane, le Cha-

peau-Rouge, les Fossés-de-l'Intendance, la place Dauphine et la rue Bouffart. Il est accompagné des ministres de la marine, de la guerre et du général espagnol, et seulement de deux piquets de chasseurs et d'une garde d'honneur. On ignorait qu'il rentrait par ce chemin, et la foule l'attendait dans la direction du Jardin public où, d'après le programme, il se serait rendu si le carrousel avait eu lieu. Cependant, dès qu'on s'est aperçu qu'il rentrait à l'Hôtel de ville, on est accouru de toutes parts. Les plus vives acclamations ont salué son passage.

Les Prince aurait, si le temps l'eût permis, fait une excursion vers le bas de la rivière, et visité l'entrepôt des marchandises et divers autres établissements ; mais cela devenait matériellement impossible.

BANQUET A LA SALLE DE LA BOURSE. — TOAST ET RÉPONSE.

La chambre et le tribunal de commerce avaient invité le Prince-Président à un banquet qui a eu lieu dans la salle de la Bourse.

La Bourse de Bordeaux, construite en 1803, était, avant l'achèvement de la Bourse de Paris, considérée comme le plus bel édifice de ce genre qu'il y eût en France. Aujourd'hui, elle est encore digne de fixer l'attention, quoique, au point de vue de l'architecture, elle tire sa principale valeur de son harmonie avec l'hôtel des douanes qui lui est parallèle et complète la décoration de la place de la Bourse. Cette place, qui borde la Garonne, rappelle l'un des côtés de la place Vendôme, à Paris.

L'édifice est surmonté d'une charpente divisée en quatorze lanternes vitrées. Tout autour règne une galerie ornée de grilles en fer, avec de hautes et larges croisées destinées à donner le jour au corridor du premier étage. Le rez-de-chaussée est entouré d'arcades au-dessus desquelles sont inscrits les noms des diverses puissances qui sont représentées à Bordeaux : l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la Suisse, la Guinée, les Indes occidentales, l'Angleterre, les États-Unis, les villes

Anséatiques, le Japon, la Suède, le Danemark, l'Allemagne, la Russie, la Prusse, la Hollande, la Perse, les Indes orientales, la Turquie, la Chine, vaste nomenclature qui indique l'étendue du commerce de cette cité, qui a été, à juste titre, nommée l'entrepôt des deux mondes.

Cette vaste salle, où se traitent tous les jours des opérations d'une si grande importance, a pris, pour la fête d'aujourd'hui, des décorations qui lui ôtent son aspect habituellement sévère. Des guirlandes de verdure, attachées au sommet de la coupole, viennent se nouer à l'attique. La galerie qui court autour de l'édifice est ornée de tentures de soie jaune et de guirlandes de fleurs. Aux deux extrémités de la salle, au-dessus de l'horloge et du cadran qui indique les différentes aires des vents, sont deux aigles colossales, posées sur des faisceaux de drapeaux aux couleurs nationales. Les entrecolonnements sont ornés de faisceaux à l'aigle. Aux quatre angles de la salle, des trophées de drapeaux s'unissent avec les armoiries de toutes les puissances qui sont en relation de commerce avec Bordeaux.

Le milieu de cette vaste enceinte a été entièrement transformé.

Un parterre charmant, couvert de gazon et sur lequel des plantes et des fleurs forment les dessins les plus gracieux, a été élevé à la hauteur des tables du banquet, dont il forme le centre. Trois jets d'eau font retomber sur des massifs de fleurs leurs perles liquides, qui étincellent sous le feu des bougies. La limite entre ce parterre central et les tables du banquet est dessinée par des dahlias aux couleurs les plus variées et des plus habilement combinées. La table est carrée et disposée de façon à contenir cent quatre-vingts couverts; elle est ornée de fleurs et de vases du Japon de la plus grande beauté.

La place réservée au Prince à la galerie de l'est est indiquée par trois arceaux, tendus de draperies vertes, relevées d'étoiles et de crépines d'or. L'arceau du milieu, derrière lequel vient s'asseoir le Prince, est entièrement rempli par une glace de Venise, au-dessus de laquelle brille, entre les tentu-

res, une grande abeille d'or. En face du Prince, à la hauteur de la galerie, les mots : *Vive Napoléon*! étincellent en lettres de feu dessinées par le gaz. Tout le long des attiques et des galeries, resplendissent des cordons de gaz enflammés.

Sept lustres suspendus à des guirlandes de verdure, des girandoles de bronze doré, chargées de bougies, complètent l'éclairage. Tout cela a une magnificence et une grandeur dont toute description ne peut donner qu'une idée imparfaite.

A son arrivée, S. A. I. a été reçue sous un dais à l'entrée du Chapeau-Rouge, par M. Duffour-Dubergier, président, et par les membres de la chambre et du tribunal de commerce. Elle a été conduite à la salle Verte, puis à la chambre du commerce, richement restaurée pour la solennité, et au fond de laquelle se trouve le portrait de S. A. I.

On s'est mis à table à sept heures et demie. Le Prince avait à sa droite M. Duffour-Dubergier, et à sa gauche le cardinal-archevêque; en face était le président du tribunal de commerce, ayant à ses côtés le maire, le préfet, le ministre des travaux publics, le général Roguet, le capitaine général des provinces basques et ses aides de camp. Plusieurs étrangers de distinction, parmi lesquels six officiers ou ingénieurs-constructeurs anglais, étaient au nombre des convives, ainsi que les sénateurs, les députés, les conseillers d'État, tous en uniforme.

Pendant le banquet, la musique du 13e chasseurs a joué divers morceaux, et le chant national le *Cri de la France* a été exécuté pour la seconde fois par les artistes de Sainte-Cécile.

Au dessert, les dames, qui n'avaient pas paru jusqu'alors, ont été admises dans les galeries du pourtour de la salle. Un grand nombre de personnes, munies de billets, ont été introduites sous les arcades, excepté sous celle de l'est réservée au service.

Puis M. Duffour-Dubergier, président de la chambre de commerce, s'est levé, et avec lui toute l'assistance, pour porter le toast suivant :

« MESSIEURS,

« Je porte un toast au Prince Louis-Napoléon, lui qui, au 2 décembre, a si courageusement arraché la France à l'abîme dans lequel elle allait infailliblement tomber.

« Au Prince qui n'a usé de son pouvoir dictatorial que pour rétablir l'ordre si profondément ébranlé : le calme, à sa voix, a succédé à la tempête, la sécurité aux alarmes ; les affaires ont repris leur cours ; le crédit s'est relevé.

« Au Prince qui, portant sa sollicitude éclairée sur nos intérêts si longtemps délaissés, nous a déjà dotés de canaux, de chemins de fer, et qui ouvrira bientôt, il faut l'espérer, des voies nouvelles, à travers l'Océan, à notre activité commerciale ; mais ces bienfaits ne porteront tous leurs fruits que lorsque l'avenir sera solidement assuré, car le commerce ne vit que d'avenir.

« Je suis donc son interprète fidèle en vous sollicitant, Monseigneur, de mettre nos institutions en harmonie avec nos mœurs et nos besoins, qui ne peuvent pas s'accommoder d'un pouvoir incertain et viager. Vous répondrez au vœu populaire manifesté par les acclamations unanimes du pays en proclamant le rétablissement de l'Empire.

« *Vive Louis-Napoléon !* »

Les cris de : *Vive Napoléon!* et *Vive l'Empereur!* succèdent à ces paroles chaleureuses de l'honorable M. Duffour.

Le Prince, qui était resté, ainsi que le cardinal-archevêque, seul assis pendant le discours de M. le président de la chambre de commerce, se lève et répond au toast du président de la chambre de commerce :

RÉPONSE DU PRINCE-PRÉSIDENT.

« L'invitation de la chambre et du tribunal de commerce « de Bordeaux, que j'ai acceptée avec empressement, me four- « nit l'occasion de remercier votre grande cité de son accueil « si cordial, de son hospitalité si pleine de magnificence; et « je suis bien aise aussi, vers la fin de mon voyage, de vous « faire part des impressions qu'il m'a laissées.

« Le but de ce voyage, vous le savez, était de connaître par « moi-même nos belles provinces du Midi, d'approfondir « leurs besoins. Il a, toutefois, donné lieu à un résultat beau- « coup plus important.

« En effet, je le dis avec une franchise aussi éloignée de l'or-
« gueil que d'une fausse modestie, jamais peuple n'a témoigné
« d'une manière plus directe, plus spontanée, plus unanime.
« la volonté de s'affranchir des préoccupations de l'avenir,
« en consolidant dans la même main un pouvoir qui lui est
« sympathique. (Applaudissements. — Vive adhésion.)

« C'est qu'il connaît, à cette heure, et les trompeuses espé-
« rances dont on le berçait et les dangers dont il était menacé.
« Il sait qu'en 1852 la société courait à sa perte parce que
« chaque parti se consolait d'avance du naufrage par l'espoir
« de planter son drapeau sur les débris qui pourraient surna-
« ger. (Bravos prolongés.) Il me sait gré d'avoir sauvé le
« vaisseau en arborant seulement le drapeau de la France. (Sen-
« sation. — Cris de : *Vive l'Empereur!*)

« Désabusé d'absurdes théories, le peuple a acquis la con-
« viction que les réformateurs prétendus n'étaient que des
« rêveurs, car il y avait toujours disproportion, inconséquence
« entre leurs moyens et le résultat promis. (Vifs applaudisse-
« ments. — C'est vrai! c'est vrai!)

« Aujourd'hui la France m'entoure de ses sympathies, par-
« ce que je ne suis pas de la famille des idéologues. Pour faire
« le bien du pays, il n'est pas besoin d'appliquer de nouveaux
« systèmes, mais de donner, avant tout, confiance dans le pré-
« sent, sécurité dans l'avenir. Voilà pourquoi la France semble
« vouloir revenir à l'Empire. (Oui! oui! — Bravos prolon-
« gés. — *Vive l'Empereur!*)

« Il est néanmoins une crainte à laquelle je dois répondre.
« Par esprit de défiance, certaines personnes se disent : L'Em-
« pire, c'est la guerre. Moi, je dis : L'Empire, c'est la paix.
« (Sensation.) C'est la paix, car la France la désire; et lorsque
« la France est satisfaite, le monde est tranquille.

(Ces paroles, prononcées d'une voix ferme et accentuée, produisent un effet magique. Des bravos enthousiastes éclatent de toutes parts.)

« La gloire se lègue bien à titre d'héritage, mais non la
« guerre. Est-ce que les princes qui s'honoraient justement

« d'être les petits-fils de Louis XIV ont recommencé ses
« luttes?

« La guerre ne se fait pas par plaisir, elle se fait par néces-
« sité. Et, à ces époques de transition, où partout, à côté de
« tant d'éléments de prospérité, germent tant de causes de
« mort, on peut dire avec vérité : Malheur à celui qui, le pre-
« mier, donnerait en Europe le signal d'une collision dont
« les conséquences seraient incalculables! (Longue et pro-
« fonde sensation.)

« J'en conviens, cependant, j'ai, comme l'Empereur, bien
« des conquêtes à faire. Je veux, comme lui, conquérir à la
« conciliation les partis dissidents et ramener dans le courant
« du grand fleuve populaire les dérivations hostiles qui vont
« se perdre sans profit pour personne. (Applaudissements.)

« Je veux conquérir à la religion, à la morale, à l'aisance,
« cette partie encore si nombreuse de la population qui, au
« milieu d'un pays de foi et de croyance, connaît à peine les
« préceptes du Christ; qui, au sein de la terre la plus fertile
« du monde, peut à peine jouir de ses produits de première
« nécessité. (Sensation.)

« Nous avons d'immenses territoires incultes à défricher,
« des routes à ouvrir, des ports à creuser, des rivières à rendre
« navigables, des canaux à terminer, notre réseau de chemins
« de fer à compléter; nous avons, en face de Marseille, un
« vaste royaume à assimiler à la France; nous avons tous nos
« grands ports de l'Ouest à rapprocher du continent améri-
« cain par la rapidité de ces communications qui nous man-
« quent encore; nous avons partout enfin des ruines à relever,
« de faux dieux à abattre, des vérités à faire triompher. (Ap-
« plaudissements prolongés.)

« Voilà comment je comprendrais l'Empire, si l'Empire
« doit se rétablir. (Sensation. — Cris de : *Vive l'Empereur!*)

« Telles sont les conquêtes que je médite; et vous tous qui
« m'entourez, qui voulez, comme moi, le bien de notre pa-
« trie, vous êtes mes soldats. » (Oui! oui! — Longs applau-
dissements.)

Le discours du Prince, prononcé avec accentuation et fermeté, a produit une impression profonde.

Le cardinal-archevêque, le président de la chambre de commerce, les ministres des affaires étrangères et de la marine, le général d'Hautpoul, M. le conseiller d'État Denjoy et toutes les notabilités qui étaient près du Prince lui ont serré la main avec la plus vive effusion. Chacun a compris qu'il venait de s'accomplir un fait politique, et les acclamations unanimes ont hautement manifesté à quel point l'assistance s'associait à la pensée du discours.

Il y a eu, pendant quelques minutes, un mouvement inexprimable dans cette assemblée composée de hauts dignitaires de l'État, de sénateurs, de députés, de conseillers d'État et des membres les plus influents du commerce de Bordeaux.

S. E. le cardinal-archevêque de Bordeaux, qui est assis à la gauche du Prince, dit à S. A. I. :

« Comme Bordelais, je suis heureux que ce grand acte se soit
« accompli dans nos murs. »

En sortant de la salle du banquet, le Prince est monté dans les salons de la chambre de commerce, d'où il a joui, pendant quelques instants, du spectacle qu'offraient les illuminations générales des quais, de la rade, de la digue des Queyries et du pont. Ces illuminations eussent été assurément l'une des parties les plus pittoresques des fêtes, si elles n'eussent été gâtées par la pluie, qui ne cesse de tomber. Cependant le coup d'œil est encore magique. La longue ligne des quais rayonne à toutes ses façades. Les médaillons du pont portent le chiffre Impérial, tracé en caractères de feu. Les mâts, les cordages, les vergues des navires, sont chargés d'étoiles lumineuses, qui jettent leurs reflets tremblants dans les eaux agitées de la Garonne. Le *Rotterdam*, le *Zèbre* et la *Ville de Bordeaux* surtout, placés en face de la Bourse, sont chargés de lumières qui dessinent toutes les parties du navire et jusqu'aux moindres cordages. Sur le quai opposé à la ville, des fusées à la Congrève jettent dans les airs leurs étoiles aux

mille couleurs, qui retombent dans le fleuve, où elles semblent s'éteindre.

Au Grand-Théâtre, dans la salle admirablement décorée dont je vous ai donné la description, et toute frémissante encore de la fête de la veille, un bal était offert par la ville à la population ouvrière. Ce ne sont plus les mêmes ruissellements d'or et de diamants, de velours et de soie; mais ce sont les mêmes lumières, et, aux accords des mêmes orchestres, les costumes originaux et piquants, les mines fraîches, coquettes et agaçantes, les yeux brillants d'ardeur et de joie des femmes du peuple de Bordeaux, population charmante et pittoresque s'il en fut. Avec quelque différence, c'est le même éclat qu'hier, avec plus de tumulte, plus d'entrain, plus de fougue méridionale.

On ne savait pas que le Prince dût se rendre à ce bal. Il y est arrivé vers dix heures. Il a été reçu par les adjoints au maire et M. Alphan, président de la commission des fêtes. Il a été conduit à la loge qu'il occupait hier. Son entrée a été saluée par de vives acclamations. Vingt-cinq jeunes personnes, vêtues de blanc, se sont présentées devant sa loge et lui ont offert chacune un bouquet, qu'il a accepté avec bienveillance.

Le premier quadrille était déjà formé. Le Prince a voulu y figurer et a pris la main de mademoiselle Ruspino, fille d'un ouvrier, officier de pompiers, avec laquelle il a dansé; M. le préfet, avec mademoiselle Tafanel; M. de Saint-Arnaud, avec mademoiselle Jaquin; M. Ducos, avec mademoiselle Julia Léglise; M. Frissard, avec mademoiselle Aline Anthoine; M. Denjoy, avec mademoiselle Laure Martin; M. le général Janin, avec mademoiselle Beaupuy; M. Castéja, avec mademoiselle Meynard; M. Léon, avec mademoiselle Massieu; M. Charropin, avec mademoiselle Argésier; M. Baillemont, capitaine du génie, avec mademoiselle Montpermey; M. Gautier, fils, avec mademoiselle Monfallet; M. Bourdin, avec mademoiselle Amélie Ramey.

La présence du Prince a été l'occasion des manifestations

les plus vives et les plus passionnées. Les cris de : *Vive l'Empereur !* éclataient avec une incroyable énergie.

A onze heures, Louis-Napoléon s'est retiré.

La pluie redouble de violence, et tout fait craindre que demain le carrousel, qui avait été retardé, ne puisse avoir lieu. Demain matin à dix heures le Prince quittera Bordeaux, où il va laisser de si profonds souvenirs.

L'accueil qu'il a reçu prend, par le discours d'aujourd'hui, une importance historique.

VINGT-SEPTIÈME JOURNÉE.

DÉPART DE BORDEAUX.

Bordeaux, 10 octobre, dix heures du matin.

Le discours prononcé hier par le Prince au banquet de la Bourse continue à être le grand événement du voyage. Ce matin il est affiché sur les murs de la ville. On se presse pour le lire. Chacun applaudit au langage si fier et si digne du chef de l'État. L'impression est immense, et ne sera pas moindre à Paris qu'à Bordeaux.

Le capitaine général comte de Mazarredo, envoyé de la reine d'Espagne, a reçu de S. A. I. l'accueil le plus flatteur. Ce matin, au moment de prendre congé, le général a reçu du Prince le grand cordon de la Légion d'honneur, et son aide de camp la croix de chevalier.

S. A. I. a signé hier un décret par lequel des grâces entières ou commutations de peines sont accordées à dix compromis politiques du département de la Gironde.

Dès huit heures, une foule nombreuse se pressait sur les côtés de la nef de la basilique, où avaient été réservées des places pour les personnes munies de billets d'entrée. Un détachement du 16e de ligne était de service dans l'intérieur de la métropole. Les sapeurs du régiment, la hache sur l'épaule, se sont rangés autour du maître-autel, et la musique militaire dans le chœur.

A neuf heures précises, Son Éminence Mgr le cardinal-archevêque, suivi de son chapitre et du clergé de la ville, sont venus recevoir le Prince à l'entrée et l'ont conduit processionnellement dans le sanctuaire. Le Prince s'est agenouillé sur le prie-Dieu qui était préparé pour lui sous un riche baldaquin.

La cour d'appel en robes rouges, le tribunal de première instance et de commerce en costume, les consuls des puissances étrangères, le corps municipal ayant à sa tête M. le maire et ses adjoints, le recteur, les facultés et le corps académique, le conseil de préfecture, les juges de paix, le conseil général du département, avaient pris place dans la nef sur des siéges qui leur avaient été réservés.

Après une messe basse, célébrée par le cardinal, et le *Domine, salvum fac Ludovicum Napoleonem,* qui a été chanté en musique par les enfants de chœur de la primatiale, S. A. I. a examiné un instant les voûtes de l'église en réparation et a été reconduite à la porte de la métropole avec le même cérémonial qu'à son entrée.

Le Prince vient d'accorder à l'église primatiale douze magnifiques fauteuils de la manufacture de Beauvais estimés trente mille francs, et deux riches tableaux aux églises de Saint-André de Bordeaux et de Saint-Géronce de Bourg, et enfin cinq mille francs pour construire le clocher et le calvaire de Notre-Dame-de-Verdelais.

A dix heures trente-cinq minutes, le Prince s'est rendu à la gare en suivant la place et la rue Rohan, le cours d'Albret, la rue et la place Dauphine, les Fossés-de-l'Intendance, le Chapeau-Rouge, la place Richelieu, le quai de la Douane, le quai de Bourgogne, le pont et le quai de la Bastide. La foule, accourue sur son passage, malgré le mauvais temps, ne s'est pas montrée moins enthousiaste que les jours précédents. Les transports les plus vifs ont éclaté, et l'on entend de toutes parts retentir les cris de : *Vive l'Empereur !* Ces manifestations, auxquelles le discours d'hier donne encore plus d'importance, sont caractéristiques. Le Prince en était visiblement ému.

La gare du chemin de fer n'est pas encore terminée. On voit seulement se dessiner déjà de l'autre côté de la rivière. en face de la place de la Bourse, les premières colonnades de ce monument. qui sera digne, dit-on. de la splendeur de Bordeaux.

Les bâtiments provisoires ont été décorés avec soin. Des arbustes, des fleurs, des écussons, des trophées, de riches tapis, ont été disposés avec élégance, sous la direction de M. Godillot, l'habile décorateur des fêtes parisiennes.

En descendant de voiture, le Prince a été reçu par M. l'inspecteur divisionnaire des ponts-et-chaussées, Didion, directeur de l'administration de toute la ligne, et par MM. le duc de Mouchy, vice-président du conseil d'administration, baron de Richemont et Bourlon, administrateurs délégués pour cette cérémonie. Toutes les autorités civiles et militaires, Mgr le cardinal-archevêque, les vicaires généraux et le curé de la Bastide, la magistrature, les députés, le conseil général, ont accompagné le Prince à la gare.

Les troupes de la garnison étaient échelonnées sur son passage jusqu'au débarcadère. La gare, quoique éloignée de Bordeaux, était entourée d'une foule imposante qui venait faire ses adieux à Louis-Napoléon, et qui faisait entendre les mêmes acclamations que la veille.

M. Gautier aîné, maire de Bordeaux, lui a adressé les adieux suivants :

« Permettez-moi, Monseigneur, au nom du corps municipal, au nom de la ville tout entière, de vous adresser un mot d'adieu.

« Nous avons essayé de vous accueillir moins comme le chef de l'État que comme le sauveur de la France et le bienfaiteur de notre ville, de nos contrées du sud ouest trop longtemps oubliées. Croyez-le bien, Monseigneur, notre reconnaissance et notre dévouement seront aussi profonds que vos bienfaits sont grands.

« Les magnifiques paroles que vous avez prononcées hier au soir vibreront longtemps au fond de nos cœurs; car nous avions instinctivement compris que l'Empire, c'est la paix, c'est le progrès social, c'est l'expression la plus glorieuse et la plus puissante de la nationalité française.

« Allez, Monseigneur, où la Providence vous conduit; mais, du

haut de ce trône immortalisé par votre oncle, pensez quelquefois aux Bordelais qui vous aiment. D'ici nous ferons des vœux afin que Dieu vous accorde assez de jours pour accomplir votre sainte mission et pour jouir encore avec nous du bonheur que vous nous aurez donné.

« *Vive l'Empereur !* »

Le Prince a répondu :

« Je suis heureux de trouver une nouvelle occasion de vous « remercier de l'accueil vraiment magnifique que vous m'a« vez fait. J'en conserverai, soyez-en sûrs, un bien doux sou« venir. Vous m'avez reçu en souverain, pensez à moi comme « un ami. »

S. A. I. a pris place dans un wagon d'honneur décoré avec une grande élégance, avec les ministres, le préfet de la Gironde, le vice-président du conseil général, le directeur et les administrateurs du chemin de fer.

Le canon gronde, et le train s'élance avec rapidité sur la route d'Angoulême.

Le passage du Prince à Bordeaux laissera des traces profondes. Déjà le décret qui ordonne l'exécution du chemin de fer de Bordeaux à Cette et à Bayonne, avec embranchement par Perpignan, et qui relie en même temps Bordeaux au Piémont et à la Sardaigne d'un côté, à l'Espagne de l'autre, ouvre à cette grande ville la perspective d'un accroissement de prospérité. Le Prince, avant de partir, a promis au département de la Gironde d'autres bienfaits. Des fonds sont accordés pour l'amélioration de la passe de la Garonne; et bientôt un service de paquebots transatlantiques rapprochera, selon l'expression du Prince, le port de Bordeaux du continent américain.

TRAJET DE BORDEAUX A ANGOULÊME.

Angoulême, 10 octobre, minuit.

A dix heures cinquante minutes, S. A. I. a quitté la gare de Bordeaux, et le convoi entrait déjà sous les tunnels, que l'on entendait encore les salves d'artillerie des navires de la rade qui saluaient le départ.

Le chemin, que parcourt le Prince pour la première fois, traverse des contrées riches et pittoresques ; il a, de Bordeaux à Angoulême, une longueur de cent trente-trois kilomètres (trente-trois lieues un quart) ; il forme l'extrémité de la ligne qui reliera, par une communication rapide, le port de Bordeaux et la vallée de la Garonne avec l'intérieur de la France.

En quittant Bordeaux, le chemin suit les rives de la Garonne, à travers la puissante végétation des vignes de la Palud. Arrivé aux collines de Lormont, il les franchit par cinq souterrains, ouverts à travers d'anciens éboulis et d'anciennes carrières recouvertes, dont on ne soupçonne pas même l'existence. Ce travail a présenté dans son exécution les plus grandes difficultés. Le terrain a refusé pendant longtemps de céder aux efforts que l'on faisait pour le consolider. Les éboulements étaient continuels. M. l'ingénieur en chef Drœling a triomphé de ces obstacles, les plus sérieux que l'on ait rencontrés dans la construction de toute la ligne. En sortant des tunnels, le chemin parcourt les fertiles campagnes appelées l'*Entre-Deux-Mers*, parce qu'elles sont comprises entre les parties maritimes de la Garonne et de la Dordogne. Nulle part, même dans les plaines de la Limagne, on ne trouve des terres cultivées avec plus de soin, et qui récompensent mieux le travail du laboureur.

La première station est située à la gare d'Ambaresse. De là on aperçoit à l'horizon le pont de Saint-André-de-Cubzac, qui dessine sur le ciel la hardiesse de ses profils. C'est un des monuments les plus étonnants du génie moderne. Des colonnes en fonte, d'une extrême légèreté, portent le tablier du pont à une telle hauteur, que les navires les plus élevés du commerce de Libourne passent au-dessous, à pleines voiles, avec la plus grande facilité. On monte des plaines du rivage à la hauteur du pont par un plan incliné, que soutiennent les arceaux d'un viaduc. Rien n'est plus audacieux que cette construction et n'étonne davantage les regards. On se demande par quel miracle on a pu donner de la solidité à un semblable

travail. Dans les orages qui soulèvent les flots de la Dordogne, les vents balancent le tablier mobile du pont et le font osciller d'une manière effrayante ; mais l'expérience a démontré qu'il était à l'épreuve des plus violentes tempêtes. Aujourd'hui, du reste, sa durée est garantie. Il n'est plus soumis à l'ébranlement que causait le passage des lourds chariots du roulage et des diligences. L'ancienne route d'Angoulême à Bordeaux est presque abandonnée pour le chemin de fer.

Après avoir franchi les stations de Saint-Loubès, Saint-Sulpice et Vayres, le chemin traverse le sol mouvant de la Palud de Libourne sur trois viaducs, ayant ensemble une longueur de plus de deux kilomètres, et fondés, au moyen de pieux, sur un terrain de vase dont la profondeur varie de six à dix-huit mètres.

On passe la Dordogne sur un beau pont de pierre dont l'exécution a été dirigée par M. l'ingénieur Gonnaud. Bientôt on entre dans la gare ; et l'on aperçoit à gauche Libourne, qui noue autour d'elle la verte ceinture de ses boulevards, et à droite, de longues plaines, couvertes de vignobles, au milieu desquels s'élèvent, par intervalles, les pointes aiguës des clochers de Saint-Émilion.

Quoique le Prince ne dût pas s'arrêter longtemps à Libourne, une magnifique réception lui était préparée. La gare était décorée avec élégance, les gradins avaient été disposés en amphithéâtre et étaient couverts de dames élégamment parées. Toute la population de Libourne était accourue sur ce point, et venait se presser jusqu'aux pieds du convoi. L'air retentissait des cris de : *Vive l'Empereur !* Les autorités, en grand costume, attendaient le Prince, qui est descendu quelques instants, et qui s'est entretenu des intérêts de cette ville, la plus importante de celles que traverse cette partie de la ligne.

M. Danglade, maire de Libourne, a adressé au Prince l'allocution suivante :

« PRINCE,

« Après les splendeurs de Bordeaux, daignez nous permettre de vous retenir quelques instants pour vous dire, au nom d'une popu-

lation dévouée et avide de vous voir, tout le bonheur qu'elle éprouve de vous recevoir dans ses murs.

« Depuis qu'au milieu de nos troubles a brillé le grand nom que vous portez si dignement, comme l'étoile miraculeuse, il a été notre guide et notre sauvegarde. Le doigt de Dieu a tracé la voie. Poursuivez, Prince, vos belles destinées que proclament si énergiquement les vives acclamations de la France entière; donnez à notre pays les institutions en rapport avec ses mœurs et ses besoins, et qui, consolidant et fécondant l'avenir, feront la France puissante et heureuse sous votre égide.

« Nous sera-t-il permis d'ajouter que Libourne en particulier, par la presque unanimité de ses suffrages, après le 2 décembre, a peut-être conquis quelques droits à un bon souvenir de Votre Altesse Impériale? Oserons-nous vous rappeler qu'un monument qui est près de ces lieux, le quartier de cavalerie, qui serait sans égal s'il était terminé, attend toujours la réalisation de promesses anciennes, mais toujours éludées par les pouvoirs antérieurs; que notre principal édifice religieux, relevé presque en entier par les dons spontanés de la population, attend un secours pour élever dans les airs le signe de notre salut?

« Nous déposons ces vœux avec confiance dans votre souvenir, en même temps que nos hommages les plus respectueux. »

Le Prince a remercié M. le maire des sentiments qu'il lui exprimait, et est entré dans la ville aux cris de : *Vive l'Empereur !* poussés par une foule nombreuse et enthousiaste.

Quand le Prince est remonté en wagon, les acclamations ont redoublé et retrouvé une vigueur nouvelle.

En sortant de Libourne, le chemin de fer franchit avec rapidité les vertes plaines de Saint-Denis, et, après avoir passé la rivière de l'Isle, arrive à la station de Coutras. Coutras est une petite ville de trois mille âmes et d'un grand nom. Elle est célèbre par la victoire remportée par les protestants, ayant à leur tête le roi de Navarre, devenu plus tard Henri IV, sur les catholiques, commandés par le duc de Joyeuse qui y fut tué. Là s'élevait autrefois un château, habité pendant longtemps par Henri IV, et qu'il affectionnait particulièrement.

Ces souvenirs historiques avaient déterminé le Prince à s'arrêter un instant à la station, qui, comme toutes les autres, avait ses trophées, ses devises et ses arcs de triomphe champêtres.

Mais le passage de S. A. I. ayant été avancé de deux heures, les autorités n'étaient pas encore arrivées, et lorsqu'il a demandé le maire, il ne s'est trouvé que quatre dames pour le recevoir. Ce petit épisode a excité un sentiment universel d'hilarité, dont le Prince lui-même n'a pu se défendre.

De Coutras, on aperçoit, sur les bords de l'Isle, l'usine de Laubardemont, qu'on dit fondée par l'homme fameux dont elle porte le nom.

De là on entre dans la vallée de la Droune, toute parsemée de vignes, de plantations de maïs et de prairies de la plus grande richesse.

On arrive bientôt à la Rochechalais, ville importante, située sur la limite des trois départements, qui prend son nom d'une roche pittoresque sur laquelle s'élevaient autrefois des fortifications aux pieds desquelles se sont livrés, pendant les guerres de religion, des combats célèbres.

De larges tranchées à ciel ouvert conduisent dans la vallée de la Tude. Et bientôt le convoi s'arrête à Chalais, limite du département de la Charente.

La ville de Chalais est construite sur les flancs d'une colline, que domine de ses terrasses et de ses élégants pavillons le château de M. le duc de Talleyrand-Périgord.

C'est là que le Prince entrait dans ce département qui lui est depuis si longtemps dévoué, et qui s'annonçait par cette inscription placée sur l'arc de triomphe de verdure élevé la veille :

A Louis-Napoléon, sa fidèle Charente! Vive Napoléon III! Vive l'Empereur!

M. Gustave de Champagnac, sous-préfet de Barbezieux, l'un des jeunes administrateurs les plus distingués, était arrivé hier dans cette ville pour y organiser, de concert avec M. le maire, la brillante réception qui attendait S. A. I. Malgré le mauvais temps qui a duré toute la matinée, toutes les populations des cantons d'Aubeterre, Brossac et Chalais se sont

rendues à la gare, bannières en tête, et elles se sont groupées sur les abords de la voie.

M. Rivière, préfet du département, est arrivé à huit heures pour recevoir le Prince ; il était accompagné de M. Baroche, vice-président du conseil d'État ; de MM. Ernest de Girardin, sénateur ; des généraux Gélibert et Lemaire ; de MM. Lemercier et André, députés, et de M. Tesnière, ancien député, à la tête du conseil général dont il est président.

S. A. I. est arrivée à une heure et demie. Le convoi s'est arrêté sous un élégant arc de triomphe, orné de deux aigles magnifiques. Quoique le Prince ne dût pas stationner à Chalais, les immenses acclamations de : *Vive l'Empereur! Vive Napoléon III!* qui l'ont accueilli l'ont profondément touché, et il a bien voulu donner une vingtaine de minutes à l'arrondissement de Barbezieux. Les principaux fonctionnaires ont été présentés à S. A. I. par M. le préfet, qui a pris place dans le wagon présidentiel avec M. Baroche. M. le maire de Chalais a prononcé quelques paroles, auxquelles le Prince a gracieusement répondu, et une députation de jeunes filles est venue lui offrir des fleurs. Le Prince a remis un bracelet à celle qui a prononcé le compliment, puis il a quitté Chalais au bruit des mêmes acclamations d'enthousiasme qui avaient accueilli son arrivée.

En prenant congé de S. A. I., le vice-président du conseil général de la Gironde, M. le marquis de la Grange, a témoigné au chef de l'État les vœux que le conseil général tout entier faisait pour la perpétuité de ses pouvoirs.

Le Prince a répondu :

« Je remercie le conseil général de la double démarche qu'il « a faite en venant au-devant de moi et en m'accompagnant « jusqu'aux limites du département. J'en garderai un profond « souvenir. Je n'ai qu'un regret : c'est qu'il ne m'ait pas été « permis d'avoir de plus fréquentes relations avec vous, mes- « sieurs, et de n'avoir pu, en conséquence, apprécier com- « plétement chacun de vous en particulier. Mais quand la voie

« de fer sera terminée de Paris à Bordeaux, j'espère revenir « dans votre belle cité et revoir des hommes qui ont toute « mon estime et toute ma sympathie. »

De Chalais, le convoi s'est dirigé sur Montmoreau, où le Prince s'est arrêté quelques instants sous un arc de triomphe. Montmoreau a une physionomie brillante et pittoresque. De vertes prairies entourent de toutes parts une colline gracieuse sur laquelle de jolies maisons aux toits rouges semblent se grouper autour du château de M. Tesnière, auquel ses tourelles et ses vastes proportions donnent l'apparence d'une construction féodale. M. le maire a exprimé au prince les vives sympathies de son canton, et les jeunes filles sont venues offrir des fleurs. Le Prince a répondu avec cette grâce qui semble toujours nouvelle, et il est bientôt parti aux cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur!*

A quelques kilomètres de Montmoreau, le chemin s'enfonce dans le long souterrain de Livernan, qui franchit le faîte qui sépare la vallée de l'Isle de celle de la Charente, et ressort à travers d'immenses tranchées taillées à pic dans des roches calcaires, dans des plaines riantes qui s'étendent jusqu'à Angoulême.

Rien de charmant comme ces campagnes charentaises! Leur aspect repose l'âme et les regards. On dirait les fantaisies harmonieuses d'un immense jardin anglais. Des ruisseaux dont les bords sont plantés de peupliers à l'étroit corsage dessinent, comme à plaisir, les courbes les plus capricieuses à travers des prairies dont la verdure fine et délicate ferait honte aux plus frais gazons de nos jardins. Si la nature a fait les principaux frais de cette décoration, le goût des propriétaires l'a encore embellie. Nulle part nous n'avons vu de plantations distribuées avec plus de coquetterie. On devine dans ces campagnes que si la Charente est un pays de culture, c'est aussi un pays de luxe et d'élégance qui tient toujours à faire quelque chose pour le plaisir des yeux.

Par intervalles, sur le bord de ces gracieux ruisseaux, on aperçoit d'importantes usines. La plupart sont des papeteries

mécaniques que de puissantes chutes d'eau ont permis depuis longtemps d'établir. On sait que le génie de Turgot imprima une vive impulsion à cette industrie, qui est aujourd'hui la plus grande richesse de la Charente.

A Mouthiers, on passe au pied des ruines d'un vieux château, ruines austères et sombres qui contrastent avec l'aspect presque riant des ruines d'une église abbatiale qu'on aperçoit bientôt à la Couronne, avec leurs chapiteaux élégants que dévorent la ronce et le lierre, leurs rosaces à jour, encore conservées dans leur pureté primitive, et leurs faisceaux de colonnettes brisées par le sommet.

Enfin, sur une haute colline isolée, apparaît Angoulême avec ses maisons blanches et coquettes, et les hautes terrasses qui l'annoncent au loin. Mais on ne fait qu'entrevoir les édifices de la ville, et l'on se perd bientôt dans le sombre souterrain qui la traverse dans toute son étendue.

Les salves d'artillerie, qui, de la place Beaulieu, avaient annoncé l'arrivée du Prince, aussitôt que des hauteurs on avait aperçu la fumée des locomotives, résonnent sourdement sous les voûtes du tunnel qui, ainsi que le souterrain de Livernan, a été exécuté par M. l'ingénieur Saige.

Enfin le convoi s'arrête, à trois heures, dans la gare située au faubourg l'Houmeau.

ENTRÉE A ANGOULÊME.

Les sentiments de la ville d'Angoulême et du département de la Charente n'étaient pas douteux. Ils n'avaient pas attendu l'arrivée du Prince pour se manifester. Dès les premiers jours de la révolution de Février, ce département, avec celui de la Charente-Inférieure, où nous allons entrer, avait donné à Louis-Napoléon des gages éclatants de sa sympathie. Aussi on savait que la réception serait enthousiaste. L'événement a, s'il était possible, dépassé les prévisions. De tous les départements voisins, on avait afflué vers Angoulême. Depuis hier, les rues et les places étaient encombrées par une multitude de voyageurs arrivés en chemin de fer, en diligence et au

moyen de tous les véhicules qu'on avait pu se procurer. La ville était comble, et les hôtels et les maisons particulières n'avaient pu recevoir tous les arrivants.

Les retardataires n'ont pu trouver à se loger. Pour vous donner une idée de la multitude qui se presse ici, il me suffira de vous dire qu'un journaliste de nos amis, effrayé des inconvénients de coucher à la belle étoile, est allé, cette nuit, prier le commissaire de police de le mettre en prison pour qu'il trouvât au moins un chevet où reposer sa tête. Sur le juste refus du magistrat, il a dû se résigner à dormir dans une diligence des Messageries générales. Nous-même, sans l'hospitalité d'un ami qui a bien voulu nous prêter sa chambre pour quelques instants, nous n'eussions pas trouvé de table pour écrire ce récit. Aussi, pendant cette nuit, un grand nombre ont-ils pris le parti de rester sur les promenades. Heureusement le ciel est pur, et ils en seront quittes pour souffrir un peu du froid vif et pénétrant qui règne ici depuis quelques jours. On se chauffe à Angoulême comme en plein hiver.

Une foule immense d'étrangers et d'habitants de la ville remplissait les avenues de la gare et les rues par lesquelles le Prince devait passer. Dès qu'il s'est mis en marche, les cris de : *Vive Napoléon III! vive l'Empereur!* ont retenti avec une inexprimable énergie. Nous avons entendu des gens qui disaient : « Il a pu être reçu aussi bien ailleurs, mais non pas mieux. » Et, en effet, si l'enthousiasme dont nous avons été jusqu'ici les témoins eût pu être dépassé, il l'eût été. La Charente faisait de son mieux, et il est impossible d'aller plus loin. C'est quelque chose dont aucune parole ne peut donner l'idée, que cette attitude extraordinaire des populations que visite le Prince. Toutes les exagérations de langage seraient au-dessous de la vérité; et nous nous bornons à constater, sans essayer de peindre.

Au débarcadère du chemin de fer, on avait dressé un arc de triomphe en feuillage, avec cette inscription :

Au sauveur de la France, sa fidèle Charente!
Vive Napoléon III! vive l'Empereur!

Le maire, le conseil général, le conseil municipal, la magistrature, les députations des communes, remplissaient l'immense cour de la gare.

M. de la Tranchade, maire de la ville, lui adresse les paroles suivantes :

« MONSEIGNEUR,

« Que Votre Altesse Impériale permette à un volontaire du Consulat et de l'Empire, aujourd'hui maire d'Angoulême, de lui présenter le conseil municipal de cette ville.

« Nous venons ensemble assurer de notre dévouement l'élu de la France, le sauveur de la civilisation en Europe, l'homme de la Providence !

« Noble héritier de Napoléon, la Charente vous a témoigné sa reconnaissance du 2 décembre par quatre-vingt-quinze mille suffrages sur quatre-vingt-dix-neuf mille votants.

« Puisse Dieu, qui protége la France, vous aider à achever, avec le même courage et la même prudence, votre œuvre d'ordre, de pacification et de restauration de l'autorité ! Nous bénirons votre nom, et la postérité associera votre mémoire à celle de votre oncle, notre glorieux Empereur! *Vive l'Empereur !* »

S. A. I. a répondu en ces termes à M. le maire :

« Depuis longtemps, j'attendais avec impatience l'instant « qui devait m'amener à Angoulême, au milieu de ces popu« lations qui m'ont donné tant de témoignages de sympathie « et de dévouement ; croyez bien que jamais je n'oublierai « que ce sont les populations des deux Charentes qui, les pre« mières, ont songé à moi, m'ont élu, et m'ont tiré de l'exil. »

Le Prince monte dans une calèche découverte, offerte par M. Cheneusac, ancien maire d'Angoulême ; les ministres, les généraux et les autres personnages de sa suite prennent également place dans des voitures découvertes; et le cortége, précédé d'un détachement de gendarmes et d'un peloton de hussards, se dirige vers la ville.

Toutes les maisons étaient pavoisées sur le trajet qui conduit du débarcadère à la cathédrale, où le Prince s'est immédiatement rendu. Les fenêtres étaient chargées de spectateurs. Et pendant qu'éclataient les cris de : *Vive l'Empereur !* les femmes jetaient à profusion des fleurs sur son passage.

En face de la vieille église, reste précieux de l'art antique, et qui fut un temple païen, le vieil arc de triomphe qui sert de porte à la ville porte cette inscription :

Ludovico Napoleoni reparatori.

L'écusson de la ville renferme dans ses armoiries cette devise :

Fortitudo mea civium fides.

Une femme pâle, éplorée, et les yeux baignés de larmes, attendait sous cette porte. Dès que le Prince paraît, la pauvre femme franchit l'escorte, se jette aux pieds de S. A. I. et lui remet un placet. Le Prince l'a relevée immédiatement en lui adressant quelques paroles pleines de bonté.

Cette femme est de Ruffec ; elle implore la grâce de son fils, condamné aux travaux forcés pour un homicide dans une rixe. S. A. I. a reçu la supplique et l'a emportée.

Mgr l'évêque d'Angoulême attendait S. A. I. à la porte de l'église Saint-Pierre.

Un dais de velours, surmonté de panaches blancs, placé à quelques pas de distance de la porte, était destiné à recevoir le Prince.

Louis-Napoléon arrivé sur la place Saint-Pierre, les cris de : *Vive l'Empereur !* ont recommencé avec une nouvelle intensité. Mgr l'évêque, suivi de MM. les chanoines et du clergé d'Angoulême, s'est alors avancé vers le Prince, et lui a adressé le discours suivant :

« MONSEIGNEUR,

« La reconnaissance est une vertu naturelle, mais surtout une vertu chrétienne. Le cœur des prêtres doit y être ouvert plus encore que celui des simples fidèles. Croyez, Prince, qu'il en est ainsi du clergé dont j'ai l'honneur d'être le chef. Il sent profondément le prix des grandes et saintes choses qu'il vous a été donné d'accomplir en si peu de temps pour le bien de la religion.

« Le chef de l'Église rétabli sur son trône, nos conciles rouverts après plus de deux siècles d'interruption, la liberté rendue à l'enseignement catholique, les vrais principes du gouvernement ecclésiastique consacrés dans nos colonies par l'institution d'un épiscopat, voilà des faits qui, à eux seuls, suffiraient pour vous assurer

la reconnaissance des âges futurs et à votre nom une glorieuse immortalité dans les annales de l'Église, c'est-à-dire dans l'histoire du règne de la vérité sur le monde.

« Mais depuis une année, la dette de notre reconnaissance s'est encore accrue. Nous étions menacés de perdre tous ces biens dans un naufrage général de la société tout entière. Sans la sagesse et la force dont Dieu vous a revêtu, nous n'aurions pas en ce moment la première et la plus chère de nos libertés, celle de travailler au salut des âmes.

« Aussi, au milieu de ces transports de la joie publique qui éclate partout sur son passage, le cœur de Votre Altesse n'a pas de peine à discerner dans son expression plus calme et plus paisible le sentiment profond qui remplit l'âme des évêques et de leurs fidèles coopérateurs.

« C'est ce sentiment, Prince, que nous allons porter avec vous au pied des autels, dans ce temple antique et vénérable que votre gouvernement s'apprête à sauver d'une ruine imminente. C'est en votre nom que nous dirons à Dieu ces belles paroles d'un prince des temps anciens, qui traversa heureusement de grandes révolutions, et par la lumière d'en haut en prédit de plus grandes encore : « Je vous bénis, ô Dieu de nos pères, et je vous remercie de m'a-« voir donné la sagesse et la force : la sagesse pour reconnaître et « aimer le bien, la force pour l'exécuter. *Tibi Deus patrum « nostrorum, confiteor teque laudo, quia sapientiam et fortitudinem « dedisti mihi.* »

« Que Dieu, Prince, continue de répandre sur vous ses dons précieux pour l'entier accomplissement de la grande mission qu'il vous a confiée! »

S. A. I. a répondu :

« Si la reconnaissance est une vertu chrétienne, comme « vous l'avez dit, Monseigneur, qui plus que moi doit l'éprou-« ver : pour le peuple qui me fait un accueil si flatteur, pour « le clergé qui fait pour moi de ferventes prières et m'a-« dresse de si bonnes exhortations ; pour vous en particulier, « Monseigneur, qui me dites de si belles choses et qui « faites pour moi des vœux que Dieu, j'espère, voudra bien « exaucer? »

Le Prince s'est ensuite placé sous le dais, et a été conduit par Mgr l'évêque à un prie-Dieu très-richement décoré, qui avait été préparé au pied du grand autel. S. A. I. a prié

quelques minutes avec un recueillement tout chrétien. Après les prières consacrées par le pontifical et le *Domine salvum*, la bénédiction solennelle a été donnée par Mgr Cousseau. Le Prince s'est entretenu quelques instants avec le prélat, et a été reconduit à sa voiture avec le même cérémonial. Des cris de : *Vive l'Empereur !* ont éclaté dans l'église.

Le rempart Desaix, la place du Parc, très-élégamment décorée, étaient tellement inondés de flots de populations, que toutes les têtes semblaient se toucher. Des détachements de hussards et de la troupe de ligne bordaient la haie le long des arbres. A son arrivée devant le balcon de l'hôtel de ville, une véritable avalanche de fleurs et de couronnes a rempli la voiture impériale.

S. A. I. a remercié par de bienveillants saluts les dames qui lui avaient préparé cette nouvelle ovation. Toutes les maisons sur la ligne du cortége étaient pavoisées de drapeaux, et ornées de feuillage et de fleurs.

Après quelques instants de repos, S. A. I. est sortie de l'hôtel de la préfecture, suivie de son brillant état-major, et a parcouru les rangs des maires des communes rurales, qui s'étaient échelonnés devant la grille de la cour d'honneur. Les acclamations, les transports ont redoublé. Le Prince a adressé de bienveillantes paroles à ces braves fonctionnaires, et a donné à plusieurs d'entre eux des témoignages particuliers de sa sollicitude.

A cinq heures, les autorités civiles et militaires, les corps constitués du département, ont eu l'honneur de passer devant le Prince, qui leur a fait un accueil plein d'affabilité. S. A. I. se tenait dans le petit salon qui fait suite aux appartements d'honneur ; il était entouré de MM. les ministres de la guerre, des affaires étrangères, des travaux publics et de la marine, des officiers généraux de sa maison. Derrière lui se trouvait un magnifique tableau de Robert Lefèvre, représentant l'empereur Napoléon en grand costume impérial.

Le Prince a accordé plusieurs décorations ; MM. Machenaud, premier adjoint au maire, et M. Jantin, directeur de

l'enregistrement et des domaines, ont reçu la croix de la Légion d'honneur.

Une députation de jeunes filles est venue le complimenter, et a reçu de lui quelques-unes de ces paroles qui restent comme des souvenirs précieux.

Les départements de la Dordogne et de la Haute-Vienne ont envoyé des députations des conseils municipaux, généraux et d'arrondissement, pour présenter des hommages au Prince, qui les a reçus après les autorités de la ville d'Angoulême et de la Charente.

M. Ardent, maire de Limoges, qui avait été chargé d'appeler l'attention du Prince sur la création du chemin de fer de la Rochelle à Limoges par Angoulême, s'est exprimé ainsi :

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur de remettre à V. A. I. les adresses de plusieurs conseils municipaux de l'arrondissement de Limoges, et j'appelle surtout son attention sur celle de la ville.

« Il y a quelques mois, Monseigneur, j'allai près de Votre Altesse pour lui présenter une députation nombreuse de la ville de Limoges et du département, pour solliciter ensemble que le railway de Châteauroux à Limoges fût exécuté.

« Votre Altesse étudia aussitôt l'utilité de cette ligne, et elle la décréta.

« Nous venons, Monseigneur, à Angoulême, plus nombreux encore qu'à l'Élysée, pour vous remercier.

« A cette heure, vous nous permettrez de demander à Votre Altesse de relier Angoulême à Limoges par un railway. C'est une ligne riche qui importe à Bordeaux, Rochefort et la Rochelle, comme à Châteauroux, Bourges, Moulins et Lyon, en les reliant par les plateaux du Centre et en établissant, sans grands sacrifices pour l'État, une grande ligne transversale de l'ouest à l'est de la France.

« Une compagnie, Monseigneur, en sollicite d'ors et déjà l'exécution. Que Votre Altesse daigne prendre ce nouveau projet sous sa protection et en hâter la solution.

« Mais, Monseigneur, il ne faut pas seulement à notre pays manufacturier et commerçant, à nos populations actives et laborieuses, des chemins de fer : il nous faut l'ordre, la stabilité, la permanence du pouvoir, source de tout progrès.

« Que Votre Altesse daigne aussi accueillir ce vœu de notre cité, et compte toujours sur notre dévouement. »

Le Prince a répondu qu'il chargeait son ministre des travaux publics, présent à la réception, d'étudier cette question.

Après la réception, qui a duré plus d'une heure, S. A. I. est sortie dans la cour, où se trouvaient réunis les vieux soldats de l'Empire, qui lui ont été présentés par M. le préfet et le colonel Lemercier. Le Prince a reçu avec une extrême bienveillance les hommages de ces nobles débris de notre gloire nationale. Il a fait remettre à M. le préfet, par son aide de camp, le général de Goyon, une somme de deux cents francs pour être distribuée aux plus nécessiteux de ces vétérans. Les cris de : *Vive l'Empereur!* se sont fait entendre de nouveau et se sont propagés avec une grande intensité dans toutes les rues voisines, qui étaient encombrées d'une foule enthousiaste.

Le Prince avait l'intention d'aller visiter la fonderie de canons de Rueil et les bords merveilleux de cette Touvre qui, à sa source, est déjà une rivière considérable. Mais le temps vole au milieu de ces fêtes, et sa rapidité ne permet pas de réaliser tous les projets.

A sept heures a eu lieu à la préfecture un dîner offert par le Prince. Parmi les convives étaient MM. le préfet, le général Pays de Bourjolly; Lemaire, général commandant le département; l'évêque; de la Tranchade, maire d'Angoulême; baron Teste, général de division en retraite; Ernest de Girardin, sénateur; André, député; général Gellibert, député; colonel Lemercier, député; comte Alfred de Vigny, membre de l'Académie, l'auteur de *Cinq Mars* et de *Chatterton;* le général Vast-Vimeux, questeur de la Chambre; baron Froissard, inspecteur général de la police; Second, président du tribunal civil; Robert, président du tribunal de commerce; Bardy-Delisle, procureur de la république; Tesnière, président du conseil général; de Pontevès, colonel du 75ᵉ; le colonel du 5ᵉ hussards, le colonel de gendarmerie; Jure, colonel d'artillerie; Daniel du Colhoë, directeur de la fonderie.

Dans la soirée toute la ville a été illuminée.

L'administration municipale avait décoré tous les quartiers avec un goût remarquable. La promenade de Beaulieu, des terrasses de laquelle on domine, à une hauteur prodigieuse, la riante vallée dans laquelle serpente la Charente; la promenade du parc, l'hôtel de ville, la place de la Comédie, le palais de Justice, sont décorés avec une véritable splendeur. Partout s'élèvent des mâts vénitiens avec leurs fraîches banderoles et leurs gracieuses couleurs.

Sur le champ de foire un transparent porte cette inscription :

20 *décembre* 1852, 7,500,000 *voix!*

La promenade du parc est illuminée *a giorno*. Les lanternes vénitiennes suspendues à côté des lanternes moresques, les chaînes de verres de couleur s'enlaçant les unes aux autres, produisent un effet délicieux.

La fontaine de la place du Mûrier étincelle de feux qui se marient avec ses eaux jaillissantes. Les illuminations de la préfecture sont surtout remarquées. Des croix d'honneur, des aigles, tous les glorieux symboles de la gloire impériale rayonnent de mille feux. Le frontispice du palais de Justice, où a lieu le bal, est éclairé par des pyramides lumineuses, assises sur les piédestaux, et par des lustres placés entre les colonnes.

Quand le Prince a paru dans la salle de bal, une émotion inexprimable a parcouru l'assemblée, où se trouvaient réunies plus de trois mille personnes. Un cri unique, répété par toutes les voix, a éclaté : *Vive l'Empereur!* et s'est reproduit à diverses reprises pendant que S. A. I. est restée dans le bal. Les dames, s'étant spontanément levées, agitaient leurs mouchoirs et jonchaient de fleurs son passage jusqu'au fauteuil qui lui avait été préparé sur l'estrade, construite en avant de son salon particulier.

Arrivé là, le Prince a salué de la manière la plus affectueuse cette foule élégante, qui y a répondu par les acclamations les plus enthousiastes. Il est impossible de décrire l'ivresse et les transports qui l'ont accueilli.

Bientôt l'excellent orchestre, conduit par M. Barbet, l'habile chef de musique du 75e, a exécuté un quadrille qui avait été composé pour la fête, sur les airs favoris de la reine Hortense. Le Prince a pris place au bas de son estrade et a dansé avec mademoiselle de la Tranchade, fille du maire d'Angoulême. En face de lui figuraient M. le préfet et madame Lemaire, femme du général, M. le ministre de la guerre, M. André, député, M. Mailfer, adjoint au maire; d'autres personnages faisaient également partie du quadrille d'honneur, et avaient pour partenaires les dames et demoiselles des principaux fonctionnaires de la ville. La danse terminée, le Prince a repris place à son estrade et a été encore salué des plus chaudes acclamations.

Un certain nombre de dames étaient groupées sur les côtés du fauteuil de S. A. I., qui était entourée de MM. les ministres et de ses aides de camp; plusieurs d'entre elles sont venues lui faire hommage de leurs bouquets; l'une d'elles, madame Z. R....., en offrant au Prince un magnifique bouquet de violettes de Parme, au milieu duquel se trouvait un N en immortelles, lui a dit : « Monseigneur, permettez à la femme qui vous est la plus dévouée de vous offrir ces fleurs. » Le Prince a détaché quelques violettes du bouquet et a répondu de la manière la plus gracieuse, en remettant le bouquet : « Je vous remercie, madame, et maintenant je ne vous rends pas votre bouquet, je vous l'offre. »

Le Prince a fait ensuite le tour de la salle en saluant les dames, qui se levaient sur son passage ; il a adressé de bienveillantes paroles à plusieurs d'entre elles et a été encore acclamé à plusieurs reprises des cris mille fois répétés et proférés par toutes les bouches de : *Vive l'Empereur!*

Au départ, le même enthousiasme, les mêmes transports. une foule immense, qui stationnait sur la place du Mûrier. attendant sa sortie, l'a accompagné de ses flots pressés jusqu'à l'hôtel de la préfecture, où il est rentré à onze heures. Partout encore sur son passage les cris de : *Vive l'Empereur!*

VINGT-HUITIÈME JOURNÉE.

ROUTE D'ANGOULÊME A ROCHEFORT.

Angoulême, 11 octobre, à minuit.

On connaissait ce matin à Angoulême le discours prononcé avant-hier au banquet de la Bourse de Bordeaux ; on le considérait comme un acte décisif, comme un manifeste européen. Ce discours donnait un corps aux vœux et aux espérances, si vivement manifestés par les inscriptions et les cris de la veille. Il y avait dans toute la ville d'incomparables transports de joie. Nous assistons à un spectacle peut-être unique dans le monde : celui d'une nation tout entière, à peine sortie des luttes de l'anarchie, appelant, avec une unanimité que ne trouble aucune opposition, l'établissement d'un gouvernement fort et durable. C'est là un signe éclatant, et qui frappe les yeux les plus endurcis ; nul ne peut méconnaître l'action visible de la Providence.

A sept heures du matin, la foule, dont les émotions de la veille n'avaient pas épuisé l'enthousiasme, entourait la préfecture. Le Prince est monté en voiture, et a pris la route de Rochefort, où il doit coucher. Il a traversé la ville, au pas, en calèche découverte, saluant les milliers de spectateurs qui se pressaient pour le voir.

Les coups de canon et le son des cloches se font entendre, et annoncent que la voiture du Prince s'éloigne.

MM. les ministres des affaires étrangères et des travaux publics sont partis pour Paris. M. le ministre de l'instruction publique, qui a accompagné le chef de l'État de Lyon à Bordeaux, est également parti pour la capitale. MM. les ministres de la guerre et de la marine, et M. le vice-président du conseil d'État, membre du conseil des ministres, accompagneront le Prince jusqu'à son retour à Paris.

D'Angoulême à Rochefort, l'étape est longue ; il y a vingt-

huit lieues à franchir par route de terre. Heureusement le temps était superbe ; et rien ne s'est opposé à ce que, sur ce long parcours, les populations dévouées de l'Angoumois et de la Saintonge vinssent manifester leurs sympathies à l'élu de la nation. Aussi, à chaque instant, à tous les chemins qui débouchent sur la route, les villages entiers, hommes, femmes, enfants, dans leurs habits de fête, sont-ils accourus. Personne n'est resté dans les maisons ; les travaux sont suspendus comme les jours fériés. Toutes les figures rayonnent de bonheur et de joie ; et, devant ces acclamations sincères et énergiques qui partent de tous les cœurs, la voiture qui emporte le Prince ralentit souvent le galop des chevaux, pour permettre à Son Altesse Impériale de remercier, d'un signe de main, tant de braves gens qui ne peuvent assister aux solennités des grandes villes.

Le cortége se compose de plusieurs voitures. Dans la première, se trouvent le Prince et le ministre de la guerre ; dans la deuxième, le ministre de la marine, M. Baroche, vice-président du conseil d'État, et le grand référendaire du Sénat ; dans les autres, sont les généraux de Roguet, de Goyon, de Montebello ; les capitaines de Menneval, de Cambriels et Petit ; MM. Mocquard et Conneau. M. Rivière, préfet de la Charente, et le général Lemaire, commandant le département, sont en avant dans une autre voiture.

Dans tous les villages qui bordent la route, des arcs de triomphe de feuillage ont été élevés ; et partout les inscriptions ou les emblèmes naïfs que le dévouement des habitants leur a inspirés. Les maires, les gendarmes en grande tenue, les gardes champêtres, sont échelonnés en avant de la foule, qui ne peut se lasser de faire entendre le cri de : *Vive l'Empereur !* C'est à travers ces campagnes enchantées, si riches, si fertiles, si populeuses, une incessante ovation qui étonnerait, si nous n'avions déjà vu tant de scènes de ce genre.

A Jarnac, M. le comte de Rochefort, sous-préfet de l'arrondissement de Cognac, était au relai, à la tête du maire, des adjoints, du conseil municipal, des curés du canton, des juges

de paix, et d'une population, accourue de toutes les communes. Aussitôt que la voiture impériale a été aperçue, les cris de : *Vive l'Empereur!* ont retenti.

S. A. I. a été haranguée par une jeune enfant, la fille du maire, et a accepté les fleurs que lui offraient ses compagnes. Le Prince a attiré dans sa voiture la charmante enfant qui l'avait complimenté, et l'a embrassée en lui adressant les paroles les plus affectueuses. Les transports et les acclamations ont redoublé et ont accompagné Son Altesse Impériale, tant que sa voiture est restée en vue.

A Cognac, le Prince s'arrête vingt minutes. La ville de Cognac, située au milieu d'un pays fertile, a quelque importance archéologique. C'est dans le château qui la domine que naquit François I[er]. La fontaine de la place d'Armes vaut la peine d'être vue. Mais ce qui fait son illustration, ce sont ses eaux-de-vie, les premières du monde. Grâce à sa distillation et à la qualité de ses vignobles, cette petite ville a porté son nom aussi loin que celui de la France. Il n'est pas sur le globe un lieu, si ignoré qu'il soit, où le nom de *Cognac* ne soit connu. Le commerce d'eaux-de-vie avec l'Angleterre, la Russie, les Amériques, a pris surtout, depuis quelques années, une immense extension, et a été l'origine de grandes fortunes qui font de Cognac une place de premier ordre.

Deux arcs de triomphe avaient été dressés, l'un par la ville, l'autre par le commerce. La société vinicole, présidée par M. Lemercier, avait voté une somme de trente mille francs pour offrir un déjeuner d'une magnificence digne de cette société, au Prince qui n'a pu l'accepter.

Le maire a harangué le Prince. De vieux militaires lui ont été présentés. Parmi eux se trouvaient cinq vétérans de la grande armée appartenant à la même famille. L'aîné compte quatre-vingt-quatorze ans, et le plus jeune soixante-quatorze. Louis-Napoléon a laissé à ces vieux soldats des souvenirs de sa munificence. La femme Bretondouble, décorée sous l'Empire, lui a été également présentée et a reçu de lui un généreux accueil. Le Prince a remis la décoration de la Légion d'hon-

neur au plus âgé de ces braves vétérans, et a accompagné cette faveur des plus bienveillantes paroles.

Une députation de jeunes filles a été présentée au Prince par madame la comtesse Olga de Rochefort, femme du sous-préfet de l'arrondissement de Cognac, qui a reçu de S. A. I., comme souvenir, un élégant bracelet avec une croix en brillants.

Les bouquets et les fleurs tombaient, dans la voiture du Prince, en nombre si considérable, que bientôt le devant de sa calèche a été littéralement encombré. Quelques-uns de ces gracieux projectiles ont atteint sa personne et notamment un énorme bouquet qui l'a touché à la figure.

« Eh! mesdames, s'est écrié le général, est-ce là une machine infernale d'un nouveau genre? » Le Prince s'est retourné en souriant.

A Chérac, limite du département de la Charente, le Prince s'est arrêté un instant; il a reçu le maire et les autorités. Mademoiselle Guitton, à la tête de plusieurs jeunes filles vêtues de blanc, lui a présenté un bouquet de fleurs naturelles, et a prononcé le compliment suivant :

Soyez le bienvenu parmi nous, Monseigneur,
Voici vos vrais amis. — Au front de l'Empereur,
D'autres peut-être un jour mettront une couronne.
Nous ne vous offrons qu'une fleur;
Mais c'est le cœur qui vous la donne.

Le Prince a très-gracieusement accueilli le bouquet et le compliment. Il a ensuite remis au maire de Chérac une somme de deux cent quarante francs en or, pour être répartis entre les indigents de la commune.

C'est là que M. Brian, préfet de la Charente-Inférieure, le sous-préfet de l'arrondissement de Saintes et le général Davesiès de Pontès, commandant le département, ont reçu le Prince et remplacé le préfet de la Charente et le général Lemaire.

On n'a fait que changer de chevaux au Pontreau, où des populations de la Saintonge affluaient de toutes parts, empressées de contempler les traits du Prince pour lequel elles ont un si sincère attachement, et l'on ne s'est arrêté qu'à Saintes.

Saintes n'est aujourd'hui qu'un chef lieu de sous-préfec-

ture. C'était autrefois la capitale de la Saintonge à qui elle a donné son nom, et pendant quelque temps du département de la Charente-Inférieure. Des ruines romaines qu'elle conserve attestent son antique importance. Près du pont qui franchit la Charente, on voit encore un arc de triomphe qui, d'après les inscriptions à demi effacées par le temps, que l'archéologe y déchiffre, a été dédié à Germanicus et à Tibère.

A quelque distance de la ville, on aperçoit des arènes en ruines qui, sous la végétation qui les dévore et rétablit l'empire de la nature sur des murs où l'homme avait cru pouvoir imprimer le caractère de la durée, rappellent les amphithéâtres de Nîmes et d'Arles, et donnent une haute idée de l'antique population de Saintes, qui, aujourd'hui, ne contient guère plus de quinze mille habitants.

La cathédrale avait été bâtie sous l'invocation de saint Pierre par Charlemagne. Détruite plusieurs fois, et reconstruite par deux évêques du diocèse sur de plus petites dimensions, elle conserve encore sa tour primitive, appuyée avec une hardiesse étonnante sur les voûtes du portail, et sculptée, dans sa prodigieuse hauteur, de bas-reliefs d'un travail curieux. L'église de Sainte-Eutrope est encore plus ancienne. Elle domine la ville.

L'entrée du Prince a été annoncée par cent un coups de canon. S. A. I. a été reçue sous un arc de triomphe dressé en avant de la ville. M. le sous-préfet était en tête des autorités de tous les ordres. M. Vacherie, maire de Saintes, était entouré de ses adjoints et du conseil municipal. En présentant les clefs de la cité à S. A. I., M. Vacherie a prononcé le discours suivant :

« Prince,

« Le maire et le conseil municipal de la ville de Saintes s'empressent de se porter au-devant de Votre Altesse pour vous offrir l'hommage de leur dévouement et de leur profond respect.

« Je viens aussi, Prince, vous présenter les clefs de l'antique capitale des Santons, bien déchue de son ancienne splendeur, et dont les siècles ont détruit les murailles ; mais c'est uniquement comme symbole de la reconnaissance et de l'amour de ses habitants

et de l'entière confiance qu'ils ont en Votre Altesse pour l'avenir de notre belle patrie.

« Quarante-quatre années se sont écoulées depuis le jour où ces mêmes clefs ont été présentées par l'un de mes prédécesseurs à l'empereur Napoléon ; et ces deux dates, 6 août et 11 octobre 1852, resteront chères au souvenir de la ville de Saintes.

« Vous avez cédé à nos vœux les plus chers, Prince, vous êtes venu vers nous ; grâces vous en soient mille fois rendues.

« Pénétrez donc à travers ces populations immenses accourues sur votre passage pour vous saluer de leurs vives acclamations. Vous êtes ici, Prince, sur le sol de notre chère Saintonge, et c'est elle qui, la première au milieu de la tempête où la France pouvait périr, écoutant la grande voix de Dieu et tournant ses regards vers vous, a donné l'élan de cet enthousiasme universel ; qui vous a confié un pouvoir dont vous avez usé avec une haute sagesse et une énergie salutaire pour la prospérité de la France, et que la France entière vous crie bien haut de conserver toujours pour son repos et pour son bonheur. »

Le Prince a passé sous l'arc de triomphe antique, élevé en l'honneur de Germanicus, et qui avait été entouré de guirlandes de fleurs, paré d'oriflammes descendant jusque dans la rivière, et surmonté d'un aigle colossal aux ailes déployées. Sur la frise du vieux monument romain était placée l'inscription suivante :

Santones imperatorem te salutant.

Un portique élégant, aux armes du Prince, était élevé à l'entrée de la rue Porte-Aiguière. Le clergé attendait S. A. I. sous le porche de l'église Saint-Pierre. Ses bénédictions se sont mêlées aux cris de : *Vive l'Empereur!* que le peuple n'a cessé de faire entendre.

A son arrivée devant la cathédrale, le Prince est descendu de voiture, et, s'avançant vers le respectable curé de Saint-Pierre, qui l'attendait, revêtu de ses habits sacerdotaux, et décoré de la croix de la Légion d'honneur : « Je regrette « beaucoup, lui a dit le Prince, de ne pouvoir entrer dans « votre belle et antique basilique, pour y recevoir les béné- « dictions d'un prêtre aussi vénérable que vous. » Et comme la voix du curé parvenait à peine à se faire entendre, le Prince

lui a pris des mains un placet, et lui a adressé quelques gracieuses paroles : « Remettez-moi votre écrit, lui a-t-il dit, je « le lirai et le relirai avec plaisir. »

Le Prince est descendu à la sous-préfecture, décorée avec un goût parfait. Une députation de jeunes filles de la ville est venue le complimenter à l'entrée de l'hôtel et lui offrir des fleurs. S. A. I. a reçu les autorités de la ville, et a remis la croix d'honneur à M. Vacherie, maire. M. Savary, président du tribunal civil de Saintes, lui a présenté ses collègues, ainsi que MM. les juges de paix, et s'est exprimé en ces termes :

« Monseigneur,

« Les acclamations qui vous accompagnent prouvent que les bons se sont rassurés. Grâce à vous, en effet, l'autorité a cessé d'être un vain nom et les lois ont repris leur empire. Permettez aux magistrats qui les appliquent en votre nom dans les arrondissements de Saintes, Jonzac et Marennes, ainsi que dans les divers cantons de ces trois arrondissements, de présenter à Votre Altesse Impériale l'hommage de leur respect et d'un dévouement qui n'a d'égal, Monseigneur, que votre dévouement aux intérêts de la France. »

Le Prince a répondu :

« Je connais les services que vous rendez tous les jours ; « j'ai confiance dans les magistrats que vous me présentez, « ils peuvent compter sur moi. »

Le tribunal de commerce a ensuite été introduit et a été accueilli par le Prince avec la plus touchante bonté.

Dix-huit cents à deux mille anciens soldats, sous-officiers et officiers, lui ont été présentés par M. le contre-amiral Cuvillier, ancien gouverneur de l'Ile-Bourbon. Tous ces nobles et vieux représentants de nos glorieuses armées étaient venus de fort loin. Le Prince n'a eu que le temps d'adresser quelques mots de remercîments et de félicitations au brave et vénérable amiral Cuvillier; au général comte de Bremont-d'Ars, ancien lieutenant général ; au colonel Cuynat et à plusieurs autres officiers en retraite. Il a remis la croix d'honneur au sergent Morin, ancien sous-officier.

S. A. I. ne pouvait consacrer à Saintes que quelques ins-

tants. On était prévenu à l'avance. Cependant la ville était entièrement décorée. Des mâts ornés de banderoles s'élevaient sur le quai de la Charente et dans les rues principales. Les maisons étaient pavoisées. Une foule immense se pressait sur le passage du Prince. Les cris de : *Vive l'Empereur!* retentissaient avec une vigueur nouvelle. Et si la réception n'a pas été longue, elle a été chaude et cordiale. On sentait que, dans ce département, qui a été le premier à l'appeler à la représentation nationale, le Prince se trouvait en famille.

De Saintes à Rochefort, le parcours n'est que de six lieues; la route suit la riche vallée de la Charente qui, dans cette partie, est complétement navigable.

Bientôt on aperçoit les mâts élevés et tout couverts de pavillons qui semblent sortir du milieu des prairies. On se demande quel est ce prodige ? C'est la Charente qui, extrêmement étroite et cachée par les herbes de sa rive, porte de l'Océan à Rochefort des frégates et des vaisseaux à trois ponts.

ENTRÉE A ROCHEFORT.

Rochefort n'est pas une ville ancienne. Lorsque l'on comprit la nécessité de creuser un port militaire sur cette partie de nos côtes, on chercha sur la Charente un emplacement convenable. On s'arrêta d'abord à Soubise, et des travaux y furent commencés. Mais le duc de Rohan, à qui cette terre appartenait, refusa de la céder à l'État. Alors on dessina le plan d'un port à Tonney (Charente), et, en 1664, les vaisseaux commençaient à y arriver, lorsque le duc de Mortemart, propriétaire de Tonney, imita l'exemple du duc de Rohan. Il fallut choisir un autre emplacement; et, près d'un vieux château entouré de marais, Louis XIV jeta les fondements de Rochefort. Il fallut vaincre de grands obstacles, que le génie de Vauban eût peut-être promptement surmontés si ces plans eussent été adoptés. Un siècle suffit à peine à combler les marais, et aujourd'hui encore, malgré d'immenses travaux, la ville de Rochefort souffre de leurs émanations qui enfantent des fièvres endémiques.

Rochefort est cependant une ville charmante. Elle porte l'empreinte de la grandeur du roi qui l'a créée ; ses rues sont parfaitement alignées et arrosées par des ruisseaux d'eau vive. Ses maisons, toutes modernes, sont bâties avec élégance et simplicité. Les ombrages de ses boulevards forment une promenade pleine d'agréments. Ses établissements maritimes en font une ville d'une véritable importance.

Lorsque l'Empereur quitta la France pour ne plus la revoir, il s'arrêta à Rochefort, et c'est de là qu'il prépara son départ. C'est des côtes de la Saintonge qu'on vit s'éloigner et se perdre dans l'horizon le vaisseau anglais qui emportait le grand homme. Les populations qui avaient assisté à ce spectacle étonnant des vicissitudes humaines en avaient gardé l'émotion dans leurs cœurs ; souvent leurs regards s'attachaient avec tristesse sur ces flots où le *Bellérophon* avait tracé son sillage. Ils interrogeaient les mystérieuses étendues de l'Océan, et leur demandaient si elles n'allaient pas leur rapporter le héros qui mourait sur un rocher perdu dans leur immensité. L'espoir de ce retour était resté un culte pour ces populations. Aussi, au premier appel fait au suffrage universel, s'empressèrent-elles par deux fois de porter leurs votes presque unanimes sur le Prince, héritier du nom qui leur était si cher.

C'est le département de la Charente-Inférieure qui donna le premier signal de ce vaste enthousiasme qui embrasse aujourd'hui la France entière. Au département sur lequel l'Empereur avait laissé la trace de son dernier pas, était réservé, comme par une compensation de la fortune, l'honneur de recevoir, pour ainsi dire, l'empreinte du premier pas de Louis-Napoléon. L'élection de la Charente-Inférieure a été l'une des origines des grands événements qui s'accomplissent aujourd'hui. Les habitants le sentent et en sont fiers. Ils voudraient, pour leur attachement et leur amour, trouver des démonstrations qui ont manqué aux autres départements, et il n'est pas d'efforts qu'ils ne fassent pour cela. Leur empressement, leurs acclamations témoignent de leur adoration pour le Prince

dans lequel, depuis si longtemps, ils ont placé toutes leurs espérances, et ils ont voulu lui donner des fêtes dignes de lui.

Des inscriptions rappellent ce double souvenir du départ et du retour de la gloire impériale.

Au milieu de la place Colbert, s'élève un obélisque surmonté d'un grand aigle d'or aux ailes déployées. Des faisceaux d'armes, des canons, des drapeaux, ornent sa base. Sur l'un des côtés on lit cette inscription :

Rochefort, 15 *juillet* 1815 : *Je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois.*

Sur une autre face de l'obélisque, on lit :

1848
Louis-Napoléon élu dans la
Charente-Inférieure.
1851
7,500,000 *suffrages.*

Quatre grandes statues, placées de chaque côté de la place, rappellent les illustrations de la ville de Rochefort. Ces statues, moulées en plâtre par des artistes de Paris, reposent sur des piédestaux imitant le granit. On y a gravé les noms et les services rendus au département par chacune de ces célébrités. C'est celle de Bégon, intendant de Rochefort, de 1688 à 1710, fondateur de l'hospice des orphelins, qui avait trouvé la ville en bois et l'avait laissée en pierre. La seconde est celle de Dulaurens, député de Rochefort au Corps législatif, en 1813. Il avait assaini la ville en la faisant paver, et en établissant des fontaines d'irrigation. Les deux autres, enfin, rappellent les traits de la Touche-Tréville, commandant la flottille en 1801, et de Cochin-Duvivier, maire de Rochefort en 1772, qui a inspiré et fait exécuter les premiers travaux d'assainissement de cette contrée. Des palmiers garnis de lanternes de couleurs, des mâts supportant des aigles et des drapeaux, et reliés entre eux par des couronnes de verdure, complètent l'élégante décoration de cette place.

Le quai des Vivres, les rues des Fonderies, Audry-Malrou et des Petites-Allées, par lesquelles doit passer le Prince, étaient garnies de guirlandes de gazon et de feuilles de chêne qui formaient un immense berceau de verdure.

A cinq heures précises, les canons du port où mouille la frégate la *Reine-Hortense* annoncent l'arrivée de S. A. I. M. le contre-amiral Montagniès de la Roque, préfet maritime, accompagné d'un nombreux cortége d'officiers de la marine impériale ; M. le comte de Coëtlogon, sous-préfet de l'arrondissement ; toutes les autorités civiles et militaires; M. E. Roy-Bry, maire de Rochefort ; les adjoints, le conseil municipal, le conseil général, le conseil d'arrondissement, les juges de paix, s'étaient rendus à la Porte-Charente, où était dressé, à l'entrée du pont, un magnifique arc de triomphe. Vous dire les acclamations, les cris de : *Vive l'Empereur!* qui ont accueilli son arrivée, serait chose impossible. Nulle part, et cela devait être, l'ivresse n'a été plus grande; c'est un véritable délire.

Le maire a présenté au Prince, sur un plat d'argent, les clefs de la ville, les mêmes qui furent présentées à l'Empereur en 1808, et lui a adressé le discours suivant :

« MONSEIGNEUR,

« J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse Impériale, avec les clefs de la ville de Rochefort, l'hommage de son profond respect et de son dévouement le plus sincère.

« Cette ville est bien à vous, Monseigneur.

« L'Empereur puisa chez nos pères ses flottes les plus vaillantes et les plus glorieusement éprouvées.

« C'est au milieu de leurs efforts fidèles jusqu'à la dernière heure qu'il accomplit le suprême sacrifice d'une puissance qui avait porté si haut la grandeur de la France. C'est de nos rivages que son cœur brisé reçut les derniers adieux de la patrie en deuil.

« Vous, Monseigneur, vous accordiez, il y a six mois, à nos instances suppliantes, contre une défaveur mal justifiée, la voie de fer qui fécondera bientôt le travail dans nos contrées ranimées.

« Et enfin, grâce à votre autorité protectrice, à la sécurité qu'elle inspire, nous avons pu, depuis neuf mois, croire à un avenir, et demander aux ressources qu'il nous assure le moyen de

subvenir à l'accroissement nécessaire de nos hospices, de nos halles, de nos écoles, de ce qui est, en un mot, le patrimoine sacré des classes souffrantes et laborieuses.

« Les souvenirs les plus chers de notre passé militaire ou de notre prospérité pacifique s'attachent au grand nom que vous portez. Nos acclamations ne seront point ingrates, et pour se trouver les dernières, au terme de la marche triomphale de Votre Altesse Impériale, elles ne se montreront ni moins vives ni moins sincères.

« Vous avez vu déjà, en 1848, les populations de la Charente-Inférieure, ardentes à renouer la chaîne que les désastres de 1815 avaient rompue chez elles-mêmes, faire entendre des premières à Votre Altesse l'appel de la patrie en proie au déchirement des révolutions.

« Aujourd'hui, après l'apaisement des passions, la soumission des partis, le retour du travail et de l'esprit d'entreprise; en un mot, après l'affermissement social, œuvre de votre énergie et de vos lumières, leurs cœurs reconnaissants, plus que jamais fidèles au sentiment patriotique que deux générations se sont ici transmis avec amour, n'ont qu'un seul vœu à former :

« Que Dieu protége et conserve Louis-Napoléon! »

Ce discours a été, à plusieurs reprises, interrompu par les cris de : *Vive l'Empereur!* Le Prince a exprimé combien il était touché des sentiments que le maire lui témoignait au nom des habitants de Rochefort.

Puis S. A. I. a pris place dans une calèche élégante, préparée par les soins de l'autorité municipale. Elle avait à ses côtés M. le général de Saint-Arnaud, ministre de la guerre; M. Brian, préfet du département, et M. Eug. Roy-Bry, maire de Rochefort. Derrière, venaient également, en voiture découverte, et en costume officiel, M. Baroche, vice-président du conseil d'État; M. Ducos, ministre de la marine; M. d'Hautpoul, grand référendaire du Sénat; M. le général de division Lepays de Bourjolly, commandant les douzième, treizième et quatorzième divisions militaires; et beaucoup d'autres fonctionnaires de l'ordre supérieur et les aides de camp de S. A. I.

Le cortége, précédé d'un détachement de hussards, était accompagné de la garde d'honneur, à cheval, fournie au Prince par la ville de Rochefort, sous les ordres de M. Aug. Leps, et

ayant à sa tête, comme porte-étendard, le jeune fils de M. de Coëtlogon, sous-préfet de Rochefort, revêtu de l'élégant costume de lancier ; il se terminait enfin par un très-fort détachement de gendarmerie départementale ; il a fait son entrée en ville au milieu des troupes formant la haie. Partout, sur le passage du Prince, des cris unanimes de : *Vive l'Empereur!* se sont fait entendre.

A son arrivée à la préfecture maritime, une députation de jeunes filles est venue lui offrir des fleurs sur le perron de la préfecture, et mademoiselle Montagniès de la Roque, fille du préfet maritime, lui a adressé ce compliment :

« Monseigneur,

« Daignez accepter ces fleurs, que Rochefort vous offre, et permettez-moi de vous exprimer, au nom de ses habitants, les sentiments de respect et de profonde reconnaissance que nous avons tous voués au sauveur de la patrie.

« Je suis heureuse, Monseigneur, autant qu'honorée, d'avoir été choisie pour cette mission, et je conserverai toujours le glorieux souvenir du moment où il m'a été donné de vous adresser ces paroles. »

Le Prince lui a répondu de la manière la plus affable.

A six heures du soir, le Prince a reçu les divers corps de la marine, les employés civils, les autorités militaires, les maires de plusieurs arrondissements. Dans cette réception, le Prince a décerné la croix de la Légion d'honneur à M. Baillet, ancien soldat de l'Empire, et à M. E. Roy-Bry, maire de Rochefort.

Le Prince a reçu aussi une députation de jeunes filles de Marennes, qui lui ont présenté une immense pyramide d'huîtres, portée par quatre marins pêcheurs ? Le Prince a fait remettre dix napoléons aux marins qui portaient les huîtres et un fort beau camée à mademoiselle Boulin, l'aînée des jeunes filles.

M. Gaillard, ancien officier de l'Empire, a passé devant S. A. Impériale en tête des anciens militaires.

Parmi les députations, on remarquait celle de Marennes,

composée de six jeunes gens et de six jeunes filles en costumes de pêcheurs, conduits par deux vieux débris du vaisseau le *Vengeur*. Ces deux vieillards ont été décorés l'année dernière par le Prince-Président.

Un dîner de quarante-six couverts avait été préparé par les ordres du Prince, à la préfecture maritime ; la table avait été dressée dans une magnifique salle décorée avec un goût extrême, ornée de faisceaux d'armes et de trophées militaires, et à l'une et l'autre extrémité de laquelle se trouvait le buste du Prince et celui de l'Empereur.

Pendant le dîner, la ville s'est illuminée. La façade de la préfecture maritime brillait de plus de deux mille verres de couleur, et dans la cour étaient disposés avec un art où l'on reconnaissait la main de M. Alexis Godillot, que la ville avait chargé des décorations de la fête, trois mille verres de couleur et six cents lanternes vénitiennes ; treize mille jets de gaz faisaient de la façade de la sous-préfecture un palais de feu où, au milieu d'étoiles, de croix d'honneur, de faisceaux de canons et d'armes, se dessinaient les initiales L. N., avec la couronne impériale.

La place Colbert présentait un aspect magnifique. L'obélisque était éclairé par le gaz au milieu de palmiers, chargés de verres de couleur et de lanternes vénitiennes, et réfléchissant sur leurs feuillages la lumière étincelante du gaz. En face, l'Hôtel de ville, illuminé avec profusion, complétait un magnifique tableau. Le collége, transformé en une immense salle de bal, dessinait sur sa façade une couronne impériale et un aigle de feu.

Une foule immense se pressait dans la salle de bal.

A neuf heures, le Prince y est arrivé au milieu des acclamations unanimes. A son entrée, mademoiselle Montagniès de la Roque, à la tête des députations des jeunes filles de la ville, lui a offert un bouquet.

La présence du Prince a produit un effet électrique. Les cris de : *Vive l'Empereur!* ont retenti de tous côtés, et les dames se sont levées sur les banquettes pour faire honneur au

héros de la fête. Le Prince, entouré de ses aides de camp, est allé s'asseoir sur un trône magnifique dressé au fond de la salle. Quelques instants après a commencé le quadrille d'honneur. Il était ainsi composé : S. A. I. et madame la comtesse de Goëtlogon, femme du sous-préfet; M. le ministre de la guerre et madame Lefranc; M. le ministre de la marine et mademoiselle Montagniès de la Roque; M. Baroche, vice-président du conseil d'État, et mademoiselle Pelletreau; M. le général de Bourjolly et madame Legrand; M. l'amiral Montagniès de la Roque et madame Roudier; M. le préfet du département et madame la baronne de Chassiron; M. le maire de Rochefort et madame Mouchet.

Puis le Prince a fait le tour de la salle.

A dix heures, S. A. I. rentrait à la préfecture; sa voiture, précédée de porte-torches, a traversé, au pas, des flots de populations; là encore, Louis-Napoléon a été accueilli aux cris de : *Vive l'Empereur !*

Cependant, dans le jardin public, éclairé de mille feux variés, se pressait une foule innombrable de promeneurs et de danseurs. La joie éclatait sur tous les visages. On se félicitait d'avoir vu les traits de l'héritier de l'Empereur; on ne parlait que de lui, et tout témoignait des vives sympathies que sa présence inspire. Le temps magnifique qui a protégé cette journée continue; la lune brille dans un ciel étoilé, et la splendeur du ciel a semblé prendre part à la fête.

VINGT-NEUVIÈME JOURNÉE.

DÉPART DE ROCHEFORT.

Rochefort, le 12 octobre 1852, midi et demi.

Ce matin, dès six heures, la population stationnait aux abords de la préfecture maritime, et dans les rues adjacentes : le Prince-Président allait, à neuf heures, passer sur le cours d'Ablois la revue des troupes et des cantons. Une foule in-

nombrable garnissait les gradins élevés sur le cours, sur le terrain laissé libre par les troupes, et sur tous les points de la partie du rempart désignée sous le nom de cours Reverseaux. A neuf heures, Louis-Napoléon s'est rendu à la revue.

Interrompues un instant par la présence du clergé de la paroisse Saint-Louis qui était venu, croix en tête, sur les marches de l'église, présenter ses hommages au chef de l'État, les acclamations ont redoublé plus tard. Enfin, la voiture de S. A. I. avait à peine dépassé la porte de la Rochelle, qu'un cri unique, unanime, de : *Vive l'Empereur!* s'est élevé de toutes parts, et a retenti longtemps dans l'air.

Ordonné par M. le général de brigade Davesiès de Pontès, commandant de la subdivision militaire, le défilé a commencé et s'est exécuté dans l'ordre le plus parfait, aux cris répétés de : *Vive l'Empereur !* Entre nos soldats qui tous rivalisaient d'application et d'ardeur, le Prince a surtout remarqué le 2e régiment d'infanterie de marine. Digne émule du 3e à Toulon, le 2e régiment, par sa tenue et ses acclamations, a su conquérir toutes les sympathies du Prince : « C'est un bien « beau corps, bien tenu, » a répété plusieurs fois S. A. I., et elle ne s'est arrêtée dans cet éloge que pour sourire au défilé de tout jeunes enfants de troupe de cette arme et à la manifestation de leur enthousiasme impérialiste.

Après le défilé, le Prince a visité l'hôpital de la Marine, où l'attendaient les chefs du service médical et administratif de cet établissement. Un autel avait été élevé dans la cour ; le Prince y a entendu le *Domine, salvum fac Napoleonem*, chanté par le clergé de la marine ; il a ensuite visité la salle 11, et s'est retiré en exprimant son admiration pour ce magnifique hôpital, un des plus beaux de l'Europe, et dans l'enceinte duquel les sœurs de la Charité ont offert au Prince une charmante couronne d'immortelles. A sa sortie de l'hôpital, et pour éviter de la fatigue aux députations rurales, rangées en ordre sur le cours d'Ablois, ayant toutes les bannières sur lesquelles brillaient, en lettres d'or, des inscriptions du plus pur patriotisme, Louis-Napoléon a traversé l'immense co-

lonne formée par les députations. Il est impossible de dire l'accueil que S. A. I. en a reçu.

De là, le Prince s'est dirigé vers l'arsenal, où l'avaient précédé M. le ministre de la marine, le maire de Rochefort, le préfet du département, le sous-préfet et les autorités maritimes. Son arrivée, comme son départ, a été saluée par les cris des ouvriers de l'arsenal et ceux de la troupe formant la haie sur son passage, tous confondus en un seul, de : *Vive l'Empereur !* ce même cri l'a accueilli à bord de la corvette la *Constantine*. En visitant les ateliers du port, le chef de l'État a accordé diverses décorations et médailles.

A midi et demi, le Prince est parti au milieu des acclamations générales. Il laissait une population amie, sympathique, enthousiasmée, pour qui son passage était un sujet de joie et de bonheur, et qui avait dressé des arcs de triomphe jusqu'à la limite de la commune.

ARRIVÉE A LA ROCHELLE.

La Rochelle, 12 octobre (minuit).

De Rochefort à la Rochelle, le voyage du Prince n'a été qu'une marche triomphale, au milieu des populations de la Charente-Inférieure.

Partout des arcs de triomphe. A Estrées, à deux lieues de la Rochelle, un arc de triomphe portait cette inscription :

Vive l'Empereur !
Le peuple reconnaissant à Napoléon III,
sauveur de la France.
Vox populi, vox Dei. 10 décembre 1848.
2 décembre 1851.

Bientôt la Rochelle apparaît avec ses fortifications, œuvre de Vauban, les hauts mâts de ses navires, et son aspect pittoresque et sévère. C'était pour le chef-lieu du département, qui le premier a ouvert à Louis-Napoléon les portes de l'Assemblée nationale, une fête qu'on peut facilement deviner, mais non pas décrire. S'il est une ville qui doive accueillir

avec une sympathie profonde celui qui a sauvé la France de l'anarchie, c'est assurément la Rochelle. Il n'est pas de cité qui conserve, dans ses traditions et jusque dans ses débris, le souvenir de plus grands malheurs causés par la guerre civile.

A la marée basse, on aperçoit, au-devant du port, les restes d'une construction détruite. Ce sont ceux de la digue élevée par le cardinal de Richelieu, lors du fameux siége de la Rochelle. Ce siége, qui dura un an, et qui se termina par la capitulation de la ville, le 28 octobre 1628, montra ce que peuvent l'énergie et la résolution humaines. Lorsque Jean Guitton accepta, à la sollicitation de ses concitoyens, la mission de défendre la ville, ce fut à la condition que l'on poignarderait le premier qui parlerait de se rendre, et qu'un poignard restât tout exprès sur la table de la salle commune, pour le frapper lui-même, s'il ouvrait cet avis.

Il tint parole. Sa fermeté ne se démentit pas un instant. Le siége commença, et le cardinal de Richelieu ne recula, pour triompher d'une défense désespérée, devant aucun obstacle. Reconnaissant l'impuissance de tous ses efforts, tant que la Rochelle aurait la liberté de la mer, il fit construire par deux architectes, dont les noms sont restés historiques, Louis Matézeau et Jean Tiriot, une digue qui devait fermer le port, dont l'entrée n'a pas moins de quinze cents mètres de largeur.

Ce travail à accomplir sous le feu du canon, dans les profondeurs d'une mer dont les vagues irritées semblaient indomptables, paraissait inexécutable. Il fut cependant terminé en six mois, et c'est alors seulement que l'Europe étonnée crut à sa possibilité. Après d'héroïques souffrances, la Rochelle se rendit. Les souvenirs de ce siége attestent ce que peuvent le courage et le génie français.

La Rochelle n'a rien de plus remarquable que ses fortifications, son fort et ses jolies promenades. La place d'Armes et les rues par lesquelles le Prince doit passer ont été décorées avec goût par M. Alexis Godillot, que la ville avait appelé, comme à Rochefort et à Saintes.

A trois heures, le bruit des canons et des cloches annonçait

l'arrivée du Prince à la porte Saint-Nicolas, où l'attendaient M. Bineau, ministre des finances, arrivé de Paris la veille, et qui accompagnera S. A. I. jusqu'à la fin du voyage; M. Beaussant, maire; les députés du département et toutes les autorités civiles et militaires. M. le maire a présenté au Prince les clefs de la ville, et lui a adressé le discours suivant :

« MONSEIGNEUR,

« La ville dont j'ai l'honneur de vous présenter les clefs a son nom marqué dans l'histoire.

« L'Empereur, dont vous êtes le glorieux héritier, l'éleva au rang de l'une des trente-six principales villes de l'Empire français, et grâce à vous, Monseigneur, le chemin de fer lui rendra son ancienne prospérité.

« Prince, soyez le bienvenu dans les murs de la Rochelle.

« Votre Altesse Impériale a déjà fait de grandes choses, elle en fera encore pour le bonheur de la France.

« *Vive Louis-Napoléon ! vive notre Empereur !* »

Le Prince a répondu par quelques mots qui ont fait une vive impression.

Le Prince a fait monter dans sa calèche, en face de lui, M. le maire et M. Bineau, ministre des finances. M. le général Saint-Arnaud était à côté de S. A. I.

Le cortége a suivi la ligne des quais, la rue du Palais, la rue de la Chancellerie jusqu'à la place d'Armes, où se trouvait une foule considérable qui faisait entendre le cri enthousiaste de : *Vive l'Empereur!*

Pendant le trajet, le Prince examinait les fortifications de Vauban. Le bassin à flot, œuvre de l'Empereur, le port et les deux vieilles tours qui en défendent l'entrée, excitaient la curiosité de S. A. I. et provoquaient de sa part des questions multipliées auxquelles M. Beaussant répondait avec cette précision qui dit tout en deux mots. Le Prince n'avait pas encore passé sous le vaste arceau de la Grosse-Horloge, qu'il se croyait déjà au centre de la ville.

— Je ne m'attendais pas, dit-il, à voir une cité si imposante ; c'est bien là, réellement, la capitale de la Charente-Inférieure : elle mérite ce titre.

Tout concourait à l'effet du tableau qui s'offrait en ce moment à la vue : le ciel était pur, un soleil vivifiant éclairait la scène ; la mer pleine, et s'élevant à la hauteur des quais, berçait légèrement de nombreux navires ornés de leur pavillon national et de flammes multicolores ; sur les quais, sur le cours, dans les rues, aux balcons, aux fenêtres, partout la foule, une foule immense, mouvante, animée et pantelante d'émotion.

— Vous le voyez, monseigneur, dit au Prince M. Beaussant, tout conspire à l'éclat de la fête ; le ciel, la terre et la mer sont pour vous.

Et pendant ce temps-là les cris de retentir, les mouchoirs de s'agiter en l'air, les fleurs de tomber sur le passage du Prince.

Dans toute la longueur de cette grande artère qu'on appelle la rue du Palais, mêmes acclamations, même ovation triomphale.

Puis revenant sur l'expression de son premier étonnement :

— Mais vraiment, monsieur le maire, dit le Prince, votre ville est beaucoup plus grande que je ne croyais ; quelle est donc sa population ?

— Sa population, monseigneur, répondit M. Beaussant, est de dix-sept mille âmes, mais sous votre règne elle en comptera trente mille.

Et un nouveau sourire de satisfaction accueillit ce mot heureux.

C'est ainsi qu'entouré, ou plutôt porté par le flot populaire, Louis-Napoléon parvint à la cathédrale.

— Quel est le but de ces travaux ? dit-il, à la vue des nouvelles constructions de cet édifice.

— C'est une église inachevée qui se complète, monseigneur, et nous avons la certitude qu'elle sera terminée dans trois ans.

— Comment cela ? reprit le Prince.

— Parce que vous le voudrez, monseigneur, répliqua le maire.

Le cortége s'est arrêté sur la place d'Armes où est située la cathédrale. Mgr Clermont de Villecourt, évêque de la Ro-

chelle, à la tête du clergé du département, est venu recevoir le Prince. Voici le discours qu'il a adressé à S. A. I. :

« PRINCE,

« Par l'organe de son évêque, le clergé de la ville et du diocèse de La Rochelle vient unir ses sentiments à ceux de la reconnaissance publique. La nôtre ne saurait être suspecte, sur le parvis de cette cathédrale qui s'achève enfin par votre autorité. Dans peu, les ornements pontificaux que nous devrons à votre munificence y donneront un nouveau lustre à nos solennités religieuses. Nous aimerons surtout à y prier pour le libérateur de l'Italie et de la France.

« L'Italie ! Ah ! pourrait-elle jamais oublier que vous avez brisé ses chaînes et vengé les droits d'un des plus illustres pontifes qui ont porté la tiare !

« Et l'univers catholique pourrait il perdre la mémoire? N'y a-t-il pas inscrit dans ses fastes immortels le nom de Charlemagne qui rehaussa dignement le siége apostolique par ses éloges, et le défendit courageusement par son épée ?

« Il est vrai, Prince, que la chaire de Saint-Pierre ne peut périr, l'oracle divin l'ayant garantie contre les fureurs des portes de l'enfer ; mais la puissance humaine qui a protégé cette chaire s'associe, en quelque sorte, à la gloire de celui qui l'a rendue impérissable.

« Je laisserai donc à d'autres le soin de relever les services importants que vous avez rendus à la patrie reconnaissante, me bornant à rappeler que nos populations semblaient les pressentir lorsque deux fois elles proclamaient votre nom par plus de cent mille suffrages. Puis je mêlerai mes actions de grâces à celles de l'Église et de son auguste chef. Je bénirai l'heureuse union de Rome et de la France, de l'Église mère et de sa fille chérie qui ne veut avoir avec elle qu'un cœur et qu'une âme. Devant un Prince qui s'honore par-dessus tout du titre de catholique, craindrai-je d'exprimer ce que l'épiscopat français désire et apprécie comme une des sources les plus abondantes des faveurs célestes? C'est la continuation de la pleine liberté de son culte, de son enseignement, de ses saintes assemblées.

« Oui, tant que notre patrie jouira paisiblement de ces précieux avantages, elle verra s'affermir de jour en jour la félicité de son peuple, qui ne pourra être constamment grand et heureux que sous l'empire de la religion et de la foi. Cette prospérité, ce bonheur, Prince, voilà l'objet de vos vœux et des nôtres, et nous allons en demander l'accomplissement aux pieds des saints autels. »

Le Prince a répondu :

« Je suis heureux de me trouver en présence d'un prélat « si vénérable, et d'un clergé si distingué par ses vertus. « Priez pour moi, afin que la Providence me donne de faire, « pour la patrie et la religion, tout le bien qui est dans ma « pensée et dans mes désirs. »

Un *Domine, salvum fac Napoleonem*, a été chanté. A la sortie de la cathédrale, le Prince est allé à pied prendre place sous un élégant pavillon. Là, debout, entouré de son état-major, du maire, du préfet, et des autorités du département, il a assisté au défilé des communes et des corporations de la ville. Le défilé s'est fait aux cris de plus en plus enthousiastes de : *Vive l'Empereur!* Après le défilé, la voiture du Prince a passé devant la foule qui stationnait aux abords de la place d'Armes. Les mêmes cris se sont fait entendre, et l'ont accompagné jusqu'à son entrée à l'hôtel de la préfecture, où il est descendu à cinq heures.

Là, une députation de trente-quatre jeunes demoiselles rochelaises a été présentée au Prince Louis-Napoléon par mesdames Briant, Beaussant et de Chassiron.

Mademoiselle Bouffar, fille d'un des adjoints au maire, lui a adressé un compliment; quatre autres jeunes filles, mesdemoiselles Louise Brian, Louise Duclos, Louise Leclerc et Arvède Romieux, lui ont offert une corbeille de fleurs.

Mademoiselle Brian, fille du préfet du département, a reçu du Prince un souvenir offert avec une extrême courtoisie.

A six heures, les autorités et les corps constitués, introduits à l'hôtel de la préfecture, ont été reçus dans l'ordre suivant : l'évêque et le clergé, le conseil général, l'état-major de la place, la magistrature et les différentes administrations.

M. Savary, vice-président du conseil général, a présenté au Prince les membres du conseil qui s'étaient réunis à lui, en disant :

« Monseigneur,

« Il y a quelques instants à peine, je présentais à Votre Altesse Impériale la magistrature de trois arrondissements, je dois à la

faveur dont vous m'avez rendu l'objet l'honneur de vous présenter quelques-uns de mes collègues au conseil général, daignez les accueillir avec bonté. Ils me chargent de vous dire, Monseigneur, qu'ils font tous les jours les vœux les plus ardents pour votre bonheur, c'est vous dire, Monseigneur, qu'ils en font pour la prospérité de la France. »

Le Prince s'est empressé de répondre :

« Je vous remercie, Monsieur, ainsi que vos collègues, de « votre empressement et de votre dévouement au pays, je sais « que je puis compter sur le conseil général de la Charente-« Inférieure ; qu'il compte également sur moi. »

Les illuminations et le feu d'artifice ont commencé à huit heures. Deux salles de bal avaient été disposées, l'une à la Bourse, l'autre à l'hôtel de ville. A neuf heures, le Prince s'est rendu à celui de la Bourse, dont les décorations étaient d'un grande richesse et d'un goût charmant.

L'arsenal de la Rochelle en avait fourni les éléments principaux. A l'entrée, se trouvait un aigle colossal formé de sabres, de baïonnettes, de pistolets, etc. Le siége, élevé pour le Prince, était composé de faisceaux d'armes qui reposaient sur deux canons de gros calibre ; des trophées, des étoiles étaient formés par des armes, et reliés par des guirlandes de fleurs. Quatre statues s'élevaient dans le fond : ce sont celles des hommes qui ont le mieux mérité du pays par leurs services ou leurs vertus : Guiter, l'intrépide magistrat de La Rochelle au temps de Richelieu ; Auffredy, le fondateur de l'hospice ; Valin, le légat célèbre ; enfin Réaumur, que Cuvier appelait le plus ingénieux physicien de la France. Des inscriptions étaient placées sur les panoplies ; on y lisait : *Marcellus, imperator eris.*—21 *décembre* 1851, 7,500,000 *suffrages.* — *Canal de Niort, bassins extérieurs.* — *Industrie, agriculture.* — *Chemin de fer,* 7 *mars* 1852. — *L'Empereur, le* 6 *août* 1808. — *Vox populi, vox Dei.*

L'arrivée du Prince a été saluée par d'unanimes acclamations.

S. A. I. a ouvert le bal avec madame Brian, femme du

préfet, ayant pour vis-à-vis M. Brian, dansant avec madame Beaussant. M. Bineau et madame Titon, M. le ministre de la guerre et madame de Chassiron figuraient dans le quadrille du Prince. Madame Emmery et M. de Chassiron père, madame Chaudreau et M. Baroche, madame Arnoux et M. Beaussant, mademoiselle Duclos et un aide-de-camp du Prince dansaient aussi au même quadrille.

Plusieurs dames étrangères à la Rochelle, entre autres madame la vicomtesse Lemercier, femme du député de la Charente-Inférieure, assistaient au bal, où l'on remarquait madame Mocquart, femme du secrétaire des commandements du Prince.

A dix heures moins un quart, le Prince quittait le bal. Il était souffrant et fatigué d'un voyage qui touche à son terme, mais qui se prolonge depuis assez longtemps pour éprouver la constitution la plus robuste.

Par suite de cette lassitude, Son Altesse Impériale a été empêchée d'aller à un second bal donné à l'hôtel de ville, bal qui avait aussi ses joies, sa magnificence, ses splendeurs, et où elle était attendue. Là, elle devait être complimentée, et la harangue louangeuse est demeurée dans le cœur contrarié de son auteur.

M. le préfet, M. le maire, M. Bineau, ministre des finances, M. le général Vast-Vimeux, sont venus exprimer les regrets du Prince, et donner les motifs de son éloignement involontaire.

M. le maire, qui portait la parole, a terminé par cette conclusion, que les absents ne devaient pas avoir tort, et qu'avec lui l'assemblée n'en devait pas moins crier : *Vive l'Empereur!*

Les représentants du Prince ont figuré dans un quadrille avec les jolies danseuses désignées pour le cas où S. A. I. aurait pu se rendre au bal de l'hôtel de ville.

La revue, qui devait être passée le lendemain à huit heures du matin, a été contremandée.

TRENTIÈME JOURNÉE.

TRAJET DE LA ROCHELLE A NIORT.

Niort, 13 octobre 1852 (minuit).

Le temps vole au milieu de ces fêtes continuelles, et sa rapidité ne permet pas d'exécuter toutes les parties du programme officiel.

A neuf heures, le Prince est sorti de la préfecture, accompagné du préfet, des généraux; il a visité l'hospice et l'arsenal, un des plus importants des places de l'Ouest.

Avant son départ, il a remis la décoration de la Légion d'honneur à M. le comte de Coëtlogon, sous-préfet de Rochefort, en lui exprimant sa satisfaction toute particulière de l'accueil qu'il avait reçu dans son arrondissement. Il a accordé la même distinction à MM. Faistel, capitaine du 61e; Racaud, capitaine des pompiers; Pellvoisin, ancien président du tribunal de commerce; Coquet, maire de Bourgneuf; de Villeréal, sous-préfet de Saint-Jean-d'Angély.

A onze heures, le Prince a fait ses adieux à la ville. Une population immense l'a acclamé avec cette même énergie qu'elle apporta à soutenir sa candidature lors de l'élection à la Constituante, en 1848.

M. le ministre de la marine et des colonies est parti ce matin pour Bordeaux, où il passera quelques jours.

Partout sur la route, les habitants ont dressé des arcs de triomphe.

Celui de la commune de Dompierre porte cette double inscription :

Passage de Napoléon Ier, 8 *août* 1808.
Passage de Napoléon III, 12 *octobre* 1852.
Vive l'Empereur!

Les populations prouvent au passage, par un cri spontané

et retentissant, que l'inscription traduit très-bien leurs sympathies.

Après avoir parcouru quinze à vingt kilomètres et avoir passé sous plusieurs arcs de triomphe, les voitures abandonnent la route nationale ; le Prince et sa suite tournent à gauche sous un arc de triomphe de verdure, et se dirigent vers l'élégant château de Beauregard, brillante demeure du baron de Chassiron, dont le nom rappelle une des célébrités de l'Empire.

Le Prince avait accepté quelques instants d'hospitalité dans ce château où devait le recevoir sa cousine, la princesse Murat, baronne de Chassiron. Il entre au château par un riche pavillon à l'italienne qu'embellit une vue délicieuse sur un vaste et ravissant pays.

Invité à une collation, S. A. I. se contente d'une grappe de raisin. Sur la belle pelouse qui se développe devant le château, un arbre était disposé pour y être planté. Le Prince en saisit la tige et de son pied comble l'ouverture de la terre, qu'il foule avec force pour que la vie se maintienne et que l'avenir se développe.

— Quel est le nom de l'arbre? demande le prince.

— C'est un *Polumnia*, lui est-il répondu.

— Ajoutez *imperialis*, réplique le général de Goyon.

Pour revenir au château, Louis-Napoléon ne peut trouver d'issue. La foule l'environne ; une bonne femme, avec son jeune enfant à la main, barre le passage sur la première ligne. Le Prince caresse légèrement les joues de l'enfant. « Ah ! s'écrie la mère toute émue, nous pouvons nous en aller maintenant, nous sommes assez heureux, l'Empereur a touché mon fils. » Après avoir exprimé à ses hôtes la satisfaction que lui causaient les démonstrations sympathiques de toute la population, S. A. I. a remis la croix d'honneur à M. Delavaud, ancien soldat de l'Empire et maire de Ferrières depuis vingt-cinq ans.

Après avoir passé près d'une heure au château de Beauregard, S. A. I. remonte en voiture, et la marche triomphale

se continue jusqu'à la limite du département des Deux-Sèvres.

A la limite du département, S. A. I. a trouvé M. Bourdon, préfet des Deux-Sèvres, M. Jules Bernard, conseiller de préfecture, M. le général Guillabert, commandant les 15ᵉ et 16ᵉ divisions, et le général Besançon, commandant la subdivision.

En quittant S. A. I., M. Brian, préfet de la Charente-Inférieure, lui dit :

« Monseigneur, heureux et fier de la visite que vous venez de nous faire, je vous dirai au départ comme à l'arrivée : *Vive l'Empereur !* »

A travers le département des Deux-Sèvres, même manifestation, même enthousiasme. Partout des arcs de triomphe, partout des acclamations.

La ville de Mauzé a été la première à offrir au Prince son hospitalité et ses ovations. Autour d'un arc de triomphe, orné d'aigles et d'inscriptions impériales, étaient groupés un grand nombre de maires des communes voisines, M. Potier, membre du conseil général, le juge de paix et le vice-archiprêtre du canton, auquel s'étaient joints plusieurs prêtres des paroisses environnantes. M. Petiteau, maire, a adressé au Prince quelques paroles de bienvenue.

Le Prince y a répondu en lui accordant la croix de la Légion d'honneur, deux cents francs pour les pauvres et une somme pour les vieux soldats de l'Empire.

M. le curé et M. Potier, membre du conseil général, ont adressé au Prince des allocutions empreintes de patriotisme :

« En 1815, dit M. Poitier, nous avons reçu les derniers adieux de l'Empereur Napoléon, alors qu'il se dirigeait ver la terre d'exil. En 1852, nous saluons l'arrivée au milieu de nous, de son digne successeur. Mauzé pourra symboliser dans ses souvenirs tout à la fois et le deuil et la joie de la France. »

Mademoiselle Bourdillon, élève de Saint-Denis, lit un compliment et offre un bouquet au nom de vingt-cinq jeunes filles. S. A. I. y répond par des paroles et des actes qui laissent d'impérissables souvenirs : une épingle enrichie de diamants

à mademoiselle Bourdillon, des secours de trois mille francs aux vieux militaires, deux mille cinq cents francs d'aumônes à distribuer aux pauvres.

Quelques lieues plus loin, dans la commune de Fontenay, même réception, même accueil, même enthousiasme.

Le maire, entouré de la foule, salue par de patriotiques paroles le passage du Prince libérateur.

A ces sentiments de sympathies des habitants de la commune, M. le curé a ajouté ces mots :

« PRINCE,

« Le clergé du canton de Fontenay-Rohan est heureux de pouvoir déposer l'hommage de son profond respect et de sa vive reconnaissance aux pieds de l'homme que Dieu a choisi pour sauver la société. Nos cœurs ont frémi d'indignation à la nouvelle de l'attentat horrible, inspiré au génie du mal par la rage de sa défaite ; mais ses fureurs sont vaines, votre mission n'est pas finie. Prince, vous ne périrez pas, car Dieu protége la France. »

Là, comme à Mauzé, les réponses du Prince furent des bienfaits. Un vieux soldat, M. Vinet, a reçu la croix d'honneur ; les anciens militaires et les indigents n'ont pas été oubliés.

ARRIVÉE A NIORT.

Un arc de triomphe, magnifique de formes et de proportions tout à la fois grandioses et simples, avait été dressé à la barrière de la Rochelle, sous la direction de M. Thénadey, architecte de la ville. Une seule inscription y était gravée :

A Louis-Napoléon.

Un seul emblème s'y faisait remarquer : deux aigles immenses aux ailes déployées.

C'est là que M. Proust, maire de Niort, entouré de tout son conseil municipal, attendait le Prince. En face des représentants de la commune, un immense cortége de fonctionnaires publics, au milieu desquels figuraient, en première ligne, tous les magistrats du département, revêtus de leurs nouveaux costumes de ville d'une sévérité aussi noble qu'élégante, s'était porté au devant de l'auguste voyageur pour lui

donner un éclatant témoignage de respect et de sympathie.

Nous avons remarqué parmi eux, à côté de l'honorable M. Arnauldet, les présidents Servan, Chemereau, Brault et Clerc Lasalle, ainsi que les procureurs de la République, MM. Savary, Gellineau, de la Marsonnière et Leboiteux.

Le secrétaire général de la préfecture, M. Charles Arnault, et M. Louis Delavault, étaient à la tête de ces diverses députations.

A quelques pas de la barrière se trouvait l'état-major du général Guillabert, sous les ordres du colonel de Rozières. Le général de division Poinsignon, en tournée d'inspection générale, et l'intendant militaire de la 15[e] division, M. Reneuve, étaient à cheval, en tête de ce cortége d'officiers de toutes armes et de tous grades.

Non loin, au tour du général Allard, en grand costume de président de section du conseil d'État, s'étaient groupés plusieurs membres du Corps législatif, également en costume officiel. C'étaient MM. David de Lénardière, pour les Deux-Sèvres; Alfred Leroux et le comte de Sainte-Hermine, pour la Vendée; l'honorable M. Chevreau, député de l'Ardèche, originaire de Niort, et père de M. Henri Chevreau, secrétaire-général du ministère de l'intérieur, qui. dans sa brillante administration, a si bien secondé M. de Persigny, ministre éminent et ami dévoué du Prince. MM. Reboul, de La Guéronnière et Ferrand, sous-préfets de trois arrondissements, s'étaient réunis à ces divers personnages, ainsi que quelques membres du conseil général.

Plusieurs compagnies de pompiers de Niort, de Thouars et de diverses villes de la Vendée, sous les ordres du commandant Busseau, faisaient la haie, concurremment avec des brigades de gendarmerie à pied et la troupe de ligne.

La foule immense qui se pressait de toutes parts autour de ces notabilités, de la commune, de la magistrature, du parlement et de l'armée, attendait, dans un calme aussi plein d'impatience que de respect, l'arrivé du Prince.

A cinq heures vingt minutes, S. A. I. arrive à Niort.

Le maire lui adresse le discours suivant :

« MONSEIGNEUR,

« Le corps municipal de la ville de Niort vient présenter ses hommages respectueux à l'Élu du peuple, au neveu de l'empereur Napoléon, dont le souvenir s'est religieusement conservé dans la mémoire de nos populations et dont vous vous êtes montré le digne successeur en rétablissant, par votre courageuse initiative, l'ordre social ébranlé jusque dans ses fondements.

« Par l'acte énergique du 2 décembre, les craintes trop bien fondées qu'inspirait la redoutable année 1852 se sont évanouies comme par enchantement. Les mauvaises passions, les espérances coupables, ont été sinon détruites, car ce n'est pas l'œuvre d'un jour, du moins réduites à l'impuissance.

« La France reconnaissante d'un si grand bienfait est pleinement rassurée sur le présent, mais ce n'est pas sans inquiétude sur l'avenir. Nous réunissons nos vœux, Monseigneur, à ceux si énergiquement exprimés par les nombreuses populations que vous avez visitées. Comme elles nous vous demandons de perpétuer dans vos mains les pouvoirs que la nation vous a confiés.

« Prince, il s'agit ici de la sécurité de tous, et nous avons l'espoir que nos vœux ne seront pas stériles.

« Monseigneur, c'est à votre bienveillante sollicitude que nous devons le prochain établissement du chemin de fer qui traversera la ville de Niort.

« Veuillez en recevoir ici l'expression de notre profonde gratitude ; permettez-moi aussi, Monseigneur, d'appeler l'attention de Votre Altesse sur le décret impérial de 1808, qui prescrit la canalisation de la Sèvre. Nous réclamons avec la plus vive instance l'exécution de ce décret.

« Nous osons espérer, Monseigneur, que vous daignerez compléter la pensée de l'empereur Napoléon. »

Vive l'Empereur!

Ce cri, que la foule avait fait entendre pendant ce discours, a retenti avec une nouvelle ardeur. Le Prince a répondu par quelques paroles bien senties à cette expression si nette et si fidèle des sentiments de la cité ; il remercie le maire des sympathies dont il est l'interprète. Puis, apercevant dans la foule le général Allard et les divers membres du Corps législatif, entre autres MM. Chevreau, David et de Lénardière, il leur tend gracieusement la main.

Ces paroles et ces actes de bienveillance font éclater avec une nouvelle force les cris de : *Vive Louis-Napoléon! Vive l'Empereur!*

De l'arc de triomphe à la ville, la distance est de trois kilomètres environ. Tout cet espace était occupé par les populations; les habitants de la Vendée y étaient en grand nombre. On les reconnaissait à leur costume traditionnel. Plusieurs d'entre eux portaient, sur leurs chapeaux à larges bords, les mots : *Vive Napoléon III!* ou de larges cocardes tricolores. Tous se faisaient remarquer par leur ardeur à crier : *Vive l'Empereur!*

La voiture du Prince a eu beaucoup de peine à se frayer un passage à travers la foule.

Le Prince a fait son entrée par la porte de la Rochelle. Il a suivi les rues du Trianon, des Piques, la place de la Brèche, la rue du Manége, les rues des Halles, de l'École et la rue Royale. Toute les rues étaient encombrées par une population nombreuse qu'on évalue à plus de cent mille âmes. Les cris de : *Vive l'Empereur!* n'ont cessé de retentir sur le passage. Le Prince a reçu ces acclamations avec un sourire qui témoignait de son contentement, et a répondu à ces cris enthousiastes par des salutations répétées. On remarquait beaucoup d'habitants des points les plus éloignés de la Vendée qui ont beaucoup crié : *Vive l'Empereur!* Le Prince est arrivé à Notre-Dame.

Mgr Pie, évêque du diocèse de Poitiers, qui comprend les départements de la Vienne et des Deux-Sèvres, était en chape, à la tête d'un nombreux clergé, au portique de l'église. Le prélat a reçu le Prince sous un dais, l'a encensé et lui a adressé l'allocution suivante :

« PRINCE,

« Les livres saints ont dit, et la voix publique me répète, que le langage de la flatterie ne convient pas sur les lèvres du prêtre; mais je sais aussi que le Dieu dont je suis le ministre a horreur de l'ingratitude; et nous serions ingrats envers lui comme envers vous, si nos cœurs ne le bénissaient avec effusion de tout le bien que sa miséricorde a daigné nous faire par vous. Évêque et Français, je ne puis contempler sans une profonde et religieuse émo-

tion l'homme prédestiné que les impénétrables desseins d'en haut tenaient en réserve pour opérer la délivrance de Rome et l'affranchissement de l'Église aussi bien que le salut de la patrie et de la civilisation.

« Prince, c'est le précieux privilége du chrétien de n'envisager les choses de ce monde qu'avec les yeux de la foi. La mienne ne se lasse pas d'admirer la grandeur du rôle providentiel qui vous est échu. Elle en reporte le premier mérite et la première cause à votre vertueux père. Oui, car l'Écriture m'enseigne que Dieu rend avec usure aux enfants ce qu'il a reçu des parents. Or la sainte Église de Dieu, l'unique épouse de Jésus-Christ, la vraie religion, n'a guère connu de jours propices en Hollande depuis plusieurs siècles, si ce n'est les jours trop vites écoulés du gouvernement protecteur et catholique de son roi Louis. Laissez-moi donc vous dire, Prince : Les faveurs prodigieuses dont le ciel vous comble aujourd'hui sont la moisson de grâces que votre père avait semée pour vous.

« Mais il est écrit qu'à celui auquel il a donné beaucoup, Dieu demandera beaucoup. Prince, votre mission n'est pas achevée. Les passions coupables, dont vous avez comprimé la fureur, ne sont point écloses tout à coup ni par hasard. Le trop long règne d'un matérialisme sceptique les avait produites et développées. Sous l'empire des mêmes causes et des mêmes influences, renaîtraient infailliblement et prochainement les mêmes effets. Prince, Dieu le veut, et ce sera votre grande œuvre : au-dessus de la morale vulgaire des intérêts et des jouissances, vous rétablirez à tous les degrés de l'échelle sociale et politique la sainte morale des principes et des devoirs. Que les vertus d'abnégation et de renoncement, que l'esprit de foi et de sacrifice, que les préceptes chrétiens, en un mot, redeviennent la devise et la loi de tous les hommes appelés à seconder le pouvoir; et la France, qui n'attend qu'une impulsion généreuse, redeviendra la nation incomparable qu'ont connue nos pères, le pays des grandes choses et des nobles caractères.

« Tels sont, Prince, les hommages respectueux et les vœux ardents que déposent à vos pieds le clergé de cette seconde ville de mon diocèse, et celui de cette contrée célèbre que l'Empereur appelait la terre des géants. Tous nous allons invoquer pour vous, du fond de notre âme, le Dieu tout-puissant qui tient en ses mains le sort des princes et les destinées des peuples. »

Le Prince a répondu :

« Je vous suis bien reconnaissant, monseigneur, de ce que

« vous venez de me dire de flatteur. Je vous remercie surtout « de m'avoir rappelé le souvenir de mon vertueux père. Je « pense et je reconnais, comme vous, que la mission que je « tiens de la Providence et du peuple n'est pas encore achevée. « Je prie tous les jours le ciel, et je vous demande, monsei- « gneur, ainsi qu'à votre clergé, de joindre vos prières aux « miennes, pour me rendre de plus en plus digne de la haute « mission qui m'est confiée. »

Les cris de : *Vive l'Empereur!* ont succédé à ces paroles. Conduit au chœur processionnellement, il s'est agenouillé sur un prie-Dieu, et le *Domine salvum, fac Napoleonem* a été chanté.

En sortant de l'église, la nuit était presque venue, on distinguait avec peine S. A. I. ; aussi la foule demandait-elle avec instance où était la voiture du Prince, et dès qu'elle l'avait reconnue, elle lui jetait des fleurs et lui envoyait le cri de : *Vive l'Empereur!*

Le Prince est arrivé à six heures à la préfecture, accompagné d'une affluence toujours croissante et d'un enthousiasme qui semblait redoubler à chaque instant.

Il a traversé la place Saint-Jean, le boulevard Trianon, la rue des Piques, la place de la Brèche, les rues du Minage et des Halles, la place du Château, la rue Royale et celle de la Préfecture. Toutes ces places, toutes ces rues, encombrées d'une foule immense, étaient ornées de mâts vénitiens couverts de banderoles et d'écussons aux armes du Prince. Chaque maison était pavoisée de bannières, de guirlandes de fleurs et de verdure ; chaque croisée avait ses drapeaux, ses emblèmes, ses trophées ; partout des aigles, le symbole de la gloire, des devises et des légendes en l'honneur du Prince. Tous les monuments publics, la cathédrale et sa flèche, l'ancien hôtel de ville, l'église de Saint-André, le donjon, avaient été décorés de bannières et de drapeaux ; ils annonçaient au loin la fête de la cité.

A l'entrée de l'hôtel de la préfecture, dont la cour était décorée avec beaucoup d'art, des fleurs ont été offertes avec profusion à S. A. I. par une députation de jeunes filles de la ville,

toutes vêtues de robes blanches, et qui lui ont été présentées par madame Bourdon, femme du préfet, sur le perron de l'hôtel.

Mademoiselle Besançon, fille du général commandant le département, a adressé au Prince l'allocution suivante :

« MONSEIGNEUR,

« Permettez-nous de vous arrêter un instant pour vous offrir respectueusement ces fleurs.

« Qu'elles soient pour Votre Altesse Impériale un gage des sentiments de nos familles. Tous les jours, nous entendons nos pères, nos mères, vous bénir pour les immenses services que vous avez rendus au pays.

« Nous partageons leur profonde reconnaissance, et, comme les jeunes filles qui partout, dans votre long voyage, sont accourues au-devant de vous, nous sommes bien heureuses et bien honorées de pouvoir vous présenter nos hommages et nos vœux.

« S'ils viennent après beaucoup d'autres, croyez, Monseigneur, qu'ils ne sont ni les moins sincères ni les moins ardents. Que Votre Altesse Impériale daigne les accueillir avec cette bonté que toute la France connaît et qui n'a d'égal que votre courage et votre génie. »

Une pluie de fleurs et de bouquets a été l'éloquente péroraison de ces gracieux témoignages de sympathie, auxquels le Prince a répondu par quelques-unes de ces paroles qui restent gravées dans la mémoire : « Je n'ai plus rien d'assez beau à vous offrir, « leur dit-il, cela me fera penser plus longtemps à vous. »

Des cris de : *Vive l'Empereur !* accueillirent ces paroles.

S. A. I., en entrant sous le péristyle, y fut reçue par madame Bourdon, entourée de sa famille. De gracieuses paroles furent échangées de part et d'autre. Quatre jeunes filles, mesdemoiselles de Girardin, du Planty, Lorris et Martineau-Defond lui offrirent alors un magnifique aigle en angélique qu'elle voulut bien accepter.

Le Prince offrit le bras à madame Bourdon, et pénétra dans les salons de la préfecture.

Les réceptions officielles ont commencé immédiatement. Nous y avons remarqué M. Chevreau père, M. Leroux, M. le comte de Sainte-Hermine, M. de Lenardières, députés.

Le conseil général des Deux-Sèvres avait à sa tête l'hono-

rable général Allard et M. Prosper Pougnet, son vice-président, qui a adressé au Prince l'allocution suivante :

« Prince,

« Le conseil général des Deux-Sèvres vient déposer aux pieds de Votre Altesse Impériale l'expression de son respectueux dévouement.

« Vous avez entendu les acclamations qui, partout, ont salué votre passage.

« Elles sont devenues le cri de la France entière.

« Maintenant, Monseigneur, que vous connaissez le vœu du pays pour la perpétuité du pouvoir, nous remettons à vos augustes mains le soin de ses destinées.

« Ce sentiment de reconnaissance, cet hommage rendu au nom glorieux que vous portez si noblement, n'ont pas attendu, pour se produire parmi nous, l'arrivée de l'hôte illustre qui veut bien nous visiter.

« Vos yeux pourraient voir sur l'un des édifices de notre cité des tablettes de marbre, gravées en 1840 par les soins du conseil général, rappelant un dernier séjour de l'Empereur sur la terre de France.

« Je vous ai exprimé, Prince, les sentiments de nos populations, il me reste à vous remercier, au nom du département, de l'avoir doté de l'une de ces voies rapides qui fécondent les contrées qu'elles traversent, et à me joindre au premier magistrat de cette ville, pour appeler votre bienveillante sollicitude sur une navigation à laquelle se rattachent d'immenses et nombreux intérêts. »

Le Prince a répondu, en faisant espérer que les vœux du conseil général, pour le rétablissement de la navigation de la Sèvre, seraient entendus.

En effet, on a bientôt appris qu'un crédit de 500,000 francs allait être ouvert pour les premiers travaux, dont la dépense totale sera de près de cinq millions.

M. Alfred Leroux, député au Corps-Législatif, et président du conseil général de la Vendée, à la tête de tous ses collègues, s'est adressé au Prince dans les termes suivants :

« Monseigneur,

« Les membres du conseil général de la Vendée, que j'ai l'honneur de vous présenter, s'empressent d'offrir à Votre Altesse Impériale l'hommage de leur entier dévouement.

« Partout, sur votre passage, s'est élevé comme cri de délivrance le même vœu unanime pour la stabilité de votre pouvoir bienfaisant. Ce sentiment profond de la France qui demande l'Empire, vous a été exprimé par des voix plus éloquentes ; vous n'en enten-

drez pas de plus sincères que les nôtres. La Vendée, cette noble terre de la croyance et de la loyauté, est fidèle aujourd'hui dans sa reconnaissance. Elle n'a pas oublié qu'elle a dû la paix à l'Empereur, pas plus qu'elle n'oubliera que c'est à l'héritier de son nom et de son génie qu'elle doit maintenant le calme des esprits, la sécurité de l'avenir et la prospérité de ses champs.

« Préservés par leur vie sainte et rurale des odieuses doctrines qui tarissaient ailleurs les sources de l'existence sociale, nos patients laboureurs n'en ressentent pas moins les funestes conséquences. C'est à vous, Monseigneur, qu'ils font remonter avec raison leur gratitude depuis qu'ils ont recouvré la juste rémunération de leurs travaux. Leur vœu, le nôtre, est que vous daigniez nous accorder votre présence et recevoir sur notre sol le témoignage de nos sentiments.

« Le conseil général que j'ai l'honneur de présider a voté, dans sa dernière session, l'érection d'une statue équestre de l'Empereur au milieu de la ville qu'il a fondée. Permettez-nous d'espérer que vous consentirez à graver un double souvenir dans nos esprits, et que, vous rendant au sein de nos populations heureuses et reconnaissantes, vous pourrez, Monseigneur, les entendre saluer en même temps le passé et le présent, et acclamer deux fois le grand nom de Napoléon du glorieux titre d'empereur ! »

Le Prince a répondu :

« Je suis très-touché des sentiments que vous m'exprimez « si bien au nom des populations de la Vendée, et je vous « prie de leur rapporter ceux qui m'animent moi-même. Je « compte, l'année prochaine, me rendre au milieu d'elles. Je « remercie le conseil général dont je connaissais et dont « j'apprécie le dévouement. »

Puis sont venus les autorités de la Vendée et les maires et juges de paix.

M. Rouillée, maire de Napoléon-Vendée depuis le 10 décembre 1848, a présenté à S. A. I. les membres du conseil municipal de cette ville, les diverses autorités, et lui a remis une pétition, couverte d'un grand nombre de signatures, pour le rétablissement de l'Empire. Le Prince a fait à toutes les députations l'accueil le plus bienveillant.

Pendant la réception des municipalités, S. A. I. a remis la croix de la Légion d'honneur à l'honorable M. Legressier,

maire de Thouars. M. Espinasse, contrôleur des contributions directes, à Parthenay, et frère du général de ce nom, l'un des aides de camp, a eu l'honneur de lui être présenté d'une manière toute spéciale.

Les divers pasteurs de l'Église protestante dans le département, ont aussi présenté leurs hommages à S. A. I. Ils se rappellent les paroles prononcées à Montpellier, et par lesquelles le Prince proclamait la liberté de conscience comme la base et la force de toute religion.

M. de Fleury, recteur de l'Académie des Deux-Sèvres et celui de la Vendée, ont présenté au Prince les députations des divers corps enseignants des deux départements.

Après les réceptions a eu lieu le dîner, offert par Louis-Napoléon, aux principaux fonctionnaires et aux notabilités du département. Il avait près de lui le maire et monseigneur l'évêque, avec lequel il s'est longuement entretenu, et lui a promis une somme de 40,000 francs pour faire construire une église dans le quartier haut de la place de la Brèche.

Pendant le dîner, un feu d'artifice a été tiré; la ville était illuminée. Les arbres de cette place, surtout, offraient un coup d'œil merveilleux. Leurs branches les plus élevées étaient chargées de lanternes vénitiennes aux mille couleurs qui se détachaient sur le fond obscur de la verdure des arbres.

La rue du Minage, avec ses nombreux lustres, la rue des Halles, avec ses faisceaux de drapeaux et ses aigles de feu, et la rue Royale, avec ses girandoles enflammées et ses croix de la Légion d'honneur, étaient encombrées d'une foule immense qui admirait toutes ces illuminations.

L'administration municipale a donné deux bals : l'un au Cercle littéraire, l'autre dans la salle du théâtre, offert au peuple. Les salles du salon littéraire avaient été magnifiquement décorées; partout des aigles, des drapeaux, des glaces et des tentures de velours entourées de baguettes d'or. On y lisait cette inscription :

Gloire aux deux Empereurs : Souvenir pour l'oncle, reconnaissance pour le neveu !

S. A. I. s'est rendue, à neuf heures précises, au bal du cercle littéraire, au milieu d'une affluence considérable et d'une brillante illumination. Les cris de : *Vive l'Empereur!* ont éclaté de tous côtés. Le Prince-Président est ravi de l'empressement qu'ont mis à venir à sa rencontre les populations du Bocage, et du bon accueil qu'il en a reçu. C'est le fait important de la journée. Il est le sujet des conversations de toutes les personnes qui ont été témoins de cet heureux résultat.

Au milieu de plusieurs inscriptions en grosses lettres sur des arcs de triomphe, nous ne citerons que les suivantes :

Autrefois, ce n'était qu'à force de combats
Qu'on parvenait à la puissance.
Louis-Napoléon y va d'un autre pas :
C'est à force d'amour qu'il a conquis la France.

Et ailleurs on lit :

Revivez à jamais, Napoléon !

La réception au bal a été des plus brillantes. Le Prince l'a ouvert avec la femme du préfet, madame Bourdon ; M. Bourdon lui faisait vis-à-vis avec madame Proust, femme du maire. M. le général de Saint-Arnaud dansait avec madame Tenré, fille de M. le préfet, et M. le ministre des finances, avec mademoiselle Girardin, fille de M. le receveur général. Le quadrille était complété par M. Baroche, vice-président du conseil d'État, et madame Besançon, femme du général ; M. Clavel, adjoint au maire, et madame Lion, femme du colonel de hussards ; M. le général Guillabert et mademoiselle Duplanty, nièce du maire ; M. Savary, procureur de la République, et madame Arnauldet, femme du président du tribunal.

Pendant le bal, M. le préfet a présenté M. Henri Giraud, ancien maire, et président de la Société philanthropique, et M. le comte Petiet, ancien premier page de l'Empereur, membre du conseil général, qui a demandé et obtenu la croix de la Légion d'honneur pour un vieux militaire, M. Audebert. S. A. I. a dit à M. Giraud, dont il savait les services rendus à la ville et à la Société philanthropique : « Continuez cette noble mission, je vous en remercie. »

Le Prince est resté environ une heure au bal ; il a fait le tour de la salle, salué par les cris de : *Vive l'Empereur !* S. A. I. a beaucoup regretté de ne pouvoir assister au bal des ouvriers de la ville, elle a chargé M. Giraud, ancien maire, d'être son interprète auprès des ouvriers. M. Giraud s'est rendu à la salle du théâtre, et, après s'être acquitté de sa mission, il a été salué par des acclamations de : *Vive l'Empereur !*

TRENTE ET UNIÈME JOURNÉE.

DÉPART DE NIORT.

Niort, 14 octobre au matin.

Dès six heures du matin, la foule s'est portée sur la place de la Brèche, où le chef de l'État devait passer en revue les délégués des communes et les fonctionnaires publics, placés par ordre de distinction. Les ouvriers des principales fabriques de la ville étaient représentés par des délégués portant de riches bannières indiquant la nature de leur industrie. En face, on avait placé les membres de la Société de Statistique, précédés de son président, M. Beaulieu : c'était l'intelligence, l'émulation de l'esprit présidant aux travaux manuels de l'industrie. Sur cette même ligne, se trouvaient tous les instituteurs du département ; la plupart d'entre eux venaient avec joie et bonheur retremper dans les sources d'une foi nationale des intelligences et des cœurs que les agents de mauvaises passions avaient cherché à détourner du bien ; l'école normale de Parthenay, la ferme-école du Petit-Chêne, le collége, les écoles publiques et privées marchaient sous la même bannière, recteur en tête ; à côté, et parmi ces belles générations de l'avenir, se trouvaient les nombreux enfants des écoles chrétiennes, portant tous d'une main un drapeau à couleurs rose et blanche, franges d'argent, avec les chiffres du Prince ; de l'autre, des bouquets et des fleurs. La veille ils avaient salué, à plus d'une lieue de Niort, l'arrivée de

S. A. I. Au fond de la place, et presque isolés, étaient réunis, sur une même ligne, les pauvres enfants de l'hospice, ces éternels exilés de la famille.

On sait que la ville de Niort renferme plusieurs fabriques de gants qui sont très-renommés. Une foule de jeunes filles, vêtues de blanc, étaient placées près de la tente destinée à recevoir le Prince. Une grande quantité de prêtres assistaient aussi à cette revue. Dans cette vaste plaine bordée de talus, on avait dressé une tente magnifique; sur le fronton, on lisait : *Vox populi, vox Dei.*

Les talus étaient occupés par les habitants des campagnes des arrondissements de Bressuire, de Thouars, accourus de quinze et vingt lieues pour saluer le Prince. Les délégués des communes, portant des drapeaux, surmontés d'un aigle, occupaient le milieu de la plaine. On évalue à plus de cent mille âmes les personnes présentes à cette fête. Un beau soleil éclairait ce magnifique spectacle, que la diversité des costumes rendait très-intéressant.

A neuf heures, après s'être arrêtée sur la place du Château pour examiner avec le plus vif intérêt les superbes mules que M. Décollard, président de la Société d'agriculture, y avait fait amener. S. A. I. est arrivée à cheval, escortée d'un brillant état-major, et ayant près d'elle M. le préfet du département. Là a commencé une de ces cérémonies qui laissent des souvenirs ineffaçables.

Le Prince a passé en revue les troupes massées autour de la place, puis les légionnaires, les anciens soldats de l'Empire, et les compagnies de pompiers ; il a sillonné toute la place de la Brèche, et traversé lentement les rangs d'une foule immense qui s'ouvrait respectueusement et avec ordre pour contempler le sauveur de la patrie. Tous les cantons, toutes les communes du département avaient fourni leur contingent; de nombreuses corporations d'ouvriers, les deux Sociétés philanthropique et de secours mutuels, les diverses administrations, étaient groupées sur la place. Les bannières flottaient par milliers.

Après cette revue, S. A. I. est montée sur la tribune où l'attendaient, outre une foule de dames élégamment parées, M. le maire à la tête du conseil municipal, et les principaux fonctionnaires. On remarquait, sur la tribune, M. le ministre des finances, M. le vice-président du conseil d'État, M. le général Allard, MM. Alfred Leroux, Ferdinand David, Chevreau père, de Sainte-Hermine, et Chauvin de Lénardière, en costume de députés. Là le Prince a remis plusieurs croix de la Légion d'honneur, parmi lesquelles nous remarquons celles données au receveur général, M. Girardin, et à M. Prosper Pougnet, vice-président du conseil général. M. Ferdinand David l'avait reçue la veille de la main du Prince.

Le général fit à son tour l'appel des officiers et soldats auxquels la croix de la Légion d'honneur et la médaille devaient être accordées. Chacun reçut des mains du Prince ces divers insignes.

La foule, dont les regards le suivaient toujours, faisait retentir de temps à autre de bruyants cris de : *Vive l'Empereur!* Elle admirait la noble simplicité, la bienveillante et affectueuse dignité avec lesquelles Louis-Napoléon remettait aux élus les décorations ; c'était en leur serrant la main et en jetant sur eux de ces regards que l'on n'oublie pas, qu'il les enrôlait pour toujours parmi les soldats de sa glorieuse destinée.

L'agriculture n'a pas été oubliée dans cette fête solennelle.

Après les distinctions accordées à l'armée, le Prince a voulu remettre lui-même, aux divers lauréats des concours départementaux, les médailles qui leur étaient réservées. Tous sont venus successivement à l'appel de leur nom, fait par MM. Décollard, Lastic de Saint-Jal et Monnet, recevoir de ses mains les médailles et les primes d'encouragement données à leurs efforts pour la prospérité agricole de ce département.

Il est superflu d'ajouter que, pendant tout ce temps, le cri de : *Vive l'Empereur!* ne s'est pas arrêté une minute.

Après le défilé des communes, plusieurs personnes lui ont été présentées, entre autres les sous-préfets des trois arrondis-

sements. Il s'est entretenu avec l'un d'eux, M. Charles de la Guéronnière, sous-préfet de Bressuire, en termes pleins de bonté. Il lui a rappelé le nom de son frère, député et rédacteur en chef du *Pays*, l'auteur si plein de verve des *Portraits politiques*. Il lui a adressé des paroles qui doivent être consignées ici comme un titre de noblesse pour lui et sa famille.

« Monsieur, votre frère est un des hommes que j'estime et « que j'aime le plus, et qui ont rendu à ma cause et à celle de « la France les plus éclatants services. J'ai été heureux d'ap- « prendre combien vous réussissiez dans l'administration, et « je suis sûr que vous marcherez sur ses traces; je compte « sur vous comme sur lui. »

S. A. I. a également accueilli avec une touchante affection, M. J. Guérinière, membre du conseil général des Deux-Sèvres, écrivain chaleureux et spirituel, qui a souvent enrichi de sa plume éloquente les colonnes du *Mémorial des Deux-Sèvres*; elle l'a entretenu du projet qui lui a été soumis d'élever une statue au comte de Fontanes au sein de Niort, sa ville natale. Elle a approuvé ce projet, en permettant de le placer sous son auguste patronage.

Le Prince a adressé quelques bonnes et affectueuses paroles aux personnes qui l'entouraient.

« Jamais, disait-il à M. David qui, croyant parler à M. Ba- « roche, s'excusait de lui avoir serré le bras, je ne suis trop « près de mes amis. »

Avec quelle grâce et quel abandon il adressait à madame Bourdon, femme du préfet, ses derniers adieux :

« Je regrette très-vivement, lui dit-il, que l'on ait changé « mon itinéraire, et de ne pouvoir retourner à la préfecture, je « serai privé du plaisir d'embrasser votre enfant. »

Et, au moment du départ, en s'adressant au général Allard, et lui montrant les nombreux bouquets déposés sur son fauteuil :

« Général, distribuez en mon nom ces fleurs à toutes ces » dames, ce sera un souvenir de moi. »

A dix heures et demie, S. A. I. montait en voiture pour se rendre à Poitiers.

Le Prince a donné cinq mille cinq cents francs à M. le préfet pour être distribués aux pauvres, et a visité quelques établissements industriels.

Lusignan (Vienne), 14 octobre. cinq heures du soir.

De Niort à Poitiers, dans un trajet de soixante-seize kilomètres, les villages, les plus modestes chaumières sont pavoisés et des guirlandes de feuillage ornent leurs façades.

Partout, sur la route, à la Crèche, à Kadoré, des arcs de triomphe, des cris toujours exaltés de : *Vive l'Empereur!* Dans le village de Kadoré, sur le territoire de la commune d'Azais, les habitants de la campagne avaient eu l'ingénieuse idée de dresser un arc de triomphe qui offrait d'une manière éloquente tous les emblèmes de l'agriculture. C'était un assemblage artistement fait de charrues, de faucilles, de fléaux, de pelles, de herses, et de toutes ces pacifiques armes dont se sert avec tant de succès le laborieux cultivateur ; au-dessus de tout cela, des gerbes de blé, des fleurs, des branches de verdure. S. A. I. admira ce monument d'un aspect nouveau, ce symbole animé, pittoresque de l'agriculture, et il adressa à son architecte, M. Robert, maire de la commune, au moment où il lui présentait une petite faucille d'argent, ses félicitations et ses sincères remercîments.

Saint-Maixent avait fait des préparatifs considérables. D'un bout de la ville à l'autre, on ne voyait que des ifs de verdure, des mâts vénitiens, des arcs de triomphe ou des inscriptions. Chaque maison avait un drapeau.

A l'entrée de la ville s'élevait un premier arc de triomphe portant cette inscription : *Au sauveur de la France, Napoléon III!* Au milieu de la grande place, on avait dressé une tente ornée d'un beau portrait du Prince ; à côté, on voyait un deuxième arc de triomphe surmonté d'un aigle colossal ; enfin, un troisième arc de triomphe se trouvait à la sortie de la ville, portant cette inscription : *Au régénérateur de la France.*

Une foule immense remplissait les rues. Le maire, le conseil municipal et des députations des communes attendaient S. A. I. Le maire lui a adressé de chaleureuses paroles.

M. le curé Dugué, à la tête d'un nombreux clergé, a été aussi l'interprète des sentiments de toute la population.

Le Prince a répondu à ces allocutions par des aumônes pour les pauvres.

Le Prince est descendu de voiture et a traversé une partie de la ville au milieu d'acclamations non interrompues d'une population de vingt mille âmes.

Voulant terminer son voyage dans les Deux-Sèvres par un acte de bienveillante justice, S. A. I. décora le maire de Saint-Maixent, M. Chaudreau, aux applaudissements unanimes de la foule.

En se séparant du préfet des Deux-Sèvres, le Prince l'a prié de remercier les populations de l'accueil sympathique qu'il avait reçu. Son passage a été signalé par de nombreux bienfaits.

A Niort, S. A. I. a posé, par la pensée, la première pierre d'une nouvelle église qui sera construite sur les hauteurs de la future place Napoléon, en promettant une subvention de quarante mille francs.

Enfin, il a accordé, pour l'érection de la statue à élever en l'honneur de M. de Fontanes, une somme de quarante mille francs.

Au relai de Villedieu-du-Perron, limite des départements des Deux-Sèvres et de la Vienne, un arc de triomphe, dressé au milieu de la route, portant à son sommet l'aigle avec la couronne impériale, contenait l'inscription suivante :

A Napoléon III, vainqueur d'un nouveau 93*!*
Au libérateur de la France!

C'est là que le Prince a trouvé M. le baron Jeanin, préfet du département de la Vienne, auquel s'étaient réunis le général de Courtigis, commandant la dix-huitième division militaire, à Tours; les généraux Guillabert, Rébillot, inspec-

teurs généraux en tournée; le général Beltramin, commandant la subdivision à Poitiers; M. Porriquet, inspecteur général du ministère de la police, venu de Nantes; les députés du département, MM. Bourlon et Dupont.

Le maire de la commune de Villedieu a harangué le Prince au milieu d'une foule accourue des campagnes voisines.

Le préfet et le général de Courtigis ayant pris place dans la voiture du Prince, le cortége s'est avancé avec rapidité au relai de Lusignan, chef-lieu de l'ancienne baronnie qui a donné son nom à l'illustre maison qui a régné sur Chypre et Jérusalem. Là s'élevait le magnifique château féodal qu'admira Charles-Quint en traversant la France, et dont une légende populaire attribuait la fondation à la fameuse fée Mélusine, tige de la famille des Lusignan. Lorsque quelque malheur menaçait un de ses descendants, Mélusine apparaissait la nuit sur les vieilles tours en poussant des cris lamentables. Elle apparut pour la dernière fois au seizième siècle, quand le duc de Montpensier, ayant emporté d'assaut le château de Lusignan, en ordonna la démolition.

A l'entrée de ce chef-lieu de canton est élevé un arc de triomphe en verdure, avec la couronne et les armes impériales :

A Napoléon III! vive l'Empereur!

Toutes les rues sont sablées et ornées de jeunes pins d'un bout à l'autre. Le maire, le conseil municipal, à la tête d'une affluence immense, s'approchent de la voiture du Prince, qui, pendant qu'on relaye, s'entretient avec plusieurs d'entre eux et reçoit un grand nombre de pétitions. Des secours sont remis à plusieurs hommes du peuple.

Poitiers, 14 octobre, minuit.

Au dernier relai, avant d'arriver à Poitiers, dans un petit village appelé Croutelle, le Prince venait d'écouter avec sa bonté ordinaire le discours de M. le maire, lorsqu'un vieux soldat de l'Empire, débris de la grande armée, entraîné par

ses vieux souvenirs et l'émotion générale, s'est avancé auprès de la voiture de S. A. I., et lui a dit :

— Prince, j'ai une faveur à vous demander.

— Parlez, mon brave, lui a répondu S. A. I.

— Mon Prince, je voudrais vous serrer la main.

Alors le Prince, de la façon la plus bienveillante, a tendu sa main, que le grenadier de la vieille garde a serrée avec un bonheur et un orgueil que je ne puis vous rendre.

Les cris les plus enthousiastes sont alors partis avec une force croissante : *Vive l'Empereur ! vive Napoléon !* Au moment du départ, c'était du délire.

Le cortége arrive en vue de Poitiers, qui présente un aspect des plus imposants.

ENTRÉE A POITIERS.

Chaque pas, dans ce merveilleux voyage, est un sujet d'étonnement. Jamais l'opinion qui subjugue le pays ne s'est manifestée d'une façon plus extraordinaire. Qui dirait, en entrant dans Poitiers, en voyant ces arcs de triomphe, ces drapeaux flottants, ces maisons pavoisées, ces fenêtres peuplées de figures animées, en lisant ces inscriptions, en entendant ces vivats, poussés par une foule pleine de sympathies ; qui dirait qu'on est dans la ville attachée aux vieux souvenirs de la monarchie et dont l'adhésion douteuse semblait subir plutôt qu'accepter les gouvernements qui se sont succédé depuis 1793?

Poitiers suit l'exemple de Niort, de la Rochelle, de la France : il se rallie sans réserve. Ses acclamations sont significatives : la conviction seule peut en arracher d'aussi éclatantes. Le cri de : *Vive l'Empereur !* n'a cessé de retentir depuis l'arrivée du Prince, et il arrive encore jusqu'à moi.

Poitiers est vaste. Ses rues, longues et mal alignées, sont ordinairement solitaires. Ses places, son incomparable promenade de Blossac, d'où l'on découvre d'immenses horizons, et d'où l'œil suit les détours capricieux et les vallées om-

breuses du Clain, semblent faites pour la méditation et la contemplation de la nature. Aucun bruit ne vient y interrompre la réflexion. Rien n'y trouble l'isolement du promeneur. Ses vieux édifices, qui portent le cachet antique, semblent eux-mêmes méditer dans leur silencieuse immobilité.

Tout paraît immuable dans cette cité paisible qui regarde du haut de ses murs les champs où Charles Martel arrêta les Sarrasins, ceux où le roi Jean tomba aux mains du Prince-Noir, et les bruyères dans lesquelles se cachent les autels druidiques que raconta Rabelais. Tout ici garde la mémoire des anciens temps. Restes d'amphithéâtres, vestiges d'aqueducs romains, arceaux de temples païens, églises dont la fondation remonte aux temps les plus reculés, vieux palais des comtes avec leur immense salle des gardes : tout parle ici du passé. Rien de moderne, si ce n'est quelques constructions qui datent de Louis XIV.

A peine les bruits stridents du chemin de fer qui passe aux pieds de la ville ont-ils ébranlé ses échos muets.

Poitiers, cité des grands propriétaires, de la noblesse vendéenne, ne s'émeut parfois qu'aux cris des étudiants des écoles, seule population par laquelle elle semble toucher à l'agitation moderne.

Mais aujourd'hui, nous ne savons ce qu'est devenue cette habituelle austérité et ce silencieux recueillement. La physionomie de la ville a changé. Tout se peuple, tout s'anime, tout résonne des pas d'une innombrable population.

Aujourd'hui, la grande ville est trop petite ; on y est venu de toutes parts. Les hôtels regorgent, les maisons particulières sont pleines, les rues sont envahies, les places débordent, un véritable flot humain a inondé les passages que doit traverser le chef de l'État. Nous voyons là les graves figures de ces paysans de la Vendée qui, oubliant les traditions récentes, n'ont plus qu'une espérance, celle que partage la France entière, et viennent acclamer l'Élu de la nation. Tout se mêle à la manifestation : hommes et monuments, tout est décoré, pavoisé, orné de drapeaux ; tout a pris des habits de

fête, et nulle part des préparatifs plus brillants n'ont été faits pour recevoir le Prince d'une manière digne de lui et de la cité. Jamais Poitiers n'a présenté ce mouvement, cette vie, cet aspect de joyeux enthousiasme.

Ceux qui ont vu la ville au premier voyage du Prince à Poitiers, qui, comme moi, ont entendu l'interprète officiel de l'édilité, ont dû admirer le progrès politique qui s'est opéré dans l'esprit de l'administration et dans l'opinion publique.

A quatre heures et demie, le canon tonne et annonce l'arrivée du Prince. Les cloches de la ville s'ébranlent en même temps et sonnent à toute volée. La population se presse aux abords de la route; les anciens remparts de la ville, qui forment aujourd'hui la belle terrasse de Blossac, sont couverts d'une foule nombreuse et sympathique. Une sorte de commotion électrique frappe à la fois tous les cœurs : soudain un immense cri de : *Vive l'Empereur !* salue le sauveur de la France au moment où la voiture de Son Altesse Impériale se présente à la porte de la ville.

Là s'élève un arc de triomphe aux proportions monumentales, portant cette simple inscription :

18 *brumaire.* — 2 *décembre !* 7,500,000.

De chaque côté, sur deux vastes tribunes pavoisées aux couleurs nationales, se pressent tous les fonctionnaires et l'élite de la cité. On remarque, aux premiers rangs, un grand nombre de femmes élégamment parées. Le Prince est reçu par M. Grilliet, chevalier de la Légion d'honneur, et ses adjoints MM. Turrault et Fey, à la tête du corps municipal. D'une voix ferme et accentuée, le maire prononce le discours suivant :

« Monseigneur,

« Notre antique cité, partageant l'enthousiasme de la France entière, est fière de vous ouvrir ses portes.

« Elle est heureuse d'offrir à V. A. I. l'hommage de ses profondes et respectueuses sympathies.

« Prince,

« Deux fois, au 18 brumaire et au 2 décembre, la France aura été sauvée de l'abîme où l'entraînaient de fatales doctrines.

« Deux fois la France aura été reconnaissante.

« A l'homme providentiel du 18 brumaire, à l'illustre fondateur de la dynastie napoléonienne, elle donna l'empire.

« Au héros du 2 décembre, elle décerne la couronne impériale.

« Et alors seulement s'accompliront les grandes destinées de notre patrie.

« Venez donc parmi nous, Monseigneur, jouir de votre triomphe. Nos populations vous attendent, impatientes de vous accueillir au cri de :

« *Vive Napoléon III!*
« *Vive l'Empereur!* »

Le Prince répond en quelques mots que les acclamations bruyantes et chaleureuses de la foule nous dérobent.

Le spectacle qui s'offre aux yeux en ce moment a quelque chose de magique ; cette foule agitée et contenue, cette variété de costumes, de toilettes, ces tribunes, cet arc de triomphe, que dominent les tours féodales de la Tranchée ; les derniers rayons du soleil couchant, illuminant de leur reflet les aigles du drapeau national ; ces acclamations sympathiques, ce peuple tout entier se portant au-devant du chef qu'il s'est choisi.

Il semble que, remontant le cours des âges, la vieille cité des Poitevins se reporte aux jours où des acclamations semblables accueillaient le roi saint Louis, vainqueur des Anglais au pont de Taillebourg, Charles VII relevant dans ces mêmes murs le drapeau de l'indépendance nationale ; où, en des temps plus reculés encore, Charles-Martel, arrêtant de son bras valeureux les conquêtes d'Abdéram et l'invasion des Sarrasins ; Clovis, vainqueur d'Alaric, aux portes mêmes de Poitiers. Que de souverains déjà ont honoré de leur visite la capitale du Poitou, depuis Richard Cœur-de-Lion, qui se plaisait à y séjourner, jusqu'à Louis XIV, qui y vint en 1650, accompagné de sa mère et de Mazarin, et qui fut harangué par le maire, les échevins et les bourgeois à genoux! François Ier y

fit son entrée en 1519 avec sa mère et sa femme, et la ville se signala par la richesse des fêtes qu'elle donna.

C'est par cette même porte de la Tranchée où vient de passer Louis-Napoléon, que fit encore son entrée l'empereur Charles-Quint lorsqu'il traversa la France, naguère son ennemie, sous la sauvegarde de l'honneur français, qui devait sortir sans tache du désastre de Pavie.

Le cortége s'engage dans la rue étroite et sinueuse. Il laisse à sa gauche l'antique église de Saint-Hilaire, du sommet de laquelle, dit la tradition, s'éleva dans l'air un globe lumineux qui guida Clovis marchant contre Alaric ; Saint-Hilaire, siége d'une abbaye puissante dont les ducs d'Aquitaine d'abord, et les rois de France ensuite, tenaient à honneur d'occuper nominalement la première dignité.

Il traverse ensuite le beau parc de Blossac, cette magnifique promenade léguée à la ville par le comte de la Bourdonnaie de Blossac, l'un des derniers intendants de la province, dont il fut, pendant trente-cinq ans, l'administrateur et le bienfaiteur.

Dans l'avenue principale, sont groupées, autour de leurs étendards, les députations de toutes les communes du département, le maire et le curé en tête ; puis, rangés en bataille, les anciens soldats de l'Empire, vétérans de la gloire, débris mutilés dont on peut dire, comme du maréchal de Rantzau : « La mort ne leur laissera rien d'entier que le cœur ! » qui pleurent de joie en saluant le neveu et l'héritier du héros, et qui semblent oublier le poids des ans, les fatigues de la guerre, les infirmités et les misères de la vie, en répétant ce cri magique qui les aidait à vaincre et les consolait de mourir : *Vive l'Empereur !*

C'est à côté de ces glorieuses phalanges, débris de la vieille armée, que nous voyons une députation avec ces mots : « L'île d'Elbe à l'Empereur ! » Puis une statue de l'empereur Napoléon, portée par les gens du faubourg, aux cris continus de : *Vive lEmpereur !*

Le cortége débouche dans la rue de Blossac, les rues de la

Baume et des Trois-Piliers, jusqu'à la place d'Armes, où s'élevait autrefois la statue de Louis XIV. Partout sur la ligne du parcours, les rues, les balcons, les fenêtres, sont peuplés d'une foule émue et respectueuse, qui fait retentir l'air de ses acclamations. Des trophées, des transparents, des inscriptions, manifestent, sous toutes les formes, la reconnaissance publique et le vœu national. Quand la voiture du Prince longe les balcons, garnis de femmes en toilette, une pluie de fleurs et de bouquets tombe autour de S. A.I. Les enfants mêlent leur voix argentine à la voix de leurs mères et crient avec elles : *Vive l'Empereur! Vive Napoléon! Vive le sauveur de la France!*

Les cris se reproduisent encore dans la rue de la Mairie, dans la rue des Cordeliers, quartier populeux et commerçant, véritable centre de la ville. Dans cette dernière rue s'ouvre une place inachevée, décorée de verdure, qui dégage et démasque l'antique et remarquable façade du palais de justice, admirable monument, riche de souvenirs historiques, construit au onzième siècle par Guy-Geoffroy, duc d'Aquitaine; achevé au quatorzième par Jean, duc de Berry, comte de Poitou. C'est dans la vaste salle des gardes de cet antique palais que Charles VII, dauphin de France, fut proclamé roi en octobre 1422, alors que Paris prostituait son hommage en couronnant Henri V d'Angleterre; c'est de là qu'il partit pour affranchir la France, n'ayant d'abord d'autre soutien que son bon droit, son épée et sa foi dans la Providence! Etrange rapprochement! singulier enseignement de l'histoire! C'est dans cette même salle que, l'année dernière, lors de l'inauguration du chemin de fer, le Prince, faisant allusion à l'antique patriotisme des Poitevins, les conviait à se rallier avec lui autour du drapeau de la France, qu'il porte d'une si noble main; c'est de là qu'il partait, lui aussi, pour affranchir la France, non plus de l'invasion étrangère, mais de l'invasion des barbares; pour marcher, non plus à la conquête des villes et des provinces, mais à ce grand et magnifique triomphe de la paix, de la civilisation, dont le discours de Bordeaux vient de tracer l'éloquent programme.

Tout près de cette salle, doublement historique désormais, s'élève la tour, à demi ruinée, de *Maubergeon*, monument d'une haute importance, centre féodal de toute la province, et d'où relevaient tous les fiefs du Poitou. Ce vieux donjon, surmonté d'élégantes statues, résume et symbolise toute l'histoire locale.

Après avoir suivi les rues bâties sur les anciens fossés du palais, le cortége descend la longue rue qui conduit à la place de la Cathédrale, où se trouve l'hôtel de la préfecture. La façade de l'église est masquée par l'échafaudage des travaux de réparation, mais la masse imposante de cet édifice, les deux tours ogivales qui l'accompagnent, frappent par leur grandeur. Fondée en 1162 par la fameuse Allénor d'Aquitaine, comtesse de Poitou, et par Henri II, roi d'Angleterre, son époux ; continuée par saint Louis et son frère, le comte Alphonse, elle ne fut achevée que vers l'année 1363, deux siècles plus tard.

L'hôtel de la préfecture, anciennement palais des évêques de Poitiers, est contigu à la cathédrale. C'est là que, pendant les troubles de la Fronde, l'évêque Chasteignier de la Roche-Posay, endossant la cuirasse, échangeant la mitre pour le heaume, se mit à la tête de la ville, repoussa par la force les entreprises du prince de Condé, et valut aux cloches de sa cathédrale qui sonnaient le tocsin, le surnom pittoresque de *tambours de Mgr de la Roche-Posay*.

Aujourd'hui, ce bel hôtel présente un aspect plus pacifique. Une décoration pleine de goût se dessine dans la cour d'honneur. Des aigles, des trophées de drapeaux, des écussons rappellent le nom des principales victoires de l'Empire ; au fond de la cour, en face de la grille d'honneur, un aigle immense, de trente-sept pieds de hauteur, prend son essor, enlevant dans ses serres puissantes la croix de la Légion d'honneur et le portrait du Prince.

Les dispositions intérieures répondent à la magnificence de ces préparatifs. Une vaste salle d'attente est ornée de faisceaux de drapeaux ; on traverse une suite de beaux salons or-

nés, parés de fleurs, de gravures et de tableaux. Tout revêt un air de fête et de joie. Il semble qu'une fée bienfaisante ait transformé d'un coup de sa baguette cette vaste demeure austère et sombre.

Une galerie particulière conduit à l'appartement du Prince. Quelques portraits, en pied, des souverains de la France, celui de S. A. I., exécuté par un artiste de mérite, enfant de Poitiers, M. Viguier; quelques-uns des produits les plus remarquables de l'industrie poitevine, exposés dans des montres, un trophée d'armes rappelant de nobles services, de généreux dévouements, telle est la parure de cette première pièce, simple et sévère, comme il convient. Là, figurent les armes du général Jeanin, baron de l'Empire, père du préfet de la Vienne, qui gagna tous ses grades et ses titres sur les champs de bataille, depuis les Pyramides, Aboukir, Marengo, jusqu'à Waterloo; là, encore, le sabre d'honneur décerné à M. le baron Peyrot, colonel de cavalerie à vingt-cinq ans, père du secrétaire général de la Vienne; des pistolets, une cuirasse; les armes d'un autre vétéran de l'Empire, M. Dupuis-Vaillant qui, au champ de Mai, le 1er juin 1815, quinze jours avant Waterloo, recevait des mains de l'Empereur l'aigle du 1er régiment de hussards, dont il présidait la députation, en donnant le signal de ce cri : « *Vive l'Empereur! Vive le roi de Rome! Nous l'irons chercher à Vienne!* »

Dans le salon particulier du Prince et dans sa chambre à coucher, coquettement parée, on remarque une belle copie du portrait du premier consul au mont Saint-Bernard, *calme sur un cheval fougueux*, par David; une magnifique gravure du tableau du sacre, rehaussée par un riche encadrement que surmontent l'aigle impériale couronnée et les attributs de l'Empire. C'est encore pour M. le baron Jeanin, petit fils du peintre David, un souvenir de famille et un nouveau témoignage de son dévouement héréditaire à la maison impériale. Enfin, un magnifique buste en bronze du premier consul couronne la pendule de cheminée.

A son arrivée, S. A. I. est reçue par madame Jeanin, qui

lui fait les honneurs de la préfecture et l'accompagne jusque dans son grand salon, où sont réunis Mgr l'évêque de Poitiers et son chapitre, à la tête de tout le clergé ; puis le Prince est passé dans ses appartements, pour se rendre bientôt après dans la salle préparée pour le dîner officiel.

Ce long trajet, au milieu de la vieille cité poitevine, a été pour le Prince un perpétuel triomphe et une véritable ovation. Un ciel admirable, un soleil étincelant, un peuple transporté d'enthousiasme, des inscriptions, des transparents, des couronnes de laurier, des gerbes de fleurs ; les rues que le cortége ne doit pas traverser, fermées à une certaine hauteur par des transparents où l'on remarque les inscriptions suivantes :

A l'Élu de la France! 18 *brumaire, Napoléon Ier ;*
2 *décembre, Napoléon III!*

Des N couronnés, un aigle audacieusement dessiné, enlevant une couronne impériale avec cette légende :

Vox populi, vox Dei!

L'administration municipale, si dévouée, si intelligente, a secondé admirablement l'élan populaire, rien n'a été négligé pour accroître l'éclat de la fête, et, par une recherche pleine de délicatesse, les principaux travaux ont été confiés à des artistes poitevins. C'est ainsi que l'arc de triomphe monumental, élevé aux portes de la ville, a été dessiné et exécuté par MM. Hivonnait frères, peintres de goût et de talent, trop modestes pour se faire apprécier ce qu'ils valent. Les décorations, l'ornementation générale, sont exécutées sous l'habile direction de M. Huguet ; mais ce que n'auraient pu donner ni le talent, ni le temps, ni l'argent, c'est le zèle empressé, l'ardeur généreuse avec laquelle chacun, depuis le plus humble ouvrier, a voulu se surpasser, faire plus qu'il n'avait promis, et contribuer enfin de son cœur et de ses efforts à l'éclat de la réception : sur une longueur de près de trois kilomètres, depuis l'entrée de la ville jusqu'à l'hôtel de la préfecture, la longue suite de rues que le cortége parcourt est transformée en une magnifique avenue sablée, plantée de pins verdoyants.

dont chacun supporte un faisceau de drapeaux et un écusson aux initiales du Prince ; tous ces arbres reliés entre eux par des guirlandes de verres et de lanternes de couleur dont l'illumination promet pour la soirée un spectacle vraiment magique.

A sept heures, le Prince a réuni dans un grand dîner les principales notabilités de la ville et du département. Le couvert été préparé dans la salle du conseil général, qui formait autrefois la chapelle de l'évêché, et qui a été transformé en un salon magnifique, aux tentures de velours rehaussées d'or. Autour de S. A. I. ont pris place M. Rieff, premier président de la cour d'appel ; M. Damay, procureur général ; M. le préfet, Mgr Pie, évêque de Poitiers ; M. Beaussant, président du tribunal civil ; M. Grilliet, maire de la ville ; M. Degove, receveur général de la Vienne ; le président du conseil général, M. Calmeil ; M. Bonnet, procureur de la République ; MM. Bourlon et Dupont, députés de la Vienne ; les généraux Rostolan, Rebillot, de Courtigis et Beltramin ; M. Porriquet, inspecteur général du ministère de la police, et M. de Challaye, ancien consul général de France à Smyrne, père de madame Jeanin ; M. Sallandrouze-Lamornaix, député de la Creuse, venu à Poitiers à la tête d'une députation de ce département.

Immédiatement après le dîner, le Prince a reçu, dans l'ordre des préséances, les fonctionnaires des différentes classes. Une foule immense couvrait la place et les abords de la préfecture, emplissant l'air de ses acclamations réitérées. Lorsque le corps municipal lui a été présenté, le Prince, s'adressant à M. Turrault, premier adjoint, ancien président du tribunal de commerce, lui dit :

« Monsieur, vous avez rendu de bons et loyaux services,
« vous vous dévouez tout entier aux soins de l'administration,
« je vous nomme chevalier de la Légion d'honneur. »

La croix a été également donnée par le Prince à M. Lemercier, banquier, membre du conseil d'arrondissement, ancien colonel de la garde nationale de Poitiers ; au capitaine Guillé,

ancien soldat de l'Empire, qui a servi sous les généraux Jeanin et Meunier, père et oncle du préfet de la Vienne ; à M. l'abbé Rochemonteix, vicaire général, neveu du digne évêque, Mgr de Boullé, dont la mémoire est vénérée dans le diocèse de Poitiers, qu'il sut gouverner avec tant de sagesse et d'austère vertu.

Après les réceptions, le Prince s'est rendu au bal qui lui était offert dans la salle de spectacle. La ville présentait un aspect vraiment féerique. Sur toute la ligne qu'avait parcourue le Prince, de Blossac à la préfecture, une illumination continue de plus de huit mille lanternes vénitiennes reliait entre eux les pins qui formaient l'avenue. Les maisons particulières, les édifices publics étaient illuminés sur toute leur hauteur ; au moment où le Prince passait, l'antique façade du palais de Justice, perdue dans l'ombre, s'éclaira comme par enchantement avec des feux de couleur : on eût dit une apparition fantastique.

La salle de bal, richement tendue en or et en velours pourpre, brillamment éclairée, remplie d'une foule de dames en grande parure, présentait l'aspect le plus gracieux et le plus pittoresque. Elle avait été décorée avec un goût parfait. Les dames seules en occupaient le centre ; les hommes s'étaient placés dans les loges et les tribunes latérales. L'entrée d'honneur, réservée au Prince, était occupée par le corps municipal et les commissaires du bal. Une foule compacte s'étendait au loin autour de la salle. La voiture du Prince n'avançait qu'avec peine au milieu des acclamations non interrompues. Poitiers, si calme, si paisible, si solitaire, semblait transformée tout à coup ; plus de soixante mille âmes, certainement, se pressaient dans ses rues tortueuses. Bientôt les cris deviennent plus intenses, plus enthousiastes encore. Les tambours battent aux champs, les commissaires forment la haie, l'orchestre entonne la grande marche de la *Reine Hortense*. Les dames se lèvent en agitant leurs bouquets, et le Prince fait son entrée dans la salle aux acclamations mille fois répétées de : *Vive l'Empereur! Vive Napoléon III!* S. A. I. prend place sur

le trône qui lui a été préparé ; bientôt on forme la contredanse d'honneur, et le bal commence.

Une cantate, composée pour la circonstance, en l'honneur du Prince, par l'abbé Stève, aumônier du lycée, sur l'air même du quadrille, a été chantée en chœur par les orphéonistes de Poitiers. Chaque fois que revenait le refrain :

> Honneur, reconnaissance
> A Napoléon trois !
> C'est le vœu de la France.
> Cédez à cette voix !

un seul cri de : *Vive l'Empereur !* ébranlait les murs de la salle.

Le Prince dansait avec madame la baronne Jeanin ; en face de lui, M. le préfet, avec madame Rieff, femme du premier président de la cour d'appel.

On remarquait encore mademoiselle Beltramin, fille du général qui commande la subdivision de la Vienne, dansant avec le général de Courtigis ; la femme du receveur général, madame Degove, dansant avec M. le ministre des finances ; madame Fey, femme de l'un des adjoints, dansant avec M. Baroche ; madame Brantôme, nièce du maire, avec M. Bourlon, député de la Vienne ; mademoiselle Marie Damey, fille du procureur général, avec M. le ministre de la guerre ; mademoiselle Lemercier, fille du président de la commission du bal, décoré le jour même par le Prince, dansant avec M. Turrault, premier adjoint de la mairie.

La ville offrait en même temps un bal, dans la salle des Halles, aux ouvriers et au petit commerce. Une commission, présidée par M. Chardon, minotier, et M. Martin, employé des ponts et chaussées, avait tout préparé. Au fond de la salle, on lisait : *Vive S. A. I. Napoléon III !* Une députation, composée de huit jeunes filles, devait aller au-devant du Prince et le supplier d'honorer le bal de sa présence. S. A. I., ne pouvant répondre à ce vœu, a daigné permettre que la députation lui fût présentée.

Les huit jeunes filles, donnant le bras aux huit commissaires, furent introduites dans la salle du bal. L'une d'elles, mademoiselle Éléonore Proust, portait sur un coussin une couronne de feuilles d'or et de laurier, qu'elle offrit au Prince, en débitant avec beaucoup d'à-propos un compliment qu'elle avait préparé; une de ses compagnes, mademoiselle Fany Chillot, lui offrit un énorme bouquet; le Prince, avec cette grâce et cette dignité qu'il possède à un si haut degré, chargea ces jeunes filles d'exprimer à leurs compagnes ses regrets de ne pouvoir accepter leur invitation. Elles se retiraient, enchantées de son bienveillant accueil, lorsque les commissaires du bal, les invitant à danser, formèrent spontanément un quadrille sous les yeux du Prince. Déjà l'orchestre préludait, lorsque S. A. I., descendant de son trône, s'approche de M. Turrault, qui avait invité mademoiselle Éléonore Proust, présidente de la députation, et lui dit : « Monsieur, je désire danser avec mademoiselle. » Le Prince prend place avec elle dans le quadrille, pendant qu'un immense cri de : *Vive l'Empereur!* échappé de tous les cœurs, témoigne de la vive impression que vient de faire cette délicate inspiration.

Voici le nom des jeunes filles qui composaient le quadrille :

Mademoiselle Proust, fille d'un menuisier ; mademoiselle Mercier, fille d'un jardinier ; mademoiselle Sèvre, fille d'un encaveur ; mademoiselle Fanny Chillot, fille d'un aubergiste ; mademoiselle Bouchard, fille d'un charpentier ; madame Renaud, femme d'un employé de la mairie ; mademoiselle Cadoret, lingère ; mademoiselle Chanu, fille d'un remouleur ; mademoiselle Guicheton, fille d'un cloutier ; mademoiselle Guesneau, fille d'une revendeuse ; mademoiselle Fouché, fille d'un tailleur de pierres.

La grâce exquise avec laquelle le Prince avait accueilli ces jeunes filles, cet hommage si naïf et si pur, ces fleurs, cette couronne qu'elles lui offraient au nom de la classe ouvrière, touchaient tous les cœurs, et le Prince lui-même paraissait ému de l'enthousiasme avec lequel l'assemblée entière s'unissait à

cet hommage. Plus tard, le ministre de la guerre, M. le général d'Hautpoul, le maire et ses adjoints, se sont rendus, au nom du Prince, au milieu du bal des Halles, où ils ont été accueillis par les acclamations les plus sympathiques.

Le Prince, malgré les fatigues de la journée, est resté près de deux heures au bal. S. A. I. a fait le tour de la salle, s'arrêtant à presque toutes les dames, adressant à chacune d'elles un propos flatteur, une parole gracieuse, une allusion délicate, laissant tomber de ces mots heureux qui lui sont si faciles, que l'on garde avec reconnaissance. C'est ainsi qu'à madame Fey, qui avait figuré dans le quadrille d'honneur, et dont on connaît la distinction remarquable, il disait : « Madame, les dames de Poitiers sont si distinguées, que je regrette de ne pouvoir les connaître davantage. » A l'une des plus jolies personnes du bal, mademoiselle Delangle, dont le père est conseiller à la cour : « Mademoiselle, quand vous irez à Paris, il faut venir aux bals de l'Élysée, vous les embellirez comme celui-ci. » S'arrêtant à la fin de sa tournée auprès de madame Rief, il lui adressait les paroles les plus aimables ; à madame Degove, si noblement belle et gracieuse, qui lui présentait son bouquet, et dont il avait remarqué le matin, pendant son entrée, la charmante famille : « Permettez-moi de garder ce bouquet en souvenir des fleurs dont vos jeunes enfants ont salué mon entrée à Poitiers. » Pendant ce temps, l'orchestre continuait de jouer l'air de la *Reine Hortense*, et d'ardentes acclamations couvraient par intervalle le bruit des instruments.

Il y avait dans cette fête je ne sais quoi d'émouvant et de sympathique qui remuait tous les cœurs : pour un observateur attentif, il y avait quelque chose de plus significatif encore. Les acclamations qui avaient accueilli l'entrée du Prince en ville, saluaient en lui le sauveur de la France, le pacificateur des partis. Celles qu'il recueillait au bal avaient quelque chose de plus intime et de plus personnel. Ce n'était plus l'homme politique et nécessaire que l'on fêtait, c'était le Prince aimable et courtois, généreux et bon, ce n'était plus l'assentiment de

l'intelligence et de l'intérêt public : c'était l'hommage spontané des cœurs qu'il venait de conquérir.

Le bal s'est prolongé jusqu'à trois heures du matin après le départ du Prince, et laissera des traces profondes dans les souvenirs poitevins.

Pendant ce temps, le feu d'artifice, favorisé par la sérénité d'un temps magnifique, appelait à Blossac l'innombrable multitude des visiteurs attirés par la solennité. Quand éclata la pièce finale, représentant l'Empereur à cheval, dans le costume traditionnel, une immense clameur s'éleva dans l'air, et plus de trente mille voix s'écrièrent comme un seul homme: *Vive l'Empereur !*

Le soir, les illuminations produisaient un effet magique. L'aigle gigantesque de la cour de la préfecture, étincelant de lumières, frappait involontairement l'imagination. Les rues étaient éclairées à jour. Une foule immense circulait comme un flot toujours renouvelé; et, au milieu de cette ville étroite. sinueuse, montueuse, dans ce concours inaccoutumé des populations exaltées, pas un instant de tumulte, de désordre ou seulement d'embarras, pas un accident à déplorer. C'était une fête de famille, tous les cœurs étaient contents et disposés à la bienveillance

Pour nous, qui avons parcouru tous les quartiers de la ville jusqu'au milieu de la nuit, c'est un fait singulier et digne de remarque. Cette population honnête, mais un peu exigeante, un peu sévère, à qui la connaît bien, n'était plus la même. Sans se connaître, on s'abordait, on se prêtait secours, on se venait en aide, on vous répondait le sourire sur les lèvres, les cœurs étaient contents ; enfin, unis dans une même pensée, confondus dans un même sentiment, l'amour de la patrie, l'oubli des divisions intestines, l'espérance unanime dans le Prince que l'on accueillait, et qui sait fermer, de sa main puissante, le plaies de la patrie !

Pour qui connaît bien, non pas l'esprit, mais la nature de ces populations du Poitou, calmes et graves comme les grands bœufs qui labourent leurs plaines, ennemies de toute mani-

festation passionnée, sobres de démonstrations extérieures, ces acclamations, ce concours, cet empressement, cet accord surtout de toutes les classes, ont une valeur, une portée, une signification plus puissantes que les acclamations les plus enthousiastes échappées à l'imagination mobile et impressionnable des populations méridionales.

TRENTE-DEUXIÈME JOURNÉE.

DÉPART DE POITIERS ET INCIDENTS.

Poitiers, 16 octobre 1852 (9 heures du matin).

Ce matin, le Prince a accordé un secours de deux mille francs pour les anciens militaires nécessiteux ; cinq cents francs aux sœurs de la Miséricorde ; cinq cents francs à une autre communauté religieuse, vouée aux soins des malades ; quatre cents francs au curé de Lussac-les-Châteaux, pour la salle d'asile de sa paroisse ; quatre cent soixante francs aux pauvres de Lusignan ; deux cents francs à Croutelle, près de Poitiers ; un secours de cent francs à un vieux soldat infirme.

La mairie de Poitiers a fait distribuer aux indigents une somme de sept mille francs, que le peuple paye au centuple en bénédictions et en reconnaissance.

Avant de quitter Poitiers, S. A. I. a voulu revenir à la magnifique promenade de Blossac, où étaient rangées les troupes de la garnison, les pompiers, les députations communales, et les anciens militaires. Le temps était superbe. Partout, sur son passage, les acclamations ont redoublé avec un enthousiasme sans exemple et sans précédent dans le pays. C'est un triomphe, c'est une ovation véritable. En rentrant en ville, les pluies de fleurs et de bouquets recommencent. Les régiments de cavalerie défilent au galop, le sabre à la main, aux cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur!* On dirait une de ces revues héroïques de la vieille garde que l'Empereur passait à Schœnbrunn, après Wagram.

Le Prince est rentré à la préfecture à onze heures ; il avait invité à déjeuner le maire de la ville, M. Fey, adjoint et professeur à la faculté de droit. S. A. I. avait à sa droite M. Nicias-Gaillard, premier avocat général à la cour de cassation, l'une des gloires poitevines.

Après le déjeuner, le Prince s'est rendu en calèche découverte à la gare où l'attendaient toutes les dames qui, la veille, l'avaient salué au bal de leurs sympathiques acclamations. Les fleurs, les cris, les vœux l'ont accueilli de même.

La gare était décorée avec beaucoup d'élégance. S. A. I. a été reçue à l'entrée par MM. le duc de Mouchy, vice-président du conseil ; Bourlon, baron de Richemont, administrateurs, et Didion, directeur général du chemin de fer. On avait transformé les salles des voyageurs en salon, orné de draperies aux attributs impériaux. Le portrait du Prince était au centre, surmonté de l'aigle et de couronnes de lauriers.

M. le préfet de la Vienne, les généraux, les députés de la Vienne, le conseil général, ont pris place dans le convoi, pendant que le Prince faisait ses adieux au maire de Poitiers. Nous avons retrouvé là le magnifique wagon impérial, qui avait transporté le Prince de Paris à Nevers, au début de ce voyage. Le Prince, les ministres, les députés, le préfet y ont pris place.

A midi, le convoi s'avançait sur ses ailes de flammes, salué sur tout le passage par les mêmes cris.

RÉCEPTION A CHATELLERAULT.

Chatellerault, le 13 octobre, trois heures du soir.

On est arrivé à midi précis à la gare de Chatellerault. Le Prince a été complimenté par M. de la Malladière, maire de la ville, qui, d'une voix émue, a prononcé le discours suivant :

« MONSEIGNEUR,

« En offrant à Votre Altesse Impériale l'expression de son respect et de son dévouement, le conseil municipal de Chatellerault est heureux de déposer à vos pieds l'hommage de sa reconnais-

sance pour la bienveillante pensée de qui vous porte à suspendre ici la rapidité de votre marche.

« Nous aurions désiré vous recevoir dans nos murs, Prince, et vous laisser un beau souvenir de votre passage; mais, forcés que nous sommes de céder aux exigences d'un itinéraire invariablement réglé, il faut nous borner à des démonstrations qui témoignent trop faiblement à Votre Altesse les sentiments qui lui sont dus.

« Vous venez de parcourir les provinces aux acclamations de reconnaissance et d'amour des populations; partout la grande voix du peuple vous a proclamé le sauveur de l'ordre social et vous a demandé d'affermir l'autorité dans vos mains. Accomplissez vos destinées, Prince, et que, subjugués par la sagesse dont vous avez donné tant de preuves, les esprits se rattachent à votre gouvernement pour le bonheur, la prospérité et la grandeur de la patrie.

« *Vive Napoléon! vive le sauveur de la France!* »

S. A. I. a répondu à ce discours avec sa bienveillance habituelle.

Le Prince, d'après son itinéraire, ne devait pas s'arrêter à Chatellerault; allant au-devant du vœu de la population, il a consenti à se rendre sous l'arc de triomphe qui lui avait été préparé.

L'arc de triomphe élevé en deux jours, uniquement avec des armes de la fabrique militaire de Chatellerault, fait honneur au goût et à l'activité de M. le capitaine d'artillerie Auger. Il est surmonté d'un aigle composé de lames de sabre, de canons de pistolet, de pièces d'armes de toute sorte, et d'une exécution remarquable. On y lit cette inscription :

Vive Louis-Napoléon!
Au sauveur de la France,
La ville de Chatellerault reconnaissante,
10 *décembre* 1848. 2 *décembre* 1852.

De l'autre côté, l'étoile de la Légion d'honneur, et ces mots :

Vive l'Empereur!

Sur l'estrade qui reliait l'arc de triomphe, était rangée l'élite de la société de Chatellerault; de brillantes jeunes femmes,

en grande parure, tenant par la main leurs jeunes enfants. chargés d'énormes bouquets, formaient autour du Prince comme une haie fleurie, et jonchaient de verdure le sol qu'il traversait. Des ecclésiastiques, des membres du conseil général, des costumes de tout ordre, mêlés et confondus autour du Prince; en face de la gare, le bel établissement des Dames-Blanches de Picpus, se pressant aux fenêtres avec leurs jeunes élèves; plus loin, une maison en construction surmontée d'une corniche vivante de curieux, hissés sur les échafaudages; le coup d'œil, enfin, le plus varié, le plus curieux, le plus pittoresque.

Pendant une heure, le Prince assiste au défilé des communes de l'arrondissement, maires et curés en tête, avec la bannière tricolore ornée de lauriers, aux cris réitérés de : *Vive l'Empereur!* Les ouvriers de la manufacture, dont pendant longtemps l'exaltation avait donné tant de sérieuses inquiétudes, se distinguaient par l'énergie de leurs acclamations. La journée a été bonne pour l'honneur de la ville. Chatellerault s'est réhabilité et s'est vengé de la journée du 2 juillet 1851.

Dans le défilé des communes, on remarquait celle de Vouneuil-sur-Vienne, ayant en tête son vénérable maire, M. le marquis de Verteillac, ancien chambellan de l'Empereur. En le voyant arriver, le Prince est descendu de son estrade, a marché vers lui, et, le prenant par le bras, l'a forcé en quelque sorte de venir s'asseoir sur le fauteuil qui avait été préparé pour lui-même.

En voyant ce noble Prince, au moment où la France entière le proclame empereur, s'incliner devant les cheveux blancs d'un vieux serviteur, et prêter à sa faiblesse l'appui d'un bras royal, tous les cœurs se sont fondus dans un élan d'enthousiasme et d'attendrissement, et mille cris de : *Vive l'Empereur!* lui ont témoigné la sympathie populaire.

La population paraissait heureuse et fière de s'être en quelque sorte réhabilitée. On s'abordait dans les rues en se félicitant de la concorde et de l'enthousiasme bien réel qui avaient

signalé la réception. On comparait cette chaude et bonne journée à l'attitude hostile, aux cris outrageants de l'année dernière, et l'on se réjouissait de cette réparation unanime, si franchement offerte, si noblement acceptée par le Prince.

Lorsque S. A. I. a regagné la gare pour partir, la foule, respectueuse et sympathique, l'a entourée en l'accompagnant de ses vœux. En passant près de M. de Verteillac, le Prince prenait congé de lui en termes affectueux, lorsque le vieux marquis, lui pressant les mains, voulut lui faire aussi son discours d'adieu :

« Mon enfant, dit-il au Prince, usant du privilége de ses quatre-vingt-huit ans, vous avez devant vous de belles destinées ; mais n'attendez pas qu'on vous donne ; prenez, prenez !! »

Le Prince a souri involontairement de ce conseil un peu trop romain, tandis que les acclamations enthousiastes qui remplissaient l'air prouvaient à l'héritier de l'Empereur qu'il n'avait plus besoin d'attendre ni de prendre, que la nation se donnait à lui par un irrésistible élan !

Chatellerault, on le sait, se recommande par la réputation séculaire de sa coutellerie. Les marchandes de couteaux avaient, elles aussi, préparé leur hommage. Elles ont présenté au Prince une corbeille de fruits, ornée de fleurs et de mousse, et S. A. I., répondant à leur offrande, a récompensé royalement leur courtoisie. Le souvenir de son affabilité se gravera dans bien des cœurs, et, le soir, les pièces d'or qu'il avait ainsi distribuées ont ramené, dans plus d'une pauvre famille, la joie, l'aisance et le courage.

En quittant Chatellerault, le Prince a laissé aux mains du sous-préfet une somme de deux mille francs pour les pauvres.

A une heure et demie, S. A. I. remonte en wagon et part immédiatement pour Tours, accompagnée par les exclamations enthousiastes d'une population de plus de dix mille âmes, qui se presse aux abords de la gare, en la saluant de la voix et du geste.

TRAJET DE CHATELLERAULT A TOURS.

Tours, le 15 octobre 1852, minuit.

Le convoi parcourt avec rapidité la distance qui sépare Chatellerault de Poitiers. Les stations d'Ingrandes, Dangé, les Ormes, Port-de-Piles, Sainte-Maure sont décorées de guirlandes et de faisceaux aux couleurs nationales, avec l'aigle et les chiffres du Prince. Des mâts et des oriflammes sont placés de distance en distance sur toute la ligne, et les populations des communes, le clergé, les maires sont réunis à chaque station, bien qu'on ne doive pas s'y arrêter.

Les cris de : *Vive l'Empereur!* retentissent partout. Les paysans lèvent leurs chapeaux en l'air, et les agitent en signe de joie. On ne fait que toucher les Ormes, village près duquel naquit le grand Descartes, dont on vient d'inaugurer la statue à Tours ; Sainte-Maure, d'où l'on voit l'église de Fierbois, où Jeanne d'Arc vint chercher son épée sur la tombe d'un chevalier. Sur le drapeau de cette commune, qui sera à la revue, à Tours, on lit :

Charles Martel, Jeanne d'Arc, Louis-Napoléon!

Avec cette légende explicative :

« En 732, Charles Martel fonda l'église Sainte-Catherine-de-Fierbois et y déposa son épée. — Jeanne d'Arc releva cette épée et sauva la France. — Louis-Napoléon vient de faire réparer l'église de Sainte-Catherine-de-Fierbois. »

C'est à la station de Sainte-Maure que Louis-Napoléon est reçu par M. Brun, préfet d'Indre-et-Loire, commandeur de la Légion d'honneur, accompagné des trois députés au Corps législatif, MM. Alexandre Gouin, ancien ministre; baron Paul de Richemont; le comte de Flavigny; Bois de Varannes, député du Finistère; et Hector d'Outremont, conseiller de préfecture; et par le bureau du conseil général, qui se composait de son président, M. César Bacot, ancien député et ancien officier supérieur de la garde impériale ; marquis de la Roche-Aymond, vice-président; et Boilevèze, secrétaire et maire de

Langeais. Se sont joints à la députation départementale M. le général Marcel, commandant la subdivision militaire; le premier président, M. de Vauxelles; le procureur général, M. Serrurier, de la cour impériale d'Orléans, dont ressort le département d'Indre-et-Loire.

Le sous-préfet de l'arrondissement de Chinon, dont dépend la commune de Sainte-Maure, a reçu S. A. I. sous un arc de triomphe champêtre, entouré du maire et des autorités de la commune, à la tête du clergé et d'une population considérable. Aux stations de Villeperdue et Monts, mêmes arcs de triomphe, sous lesquels sont réunies les autorités. Les prêtres des paroisses et la population villageoise bordent le chemin de fer. M. Peyrot, secrétaire général de la préfecture de la Vienne, le maire et les adjoints de Poitiers ont accompagné le Prince jusqu'ici.

ENTRÉE A TOURS.

A deux heures et demie, les détonations de l'artillerie et les carillons sonores des églises annoncent que le train présidentiel est en vue de Tours. La ville apparaît avec sa grâce et sa majesté, ses dômes et ses tours élancées, la magnificence de ses façades.

La gare de Tours est richement décorée de trophées, de drapeaux surmontés de l'aigle et des lettres L.-N. Des tapis couvrent le côté de la gare où doit passer le Prince.

M. E. Mame, maire de Tours, ses adjoints, le conseil municipal, le conseil général au grand complet, les autorités civiles et judiciaires de la ville et du département, la cour d'appel d'Orléans, les tribunaux, une députation de la ville de Nantes, conduite par M. de Mentque, préfet de la Loire-Inférieure, et par M. Ferdinand Favre, maire de la ville; les députés de la Loire-Inférieure et de Maine-et-Loire, des conseils municipaux de Saumur, Beaufort, les Rosiers, de Nogent-sur-Loir et du département de la Sarthe, et une députation de l'École de Saumur ayant à sa tête son commandant, M. le général de Rochefort, attendaient S. A. I. à la gare, garnie d'arbustes et de fleurs.

C'est là que M. E. Mame, maire de la ville, a reçu le Prince et lui a adressé l'allocution suivante :

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur de vous présenter les hommages respectueux des habitants de la ville de Tours. Si notre cité se trouve la dernière de celles qui ont eu le bonheur de recevoir Votre Altesse Impériale dans le cours de son voyage triomphal, nous n'en réclamons pas moins notre place au premier rang parmi les populations qui vous sont sincèrement dévouées. Vous nous trouvez, Monseigneur, pénétrés de reconnaissance pour les grandes choses que vous avez déjà faites, pleins de confiance dans les inspirations de votre patriotisme pour l'accomplissement de votre mission providentielle!

« Les acclamations enthousiastes qui ont accompagné Votre Altesse Impériale partout où elle a porté ses pas sont une nouvelle consécration des pouvoirs que le pays vous a conférés, et révèlent la préoccupation générale de la France, qui veut voir sa prospérité garantie par une autorité forte et durable. Nous attendions avec impatience le moment de nous joindre à cette grande manifestation et de faire éclater en votre présence les vœux ardents que nous formons pour votre conservation et pour la complète réalisation de vos glorieuses destinées.

« *Vive l'Empereur !* »

Les cris de : *Vive l'Empereur!* répétés par la nombreuse assistance d'élite, ont trouvé un écho puissant dans les populations rangées aux abords des bâtiments du chemin de fer.

Le Prince a répondu :

« Monsieur le maire,

« Si la ville de Tours est la dernière sur mon passage, elle « n'est pas la dernière dans mes affections. »

Ces nobles paroles ont été suivies d'unanimes et chaleureuses acclamations.

Puis, faisant quelques pas, il a trouvé une députation de jeunes filles qui lui ont offert des fleurs. Les employés et ouvriers du chemin de fer, réunis autour de la gare, en bonne tenue, ont joint leurs acclamations à celles de la foule.

A la sortie de la gare, le Prince retrouve son magnifique

Philipps, qu'il n'a pas monté depuis Bordeaux. Il est équipé à l'ordonnance de général de division. S. A. I. monte à cheval et entre sur la promenade du Mail, l'une des plus belles de France. Elle est accompagnée, à droite, du ministre de la guerre, à gauche, du général de Courtigis, commandant de la dix-huitième division; de M. Brun, préfet; du maire et des généraux marquis d'Hautpoul, grand référendaire du Sénat; Grand, inspecteur général de cavalerie, en tournée d'inspection; Marcel, commandant la subdivision; des généraux de Roguet, de Goyon, de Montebello; du colonel de gendarmerie, des capitaines de Menneval, Cambriel, Petit, du commandant Deplace, du capitaine Boyer, de l'état-major de la division.

Le cortége se dirige dans cet ordre vers la promenade du Mail, occupée, du côté de l'est à la partie attenant au chemin de fer, par les députations de toutes les communes du département; chaque députation a sa bannière, et en tête les maires des communes et le juge de paix du canton. A la partie ouest, les troupes de la garnison, infanterie et cavalerie, sont rangées en bataille; et, sur la place du Palais-de-Justice, entre les deux promenades, les anciens officiers et militaires de l'Empire sont placés sur deux lignes.

Bientôt Louis-Napoléon apparaît à la tête du cortége, sur son admirable *Philipps*, qui se prête à toutes les évolutions de la foule qui l'entoure. Il entre dans la rue Royale, rue magnifique, qui traverse Tours dans toute sa longueur. Elle est décorée, de chaque côté, de mâts vénitiens, avec faisceaux aux couleurs nationales, reliés entre eux par une double guirlande illuminée. Toutes les maisons sont pavoisées; les fenêtres de la plupart des beaux hôtels sont couvertes de riches tentures ou de draperies parsemées d'aigles; le coup d'œil est ravissant. A l'extrémité nord de cette rue, se développe la place de la Mairie, d'où se découvre le pont en pierre, faisant suite à la rue Royale. L'extrémité sud débouche sur la place du Palais-de-Justice, et cette rue semble se prolonger par l'immense route de Bordeaux, qui se trouve aussi dans l'axe de la rue Royale.

Sur la place du Palais-de-Justice, au côté sud, sont aussi disposés des mâts pavoisés, ornés de trophées d'armes et d'emblèmes rappelant les souvenirs de l'Empire. Le palais de Justice lui-même, construction moderne, remarquable à plus d'un titre, est pavoisé de bannières et de trophées aux armes des différentes villes du département.

Le cortége passe au pas dans cette rue, qui retentit des cris de : *Vive l'Empereur!* et entre dans la rue de l'archevêché, dont la direction suit la longueur de la ville, et qui débouche d'équerre sur la route Royale ; elle est décorée de mâts pavoisés, reliés entre eux par des guirlandes illuminées avec lustres pendants.

A l'extrémité ouest de cette rue est un portrait illuminé avec un grand aigle, et l'extrémité est terminée par le portail de l'archevêché, qui est aussi destiné à former point de vue décoré.

De la place de l'Archevêché, le cortége se rend à l'église de Saint-Gatien, entre le double rang de troupes échelonnées, et au milieu des cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur!* Les dames, placées aux fenêtres, ne sont pas les dernières à prendre part à l'enthousiasme populaire. Il nous est impossible, sans répéter ce que nous avons dit si souvent, d'exprimer les transports de la population. Je ne puis qu'appliquer au mouvement de l'enthousiasme la devise de toutes les choses puissantes :

Vires acquirit eundo.

La cathédrale est admirable par la grandeur de son vaisseau, par la hardiesse et l'élévation de ses voûtes, par l'extrême légèreté de ses piliers. Le portail ne le cède peut-être ni en richesse, ni en majesté au portail de Reims. Deux tours, de proportions égales, en style des douzième et quatorzième siècles, s'élancent des deux côtés du portail, et portent dans les airs les ciselures les plus gracieuses.

Louis-Napoléon met pied à terre ; il est reçu en avant du grand portail, sous un riche dais, par Mgr Morlot, arche-

vêque de Tours, assisté de ses vicaires généraux, du chapitre, et de plus de trois cents prêtres. Après lui avoir donné l'eau bénite et l'avoir encensé, le prélat, d'une voix émue, adresse à S. A. I. l'allocution suivante :

« Monseigneur,

« Autant la religion s'attache à prémunir les hommes contre tout ce qui peut les séduire par de vaines et fausses apparences de grandeur, autant elle se plaît à relever l'éclat de tout ce qui en présente le véritable caractère. C'est cette religion sainte, Monseigneur, qui nous fait bien comprendre de quels sentiments la reconnaissance publique doit environner le Prince que Dieu, dans son adorable Providence, réservait à de si hautes destinées ; qu'il a pris, comme par la main, pour l'exécution de ses conseils suprêmes, et qu'il couvre de son égide tutélaire au milieu des obstacles et des dangers.

« Tant d'événements accomplis contre tous les calculs de la sagesse humaine, on dirait presque tant de miracles de la droite du Très-Haut, imposent à tous de grands devoirs ; souffrez, Monseigneur, que le clergé de cette église métropolitaine, de la ville de Tours et du diocèse dont je suis heureux d'être en ce moment l'interprète et l'organe, vous offre l'hommage de son dévouement à tous ceux qui résultent pour lui de sa sublime vocation.

« Le long et mémorable voyage de Votre Altesse touche à son terme, et vous n'avez pas voulu traverser cette noble cité sans y laisser aussi de beaux et touchants exemples de votre foi. Nous les contemplons, Monseigneur, avec autant d'émotion que de respect, en formant des vœux ardents pour la conservation d'une vie précieuse à tant de titres, et demandant à Dieu qu'il vous soit donné de réaliser, sous sa protection, les plans que vous avez conçus pour la paix, le bonheur et la gloire de la France! »

Le Prince a remercié monseigneur l'archevêque des sentiments qu'il lui exprimait : « C'est à la Providence, aux prières de l'Église, au concours de ses pieux pontifes et de ses prêtres que je dois, a-t-il ajouté, mes succès dans les grandes entreprises. Je suis heureux, après avoir reçu, au début de mon voyage, les bénédictions d'un cardinal, de recevoir aujourd'hui celles d'un prélat destiné à le devenir. »

La création d'un sixième cardinalat français est soumise depuis quelques jours à l'approbation de la cour de Rome.

Mgr l'archevêque de Tours sera promu à cette haute dignité aussitôt après la décision du Saint-Siége.

Le Prince est conduit processionnellement, aux sons majestueux de l'orgue, à un prie-Dieu, tout couvert de velours rouge, orné des chiffres en or de S. A. I. et des armes archiépiscopales. L'archevêque marche immédiatement devant le Prince. On chante, en musique, le *Domine, salvum fac Ludovicum imperatorem nostrum* et le *Te Deum*, en présence des corps constitués, députés, généraux, magistrats, fonctionnaires civils; toute l'assistance s'unit au sentiment général de respectueux recueillement et d'actions de grâces. Après la cérémonie, le chef de l'État est reconduit par le prélat à la tête de son clergé. Mgr Morlot est visiblement touché des paroles par lesquelles le Prince lui a annoncé sa prochaine promotion au cardinalat, et le prélat reçoit avec émotion les félicitations du maire et de plusieurs hauts fonctionnaires.

Le Prince revient à cheval par les mêmes rues qu'il a déjà traversées, et, dans le même ordre, à la promenade du Mail, à la partie ouest, où les troupes sont rangées en bataille pour la revue, sous le commandement du général de Courtigis. Elles se composent du 1er régiment de chasseurs, en garnison à Tours, du 5e de la même arme, venu de Vendôme, de deux bataillons du 23e léger, venus de Blois, et des pompiers de la ville et des communes rurales.

S. A. I. passe dans les rangs, et le défilé a lieu aux cris unanimes de : *Vive l'Empereur!* Parmi les troupes, nous remarquons une députation de l'école de cavalerie de Saumur, conduite par le général de Rochefort, commandant l'école. Après la distribution des croix et des médailles à l'armée, le Prince vint se placer à la partie est de la promenade, où défilent devant lui, sur trois lignes, lesdéputations des communes rurales des arrondissements de Tours, Loches et Chinon; celles des départements de Maine-et-Loire, de la Sarthe, du Finistère et du Loiret.

Comme nous l'avons dit, chaque commune a sa bannière, avec son inscription particulière, précédée de son maire, des

adjoints, des conseils municipaux et du juge de paix du canton. Les deux cent quatre-vingt-une communes qui composent le département d'Indre-et-Loire étaient représentées à cette fête, l'une des plus belles, des plus pittoresques. Nous voudrions pouvoir citer toutes les inscriptions qui se lisaient sur les bannières. En voici quelques-unes :

Saint-Avertin, commune dont l'honorable M. P. de Richemont, député au Corps législatif et administrateur du chemin de fer d'Orléans, est maire, avait une bannière toute en soie. Son inscription fort simple, en exprimant les sentiments de son bienfaiteur et premier magistrat, exprimait aussi l'opinion de l'unanimité de ses habitants; elle portait : *Vive l'Empereur !* La commune a fait hommage de sa bannière au Prince; elle sera envoyée au palais des Tuileries.

Villaines, commune de l'arrondissement de Chinon : *Après Dieu, tout à toi!*

La bannière d'Amboise avait pour inscription : *Aquila turribus insidere juvat.*

Chenonceaux avait choisi l'antique devise de son château : *Foi promise et gardée.* Et au-dessous : *Louis-Napoléon, empereur !*

M. le comte de Villeneuve, ancien chambellan de la reine Hortense et propriétaire du château, conduisait lui-même la députation de sa commune. Enfin, toutes les communes avaient rivalisé de zèle, d'empressement et d'enthousiasme.

Limeray. — *A Louis-Napoléon ! Dieu protége en lui le sauveur de la France. Vive l'Empereur !*

Tauxigny. — *Nos vœux vous suivront toujours !*

Notre-Dame d'Oë. — 149 *électeurs*, 149 *votants*. 149 *oui !*

Épaigné-les-Bois. — *A Napoléon le bien-aimé. Le* 20 *décembre, tous oui !*

Crouzille. — *Vote unanime* 10 *et* 20 *décembre !*

Sainte-Catherine-de-Fièrebois.— *A Charles Martel ! Jeanne d'Arc! Louis-Napoléon !*

Couesme. — *Nos cœurs sont à vous. Nos bras le seront au besoin !*

Beuil. — *A S. A. I. appartient la couronne!*

Aucune plume, aucune expression ne saurait peindre les transports d'allégresse qui agitaient ces masses, cette population, en passant devant le Prince, qui leur témoignait toute sa satisfaction par de fréquents sourires et des saluts gracieux. Les hommes agitaient leurs chapeaux en l'air, les bannières se courbaient, les acclamations répétées par la foule, placée derrière les colonnes, retentissaient jusqu'aux coteaux de la Loire et du Cher.

Les anciens officiers et militaires de l'Empire ont également défilé devant le Prince. Ces glorieuses phalanges, débris de la vieille armée, ont aussi leur bannière et leur cri; c'est celui qui les a conduits à la victoire.

Après cette double revue, le cortége s'est rendu à la préfecture, dont le portail et la façade sont décorés avec une élégance parfaite. Toutes les rues qu'a parcourues le Prince sont sablées et ornées. On a fait remarquer à S. A. I., en passant dans la rue Royale, la belle église Saint-Julien, qu'on avait disposée pour le recevoir, et que le temps ne lui a pas permis de visiter.

Ce monument, un des plus remarquables de la ville, offre le plus beau type de la grande architecture nationale du treizième siècle. Les travaux de restauration sont commencés depuis longtemps déjà. On compte, avec raison, sur le Prince pour achever l'œuvre.

L'hôtel de la préfecture, disposé par le général de Pommereuil, préfet en 1806, sur l'emplacement de l'ancien couvent des Visitandines, est remarquable par ses beaux jardins, plantés d'arbres magnifiques. Sa décoration est pleine de goût. La cour d'honneur est sablée, et une allée d'arbustes et de fleurs y est formée. Elle conduit au grand escalier qui donne accès, à gauche, à la salle où aura lieu ce soir le banquet offert par le Prince, et à droite au salon de réception. Cet escalier est couvert de tapisseries avec de vastes groupes de fleurs et des branches de lauriers. Au vestibule du haut de l'escalier est établie une fontaine jaillissante, surmontée des aigles im-

périales enlacées dans des bouquets de fleurs. De riches torchères en bronze, provenant de la Malmaison, en font ressortir l'éclat. Les dispositions intérieures répondent à la magnificence de ces préparatifs.

La salle du conseil général a été transformée en une salle splendide. Les plafonds et les tentures ont été renouvelés. Aux extrémités sont disposés les bustes en marbre de Louis-Napoléon et de l'Empereur. Celui de l'Empereur est surtout remarquable. C'est une des plus belles copies d'après Canova. Le buste de la reine Hortense, venant de l'ancien château de l'impératrice Joséphine, surmonte un massif énorme d'hortensias. Des faisceaux de drapeaux, parsemés d'abeilles, des aigles couronnés, posant leurs serres sur d'immenses bouquets de fleurs et d'arbustes, forment l'ensemble de cette décoration principale.

Le grand salon de réception est richement meublé de damas en soie, fabriqué par M. Pillet (de Tours).

Sur une estrade dressée est un fauteuil doré, en velours rouge, et au-dessus un écusson aux armes Impériales. Des panneaux aux chiffres de S. A. I. sont autour du salon. Un massif de fleurs soutient les portraits de plusieurs membres de la famille Impériale.

L'appartement particulier de S. A. I. est tout meublé en velours vert, parsemé d'abeilles et relevé par des crépines d'or. Dans sa chambre à coucher, coquettement parée, en face du lit, on remarque le portrait du Premier Consul à cheval, peint par Charlet, et au-dessus de la commode le portrait de la reine Hortense, peint par elle-même, et dont elle fit hommage, en 1808, à madame la comtesse de Villeneuve, sa dame d'honneur. Sur la table est une coupe, exécutée pour la solennité par un artiste renommé à Tours, Avisseau, le fidèle imitateur des ouvrages de Bernard Palissy.

Par une attention délicate, on avait mis, dans la chambre de S. A. I., l'armorial général de l'Empire français, contenant les armes de S. M. l'Empereur et Roi, du Prince, de sa famille, des grands dignitaires, princes, ducs, comtes, barons, che-

valiers, et celles des villes de première, deuxième et troisième classe, par Henry Simon.

Un magnifique buste en bronze de Bonaparte à Wagram, couronne la pendule de la cheminée; puis une glace encadrée en passementerie, de la fabrique de M. Jullien (de Tours), et qui a figuré à l'exposition de Londres, est en face de la porte d'entrée de la chambre.

A la suite sont les appartements des aides de camp de S. A. I. La grande salle à manger de la préfecture est divisée par des cloisons mobiles, qui forment des chambres pour les officiers de la suite.

Le pavillon Nord, desservi par un second escalier principal, a été disposé pour les appartements des ministres, du général d'Hautpoul et des autres personnages invités par le Prince.

Dans cette transformation de l'hôtel, d'ordinaire modeste, en somptueux palais, dans les décorations et les ornements, on reconnaît partout le goût intelligent, la grâce, l'active prévoyance de madame Brun, femme du préfet, qui a dirigé, surveillé elle-même toutes ces dispositions, ne voulant rien laisser au hasard du soin de couronner heureusement cette fête nationale.

C'est au bas de l'escalier d'honneur que S. A. I. a été reçue par madame Brun et par mesdemoiselles Brun, auxquelles s'était jointe madame la comtesse de Villeneuve, compagne fidèle de la reine Hortense, et qui reçut Louis-Napoléon le jour de sa naissance.

S. A. I. a été ému de cette attention de l'amie de son enfance, qui a quitté sa retraite de Chenonceaux pour revoir S. A. I.

S. A. I. donnant le bras à madame Brun; le préfet, à madame de Villeneuve; le ministre de la guerre et le général de Courtigis à mesdemoiselles Brun, a été conduit au salon de réception.

Après quelques instants d'entretien avec madame la comtesse de Villeneuve, S. A. I. a reçu le corps constitués, en

commençant par le général commandant la 18e division, son état-major, l'archevêque et son clergé, les députés du département, MM. de Richemont, de Flavigny et A. Gouin, le conseil général, dont le président, M. César Bacot, ancien député, a dit :

« Monseigneur,

« Le conseil général du département d'Indre-et-Loire a mis un grand empressement à adhérer aux actes principaux de votre gouvernement. Aujourd'hui, il est heureux de s'associer aux acclamations unanimes qui vous saluent dans ce département, et il veut aussi vous témoigner sa vive reconnaissance des éminents services que vous avez rendus à la patrie. Les paroles que vous avez fait entendre à Bordeaux, ces nobles paroles se sont répandues chez toutes nos populations et les ont remplies de joie, car elles y ont vu la fin du régime bâtard que les révolutions nous avaient imposé, et elles savent aussi que sous votre règne la France sera grande et prospère. »

M. le recteur de l'académie d'Indre-et-Loire a également prononcé quelques paroles qui rappellent que le nom de Napoléon, naguère souvenir de combats et de gloire, est aujourd'hui présage de bonheur et de paix :

« A ce nom, dit-il, qu'on entend partout répéter avec le même enthousiasme, doit s'unir providentiellemeut un titre qui en est inséparable. Dieu le veut ! la France le proclame !

« *Vive Napoléon! vive l'Empereur!* »

« Au nom de tous les fonctionnaires de l'académie. »

M. le premier président de la cour d'appel d'Orléans a présenté la députation de la cour, en protestant énergiquement du dévouement et du respect de sa compagnie. Puis sont venus l'inspecteur général du ministère de la police, M. Porriquet; les tribunaux, le conseil général, le corps municipal, le consistoire et tous les chefs des diverses branches d'administrations. Il a terminé par les députations des départements voisins.

M. Emmanuel comte de Lascases, ancien député, était à la tête de la députation du Finistère.

M. de Mentque, préfet de la Loire-Inférieure, autorisé, par

décision spéciale, à se rendre à Tours, a eu l'honneur de présenter la députation de son département à S. A. I.

M. Ferdinand Favre a présenté l'adresse du conseil municipal de Nantes.

MM. les délégués de la chambre du commerce et du tribunal de Nantes ont présenté celle de ces deux corps.

Le Prince a daigné exprimer avec une extrême bonté « combien il était touché de ces témoignages et aussi de « ce que la députation de Nantes fût venue de si loin près « de lui. »

Le préfet et le maire ont soumis au Prince le vœu qu'il voulût bien visiter la Loire-Inférieure, lorsque les affaires de l'État le lui permettraient. S. A. I. a répondu « qu'elle en « avait le plus vif désir, et que son intention était de le réa« liser. »

S. A. I. a particulièrement remarqué les maires des communes rurales qui faisaient partie de la députation.

Puis sont venus MM. Louvet et Dubois (d'Angers), députés de Maine-et-Loire, à la tête de la députation de ce département.

Le Prince a remis la croix d'honneur à MM. Ladevèze, rédacteur en chef du *Journal d'Indre-et-Loire;* de Forceville, chef du mouvement du chemin de fer à Tours, et Herpin, maire de Véretz, patrie de Paul-Louis Courier.

En remettant la croix d'honneur à M. Ladevèze, le Prince lui a dit : « Je sais, monsieur, tout ce que vous avez fait pour « la cause de l'ordre et pour le pays. Je suis heureux de vous « en récompenser moi-même. »

Les dames de la Halle ont été ensuite admises à offrir des fleurs à S. A. I.

Voici le compliment que l'une d'elles, madame Fournier, marchande de légumes, lui a adressé :

« Recevez, cher Prince, ces fleurs que notre amour a cueillies; nous voudrions vous faire un présent plus précieux, mais, ne le pouvant pas, nous nous bornerons à vous adresser ces vœux : Vivez, cher Prince, votre vie nous est chère! Ah ! si nos vœux au ciel

pouvaient être exaucés, vous couleriez sur la terre autant d'années que vous possédez de vertus. Ces fleurs sont passagères, mais Dieu vous en réserve d'immortelles pour vous couronner. »

Le Prince a accueilli gracieusement la corbeille de ces dames. Puis, une vingtaine de jeunes filles d'ouvriers, vêtues de blanc, ont apporté une corbeille fleurie, et l'une d'elles a lu un compliment. S. A. I. a remis, en souvenir, une épingle en or.

Le dîner officiel a eu lieu à sept heures. Parmi les invités étaient M. Brun, préfet; M. E. Mame, maire de Tours; les députés au Corps législatif, MM. de Richemont, de Flavigny, Gouin, Louvet, Dubois, Ferd. Favre, maire de Nantes; l'archevêque, le premier président de la cour d'appel, le préfet de la Loire-Inférieure; M. Fleury, député; M. Porriquet, inspecteur général du ministère de la police; le premier président et le procureur général d'Orléans, et d'autres hauts fonctionnaires.

A neuf heures, le Prince s'est rendu au bal offert par la ville, en suivant la rue Royale, illuminée dans toute sa longueur, sur une ligne se prolongeant de la route de Bordeaux au pont de la Loire, des deux côtés. La statue de René Descartes, qui vient d'être inaugurée, était enveloppée de globes lumineux et apparaissait dans toute sa hauteur du bas de la rue Royale.

L'hôtel de ville, avec ses bannières aux couleurs variées qui flottaient au sommet de ses belles galeries, était illuminé d'une manière magique.

S. A. I. a été reçue à la porte du musée par M. E. Mame, maire de Tours, et par le conseil municipal. Les cris de : *Vive l'Empereur!* ont salué son entrée dans la salle. Toutes les dames se sont levées, et ne se sont assises qu'après que le Prince a pris place sur son trône. Rien de plus charmant que les décorations de cette salle immense, formée, comme je l'ai dit, par une galerie qui relie la mairie et le musée.

La mairie comprend deux grandes salles. C'est dans l'une d'elles qu'a été dressé le trône pour S. A. I. La galerie trans-

versale forme un salon richement tendu à l'intérieur, orné de trophées, de drapeaux, d'écussons et de bannières de toutes les communes qui ont défilé avec leurs inscriptions. A la suite de cette galerie sont les cinq salles du musée, qui ont été converties en salle de bal, dans laquelle on remarque quelques-uns des tableaux qui composent sa collection. Des groupes de fleurs et de verdure, au milieu desquels sont disposés les bustes de l'Empereur et de Louis-Napoléon, complétent la décoration intérieure. Trois grandes ouvertures sont ménagées de façon à ne point entraver la circulation.

Les deux faces décorées, l'une donnant sur la place de la Mairie, l'autre sur la place Royale, sont divisées par des compartiments, ornés de colonnes entre lesquelles sont des niches. Ces niches sont occupées par deux vases remplis de fleurs, dont l'exécution est surtout remarquable.

De chaque côté des niches, de riches tapis à abeilles avec lambrequins complétent cet ensemble, qui est surmonté de mâts, ornés et décorés de bannières aux couleurs et au chiffre du Prince.

Toutes ces décorations, ainsi que celles de la préfecture, ont été dirigées par M. Gustave Guérin, architecte distingué, chargé de la restauration de l'église Saint-Julien et des édifices diocésains du département, avec le concours de M. Alexandre, artiste, chargé, sous la direction de M. Guérin, de la décoration extérieure de la galerie qui relie la mairie avec le musée. Le maire, M. Mame, a présidé à toutes ces dispositions avec le goût et l'intelligence qu'il porte partout.

Le Prince a ouvert le bal, donnant la main à mademoiselle Suzanne Brun, fille aînée du préfet, et ayant pour vis-à-vis M. Brun, préfet, donnant la main à mademoiselle de Courtigis, fille du général. Les autres personnes qui ont figuré dans le quadrille d'honneur sont M. Mame, maire, avec mademoiselle Marcel, fille du général; M. le ministre de la guerre avec madame Paul de Richemont, femme du député; M. le ministre des finances avec madame Cordier, fille du receveur général; M. Baroche avec madame Eug. Gouin; le général

de Courtigis avec madame Desfrancs, femme du président du tribunal, et M. le procureur général Serrurier avec madame Auvray.

A dix heures et demie, le Prince s'est retiré, après avoir fait le tour de la salle, au milieu des cris de : *Vive l'Empereur!* Les mêmes acclamations l'ont accompagné jusqu'à la préfecture.

En revenant du bal, le Prince a admiré l'illumination et la décoration de la rue Royale, de la préfecture, de l'archevêché et de l'entrée de la rue des Fossés-Saint-Georges, qui offraient un aspect vraiment féerique. On ne saurait donner trop d'éloges à MM. Jallot et Taboureux, entrepreneurs de cette fête, qui ont su tirer un parti admirable de la disposition des rues.

Pendant le bal, un feu d'artifice, favorisé par un ciel argenté, appelait les populations autour de la belle place du Palais-de-Justice. L'une des pièces représentait la couronne impériale, enlacée dans des bouquets de fleurs, avec les initiales L.-N.

Des danses et des divertissements populaires, organisés sur la promenade du Mail, lui donnaient un aspect de vie et de joyeuse agitation comme on n'en avait vu depuis bien longtemps à Tours.

TRENTE-TROISIÈME JOURNÉE.

DÉPART DE TOURS. — INCIDENTS DU TRAJET DE CETTE VILLE A AMBOISE.

Amboise, 16 octobre 1852, à midi.

Dans quelques heures, Louis-Napoléon va rentrer à Paris, où l'attendent toutes les ovations populaires. Le voyage qui se termine aura été un grand événement. C'est une véritable campagne, campagne pacifique et féconde, dans laquelle le Prince a fait des conquêtes précieuses. Il a révélé la France à

elle-même. Il lui a appris à se connaître. Elle sent maintenant quelle puissance d'ordre et de conservation elle recèle dans son sein. Elle comprend que le prestige de l'autorité est rétabli. Bien des illusions ont disparu, bien des terreurs se sont dissipées. Les fondements de la société ont été mis à nu, et l'on a pu voir qu'ils s'appuyaient sur le roc et non sur un sable mouvant. Le pays, désormais rassuré sur l'avenir, sait dans quelles mains il peut remettre ses destinées. Il sait où est la force, la popularité, l'autorité, l'élément certain de la stabilité. Nous lisions dans les armes qui décorent la porte d'Angoulême cette devise :

Fortitudo mea civium fides.

Louis-Napoléon peut, à l'heure qu'il est, se l'appliquer ; jamais, à aucune époque, un homme ne réunit au même degré l'adhésion et la confiance d'une grande nation.

Ces bruits de fêtes d'où nous sortons, ces arcs de triomphe, ces acclamations ne sont pas seulement les appareils éclatants d'un voyage princier, ce sont de véritables enseignements. En quittant Paris, il y a un mois, le Prince n'avait d'autre but que d'étudier les intérêts des belles provinces du Centre et du Midi. Dans un excès de prudence, quelques esprits craignaient que ce voyage, à travers des contrées récemment agitées par la guerre civile, n'eût quelque danger. Dès le premier moment, les inquiétudes se sont dissipées. L'accueil de Bourges a fait pressentir l'accueil du reste de la France.

A mesure que le Prince a marché, les démonstrations ont pris un caractère plus significatif. Le vœu du pays s'est exprimé sans contrainte. La découverte du complot de Marseille l'a fait éclater avec une nouvelle énergie ; et, à Bordeaux, le Prince qui, jusque là, avait accueilli ces démonstrations avec la réserve qui convient à un grand caractère et à un grand cœur, a constaté lui-même, aux applaudissements de l'élite du commerce, l'état de la volonté nationale. De ce moment, la position était dessinée, et les acclamations d'Angoulême, de Rochefort, de la Rochelle, de Niort, de Poitiers, l'impression

produite partout où le discours de Bordeaux est arrivé, ont montré combien la France était heureuse de se sentir comprise.

Ce qui vient de se passer à Tours, cette réception chaleureuse, ce concours de tant d'hommes considérables, cette réunion de ministres, de sénateurs, de conseillers-d'État, de députés accourus pour féliciter le Prince, ont un sens qui complète celui du voyage tout entier.

Il y a deux siècles, dans cette même ville de Tours, s'arrêta un instant Charles VII. Il venait de reconquérir son royaume contre les Anglais. Il allait remonter sur son trône affermi. Il traversa ces beaux pays, heureux de se sentir affranchi du joug de l'étranger.

Aujourd'hui, Louis-Napoléon peut regarder ces murs et ces campagnes avec la légitime fierté qui remplissait l'âme de Charles VII. Il traverse un pays qu'il a pour jamais affranchi du joug de l'anarchie.

Louis-Napoléon a quitté ce matin, à huit heures, l'hôtel de la préfecture, après avoir témoigné à madame Brun toute sa sensibilité et sa satisfaction pour la noble hospitalité qu'il y a trouvée. Madame la comtesse de Villeneuve, dont je vous ai parlé hier, s'était jointe à madame et mesdemoiselles Brun, pour accompagner S. A. I. jusqu'à sa voiture.

Avant de quitter la préfecture, le Prince a fort gracieusement offert à mademoiselle Suzanne Brun, une fort belle sévigné enrichie de brillants et d'émeraudes; en s'adressant à mademoiselle Adrienne Brun, il lui a exprimé le regret de n'avoir en ce moment rien qui fût digne de lui être présenté, et lui a demandé la permission de lui envoyer un souvenir aussitôt qu'il serait de retour à Paris.

Une foule nombreuse encombrait les rues, les abords de la gare, et les remplissait de ses acclamations.

Mgr l'archevêque, M. le maire, le conseil général, le conseil municipal et un nombreux cortége d'autorités, réunis à la gare, ont reçu les adieux du Prince aux cris répétés de : *Vive l'Empereur !*

M. le préfet, M. le général commandant la division, et le

général de Courtigis ont pris place dans le magnifique wagon d'honneur disposé pour la solennité. Le train est parti à toute vapeur au milieu des salves d'artillerie et au son des cloches. Toute la population a assisté au départ pour saluer de nouveau l'élu de la nation.

On parcourt cette merveilleuse vallée de la Loire, si riche d'abondances territoriales et de souvenirs historiques.

Montlouis, Vouvray, Vernon, Noizay ne font qu'apparaître aux yeux avec leurs arcs de triomphe, couverts de devises, leurs populations échelonnées de chaque côté du chemin de fer et leurs acclamations retentissantes.

Les hauts édifices d'Amboise apparaissent bientôt. Là le convoi s'arrête. Les autorités sont réunies à la gare.

M. Brun, préfet d'Indre-et-Loire, a présenté à S. A. I. les maires du canton, les curés de plusieurs paroisses des environs. Pendant cette réception, qui n'a tenu que quelques minutes, Abd-el-Kader, qui a, pour résidence, le château favori de Charles VII, de Louis XI, de Charles VIII et de François Ier, était sur la terrasse de cette royale habitation avec une lorgnette d'approche, tentant de distinguer les mouvements du cortége. Mustapha, ancien ministre de la guerre de l'émir, et plusieurs personnes de sa maison, étaient également fort appliqués à observer le convoi présidentiel.

Le Prince est monté dans une voiture disposée au bas de la station, avec M. le ministre de la guerre et ses aides de camp, et s'est rendu directement au château d'où on jouit d'une des plus belles perspectives du cours de la Loire : l'œil erre avec délice sur les riants coteaux et les charmants paysages qui bordent les deux rives du fleuve ; ce ciel heureux, ce séjour enchanté ne semble guère du goût d'Abd-el-Kader qui ne cesse de supplier Allah, le Très-Haut, de lui rendre la liberté.

La suite de l'émir se compose de cinquante personnes ; elle était de soixante-dix, il y a quelques mois. Le gouvernement a donné à vingt frères ou parents d'Abd-el-Kader, les moyens de retourner en Afrique, et leur a assigné une certaine étendue de terrains à cultiver.

L'émir et ses gens sont rentrés dans leurs demeures respectives à l'approche du Prince et du ministre de la guerre. Averti que le chef de l'Etat voulait l'entretenir, Abd-el-Kader s'est présenté, accompagné de son fidèle Achate Mustapha.

Le Prince avait voulu marquer la fin de son voyage par un grand acte de générosité nationale. Il apportait à Abd-el-Kader la liberté et la lui a annoncé en ces termes :

« Abd-el-Kader,

« Je viens vous annoncer votre mise en liberté. Vous se-« rez conduit à Brousse dans les États du Sultan, dès que les « préparatifs nécessaires seront faits, et vous y recevrez du « gouvernement français un traitement digne de votre ancien « rang.

« Depuis longtemps, vous le savez, votre captivité me cau-« sait une peine véritable, car elle me rappelait sans cesse « que le gouvernement qui m'a précédé n'avait pas tenu les « engagements pris envers un ennemi malheureux, et rien « à mes yeux de plus humiliant pour le gouvernement d'une « grande nation que de méconnaître sa force au point de « manquer à sa promesse. La générosité est toujours la meil-« leure conseillère, et je suis convaincu que votre séjour en « Turquie ne nuira pas à la tranquillité de nos possessions « d'Afrique.

« Votre religion, comme la nôtre, apprend à se soumettre « aux décrets de la Providence. Or, si la France est maîtresse « de l'Algérie, c'est que Dieu l'a voulu, et la nation ne renon-« cera jamais à cette conquête.

« Vous avez été l'ennemi de la France, mais je n'en rends « pas moins justice à votre courage, à votre caractère, à vo-« tre résignation dans le malheur ; c'est pourquoi je tiens à « honneur de faire cesser votre captivité, ayant pleine foi « dans votre parole. »

Ces nobles paroles ont vivement ému l'ex-émir. Après avoir exprimé à S. A. Impériale sa respectueuse et éternelle reconnaissance, il a juré, sur le livre sacré du Koran, qu'il

ne tenterait jamais de troubler notre domination en Afrique et qu'il se soumettait, sans arrière-pensée, aux volontés de la France. Abd-el-Kader a ajouté que ce serait bien mal connaître l'esprit et la lettre de la loi du Prophète que de penser qu'elle permet de violer les engagements pris envers les chrétiens, et il a montré au Prince un verset du Koran qui condamne formellement, sans exception ni réserve aucune, quiconque viole la foi jurée, même aux *infidèles*.

Aux yeux de tous les Arabes intelligents, la conquête de l'Afrique est aujourd'hui un fait accompli ; ils voient, dans la constante supériorité de nos armes, l'éclatante manifestation de la volonté de Dieu.

La politique loyale et généreuse est la seule qui convienne à une grande nation : la France saura gré au Prince de l'avoir suivie.

Abd-el-Kader sera autorisé à venir librement à Paris, mais restera au château d'Amboise jusqu'à ce que toutes les mesures soient prises pour assurer sa translation et sa résidence à Brousse.

Brousse est une des villes les plus délicieuses de l'Asie-Mineure. Nulle n'a gardé plus religieusement sa pyhsionomie orientale et la poésie du Koran. Elle réalise une des cités fantastiques des *Mille et une Nuits*. Les juifs, exilés d'Espagne sous Isabelle, crurent, en la voyant, y trouver une seconde Grenade. Abd-el-Kader y trouvera une seconde patrie.

Quand le cortége des autorités est rentré en ville, après le départ du Prince, nous avons éte témoins d'un spectacle des plus touchants, et que je n'oublierai jamais. Tous les Arabes, Abd-el-Kader en tête, les femmes aussi bien que les hommes, étaient sur les balcons du château ; là ils poussaient des cris de joie et faisaient des démonstrations de bonheur qui ont fait couler des larmes de tous les yeux. Maintenant ils se livrent aux danses les plus joyeuses, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, selon l'usage de cette nation. Les femmes voulaient absolument que les bonnes sœurs de la Présentation (chargées de l'infirmerie

du château), s'unissent à elles dans ces démonstrations, et une des religieuses n'a pu résister, un instant, à leur sollicitation et à leur entraînement ; mais cela, bien entendu, dans les cases des dames, et loin des regards des hommes.

Un peintre aurait pu trouver aujourd'hui à Amboise, dans ces scènes si variées, si animées, plus d'un sujet de tableau.

Blois, 16 octobre (onze heures).

Limeray, Onzain, Chouzi disparaissent rapidement, et l'on s'arrête de nouveau à Blois. Le préfet, Mgr l'archevêque et son clergé, le général commandant le département, le conseil général, le maire, le conseil municipal, les tribunaux en robe, les juges de paix sont réunis dans les salles de la gare. A sa descente du wagon, le Prince est salué par les cris de : *Vive l'Empereur!* poussés par une population innombrable, échelonnée sur les talus du chemin de fer.

M. Crosnier, député et président du conseil général de Loir-et-Cher, a prononcé le discours suivant ;

« Monseigneur,

« Le conseil général de Loir-et-Cher s'est empressé de profiter du passage de Votre Altesse Impériale pour lui apporter l'hommage de son respectueux dévouement.

« Ce dévouement, Monseigneur, est déjà de vieille date ; dans tous les temps nous avons eu foi en vous et dans le grand nom que vous portez. Au 10 décembre, vous nous étiez apparu comme un espoir, au 2 décembre comme un sauveur.

« Que Votre Altesse Impériale nous pardonne notre orgueil, mais nous sommes fiers de l'avoir si bien devinée et d'avoir demandé, en 1850, la révision de la Constitution et la rééligibilité du Prince-Président : alors c'était peut-être du courage ; à notre dernière session, nous émettions le vœu du rétablissement de l'Empire, ce n'était plus que de la reconnaissance.

« Ce vœu, nous avons eu l'honneur, que nous revendiquons, de l'exprimer des premiers ; mais il n'était pas seulement le nôtre, nous devancions ainsi celui de la France entière. Elle vous l'a dit, Monseigneur, pendant ce long voyage que vous venez de faire : vous alliez la visiter pour interroger ses besoins, et partout elle vous a répondu avec enthousiasme que son premier besoin était de consolider l'avenir dans votre personne.

« Votre Altesse Impériale pourrait-elle résister plus longtemps à tant de vœux qui la sollicitent? Et d'ailleurs, ce pouvoir suprême, qui lui est offert par la reconnaissance et les sympathies de tout un peuple, ne lui appartient-il pas à plus d'un titre?

« C'est la volonté des nations, la naissance ou la conquête qui font les souverains.

« Ces droits, Monseigneur, vous les réunissez tous.

« Élu de la France, des millions d'hommes vous ont confié leur destinée.

« Héritier de l'Empereur, vous l'êtes incontestablement du droit légitime qu'il tenait aussi du peuple et que l'Europe a consacré par ses traités et ses alliances.

« Enfin, Monseigneur, la France est à vous par droit de conquête, car vous l'avez conquise sur l'anarchie.

« A tous ces droits, faut-il joindre la puissance des souvenirs? Ceux de l'Empire sont vivants parmi nous, l'histoire lui a consacré des pages ineffaçables; mais le livre de l'Empire est fermé; c'est à vous, Monseigneur, qu'il appartient de le rouvrir et de perpétuer ainsi, par la mémoire du nom, la mémoire de l'homme qui a régné sur la France et l'a rendue si glorieuse et si grande.

« Les temps sont donc venus, Monseigneur; Dieu le veut. Et qui pourrait, en effet, ne pas reconnaître, dans tout ce qui arrive, la main de la Providence? C'est elle qui de la terre d'exil vous a ramené sur la terre natale pour la préserver de la destruction; c'est elle qui a mis dans votre tête la pensée et dans votre bras la force qui nous ont tirés de l'abîme; c'est elle enfin qui vous a dit aujourd'hui d'achever votre œuvre et d'accomplir vos destinées.

« Et nous, profondément inspirés de ces sentiments, nous vous disons avec effusion : Régnez et vivez, Monseigneur, le salut d'un grand peuple est à ce prix.

« *Vive l'Empereur !* »

Mgr l'évêque de Blois prend la parole en ces termes :

« MONSEIGNEUR,

« Puisqu'il ne nous est pas donné de vous recevoir comme nous l'aurions désiré, dans le temple du Seigneur, et d'y appeler sur Votre Altesse les bénédictions du ciel, nous venons du moins avec empressement unir nos vœux et nos hommages aux vœux et aux hommages des autorités et des habitants de cette ville bien digne de votre intérêt et de votre affection, par l'excellent esprit qui l'anime

« Ministres de la religion, nous vous devons aussi l'expression de notre reconnaissance pour tant de bien que vous avez déjà fait,

et de notre confiance dans l'avenir. Les droits du souverain pontife défendus contre la révolution, des négociations habiles pour conserver aux catholiques leurs priviléges des lieux saints, des efforts sincères pour faire observer la loi divine et rendre à l'Église toute sa liberté d'action, voilà ce que nous avons déjà vu avec bonheur; et nous aussi, nous prions la Providence *d'acquitter la dette de l'Église.* Les nobles paroles que vous avez plusieurs fois prononcées, que vous prononciez naguère dans une grande cité, ouvrent nos cœurs aux plus douces espérances. Apôtres de la foi et de la charité, nous avons tressailli de joie à la manifestation franche et solennelle de vos désirs de voir les préceptes de Jésus-Christ connus de tous, et le sort de tant de pauvres enfin amélioré.

« Le diocèse de Blois, plus que tout autre, sait bien, Monseigneur, que ce ne sont pas là de vaines promesses dans votre bouche. Avant ce voyage, qui n'a été pour vous qu'une marche triomphale, vous aviez fait un autre voyage dans notre pauvre Sologne. Ce voyage était moins éclatant sans doute que celui qui va se terminer; mais il a laissé aussi d'impérissables souvenirs. Vous saviez que la Sologne était une des contrées les moins favorisées de la nature dans notre belle patrie, et c'est ce qui lui a valu vos préférences. On vous a vu, Monseigneur, parcourir les plus humbles villages de cette contrée, vous informant avec sollicitude de tout ce qui pourrait améliorer le sort de ces populations, fondant des écoles de sœurs, contribuant avec une admirable générosité à la réparation des pauvres églises, et laissant aux pasteurs de ces paroisses des aumônes pour les malheureux, et la consolation du grand exemple que donnait partout le chef de l'État, d'un profond respect pour la religion.

« C'est ainsi, Monseigneur, que vous vous assurez la protection visible de Dieu, la reconnaissance et l'amour des peuples. »

Les autorités avaient commencé à défiler devant le Prince, lorsque les dames se sont précipitées en avant et ont interrompu la cérémonie officielle.

Le Président, loin de paraître fâché de cet incident qui apportait une certaine perturbation au programme, s'est montré très-touché de cet empressement, et ce n'est qu'après avoir adressé plusieurs compliments aux dames qui l'approchaient, qu'il est remonté en wagon.

Le préfet d'Indre-et-Loire et le général de Courtigis ont pris congé du Prince.

S. A. I., après avoir exprimé à l'honorable M. Brun toute la satisfaction de l'accueil qu'il a reçu à Tours et dans le département, a laissé à M. le préfet diverses sommes à distribuer soit comme secours à d'anciens militaires, soit comme subvention pour des œuvres de charité.

Cinq cents francs ont été accordés, en outre, aux sœurs de charité pour l'établissement d'une crèche;

Trois cents francs aux dames de la halle, et deux cents francs aux jeunes ouvrières qui ont présenté un bouquet à S. A. I.;

Deux cents francs sont réservés aux ouvriers qui ont offert au Prince un magnifique cordon de sonnette en soie.

A son passage à Amboise, S. A. I. a remis à M. le maire de cette ville une somme de cinq cents francs, destinée à d'anciens militaires de l'Empire.

Nous devons ajouter qu'indépendamment de ces sommes, le Prince a accordé vingt mille francs à l'hospice général de Tours, sur la demande de l'honorable M. P. de Richemont, député d'Indre-et-Loire.

Le convoi s'est dirigé à toute vitesse vers Orléans, au milieu des plus chaleureuses acclamations.

Orléans, 16 octobre.

A la station de Ménars, M. Pellaprat avait fait élever un arc de triomphe formé de tous les orangers de son château.

A Beaugency, le Prince est descendu du wagon et a passé en revue la compagnie des pompiers et les populations des communes environnantes. Le maire et les autorités ont reçu S. A. I. sous un arc de triomphe, à l'entrée de la station, qu'entouraient les populations, qui n'ont cessé de faire entendre le cri de : *Vive l'Empereur!*

Après les réceptions officielles, mademoiselle Mornand, de Tours, fille du chef de la gare de Beaugency, présentée par M. le baron de Richemont, a fait au Prince l'hommage d'une jolie corbeille de fleurs, en lui adressant le compliment suivant :

« Prince,

« Les sybilles étaient vieilles quand elles rendaient leurs oracles.

« Malgré mes quinze ans, je me crois tout aussi bien inspirée qu'elles en prédisant le bonheur à V. A. I. »

On désespérait à Orléans de recevoir la visite du Prince. Une dépêche télégraphique avait annoncé que S. A. I., désireuse de se trouver à Paris à l'heure officiellement indiquée pour son retour, ne pourrait plus s'arrêter dans son voyage.

Le Prince a bien voulu revenir sur sa résolution.

Les populations de la ville et des campagnes se portaient, dès huit heures du matin, aux alentours de la gare; elles étaient heureuses de témoigner ainsi la spontanéité de leur empressement et de leur sympathie. A onze heures, on annonçait encore que le Prince ne viendrait pas, et qu'il avait pris directement par la courbe du chemin de fer. Chacun, fort désappointé, se préparait à s'en aller, lorsque tout à coup, au milieu d'une acclamation unanime, la présence de S. A. I. a été annoncée.

En effet, le Prince est descendu de wagon pour entrer dans le salon de réception qui lui avait été préparé, et où les autorités étaient admises à le saluer.

Les cris de : *Vive l'Empereur!* ont alors éclaté de toutes parts.

L'adresse suivante a été présentée au Prince par le prési dent du tribunal de commerce d'Orléans :

« Prince,

« Cédant aux manifestations de la France, vous avez, à Bordeaux, publié le programme de l'empire.

« Ce programme répond exactement aux sentiments de la nation, à ses besoins. Chacun y trouve un nouveau gage des nobles inspirations qui vous animent pour le bonheur de la France.

« Prince, vous avez dicté vous-même les conditions auxquelles vous accepteriez la couronne. La France a foi dans vos paroles et dans votre génie. Que les hautes destinées auxquelles vous êtes appelé soient le prix des services que vous avez rendus au pays, et qu'elles servent à assurer son avenir et l'accomplissement de vos vastes projets !

« Tel est le vœu auquel s'associe aujourd'hui, de grand cœur, le tribunal de commerce d'Orléans. »

Le Prince, suivi de son état-major, a fendu le flot des maires, des autorités de la ville, des ouvriers du port, des lycéens qui se trouvaient mêlés, par une confusion inévitable, à une foule impatiente et que rien ne pouvait retenir. Il n'en est d'ailleurs résulté aucun désordre. Cette confusion des rangs, ce pêle-mêle extraordinaire donnait à la réception l'aspect d'une fête de famille.

Le Prince s'est promené à pied, et assez lentement, devant les tribunes où se trouvaient les dames. De nombreux bouquets et des fleurs effeuillées tombaient à ses pieds. Les cris de : *Vive l'Empereur!* sont les seuls dont on l'ait salué. Le général Cœur a remis au Prince une pièce de poésie remarquable de verve et de patriotisme, de M. le docteur H. Giganon, ex-aide-major de la grande armée. L'exemplaire destinée à S. A. I. était imprimé en lettres d'or.

Dans le moment où le chef de l'État parcourait la ligne des troupes, M. le ministre de la guerre est allé au-devant de la veuve de M. le général Blangini, qui se trouvait parmi les dames venues d'Orléans, et lui a demandé son fils pour le présenter à S. A. I., qui, alors même, guidée par M. le général Cœur, se dirigeait vers madame Blangini. M. le général de Saint-Arnaud, prenant par la main le fils de son ancien compagnon d'armes, l'a présenté à S. A. I., en lui disant : « Voici le filleul de Votre Altesse. » S. A. I. a embrassé, à deux reprises, avec effusion, l'enfant qui, avec les grâces naïves de son âge, lui offrait une couronne symbolique, ornée de rubans tricolores. Il a souri à cet hommage, et a dit à madame Blangini : « Comptez toujours sur moi ; je pleure comme vous le brave militaire que l'armée a perdu. »

Le trajet d'Orléans à Paris s'est effectué à raison de quatre-vingt kilomètres (vingt lieues à l'heure). La machine neuve a fait merveille. Le train présidentiel ne s'est arrêté que quelques minutes à Étampes. Le sous-préfet, le maire, le tribunal, le clergé, le conseil municipal et tous les habitants sont aux abords de la gare. Les cris de : *Vive l'Empereur!* retentissent de toutes parts. Sur tout le parcours, les muni-

cipalités étaient accourues et s'étaient rangées au-devant des stations; le peuple, massé derrière les barrières, faisait retentir l'air de ses acclamations. Çà et là, en pleine campagne, des bergers en limousine ôtaient leurs chapeaux, et des laboureurs, quittant brusquement leur charrue, accouraient au bord de la voie pour apercevoir le profil de S. A. I. Toutes les communes du département du Loiret, depuis Cercottes jusqu'à Choisy-le-Roi, avaient orné leurs petites stations d'arcs de triomphe ou de guirlandes de feuillage.

Enfin, la tour de Montlhéry reparaît aux regards sur ses collines élevées; on atteint les bords de la Seine, on est à la dernière station, Choisy-le-Roi. Le maire, le juge de paix, le curé, les religieuses, le conseil municipal paraissent à la tête d'une nombreuse population d'ouvriers et des campagnes. Le maire et le conseil municipal avaient envoyé à S. A. I. une adresse pour la prier, non pas de s'arrêter, mais seulement de faire relentir la marche du convoi. Le Prince, se rendant au désir de la municipalité de Choisy, a fait donner l'ordre au mécanicien de traverser la station à petite vitesse. Toute la population l'a salué des cris de : *Vive l'Empereur!*

A quelques secondes de là, on entend résonner le canon des Invalides et le bourdon de Notre-Dame dont les tours, surmontées du drapeau tricolore, se dessinent sur l'azur du ciel. On rentre dans la capitale, après un voyage de trente-deux jours.

RENTRÉE A PARIS.

Paris, le 16 octobre au soir.

Quand les grands généraux romains, Paul-Émile, Scipion, César ou Titus revenaient de ces lointaines expéditions où la victoire avait toujours suivi leurs drapeaux, Rome leur décernait les honneurs du triomphe. Les historiens ont raconté cette pompe. Sa splendeur a remué, dans notre jeunesse, notre imagination et notre cœur. Ces hommes illustres avaient accru

la puissance et la grandeur de leur patrie. Ils avaient étendu son territoire; ils avaient accompli une partie de l'œuvre mystérieuse des destinées romaines. C'était alors le temps de la guerre, cette rude initiatrice du progrès humain. Aujourd'hui, nous avons d'autres destinées à accomplir, d'autres conquêtes à faire : c'est le temps de la paix. Nous venons d'assister à un triomphe moderne, décerné par la première ville du monde, à une conquête qui n'a pas coûté une goutte de sang. Nous avons vu un char triomphal que ne suivait aucune victime. Nous avons entendu des acclamations auxquelles ne se mêlait aucun cri de douleur. C'est la France, rendue au sentiment de sa force et de sa dignité, rentrée dans sa confiance en l'avenir, replacée à la tête des nations par le seul effort qu'elle a fait sur elle-même, qui récompensait l'homme de génie auquel elle doit cette victoire inespérée.

Ce long voyage, cette suite d'ovations, ces manifestations du Centre et du Midi, ces marques unanimes de respect et de sympathie pour le chef de l'État avaient un sens qu'a merveilleusement compris la population parisienne. L'unité est refaite, l'anarchie est vaincue, le but auquel doit marcher le pays est dessiné, on sait enfin où l'on est et où l'on va, rien n'entrave plus la marche de la nation dans cette voie de grandeur pacifique, de prospérité, de richesse, de travail où elle est entrée. Tous les cœurs se sont ouverts, tous les esprits se sont affermis, et, dans cet enthousiasme qui éclate à Paris, il y a la ratification solennelle des espérances conçues par les départements, et dont la réalisation est proche.

Paris seul, dans le monde, pouvait donner le spectacle où nous venons d'assister. Jamais cette ville immense n'eut un pareil aspect. Hommes et monuments, tout prend part à l'ovation. Des arcs de triomphe se dressent sur la ligne immense des boulevards, de l'embarcadère du chemin d'Orléans à la place de la Concorde, sur une étendue de deux lieues. Les édifices publics, les théâtres, les maisons se couvrent de pavois, de faisceaux, de bannières, de drapeaux, d'inscriptions en lettres d'or. Les corporations d'ouvriers, rangés sous leurs

bannières, des groupes de jeunes filles, couronnées de fleurs, une foule diverse, les uniformes de la garde nationale et de la troupe, se mêlent et font retentir l'air des mêmes acclamations. Les trottoirs, les rues adjacentes aux boulevards, les places sont encombrés.

Chaque fenêtre a sa masse de spectateurs. Les toits sont envahis. Les grandes tours des églises font flotter les couleurs nationales. Les cloches et le canon mêlent leurs voix sonores à celle de la foule, et au-dessus de toutes ces décorations splendides, de cette foule joyeuse et agitée, s'étend un ciel pur, inondé des rayons d'un soleil éclatant.

Ce qui donne à cette réunion un caractère particulier, c'est qu'elle a été improvisée en quelques heures. Elle n'a rien d'officiel. La spontanéité de la population en a fait tous les frais.

La gare du chemin de fer d'Orléans était le point de départ de cette fête. Une voie nouvelle avait été posée pour conduire directement le Prince au salon, où l'attendaient les grands corps de l'Etat. Ce salon avait été établi dans la grande salle de l'arrivée. Au fond, en face de la grande porte d'entrée, s'élevait une magnifique estrade sur laquelle était placé un trône en velours grenat, semé d'abeilles d'or, surmonté d'un riche baldaquin au-dessus duquel une aigle étendait ses ailes d'or. Les gradins, le plancher, les murs étaient recouverts des tapis de la Savonnerie et des Gobelins. Aux quatre angles étaient placées des aigles romaines ; aux deux extrémités, des écussons aux initiales de S. A. I.

Dès une heure, ce salon était occupé par les corps constitués. Chacun avait pris la place que lui avait désignée M. Feuillet de Conches, faisant fonctions de maître des cérémonies.

A droite de l'estrade étaient rangés : les vice-présidents, le bureau et une vingtaine de membres du Sénat, ayant à leur tête le prince maréchal Jérôme ; à la gauche le corps législatif. Les ministres MM. Fould, Abatucci, Drouyn de Lhuys, Fortoul, de Persigny, de Maupas, Magne, et les présidents de section du conseil d'Etat occupaient les gradins devant l'estrade ; les conseillers d'Etat étaient placés sur les côtés.

Parmi les membres du Sénat, on remarquait le prince Lucien Murat, MM. le comte d'Argout, Dumas, le général Schramm, Marchand, le comte de Caumont-Laforce, Heeckeren, Elie de Beaumont, Beaumont (de la Somme), le général de Bar, le marquis de Barbançois, le marquis de Turgot, général Piat, comte Siméon, comte Schramm, baron de Mackau, Leverrier, Lefebvre-Duruflé, Lebœuf, baron Dupin, comte Clary, etc.

Voici la liste complète des membres du corps législatif, réunis à la gare du chemin de fer d'Orléans. Un grand nombre d'autres députés avaient écrit au président du Corps législatif pour s'excuser de l'impossibilité matérielle où ils se trouvaient de se rendre à Paris, et pour protester de leur dévouement au chef de l'Etat.

MM. Billaut, président; Schneider, vice-président; Dalloz, secrétaire; le duc de Tarente, secrétaire; Dugas, secrétaire; le général baron Vast-Vimeux, questeur, Hébert, questeur; comte de Gouy, Mercier (Mayenne), comte de Barbantane, comte de Nougarède, Calvet-Rogniat, Kœnigswarter, comte d'Arjuzon, général Parchappe, vicomte Partouneaux, Fouché-Lepelletier, de Beauverger, général Rogé, Lequien, Henri Didier, Sallandrouze de Lamornaix, Alfred Leroux, Guyard-Delalain, Devinck, Perret, Lanquetin, Véron, le général Duvivier, le baron Caruel de Saint-Martin, Monier de la Sizeranne, Eugène Lecomte, Paul Dupont, Delapalme, Migeon, Seydoux, Taillefer, le vicomte Clary, Bertrand (Yonne), Randoing, de Parieu, Normand, Delamarre (Creuse), de Maupas, de Brotonne, Bavoux, de Wendel, Charlier, Darblay jeune, Dauzat-Dembarrère, Girou de Buzarengues, Larabit, le vicomte de Rambourgt, Gareau, Crosnier, Alengry, le comte de Morny, Geoffroy de Villeneuve, Roulleaux-Dugage, Delamarre (Somme), Descat, le baron Buquet, de Clebsattel, Lemaire (Nord), Aymé (Vosges), Devoize, le prince de Beauveau, le baron de Jouvenel, de Lormet, le vicomte de la Guéronnière, baron de Veauce, Drouot, Choque, Lédier, Ferdinand Favre, Lélut, Anselme-Fleury, de Cambacérès, Pongé-

rard, le comte de Tromelin, Viard, Lemaire (Oise), d'Herlincourt, le colonel Thiérion, de Duranti, Segrétain, baron Thieullen, Janvier de la Motte, Bois de Mouzilly, Dubois (d'Angers), Quesné.

Parmi les membres du conseil d'État, MM. de Cormenin, Persil, Rouher, Dariste, Denjoy, Lacase, Godelle, Maigne, Vuitry, Flandin, Frémy, Ferdinand Barrot, Leroy-de-Saint-Arnaud, de Parieu, Boinvilliers, Villemain, Stourm, Bonjean, Herman, de Thorigny, Cuvier, Allard, de Padoue, Vaïsse, Carlier, Boulatignier, Heurtier, Bauchart, Mestro, Darricau, etc.

M. Adolphe Barrot, ministre plénipotentiaire à Naples, et M. de Montessuy, ministre plénipotentiaire à Florence, étaient aussi au nombre des assistants.

La maison civile et militaire du Prince-Président était placée derrière le trône. Venaient ensuite, tout autour de la salle, en grand costume, la cour de Cassation, ayant à sa tête M. le comte de Portalis et les présidents de chambre; la cour des comptes, ayant à sa tête M. Barthe; les grands officiers de la Légion d'honneur, le grand chancelier en tête; une députation de l'Institut, l'état-major général de la garde nationale, l'état-major de l'armée de Paris, les officiers supérieurs de la marine, la cour d'appel; le clergé de Paris, avec Mgr l'archevêque en tête; le préfet de police et son secrétaire général, M. Collet-Meygret.

La Faculté de médecine était représentée par MM. Paul Dubois, doyen; Roux, Malgaigne et Nélaton;

La Faculté de droit par MM. Pellat, doyen; Pereyve, Vatrin et Roustain;

La Faculté des sciences par MM. Milne-Edwards, doyen; Lefébure de Fourcy, Delafosse et Payer;

La Faculté des lettres, par MM. Leclerc, doyen; Patin, Egger et Gérusez;

La Faculté de théologie par MM. l'abbé Receveur, doyen; l'abbé Glaire, l'abbé Marret et l'abbé Jager;

L'Ecole de pharmacie par M. Bussy, directeur.

Toutes ces députations, auxquelles s'étaient joints un grand

nombre de membres des diverses facultés, avaient à leur tête M. Cayx, recteur de l'Académie, accompagné de M. Bouillet, inspecteur.

Les administrations centrales des ministères étaient représentées par leurs secrétaires généraux et directeurs, parmi lesquels nous avons remarqué MM. Henri Chevreau, de Cambacérès, Sibert de Cornillon, Boulage, le baron Brénier, Latour-Dumoulin, Greterin, comte de Gasparin, Tonnet, Deles vaux, Lesieur, Vendalai, Blondel, etc.; puis le tribunal et la chambre de commerce, le bureau d'assistance judiciaire, le corps des ponts et chaussées et des mines, l'Ecole polytechnique et l'Ecole d'état-major, les Consistoires des cultes réformés et du culte israélite, les juge de paix, les prud'hommes, les corps savants, la chambre des notaires et des avoués, le syndicat des huissiers, les agents de change, les commissaires-priseurs et les courtiers de commerce.

L'administration départementale était représentée par plusieurs préfets, parmi lesquels étaient MM. Ernest Leroy, préfet de la Seine-Inférieure, le comte de Saint-Marceau, préfet de Seine-et-Oise, Lerat de Magnitot, préfet de Seine-et-Marne, Pierre Leroy, préfet du Calvados; Pastoureau, préfet du Cher; Bérard, préfet de l'Isère; de Sainte-Croix, préfet de l'Eure; Boselli, préfet de la Marne; Besson, préfet du Nord; d'Ornano, préfet de l'Yonne; Jean de Bry, préfet de la Côte-d'Or; de Tanlay, préfet de la Somme; Randouin-Berthier, préfet de l'Oise; du Hamel, préfet du Pas-de-Calais; de Bantel, préfet de l'Aube; de Grouchy, préfet d'Eure-et-Loir.

Le conseil général de la Seine-Inférieure avait envoyé une députation, conduite par le maire de Rouen.

M. Léon Chevreau, sous-préfet du Havre, était à la tête d'une députation de cet arrondissement.

Deux heures sonnent, le sifflet de la locomotive se fait entendre, le canon gronde, les chœurs de musique et les fanfares éclatent, les tambours battent aux champs, le Prince descend de wagon aux cris de : *Vive l'Empereur !* poussés par les nombreux employés et ouvriers, tous rangés dans la gare.

Les sociétés chorales exécutent avec ensemble une cantate sur le retour. L'orchestre de Dufresne accompagne.

Le prince maréchal Jérôme, les ministres, M. Billault, M. Rouher, remplissant les fonctions de vice-président du conseil d'Etat, en l'absence de M. Baroche, qui accompagnait le Prince dans la dernière partie de son voyage; M. Portalis, premier président de la cour de cassation; M. Barthe, premier président de la cour des comptes; Mgr l'archevêque de Paris et le général Magnan, commandant en chef de l'armée, s'avancent au devant de S. A. I. sur le débarcadère, précédés du maître des cérémonies, et suivis des aides de camp et des officiers civils et militaires de la maison du Prince qui ne l'avaient pas accompagné dans son voyage.

Le Prince embrasse son oncle, le prince Jérôme, et serre la main aux autres membres de la députation.

Son entrée dans le salon d'honneur a été solennelle. Tous les assistants se tiennent debout et découverts, et l'accueillent par les cris de : *Vive l'Empereur!* On invite Louis-Napoléon à prendre place sur le trône aux abeilles d'or. Il refuse par un geste plein d'une noble simplicité. La dignité et le bon goût de ce refus émeuvent l'illustre assemblée, et les acclamations éclatent avec une nouvelle force.

La figure du Prince est rayonnante : il paraît heureux de ce chaleureux accueil. Accompagné du maréchal président du sénat, de ses ministres et des officiers de sa maison, il fait à pas lents le tour de la salle, au milieu des félicitations et des acclamations. En s'approchant du Corps législatif, il rencontre M. le comte de Morny, qu'il embrasse affectueusement; il échange quelques paroles avec Mgr l'archevêque de Paris, et presse cordialement la main à plusieurs des honorables personnages qui sont sur son passage, et parmi lesquels nous avons remarqué M. le vicomte de la Guéronnière, député et rédacteur en chef du *Pays*, avec lequel S. A. I. s'entretient à deux reprises.

A ce moment, S. A. I. aperçoit le général Renault, commandant la deuxième division de l'armée, qui comprend toute

la rive gauche de la Seine. Le général était en tête de son état-major. Le Prince, qui sait si bien apprécier la valeur, le courage et les gages donnés au pays, a serré cordialement la main à ce brave général, qui, après avoir fait ses preuves pendant plus de seize ans sur la terre d'Afrique, a accepté, avec l'entrain qui suit la bravoure, la mission délicate et périlleuse que lui offrait la confiance de Louis-Napoléon, dans la journée du 2 décembre.

Bientôt le Prince traverse le salon attenant à la salle du Trône et monte cet admirable cheval bai-brun, présent du sultan, que tout Paris a admiré à la fête des Aigles. Des officiers d'ordonnance, commandés par le brave colonel Fleury, ouvrent la marche.

Derrière lui, à trente pas environ, suit un état-major, composé exclusivement des illustrations, membres de la vieille armée, de généraux de division. Parmi eux étaient le maréchal Vaillant, le général Ornano, grand chancelier de la Légion d'honneur, et les généraux de division de l'armée de Paris, Levasseur, Renault, ainsi que les généraux aides de camp Canrobert, de Lourmel, Espinasse, de Cotte, Vaudrey ; le général Daumas, directeur au ministère de la guerre ; les généraux Feuchères, Fouché, Bougenel, Cramayel, Tournemine, de la Rue, Morin, Niel, Bois-le-Comte, etc.

Le roi Jérôme manifeste au Prince le désir de l'accompagner à cheval. Louis-Napoléon répond qu'il désire être seul au milieu de la foule qu'il va traverser, et il prie son oncle de se rendre directement aux Tuileries.

Aucune voiture n'étant admise dans le cortége, les ministres et les hommes d'Etat qui ne sont pas à cheval se retirent.

Les ouvriers du douzième arrondissement avaient élevé, dans l'axe de la grille de l'embarcadère, un arc de triomphe remarquable surtout par la pensée qui avait présidé à sa décoration. C'est le trophée du travail industriel sous ses différentes formes. Au centre est figurée une immense roue d'engrenage, au pied de laquelle sont posés, sur le premier plan, une enclume, des marteaux et divers outils employés à la

production industrielle. Le buste de Louis-Napoléon, monté sur une cheminée de haut-fourneau et peint avec une ressemblance frappante, dominait cet ensemble harmonieux. Au-dessous, on lisait cette inscription :

Les ouvriers du douzième arrondissement à Louis-Napoléon, Empereur ; reconnaissance et dévouement.

Aux deux côtés de cette décoration s'élevaient deux piédestaux supportant des faisceaux composés des divers instruments aratoires employés à la production agricole. Une élégante galerie, décorée à sa base, de riches tentures des Gobelins, représentant les armes et attributs de l'époque impériale, reliaient entre eux ces trophées du travail.

Au pied de cet autel de l'industrie, étaient groupées plusieurs corporations ouvrières. Leurs bannières en forme d'oriflammes, les unes tricolores et ornées d'une aigle d'argent, les autres vertes et or, flottaient dans les airs. Derrière eux était la masse compacte et profonde de la population. A toutes les fenêtres des maisons environnantes, des spectateurs en habits de fête. C'était un magnifique spectacle.

Cent jeunes filles, vêtues de blanc, viennent offrir à S. A. I. des bouquets de fleurs. Dans ce moment, la foule cède à son enthousiasme. Désireuse de voir le Prince de plus près, elle rompt la haie des troupes ; elle se précipite jusque sur les pieds du cheval de S. A. I. Les acclamations retentissent, les fleurs et les couronnes de feuillage pleuvent. Le Prince, calme et souriant, est visiblement touché de ces marques d'affection. Bientôt l'ordre se rétablit et le cortége peut reprendre sa marche au milieu des cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur!*

Arrivé sur la place Valhubert, en avant du pont d'Austerlitz, le Prince s'arrête en face d'une tente decorée d'aigles aux ailes déployées, où l'attendait M. Berger, préfet de la Seine, entouré des maires de Paris. A côté de M. Berger, se trouvaient M. Ch. Merruau, secrétaire général de la préfecture, les sous-préfets de Sceaux et de Saint-Denis, MM. Léon Lambert et de Boisthierry, les membres du conseil général et du

conseil de préfecture. M. Delangle, président de la commission municipale et du conseil général était à la droite de M. le préfet de la Seine. Le nombre des maires et des officiers municipaux groupés sur la place et autour des autorités supérieures de la Seine, n'était pas moins de quatorze cents. Les cris de : *Vive l'Empereur !* saluent l'arrivée du Prince-Président.

M. le préfet de la Seine s'avance et adresse à Louis-Napoléon l'allocution suivante :

« Monseigneur,

« La ville de Paris, votre fidèle capitale, est heureuse de vous voir aujourd'hui rentrer dans ses murs.

« Depuis un mois, elle vous suivait du cœur et de la pensée dan votre marche triomphale, et attendait avec impatience le jour où, elle aussi, pourrait saluer votre retour de ses acclamations.

« Les triomphes pacifiques valent bien des victoires, et la gloire qui les accompagne est également durable et féconde.

« Cédez, Monseigneur, aux vœux d'un peuple tout entier ; la Providence emprunte sa voix pour vous dire de terminer la mission qu'elle vous a confiée, en reprenant la couronne de l'immortel fondateur de votre dynastie. Ce n'est qu'avec le titre d'Empereur que vous pourrez accomplir les promesses du magnifique programme de Bordeaux que vous venez d'adresser à l'Europe attentive.

« Paris vous secondera dans les grands travaux que vous méditez pour le bonheur du pays, et de même qu'à la voix de l'Empereur, nos pères se sont levés pour défendre l'indépendance de la patrie, ainsi, Prince, dans les conquêtes pacifiques auxquelles vous appelez la France, nous serons tous vos soldats : *Vive l'Empereur !* »

Le Prince répond d'une voix ferme et bienveillante :

« Je suis d'autant plus heureux des vœux que vous m'expri-
« mez au nom de la ville de Paris, que les acclamations qui
« me reçoivent ici sont la continuation de celles dont j'ai été
« l'objet pendant mon voyage.

« Si la France veut l'Empire, c'est qu'elle pense que cette
« forme de gouvernement garantit mieux sa grandeur et son
« avenir.

« Quant à moi, sous quelque titre qu'il me soit donné de la
« servir, je lui consacrerai tout ce que j'ai de force, tout ce
« que j'ai de dévouement. »

M. Delangle, président de la commission municipale de Paris, a donné lecture à S. A. I. de l'adresse suivante, votée à l'unanimité par la commission :

« Prince,

« Le conseil municipal de Paris vient avec empressement saluer votre retour ; il vient se féliciter avec vous du triomphe dont chacun de vos pas a été marqué dans ce glorieux voyage.

« Si la plus noble jouissance, après celle de sauver son pays, est de le trouver reconnaissant, quel bonheur a rempli votre cœur ! Partout le sentiment du service rendu ! partout l'applaudissement et les acclamations du peuple ! Où les discordes civiles avaient semé le désespoir et la mort, vous avez porté la consolation, l'espérance, la vie.

« Prince, la France vous remettait, il y a quelques mois, le droit suprême de lui donner des lois ; aujourd'hui la voix du peuple, après avoir consacré le 2 décembre, demande que le pouvoir qui vous a été confié s'affermisse, et que sa stabilité soit la garantie de l'avenir.

« La ville de Paris est heureuse de s'associer à ce vœu, non dans votre intérêt, Prince, et pour ajouter à votre gloire, il n'y en a pas de plus grande que d'avoir sauvé la patrie, mais dans l'intérêt de tous, et pour que la mobilité des institutions ne laisse désormais à l'esprit de désordre ni espérance ni prétexte.

« Vous avez devancé la France quand il s'est agi de l'arracher au péril ; maintenant que, guidée par des souvenirs, inspirée par son amour, elle vous ouvre une voie nouvelle, suivez-la. »

S. A. I. reçoit l'adresse des mains de l'honorable M. Delangle, et lui adresse des remercîments ; puis elle reprend sa marche en passant sous un magnifique arc de triomphe, construit à l'entrée du pont d'Austerlitz par la ville de Paris.

C'est un magnifique portique formé de trois arcades de vastes dimensions. La frise était supportée par douze colonnes corinthiennes, au centre desquelles étaient figurés de magnifiques écussons aux armes impériales, entourés d'élégantes arabesques et de fleurs aussi riches que variées.

Dans cette frise brillaient les armes des trente-quatre villes principales, visitées par le Prince dans son voyage. Au centre se trouvait cette inscription : *La ville de Paris à Louis-Napoléon Empereur !* Un groupe colossal d'un magnifique effet, et se

détachant des lignes élevées de la corniche, représentait la Seine et la Marne étroitement unies et supportant le génie de la ville de Paris montrant d'une main le ciel et de l'autre une urne colossale portant pour inscription ces mots providentiels: *Vox populi, vox Dei.*

Un élégant portique d'ordre composite couronnait harmonieusement ce majestueux ensemble, et portait un fronton sur lequel était figuré une aigle gigantesque qu'entourait une couronne de lauriers.

A gauche de ce monument étaient disposées les tribunes occupées par le corps municipal de Paris et les différentes municipalités des départements voisins.

La place Valhubert, le pont d'Austerlitz, le quai de la Râpée, le pont du canal et la place de la Bastille, étaient sablées. Une allée de mâts pavoisés s'allongeait sur le boulevard de l'Hôpital et sur la place Valhubert.

L'escorte du Prince se composait de cinquante-deux escadrons de cavalerie, et le cortége marchait dans l'ordre suivant :

Le général marquis de Lawœstine, commandant supérieur de la garde nationale, et son état-major;

La garde nationale à cheval, ayant en tête son colonel le marquis de Caulaincourt ;

Le général Magnan, commandant en chef de l'armée de Paris, à la tête de son état-major et de seize escadrons de cavalerie ;

Les aides de camp, le colonel Fleury, premier écuyer, et les officiers d'ordonnance de S. A. I. ;

Le Prince seul ;

A vingt pas derrière lui, le ministre d'Etat, le ministre de la guerre et le ministre de l'intérieur, suivis des généraux de division ;

Venait ensuite le reste du cortége, commandé par les généraux de brigade, chacun à la tête de son corps.

Au sortir du pont d'Austerlitz, sur le quai, le long du canal, jusque sur la place de la Bastille, on voyait les députa-

tions de toutes les communes des arrondissements de Sceaux, de Saint-Denis et de toutes les communes de la banlieue, avec les adjoints et conseillers municipaux à leur tête ; les députations des départements de Seine-et-Oise, de l'Oise, de la Somme, de l'Yonne, de l'Aube, de la Côte-d'Or, d'Eure-et-Loir, de la Marne, de la Seine-Inférieure, du Calvados, de Seine-et-Marne.

Il y avait une députation venue de Salins avec sa bannière, et d'autres des départements de la Meurthe, de la Moselle, du Bas-Rhin et de plusieurs départements très-éloignés. La députation de Seine-et-Oise se composait de plus de trente mille personnes, conseillers généraux, conseillers d'arrondissements, juges de paix, maires, adjoints, conseillers municipaux, anciens militaires, sapeurs-pompiers, cultivateurs, ouvriers et journaliers, conduits en bon ordre par M. le comte de Saint-Marceau, préfet du département, et par les sous-préfets des arrondissements. Les bannières de Saint-Germain, Poissy, Pontoise, Meulan, Marines, Argenteuil, Villepreux, Feucherolles, Roquencourt, Maisons, Enghien s'y faisaient remarquer au milieu de beaucoup d'autres.

Accompagné du conseil de préfecture, des sous-préfets de Mantes, d'Etampes et des membres du conseil général, M. le comte de Saint-Marceau était à la tête des délégués de Rambouillet, Sèvres, Rueil, Saint-Cyr, Mantes, Magny, Néauphlé-le-Château, d'Essonnes, etc.

M. Esnest Leroy, préfet de la Seine-Inférieure, le maire de Rouen, étaient à la tête de la députation du conseil général, du conseil municipal, de la chambre du commerce.

M. A. de Magnitot, préfet de Seine-et-Marne, accompagné du conseil de préfecture, du conseil général, des sous-préfets de Meaux, Coulommiers et Provins, conduisait la députation de son département, composée de plus de dix mille personnes : de conseillers d'arrondissements, maires, adjoints, conseillers municipaux, curés, officiers des pompiers, et d'autres notabilités accourues de tous les points du département.

Nous retrouvons ici les bannières avec leurs inscriptions

significatives, que portaient en juillet dernier ces dignes représentants de Seine-et-Marne, lors du passage de l'Empereur à Meaux et à la Ferté-sous-Jouarre.

Les premières acclamations qui saluèrent le Prince-Président du titre d'Empereur, partirent du sein de ces mêmes populations, qui sont si bien représentées, à l'imposante manifestation de la capitale.

Une innombrable population des communes et des départements nommés plus haut, se mêlait aux flots de la population parisienne accourue, elle aussi, pour ajouter à l'éclat de l'entrée triomphale du Prince. Au-dessus de cette foule de têtes on voyait les mille couleurs et les devises des bannières des communes et des corporations ouvrières.

Sur la bannière de Belleville, au fond vert et aux franges d'or, on lisait : *Vive l'Empereur !*

Celle des Batignolles portait cette inscription, écrite en lettres d'or : *Vive l'Empereur Napoléon III !*

La Villette, Passy, Noisy-le-Sec avaient choisi la même devise.

La société philanthropique des ouvriers maçons de Saint-Denis, fondée en 1835, y était aussi représentée. On lisait sur sa bannière : *Vive l'Empereur Napoléon III ! le sauveur des peuples !*

La bannière de l'industrie du roulage portait ces mots : *A Son Altesse Impériale Louis-Napoléon III !*

Les fabricants, les marchands du faubourg Saint-Denis avaient envoyé une magnifique bannière en velours vert et or, avec cette devise : *A l'Empereur Napoléon III! les marchands du faubourg Saint-Denis !*

Les principaux fabricants de la ville de Paris, des faubourgs, des communes, des départements circonvoisins, avaient aussi leurs bannières portant la nature de leur industrie, et des inscriptions diverses : *Dieu protége l'Empereur ! Vive l'Empereur Napoléon III !*

Les administrations de chemins de fer avaient envoyé leurs conducteurs, facteurs, hommes d'équipe et ouvriers. On remarquait les députations nombreuses des chemins de fer de

Rouen au Havre, de Strasbourg, du Nord, de Saint-Germain, de l'Ouest, de Gray. Les directeurs des chemins de fer de Roanne et de Saint-Étienne à Lyon y avaient aussi envoyé leurs hommes, dont la présence s'annonçait par une bannière en soie.

800 ouvriers de l'Imprimerie nationale, conduits par les chefs et contre-maîtres, revêtus d'écharpes tricolores, étaient autour de l'arc de triomphe, précédés d'une riche bannière portant, d'un côté : *A Louis-Napoléon*, et de l'autre : 2 *décembre* 1851 !

Sur le quai du canal, on remarquait le collége irlandais, une députation des Quinze-Vingts, les fondeurs de suif, les chargeurs et les déchargeurs de l'Entrepôt, la société des sauveteurs de la Seine, et celle des Amis de la Prévoyance.

A l'entrée du boulevard Bourdon, place de la Bastille, s'élevait un autre arc couronné d'un aigle, avec ces inscriptions : *Empire de Napoléon III! France et Napoléon!*

Vis-à-vis de la rue de Bassompierre, sur le même boulevard, on admirait l'arc de feuillage, construit par les soins de M. Arnault, directeur des Arènes et de l'Hippodrome ; deux belles nymphes en peinture sortaient des portières, tenant en leurs mains des couronnes. Dans la frise étaient représentés les armes de l'Empire, des fleurs, des arbustes, un aigle au sommet, des faisceaux de drapeaux ; puis en inscription :

Les artistes de l'Hippodrome et des Arènes à Napoléon III!
Vive l'Empereur!

Au moment où le Prince passait devant cet arc de triomphe, un ballon emportant un aigle colossale, dont les ailes d'or brillaient sous les rayons du soleil, et qui tenait dans ses serres une couronne de laurier, s'est élevé majestueusement dans les airs.

Bientôt un autre ballon l'a suivi, rempli de spectateurs, curieux de contempler, dans toute son étendue, le spectacle inoui qui se déroulait sous les regards.

Là, se trouvait réuni, sous le commandement de M. Sagnier, chef des ateliers du chemin de fer de Lyon, un nombreux

personnel, composé des mécaniciens, ajusteurs, monteurs, forgerons, menuisiers, selliers et peintres. Les sous-chefs de gare des voyageurs et des marchandises, MM. Bella et Drouet; les chefs de train, les facteurs, les conducteurs et hommes d'équipe, y étaient aussi en grand nombre, avec une députation de la ligne de Troyes, conduite par M. Delière, chef de gare à Troyes.

Ces députations, qui ont un instant attiré l'attention du Prince, étaient précédées de deux bannières sur lesquelles on lisait : *Chemin de fer de Troyes. — Chemin de fer de Lyon : Vive l'Empereur !* La bannière du personnel du chemin de fer de Paris à Lyon était portée par le conducteur Bazin, décoré de la Légion d'honneur et de plusieurs ordres étrangers. La tenue de tous les employés, prescrite par l'homme éminent qui dirige cette grande ligne, était parfaite.

MM. Biétry, père et fils, en tête des nombreux ouvriers de leur fabrique, formaient une députation dont les bannières étaient remarquables.

Puis venaient les ouvriers de la *Belle Jardinière*, les ouvriers en plaqués de la maison Gaudin, ceux des maisons Fichet et Hermann, les employés de l'abattoir, etc.

Un peu plus loin, sous un second arc de triomphe, élevé par le 9e arrondissement, et sur le fronton duquel on lisait :

France et Napoléon. — Empire et Napoléon III!

Étaient groupés les facteurs de la poste, les ouvriers des compagnies d'éclairage au gaz, les paveurs de Paris, les charbonniers médaillés, les ouvriers serruriers et mécaniciens, et les ouvriers de tous les corps d'état.

Au pied de la colonne de Juillet, sur la place de la Bastille, couverte de plus de cent mille personnes, hommes, femmes, enfants, s'étaient rangés les vieux soldats de l'Empire avec ces uniformes usés par le temps et conservant la trace des balles qui les ont troués.

On débouche sur le boulevard Beaumarchais par une porte monumentale, construite en mousse, en bruyères et en feuil-

lages, surmontée d'un aigle aux ailes déployées et portant l'inscription suivante :

Le 8e arrondissement à Louis-Napoléon !

Le boulevard est jonché de bruyères et de fleurs, et quand le Prince a passé, on remarque que les femmes et les ouvriers ramassent avec soin les branches de bruyères foulées par le cortége, et qui vont devenir de précieuses reliques.

A dater de ce moment, la longue ligne des boulevards présente un aspect qu'il faut renoncer à décrire. Rien ne saurait donner l'idée de ces arcs de triomphe qui se dressent à chaque pas, de ces bannières innombrables, de cette foule qui se presse partout sur les trottoirs, aux fenêtres, sur les toits, de ces acclamations qui suivent, comme un chœur infatigable, la marche du cortége. Il est impossible de raconter les épisodes de chaque minute. Là, les bouquets volent des balcons, des fenêtres et jonchent la route. Ailleurs, des jeunes filles, vêtues de blanc, portent au Prince une énorme couronne de violettes. Plus loin, les dames d'un marché public lui présentent une corbeille de fleurs et de fruits.

Les dames de la Halle lui envoient une petite fille de dix ans qui lui récite un compliment et lui remet une pièce de vers. Partout l'enthousiasme prend les formes les plus vives et les plus ingénieuses.

Devant la rue Saint-Gilles étaient dressés deux mâts guirlandés et pavoisés, reliés par un velum de velours vert et or et portant cette inscription :

A Napoléon III, le 7e arrondissement.

A la hauteur du nouveau Cirque, magnifiquement pavoisé et décoré, le Prince passe sous l'arc de triomphe en feuillage de chêne dressé par les ouvriers de M. Dejean.

On lit sur la frise : « *A Napoléon III ! les Ouvriers du Cirque,* » avec les armes de l'Empire. Puis plus bas les vers ci-dessous par lesquels M. Poulain, maître maçon, a traduit les sentiments des ouvriers :

Confiance et crédit lui doivent de renaître ;
C'est la paix, c'est l'espoir, c'est le travail pour nous.
Des destins du pays qu'il reste donc le maître,
Celui dont le pouvoir est le salut de tous.

Cédant au vœu public, qu'il nous rende l'Empire,
Ce temps de droit égal pour mérites égaux,
Où travail et vaillance ensemble pouvaient dire :
Nous parviendrons ! Voyez nos soldats maréchaux !

Et à droite :

Ami des travailleurs, et leur ami sincère,
Non content de leur rendre un labeur quotidien,
Pour eux dans l'avenir combattant la misère,
Il veut de leurs vieux jours être encor le soutien.

Dieu nous garde la paix ! Mais un jour, si la guerre
En lui nous menaçait, après nos vœux, nos bras,
Du paisible chantier, courant à la frontière,
Pour combattre avec lui nous serions tous soldats.

On remarque près de la rue d'Angoulême un petit arc, composé de quatre mâts et de guirlandes se croisant pour supporter au centre une couronne d'or. Il était l'hommage des ouvriers du 6e arrondissement.

Nouvel arc de triomphe à l'entrée du boulevard du Temple ; une aigle gigantesque le couronne. Sur l'entablement on lit : *A Napoléon III ! les directeurs des théâtres.*

Les façades des nombreux théâtres du boulevard du Temple étaient décorées avec magnificence et garnies d'inscriptions. Le Théâtre-Lyrique était surmonté d'une décoration allégorique d'un grand effet.

Devant le Château-d'Eau s'élevait une vaste tribune pour les prudhommes. Les écussons portaient cette inscription : *Servit et conciliat.*

A l'extérieur du théâtre de l'Ambigu-Comique, richement décoré, sur le balcon de la principale façade, un magnifique décor, dû aux pinceaux de M. Duflocq, représente le temple de la gloire, au milieu duquel brille le soleil de l'Empire, dont chaque rayon porte l'inscription d'une victoire : *Austerlitz*, *Iéna*, *Friedland*, *Marengo*, *Smolensk*, etc. Au centre,

une N. couronnée, au-dessous de laquelle est le buste de Louis-Napoléon. Tout le théâtre est entouré de trophées d'armes et d'une multitude de drapeaux tricolores, et sur le côté du bâtiment qui fait tout à fait face au boulevard, on lit sur un transparent ces quatre vers de Virgile, faits à l'adresse d'Octave, le neveu de César, le jour où il fut proclamé empereur :

Di patrii indigetes, et Romule, Vestaque mater,
Quæ luscum Tiberim et romana palatia servas,
Hunc saltem everso juvenem succurrere sæclo
Ne prohibete!

« Dieux de la patrie, Romulus et Vesta, notre mère, vous qui gardez les palais romains et le Tibre toscan, n'empêchez pas au moins ce jeune héros de secourir cette société renversée. »

M. Marc-Fournier, l'habile et spirituel directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, avait aussi élevé un arc de triomphe. Sur le fronton, on lisait ces mots qui se détachaient en lettres d'or : *Ave Cæsar imperator!*

Au-dessus de la porte principale, deux cariatides supportaient une couronne impériale.

Le chiffre du Prince se trouvait gravé plusieurs fois au centre des couronnes de fleurs, et au-dessous de son effigie, suspendu sur la porte principale, on lisait ce chiffre devenu mémorable : 7,500,000.

Les portes latérales de cet arc de triomphe étaient surmontées d'attributs divers représentant les principales industries et les découvertes des temps modernes.

A gauche, on avait peint les docks, les halles, le palais de la Bourse ;

A droite, un ballon, le plan du palais de l'exposition et une machine à vapeur.

Enfin on lisait sur le couronnement cette inscription qui était plusieurs fois répétée sur les boulevards :

L'Empire c'est la paix ;
La France est satisfaite.

Autour de ce monument étaient les corporations ouvrières attachées aux grands établissements industriels de Paris avec leurs bannières où on lisait en lettres d'or :

Vive l'Empereur !

Là, d'une tribune, occupée par les artistes du théâtre, est tombée sur le cortége une véritable pluie de fleurs.

Les portes Saint-Martin et Saint-Denis sont surmontées de faisceaux et décorées d'écussons aux armes du Prince. Au sommet flottent des oriflammes et de larges banderolles portant les attributs du vieux Paris : la nef, les rames et les ancres. Sur un tableau orné d'oriflammes, on lit ces paroles :

Le droit vient du Peuple, la force vient de Dieu.

Au milieu du boulevard Saint-Denis, un immense dais, vert et blanc, surmonté d'une couronne impériale, couvrait toute la chaussée. Il était élevé à l'axe même du nouveau boulevard Napoléon. Une inscription rappelle la date du 11 mars 1852, qui est celle du décret qui a prescrit l'ouverture de cette importante voie de communication. Il était soutenu par quatre colonnes d'ordre corinthien, surmontées d'aigles d'or et supportant quatre renommées qui montraient du doigt une inscription en lettres d'or ainsi conçue :

Les cinquième et sixième arrondissements à Napoléon III !

Le bazar du Commerce, au boulevard Bonne-Nouvelle, était couvert d'oriflammes et de banderoles gigantesques, des chiffres du Prince, d'aigles dorés et d'inscriptions ainsi conçues : *Vive l'Empereur Napoléon III !*

Le théâtre du Gymnase, non moins brillamment décoré, portait entre autres inscriptions ces belles paroles : *La gloire se lègue, mais non la guerre.*

L'Empire, c'est la paix : telles sont les inscriptions écrites sur les banderoles et les oriflammes élevées boulevard Poissonnière par le sixième bataillon de la garde nationale. Sur toute son étendue, et particulièrement aux abords du bazar du

Voyage, de M. Alexis Godillot, orné avec beaucoup d'élégance et de richesse, le boulevard Poissonnière était décoré de mâts pavoisés et garnis de trophées, avec des écussons sur lesquels on lisait : *A l'Empereur Napoléon III! le septième bataillon*.

En face de la rue Rougemont, des mâts ornés de banderoles s'élèvent au centre de corbeilles de fleurs naturelles. La manufacture d'Aubusson a couvert la façade de son hôtel d'un immense tapis allégorique.

Le théâtre des Variétés avait entouré ses colonnes de draperies de velours cramoisi aux franges d'or, et d'attributs militaires avec l'inscription : *Vive Napoléon !*

A l'entrée de la rue Neuve-Vivienne, une riche draperie en velours vert parsemé d'abeilles porte ces mots en lettres d'or :

A Louis-Napoléon, le tribunal et la chambre
de commerce de la Seine!

Des oriflammes, placées par les syndicats des agents de change et des courtiers, décorent avec élégance cette partie du boulevard.

On remarque à l'entrée de la rue Richelieu deux mâts supportant un écusson surmonté d'un aigle couronné, avec ces inscriptions : *Vive Napoléon III! l'Empire c'est la paix!* Dans l'axe de la rue Drouot, on lisait sur un velum d'or, suspendu à deux mâts pavoisés, cette inscription :

Le deuxième arrondissement à Louis-Napoléon,
Empereur !

Le balcon du *Cercle du Commerce*, à l'entrée de la rue Lepelletier, était couvert d'une draperie en velours bleu, parsemée d'abeilles, avec les initiales L. N., et des faisceaux aux couleurs nationales surmontaient cette décoration du meilleur goût.

MM. Nestor Roqueplan et Perrin, directeurs du grand Opéra et de l'Opéra-Comique, avaient dressé, de concert, un merveilleux arc de triomphe à la hauteur des rues Lepelletier et Favart. Il se compose de quatre colonnes rostrales, coupées au tiers de leur hauteur par des proues de navire et surmontées de globes d'azur sur lesquels reposent des aigles d'or.

Ces colonnes supportent un immense dais semé d'abeilles d'or, avec les inscriptions suivantes :

A Napoléon III, Empereur!
Vive l'Empereur!

Les colonnes reposent sur des socles de granit rouge où sont placés les attributs de la musique, au milieu de branches de feuillage. Au devant sont deux bustes de bronze, représentant l'un l'Empereur, l'autre Louis-Napoléon, tous deux la tête ceinte de lauriers d'or. Enfin, de chaque côté, s'élèvent deux grands écussons portant, celui de gauche : *Théâtre impérial de l'Opéra-Comique ;* celui de droite : *Académie impériale de musique.*

Cette décoration, due aux pinceaux des plus habiles artistes, était universellement remarquée.

A l'entrée de la rue de la Chaussée-d'Antin, un trophée gigantesque était surmonté d'un aigle aux ailes déployées.

Sur le boulevard des Capucines, devant la rue de la Paix, quatre colonnes en forme de trophées, ornées de panoplies en fer battu, de chiffres et de drapeaux, sont reliées entre elles par des guirlandes de fleurs. Des drapeaux verts à ornements dorés flottent à leurs sommets. On y lit cette inscription :

A Napoléon III! le 1er bataillon de la garde nationale!

Les boulevards des Capucines et de la Madeleine sont bordés de mâts pavoisés dressés par les bataillons de la garde nationale. On remarque les inscriptions suivantes aux mâts du 9e bataillon :

« Le droit vient du peuple, la force vient de Dieu. L'Empire « c'est la paix. La gloire se lègue, mais non la guerre. La guerre « ne se fait que par nécessité. Confiance dans le présent, sécurité « dans l'avenir. Vous voulez le bien de la patrie. Nous sommes vos « soldats : *Vive l'Empereur!* »

Enfin le cortége arrive devant l'église de la Madeleine. Le péristyle est occupé par les élèves de tous les lycées de Paris, conduits par les proviseurs, censeurs et professeurs en robe; chaque lycée a sa bannière. Les élèves des écoles chrétiennes,

conduits par les frères, le supérieur général en tête, et les écoles communales des arrondissements de Paris, occupent l'espace compris entre les colonnades. Les bannières des lycées, les drapeaux des enfants des autres écoles donnent au monument un aspect de fête qui contraste avec son architecture sévère.

A droite et à gauche de l'édifice s'élèvent deux grands mâts, supportant chacun un aigle gigantesque ; à gauche, l'aigle plane au-dessus du buste du Prince-Président.

Le curé de la Madeleine attendait S. A. I. au bas des marches de l'église, à la tête de son clergé, croix en tête.

Les cris de : *Vive l'Empereur!* retentissaient sur les degrés de l'édifice et dans la foule immense qui l'entourait.

Le Prince s'est avancé vers M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, qui lui a adressé les paroles suivantes :

« MONSEIGNEUR,

« Il a plu à Dieu de vous investir d'un pouvoir immense; et comme il a mis dans votre cœur un ardent amour pour le peuple, que de bien il vous a appelé à faire! que de bien vous avez fait déjà et ne ferez-vous pas encore!

« Soyez donc béni, Monseigneur, au nom de ce Dieu qui aime la France, la fille aînée de son Église! »

Le Prince a remercié M. le curé, et il a ajouté qu'il était heureux des hommages du clergé ; qu'il comptait sur lui et sur ses prières pour accomplir sa mission.

Après avoir adressé quelques paroles sympathiques à la jeunesse des écoles et des colléges, qui faisait entendre le cri de : *Vive l'Empereur!* le Prince se dirige vers les Tuileries. Une forêt de bannières rangées sur deux lignes se dessine tout le long de la rue Royale. Le Prince s'avance entre une double haie de gardes nationaux et de soldats, qui peuvent à peine contenir la foule qui se presse sur les larges trottoirs. Enfin le cortége, après avoir passé devant les arcs de triomphe dressés à l'entrée de la rue et du faubourg Saint-Honoré, arrive sur la place de la Concorde.

C'est là que le Prince était attendu par un spectacle qu'on

ne peut trouver nulle part dans le monde. Un arc de triomphe grandiose s'élève à la porte du jardin des Tuileries. Il figure un grand arc cintré aux armes de la ville, portant sur la frise cette inscription :

A NAPOLÉON III,
EMPEREUR
ET SAUVEUR DE LA CIVILISATION MODERNE,
PROTECTEUR DES ARTS ET DES SCIENCES
DE L'AGRICULTURE, DE L'INDUSTRIE, ET DU COMMERCE,
LES OUVRIERS RECONNAISSANTS.

A gauche :

CONSTITUTION DE L'AN VIII.
CONSTITUTION DE 1852.
CONVERSION DES RENTES,
CRÉDIT FONCIER.

A droite :

TRAVAUX D'UTILITÉ PUBLIQUE,
CHEMINS DE FER,
CONTINUATION DU LOUVRE,
RUE DE RIVOLI.

Aux quatre angles, quatre colonnes corinthiennes, reliées par des guirlandes de feuillages et de fleurs, soutiennent des aigles dorées. Au-dessus flottent de riches banderoles. Au devant, des mâts vénitiens et des pilônes supportant des griffons. Autour de l'immense place, et sur la terrasse des Tuileries, de grands mâts livrent au souffle de l'air les riches couleurs de mille oriflammes. Le palais législatif est couvert de drapeaux. De vastes amphithéâtres, construits sur la terrasse des Tuileries, font étinceler leurs gradins des riches toilettes de plusieurs milliers de dames. Couverts de draperies de velours rouge étoilé d'or, les balcons du ministère de la marine et du garde-meuble laissent voir les riches costumes des sénateurs, des députés, des conseillers d'État.

De quelque côté que se portent les regards, dans la rue Royale, dans la rue de Rivoli, sur les quais, sur le pont, dans l'avenue des Champs-Élysées, sur la place, roulent les flots d'une mer humaine d'où s'élève une rumeur immense. Il y a là

toute la population de Paris, accrue de trois cent mille étrangers. Toutes les classes de la société sont mêlées et confondues. Au-dessus de cette foule s'agitent des bannières de soie des corporations ouvrières et des communes, toutes couvertes de devises napoléoniennes. Au milieu de la place, le vieil obélisque de granit rose semble contempler, dans son immobilité, ce prodigieux mouvement. Les cascades qui tombent des fontaines, fouettées par le vent, font jaillir leurs perles liquides sur les masses qui s'agitent à leurs bases.

Au moment où le Prince arrive, le tambour bat aux champs, les musiques des régiments éclatent en symphonies, les chapeaux s'agitent, les bannières s'inclinent, les vieux militaires versent des larmes, une émotion indicible s'empare de cette multitude. Des jeunes filles, vêtues de blanc, couronnées de lauriers et de roses, se précipitent autour de Louis-Napoléon et lui offrent des fleurs. Les dames lui jettent leurs bouquets. Le Prince, objet d'un tel enthousiasme, sur lequel sont fixés tous les regards, vers qui volent tant de cœurs, s'avance, le front calme et la sérénité dans les yeux. Lorsqu'il passe sous l'arc de triomphe, une couronne descend lentement, et vient presque toucher sa tête. Les jeunes filles qui l'entourent poussent le cri de : *Vive l'Empereur!* et ce cri, qui roule, comme un tonnerre, poussé à la fois de tous les points par ces masses innombrables, va faire tressaillir l'arc de triomphe de l'Étoile, ce monument de la gloire impériale, qui, à travers les feuillages jaunis des Champs-Elysées, domine au loin l'horizon. Le soleil descend majestueusement derrière l'immortel monument, et inonde de ses rayons d'or tout cet enthousiasme et toutes ces pompes.

Entré au palais des Tuileries, S. A. I. a retrouvé les princes et princesses de sa famille. Après quelques instants de repos, elle va visiter les travaux qui s'exécutent dans le palais, puis elle paraît un instant au balcon de la salle des Maréchaux, où elle salue la foule qui ne peut se lasser de faire entendre ses acclamations.

Le soir, tout Paris est en fête. La capitale est splendide-

ment illuminée. Les tours de Notre-Dame, la coupole du Panthéon rayonnent. Les ouvriers parcourent les boulevards avec leurs drapeaux. La foule, répandue dans les rues, manifeste tout haut ses sentiments, et les acclamations ne cessent que longtemps après l'heure habituelle du repos.

TRENTE-QUATRIÈME JOURNÉE.

ENTRÉE A SAINT-CLOUD.

Saint-Cloud, le 17 octobre 1852.

La réception solennelle faite par la ville de Paris à S. A. I. terminait dignement ce long voyage, dont le souvenir vivra longtemps dans l'histoire. Cependant, l'enthousiasme n'était pas encore épuisé. Le Prince devait aujourd'hui rentrer à Saint-Cloud, d'où il était parti, il y a trente-trois jours, et si cette rentrée ne devait pas amener le renouvellement des fêtes éclatantes de la veille, elle devait amener des manifestations non moins vives et non moins sincères. C'était, après les pompes imposantes de la grande ville, la fête plus intime et non moins touchante, offerte par les tranquilles campagnes, au sein desquelles S. A. I. vient se reposer de ses fatigues.

Le Prince a quitté l'Élysée à midi, pour se rendre au palais de Saint-Cloud.

Les populations de Passy, d'Auteuil, de Boulogne, de Sèvres, de Saint-Cloud, qui, hier, avaient envoyé de nombreuses députations à Paris, ont voulu témoigner une seconde fois, dans une manifestation plus personnelle, leurs sympathies pour le neveu de l'Empereur.

Sur toute la route, elles avaient fait des préparatifs qui n'étaient point indignes des splendeurs de la veille. A chaque pas, le Prince pouvait entendre répéter ces cris de : *Vive l'Empereur !* qui sont devenus le mot d'ordre de la France entière.

Au moment où S. A. I. est arrivée à Boulogne, les cloches ont été mises à la volée. Elle a été reçue par le maire et le conseil municipal au milieu des acclamations d'une foule im-

mense. Toutes les maisons étaient pavoisées. Chaque fenêtre avait son drapeau et sa devise. Les cris de : *Vive l'Empereur! Vive Napoléon III!* retentissaient avec une telle énergie, qu'on les entendait du pont de Saint-Cloud, où se trouvait placée la la tête des députations de Sèvres.

Bientôt l'escorte qui précédait le chef de l'Etat, a paru au loin sur la route, et sa voiture, arrivant sur le pont, s'est arrêtée devant M. le comte de Saint-Marceau, préfet de Seine-et-Oise, et M. le général de brigade d'Allonville, commandant la subdivision. M. le comte de Saint-Marceau est monté dans la voiture de S. A. I. Le maire de Sèvres et ses adjoints, précédés d'une riche bannière, le conseil municipal, le juge de paix, le clergé, les notables habitants, une députation des anciens militaires domiciliés dans le canton, les artistes et ouvriers de la manufacture impériale de Sèvres, ayant à leur tête leur directeur, entouraient la voiture et faisaient entendre les cris redoublés de : *Vive l'Empereur!*

En arrivant sur la place, le Prince a été salué par les acclamations des sapeurs-pompiers de la commune, du 49e de ligne, du détachement de cuirassiers de service et des deux batteries d'artillerie, casernées à Saint-Cloud.

A ces acclamations se mêlaient celles des habitants des communes de Meudon, Sèvres, Chaville, Suresnes, Puteaux, etc., accourus en foule.

Au bas de l'avenue du château s'élevait un arc de triomphe, orné de fleurs et de drapeaux. C'est là que M. Rodet, maire, ses adjoints et le conseil municipal de Saint-Cloud, le juge de paix, le clergé, attendaient S. A. I.

La voiture s'étant de nouveau arrêtée, le Prince a fait approcher le maire de Sèvres et lui a témoigné le regret de s'être trouvé dans l'impossibilité de rentrer au château par la grille de Sèvres :

« Vos habitants, a-t-il dit, n'en seront pas moins persuadés « que j'apprécie vivement l'affection qu'ils me portent. »

M. Rodet, maire de Saint-Cloud, s'est ensuite avancé et a prononcé le discours suivant :

« Prince,

« La France, depuis un mois, n'existe que dans une seule pensée. Elle est attachée à suivre les détails d'un voyage merveilleux qui vous a convaincu qu'un grand peuple, sauvé par vous des dangers du naufrage, mettait encore en vous tout son espoir d'avenir.

« Régnez, Prince, régnez de longues années sur un pays qui vous payera, en amour et en dévouement, les soins que vous prendrez de son bonheur.

« Saint-Cloud fut une des habitations favorites du grand Empereur, votre oncle. Religieusement conservé, son souvenir s'unit à l'affection et à la reconnaissance que cette résidence vous doit. Les habitants de cette commune, associés aux vœux que partout vous avez recueillis, n'essayeront pas de paraphraser les paroles éloquentes qui vous ont été dites; mais leur cœur, dont je suis l'interprète, se fait jour dans ce seul cri : *Vive l'Empereur!* »

Ce discours, prononcé d'une voix tremblante et avec une émotion que le prince a paru partager, a été suivi d'une nouvelle explosion de *Vive l'Empereur!*

S. A. I. a accueilli ces paroles avec la plus grande bienveillance et y a répondu :

« Je suis heureux, au terme de mon voyage, d'entendre des « paroles aussi flatteuses. J'en apprécie, monsieur le maire, « toute la portée ; je sais qu'elles partent du cœur. »

Les plus vives acclamations et les cris unanimes de : *Vive l'Empereur!* ont succédé aux paroles du chef de l'État.

Après l'arc de triomphe, une députation de jeunes filles, vêtues de blanc et rangées en ligne s'est avancée vers la voiture et l'a couverte de fleurs. Depuis l'entrée de l'avenue jusqu'au château, les cris, les bouquets, les mouchoirs flottants, l'expression des physionomies, manifestaient hautement le bonheur qu'éprouvaient les populations à saluer la rentrée du Prince.

S. A. I., après cette longue suite de succès et de triomphes, est rentrée dans sa famille. Ses émotions étaient les mêmes que celles du peuple, car, en rentrant dans ses appartements, elle disait au préfet de Seine-et-Oise :

« Voici une bien belle fin d'un bien beau voyage! »

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.



VOYAGE DE S. A. I. LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE

DANS LE CENTRE ET LE MIDI DE LA FRANCE.





Paris. — Imp. de Simon Raçon et Cᵉ, rue d'Erfurth, 1.



